Anne Jacobs

sous le pseudonyme de Marie Lamballe

Café Engel

UNE NOUVELLE ÈRE

Par l'autrice de la série best-seller
LA VILLA AUX ÉTOFFES

Harper Collins
AU GRÉ DU MONDE

Anne Jacobs sous le pseudonyme de Marie Lamballe
Café Engel UNE NOUVELLE ÈRE

Wiesbaden, 1945. La jeune Hilde a du mal à croire à sa chance : la guerre est finie, et le Café Engel a été miraculeusement sauvé. Hilde rêve de redonner à l'entreprise familiale le prestige qu'elle avait autrefois, quand ce café emblématique de la région réunissait artistes et personnalités influentes. Pour cela elle ne peut compter que sur elle-même et sur sa mère, son père et ses frères n'étant pas revenus du front français.
Grâce au marché noir florissant, elle parvient à rouvrir le café, et les clients affluent. Des soldats américains comme des Fräuleins, ceux qui ont réussi à garder leurs possessions pendant la guerre comme ceux qui ont tout perdu.
Contre toute attente, le père de Hilde est libéré et rentre chez lui. Mais, à peine retrouvée, la joie est de courte durée. Maintenant que son père est de retour, Hilde est reléguée à un rôle de serveuse. Et, lorsqu'une belle jeune femme réfugiée de Prusse orientale se présente au café comme sa cousine Luisa, c'est le cœur de tous les habitants de l'immeuble et de ceux qui fréquentent le café que la nouvelle venue va conquérir. Y compris celui de l'amour de jeunesse de Hilde...

Un roman choral passionnant dans lequel se croisent, au café Engel, une foule de personnages tous plus attachants les uns que les autres. On aurait envie d'y faire un tour et de compter parmi les clients et les amis des Koch... Irrésistible.

L'autrice, dont on ignore le véritable nom, a écrit de nombreux romans historiques et sagas familiales sous pseudonyme. Avec *La Villa aux étoffes*, paru sous celui d'**ANNE JACOBS**, elle a été propulsée au rang d'écrivaine best-seller, aussi bien en Allemagne qu'à l'international.

ued.de - Adaptation : Caroline Gioux
Trevillion Images - © AKG Images

Harper
Collins

ANNE JACOBS

sous le pseudonyme de Marie Lamballe

Café Engel

UNE NOUVELLE ÈRE

roman

traduit de l'allemand par
CORINNA GEPNER

Harper Collins
AU GRÉ DU MONDE

SOMMAIRE

Titre

Prologue

- Hilde - Wiesbaden, 22 mars 1935
- Luisa - Domaine de Tiplitz, près de Marienburg, Prusse-Orientale, avril 1938

1945

- Hilde - Nuit du 3 février 1945
- Julia - Wiesbaden, début février 1945
- Heinz - Camp de prisonniers d'Attichy, France, avril 1945
- Hilde - Wiesbaden, mars 1945
- Luisa - Stettin, fin février 1945
- Hilde - Wiesbaden, après-midi du 27 mars 1945
- Heinz - Bretagne, mai 1945
- Hilde - Wiesbaden, avril 1945
- Luisa - Rostock, fin février 1945
- Julia - Wiesbaden, juin 1945
- Jean-Jacques - Février 1945
- Heinz - Bretagne, août 1945
- Hilde - Wiesbaden, juillet 1945
- Luisa - Côte de la mer Baltique, avril 1945
- Julia - Wiesbaden, juillet 1945
- Hilde - Wiesbaden, juillet 1945
- Luisa - Wismar – Neustadt – Wiesbaden, fin avril 1945
- Heinz - Wiesbaden, août 1945
- Jean-Jacques - Villeneuve, août 1945
- Hilde - Wiesbaden, septembre 1945
- Julia - Wiesbaden, juillet-août 1945
- Luisa - Cassel, septembre 1945

Jean-Jacques - Villeneuve, septembre 1945

Hilde - Wiesbaden, septembre 1945

Luisa - Wiesbaden, septembre-octobre 1945

Heinz - Wiesbaden, octobre 1945

Hilde - Région du Taunus, octobre 1945

Jean-Jacques - Villeneuve, septembre-octobre 1945

Luisa - Wiesbaden, novembre 1945

Heinz - Wiesbaden, novembre 1945

Jean-Jacques - Villeneuve, décembre 1945

Luisa - Wiesbaden, fin novembre

Hilde - Wiesbaden, le matin suivant

Luisa - Deux semaines plus tard

Hilde - Réveillon de Noël 1945, Wiesbaden

Jean-Jacques - Décembre 1945

Heinz - Wiesbaden, Saint-Sylvestre 1945

Bientôt, la suite

Et embarquez de nouveau Au gré du monde… au Japon avec Asha Lemmie

Copyright

PROLOGUE

HILDE

Wiesbaden, 22 mars 1935

Le printemps fait doucement son apparition dans la ville. Des crocus jaunes et mauves brillent sur les pelouses du parc thermal, les petites feuilles vert pâle des narcisses commencent à pointer. Il est midi, la circulation est calme avenue Guillaume, des promeneurs font du lèche-vitrine. Quelques intrépides sont déjà attablés à la terrasse des cafés, savourant cet avant-goût de la belle saison.

— Tu m'accompagnes ? demande Hilde, douze ans, à son amie.

Gisela s'arrête et tire sur les courroies de son lourd cartable pour soulager ses épaules. Après un instant de réflexion, elle secoue la tête avec regret.

— Non, pas aujourd'hui. Maman a prévu de m'emmener chez la couturière, elle doit me faire deux nouvelles robes.

— Tu en as de la chance, soupire Hilde. Ta mère a toujours du temps à te consacrer.

— Bof… j'échangerais volontiers avec toi. Tu vas avec elle chez la couturière, et moi, je rejoins ta mère au Café Engel.

Ah non ! La mère de Gisela est trop sévère au goût de Hilde. Et puis la fillette ne céderait pour rien au monde sa place au Café Engel.

— Bon, alors à demain ! répond-elle.

— À demain. Tu voudras bien me passer ton devoir de calcul, que je le recopie avant le cours ?

— D'accord.

Gisela prend congé sur un signe de la main et part en courant en

direction de la rue des Tisserands. Sa veste bleue, qu'elle a jetée par-dessus son cartable, se gonfle au vent comme une voile. Hilde se tourne vers le café de ses parents. Au-dessus de l'entrée pendille un ange joufflu en tôle dorée tenant une tasse. Quelques clients profitent déjà des tables que Finchen, la serveuse, a disposées sur le trottoir.

— Tiens, voilà Hilde ! lance une femme corpulente vêtue d'un manteau de fourrure. Alors, l'école est finie ?

C'est Mme Knauss. Elle a beaucoup d'argent, d'après la mère de Hilde, et la fillette a été priée de se montrer polie avec elle. Même quand elle pose des questions stupides, comme maintenant.

— Oui, madame, répond Hilde en esquissant une génuflexion.

Mme Knauss lui adresse un sourire bienveillant, puis fait remarquer à son amie Ida, qui se cramponne à sa tasse, l'air frigorifiée, qu'à l'école on n'enseigne plus grand-chose aux enfants. L'amie opine. Et le jeune homme attablé en leur compagnie fait lui aussi un signe d'assentiment.

— Désirez-vous autre chose ? demande Hilde avec autant d'aisance que si elle assurait le service de longue date.

Ce serait son vœu le plus cher. Malheureusement, elle n'en a pas encore l'autorisation.

— Trois cafés cognac, répond Mme Knauss en la félicitant pour son efficacité et son sérieux.

Satisfaite, Hilde ôte son cartable avant de franchir la porte tambour – il lui est déjà arrivé de rester coincée. À son entrée dans la salle, elle est saluée par quelques-uns des nombreux habitués de l'établissement. Certains viennent dès le matin, prennent un café ou un petit verre de vin et lisent le journal.

Hilde se dirige vers le comptoir vitré des pâtisseries où Finchen est en train de disposer sur des assiettes deux parts de gâteau au chocolat fourré à la crème.

— Trois cafés cognac en terrasse ! lance-t-elle sur un ton de serveuse chevronnée avant de s'asseoir à la petite table à côté du comptoir.

Elle s'arrange pour dissimuler son cartable. En fait, elle n'a pas le droit de faire ses devoirs dans la salle, sa mère estimant que le bruit l'empêche de se concentrer. Hilde, elle, trouve qu'il n'y a pas de meilleur endroit pour cela. Le cliquetis de la vaisselle, le brouhaha des conversations, les chuchotis et les rires des clients lui procurent un profond sentiment de bien-être. Elle se sent chez elle au Café Engel. Et puis il y a ces merveilleuses odeurs qui emplissent la salle ! Café fraîchement moulu, parfum de vanille, d'amande amère et de chocolat, soupçon de kirsch ou de cognac, fumée des cigares, et ces effluves d'encre dégagés par les journaux… Tout cela se mêle pour former l'ambiance riche et vivante qui caractérise le Café Engel.

Hilde sort son cahier de calcul et son crayon. Les gâteaux exposés derrière la vitrine la protègent du regard de sa mère. Quant à son père, il ne lui prête aucune attention, accaparé qu'il est par l'arrivée des chanteurs d'opéra qui font leur pause coutumière après la répétition. Les acteurs et les musiciens du théâtre ont leurs habitudes au Café Engel, ils s'y sentent bien et sont tous des amis du patron.

Hilde rejette ses nattes blondes en arrière et attaque son devoir de calcul. Quand l'exercice est difficile, il lui suffit de lever les yeux vers le plafond blanc en stuc et de suivre du regard l'entrelacement de ses motifs ornementaux pour trouver la solution. En calcul, Hilde Koch est la meilleure de sa classe. En rédaction, elle doit parfois se faire aider.

— Dis donc, Hilde ! Ta mère sait que tu es ici ?

Finchen passe devant elle avec un plateau surchargé : trois forêts-noires, deux gâteaux au fromage blanc – la commande est sûrement pour les comédiens, qui s'en mettent toujours plein la lampe. Les chanteurs, eux, ne mangent quasiment rien l'après-midi afin d'être en voix pour la représentation du soir. Mais, après le spectacle, ils viennent au café et se régalent de salade de pommes de terre, d'œufs à la moutarde, de canapés au saumon et autres mets délicieux. À cette heure, malheureusement, Hilde est au lit. L'après-midi, en revanche, elle observe avec passion Marlene, la préposée aux plats froids, virevolter en cuisine lorsqu'elle est de service. Avec elle, Hilde a toujours droit à quelques bons morceaux.

« Tu es la goûteuse, lui répète Marlene. Pour que je puisse servir tous ces plats, il faut que tu les aies essayés. »

Elle est petite et mince, Marlene, et elle a les yeux verts. En cuisine, elle ne se sépare jamais de son foulard sur les cheveux. Elle a montré à Hilde comment préparer les œufs à la moutarde et trancher le saumon fumé. Avec un couteau aiguisé, en biais et très finement…

« Elle est très habile, a-t-elle dit à Else, la mère de Hilde.

— L'essentiel, c'est qu'elle ne te dérange pas dans ton travail », a répondu celle-ci.

Mme Koch ignore encore que sa fille est fermement décidée à devenir plus tard la chef cuisinière du Café Engel. Elle en a discuté avec son père, qui s'est déclaré d'accord.

« Dans dix ans, a-t-il précisé. À ce moment-là, tu seras majeure, chérie. Et tu pourras reprendre la boutique. »

Cela dit, avec son père, on n'est jamais sûr de rien. Il énonce une chose, et le lendemain il soutient le contraire. Ce qui n'empêche pas qu'il soit le plus gentil papa du monde. En revanche, lorsque sa mère dit une chose, elle la fait. Il en va ainsi au Café Engel. Et, à la maison, un étage plus haut, c'est pareil.

Mais voilà que Mme Koch fait son apparition et balaie la salle du regard. Flûte ! Finchen aurait-elle rapporté ? Marlene, elle, ne ferait

jamais une chose pareille…

Cependant, sa mère a visiblement d'autres soucis en tête. Elle s'approche de la table située devant la fenêtre, où son mari est assis avec les artistes de l'opéra.

— Heinz, tu as un instant ? demande-t-elle avec un sourire d'excuse à l'adresse des clients. J'aurais besoin de toi.

Prévenant, comme toujours, il se lève aussitôt, et tous deux s'en vont discuter à voix basse à côté du comptoir.

— Je ne peux pas faire ça, Else. Tu ne voudrais quand même pas que j'enlève aussi celle de Max Pallenberg, qui a connu une fin si tragique l'an dernier…

Hilde dresse l'oreille. Max Pallenberg est – était chanteur et comédien et, comme tant d'autres, il a offert une photo dédicacée aux maîtres des lieux. Les murs du Café Engel sont couverts de photos de ce genre, la plupart sous verre, d'autres collées sur un papier cartonné. Nombre d'entre elles sont déjà jaunies, mais Heinz Koch est très fier de ces clichés, qui constituent à ses yeux le trésor le plus précieux de l'établissement.

— Tu peux laisser Pallenberg, chuchote Mme Koch. Mais il faut que tu enlèves Fritz Kortner et Klaus Mann. Surtout Klaus Mann.

— Ce serait de l'opportunisme et de la lâcheté, Else ! Qu'est-ce que mes amis penseraient de moi ?

— Non, Heinz, moi, j'appelle ça du réalisme ! Il est au pavillon thermal, avec tous ses sbires. À deux pas d'ici.

— Il est féru d'art, Else. Et il aime le théâtre…

Hilde entend sa mère émettre un petit rire amer.

— Mais sur quelle planète est-ce que tu vis, Heinz ? S'il vient ici et qu'il voit des photos d'artistes juifs sur nos murs, il se mettra en rage et ordonnera la fermeture du café. C'est ça que tu veux ?

— Ah, Else…

— Dans un premier temps, je vais accrocher la photo de Gründgens par-dessus celle de Kortner. Et celle de Richard Strauss sur celle de Klaus Mann. Quant à August Bebel, on s'en débarrasse.

M. Koch se résigne en secouant la tête. C'était à prévoir…

— Bebel, à la rigueur. Je m'en remettrai. Mais les autres… C'est une honte, Else !

— Laisse-moi faire, Heinz, répond-elle en lui caressant la joue.

Avec un long soupir, il va se rasseoir auprès des chanteurs. Le regard de Mme Koch se promène sur les murs de photo en photo, s'arrête sur Hilde, assise toute raide à sa table, comme si elle espérait se rendre invisible.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, Hilde ? Je croyais pourtant t'avoir dit de faire tes devoirs dans l'appartement.

— Qui est dans le pavillon thermal, maman ?

La diversion est toujours la meilleure défense.

— Le Führer, Adolf Hitler, répond Mme Koch avec réticence. Il est en visite à Wiesbaden.

Ah oui, c'est vrai ! À l'école, M. Kimpel, un professeur, en a parlé, expliquant que c'était un grand honneur pour la ville.

— Et il va venir ici ? Chez nous ? demande la fillette tout excitée.

Ses camarades ne seront pas peu étonnées si elle leur raconte demain que le Führer a fait un tour au Café Engel.

— Ce n'est pas sûr… mais c'est possible… Au fait, où sont les garçons ? Il faut qu'August balaie à l'extérieur…

Hilde hausse les épaules en signe d'ignorance. Willi et August sont partis à vélo dans le quartier de Biebrich. Rupert Knauss y a une propriété avec un étang où l'on trouve des têtards et des puces d'eau. C'est qu'August a un aquarium.

Heureusement pour Hilde, sa mère n'insiste pas. Reprenant son inspection des photos, elle fait comme si elle voulait les épousseter, en décroche quelques-unes, mais n'en réinstalle qu'une partie. Alors que la fillette se demande par quoi on remplacera celles qui ont été enlevées, elle entend Axel Imhoff, un des chanteurs, lancer avec enthousiasme :

— Je le savais ! C'est le plus beau jour de ma vie ! Chanter Radamès devant le Führer… Seigneur ! Je n'arrive pas à y croire…

Ah ! Si Adolf Hitler va ce soir à l'opéra, se dit Hilde, il viendra sûrement chez nous après la représentation. Le café est à deux pas. Elle jette un regard en coulisse aux chanteurs, pris d'une soudaine animation. Ce soir, on donne un opéra de Verdi, *Aïda*. À force de côtoyer les artistes qui fréquentent le Café Engel, Hilde a acquis une solide culture musicale. Addi Dobscher chantera lui aussi, mais pas le rôle de Radamès, qui demande une voix de ténor – lui est baryton. Addi est très grand, il a les cheveux grisonnants et parle comme si on lui avait plongé la tête dans un tonneau de bière. Mais c'est un homme adorable. Il habite au dernier étage de l'immeuble.

— Qu'il soit dans la salle ou pas, je m'en fiche ! lance-t-il d'une voix forte.

— Ne dis pas ça, Addi, intervient Sofia Künzel. Goebbels l'accompagnera. Tu auras peut-être une chance d'être engagé pour tourner un film dans les studios de Babelsberg.

Elle éclate de rire en voyant le geste de dénégation de son collègue.

— Pour ça, il faudrait que je sois une personne de sexe féminin, de préférence mince et blonde, rétorque-t-il avec un petit sourire.

Sofia chantera Aïda, bien qu'elle soit trop âgée pour le rôle. Et trop grosse, se dit Hilde. Mais lorsqu'elle est sur scène, on lui donne tout à fait l'âge de son personnage. Comme la famille a régulièrement des

places gratuites, Hilde est déjà allée une ou deux fois à l'opéra. L'intérieur du bâtiment est magnifique, tout en dorures et velours rouge. Son père lui a expliqué que, dans le temps, la loge centrale était réservée à l'empereur. Cela dit, Hilde s'est endormie pendant la représentation de l'œuvre de Wagner *Les Maîtres chanteurs de Nuremberg*. La musique n'en finissait pas…

— Je ne vous comprends pas ! s'écrie soudain Axel Imhoff. C'est une question d'honneur. Chanter devant le Führer, c'est…

À cet instant, le pianiste accompagnateur Alois Gimpel et le journaliste Hans Reblinger font leur entrée au café. Ils saluent les chanteurs, retirent leur manteau, pincent les hanches rondes de Finchen et commandent du café.

— Du calme ! Il est retourné à l'hôtel Rose. Afin de se reposer et de se changer pour la soirée, dit-on. Mais le groom a rapporté qu'il n'arrêtait pas de téléphoner…

Dans ce cas, il ne viendra sans doute pas, songe Hilde, déçue. Glissant un regard furtif en direction de la cuisine, elle constate que Marlene est déjà là. Zut ! Elle a encore cette fichue rédaction à écrire ! « Expliquez pourquoi vous aimez votre ville natale. » Qu'est-on censé répondre ? J'aime Wiesbaden parce que c'est une belle ville ? Mais c'est vrai aussi de Francfort. Et de la région montagneuse du Taunus où la famille fait parfois des excursions…

Elle regarde autour d'elle. Hans Reblinger est plongé dans une discussion animée avec le ténor. Au fond de la salle, assise seule à une table, Julia Wemhöner prend le thé en mangeant de la tarte aux fruits. Couturière, elle s'occupe des costumes des artistes. Elle aussi habite l'immeuble. Hilde la trouve très belle en dépit de ses cheveux roux, très gracile, avec un regard mystérieux. Son père a dit un jour à son sujet qu'il fallait se méfier de l'eau qui dort. Hilde envisage un instant de lui demander son aide pour la rédaction, mais la Wemhöner ne tardera sans doute pas à se rendre au théâtre avec les chanteurs. Elle ferait mieux de s'adresser au comédien Eddi Graff, qui est assis à la table voisine, plongé dans la lecture du journal.

Après un rapide coup d'œil dans l'autre salle, où sa mère est occupée à changer des photos de place, Hilde tire son cahier du cartable et s'approche de l'acteur. Celui-ci semble avoir deviné ses intentions, car il abaisse son journal sans attendre que la fillette se soit installée en face de lui.

— Alors, Hilde ? dit-il avec un sourire en coin. Encore une rédaction idiote à faire ?

— Oui… Encore plus idiote que d'habitude.

— Bon, alors assieds-toi.

Aux yeux de Hilde, Eddi Graff n'est plus de première jeunesse – il approche de la cinquantaine. Ce qui n'empêche pas les femmes de

Wiesbaden d'en pincer pour lui. À cause de ses tempes grises, et des rôles excitants qu'il incarne sur scène. Hilde, elle, le trouve plutôt ordinaire lorsqu'il n'est pas sur les planches.

Il chausse ses lunettes pour lire l'intitulé du sujet.

— « Expliquez pourquoi vous aimez votre ville natale. »

— Je ne vois pas ce qu'on peut répondre, explique Hilde avec un profond soupir.

— Ah… Alors, imagine une belle journée d'été. Les vacances. Qu'est-ce que tu aimerais faire ?

— Aller nager dans le Rhin. Ou construire une tente dans le jardin. Ou faire du bateau dans le parc thermal…

Mais oui ! Soudain, les idées se bousculent. Acheter des bonbons et des sucettes. Flâner dans la vieille ville avec ses amies. Faire une promenade à vélo le long du Rhin… Les vignes… Le château de Biebrich. Le parc thermal avec son grand lac. Et bien sûr, il y a l'avenue Guillaume et ses platanes. Et le Café Engel. En fait, le café est ce qui compte le plus pour elle à Wiesbaden.

Eddi Graff l'aide à mettre de l'ordre dans ses pensées, et c'est parti ! Hilde remplit une première page, s'arrête à la moitié de la seconde, estimant que cela suffit. Plus on écrit, plus on multiplie le risque de faire des fautes.

— Merci, dit-elle à l'acteur avec un grand sourire. C'est très gentil de votre part. Maintenant, je sais que j'aime ma ville natale, et aussi pour quelle raison.

— Heureux ceux qui sont ici chez eux, réplique-t-il avec un petit sourire triste en se renversant dans sa chaise.

Les chanteurs se sont levés pour regagner le théâtre. Addi Dobscher aide Julia Wemhöner à mettre son manteau, M. Koch pose la cape garnie de fourrure sur les épaules de Sofia Künzel et lui souhaite bonne chance.

Hilde fait prestement disparaître le cahier dans son cartable. Dans la cuisine, Marlene et Finchen discutent à voix basse, trop excitées pour remarquer l'arrivée de la fillette.

— Il me l'a dit hier, chuchote Marlene. Il a déjà les billets. Il s'embarque après-demain pour New York.

— Qui ? s'enquiert Hilde avec curiosité.

— Eddi Graff ! Il a conseillé à la Wemhöner de l'accompagner, mais elle a refusé. Il quitte l'Allemagne.

Hilde n'y comprend rien. Pourquoi s'en va-t-il, lui qui a dit à l'instant même qu'il était heureux d'être ici chez lui ?

— Parce qu'ils sont juifs, explique Finchen. Les Juifs font notre malheur.

— Ne raconte pas ce genre de choses à cette enfant ! la rabroue Marlene.

LUISA

Domaine de Tiplitz, près de Marienburg, Prusse-Orientale, avril 1938

Cette année, il faut s'attendre à de grands changements. Voilà ce qu'a annoncé la grand-mère, le soir de la Saint-Sylvestre, après avoir selon la coutume jeté du plomb dans de l'eau pour lire l'avenir. Puis elle s'est absorbée dans la contemplation du feu qui brûlait dans la cheminée. Elle a beau ne pas supporter son aïeule – et le sentiment est réciproque –, Luisa n'en est pas moins convaincue de la justesse de sa prédiction. C'est ce ciel… jusque-là, elle n'avait jamais remarqué la beauté des nuages, leurs formes et leurs couleurs toujours changeantes, la rapidité avec laquelle ils passent et se dissipent. Alors que Joschka les aide, elle et ses cousins, à seller les chevaux, le ciel paraît couvert d'un marbre veiné de gris : c'est une masse épaisse, friable, brillant à l'est d'une lueur rougeâtre.

— On dirait la lave crachée par le grand Vésuve, fait observer Oskar. Elle a recouvert la ville de Pompéia, et tous les habitants ont été étouffés et brûlés…

Il enfourche sa monture avec un signe de tête éloquent à l'adresse de Luisa. La jument Leni recule de quelques pas et fait mine de vouloir se cabrer, mais Oskar l'a bien en main. L'adolescent de dix-sept ans pratique le cheval depuis son plus jeune âge, tout comme Jobst, son

frère aîné. Et Luisa, quatorze ans, a été mise dès ses quatre ans sur le dos d'un trakehner. Le domaine de Tiplitz pratique l'élevage de ces nobles bêtes depuis fort longtemps et, comme son père l'a dit à Luisa, leurs chevaux se vendent dans le monde entier. Lui ne monte pas, sa santé le lui interdit. C'est tout juste s'il se déplace en calèche – encore faut-il qu'il fasse beau. En revanche, il s'occupe de la comptabilité de la grand-mère. Et quand on a besoin de lui, on est quasiment sûr de le trouver dans la bibliothèque.

— Pompéi, pas Pompéia, le reprend Jobst en secouant la tête. Tu n'as pas intérêt à raconter ça à l'examen de rattrapage !

La mine d'Oskar s'assombrit. C'est un adolescent ambitieux, qui souffre de sa mauvaise mémoire. Ce qui l'oblige à travailler pendant les vacances s'il veut passer dans la classe supérieure au lycée de Dantzig. Le baccalauréat est une affaire d'honneur pour un von Kamm. Ensuite, c'est la carrière d'officier. En l'occurrence, il voulait surtout impressionner sa cousine Luisa avec ses connaissances historiques. Et voilà que son tatillon de frère le ridiculise devant elle !

— C'est un détail sans importance, grommelle-t-il.

— Ça, c'est toi qui le dis, mon vieux.

Entre-temps, Luisa est montée à son tour sur son cheval, Flavia, une jolie jument baie. Celle-ci piaffe et repousse en soufflant avec colère les manœuvres d'approche maladroites de Balduin.

Jobst tire énergiquement sur les rênes de sa monture.

— Tu es un hongre, mon cher, lâche-t-il avec un sourire en coin. Ne l'oublie pas.

Luisa prend la tête du petit groupe, suivie à courte distance par les deux jeunes gens. La ferme domaniale comporte trois ailes. Au milieu se dresse la vieille demeure de maître, une imposante bâtisse en brique, devant laquelle s'étend une pelouse bien entretenue agrémentée de bancs blancs, de statues et de parterres fleuris où les dames de la maison peuvent flâner avec leurs hôtes. À droite, ce sont les écuries. À gauche, deux hangars accueillant les calèches et les automobiles de la propriétaire du domaine. Et, derrière, le logement des employés.

Les trois cavaliers descendent jusqu'au portail la large avenue sableuse qui longe la pelouse puis oblique sur la gauche en arrivant au mur. Ils scrutent en silence le ciel incertain, que le soleil levant traverse comme un rideau sombre et élimé. Ce spectacle grandiose est d'une beauté à la fois sublime et effrayante : on dirait que quelqu'un a fendu le dôme céleste et qu'il en sort une lumière aveuglante.

— Magnifique, hein ? lâche Jobst.

Luisa acquiesce. Tandis qu'ils franchissent le portail et prennent le chemin du lac, le jeu des nuages se dissipe et la lumière du jour envahit tout l'espace du firmament. Pour l'essentiel le paysage est plat,

vastes étendues de champs montrant le premier duvet vert tendre du printemps, prairies d'un vert soutenu que l'humidité dotera vite d'une végétation abondante. Plus loin, de sombres forêts où prédominent les hêtres, les chênes et les épicéas. L'automne, on y organise des battues.

Luisa, toujours en tête, pousse sa jument et la fait galoper un peu. Elle sent les regards de ses cousins dans son dos, ce qui lui procure une sensation nouvelle et excitante. Elle a eu quatorze ans en janvier. En quelques semaines, son corps a changé. À présent, elle a de petits seins pointus et sa taille s'est affinée. Les menstrues, que sa mère lui annonçait depuis des années, sont enfin survenues. Luisa est fière d'être désormais une vraie femme. Il lui est agréable d'être considérée avec une attention nouvelle et respectueuse par Oskar et Jobst, qui passent les vacances de Pâques au domaine. Alors qu'autrefois ils aimaient taquiner « la petite », lui jouer de vilains tours, Luisa sent qu'à présent elle a acquis un certain pouvoir sur eux. Quoique n'étant pas du genre à en abuser, elle apprécie de pouvoir tester sa séduction naissante. Pour cette sortie matinale à cheval, elle a laissé ses longs cheveux noirs dénoués. Ils flottent au vent tel un soyeux drapeau de deuil et, par moments, elle les saisit à deux mains pour en faire une torsade. Bref répit avant que le vent ne se remette à jouer avec eux.

Si le printemps a fait son apparition, les températures sont encore froides. L'haleine des cavaliers et des chevaux forme de petits nuages blancs et, dans les champs, le givre scintille encore au creux des sillons. On n'est qu'en avril, il est déjà arrivé qu'en quelques heures le paysage se retrouve sous la neige. Comme par défi, d'innombrables anémones fleurissent sur le sol de la forêt, tel un blanc et duveteux nuage de printemps qui se serait posé sur la terre. Les fleurettes doivent se hâter de fleurir car, une fois que les arbres ont retrouvé leur feuillage, elles sont privées de lumière.

Alors qu'ils arrivent en vue de la rivière Nogat, Luisa arrête son cheval et se tourne vers ses compagnons.

— Tu es allée sacrément bon train, Luischen, lance Oskar en souriant. Notre gros Balduin est fatigué, hein, Jobst ?

Jobst paraît un peu agacé. Durant l'hiver, Joschka a trop nourri la bête, ce qui ne lui a pas fait de bien. Désormais, Balduin a du mal à soutenir l'allure de ses filles Leni et Flavia.

— Hé, regardez ! crie Jobst pour faire diversion. Ils cassent la glace sur la rivière. Quel travail ! Ils sont tout en sueur.

L'hiver, très rigoureux, a revêtu les rivières et les lacs d'une épaisse couche de glace. Au printemps, lorsque celle-ci commence à fondre, le vent a tendance à la repousser vers les rives, où elle forme des blocs blanchâtres quand l'eau gèle à nouveau durant les nuits froides. Les gens des villages s'attaquent à la glace à l'aide de scies et de haches, la coupent en morceaux et l'entreposent dans des caveaux où elle se

conserve pendant des mois. L'été, les citadins sont nombreux à vouloir acheter ces blocs. La vie est dure dans la région, les hivers longs et glaciaux. Et l'époque des semailles et de la récolte est brève. Les villageois saisissent la moindre occasion de gagner quelques sous.

Les jeunes gens s'attardent un moment à observer la découpe de la glace, la main en visière au-dessus des yeux afin de se protéger du soleil, qui a définitivement conquis le ciel gris pigeon. Des amas de nuages blanchâtres en perpétuelle reconfiguration effleurent champs et prairies de leurs ombres. Des oiseaux aquatiques se sont rassemblés sur les prés qui bordent la rivière : cygnes tuberculés, oies et canards. Une colonie de cigognes blanches en route pour le nord s'est arrêtée en ces lieux pour faire une pause. Les grues cendrées ne tarderont pas à faire leur apparition dans le ciel. Luisa aime leurs cris sonores, qui l'ont souvent réveillée le matin et attirée à la fenêtre. Elles volent en formation, dessinant une flèche tendue vers la destination lointaine où les appelle leur instinct. À ce spectacle, Luisa a toujours ressenti le désir de se joindre à elles, où qu'elles puissent aller.

— On va jusqu'au bord de la rivière ? demande-t-elle à ses compagnons.

— D'accord, répond Jobst qui, en sa qualité d'aîné, décide généralement de leur itinéraire matinal. On rentrera en longeant la forêt.

De l'endroit où ils se trouvent, ils ont vue sur la bâtisse de brique fortifiée de Marienburg, éclairée par le soleil. Ancienne forteresse de l'ordre des chevaliers teutoniques érigée pour repousser les hordes de païens, elle sert désormais de bastion contre les ennemis de l'Est : Polonais, Tchèques, Russes. C'est ce que son père a expliqué à Luisa. Elle lui doit presque tout ce qu'elle sait en histoire et en géographie. C'est également lui qui lui a appris à lire, à écrire et à compter, et l'a guidée dans ses lectures. La grand-mère a souvent déploré que le « pauvre Johannes » investisse autant de temps et d'énergie dans une activité aussi superflue, car il est d'une santé fragile qui l'oblige à se ménager. Lorsqu'il est malade, il s'installe dans un fauteuil avec une couverture de laine sur les genoux ou bien s'alite. En pareil cas, Luisa est priée de le laisser tranquille. Ce qui ne l'empêche pas de se glisser auprès de lui en cachette et de rester à son côté sans parler, comme pour veiller sur lui. Une fois, sa grand-mère l'a surprise et, pour la punir, l'a enfermée toute une journée à la cave, dans la pièce carrelée où, l'automne, on dépouille et vide le gibier. C'est une méchante femme, qui n'aime que son fils Johannes et, à la rigueur, Oskar et Jobst, ses petits-fils. Elle s'est toujours montrée très sévère avec sa fille, Ingrid, et traite la mère de Luisa comme une domestique. Luisa aime à imaginer qu'à sa mort elle ira en enfer pour y expier ses péchés.

De profondes flaques de boue gelées en surface les empêchent d'atteindre la berge. Avant de faire demi-tour, les jeunes gens jettent un dernier regard sur le Marienburg. Un drapeau rouge à croix gammée flotte sur un des pignons.

— Le château de la Jeunesse allemande[1], lâche Jobst sur un ton railleur. Grotesque !

— Pourquoi ? demande Luisa.

Il y a encore un an, Jobst lui aurait répondu au mieux par une plaisanterie stupide. Mais les choses ont changé.

— On n'y trouve qu'une flopée de rustres, explique-t-il sur un ton dédaigneux. Exactement comme à l'armée. À l'heure actuelle, le premier prolétaire venu peut devenir officier du moment qu'il est dans la ligne du parti.

Il crache au sol et fait faire demi-tour à sa monture. Oskar lui emboîte le pas, Luisa se retrouve à fermer la marche. Songeuse, elle essaie de comprendre ce qui motive l'amertume de son cousin. Les nationaux-socialistes, les « nazis », comme les appelle la grand-mère avec mépris, n'ont pas bonne presse dans la famille. Luisa a cru comprendre que c'était parce qu'ils n'appartenaient pas à l'aristocratie. Dans les cercles de la noblesse, dont font partie la grand-mère, sa famille et ses amis, on est très fier de ses ancêtres, des officiers de haut rang qui se sont sacrifiés pour leur patrie à la guerre. Les nobles forment un groupe fermé, ils se marient entre eux. Les fils deviennent officiers ou reprennent le domaine familial – parfois les deux.

Du temps de l'empereur, dit souvent la grand-mère, l'aristocratie signifiait encore quelque chose. Ne comprenant pas ce qu'elle entendait par là, Luisa a interrogé son père. Lequel lui a expliqué qu'à l'époque de l'Empire les hautes fonctions de l'État revenaient presque exclusivement aux nobles. Et que les officiers, depuis les généraux jusqu'aux sous-lieutenants, se recrutaient dans l'aristocratie.

Si elle a bien saisi les propos de Jobst, dorénavant d'autres personnes ont également accès à ces postes. Des gens simples. Le tout-venant. La plèbe. L'irritation de Jobst est compréhensible. Il a débuté sa formation militaire il y a un an et vise une carrière d'officier dans l'armée. Quel désagrément de devoir côtoyer le bas peuple ! Les nazis sont décidément de drôles d'individus. À l'exception d'Adolf Hitler, pour lequel Oskar et Jobst éprouvent de l'admiration. Parce qu'il a pris les choses en main, comme dit Oskar, et qu'il s'est débarrassé des multiples partis qui siégeaient au Reichstag.

Le ciel semble s'être agrandi, son bleu a foncé. Des nuages passent nonchalamment tels des amas de laine duveteuse. De temps en temps, l'un d'eux masque le soleil, atténue la lumière matinale, qui retrouve ensuite tout son éclat. La forêt n'est pas encore impénétrable aux

regards, seuls les épicéas dressent leur silhouette sombre sur le ciel lumineux. Sur les hêtres, des bourgeons rougeâtres développent de délicates petites feuilles. Le pic émet son toc-toc affairé. Dans les prés, la couche de glace recouvrant les flaques d'eau a fondu. Les grenouilles sont en pleine période nuptiale, elles peuplent par milliers les cours d'eau et les lacs. Le soir, leurs coassements s'entendent jusqu'au domaine.

— L'année prochaine, dit à cet instant Jobst à son frère, je serai sans doute déjà aspirant. Mon premier bal d'officier. Ce sera du sérieux. On fait connaissance, tu comprends ? Les relations, les alliances… Sans ça, on ne peut rien faire…

— Si seulement j'avais déjà ce fichu bac ! soupire Oskar. Je ne me fais pas de souci pour l'armée. Les gens bien nés auront toujours l'avantage, la plèbe n'a aucune chance.

Ils ne se prennent pas pour n'importe qui, songe Luisa. Ils sont bien les fils de leur père, le colonel von Kamm. Elle ne l'a vu que deux ou trois fois, car il accompagne rarement sa femme lorsqu'elle rend visite à sa mère au domaine de Tiplitz. C'est un homme trapu, de taille moyenne, aux cheveux blonds coupés très court et au nez large. Luisa a gardé le souvenir d'un monsieur aimable, mais il s'entend mal avec sa belle-mère, ce qui explique sans doute sa réserve. Von Kamm est un des rares visiteurs à faire un baisemain à la mère de Luisa, au grand dam de la grand-mère.

Luisa a des relations difficiles avec sa mère, qui se laisse trop souvent maltraiter sans rien dire, surtout par sa belle-mère. Il arrive à celle-ci de la rabrouer comme si elle avait affaire à une fille de cuisine, même en présence d'invités. Elle est allée jusqu'à la gifler… Quand son fils est là, toutefois, elle se montre polie à l'égard de sa belle-fille. Mais, le plus souvent, elle l'ignore. Le père de Luisa aime beaucoup sa femme, il ne veut pas qu'on lui fasse du mal. Mais sa santé l'obligeant à rester dans sa chambre, dans la bibliothèque ou au salon, il n'est pas toujours en mesure de la protéger. Les domestiques savent qu'ils peuvent se montrer irrespectueux et la contredire lorsque le maître de maison n'est pas à proximité.

Luisa juge sa mère responsable de cette situation. Elle lui reproche de manquer de courage, de se laisser piétiner par tout le monde. Et son manque de cran oblige souvent sa fille à faire profil bas.

« Il ne faut pas que tu énerves papa, Luischen, dit-elle toujours. Il a le cœur fragile, on doit le ménager. »

Luisa a appris très tôt à s'imposer à sa façon. À être maligne, attentive, à profiter du moment adéquat pour arriver à ses fins en utilisant si besoin le point faible de chacun. La tante Ingrid aime les compliments, il suffit de faire l'éloge de ses beaux cheveux soyeux et des tailleurs modernes qu'elle se fait confectionner à Dantzig. Et

surtout, étant très fière d'Oskar et de Jobst, elle fond lorsqu'on lui parle en bien de ses fils. Peut-être – mais c'est là un espoir audacieux –, peut-être que l'un ou l'autre invitera Luisa à un de ces prestigieux bals d'officier. En tout cas, elle a décidé de mettre toutes les chances de son côté. Il y a aussi l'intendant Jordan, qui supervise les travaux au domaine et prend le déjeuner avec eux. Il est grand, maigre et noueux, parle peu et acquiesce à tout ce que dit la grand-mère. Mais il a un petit sourire lorsque, à table, Luisa lance des plaisanteries, et parfois il lui fait un clin d'œil.

Seule la grand-mère reste insensible à ses manœuvres d'approche. D'ailleurs, Luisa n'a pas envie d'essayer de s'insinuer dans ses bonnes grâces, ainsi que le font les domestiques. Le cœur de cette femme est enfermé dans un coffret d'acier dont seul son père possède la clé.

Lorsqu'ils arrivent en vue du domaine, le ciel s'est de nouveau obscurci. D'énormes amoncellements gris ont surgi à l'horizon, qui gonflent et s'élargissent. Aïe ! L'hiver fait son retour. Pauvres petites anémones ! La neige glacée aura raison de vos fleurs. Jobst fait prendre le trot à son hongre paresseux, la jument d'Oskar les précède. Luisa pousse Flavia. Celle-ci est très élégante, ses mouvements sont gracieux et équilibrés. Au trot, on dirait qu'elle ne touche pas terre. La grand-mère envisage de la vendre sous peu avec d'autres trakehners. Luisa prie pour qu'elle n'en fasse rien, Flavia doit rester au domaine. Elle le dira tout à l'heure au petit déjeuner : une bête de cette qualité doit être utilisée à des fins de reproduction. Si elle ne peut espérer l'approbation de sa grand-mère, son père, lui, la soutiendra. De même que l'intendant Jordan, si d'aventure il est présent à table, ce qui n'est pas toujours le cas le matin.

Sur la dernière partie du trajet, les trois jeunes gens passent au galop. Les premiers flocons de neige leur piquent le visage, Luisa a les oreilles gelées. Ils franchissent le portail du domaine comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. Oskar, toujours en tête, ne parvient pas à obliquer sur la gauche. Sa jument traverse en trombe la pelouse, suivie des deux autres chevaux. La grand-mère ne sera pas contente : elle tient à son gazon bien entretenu comme à la prunelle de ses yeux.

— Bon sang ! s'exclame Oskar en riant tandis qu'ils mettent pied à terre devant l'écurie. Elle est intenable ! Quelle tête de mule ! Tu as vu comme on a foncé sur la pelouse, Joschka ?

Le palefrenier attrape les rênes qu'Oskar lui lance et flatte le cou de la jument d'un geste apaisant.

— Oui, mon jeune monsieur, répond-il. Mais ne faites pas trop de bruit en entrant au manoir.

— Pourquoi ? demande Luisa en riant. Ne me dis pas que tout le monde dort encore ?

Joschka lui jette un regard empli de tristesse qu'elle ne lui a encore

jamais vu. On dirait un cheval malade. Curieusement, elle en ressent de l'irritation.

— Non, mademoiselle, répond-il lentement. Personne ne dort. Allez-y. Doucement. Avec la gravité qui s'impose.

Les trois jeunes gens échangent un regard déconcerté et haussent les épaules. Jobst se tapote la tempe de l'index.

— Il devient de plus en plus bizarre, ce vieux Joschka.

Luisa est perplexe. On n'est ni dimanche ni un jour férié où l'on va à l'église. Ce n'est pas non plus l'anniversaire de la grand-mère – il a lieu en août.

Anna et Meta, deux des domestiques, discutent à voix basse sur le perron. Lorsque Jobst leur jette un regard en fronçant involontairement les sourcils, elles font une génuflexion et rentrent en hâte. Dans le vestibule, les jeunes gens sont accueillis par Ingrid, le visage rougi par les larmes, un mouchoir en dentelle humide à la main. Passant devant Luisa comme si celle-ci n'était pas là, elle prend la main d'Oskar et pose son autre bras sur les épaules de Jobst.

— Venez…, dit-elle d'une voix étrangement brisée. Mère veut que vous le voyiez une dernière fois.

— Mais… qu'est-ce qui se passe ? s'étonne Oskar.

Sans répondre, Ingrid le pousse vers l'escalier. Jobst leur emboîte le pas, puis se retourne.

— Luisa…, dit-il tout bas.

— Non ! le coupe sa mère d'une voix dure qui rappelle soudain celle de la grand-mère.

Luisa comprend qu'elle n'est pas la bienvenue là-haut, quelle qu'en soit la raison. Son cœur se serre, un vertige la saisit – il a dû se produire quelque chose de terrible, d'irrévocable. Jetant un regard autour d'elle, elle constate qu'elle est seule dans le vestibule. Les domestiques ont disparu dans la cuisine.

— Meta ! crie-t-elle. Anna ! Mariella !

Aucune réaction. Peut-être devrait-elle se montrer plus assurée, plus impérieuse, à l'image de la maîtresse des lieux. Elle ouvre la porte du salon : personne. Dans la salle du petit déjeuner, la table est mise : beurre, confiture et jambon n'ont pas été entamés, la cafetière attend sous son *tea cosy*. Que s'est-il passé ? Où sont-ils donc tous ?

— Maman ?

Son appel est étouffé par les rideaux et les épais tapis. Jamais encore elle ne s'est sentie si seule, si abandonnée, coupée de tout. Les jambes tremblantes, elle s'approche d'un fauteuil, puis se ravise et sort de la pièce pour se rendre dans la bibliothèque.

Là non plus il n'y a personne. Pas même Mariella, qui aurait dû être en train d'y faire le ménage. Sur le fauteuil de son père gît la couverture de laine à carreaux qu'il a repoussée la veille au soir au

moment de monter dans sa chambre avec la mère de Luisa. Sur la petite table, le plateau rond en argent où sont posés la carafe d'eau et les flacons marron contenant le médicament dont il prend chaque jour quelques gouttes. Le livre qu'il est en train de lire se trouve à côté : un récit de voyage en Afrique orientale allemande, ancienne colonie de l'Allemagne. Depuis quelque temps, il s'intéresse beaucoup aux voyages dans des pays lointains et parle à Luisa de la Chine, de l'Inde…

La jeune fille sursaute en percevant un bruit de pas dans l'escalier. Les marches craquent, comme à leur ordinaire, sous de lourdes chaussures d'homme. Elle regagne le vestibule à la hâte. Meta aide un monsieur d'un certain âge à enfiler son manteau. C'est le Dr Greiner, une vieille connaissance de la grand-mère, auquel on fait appel lorsque le père de Luisa ne se sent pas bien. Entendant la porte s'ouvrir, il se retourne, repousse Mariella, qui lui tendait son chapeau et ses gants.

— Luischen ! lance-t-il. Ma pauvre petite ! Je suis si triste pour toi ! Viens dans mes bras.

Luisa ne comprend pas, ne veut pas comprendre. Mais elle s'exécute et, tandis qu'il la serre paternellement contre lui, elle se sent un petit moment à l'abri.

— Ça va être difficile pour vous, ajoute-t-il de sa voix basse, légèrement enrouée. La noble dame est sans pitié. Surtout maintenant qu'elle vient de perdre tout ce à quoi tenait encore son cœur de glace. Luisa Koch et sa mère n'auront plus leur place ici.

Luisa se fige, laisse ces paroles se dissiper dans les airs, se refusant toujours à comprendre. Son père va bien. La veille, il était de bonne humeur, il lui a parlé du Kilimandjaro, dont la cime est couverte de neiges éternelles…

— Il faut que j'y aille, petite, dit le Dr Greiner en relâchant son étreinte. Sois forte, Luisa. Tu y arriveras, je le sais. Veille bien sur ta mère. Tu me le promets ? Elle a besoin de toi, Luischen. Sans toi, elle est perdue dans la vie.

— Oui… oui, je vous le promets, bafouille Luisa sans savoir elle-même ce qu'elle dit.

Il lui tend solennellement la main et la lui serre si fort qu'elle manque crier. Puis il met son chapeau, prend ses gants et se dirige vers la porte. Dehors, il neige à gros flocons. La pelouse est recouverte d'un fin voile blanc, les jonquilles tout juste écloses penchent sous le poids de leur fardeau glacé. Demeurée à la porte, Mariella tient le battant entrouvert. Luisa aperçoit un cabriolet franchir le portail du domaine. Elle sait à qui appartiennent ce véhicule et ce cheval.

— Le pasteur, dit Mariella à Meta, qui l'a rejointe. Si seulement il était arrivé plus tôt… Quelle tristesse ! C'était un si bel homme ! Et un

bon maître.

— Au moins, on sera enfin débarrassés de la fille du boulanger et de sa bâtarde !

— Je ne comprendrai jamais comment un monsieur tel que lui a pu s'enticher de cette femme…

Visiblement, les deux domestiques se croient désormais libres de s'exprimer sans crainte d'être réprimandées. Luisa est envahie par le chagrin et la colère. Son père est mort, mais on lui interdit de le voir. Tous sont en haut, auprès du défunt, attendant que le pasteur le prépare pour son dernier voyage. Tous, sauf elle. Et sa mère ? Elle aussi a dû être exclue de la chambre.

Les paroles du médecin lui reviennent en mémoire : « Tu dois veiller sur ta mère. Sans toi, elle est perdue dans la vie. »

Luisa prend une profonde inspiration. Chasse la souffrance, l'oblige à se renfermer dans son cœur. L'heure n'est pas aux larmes et au chagrin. Il faut agir. Conformément à la promesse qu'elle a faite au Dr Greiner.

1. La Deutsches Jungvolk (« jeunesse allemande ») était une subdivision des Jeunesses hitlériennes accueillant les garçons de 10 à 14 ans. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

1945

HILDE

Nuit du 3 février 1945

— C'est la fin, chuchote Louise Drews en serrant ses deux enfants contre elle. Ils vont tout détruire, il ne restera plus rien…

— Mais taisez-vous donc ! siffle la mère de Hilde. Vous allez nous porter malheur !

Une violente secousse ébranle l'abri antiaérien. Mme Koch attire Hilde à elle, lui fait baisser la tête. Du crépi tombe du plafond, la flamme des bougies de bunker, dites « de Hindenburg », vacillent. Serrés les uns contre les autres sur des coussins et des couvertures, les gens font silence. On n'entend plus que les pleurs d'un nourrisson. Cela fait des heures qu'ils sont réfugiés dans cette cave qui sert d'abri antiaérien, à sentir la terre craquer et trembler, s'attendant à tout instant à ce que le plafond s'effondre sur eux. C'est complètement fou ! Hilde a l'impression d'être étrangère à elle-même, de vivre une scène de film. On ne peut pas mourir à dix-neuf ans ! Encore moins lorsqu'on attend un enfant !

« Allez-vous mettre ailleurs ! a lancé Louise Drews à Teubert, le fonctionnaire en charge de la défense antiaérienne, en désignant Karl, deux ans, et la petite Sabine. Si on est touchés, vous risquez de tomber sur mes enfants ! »

Teubert, qui a plutôt l'habitude de la ramener, a obéi sans protester et s'est assis par terre en se bouchant les oreilles.

C'est drôle, songe Hilde. On pourrait croire que, lorsqu'ils sont en danger de mort, les gens se concentrent sur ce qui est important. Mais

ils ne racontent que des bêtises. À côté d'elle, Gisela répète à voix basse le début d'une prière du soir, la seule qu'elle connaisse par cœur : « Je suis fatiguée, je vais me reposer… » Et Julius Kluge, qui habite rue des Tisserands, ne cesse de rappeler que son fils est pilote et a combattu contre l'Angleterre. Comme si cela intéressait quelqu'un.

Au bout de plusieurs heures, les déflagrations s'interrompent enfin. Par moments, du sable tombe encore du plafond. Il ne reste plus que deux bougies allumées, l'air est devenu presque irrespirable. La vieille Mme Knoll a les yeux fermés et ne dit plus rien. Gisela chuchote qu'elle se sent mal, elle va vomir. Quelqu'un a dû faire dans sa culotte, l'odeur est nauséabonde.

Teubert se lève précautionneusement et, marchant courbé, se fraie un chemin jusqu'à l'entrée de la cave. Hilde l'observe avec attention. Il déverrouille la porte, s'y reprenant à deux fois tant il tremble, pousse lentement le battant en acier. Une odeur d'incendie se répand dans la cave.

— Seigneur, chuchote Mme Koch.

Elle s'est levée, vacille, Hilde lui prête son bras. Les occupants de la cave se pressent à la porte. Teubert est sorti, les autres le suivent. Un courant d'air souffle la flamme des deux dernières bougies.

— Les pelles ! lance quelqu'un. Il y a des décombres.

Dans leur malheur, ils ont eu de la chance. L'entrée est vite dégagée. Une chaleur brûlante les assaille. Autour d'eux se déchaîne un véritable enfer, des flammes orangées s'échappent des cadres noircis des fenêtres.

Hilde et sa mère enjambent à grand-peine les décombres rougeoyants et fumants. De tous côtés, on entend le crépitement du feu, le bruit des pierres qui tombent et des murs qui s'effondrent. C'est la nuit, une nuit glaciale de février, le soleil ne se lèvera pas avant plusieurs heures. Ceux qui sont encore en état de marcher s'extraient des ruines, appellent leurs proches, errent dans la ville. Çà et là s'écrasent encore quelques bombes, des avions vrombissent.

— Gisela ? C'est toi ?

Hilde distingue à peine son amie dans l'obscurité traversée par la lueur vacillante des flammes. Gisela et sa mère fixent en silence ce qui reste de leur immeuble en feu. Johanna s'accroche au bras de sa fille. Il n'y a rien à sauver. La rue des Tisserands n'est plus qu'un champ de ruines dévasté par les flammes. Des survivants errent dans les décombres à la recherche de la rue qui était encore là quelques heures plus tôt. Certains portent des baluchons ou des sacs à dos contenant le peu d'effets qui leur reste. La scène est irréelle : les formes noires déchiquetées des immeubles détruits, éclairés d'une manière fantomatique par les flammes. Peut-être n'est-ce qu'un cauchemar, se dit Hilde. Dans un instant, je vais me réveiller et tout sera de nouveau

comme avant…

— Nous allons chez mes grands-parents, dit Gisela. Vous venez avec nous ?

— Le Café Engel est peut-être encore debout, objecte la mère de Hilde.

— Mais tout est en feu, vous ne pouvez pas passer !

Les yeux desséchés par la chaleur du brasier, elles fixent l'endroit où se trouvait naguère la partie haute de l'avenue Guillaume. Partout des pierres, des murs effondrés qui obstruent la voie. Il est impossible de se frayer un chemin dans les décombres, encore moins de nuit. Mais Hilde s'obstine, elle veut en avoir le cœur net. D'autant qu'Addi, Julia et la Künzel, qui n'utilisent pas l'abri antiaérien de la rue des Tisserands, n'ont que la cave du café où se réfugier. Puis, voyant que sa mère a passé son bras sous celui de Johanna, elle comprend qu'on a besoin d'elle. La veille, les Warnecke ont appris que le père de Gisela était mort au front. Aujourd'hui, leur maison et toutes leurs possessions ont brûlé. Mme Warnecke est à bout de forces. Hilde se résigne. De toute façon, si le Café Engel a été bombardé, il n'y a rien à faire. Affolées à l'idée qu'il puisse y avoir une autre attaque aérienne, elles se mettent en route – entre-temps, Mme Warnecke s'est évanouie –, prêtant à peine attention au froid. Devant elles, les bâtiments de la rue de l'Église sont intacts. Soulagées, elles poursuivent leur chemin jusqu'au domicile des grands-parents de Gisela, sonnent chez eux et doivent patienter un bon moment avant qu'on leur ouvre. Une fois que tout le monde est installé dans le minuscule salon, on se met à parler d'une voix entrecoupée sans parvenir à trouver les mots adéquats. La mère de Gisela, revenue de son évanouissement, a l'air paralysée. Mais elle tiendra, coûte que coûte, elle sait qu'Adolf Hitler conduira l'Allemagne à la victoire finale. Elle veut y croire. Else et Hilde se dispensent de commentaires. Tout comme Gisela. L'expression « victoire finale » est plus qu'étrange dans ce contexte. Seuls les plus obstinés ajoutent encore foi aux slogans des dirigeants. Les autres ont compris que la fin était proche. La fin de cette guerre meurtrière et, avec elle, la fin du Troisième Reich. Ce sera très dur. Les plus âgés, ceux qui ont connu l'Empire et la Grande Guerre, le savent. Mais mieux vaut encore cela que ces épouvantables nuits de bombardements au cours desquelles les gens périssent écrasés par les débris enflammés de leur maison ou étouffés dans les abris antiaériens.

La crainte d'une nouvelle alerte les empêche de dormir. On est comme assommé, des images fusent dans les têtes, des ombres s'emparent des âmes, des sirènes hurlent aux oreilles. Ce n'est que lorsque la froide lueur bleuâtre de l'aube s'insinue par les fenêtres qu'on sombre dans les ténèbres bienfaisantes du sommeil.

Lorsqu'elle sort de son assoupissement, Hilde met un instant à savoir où elle est. Puis elle s'étonne de ne pas avoir ses habituelles nausées matinales. La grand-mère de Gisela a préparé de l'infusion à la menthe. Le café, il ne faut plus y songer – à moins d'avoir le bras long. Le pain est devenu une denrée rare. Hilde en mange une demi-tranche avec mauvaise conscience.

— On vous donnera des tickets de rationnement, assure-t-elle à son hôtesse, qui la fixe de ses yeux rougis. La maison est encore debout.

Une affirmation bien audacieuse, qui devra être confirmée. Mais Hilde et sa mère s'y cramponnent.

— Allez-y sans tarder ! lance le grand-père. Il reste peut-être quelque chose à sauver. Si vous arrivez trop tard, vous ne trouverez plus rien !

Les pillards sont sévèrement sanctionnés mais, dans le chaos général, on ne pense plus qu'à ses propres intérêts. C'est dans l'ordre des choses. La guerre fait des uns des gens bien et des autres de pauvres types. Et malheureusement, ces derniers sont en majorité. Gisela et Johanna Warnecke prennent le petit chariot du grand-père et un vieux landau remisé au grenier. Mme Koch aide Johanna à tirer le chariot, tandis que Gisela soutient Hilde, soudain prise de nausées. Le grand-père aurait bien aimé les suivre en dépit de sa jambe paralysée.

— Pauvre Allemagne, gémit-il. Il ne reste plus que les femmes et les infirmes. Maintenant, ils forcent tout le monde à combattre, même les enfants et les adolescents. C'est monstrueux !

— Chut ! siffle la grand-mère, inquiète.

Dans le quartier, les ruines rougeoient encore. La fumée qui s'en dégage enveloppe ce sinistre spectacle d'une brume grise. L'odeur est épouvantable : c'est celle du bois brûlé, des cheveux, des tentures et des meubles capitonnés ; celle d'une grande et paisible époque qui s'est consumée à tout jamais. C'est l'odeur de la mort. De la fin. Sur l'un des immeubles de l'avenue Guillaume on lit encore un des slogans diffusés par le régime : « Le Führer nous conduira à la victoire finale ! » Des sauveteurs en uniforme brun, jeunes garçons et hommes âgés, s'activent. Ils commencent par refuser de laisser passer les quatre femmes : c'est trop dangereux, partout les ruines s'effondrent.

— Nous voulons aller au Café Engel, insiste Mme Koch.

Ses deux interlocuteurs échangent un regard hésitant. L'un des deux passe la main dans sa tignasse blonde. Il est très jeune, seize ans à peine. Ils ont la figure noire de suie. Hilde et sa mère attendent, le cœur battant. De là où elles sont, on ne peut voir avec précision où les bombes sont tombées. Mais les thermes et le théâtre ont été touchés, c'est certain.

— Le Café Engel ?

— Au 75, pas loin de la rue du Château.

La voix de Mme Koch se brise, elle est proche des larmes. Seigneur ! Et si l'immeuble avait été réduit en cendres ? Julia, la Künzel, Addi…

— Bon, allez-y. Mais soyez très prudentes.

Les quatre femmes se fraient péniblement un chemin parmi les décombres. Le spectacle est horrible. Partout gisent des objets à moitié calcinés, meubles, vaisselle brisée, une petite corbeille à ouvrage presque intacte, une poupée en porcelaine dont les cheveux ont brûlé… Des gens errent au milieu des ruines, fouillent les débris à l'aide de bâtons et de pelles, en sortent diverses choses, se disputent ici une casserole, là quelques briquettes de charbon. Dans ce chaos, personne ne sait à quel immeuble correspondent telles ruines. Un chien tacheté s'approche d'elles en clopinant, flaire le manteau de Hilde et s'attache à leurs pas pendant un moment. Soudain, Hilde s'arrête, cligne des yeux, regarde une deuxième fois pour s'assurer qu'elle ne se trompe pas.

— Maman, je crois que le café est encore là, dit-elle tout bas d'une voix tremblante.

Elles s'approchent, trop bouleversées pour pouvoir dire un mot, fixent la façade noircie où l'on distingue encore le nom de l'établissement.

— Seigneur ! Est-ce possible ?

Mme Koch plisse les paupières. Si ce n'est pas un mirage, le destin s'est montré particulièrement clément à leur égard. L'immeuble du 75 est le dernier de la rangée de bâtiments demeurés intacts. De la maison de couture Schäfer, sur la droite, il ne reste qu'un bout de façade brûlé. L'enseigne de l'hôtel Kaiserhof n'est plus qu'un souvenir. Mais le Café Engel, lui, est encore là. Les lettres dorées surmontant l'entrée se sont assombries. Le joli petit ange avec sa tasse, à présent noirci, pendille à son crochet. Adalbert Dobscher, l'ancien chanteur d'opéra, qui habite deux petites pièces sous les toits, est posté à l'entrée. Ses cheveux blancs, d'ordinaire soigneusement peignés vers l'arrière, lui tombent en mèches sur la figure. Il tient une canne dont le pommeau est constitué d'une racine sculptée. Un de ses hôtes l'a oubliée chez lui et n'est jamais venu la reprendre, si bien qu'elle a fini dans son porte-parapluies.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? s'étonne Gisela.

— La porte d'entrée est fichue, répond Hilde, qui a de bons yeux. La vitre est cassée.

— Ah, je comprends ! s'exclame Mme Koch. Addi défend l'entrée. Non mais regardez-moi cette allure de vandale !

Soulagées, elles éclatent de rire. Pour un peu elles se tomberaient dans les bras. Tout va bien ! L'immeuble est encore debout et sous bonne garde. Que désirer de plus ? Elles se remettent en marche,

tirant hâtivement le chariot et le landau par-dessus les décombres. Elles croisent deux jeunes gens en uniforme portant une civière. De la couverture grise dépasse un bras nu qui ballotte pendant que les brancardiers se dirigent d'un pas vif vers un camion. Les bombardements de la nuit ont fait d'innombrables victimes.

— Vous avez vu ? s'écrie Gisela, oppressée. Le premier brancardier, c'est Walter. Il a été mobilisé pour la défense antiaérienne.

Walter est le frère cadet du fiancé de Gisela. Avant son départ pour l'armée, l'année précédente, Joachim a tenu à se fiancer. Walter a trois ans de moins, tout juste seize ans. Mais, à présent, on recrute tout le monde pour participer à ces unités de défense locale de la dernière heure baptisées « Volkssturm ». Pourvu qu'on n'aille pas aussi chercher Addi, il a déjà soixante ans…

Tel Cerbère, Addi se tient devant la porte tambour du café, que Heinz Koch a fait installer dans les années 1920. Il était très fier de cette porte semblable à celle des grands hôtels. Et, l'hiver, elle offrait une bonne protection contre le froid.

— Dieu soit loué ! Vous voilà, madame Koch. Et Hilde est là, elle aussi ! Nous nous inquiétions déjà…, lance-t-il de sa voix de baryton, qui n'a rien perdu de sa puissance.

— Allez-y, dit Gisela. Maman et moi allons tenter notre chance rue des Tisserands. Au retour, nous repasserons par ici.

Hilde retient son amie par le coude.

— Si vous le souhaitez, ta mère et toi vous pouvez loger chez nous, dit-elle. Nous avons de la place…

— Merci, mais maman tient à rester chez ses parents, répond-elle en reniflant et en s'essuyant les joues, à présent couvertes de suie.

Hilde les suit du regard avec inquiétude. Il est si pénible de tirer le chariot dans les décombres. Bien des gens qui, la veille encore, possédaient un beau logement et vivaient au chaud et à l'abri sont devenus en l'espace d'une nuit des mendiants privés de toit. Mais ils sont mieux lotis que ceux qui gisent sous les débris… Si seulement cette guerre pouvait enfin se terminer ! Si son père pouvait leur revenir sain et sauf…

— Vous êtes un héros, Addi ! s'exclame Mme Koch, qui s'est précipitée vers l'entrée du café. Sans vous, je ne sais pas comment nous aurions fait !

Le chanteur s'est installé sur le seuil de bon matin pour empêcher les pillards de pénétrer dans l'établissement. Ceux qui s'y sont essayés ont reculé devant la solide canne d'Addi.

Hilde et sa mère franchissent la porte tambour en bois marron, dont les inserts vitrés n'ont même pas une éraflure. On pourrait la bloquer avec un levier, malheureusement la pièce qui glisse dans le

rail est cassée. M. Koch voulait effectuer la réparation, il n'en a pas eu le temps.

— Il faut faire quelque chose pour la porte, dit Else. C'est la priorité. Qu'on puisse au moins être tranquille.

À l'intérieur, tout est comme avant. Le comptoir vide où l'on exposait les pâtisseries. Les tables et les chaises. Les photos sur les murs. Au-dessus du piano, Adolf les regarde avec une mine fière et furibonde de vainqueur. Si seulement on était enfin débarrassé de lui…

Le chien tacheté est assis devant la porte tambour. Effrayé par ce dispositif, il gémit pitoyablement. Addi range sa canne dans le porte-parapluies, jette un coup d'œil par la fenêtre, se détourne, fait quelques pas, puis se retourne à nouveau.

— À qui peut bien appartenir cette bête ?

Personne ne lui répond. Else, qui s'est rendue à la cuisine, constate avec dépit que deux piles d'assiettes et une étagère de tasses ont été réduites en miettes. Hilde, affamée, fouille le garde-manger. Il devrait rester encore quelques biscottes. Elle en est presque à son quatrième mois de grossesse et cela commence à se voir. Sa mère et elle ont convenu de mettre cet enfant sur le compte de Fritz Bogner, un gentil garçon, qui se trouve quelque part sur le front. Si Dieu le veut, il rentrera sain et sauf et alors on lui expliquera la situation. En espérant que les voisins ne parlent pas, car il y a parmi eux de fervents partisans du régime, notamment Stor…

— Le café est fermé, déclare Addi.

— Notre immeuble a été bombardé et les autorités nous ont attribué un logement dans cette maison. Alors vous n'avez rien à dire, monsieur Dobscher. Où est Mme Koch ?

Hilde et sa mère sursautent, arrachées à leurs pensées. Elles échangent un regard. Quand on parle du loup ou qu'on pense à lui… C'est la voix de Wilfried Storbeck, un voisin. Le père de Hilde, qui ne le supportait pas, le surnommait Sturbock, c'est-à-dire « tête de pioche ». Un nazi de la première heure.

— Il ne manquait plus que lui, gémit Mme Koch.

— Zut ! marmonne Hilde. Zut de zut de zut !

Il va falloir les accueillir, lui et sa femme, pas moyen de faire autrement. Et comme il a des relations, il est arrivé aussi sec avec un papelard officiel pour être sûr que le logement ne lui file pas sous le nez !

— Il y a un quatre-pièces vide, dit la voix de Marianne Storbeck.

Lorsqu'elle sait pouvoir compter sur son mari, elle parle toujours haut et fort. Mais quand ils sont seuls tous les deux, la Storbeck file doux, a raconté un jour un habitué du café. Les accès de colère de son époux lui font peur.

Mme Koch pose la pelle de nettoyage sur le seau, se redresse et prend une profonde inspiration.

— Cet appartement appartient à mon fils August, dit-elle.

— Et alors ? Votre fils est sur le front et sa femme est partie chez ses parents. Comme vous le voyez, je suis bien informée. Vous n'allez tout de même pas fermer votre porte à des compatriotes dans le besoin ? Nous n'avons plus nulle part où aller…

— Bien sûr que non. Je tenais simplement à le préciser. Quand August rentrera, il faudra que vous vous serriez… Je vais chercher la clé. Pour accéder à la cage d'escalier, il faut ressortir. Hilde va vous ouvrir.

Toujours posté à l'entrée, Addi suit l'échange, la mine sombre.

— Montez vite ! lui glisse Mme Koch à l'oreille. Avertissez la Künzel, qu'elle tienne sa langue. Vous comprenez pourquoi…

Addi acquiesce, soudain très pâle. Il porte la main à son col de chemise ouvert comme s'il était subitement devenu trop étroit. Puis il traverse la cuisine en hâte pour prendre l'ancien escalier de service.

— En ce moment, ils sont tous fous, chuchote Mme Koch. Ils ont pendu le pauvre Matze Weber parce qu'il avait dit que la guerre était perdue.

À l'heure actuelle, le défaitisme, comme on dit, est puni de mort. Comme d'autres délits. Voler du pain. Embarquer un vélo. Des actes mineurs qui, autrefois, valaient à leur auteur tout au plus une amende ou une journée de prison. Ils sont nerveux, les camarades du parti. On affiche la dureté. L'endurance. Une foi inébranlable dans la victoire finale. Pourtant, même parmi eux, il ne s'en trouve plus beaucoup pour croire que l'Allemagne puisse encore gagner la guerre. Mais on n'a pas le droit de le dire. La peur est là, paralysante, elle les rend lâches. La prudence est de mise, même entre amis.

Hilde ouvre l'appartement aux Storbeck. Reste sur le seuil tandis que leurs hôtes inspectent les lieux avec curiosité, font la moue à la vue des beaux meubles anciens, demandent des draps propres.

— Vous en trouverez dans l'armoire. La cuisinière est en bon état, mais il se pourrait que la conduite de gaz soit inutilisable.

Du moins est-ce le cas de la conduite d'eau : le robinet ne laisse échapper qu'un liquide marron. Il faudra aérer un bon moment.

— Au-dessus, il y a des locataires, non ? s'enquiert M. Storbeck pendant que sa femme inspecte le contenu du placard de la cuisine.

— C'est bien ça. Mme Künzel et M. Dobscher.

— Et qui d'autre ?

On dirait presque un interrogatoire officiel. Wilfried Storbeck travaille à l'administration des finances municipales. Hilde commence à se sentir mal à l'aise.

— Il n'y a personne d'autre.

Il devrait le savoir, lui qui habite quelques immeubles plus loin. Habitait. La veille encore. À présent, il prend ses aises dans l'appartement d'August. Marianne est déjà en train de sortir des draps et des taies d'oreiller de l'armoire.

— Pourtant, il y a bien un troisième appartement sous les toits, non ? insiste Storbeck en scrutant Hilde.

— Personne n'y habite. Il sert de débarras aux locataires depuis que nous avons besoin de la cave. Autrefois, il accueillait les réserves du café.

Ce qui est la stricte vérité. Si ce n'est que Julia Wemhöner loge dans ledit débarras, au milieu de toute la camelote qu'on y a entreposée. Si Storbeck découvre le pot aux roses, cela risque de mal finir. Pour la pauvre Wemhöner, à coup sûr. Mais aussi pour ceux qui l'ont cachée, ses complices, les « amis des Juifs ». Et alors les Storbeck auront l'immeuble pour eux tout seuls.

— Bon, reprend Hilde, si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas.

Les Storbeck ont faim, un déjeuner serait bienvenu, or ils n'ont plus de tickets de rationnement, tout a brûlé… Hilde promet de faire son possible.

En bas, dans le café, Addi cloue énergiquement des planches sur la porte détruite. À côté de lui, le chien se lèche les babines.

— Comment il est entré, celui-là ? peste Mme Koch.

Addi, qui a trois clous entre les lèvres, lui lance un regard furibond et hausse les épaules avant de se remettre à la tâche.

— Une bouche de plus à nourrir !

JULIA

Wiesbaden, début février 1945

C'est une ombre. Un esprit qui déambule la nuit dans la maison et doit rester invisible sous peine de faire le malheur de tous. Autrefois, Julia Wemhöner confectionnait des costumes de théâtre, pour toutes les pièces du répertoire. On disait qu'elle avait des doigts de fée. Soubrettes un peu rondes, plantureuses walkyries – toutes s'en remettaient à son habileté. De même que les ténors, qui avaient toujours un peu de ventre à cacher. Elle connaissait toutes les astuces, ajoutait ici et là une petite fronce, laissait ailleurs un peu de mou, et cela suffisait pour que le costume soit confortable et tombe comme il faut en dissimulant les rondeurs indésirables. L'admirable contralto Reni Kolb, qui était plate comme une limande, avait droit à un rembourrage intégré au costume. Julia travaillait également pour elle en dehors du théâtre, si bien que le « beau buste » de Kolb suscitait l'admiration générale. Mais lorsqu'on avait su que Julia Wemhöner était juive, la Kolb avait cessé de la solliciter. Et, quelques semaines plus tard, la costumière avait été congédiée sans préavis. Le directeur du théâtre, à qui tout cela était fort désagréable, n'avait pas mentionné explicitement la cause du renvoi dans les papiers officiels. Et il avait conseillé à Julia de quitter l'Allemagne au plus vite. Pour l'Amérique. Ou Israël. Ou l'Angleterre.

Mais Julia Wemhöner ne voulait pas partir. Elle était née à Wiesbaden, c'est là qu'elle avait fait sa formation de couturière. Après quoi elle avait commencé à travailler au théâtre régional. Le théâtre et

l'opéra avaient toujours été sa passion. Elle ne manquait aucune représentation, collectionnait les photos de ses artistes préférés, se les faisait dédicacer : « À Julia, ma petite magicienne », « À la femme aux doigts de fée », « À Julia, sans qui je serais perdue ». Le théâtre était son monde. Sa place était là, on avait besoin d'elle et on l'appréciait.

Son père est mort il y a quatre ans et sa mère l'a suivi deux mois plus tard. Tous deux sont enterrés au cimetière du Nord. Julia est chrétienne évangélique, comme ses parents, et n'a appris qu'elle était d'origine juive qu'à l'âge de seize ans, lorsqu'on lui a posé la question à son entrée à l'École des arts textiles. À l'époque, c'est-à-dire peu après la Grande Guerre, cela n'avait aucune importance.

« Ça ne durera pas éternellement, avait-elle dit au directeur du théâtre en souriant avec courage.

— Peut-être, avait-il répondu. Ou peut-être pas. »

Elle habite toujours au 75, avenue Guillaume. Dans un des trois appartements sous les toits. Celui de gauche est occupé par Sofia Künzel, qui chantait les rôles de soprano. Celui du milieu, par Addi Dobscher. Le sien est à droite mais, à présent, il a officiellement le statut de débarras.

Trois ans plus tôt, les Juifs de Wiesbaden ont été contraints de se faire enregistrer à la synagogue. Après quoi, on les a conduits à l'abattoir, parqués sur la rampe de chargement et enfermés dans des trains à destination des camps de concentration. Si Julia y a échappé c'est à Addi Dobscher qu'elle le doit. Il l'a empêchée de se soumettre à cette opération d'identification en lui assurant qu'on s'arrangerait pour que personne ne la trouve. Addi n'est pas le seul à lui avoir sauvé la vie. Si les autres occupants de la maison n'avaient pas joué le jeu, cela fait longtemps qu'elle aurait été arrêtée. Il y a eu un conseil de guerre auquel tous ont pris part sous l'égide d'Addi et de Heinz Koch, qui n'avait pas encore été mobilisé. On a remonté de la cave une foule d'objets mis au rebut, on les a entreposés chez Julia, puis on a fermé l'appartement. Addi et Heinz ont percé une porte dans la paroi du fond d'une des vieilles armoires afin de ménager à Julia un passage vers le logement d'Addi. L'hiver, c'est là qu'elle dort. Addi lui prête son lit et s'installe sur le canapé. Pendant la journée, elle déambule parmi les vieux meubles, les caisses et les cartons qui encombrent son ancien appartement, lit des livres, contemple le plafond où des araignées tissent de savantes toiles, reprise les vêtements des uns et des autres. Une fois même, elle a confectionné un pantalon pour Addi. Elle doit se montrer discrète, ne pas faire de bruit. Marcher sur la pointe des pieds pour éviter de faire craquer les lattes du parquet. Ne jamais se montrer à la fenêtre, pas même la nuit. Cela dit, la nuit, les fenêtres sont obscurcies en raison des attaques aériennes. La Gestapo est venue à deux reprises et a fouillé le débarras. Addi avait dissimulé

Julia dans une grande caisse de déménagement sur laquelle il avait posé une pile de valises. Elle en est ressortie ankylosée et à moitié étouffée. « Tu es une fille courageuse, lui a-t-il dit en l'aidant à s'extraire de sa cachette inconfortable. Malheureusement, il faut s'attendre à les revoir… »

C'est à cette époque, en août 1942, que Julia Wemhöner est véritablement devenue une ombre. Un fantôme, une créature humaine transparente, une femme de chair et de sang qui s'étiole dans la pénombre. Julia a quarante ans. Naguère, c'était une beauté. Pas une beauté spectaculaire, pour cela elle était trop timide et paraissait terne à côté de tous ces artistes imbus d'eux-mêmes. Mais elle avait des admirateurs, des amants, et surtout des amis. Ces derniers lui ont – jusqu'à présent – évité une mort certaine.

Addi, notamment. Le baryton Adalbert Dobscher avait été son idole. Personne n'incarnait Don Giovanni avec plus de panache, le dangereux séducteur qui faisait battre le cœur des femmes. Ah, Addi ! Comme elle l'admirait lorsqu'il était sur scène ! Quand il quittait son rôle pour redevenir un aimable braillard, une grande gueule qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche, son enthousiasme la quittait. L'homme n'avait rien du grand séducteur dont elle était tombée éperdument amoureuse.

Pourtant, c'est lui qui l'a sauvée. Il est épris d'elle – Julia l'a vite compris –, mais il n'a jamais tenté de profiter de sa détresse, de la rejoindre la nuit dans son lit. Il ronfle sur le canapé, qui est trop court pour lui, et refuse obstinément de faire l'échange. Tout ce qui lui importe, c'est que Julia soit à son aise. Le matin, il lui apporte une infusion de menthe. Ou du vrai café lorsque Else Koch a pu s'en procurer.

Lors de la première attaque aérienne, Julia est demeurée dans le débarras. Addi l'a rejointe et s'est assis à côté d'elle, comme s'il pouvait la protéger des bombes. Par la suite, il lui a donné son vieux manteau d'hiver et un bonnet en fourrure et l'a fait descendre à la cave. La cave de l'immeuble, s'entend. Elle ne peut pas se montrer dans l'abri antiaérien de la rue des Tisserands, affecté entre autres aux occupants de la maison. On la reconnaîtrait vite malgré son accoutrement. Pendant les bombardements, la cave n'accueille généralement que deux personnes : Addi et elle. Il arrive que Sofia Künzel s'y réfugie aussi, ainsi que Hilde Koch en compagnie de Jean-Jacques, le Français. En tant que travailleur forcé, lui non plus n'a pas droit à l'abri antiaérien. Et comme Hilde est folle amoureuse du beau garçon, elle reste à son côté. Ils forment un joli couple tous les deux, lui brun et elle, blonde avec des yeux gris-bleu. Addi craignait que Jean-Jacques ne lâche une parole malheureuse qui aurait trahi la présence de Julia, mais cela n'a pas été le cas. Et puis, en janvier, on

ne l'a plus revu.

« Il est rentré dans son pays, a dit Hilde en pinçant les lèvres. Ça valait mieux. C'est devenu dangereux pour lui, ici. »

« Comment ça va finir, tout ça ? a demandé Julia à Addi.

— Mal, a-t-il répondu. Mais quand nous aurons enfin le pire derrière nous, Julia, tu seras libre. Tu pourras de nouveau te montrer. Marcher la tête haute et sans crainte.

— Et quand cela arrivera-t-il ?

— Bientôt. »

Lorsqu'il parle ainsi, il a la mine sombre, et Julia sait qu'il lui cache beaucoup de choses. Il la traite en enfant, ce qui lui déplaît. Mais il est vrai qu'avec ses soixante ans il a l'âge d'être son père.

Lors de la terrible nuit du 3 février, il doit littéralement l'arracher à son lit. Ce sont les nerfs. Ces derniers jours, elle a beaucoup pleuré, sans savoir pourquoi. Et alors qu'elle s'était enfin assoupie après plusieurs nuits d'insomnie, voilà qu'il y a de nouveau une attaque aérienne !

— Laisse-moi, gémit-elle en s'accrochant à sa couette. Je ne veux pas. Qu'ils lâchent leurs bombes… je m'en fiche.

Le hurlement des sirènes couvre la voix d'Addi. Leur son modulé, qui vous glace le sang dans les veines, annonce l'approche des bombardiers.

— Je ne veux pas…

Addi finit par l'embarquer avec sa couette et descend l'escalier avec elle. En chemin, ils croisent la Künzel, qui remonte chercher sa perruche. Hilde et Else Koch se sont déjà rendues à l'abri antiaérien de la rue des Tisserands. Avant de partir pour le front, Heinz les a mille fois exhortées à le faire. Ils passent plusieurs heures dans la cave glaciale. Les déflagrations et les impacts n'ont jamais été aussi proches. Cette fois, pensent-ils, nous n'en réchapperons pas.

— Libre, chuchote Julia. Libre comme l'oiseau qui s'élève dans les airs. Comme l'âme libérée de son fardeau terrestre, qui monte au ciel sans souffrance ni chagrin…

— Reprends-toi, Julia, grommelle Sofia Künzel. Tu racontes n'importe quoi !

Julia se tait, blottie contre Addi, qui l'enserre de son bras, assis à côté d'elle tel un roc dans la tourmente. Il ne parle pas. Sa mine reste calme, même quand la cave tremble sous le choc des bombes. De temps à autre seulement, ses sourcils gris broussailleux tressaillent et il lève les yeux vers le plafond.

Quelques heures plus tard, ils se risquent à quitter la cave.

— Couche-toi, dit Addi. C'est fini. Je t'apporte la couette.

Lorsqu'il remonte de la cave, Julia dort déjà. Quelques heures plus tard, son compagnon la réveille. Cette fois, pas d'alerte aérienne, mais

l'expression d'Addi trahit la gravité de la situation.

— Dorénavant, il va falloir que tu sois encore plus prudente, Julia, dit-il. Tu ne dois faire aucun bruit. Et pense à ne tirer la chasse d'eau que lorsque Sofia ou moi sommes là.

Elle le regarde en clignant des yeux : pourquoi est-il si agité ? Il n'y a là rien de nouveau. Tout cela, elle le sait depuis longtemps.

— Wilfried Storbeck et sa femme viennent d'emménager dans l'appartement d'en dessous. Leur immeuble a été bombardé, on leur a attribué un logement chez nous. Impossible de refuser.

Julia ne connaît pas ce Storbeck. Addi lui explique qu'il travaille aux finances municipales et que c'est un fervent partisan du régime. S'il découvre sa présence, il n'hésitera pas à la dénoncer.

— Ce n'est pas pour t'effrayer, chuchote Addi en lui caressant les cheveux. Mais ce serait trop bête de se faire prendre maintenant.

Elle acquiesce avec courage. La peur l'a quittée, c'est du passé. Cela fait si longtemps qu'elle vit cachée qu'elle en est arrivée à se croire invisible. Un voile de brume, une elfe…

— Ne t'inquiète pas, répond-elle en souriant. Personne ne me trouvera.

C'est lui qui est mort de peur. Alors qu'elle tend la main pour lui caresser la joue, il la retient, la garde un instant dans la sienne, puis la baise très précautionneusement. Après quoi, il lui conseille avec un sourire gêné de dormir encore un peu. En quittant l'appartement pour redescendre au café, il donne deux tours de clé.

À présent pleinement réveillée, Julia se lève et colle son oreille au mur pour vérifier si la Künzel est chez elle. Dans un premier temps, elle n'entend que le chant de la perruche, puis perçoit le bruit du tisonnier dans le poêle. Ah, sa voisine est là. Elle va pouvoir utiliser les toilettes et se laver devant le lavabo. Quand elle est seule en haut, elle se sert du pot de chambre et, pour se laver, utilise l'eau qu'on met à sa disposition dans un seau. Il lui arrive de penser qu'il aurait mieux valu qu'elle se fasse enregistrer à la synagogue, comme les autres. À présent, elle ne serait plus un fardeau pour personne. Elle met sa robe de chambre matelassée – un vêtement coûteux, vestige du passé – et traverse l'armoire pour se rendre dans le débarras. Il n'est pas chauffé, aussi y fait-il très froid. Ils reviendront peut-être cette nuit avec leurs bombardiers, songe-t-elle. Le plafond de la cave s'effondrera et nous mourrons tous. Alors, je serai enfin libre. Parce que je n'aurai plus à craindre quoi que ce soit.

Cependant, elle ne veut pas mourir avant d'avoir revu le théâtre qui a représenté toute sa vie. Elle veut lui faire tranquillement ses adieux, lui témoigner une dernière fois son amour. Julia se met à fouiller dans les cartons et les valises. Où a-t-elle bien pu la ranger ? Ah, la voilà. Et les chaussures ? Dans une autre valise, bien sûr… De

même que le manteau. Elle sort la robe de soirée en soie verte, palpe le tissu délicat, respire l'odeur familière d'un parfum qu'elle aimait. À l'époque, elle a coupé la robe très près du corps, ce qui présentait un avantage compte tenu du prix du tissu. À présent, elle est trop large, il faudrait qu'elle la reprenne aux hanches et aux épaules, mais cela n'a plus d'importance. Elle peigne ses abondantes boucles rousses, qu'elle détestait étant enfant et qui lui ont valu de nombreux compliments par la suite. Elle se fait un chignon, regrettant de ne savoir où se trouvent ses bijoux. Elle possède des boucles d'oreilles en or avec un collier assorti, héritage de sa défunte mère. Mais cela ira aussi sans les bijoux. Elle a réussi à mettre la main sur les escarpins verts et le manteau doré qu'elle a doublé avec la même soie verte que celle de la robe.

Elle est belle. Une euphorie l'envahit, qui lui donne presque le tournis, élargit sa poitrine, qui s'est rentrée au fil de ces années de claustration. Être libre une dernière fois. Marcher calmement dans les rues, la tête haute. Sans cette peur qui te rétrécit, qui te mine jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une enveloppe vide.

Addi a fermé son appartement de l'extérieur et emporté la clé. Mais il y a une deuxième clé, en cas de problème. Elle est suspendue au-dessus de la porte. Un peu rouillée, elle tourne à contrecœur dans la serrure en grinçant. Julia inspire à fond. Le couloir sent le renfermé et le brûlé. Bien droite, elle descend l'escalier, telle une reine. Chaque pas est une victoire. Les marches craquent légèrement sous le poids de son corps mince. Elle entend des coups de marteau. Sans doute Addi qui répare les fenêtres ou la porte d'entrée du café. Les voix d'Else Koch et de sa fille lui parviennent. Il vaut mieux qu'elle sorte par la porte de l'immeuble plutôt que de passer par le café.

Dehors, plus rien n'est comme avant. Désorientée, Julia s'arrête : elle est pourtant bien sur l'avenue Guillaume, la grande et large artère qui longe le théâtre et les thermes. Sur sa gauche, d'énormes amas de pierres et de poutres en bois, des meubles cassés, des baignoires, des poutrelles en acier tordues. Et, gisant un peu partout, toutes sortes d'objets quotidiens calcinés. Les immeubles voisins du 75 ont perdu leur façade, les pièces d'habitation s'offrent à la vue comme dans une maison de poupée. Ici et là, on distingue encore des tableaux sur les murs. De petites flammes sont visibles dans cet amoncellement de ruines noircies. Julia soulève le bas de sa robe du soir pour éviter de la salir en escaladant les gravats. Ses chaussures n'y résisteront pas, mais tant pis ! Elle se fraie un chemin telle une somnambule, sans se préoccuper des gens venus avec une charrette à bras pour récupérer ce qui peut encore servir. Un vent glacé fait voler les pans de son manteau doré, soulève la cendre et la poussière, donne à Julia l'allure d'une apparition. Parvenue de l'autre côté de la rue, elle voit les

colonnades détruites. Une partie du bâtiment du théâtre a été arrachée. Un bout du toit pend de travers, les murs nus s'effritent sur la pelouse brûlée. Julia passe devant un groupe de personnes privées de toit qui fixent, stupéfaites, cette femme en manteau doré. Elle gagne l'entrée des artistes, demeurée intacte. Les hautes fenêtres ont elles aussi survécu aux bombardements.

Telle une ombre, revêtue de ses plus beaux atours comme si elle se rendait à l'opéra pendant le festival de mai, Julia s'attarde devant cette porte qu'elle a franchie quotidiennement pendant des années.

Le vent malmène sa chevelure et son manteau, mais elle ne sent pas le froid. Elle s'approche de quelques pas, effleure le battant de la main, tout doucement, comme si elle craignait de faire mal à la bâtisse endommagée.

— Adieu…, dit-elle tout bas en caressant le vieux bois. Adieu…

Puis elle se détourne et reprend le chemin du Café Engel. Lorsqu'elle fait son apparition à l'entrée, Addi ouvre brusquement la porte sommairement réparée et la fixe comme s'il voyait un fantôme.

— Seigneur…, chuchote-t-il en portant la main à sa poitrine, incapable de dire un mot de plus.

Else a surgi et saisit les mains de Julia.

— Gelée jusqu'aux os, constate-t-elle. Ça tombe bien, nous venons de faire de l'infusion bien chaude. Entrez, vous deux. Venez vous installer à côté du poêle.

Une fois Julia assise, une couverture de laine sur les épaules, Hilde et Else s'efforcent de calmer Addi, qui est au comble de l'angoisse.

— Qui aurait pu la reconnaître ? Les gens sont trop occupés à essayer de survivre.

HEINZ

Camp de prisonniers d'Attichy, France, avril 1945

Il pleut. Martèlement monotone sur le toit de la tente. En maints endroits, la toile laisse passer l'eau, aussi ont-ils posé des boîtes en fer-blanc sur le sol afin que la paille sur laquelle ils dorment reste sèche. On est à l'étroit sous cette tente conçue pour trente hommes qui en accueille cinquante. La veille est arrivé un convoi de blessés, des mutilés qui ont perdu un bras ou un pied mais n'ont pas accès à l'infirmerie, car ils ne souffrent pas outre mesure. Heinz Koch a enroulé une de ses couvertures pour en faire un oreiller et étendu l'autre sur son corps. Il fait froid et humide, l'ambiance est pesante. On ne parle guère. À l'entrée, quatre hommes jouent aux cartes pour lutter contre la déprime qui les a tous saisis. Plus tôt, un des prisonniers a rapporté que Mayence, Francfort et Wiesbaden étaient depuis longtemps aux mains des Américains. Que tout était en ruine et que les quelques immeubles qui subsistaient avaient été réquisitionnés par les Amerloques.

« Et les habitants ? Ils se terrent dans une mansarde ?

— On les jette dehors, ils sont obligés de s'aménager un abri dans les ruines… »

Heinz n'a pas cherché à en savoir plus – il avait vite compris que son interlocuteur cherchait à leur faire peur et qu'il ne fallait pas ajouter foi à tout ce qu'il racontait. En revanche, il est clair que

l'Allemagne est vaincue, tout le monde le sait. D'un côté, c'est une bonne chose. Ce sera la fin des attaques aériennes et, surtout, de ce régime de fous auquel Heinz Koch n'a jamais pu se faire. De l'autre, nul ne sait ce que les vainqueurs feront des Allemands. Les laissera-t-on prendre un nouveau départ, comme après la guerre précédente ? En dépit des revers, de l'inflation, du chômage et de la faim, Else et lui avaient réussi à s'en sortir. Il refuse de penser que ses proches pourraient reposer sous les décombres des maisons bombardées. Comment y survivrait-il ? Son jeune voisin se met à tousser. Lorsque Heinz lui jette un regard, il se détourne, mais pas assez vite pour dissimuler son visage rougi et ses yeux gonflés de larmes. Un homme ne pleure pas, aussi a-t-il déguisé ses sanglots en accès de toux.

— Il faut être patient, chuchote Heinz en lui prenant le bras. Qui sait si ce type nous dit la vérité ?

Le jeune soldat s'appelle Anton Stemmler, il est facteur d'orgues et vient d'Augsbourg. Il s'essuie la figure de sa manche et opine.

— L'espoir, c'est ce qui meurt en dernier, hein ? réplique-t-il avec un demi-sourire.

— L'espoir ne meurt jamais, rétorque Heinz sur un ton de profonde conviction. On ne pourra jamais nous l'enlever.

Ce bref échange semble avoir rasséréné le jeune homme. Avec un profond soupir, il replie un bras sous sa tête et ferme les yeux. La veille, ils ont longuement parlé de la fabrication des orgues, du bel exemplaire qui se trouve dans l'église du Marché à Wiesbaden, sur lequel Anton n'a jamais joué. Du théâtre, du festival de mai, de Richard Strauss, à qui il voue une grande admiration. Et du Café Engel, qui, à l'heure qu'il est, a peut-être été réduit en cendres. Heinz se ressaisit avec peine pour ne pas céder aux larmes à son tour à la pensée de son petit paradis perdu. Ses fils sont quelque part à l'Est, il ignore s'ils sont encore en vie. Si sa femme et sa fille ont survécu aux bombardements. Si la maison est encore debout…

Il plisse les paupières, honteux de ne pouvoir se retenir de pleurer. Avec ses cinquante ans passés, il fait partie des plus âgés sous cette tente. Cela doit être le temps, la pluie pèse sur le moral. Il se force à penser à autre chose. Else… Avec quel calme elle a accueilli la nouvelle de sa mobilisation, alors que lui se répandait en propos ineptes !

« Comment ça ? s'était-il exclamé en secouant la tête. Cinquante ans, et toujours sous-lieutenant ? »

Ce grade lui a été conféré lors de la guerre précédente, qu'il a faite du début jusqu'à la fin. À l'époque, il avait vingt-quatre ans, être sous-lieutenant lui convenait parfaitement.

« C'est tout ce qui te tracasse ? avait demandé Else en secouant la tête d'un air consterné. De devoir partir au front en étant simple sous-

lieutenant et pas général ?

— Bien sûr que non… »

Sa remarque lui avait fait prendre conscience du caractère grotesque de l'idéologie qu'on leur avait inculquée à l'armée.

« Je reviendrai, Elschen, lui avait-il assuré en la serrant sur son cœur. Je m'en suis toujours sorti et je m'en sortirai encore. Veille bien sur Hilde. Et sur le café. »

Else avait toujours été une bonne épouse. Les difficultés la rendaient plus forte. Elle n'avait jamais manqué d'être à son côté et, à deux, ils avaient soulevé des montagnes. Ce jour-là, elle avait refoulé ses larmes afin de ne pas l'attrister et avait préparé son sac à dos. Du linge de rechange, des chaussettes, un caleçon long bien chaud, le nécessaire de rasage, du savon, des couverts, des cigares et du tabac. Un grand salami et du jambon fumé. Du quatre-quarts. De son côté, il avait pris un cahier et un crayon, le briquet que lui avait offert Hilde et une petite boussole en laiton. Le sac était plein à craquer.

Il neigeait à petits flocons glacés lorsqu'il s'était rendu de bon matin au point de ralliement. Else et Hilde lui avaient fait signe de la fenêtre de l'appartement. Addi et la Künzel avaient pris congé de lui dans le couloir. La petite Wemhöner était là elle aussi. Il l'avait serrée une dernière fois dans ses bras.

« Ça va aller, ma fille, lui avait-il glissé à l'oreille. Ce ne sera plus long. Il faut tenir. »

Soudain, les sirènes s'étaient déclenchées. Une attaque aérienne au petit matin ! Les Américains. Les Anglais ne bombardaient que la nuit. Heinz avait parcouru les rues désertes. Des bombes tombaient à l'ouest, dans le quartier de Dotzheim. Bierstadt et Amöneburg avaient beaucoup souffert, l'édifice baroque de la Landeshaus ainsi que d'autres bâtiments avaient connu de gros dégâts. Il ne se passait plus de nuit sans qu'on redoute de voir la mort fondre du ciel. En juillet 1944, ils avaient dû fermer définitivement le Café Engel. Le théâtre ne donnait plus de représentations, et seuls deux ou trois cinémas projetaient encore les derniers films de l'UFA, la société de production cinématographique placée sous la coupe du régime.

Au point de rassemblement situé devant l'hôtel de ville, il avait retrouvé de nombreuses connaissances, la plupart de son âge, de bons clients du café – au sortir du théâtre, ils avaient l'habitude de venir boire un verre en smoking, avec leur épouse ou leur amie. On leur avait distribué des uniformes. Comme il n'y avait pas de bottes à leur taille, ils avaient dû garder leurs chaussures de ville. Puis ils avaient reçu une brève initiation au maniement de la mitrailleuse et, dès le lendemain, avaient pris le train pour l'Ouest. Sans doute les envoyait-on en Alsace, où les combats faisaient rage. Assis dans le compartiment avec ses camarades, Heinz avait regardé disparaître les

maisons de sa ville natale. Elle lui avait paru grise et triste en cette journée de décembre. Les forêts alentour étaient nues. Il avait entrevu la chapelle grecque, tache dorée au milieu des troncs noirs et désolés. Les industries chimiques Kalle-Albert avaient été détruites, tout comme les sites de production de Biebrich. Et le plafond vitré du hall de la gare montrait un énorme trou aux bords déchiquetés.

Son affectation à proximité de Zweibrücken, en Rhénanie-Palatinat, avait été de courte durée, l'armée allemande étant contrainte de se replier. Alors qu'il rejoignait son unité, lui et onze de ses camarades étaient tombés dans une embuscade tendue par des soldats français. Ils s'étaient rendus sur-le-champ, aucun d'eux ne voulant risquer sa vie pour une cause perdue depuis longtemps. Pas même les plus jeunes. Au contraire, ils étaient soulagés d'être des prisonniers de guerre, cela leur assurait d'être à peu près bien traités, comme le voulait le droit international. En France, du moins, où les forces alliées avaient la haute main sur les décisions. Heinz préférait ne pas penser aux malheureux qui avaient été faits prisonniers à l'Est. Les dernières nouvelles qu'il avait reçues de ses fils, Willi et August, avaient été envoyées de Roumanie. August avait vingt-cinq ans et Willi, tout juste vingt-trois. Il priait pour que Dieu les protège.

Les soldats français les avaient conduits sous la menace de leurs armes jusqu'à une vieille remise, où un véhicule de l'armée américaine était venu les chercher. On les avait entassés dans ce camion, qui contenait déjà d'autres prisonniers. Ils avaient été obligés de voyager debout en se cramponnant les uns aux autres dans les virages. Le trajet avait duré des heures. À l'arrivée, Heinz était épuisé. Ils avaient passé la nuit dans la halle glaciale d'un dépôt de charbon. Il n'y avait pas de couvertures et ils s'étaient installés tant bien que mal sur de vieilles caisses pour se protéger du sol froid. En cette fin de janvier 1945, la température avoisinait zéro. Le matin suivant, on les avait autorisés à faire du café dans des boîtes en fer-blanc sur un feu de fortune et on leur avait donné du pain blanc sec. Heinz avait les doigts si gourds qu'il avait laissé échapper sa part. Un camarade l'avait ramassée et la lui avait rendue. Pour le remercier, Heinz lui en avait offert une moitié, que l'autre avait engloutie avec avidité. Heinz était ankylosé et tourmenté par ses vieux rhumatismes aux genoux et à la hanche.

Ensuite, on les avait fait monter dans un train destiné au transport de charbon. Le sol du wagon ouvert était recouvert d'une épaisse couche de poussière de charbon. Pour se protéger un peu de la bise, il fallait s'asseoir, ce que certains s'étaient refusés à faire en raison de la saleté du plancher. Ils n'avaient pas tenu plus d'une demi-heure debout. Au bout de quelques heures de trajet dans le froid, quelques-uns s'étaient même couchés. L'espace disponible étant exigu, ils s'étaient entassés les uns sur les autres, alternant de temps en temps

pour permettre à ceux qui se trouvaient en dessous de respirer. Lorsque le train traversait un pont, il arrivait que des femmes et des enfants les traitent de « sales boches » et leur jettent des pierres. Heinz avait été atteint à l'épaule par un projectile, qui avait déchiré sa veste sans toutefois le blesser. Il n'en avait pas moins conservé une douleur à l'endroit de l'impact.

« C'est Reims ! s'était écrié à un moment un des prisonniers. La cathédrale ! Mon Dieu, et dire que nous sommes venus ici en voyage de noces, ma femme et moi… il y a de ça quinze ans… »

Personne n'avait fait de commentaire. Les yeux plissés, ils avaient fixé la silhouette de l'édifice, qui se détachait sur le ciel crépusculaire. Peu après, le train s'était arrêté. Ils avaient passé la nuit dans le hall de la gare de fret, couchés sur des planches. Chaque homme avait eu droit à une couverture. Et à une soupe maigre. Heinz avait coupé son saucisson, partagé le reste de jambon. Il n'avait plus de gâteau. D'autres camarades avaient distribué leurs derniers vivres – cela ne se faisait pas de s'alimenter en cachette sans penser aux autres. La nuit, Heinz avait dormi comme une masse, réveillé cependant à deux reprises par un camarade qui l'avait piétiné par mégarde en sortant faire ses besoins. Le lendemain après-midi, ils étaient arrivés dans une petite localité du nom d'Attichy. On les avait fait sortir du wagon. À droite et à gauche se tenaient des soldats américains, qui leur avaient arraché leurs sacs. On leur avait également pris leurs montres. Ils ne possédaient plus que ce qu'ils avaient sur eux. Ils avaient dû effectuer une assez longue marche à flanc de colline dans le froid mordant de janvier. De jeunes soldats français les poussaient de la crosse de leurs fusils. Ceux qui restaient en arrière se faisaient tabasser jusqu'à ce qu'ils repartent ou restent définitivement au sol. Heinz avait serré les dents et tenu bon.

Le camp de prisonniers d'Attichy était situé dans une vaste plaine nue. Des rangées de tentes grises, rectangulaires, entourées de barbelés. Ici et là, un abri en glaise. À intervalles réguliers, des miradors en bois sur lesquels étaient postés des soldats. Les nouveaux arrivants avaient été fouillés et copieusement aspergés de poudre antipoux. Puis ils avaient été interrogés par un officier américain qui parlait parfaitement l'allemand. Un Juif, qui ne montrait cependant aucune haine et se comportait aimablement. Il connaissait Wiesbaden et le Café Engel. Il avait demandé à Heinz s'il avait été membre du NSDAP, le parti nazi, et, le cas échéant, s'il y avait occupé une fonction importante. Heinz n'avait pas caché son appartenance au parti : il y était entré afin de pouvoir continuer à exploiter son café. Son interlocuteur n'avait pas poussé plus loin. Heinz avait été affecté

dans une des tentes. Une couchette de paille, deux couvertures par personne. Les latrines, installées en bordure du camp, consistaient en une série de trous creusés dans la terre. Ceux qui y tombaient par mégarde ne pouvaient en sortir tout seuls. Des rigoles avaient été aménagées à l'aide de boîtes en fer-blanc afin de diriger l'urine vers les fosses. Un dispositif bien pensé… Seul le froid glacial n'avait pas été pris en compte, qui faisait de chaque passage aux toilettes une véritable torture. Surtout lorsque le sol était gelé et qu'on dérapait facilement.

La première nuit, la faim les avait empêchés de dormir. Au matin, alors que le jour ne s'était pas encore levé, on leur avait servi une sorte de bouillon sucré, un quart de litre par personne. Ils l'avaient avalé avec avidité, se réchauffant les doigts avec la boîte qui servait d'écuelle. Puis il avait fallu attendre la fin de l'après-midi pour avoir une tranche de pain sec et un quart de litre de thé. Les Français eux-mêmes n'avaient pas de quoi se nourrir, leur avait-on dit. Les vivres disponibles étaient distribués en priorité à la population. Mais on ne tarderait pas à être ravitaillés par les Américains et alors la situation s'améliorerait.

Ce qui avait effectivement été le cas. Il n'y en avait pas moins eu des périodes maigres au cours des quatre mois ou presque qu'il avait déjà passé au camp.

— Heinz ? lâche Anton Stemmler d'une voix étouffée.

Il s'est tourné sur le côté et regarde Heinz, les yeux rouges et gonflés.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux t'en rouler une ? Il me reste du tabac.

Outre le savon, le papier hygiénique et les vêtements usagés donnés par les Américains, il y a de petites rations de tabac ardemment convoitées. Heinz, qui fume le cigare, donne souvent sa ration pour pouvoir emprunter de quoi se raser. Quelques rares prisonniers ont pu sauver leurs effets personnels, ce qui constitue pour eux un grand avantage.

— Non, merci, répond tout bas Anton en lançant un regard en direction de Kurt Eisel, le voisin de lit de Heinz.

Celui-ci ronfle doucement, les mains repliées sur sa poitrine.

— Il faut que tu m'aides, Heinz. Sinon je vais y rester…

Saleté de temps, se dit Heinz. Il vous plombe le moral, on voit tout en noir. Voilà que cet imbécile recommence à échafauder des plans d'évasion…

— Tu n'y resteras que si tu renonces, Anton.

— Mais je ne renonce pas ! Au contraire ! Je continue à penser à…

l'avenir. Je n'en peux plus de végéter dans ce foutu camp.

— Hier, ils ont dressé de nouvelles listes, objecte Heinz, qui sait le peu de poids de cet argument. Tu y figures. Bientôt, nous pourrons tous rentrer chez nous.

Anton émet un rire bref.

— Toi peut-être, Heinz. Tu fais partie des plus âgés. Et ils commencent aussi par les blessés. Les amputés, ceux qui ont subi des lésions cérébrales… Ceux-là, ils ne peuvent plus nuire à qui que ce soit, hein ?

Nouveau petit rire nerveux et haché. Heinz est gagné par l'inquiétude. Le jeune homme pourrait être son fils. Et vu la façon dont il se comporte, il semble sur le point de craquer.

— Nous finirons tous par rentrer, Anton, lui assure-t-il.

— C'est ce que tu crois, Heinz. Mais d'après certains, les Français ont l'intention d'envoyer leurs prisonniers en Afrique et de les faire trimer dans leurs colonies.

Heinz a entendu dire la même chose, mais il se refuse à le croire. Cependant, à supposer que ce soit vrai, cela concernera les jeunes. Pas ceux qui ont plus de cinquante ans.

— Il faut que je sorte d'ici, chuchote Anton. Mes parents et ma petite sœur ont besoin de moi. Et Marlies… Marlies m'attend.

Il s'interrompt, son regard glisse vers la paroi humide de la tente. Il a les lèvres serrées, la mâchoire qui tremble. Heinz n'ignore pas ce qui tourmente le pauvre diable. Cette angoisse, il n'est pas le seul à l'éprouver, mais rares sont ceux qui l'expriment ouvertement. Les fiancées ne sont pas toujours prêtes à patienter pendant des années. Les épouses non plus.

— Elle t'attendra, Anton, répond Heinz avec le plus de conviction possible. Et dans le cas contraire, tu n'auras pas de regrets à avoir.

— C'est vrai, répond son interlocuteur d'une voix presque inaudible.

Heinz soupire. Le danger paraît temporairement écarté. Le garçon est gentil et doué. Il ne faudrait pas qu'en tentant de s'évader il se fasse abattre. C'est déjà arrivé à d'autres.

Tous veulent quitter le camp au plus vite, c'est normal. Ces derniers temps, pourtant, ils ont été relativement bien lotis par rapport à d'autres. Les Américains veillent à ce que le camp reste impeccable. On désinfecte en permanence, on lave et relave les casseroles et les assiettes en fer-blanc, les fosses des latrines sont régulièrement rebouchées et on en creuse d'autres. Conçu pour accueillir cent mille prisonniers, le camp est organisé de manière exemplaire. Les prisonniers s'administrent eux-mêmes, l'appel du matin est effectué, sous la surveillance des vainqueurs, par un capitaine allemand qui n'a rien perdu de son attitude martiale. Les gamins qui avaient été

mobilisés pour aider à la défense aérienne sont installés dans le « *baby camp* ». Les officiers ont été séparés de leurs hommes. Sur une des tentes, un panneau affiche « Prêtres ». Il y a aussi des médecins, une infirmerie. Et même une « tente culturelle », où les prisonniers peuvent proposer des causeries, ce qui leur vaut des rations de nourriture supplémentaires. La situation pourrait être pire, bien pire. En Russie, les prisonniers allemands sont affectés à la construction de lignes de chemin de fer. Et l'on dit que des milliers d'entre eux ont déjà succombé à la faim et à l'épuisement.

Ce qui est dur, ce sont l'exiguïté des lieux et l'hébétude des esprits. L'essentiel du temps se passe à attendre. Le ravitaillement, surtout. Manger est désormais au centre des préoccupations. Et par temps de pluie, le sol se transforme en un marécage qui rend hasardeux le trajet jusqu'aux latrines. Sur la tenue des prisonniers ont été peintes les capitales « PW », pour « *prisoner of war* » : prisonnier de guerre. Si on veut la laver comme il faut, on est obligé de se balader à moitié nu parce qu'on n'a pas de vêtements de rechange.

Mais, le plus pesant, c'est que beaucoup ne se voient plus d'avenir. Leur famille a été dispersée ou anéantie, leur maison bombardée, ils ne possèdent plus rien. Beaucoup aussi sont devenus infirmes et ne savent comment ils parviendront à gagner leur vie. On parle souvent de la guerre et des nazis. Heinz préfère écouter que prendre la parole, parce qu'il y a trop de questions auxquelles il n'a pas trouvé de réponse. Ont-ils vraiment été abusés, ainsi que l'affirment la plupart de ses camarades ? Peut-être ont-ils simplement fait preuve de crédulité ? On regardait les actualités au cinéma en croyant que la guerre menée par le gouvernement était juste. Question d'honneur. Héroïsme. « Il est doux et honorable de mourir pour sa patrie », disait le poète. C'était ce qu'on apprenait du temps de l'empereur Guillaume. Les idéaux prussiens. L'homme fait ses preuves à la guerre, seuls les lâches prônent le pacifisme. Peut-être est-il lui aussi l'héritier de cette éducation. Pourtant, très tôt, un certain nombre de faits lui ont ouvert les yeux. Le traitement réservé aux Juifs, notamment. Personne ne savait précisément ce qu'ils devenaient. On disait juste qu'ils étaient envoyés dans des camps de travail. Mais ni lui ni Else n'y avaient cru. Il y avait des rumeurs. Tard dans la soirée, lorsqu'ils restaient seuls avec les Koch, certains clients du café, surtout des soldats en permission, racontaient bien autre chose. Ils parlaient de famine et de misère, d'assassinats ciblés visant à exterminer tout un peuple.

Le pauvre Hermann Lekisch, revenu de France en 1941 avec sa femme pour demander naïvement à toucher sa retraite, avait immédiatement été embarqué. Il était journaliste, écrivait des pièces de théâtre. C'était un habitué du Café Engel. On se moquait de lui parce qu'il était très près de ses sous.

Les photos que les Américains ont affichées et qu'ils ont été contraints de regarder ont bouleversé Heinz. Des montagnes de corps décharnés dans les camps de concentration. Des gens réduits à l'état de squelette. Des fours dans lesquels on brûlait les cadavres. Ils ont au moins pu éviter ce sort à Julia Wemhöner. Il l'espère, en tout cas.

— Hitler ne savait rien de tout ça ! assène un des prisonniers.

— C'est ce salaud de Himmler !

— Ce vieux cochon de Goebbels ! Ce gros lard de Göring !

— Si le Führer avait été entouré de types bien, ça ne serait jamais arrivé.

Heinz les laisse parler. Cet homme, Adolf Hitler, les a tous subjugués. Même ceux qui ne voulaient rien avoir à faire avec les nazis n'échappaient pas toujours à la fascination qu'il exerçait. Un ami juif lui avait dit une fois : « Tu sais, Heinz, si je n'avais pas été juif, j'aurais été un fidèle partisan de Hitler. »

Lui-même s'était laissé séduire pendant un temps. De même que Else. Quant à ses fils, ils révéraient le Führer. Hilde était la seule à ne pas le supporter, ce qui lui avait valu bien des moqueries de la part de ses amies. Elle avait eu de l'instinct, sa cabocharde de fille, courageuse comme pas deux !

Sentant venir la migraine, Heinz chasse ces pensées. Il faudra plus d'un jour pour comprendre ce qui s'est passé. Ça vous poursuit sans relâche, on se torture vainement l'esprit. Il en va de même pour nombre de ses camarades qui passent la journée à attendre les repas.

De temps à autre, on se dispute. Parfois, même, on en vient aux mains. En général, les autres parviennent à calmer le jeu. Les Américains vivent dans la peur que leurs captifs ne se révoltent. Dès qu'il y a du bruit quelque part, on voit surgir des soldats avec leurs fusils.

— Il faut que tu m'aides, Heinz…, entend-il de nouveau sur sa gauche.

L'irritation le prend. Si seulement son voisin voulait bien le laisser tranquille ! Ils sont tous dans le même bateau, non ?

— Pour que tu fasses ton propre malheur ? Pas question ! Ôte-toi cette idée de la tête.

— Je t'en prie ! Si tu ne m'aides pas, je me pends !

Heinz tourne les yeux vers son camarade pour voir s'il est sérieux. Anton a les yeux grands ouverts, la respiration précipitée, comme s'il avait de la fièvre. Serait-il malade ? Alors qu'il s'apprête à lui prendre le poignet, on entend au-dehors des bruits métalliques qui annoncent l'arrivée du repas : le préposé à la distribution cogne avec une louche contre une assiette accrochée à son chariot par une ficelle. Brusquement, tout s'anime dans la tente. Les hommes se réveillent et attrapent immédiatement la boîte et la cuillère de fortune dont ils se

servent pour manger. Heinz s'est levé lui aussi. Quoique affamé, il laisse les autres se servir d'abord. Il n'a pas envie de se comporter comme ces bêtes qui se bousculent pour accéder à la mangeoire. Soudain, il s'aperçoit qu'Anton lui a saisi le poignet. Les doigts du jeune homme sont glacés, son étreinte déterminée.

— Quand il fera nuit, Heinz, tu iras aux latrines. Fritz Köppel sera là aussi, c'est un ami. Il engagera une dispute…

— Il n'en est pas question, proteste Heinz.

— C'est ma dernière chance ! Sinon je me suicide.

— Écoute-moi, Anton, ils ont des projecteurs qui éclairent sur une centaine de mètres…

— Votre dispute fera diversion…

— Tout ce que tu y gagneras, c'est une balle dans le dos.

— Il y en a qui ont réussi à s'échapper !

C'est vrai, mais ils ne sont pas nombreux. La plupart se sont fait reprendre, quelques-uns ont été ramenés au camp dans un état pitoyable plusieurs jours après leur fuite. C'est une chose de s'évader, c'en est une autre de regagner son pays en traversant un territoire ennemi. Sans compter ce qui les attend dans l'Allemagne occupée. Heinz se détourne en silence, prend sa boîte et sa cuillère et s'installe dans la file d'attente. Il pleut à torrents, on est trempé en un clin d'œil, ce qui ne contribue pas à améliorer le moral des prisonniers. Ce jour-là, on leur sert une soupe de légumes bien claire, allongée par l'eau de pluie, et un bout de pain. Puis un quart de litre de vrai café additionné de sucre. La plupart avalent la soupe et le pain sur place, puis se retirent avec leur café dans l'abri relatif de la tente. Ce faisant, certains glissent et tombent dans la boue. Un malheureux renverse ainsi sa soupe, ce qui le plonge dans le désespoir. Il ramasse son pain souillé et le mange. Heinz observe Anton, qui boit son café, et constate avec soulagement qu'il se comporte normalement.

Un peu plus tard, Anton et lui s'installent avec deux camarades pour jouer au *skat*. Le propriétaire du jeu de cartes, patron d'un bistrot de Cologne, remporte presque toutes les parties. Anton blague, détendu. Après quoi c'est la ruée habituelle aux latrines. Heureusement, la pluie s'est arrêtée. Heinz attend que le gros de ses camarades soient revenus, il n'aime pas la bousculade aux feuillées et les échanges et blagues salaces lui répugnent. Pourtant, lui qui a combattu lors de la dernière guerre devrait être habitué à ce genre de choses. Mais la situation est différente. En tant que prisonniers, ils sont constamment sous l'œil de leurs gardiens, même lorsqu'ils font leurs besoins.

Alors qu'il se rend enfin aux latrines, à la nuit presque tombée, marchant prudemment pour ne pas glisser, l'irréparable survient – comment a-t-il pu oublier le plan d'Anton ?

— Fous le camp, c'est ma place !

L'homme, sans doute Fritz Köppel, est un peu plus petit que Heinz, mais large d'épaules et plus jeune. Il marche sur lui avec un rictus. Heinz fait un pas en arrière.

— Non…, lance-t-il. Je ne veux pas de dispute. Arrête !

Mais l'autre frappe Heinz à la poitrine, manquant le précipiter dans la fosse d'aisances, et fait entendre un rire moqueur. Heinz se rattrape de justesse, veut rebrousser chemin, mais Köppel se met en travers de sa route. À la lumière des projecteurs, Heinz distingue ses dents jaunes, sa bouche large, les petits yeux clairs où se lisent le désir d'en découdre, la rage accumulée qui cherche un exutoire. La haine.

— Attends un peu ! s'écrie-t-il. Tu vas faire un plongeon dans la merde !

Heinz est contraint de se défendre. Il n'est pas une mauviette, mais se battre ne lui dit rien. Il encaisse quelques coups violents avant de parvenir à faire tomber son adversaire. Ils se roulent dans la boue, dangereusement proches de la fosse, l'un tout à sa rage de cogner, l'autre s'efforçant de l'en empêcher.

On les relève, on leur colle un fusil sur la poitrine, on les emmène. Heinz a le crâne bourdonnant – il a reçu un coup de poing sur la tempe. On se croirait en plein jour sous la lumière des projecteurs. Des coups de feu retentissent, un bruit dur, sec, tel un craquement de branches qui se cassent.

On lui fait subir un interrogatoire, on l'accuse d'avoir participé à un complot visant à favoriser la fuite d'un nazi de haut rang. Heinz ne saura jamais s'il y a du vrai dans cette accusation. Pas plus qu'il n'aura connaissance du sort d'Anton. Il passe trente jours à l'isolement dans un des cabanons en terre, avec une ration de soupe par jour accompagnée d'un quignon de pain. Un matin de bonne heure, on le fait monter, les mains sur la nuque, dans un camion de l'armée avec trente autres prisonniers. Et ils partent en direction du nord-ouest.

HILDE

Wiesbaden, mars 1945

C'est la pire sottise qu'elle ait faite. Mais elle n'aurait pas supporté de le laisser partir sans qu'il sache combien elle tenait à lui. Qu'elle ne le renvoyait pas pour se débarrasser de lui, mais pour lui sauver la vie. Parce qu'elle l'aimait par-dessus tout.

Étendue sur le lit de ses parents, où elle dort depuis le départ de son père, Hilde lutte contre les nausées matinales. Quelle plaie ! Chaque matin, devoir se précipiter dans la salle de bains pour vomir. Et lorsqu'elle se regarde dans la glace, elle voit le visage blême aux yeux cernés d'une inconnue. Ce n'est vraiment pas de chance ! Gisela lui a avoué sous le sceau du secret qu'elle avait couché à trois reprises avec Joachim, son fiancé, avant qu'il reparte au front, parce qu'elle voulait absolument tomber enceinte. Elle en a été pour ses frais. Mais, pour Hilde, il a suffi d'une fois. Elle n'en a encore rien dit à sa meilleure amie.

« C'est peut-être parce que Joachim est très prudent, a supputé Gisela. Parfois, je me suis demandé s'il était allé jusqu'au bout… »

Une question que Hilde n'a pas à se poser. Son doux Jean-Jacques aux yeux noirs n'a pas hésité lorsque, le matin précédant sa fuite, Hilde l'a fait venir dans sa chambre. Les quelques instants dont ils disposaient ont été utilisés avec profit. Le résultat en témoigne : Hilde en est presque à son quatrième mois de grossesse. Ses jupes la serrent à la taille, elle ne boutonne plus le bas de ses chemisiers. Un enfant d'un Français, qui plus est travailleur forcé… Si cela se sait, elle sera

la cible des pires insultes. On la placera dans un foyer et on lui retirera son enfant à la naissance.

Il ne faudrait pas non plus qu'on découvre qu'elle a aidé Jean-Jacques à fuir. Hilde lui a préparé un sac à dos avec des provisions et des cartes géographiques. Puis sa mère a clamé haut et fort qu'elle se rendait chez le marchand de charbon et qu'elle avait besoin de Jean-Jacques pour tirer le chariot. Elle est revenue en fin d'après-midi, seule, racontant que ce gredin de Français avait fichu le camp et qu'elle avait passé des heures à le chercher. En réalité, elle a indiqué à Jean-Jacques où se cacher dans le cimetière du Sud, afin qu'il puisse gagner le quartier de Schierstein en traversant le pont à la nuit tombée. Aider un ennemi à fuir est passible d'une peine d'emprisonnement dans un camp. La mère de Hilde n'en a pas moins agi comme elle pensait devoir le faire.

« Moi aussi, j'ai des fils, a-t-elle déclaré. Et j'espère qu'ailleurs il y a des mères qui aideront Willi et August s'ils en ont besoin. »

Jean-Jacques a-t-il pu regagner son pays sain et sauf ? Elles l'ignorent. Il est originaire de Nîmes, dans le sud de la France. Ses parents y possèdent un vignoble et produisent du vin rouge, comme la plupart des vignerons de la région. À la mort de ses parents, Jean-Jacques leur succédera, c'est une chose entendue. Avant de partir pour le front, il s'est marié.

Quand Hilde commet une sottise, elle ne fait pas les choses à moitié. Un travailleur forcé, français, et marié ! On pouvait difficilement faire pire. Heureusement que son père n'en a rien su. De sa grossesse, s'entend. Car l'amourette entre sa fille et le Français qui a été dévolu au Café Engel et à l'hôtel Kaiserhof ne lui a pas échappé, et il a mis Hilde en garde. Mais celle-ci n'en fait jamais qu'à sa tête. A fortiori quand il s'agit d'amour. Or, avec Jean-Jacques, Hilde a rencontré le grand amour. Non, en réalité elle n'a pas commis de sottise : elle n'a fait qu'obéir au destin. Le « coup de foudre », a dit Jean-Jacques, qui ne s'y attendait pas plus qu'elle. Vignoble, épouse… Il a promis à Hilde qu'il reviendrait. Une fois la guerre finie, quand il aurait réglé sa situation familiale…

« Ne me dis pas que tu crois à ses promesses, l'avait morigénée sa mère. Réveille-toi, chérie ! Une fois qu'il sera de retour chez lui, il t'oubliera vite. »

Else Koch est parfois brutale. Elle appelle cela du réalisme. Il faut raison garder. Saisie par une nouvelle nausée, Hilde se lève et court à la salle de bains. Juste à temps ! Sa mère, qui a évidemment compris ce qui se passait, la rejoint et verse de l'eau dans le lavabo où Hilde vient de vomir. La conduite d'eau fait encore des siennes, il faut s'approvisionner au café et monter l'eau dans un seau.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, récrimine-t-elle. Regarde la

tête que tu as ! Fais attention, Storbeck pourrait s'apercevoir de quelque chose. Ou sa femme.

— Ne t'énerve pas ! On a dit qu'on mettrait ça sur le compte de Fritz Bogner…

— Il ne sera pas peu surpris à son retour…

— Qui sait quand il rentrera…

Avant la guerre, Fritz jouait du violon au Café Engel. Hilde l'admirait beaucoup. Il faisait des études de musique, voulait devenir violoniste dans un orchestre, mais la guerre l'a empêché de réaliser ses projets. Il a été mobilisé dès le début du conflit. Nul ne sait où il se trouve à présent, ni même s'il est encore en vie.

Assise dans la cuisine, Hilde essaie de reprendre son souffle. Depuis que les Storbeck ont emménagé dans l'immeuble, tout le monde vit dans la peur. Surtout à cause de Julia. La terrible nuit des bombardements lui a fait perdre la tête : elle est sortie en robe de soirée et s'est rendue au théâtre en se frayant un chemin parmi les décombres. C'est un miracle qu'elle n'ait pas encore été arrêtée mais il est vrai que, pour l'heure, les nazis ont d'autres soucis en tête. Les Américains progressent, on parle d'une bataille décisive sur le Rhin. À présent, on mobilise même les adolescents et les hommes jusqu'à soixante ans. Si seulement Storbeck pouvait faire partie du lot… Mais il a été chargé d'aider aux travaux de déblaiement de l'hôtel de ville. Voilà pourquoi il passe son temps à fouiner dans la maison. Dernièrement, la Künzel l'a surpris à écouter à sa porte. Furieux, Addi a déclaré que s'il prenait le délateur en flagrant délit d'espionnage, il le clouerait au mur par les esgourdes.

« Ce n'est pas une solution, monsieur Dobscher, s'est récriée Else Koch.

— Simple manière de parler, a-t-il marmonné sombrement.

— Dommage… », a répliqué Hilde avec acrimonie.

Entretemps, Julia Wemhöner s'est excusée à plusieurs reprises auprès de lui. La peur. Les bombardements. Le fait de devoir rester cachée en permanence. Addi lui a longuement parlé, et elle a juré solennellement de ne jamais recommencer. Sofia Künzel a repris ses exercices de chant et de piano. Pour des raisons professionnelles, certes, mais aussi parce que cela dérange les Storbeck. Marianne a déjà cogné plusieurs fois contre le plafond avec son balai. Cela n'a servi à rien. Mme Koch, à qui ils se sont plaints, leur a aimablement répondu qu'ils étaient libres de s'en aller. Les artistes avaient toujours été les bienvenus dans cette maison, il n'était pas question que cela change.

Mais les Storbeck n'ont pas l'intention de déménager. Où iraient-ils ? On trouve difficilement à se loger à Wiesbaden. Un grand nombre de gens, désormais privés de toit, ont été contraints de se réfugier chez

des proches ou des amis. Ceux qui, à l'instar des Storbeck, ont pu bénéficier d'un appartement inoccupé ont de la chance.

— Ils sont comme des coqs en pâte, ici, peste Else. Et en plus ils utilisent la literie d'August et Eva.

— Et ils se servent dans nos réserves de charbon à la cave, renchérit Addi avec indignation.

— Peu importe du moment qu'ils nous fichent la paix, réplique Hilde.

Un soir, alors qu'ils mangent une soupe d'orge agrémentée de minuscules dés de lard, installés dans la salle du café, on frappe à la porte donnant dans la cage d'escalier. Tous s'interrompent, échangent des regards inquiets.

— La Wemhöner…, chuchote craintivement Sofia Künzel.

Addi, pâle comme un linge, serre les poings.

— Chut ! souffle Else avant d'ajouter à voix haute : Oui ? Qui est là ?

La porte s'entrouvre, laissant apparaître la tête de Wilfried Storbeck et une bouteille qu'il tient à la main.

— J'espère que nous ne dérangeons pas, dit-il en adressant un sourire à la ronde. Nous voulions fêter enfin avec vous notre emménagement dans les lieux.

Et sans attendre il se glisse dans la pièce avec son sourire cauteleux. Ce n'est pas un premier prix de beauté, Storbeck. Un visage large aux pommettes anguleuses, des sourcils broussailleux, des cheveux blonds clairsemés qui laissent apparaître son crâne rose. Sa Marianne, qui entre à sa suite avec le même sourire hypocrite et referme précautionneusement la porte derrière elle, est une personne replète à la poitrine généreuse, aux cheveux teints et permanentés.

À présent qu'ils sont dans la pièce, il va falloir les inviter à s'asseoir et leur servir une assiette de soupe. Le seul à protester est le chien, installé sous la table. Le jour de l'arrivée des Storbeck, alors qu'il essayait de se faufiler chez eux, où régnait une délicieuse odeur de jambon fumé, il a reçu un bon coup de pied. Depuis, il gronde dès qu'il les aperçoit.

— Allons, Médor, qu'est-ce qui t'arrive ? demande Marianne, mielleuse, en se penchant pour le caresser avant de reculer, effrayée, lorsque la bête lui montre les dents.

— C'est très généreux de nourrir un chien par ces temps de disette. Je vous tire mon chapeau, commente Storbeck.

S'il apprenait qu'on nourrit aussi la Wemhöner, il serait encore plus admiratif, se dit Hilde. Prudence… Ce salopard est descendu avec sa liqueur aux œufs en poudre pour nous faire boire et parler.

— Une petite assiette de soupe ? propose Else. Il n'y a malheureusement pas beaucoup de lard. Nous mangeons toujours ensemble, c'est plus facile pour faire la cuisine.

— Très judicieux, répond Marianne en tendant l'assiette de son mari. Nous aussi, nous avions une vraie communauté de voisins, n'est-ce pas, Wilfried ? Et il a suffi d'une nuit de bombardements…

Else remplit parcimonieusement les assiettes des Storbeck sous le regard inquisiteur d'Addi, qui pense à Julia. Il est devenu plus délicat de lui monter sa ration du soir parce qu'on est désormais obligé de passer devant l'appartement des Storbeck. Du coup, Else remplit une gamelle qu'Addi dissimule sous une veste ou un manteau. Le seul problème, c'est le chien, qui s'attache à ses pas en louchant sur le récipient.

À table, la conversation est laborieuse. Les Storbeck mangent leur soupe. Marianne complimente leur hôtesse et lui demande quelles épices elle utilise.

— Ce qu'on peut trouver, répond Else en haussant les épaules. L'an dernier, j'ai haché du céleri, des carottes et du persil et je les ai mis en saumure. C'est parfait pour donner du goût à la soupe…

Marianne veut absolument avoir la recette, on devrait bientôt pouvoir se procurer à nouveau des légumes. C'est que Pâques approche. Le dimanche de Pâques tombe le 1er avril. Étrange, non ?

— C'est ce qui s'appelle un poisson d'avril…, marmonne la Künzel.

Et il y aura des œufs, poursuit Marianne Storbeck. Un par ménage. Impossible d'en avoir plus en cette période où l'on doit unir ses forces pour mener l'Allemagne à la victoire ! Les joues rouges, elle ne cesse de lancer des regards à son Wilfried pour s'assurer de son approbation.

Je suis sûre que leur garde-manger est rempli d'œufs, de beurre, de jambon et d'autres mets délicieux, songe Hilde avec envie, exaspérée par ce bavardage hypocrite. Les membres du parti ont accès aux entrepôts de vivres, et tout le monde sait qu'ils n'hésitent pas à se servir. C'est un système fondé sur le donnant donnant.

— Nous devons tous faire des sacrifices, renchérit Wilfried Storbeck. Mais, pour l'heure, fêtons Pâques avec un peu d'avance. J'ai ici une bonne liqueur. Vous auriez des petits verres à schnaps, madame Koch ?

Else a rapporté la soupière dans la cuisine et, avec l'aide de Hilde, a versé le reste de soupe avec tous ses dés de lard dans le récipient destiné à Julia. Puis Hilde place en soupirant six verres sur un plateau. Ce breuvage douceâtre ne lui dit rien, mais se montrer impolie ne rendra service à personne. Storbeck a déjà dévissé le bouchon et humé avec délice le contenu de la bouteille. Il verse trois gouttes dans chaque verre, en lève un pour vérifier la quantité, ajoute une quatrième goutte. La liqueur est étonnamment liquide, la crème a

sûrement été remplacée par du lait écrémé. Marianne, très grande dame, invite ses hôtes à se servir, et tout le monde s'exécute. Addi examine son verre à la lumière et plisse un œil. Else lui écrase les orteils afin qu'il cesse son numéro.

— Santé ! lance Marianne.

— Merci aux nobles donateurs ! s'exclame la Künzel sur un ton de tragédienne.

— À la victoire finale et à notre Führer Adolf Hitler ! s'écrie Wilfried en levant son verre.

Hilde avale stoïquement le liquide jaune. Effectivement, de l'œuf en poudre. Et beaucoup de schnaps. Probablement confisqué dans une distillerie clandestine.

Marianne Storbeck repose son verre avec un soupir de bien-être.

— Délicieux, fait-elle remarquer. Ça vous réchauffe de l'intérieur, n'est-ce pas ?

— Assurément, répond la Künzel. Je suis déjà toute réchauffée, hein, Addi ?

— En effet, grommelle celui-ci. Avec ce schnaps, plus besoin de charbon.

Else leur jette un regard réprobateur. Il ne faut pas montrer aux Storbeck qu'on se moque d'eux. Heureusement, Wilfried est trop balourd pour percevoir l'ironie cachée.

— Quelqu'un veut-il encore une petite goutte ? C'est mon jour de bonté.

Sofia ne se fait pas prier, Else non plus. Seul Addi refuse. Hilde est reprise par la nausée. Cette foutue liqueur lui occasionne des brûlures d'estomac. Sans doute mis en train par les quatre gouttes de poudre d'œufs alcoolisée, Storbeck remplit les verres presque jusqu'à la moitié tandis que sa femme sourit béatement.

— Nous devons nous serrer la ceinture, lâche-t-il sans se rendre compte qu'il est seul ou presque à parler. Notre pays ne peut plus nourrir les bouches inutiles.

Le chien se met à grogner comme s'il réagissait à ce dernier propos. Pris de fou rire, Addi simule une quinte de toux.

— Qu'entendez-vous par « bouches inutiles » ? s'enquiert Sofia Künzel en levant innocemment les yeux. Vous ne parlez tout de même pas de cette pauvre petite bête ?

— Mais non ! réplique Storbeck avec un geste dédaigneux. Je veux dire les Juifs. Les Tziganes. Et les communistes.

— Surtout les communistes, déclare Marianne. Et les déserteurs…

— Vraiment ? dit Else en regardant l'heure. Grands dieux, il est bientôt 10 heures !

Mais, insensible à cette façon discrète de le congédier, Storbeck sirote sa liqueur en continuant à bavarder comme si de rien n'était, le

regard fixé sur Hilde.

— Vous avez entendu parler du travailleur forcé en fuite, un Français, qui s'était incrusté chez une veuve, rue de la Colline ? Il a menacé la pauvre femme et l'a violée. Finalement, elle a pu s'échapper par une fenêtre pour aller chercher du secours…

Hilde déglutit, s'efforçant de calmer sa nausée. Mme Koch, sourcils froncés, répond qu'elle n'est pas au courant.

— Si, si ! insiste Marianne. Ça s'est passé il n'y a pas si longtemps, en janvier, n'est-ce pas, Wilfried ?

Son mari acquiesce tout en rebouchant la bouteille de liqueur désormais à moitié vide.

— Possible, oui. On l'a exécuté sur-le-champ, affaire réglée. Quelle ordure, ce Français ! Ça ne va pas, mademoiselle Koch ?

Hilde se ressaisit à grand-peine.

— Je suis épuisée, explique-t-elle. Il est bientôt 10 heures, non ?

Addi bâille à fendre l'âme. Il pense à Julia, assise seule dans son cagibi, le ventre creux. La Künzel rassemble les verres et les pose sur le plateau, Else se lève et ouvre les fenêtres afin d'aérer. Rien de plus efficace qu'un peu d'air froid pour chasser les hôtes indésirables.

— Bon, je crois qu'il est temps d'y aller, lâche Marianne. Il se fait tard. Cette petite conversation était bien sympathique.

Wilfried Storbeck coince sa bouteille sous le bras et serre énergiquement la main d'Else, puis celle de Sofia et de Hilde.

— Voilà ce qui arrive quand on est trop gentille, n'est-ce pas ? dit-il à Hilde. On donne le petit doigt à un de ces gaillards et ils vous prennent tout le bras. Que dis-je, toute la femme ! Aucune éducation, ces Français et ces Polacks ! Incapables de se maîtriser. Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit, mademoiselle Koch…

À peine a-t-il quitté la pièce avec sa femme qu'Addi se précipite sur la gamelle préparée par Else, monte chez les Koch, puis emprunte l'escalier pour regagner son appartement, devançant ainsi les Storbeck. La Künzel est demeurée dans la cuisine avec Else et sa fille.

— Cette crapule a fait exprès de raconter cette histoire, dit Else.

— Ce sont des bobards, renchérit Sofia. Il a lancé un appât pour voir comment tu réagirais. Tu t'es bien comportée, Hilde, bravo !

La jeune fille garde le silence. Bien sûr que c'était un mensonge. Évidemment. Sinon, ils en auraient entendu parler. Mais la rue de la Colline n'est pas loin du cimetière du Sud et les dates correspondent.

— Jean-Jacques ne ferait jamais une chose pareille, déclare Else un peu plus tard en rejoignant sa fille dans le lit.

Hilde n'éprouve aucun doute à ce sujet. Mais les choses ont pu se passer autrement. Peut-être qu'il s'est caché dans l'appartement, que la femme l'a surpris et a donné l'alerte. Et que les nazis ont inventé cette histoire de viol à titre d'avertissement. Afin que personne ne s'avise de

cacher un fugitif.

— Quoi qu'il en soit, grommelle Else en se tournant sur le côté, le Storbeck ne sait pas ce qui l'attend. Quand les Américains seront là, les gens comme lui seront en mauvaise posture. Et ce sera bien fait pour eux ! Je m'en réjouis déjà.

Les Américains ont franchi le Rhin. Ils ont pris Mayence et ne tarderont pas à entrer dans Wiesbaden.

Else s'endort en un rien de temps. Hilde, elle, met toujours un long moment à glisser au pays des rêves. Ça s'apprend, lui a dit un jour sa mère. Autrefois, lorsqu'elle passait ses nuits à faire des gâteaux pour le café et ses journées à s'occuper de ses trois enfants, de son mari, des clients et de toutes sortes de bricoles, elle s'est accoutumée, à force, à faire des sommes récupérateurs de quelques minutes. Autrement, elle n'aurait jamais tenu.

Hilde s'étire sous la couette. Son estomac va mieux, mais il y a quelque chose qui cloche dans son ventre. Surtout, ne pas réfléchir, se morigène-t-elle. Jean-Jacques a réussi à fuir, à l'heure qu'il est il se trouve à Nîmes chez sa famille. Tout va bien. Étendue sur le lit, elle prête l'oreille aux bruits de la maison. Le chien ronfle dans le salon, sans doute couché sur le canapé. Hilde a beau en barrer l'accès avec des chaises, il se joue de l'obstacle. On devrait chasser cette bête effrontée mais, quand elle vous regarde innocemment de ses yeux d'ambre, il est impossible de résister.

Soudain, un élancement lui traverse le ventre. Ça doit être cette fichue liqueur, se dit Hilde. Ce breuvage frelaté. Elle retient son souffle, la douleur s'apaise. Elle respire, soulagée. La nuit promet d'être agréable… Il vaudrait mieux aller maintenant aux toilettes, plus tard elle sera trop fatiguée. Elle se lève aussi silencieusement que possible pour ne pas réveiller sa mère. Dans la salle de bains, elle constate avec effroi qu'elle saigne. Il y a un problème… Abattue, elle retourne se coucher. Doit-elle avertir sa mère ? Peut-être que cela passera si elle reste tranquillement allongée sans faire d'efforts et qu'elle pense à quelque chose d'agréable. Elle imagine que Jean-Jacques est encore là, elle le voit en train de balayer le vestibule. Il travaille vite et bien. En l'apercevant à la porte, il sourit. Il est mince et robuste, il a des mains vigoureuses – on sent qu'il a travaillé la vigne. Ses cheveux noirs bouclés, coupés très court, ressemblent à un duvet laineux. Quand il sourit, ses yeux se plissent et brillent gaiment.

« Mademoiselle Ilde », dit-il – il a du mal à prononcer le *h* aspiré de « Hilde ».

Rien n'y fait, les maux de ventre reprennent, plus douloureux, plus persistants. Hilde se redresse en gémissant. Elle saigne beaucoup plus, à présent ! Elle se relève précipitamment pour ne pas tacher les draps. Devant la porte de la salle de bains, elle est saisie de vertige et doit

s'asseoir sur le sol. Les crampes se succèdent sans relâche.

— Hilde ! Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es malade ? Tu as mal ?

C'est Else, que les gémissements de sa fille ont réveillée.

— Je… mon ventre…

Else s'agenouille, repousse les mèches humides de sueur qui tombent sur le front de Hilde.

— Je vais chercher Viviane Krempel, dit-elle tout bas.

— Non ! proteste Hilde. Ça va passer. Demain matin, tout ira bien.

On n'appelle la sage-femme que pour une naissance. Or son bébé n'est pas encore en état de naître…

Mais Else ne se laisse pas arrêter par son refus.

En attendant que sa mère revienne avec la Krempel, Hilde fait des allers-retours entre son lit et les toilettes, pliée en deux de douleur, elle gémit, jure, peste. Elle ne pleure pas, quoi qu'elle en ait envie. Encore plus lorsque la sage-femme arrive et commence à lui palper le ventre.

— Fausse couche, lâche-t-elle. Ce ne sera plus très long. Placez des journaux sur le matelas…

Au matin, Hilde a perdu l'enfant, les douleurs ont cessé. La Krempel leur assure qu'il n'y a pas à s'inquiéter.

— Ce genre de choses arrive tous les jours. Surtout en ce moment avec la pénurie alimentaire et les attaques aériennes. Ne t'en fais pas, ma fille. Bâtie comme tu l'es, tu auras tous les enfants que tu veux.

Elle refuse l'argent que lui tend Else et demande à la place un demi-pain et un morceau de lard, qu'elle range dans son grand sac avant de prendre congé. Dehors, le jour s'est levé.

— Tout compte fait, tu as eu de la chance, dit Else en se recouchant à côté de sa fille afin de dormir encore une heure ou deux.

Hilde attend que sa mère se soit levée et rendue à la cuisine pour céder enfin aux larmes. Elle pleure amèrement la perte du petit être qu'elle a porté dans son ventre et qu'elle ne tiendra jamais dans ses bras.

LUISA

Stettin, fin février 1945

— On ne peut pas emporter tout ça, maman, dit Luisa. Le sac, oui, la valise, non.

Sa mère secoue la tête. Elle n'est pas prête à abandonner les vêtements et chaussures de bonne qualité. Ni les nappes, l'album de photos, la literie. On aura besoin de vaisselle. D'une casserole. De la bouilloire pour faire la tisane. Et du joli vase bleu qu'elle a acheté à Dantzig.

— Je porterai la valise, Luischen, ça ira.

C'est leur dernière soirée dans l'appartement de Stettin[1]. Au matin, elles se rendront à la gare dans l'espoir d'attraper un train pour Rostock. Ou peut-être seulement pour Schwerin, peu importe : l'essentiel est de prendre la direction de l'ouest.

— Mais c'est absurde ! s'insurge Annemarie Koch. Les Russes n'arriveront jamais jusqu'ici.

Bien qu'ayant souffert des bombardements, Stettin n'est pas tombé aux mains de l'ennemi. Et l'on sait qu'à Schneidemühl d'importantes unités de l'armée allemande repousseront l'avancée de l'Armée rouge. C'est du moins ce qu'affirment les actualités diffusées au cinéma : les Russes y apparaissent toujours comme des ennemis vaincus, ridiculisés, chassés du territoire allemand et tués. Mais ce qui se dit sous le manteau est bien différent : on parle de femmes violées, de villages brûlés et d'hommes abattus. Et puis il y a les nombreux réfugiés de Prusse-Orientale et de Poméranie qui affluent

quotidiennement à Stettin avant de poursuivre leur route vers l'ouest. Pour la plupart des femmes et des enfants, dont beaucoup n'ont ni chevaux ni véhicule. Ils vont à pied, tirant un petit chariot bourré d'affaires où l'on voit souvent une vieille grand-mère avec un bébé dans les bras. S'il inspire la compassion, ce spectacle nourrit aussi la peur. Cette fuite éperdue laisse deviner la gravité du danger.

« Je suis très soulagée que nous ayons franchi l'Oder, a dit la semaine dernière une jeune femme de Kolberg qu'elles ont hébergée une nuit avec son fils de quatre ans. Nous sommes enfin en sécurité. »

Elle n'en est pas moins repartie dès le lendemain. Elle continuera en direction de l'ouest tant que les trains fonctionneront, a-t-elle expliqué. À Hambourg, elle a de la famille qui pourra les accueillir.

C'est alors que Luisa a décidé qu'il fallait suivre son exemple, sans s'arrêter aux objections de sa mère, qui conseillait d'attendre le printemps et le retour de la chaleur. Cela faisait longtemps qu'on n'avait pas eu un hiver aussi froid, ce n'était pas le moment de se lancer dans un voyage.

« Tu crois vraiment que c'est nécessaire, Luischen ? a-t-elle soupiré. Nous avons un toit, de beaux meubles. Une machine à coudre… Et au printemps nous pourrons peut-être rouvrir le café.

— Non, maman. Tout ça est définitivement terminé. »

Sa mère s'est résignée, comme elle l'a fait sept ans plus tôt, lorsqu'elles ont été forcées de quitter le domaine de Tiplitz. À l'époque, leurs maigres effets tenaient dans une valise et un sac, mais elles étaient parties la tête haute. Seul le vieux Joschka leur avait fait ses adieux et souhaité bonne chance.

Quand on avait inhumé Johannes von Tiplitz, elles n'avaient pas été conviées à se joindre à la famille et avaient dû assister à la cérémonie en demeurant à l'écart. Elles n'avaient pas non plus été invitées à l'abondante collation qui avait suivi. Quelques jours plus tôt, Luisa avait préparé leurs bagages, expliquant à sa mère qu'elle ne voulait pas attendre qu'on les renvoie du domaine : il était préférable qu'elles partent de leur propre chef. Son père, qui s'était toujours montré bon pour elles, n'aurait pas voulu qu'elles soient ignominieusement chassées. Quoique n'ayant que quatorze ans, Luisa avait suivi les conseils du Dr Greiner et pris les choses en main, sachant que sa mère, déjà soumise par nature, serait encore moins en état de réagir du fait de son chagrin.

Une véritable odyssée avait alors commencé pour la mère et la fille. Avec le peu d'argent qu'elles possédaient, elles s'étaient rendues à Rauschen, une station balnéaire de la Baltique, au nord de Königsberg et non loin de l'isthme de Courlande. Les grands-parents Koch y possédaient un café dans lequel Annemarie avait grandi et où elle avait travaillé par la suite. C'est là qu'elle avait fait la rencontre

du jeune baron Johannes von Tiplitz, qui prenait les eaux à Rauschen. Les jeunes gens s'étaient épris l'un de l'autre et, lorsque Annemarie avait écrit à Johannes pour l'informer qu'elle était enceinte, il avait tenu à la faire venir au domaine. La baronne s'était pliée aux desiderata de son fils par égard pour sa santé fragile, mais elle n'avait jamais consenti à ce qu'ils se marient.

En arrivant à Rauschen, Luisa et sa mère avaient éprouvé une amère déception. Le Café Koch avait été vendu, les grands-parents n'étaient plus de ce monde. Les deux femmes avaient réussi à tenir un été en effectuant de petits travaux. Puis, à l'instigation de Luisa, elles étaient parties pour Dantzig, ville où la jeune fille s'était rendue à plusieurs reprises avec ses parents lorsque Johannes allait consulter un médecin. En ces occasions, Joschka leur faisait faire ensuite un tour en calèche. Elles avaient travaillé deux ans dans un café d'une localité de la baie de Dantzig. Annemarie faisait le service, Luisa vendait de jolis moulins à vent de sa fabrication. Puis il y avait eu des problèmes avec le patron, et elles étaient parties s'installer à Stettin, où elles avaient pris la gérance d'un café. Un tout petit établissement, mais très fréquenté, surtout le matin, quand les dockers venaient chercher leur petit déjeuner. Les bombardements, qui avaient détruit la quasi-totalité des installations portuaires, avaient porté un coup fatal au café. Luisa et Annemarie en avaient été réduites à vivre de travaux de couture réalisés pour un cercle d'amis et de connaissances. Et, par chance, le quartier où elles habitaient avait jusque-là été épargné par les bombes.

C'est à Stettin qu'Annemarie avait pour la première fois parlé à sa fille de son frère, Heinrich. Heinrich Koch avait combattu durant la Grande Guerre, quatre ans en Russie puis en France. À la fin du conflit, il avait rencontré une femme dont il était tombé amoureux et avait écrit à ses parents qu'il souhaitait l'épouser et reprendre le café de ses beaux-parents. Rien de ce qu'avaient pu dire les Koch ne l'avait détourné de son projet.

« Et où se trouve ce café ? s'était enquise Luisa.

— Au bord du Rhin, dans les environs de Francfort, je crois. Je ne me rappelle plus le nom de la ville… Waldbad… Teichbaden… Ah, si ! Wiesbaden ! »

Une localité qui ne lui inspirait pas grand respect et ne lui paraissait guère comparable à Rauschen, belle station balnéaire accueillant d'illustres curistes.

À l'époque où Stettin n'avait pas encore à craindre les bombardements, Luisa s'était souvent rendue à la bibliothèque municipale afin d'emprunter de ces romans et récits de voyage que

son père aimait tant. Comme le café l'occupait souvent jusque tard dans la soirée, elle avait peu de temps pour lire. Elle n'en avait pas moins dévoré Victor Hugo et Tolstoï. Elle avait également emprunté un petit ouvrage sur la station thermale de Wiesbaden et l'avait montré à sa mère.

« Regarde ! Ils ont des thermes et un grand parc. Et il semblerait même que la ville ait accueilli l'empereur Guillaume ! »

Annemarie avait jeté un bref coup d'œil sur les photos et haussé les épaules : peut-être, mais à Rauschen on avait la mer. Luisa avait dû en convenir, cependant la ville lui avait plu. Le Rhin, ce n'était tout de même pas rien.

« Est-ce que ton frère sait qu'il a une nièce ? »

Annemarie avait secoué la tête. Cela faisait des années qu'ils n'étaient plus en contact.

« Tu ne lui as jamais écrit ? Mais pourquoi ? C'est ton frère, tout de même ! »

Luisa avait fini par envoyer elle-même une lettre, laquelle était demeurée sans réponse. Elle avait mis ce silence sur le compte de sa naissance illégitime. Qui aurait voulu d'une nièce bâtarde ?

Cette nuit-là, une attaque aérienne les oblige à s'abriter dans la cave glaciale en compagnie de nombreux réfugiés. À compter du lendemain, le petit deux-pièces dans lequel Luisa et sa mère ont vécu pendant quatre ans sera à la disposition de ceux qui auront besoin d'un hébergement temporaire. Elles devront aussi laisser leurs meubles et nombre d'objets laborieusement acquis à force d'économies.

— Il ne faut pas regarder en arrière, dit Luisa à l'instant du départ. Toujours garder les yeux fixés vers l'avant. Donne-moi la valise, maman. Tu prendras le sac.

Une fois dans la rue, Annemarie ne peut s'empêcher de se retourner pour jeter un dernier regard au minuscule balcon sur la balustrade duquel elle aérait la literie. Pendant un temps, elles y avaient installé des bacs de géraniums rouges, dont la couleur éclatante se voyait de loin quand on marchait dans la rue…

La bise s'insinue sous leurs manteaux, et elles ont bientôt les doigts gourds malgré leurs gants en laine. Il a neigé au cours de la nuit. Le nouveau tapis blanc a recouvert les restes de neige durcis des dernières semaines, aussi faut-il se montrer très prudent. En arrivant à la gare, elles s'aperçoivent qu'elles ne sont pas les seules à vouloir quitter la ville. Une foule de gens se presse dans le hall et sur les quais. Le bruit est tel qu'on a du mal à entendre les annonces au haut-parleur. Luisa aborde une femme d'un certain âge qui porte un manteau élimé en astrakan et un bonnet de laine rouge. À côté d'elle,

des ballots fermés avec des cordes. Une jeune femme très pâle, enceinte jusqu'aux yeux, est assise sur l'un d'eux.

— Le prochain train pour Schwerin ? Avec un peu de chance, il y en aura un dans une heure, à destination de Rostock. Cela dit, ce n'est pas sûr. Nous avons des billets pour Hambourg mais, hier soir, le train nous a déposés ici. Soi-disant que la locomotive avait besoin de réparations.

— Merci. Je peux vous offrir un peu d'infusion bien chaude ?

— Ce serait formidable ! Meta, viens, la demoiselle a de la tisane !

Pendant que les quatre femmes partagent le breuvage conservé brûlant dans la thermos, les voyageuses de Königsberg – la dame d'un certain âge est la tante de la plus jeune – leur apprennent que, sur le trajet, les trains sont fréquemment la cible d'avions ennemis volant à basse altitude. En pareil cas, le convoi s'arrête et les voyageurs descendent se cacher dans les alentours. Jusque-là, elles ont eu de la chance. Leur train a été attaqué plusieurs fois, mais il n'y a eu qu'une victime à déplorer : un employé des chemins de fer, tué de plusieurs balles dans le dos.

— Il m'avait aidée à monter dans le compartiment quand nous avons embarqué à Königsberg, ajoute tristement la jeune femme. Qui aurait pensé qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre ?

Meta Lewandowski est mariée à un soldat mobilisé sur le front. Leur enfant devrait naître au plus tard dans un mois.

— Le mariage a eu lieu à Noël, explique-t-elle. Par procuration, parce que Hans n'avait pas de permission. J'étais avec un prêtre, qui s'est chargé de la cérémonie. Il avait placé un casque militaire sur une bible ouverte. Et, de son côté, Hans a récité les vœux de mariage au sein de son unité, qui se trouve sur le front russe. Voilà comment nous sommes devenus mari et femme…

— Quand la guerre sera finie, nous ferons une vraie fête, déclare la tante en vidant sa tasse.

La thermos est vide, mais Luisa ne regrette pas sa générosité. De toute façon, la tisane n'aurait pas tardé à refroidir. Et puis, en échange, Mme Lewandowski leur a donné un peu de sucre et un biscuit fait maison. Sans compter qu'il est agréable de pouvoir parler avec d'autres. On se sent moins seul et moins désemparé parmi tous ces gens.

On aperçoit enfin au loin la fumée grise de la locomotive. La foule se met en mouvement, on se bouscule, des femmes vitupèrent, des enfants pleurent. Débordés, les quelques employés présents se bornent à essayer de procurer une place assise aux malades et aux mutilés de guerre.

La locomotive entre en gare, monstre noir haletant d'où s'échappe de la vapeur qui enveloppe le quai d'un nuage gris. Elle freine dans un

grincement assourdissant.

— Reste près de moi, maman !

La bousculade est inimaginable. Gênée par sa grande valise, Luisa est refoulée vers l'arrière tandis que sa mère parvient à monter dans un wagon. Tout le monde joue des coudes sans souci de ses voisins. Comme les couloirs des voitures sont bondés, certains entrent par les fenêtres. Luisa comprend qu'elle ne pourra pas monter à bord avec sa valise. Abandonnant son bagage à son sort, elle se fait aider par un agent des chemins de fer pour passer par la fenêtre. Le compartiment, prévu pour six voyageurs, en accueille plus du double. Deux petits enfants ont été installés dans les filets à bagages. Les sièges sont occupés par une dizaine de personnes, les autres sont assis au milieu, sur leurs valises. À l'extérieur, les employés de la gare tentent de s'opposer à la ruée. On entend des appels désespérés, la vieille mère, les jeunes enfants, le bébé sont dans le train, on doit absolument monter les rejoindre… Enfin, la locomotive siffle à plusieurs reprises, une vapeur blanche se répand sur le quai, masquant ceux qui n'ont pu embarquer, et le train s'ébranle lentement.

Le soulagement de Luisa est de courte durée. Coincée entre un jeune homme avec un cache-œil et une vieille femme, elle se demande dans quelle voiture peut bien être sa mère et regrette la perte de la valise. Elle renfermait tant de choses dont elles pensaient ne pas pouvoir se passer ! Impossible d'avouer à sa mère qu'elle l'a abandonnée volontairement, il faudra recourir à un pieux mensonge – ce qu'elle fait rarement et toujours à contrecœur parce que cela lui donne le sentiment de traiter sa mère comme une enfant. Combien de fois n'a-t-elle pas souhaité que la situation soit différente ! Que son père soit encore en vie ! En dépit de sa maladie, il a toujours été son professeur. Il répondait à toutes ses questions, s'occupait d'elle et la protégeait contre la grand-mère. Qui aurait-il été sans cette funeste affection cardiaque ? Mais ces ruminations ne mènent nulle part. S'il avait joui d'une bonne santé, il n'aurait jamais rencontré Annemarie et aurait épousé une jeune noble.

L'air est quasi irrespirable dans le wagon. C'est la première fois que Luisa se trouve dans une telle proximité physique avec des inconnus, qu'elle respire l'odeur de leur transpiration, de leur peau, de leurs vêtements. Et il y a d'autres effluves… Impossible ou presque de se rendre aux toilettes, les couloirs sont bondés. Et, chaque fois qu'on ouvre la fenêtre en dépit du froid, la voisine de Luisa se plaint haut et fort qu'elle ne supporte pas les courants d'air.

— Vous manquez pas d'air, dites donc ! finit par répliquer le mutilé de guerre.

Luisa ne peut s'empêcher de rire, elle engage la conversation. Il sort tout juste de l'hôpital, on lui a accordé quelques jours de

permission.

— Mais ils ne me lâcheront pas, dit-il. Même si je ne peux plus tirer à cause de mon œil.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Un éclat de projectile. Et encore, j'ai eu plus de chance que mes camarades.

Il lui sourit tandis qu'elle ne sait que répondre. Au cours de ces dernières années, elle a survécu comme elle pouvait avec sa mère, a connu la faim, l'effroi des bombardements, vu les morts et les blessés qu'on extrayait des ruines. Mais qu'est-ce que tout cela face à l'horreur du front ?

— Je suis musicien, poursuit-il. Vous aimez la musique ?

— Je l'adore, avoue-t-elle, enfin capable de lui retourner son sourire.

La vieille femme déballe un sandwich au saucisson, marque un instant d'hésitation, puis en donne la moitié à Luisa.

— Tenez, dit-elle. Les jeunes doivent manger. À mon âge, ce n'est plus aussi important.

Ils acceptent avec gratitude. Luisa se charge du partage, soulagée à l'idée que sa mère voyage avec le sac, qui contient les sandwichs, un reste de mélasse, des pommes de terre cuites et un sachet de sel. Elle ne mourra pas de faim. En revanche, c'est elle, Luisa, qui a l'argent et les billets de train, leurs papiers d'identité et les tickets de rationnement. Elle retrouvera sa mère sur le quai à Rostock. Elles se mettront alors en quête d'un hébergement et réfléchiront à la suite des événements. Luisa nourrit secrètement le projet de rejoindre Wiesbaden afin de faire la connaissance de son oncle, Heinrich. Mais, pour le moment, elle a préféré ne rien en dire à sa mère.

Malgré le vacarme du roulis, on entend soudain les sifflements répugnants qui annoncent l'arrivée d'avions ennemis. Le train s'arrête. On sait qu'il vaut mieux descendre et courir s'abriter à bonne distance parce que les pilotes visent le convoi. La petite communauté de fortune qui venait de se créer se défait, Luisa et le jeune soldat s'extirpent du train, escaladent le remblai enneigé, aperçoivent la noire escadrille dans le ciel et se jettent à terre. Un bruit de tonnerre passe au-dessus de leurs têtes, puis les bombes tombent. Le sol tremble, une pluie de pierres et de mottes de terre s'abat sur eux. Étendue sans bouger dans la neige, Luisa se bouche les oreilles. Lorsque le calme est revenu, la jeune femme se risque à relever la tête. Le train est intact, la locomotive laisse échapper un peu de vapeur, quelques voyageurs remontent déjà en voiture. Une femme se redresse péniblement, rajuste son foulard bleu en laine qui a glissé.

— Maman ! crie Luisa. Attends, j'arrive !

Annemarie, qui se trouvait à une cinquantaine de mètres, se précipite vers sa fille.

— Je craignais tellement que tu n'aies pas réussi à monter dans le train ! lâche-t-elle en serrant Luisa dans ses bras.

— Enfin, maman, tu me connais ! Tu sais que je serai toujours là, réplique Luisa pour la rassurer.

— J'ai perdu le sac…

— Et moi la valise…

Elles éclatent de rire. Luisa prend la main de sa mère et ne la lâche pas avant qu'elles soient remontées dans le train. Certes, elles ont perdu leurs bagages, mais elles ont encore l'argent, leurs papiers et quelques tickets de rationnement. Et surtout, elles se sont retrouvées. À présent, il faut poursuivre le voyage vers l'ouest.

Cette fois, elles sont dans un wagon de marchandises. Il y fait plus froid, car on laisse la porte entrouverte afin de faire entrer un peu de lumière. Des planches disposées sur le sol permettent de s'asseoir. Le confort est rudimentaire… Luisa et sa mère se blottissent l'une contre l'autre pour s'apporter de la chaleur.

— Si tu m'avais écoutée, Luischen, à l'heure qu'il est nous serions chez nous en train de boire le thé à côté du poêle…

Luisa a un instant de doute. Et si sa mère avait raison ? Mais, jetant un regard autour d'elle, voyant les gens en loques, amaigris, l'effroi peint sur le visage, elle repense à ce qu'on raconte sur les Russes et se dit qu'elle a bien fait de pousser sa mère à fuir.

— Une fois à Rostock, maman, on pourra peut-être rejoindre Lübeck. Et de là, Hambourg. La porte qui donne sur le monde…

— Tu rêves toujours du vaste monde… Nous n'aurions jamais dû quitter le domaine. Nous aurions fini par y trouver une place.

— À la porcherie, par exemple ?

— Et quand bien même ! Au moins nous aurions une raison d'être là-bas. Mais toi, tu veux toujours partir, partir, partir…

Elle se met à pleurer. Luisa la prend dans ses bras, la console comme un enfant, lui dit tout bas qu'à Rostock elles trouveront sûrement un logis chauffé et un bon lit. À peine Annemarie s'est-elle assoupie, appuyée contre sa fille, qu'on entend de nouveau le sifflement des avions dans le ciel. Une fois de plus, le train s'arrête. Il va encore falloir s'éloigner du convoi, se coucher sur le sol en se protégeant la tête, attendre la fin de l'attaque. Luisa aide sa mère à grimper sur le talus et à gagner un petit bois d'arbres dénudés. Elles s'assoient sur le sol, cramponnées l'une à l'autre. Cette fois, la cargaison mortelle atterrit loin de la voie ferrée, dans les champs, soulevant des blocs de terre, creusant des cratères.

— Nous aurions pu rester dans le train, Luischen.

Annemarie est épuisée. Elle ne sent plus ses pieds, elle a le dos raide, la tête douloureuse.

— On sera bientôt à Rostock, maman. Encore un peu de courage. Viens, regagnons le train.

Elles parviennent à trouver des places dans un compartiment. Luisa s'installe par terre tandis que sa mère s'assoit à côté d'un couple d'un certain âge. Il faut du temps pour remettre la locomotive en marche, puis les sifflements et le martèlement des pistons s'accélèrent jusqu'à se fondre dans un bruit cadencé.

Le soir, on arrive en vue de Rostock. Tandis que le train décrit un large virage, la ville s'offre aux yeux des voyageurs sous la lumière rose du crépuscule. Deux clochers étonnamment minces se dressent dans le ciel clair et paisible.

— L'église Sainte-Marie ! s'exclame un homme d'un certain âge. Elle est encore debout ! Ils ne l'ont pas détruite !

— Maman, c'est Rostock ! On a réussi !

Luisa secoue sa mère par l'épaule, repousse le foulard pour l'embrasser sur la joue. Soudain, le train s'arrête brusquement.

— Dehors ! ordonne quelqu'un. Des avions !

On s'exécute à la hâte. Les gens sont fatigués, trébuchent, les enfants pleurent. Quelques personnes âgées décident de rester dans le train, advienne que pourra. Luisa force sa mère à la suivre. Elle sait avec quelle facilité les projectiles traversent les toits et les cloisons des trains. La clarté du ciel fait d'eux des cibles faciles pour les pilotes. Comment peut-on tirer ainsi sur des femmes et des enfants comme s'il s'agissait de gibier ?

Soudain, elle découvre un passage, un étroit tunnel sous les voies qui permet de rejoindre l'autre côté du champ.

— Vite, maman ! Là, on sera en sécurité !

Annemarie se laisse traîner, le souffle court. Parvenues dans le tunnel, elles s'accroupissent sur le sol, écoutant le crépitement des mitrailleuses qui ne peuvent les atteindre dans leur abri. L'attaque est brève. Les avions sont sur le chemin du retour, ils se sont bornés à lâcher quelques salves au passage.

— Ne bouge pas, maman, je vais voir si on peut sortir.

Dehors, le ciel est resté clair et dégagé. Seule la lumière s'est atténuée, la nuit approche. Quelques voyageurs se traînent péniblement jusqu'au train, d'autres sont encore étendus immobiles dans la neige. La locomotive fume légèrement. On jette les dernières pelletées de charbon en espérant que cela suffira pour atteindre la gare de Rostock.

— On va repartir, maman. Viens, je vais t'aider à te relever.

Mais Annemarie Koch ne réagit pas, pas même lorsque Luisa la prend sous les aisselles pour la redresser.

— Maman ?

Pas de réponse. Son corps bascule sur le côté. Sur son dos, une tache sombre macule le tissu gris du manteau. Elle a été atteinte par un tir.

Luisa est seule, à présent.

1. Stettin est revenu à la Pologne à la fin de la guerre de 1945 ; elle s'appelle à présent Szczecin.

HILDE

Wiesbaden, après-midi du 27 mars 1945

Les Américains sont là. Sur les conseils de sa mère, Hilde a suspendu en hâte un drap blanc à la fenêtre du salon. Puis, avec Else et la Künzel, elle a regardé passer les troupes d'occupation : cinq chars dont les chenilles en acier ont réduit en miettes le peu qui restait du trottoir. Les Américains ont pris possession de l'hôtel de ville, dit-on. Et, dans l'immédiat, ils ont installé leurs « *headquarters* », leur QG, à l'hôtel Rose. C'est là que les troupes se dirigent à présent.

« Les nôtres avaient un peu plus fière allure, a fait remarquer la Künzel avec un sourire ironique.

— L'allure de la défaite », a répliqué Else d'un air sombre.

Cela fait des mois qu'elles sont sans nouvelles de Heinz Koch. À cinquante ans, un homme n'a plus la rapidité ni l'endurance d'un jeune de vingt ans. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'il s'est rendu sans résister et qu'il a été envoyé dans un camp de prisonniers américain.

Accoudée à la fenêtre, Hilde hésite entre la joie et la tristesse. La joie que la guerre soit finie, la tristesse d'avoir perdu son enfant. Mais depuis sa fausse couche, quelques jours plus tôt, elle éprouve un curieux sentiment d'irréalité et se meut comme une somnambule.

— Plus de bombes, dit Else avec un profond soupir de soulagement. Et on va enfin pouvoir se débarrasser de ce fichu papier

qui servait à obscurcir les fenêtres. Quel cirque…

— Dormir, renchérit la Künzel. Toute une nuit sans être réveillée par une alerte ! Ça fait une éternité qu'on n'avait pas connu ça.

Elle agite la main, s'attirant le sourire d'un jeune soldat. Sofia Künzel a la cinquantaine. Elle ne se produit plus sur scène et gagne sa vie en donnant des leçons de chant – une activité qui n'a pas été très lucrative ces dernières années… Mais pourquoi les soldats américains ne souhaiteraient-ils pas se former la voix ?

— Pouah, marmonne Hilde. Qu'est-ce qui sent le brûlé comme ça ?

En ce moment, elle est extrêmement sensible aux odeurs. Les âcres effluves qui leur chatouillent les narines lui rappellent la fumée des immeubles en flammes lors de la terrible nuit du 3 février dernier.

— Ça ne peut être que la Storbeck, s'indigne Sofia. Elle a allumé le four, et le vent rabat la fumée vers le bas. Ha, je crois savoir ce qui est en train de se consumer…

— Moi aussi, glousse Else. Elle fait disparaître leur passé « brun », ni vu ni connu. Leurs cartes du parti, les drapeaux qu'il fallait accrocher aux fenêtres pour les défilés…

— Nous aussi, on en a, lui rappelle Hilde.

— Tout le monde en a, réplique la Künzel en haussant les épaules.

Ces drapeaux, tous les ménages avaient été obligés de les acheter, et malheur à celui qui espérait pouvoir s'y soustraire.

— Mais Julia va enfin pouvoir sortir de nouveau, se réjouit Sofia. Et réaménager son appartement. Qu'est-ce que ça me fait plaisir ! Et c'est grâce à nous tous !

Les yeux de Hilde s'embuent, elle sort son mouchoir et se mouche énergiquement.

— Tu es enrhumée ? s'enquiert sa mère. Je t'avais pourtant dit de passer un gilet.

— Mais non, maman…

L'émotion l'a étreinte, la joie et un brin de fierté. Ils ont réussi à sauver Julia. Si seulement son père le savait ! Lui qui a tout fait pour la mettre à l'abri ! À cet instant, Hilde s'aperçoit que son état de sidération s'est dissipé. Elle est revenue dans le monde des vivants.

Lorsque Sofia monte aider Addi et Julia à remettre l'appartement de cette dernière en état, Hilde et sa mère se retrouvent seules à la cuisine.

— Tu veux bien laver les pommes de terre, Hilde ?

Les pommes de terre, toutes ratatinées, sont coupées et cuites avec la peau. Il n'y a plus de lard, mais il reste des cubes de bouillon et un bocal de carottes. Chacun apporte son pain. Et, en l'honneur de cette journée, Else veut ouvrir le dernier bocal de prunes.

— Maman…

— Oui ?

— Personne ne doit rien savoir… pour la fausse couche.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais le crier sur les toits ?

— Non… Je voulais dire… même papa, quand il sera rentré. Et Willi et August…

Else soupire en tirant énergiquement sur la rondelle en caoutchouc qui maintient le couvercle du bocal.

— Je n'aime pas avoir des secrets pour ton père, Hilde.

— Je sais… S'il te pose la question, il va de soi que tu ne pourras pas mentir. Je ne te le demanderais jamais. Tout ce que je souhaite, c'est que tu ne lui en parles pas de ta propre initiative. Ça ne ferait que l'attrister, tu ne crois pas ?

— Tu as raison, chérie… J'aimerais tant qu'il rentre…

Else dissout les cubes de bouillon dans la soupe aux pommes de terre et ajoute les carottes. Cela n'a pas l'air mauvais, se dit Hilde, qui sent soudain s'éveiller son appétit après plusieurs jours où elle n'a pu avaler une bouchée. Elle prélève un peu de soupe avec une cuillère, souffle dessus, puis la goûte prudemment. C'est plutôt bon.

— Tu sais quoi, maman ? Il faut qu'on pense à rouvrir le café.

— Rouvrir le café ?! Et que comptes-tu servir aux clients ? De la tisane à la menthe et du pain sec ?

— On trouvera bien. Et puis peut-être qu'on obtiendrait des rations spéciales.

Quoique impressionnée par le soudain élan d'énergie de sa fille, Else reste prudente.

— Nous rouvrirons, Hilde, c'est une certitude. Mais plus tard, quand la situation se sera améliorée.

— Bon sang, maman ! Mais tu ne comprends donc pas ? C'est maintenant qu'il faut le faire ! Le plus tôt possible. Avant que d'autres nous prennent de vitesse.

— Mais je ne vois pas qui viendrait. En ce moment, les gens ont d'autres chats à fouetter que de siroter une infusion au Café Engel.

— Les Américains, par exemple. Un sympathique café allemand où ils pourraient manger du gâteau à la crème et de la forêt-noire, ça devrait leur plaire.

— De la forêt-noire…, répète Else sans pouvoir réprimer un rire.

— Ils nous donneront ce qu'il faut, poursuit Hilde, emportée par son enthousiasme. Crème, sucre, œufs, schnaps… Quand ils auront compris leur chance, ils nous ouvriront tout grand leurs entrepôts.

— Ah, Hilde, ce n'est qu'un beau rêve. Et puis il y a un minimum de décence à observer. Les forces d'occupation sont là, mais la guerre n'est pas terminée. Berlin n'est pas tombé. Et tu voudrais que j'accueille des Américains au Café Engel ?

Elle remue la soupe, ajoute un peu de sel. Debout à côté d'elle, Hilde bout d'impatience, irritée par son inertie. Si son père était là, il l'approuverait sûrement. C'était toujours lui qui se risquait courageusement à de nouveaux projets. Sa mère, elle, s'accroche à ce qui existe déjà. Or il vaut mieux se lancer dans une folle entreprise que rester assis bien au chaud sans rien faire, Hilde en est convaincue.

— Il suffit de faire un grand ménage et d'arranger joliment la salle. Accrocher quelques photos…

Deux jours plus tôt, elles ont brûlé le portrait d'Adolf dans le poêle. Quel soulagement ! On se sentait continuellement observé par ce visage. À présent, on pourrait remettre Mendelssohn au-dessus du piano. C'était le compositeur préféré de Hubsi Lindner. Pauvre Hubsi ! Il aimait tant faire de la musique avec Fritz Bogner ! Ces deux-là sont-ils seulement encore en vie ?

Else n'a rien contre un grand ménage. Elles se mettent au travail dès le matin suivant. Après un petit déjeuner frugal, la mère et la fille commencent à nettoyer la salle de fond en comble. Les vitres des fenêtres se sont lézardées par endroits lors des bombardements, de sombres toiles d'araignée s'étirent sur le verre. Mais, jusque-là, aucune vitre ne s'est brisée à l'exception de celles de la porte d'entrée. Au terme d'efforts acharnés, Hilde parvient à redonner à l'ange noirci une teinte cuivrée, même s'il est encore un peu terne et taché.

— C'est mieux que rien, dit-elle en s'assoyant, épuisée. Il reste un peu de peinture dorée à la cave. Je repasserai une couche.

De son côté, Else a nettoyé les fenêtres. L'eau est noire dans le seau. Une des deux canalisations étant toujours hors d'usage, il faut se montrer économe avec l'eau potable.

— Les nappes bordeaux ? Pas question, Hilde ! Qui les laverait ? Or on ne verra jamais une nappe tachée au Café Engel ! Je préférerais encore qu'on n'en mette pas.

— Mais enfin, maman ! Des tables nues, c'est sinistre !

— J'ai dit non, et basta !

Alors qu'elles se disputent avec entrain, la porte de la cage d'escalier s'ouvre, livrant passage à Julia Wemhöner, suivie de la Künzel. Les deux femmes, venues proposer leur aide, sont accueillies chaleureusement. La veille, Addi a eu le plus grand mal à convaincre Julia de prendre le dîner avec eux. Elle s'est finalement risquée à descendre une petite demi-heure, mais elle a été incapable d'avaler la moindre bouchée. Elle sursautait à chaque bruit qu'on entendait dans la rue. Addi l'a raccompagnée à l'étage afin qu'elle ne se retrouve pas inopinément devant Wilfried Storbeck.

— Oui, nous avons besoin de bras, répond vivement Hilde avant que sa mère ait pu dire quoi que ce soit. Nous remettons le café en état.

— Formidable ! s'exclame Julia avec un grand sourire. Le Café Engel m'a tellement manqué !

— Alors ne perdons pas de temps, dit la Künzel en retroussant les manches de son chemisier.

Hilde prend aussitôt la direction des opérations. On sort les nappes de l'armoire, de même que les vases et les petits porte-serviettes en métal. Julia propose de raccommoder les nappes abîmées afin qu'elles aient l'air comme neuves.

— Ah, c'est joli, non ? On a encore le muguet artificiel ?

— Oui, il est dans le placard. Ah, les cendriers, on a failli les oublier !

— Où sont les coussins de chaise ?

— Regardez-moi ça : le plateau en argent dont Finchen se servait pour les flûtes à champagne a entièrement noirci !

Finchen a été serveuse au Café Engel pendant des années. Robe noire et petit tablier blanc. Un peu ronde, très féminine. Elle rangeait son petit bloc et son crayon dans son tablier et conservait son porte-monnaie dans une poche supplémentaire attachée à sa taille avec une chaîne d'argent. Quand la guerre a éclaté, elle est partie rejoindre de la famille à la campagne.

Else enlève une toile d'araignée au plafond en poussant un profond soupir. Tant d'efforts pour une entreprise absurde…

— On va réussir, maman ! Fais-moi confiance !

Le cellier aménagé à la cave par Heinz Koch ne contient plus grand-chose : de la farine, un demi-sachet de sucre, du chocolat à cuire, de la levure, un paquet de cerises en pâte d'amande périmées pour la décoration des gâteaux… Mais comment faire une pâte digne de ce nom sans crème ni œufs ? La poudre d'œufs est un pis-aller dont il faudra se contenter. Sa mère est une pâtissière hors pair, elle se débrouillera. Et si les Amerloques ne viennent pas, il se trouvera sûrement des gens qui pourront s'offrir une part de gâteau aux cerises et une tasse de faux café au Café Engel. Les riches dames du quartier résidentiel qui venaient autrefois ne peuvent pas s'être toutes volatilisées.

Pendant ce temps, la Künzel fait le tri des photos.

— Gründgens, on enlève… Et qu'est-ce qu'on fait de Zarah Leander ?

— Dans l'armoire ! répond Hilde.

Elle tient à faire le ménage parmi les artistes. Gründgens a fait naguère une courte apparition au café, un drôle de type, pas aimable, sur la réserve. Rühmann est venu, lui aussi, il était jovial. Quant à Zarah Leander, elle a fait à Hilde l'effet d'une sotte prétentieuse. Ouste, dans l'armoire !

Mais Julia n'est pas d'accord.

— Tu ne peux pas faire ça, Hilde ! se récrie-t-elle. Tous ces artistes n'ont vécu que pour leur art, on ne peut pas les rendre responsables de ce qui s'est passé ! Et puis je ne veux pas qu'on enferme qui que ce soit. Tout le monde a le droit d'être là.

Sa protestation est entendue. Hilde repense à son père, qui n'a jamais voulu enlever de photos – il avait trop de respect pour les grands artistes.

— Alors mettons-les ailleurs, propose Hilde. Vous voulez bien m'aider ?

Julia accepte avec joie. D'autant plus qu'elle connaît certains de ces acteurs et de ces chanteurs dont elle a fait les costumes. C'est pour elle l'occasion de replonger dans ses souvenirs, de raconter des anecdotes. La Künzel ne tarde pas à l'imiter.

— Sur scène, il disait toujours « atte-tirer », glousse-t-elle. Pour qu'on entende bien les deux *t*.

— Elle avait cloué un vieux hareng sous la table de maquillage de son partenaire. C'était une vraie garce ! Ils ont mis plusieurs jours à trouver d'où venait l'odeur…

À cet instant, Addi ouvre la porte pour s'enquérir du chien. À la vue de Julia en action, il a un large sourire et juge indispensable de se joindre à l'opération photo. Et, bien sûr, lui aussi a de multiples histoires en réserve.

— Un jour qu'Eddi Graff ne voyait pas où se trouvait la recension de son spectacle dans le journal, un de ses collègues lui a conseillé de consulter la rubrique des crimes et faits divers.

Soudain, on frappe à la porte d'entrée, retapée par Addi à l'aide de planches. Quelqu'un glisse un regard à l'intérieur par une des fenêtres fraîchement nettoyées. On aperçoit un uniforme verdâtre, un casque.

— Les Américains, chuchote Else, effrayée.

Les rires se sont tus, tous sont figés sur place. Addi pose un bras protecteur sur les épaules de Julia, paralysée de peur.

On frappe de nouveau, cette fois avec plus d'énergie : le soldat américain cogne du poing contre les planches. Après un regard à Else, Addi franchit la porte tambour pour aller ouvrir. Ses compagnes se précipitent aux fenêtres.

— Bonjour… *Good morning*…

Dehors se trouvent une vingtaine d'Américains, qui braquent aussitôt leurs fusils sur Addi. Les deux officiers présents le scrutent, puis décident qu'il ne représente pas un danger.

— À qui appartient l'immeuble ? demande l'un d'eux dans un allemand parfait.

— À Mme Koch. Elle est…

On ne le laisse pas poursuivre. Le deuxième officier donne un coup de pied dans la porte tambour, qui se met péniblement en

mouvement. L'homme dit quelques mots en anglais à son camarade, et tous deux se mettent à rire, visiblement amusés par cette porte avec ses inserts vitrés.

— Combien de personnes y a-t-il dans l'immeuble ?

— Sept.

Else pousse un soupir de désespoir. Ils sont venus à des fins de réquisition. Quand la maison est occupée de la cave au grenier, ils n'insistent pas. Mais sept occupants pour un si grand immeuble, c'est trop peu…

Les officiers, suivis d'Addi, sont entrés dans la salle tandis que les soldats patientent à l'extérieur.

Celui qui parle allemand est jeune, il a un visage mince, lisse, et des sourcils sombres. Deux rides profondes encadrent sa bouche.

— L'immeuble est réquisitionné ! Vous avez le droit d'emporter chacun une valise, déclare-t-il.

Else s'affaisse contre le rebord de la fenêtre tandis qu'Addi fixe l'homme avec stupéfaction.

— Mais…, bafouille Hilde. Où… où voulez-vous qu'on aille ?

— Vous avez vingt minutes ! répond l'autre sans la regarder. Après, on procédera à l'évacuation.

Il n'y a rien à faire. *Vae victis*, « malheur aux vaincus ». Les Allemands ont perdu la guerre, l'heure des comptes a sonné. Ils doivent faire leurs bagages, abandonner l'essentiel de leurs biens et se mettre en quête d'un logement.

Julia fond en larmes. La Künzel et Hilde s'indignent de cette injustice.

— Mais vous ne pouvez pas faire ça ! Pourquoi notre immeuble… ?

Les Américains font signe aux soldats d'entrer. Tandis que les hommes franchissent un à un la porte tambour, les officiers examinent la salle avec curiosité.

— C'est un restaurant ?

— Un café, répond la Künzel. Le Café Engel…

— Engel, répète l'officier avec un petit rire saccadé. « *Angel* ».

Décidée à défendre sa maison, Hilde a un trait d'inspiration.

— Vous ne pouvez pas nous jeter dehors, monsieur l'officier ! Cette dame que voici est juive. Nous l'avons cachée pendant toute la durée de la guerre. Nous lui avons sauvé la vie au péril de la nôtre. Et maintenant, vous voudriez la mettre à la rue, elle qui a tant souffert ?

Hilde, qui se sait très séduisante quand elle s'anime ainsi, use sans vergogne de son charme sur les deux hommes. Le plus haut gradé veut savoir ce qu'elle a dit.

— *Where is the Jewish lady ?* demande-t-il ensuite.

Addi tapote l'épaule de Julia en signe d'encouragement. Celle-ci a

compris que c'était à elle de jouer et s'approche lentement des deux Américains.

— Je suis Julia Wemhöner.

— Wemhöner ? Vos papiers !

Mais Julia n'a plus de papiers. Elle a jeté la carte d'identité sur laquelle avait été tamponné le prénom juif « Sarah », conformément aux directives nazies. Pendant des années, elle n'a plus été qu'une ombre à la fenêtre, un fantôme logeant dans le débarras. Mais elle a ses souvenirs. Ils sont colorés et pleins de vie. Bien plus vivants que Julia elle-même.

— Ceci est un café d'artistes, monsieur l'officier, explique-t-elle avec un sourire rêveur. Ils venaient tous ici, ils bavardaient, riaient… Tous les grands du théâtre. Les chanteurs célèbres… Fritz Windgassen… Regardez donc. Là, sur le mur. Max Pallenberg… Paul Hartmann… Henny Porten… Käthe Dorsch…

Sa ferveur, son enthousiasme étonnent les deux officiers. Ils regardent quelques-unes des photos, sourient, haussent les épaules avec un air de regret. Ils ne connaissent pas ces gens, n'éprouvent aucun intérêt pour le théâtre sous le régime nazi.

— Il vous reste dix minutes, assène le jeune officier, puis, se tournant vers Julia : Quant à vous, vous allez venir avec nous afin que nous établissions votre identité. Si vous êtes juive, vous avez droit à un logement.

— Mais nous ? Qu'allons-nous devenir ? s'écrie la Künzel.

— Sachez qu'il n'y a pas d'eau potable, ici, intervient Else, qui a décidé de ne pas se rendre sans résister. La canalisation est hors d'usage. Et les poutres du toit ont été endommagées par la bombe tombée sur l'immeuble voisin. Il y a un risque d'effondrement.

Mais ses interlocuteurs ne l'écoutent que d'une oreille. Le plus jeune a pris la photo encadrée que Sofia a posée sur la table en attendant de l'accrocher au mur. Il la contemple, les yeux plissés, essaie de déchiffrer la signature tracée d'une main énergique.

— « Eduard F. Graff »…, marmonne-t-il avant de jeter un regard interrogateur à Julia.

— Oh ! dit-elle en souriant. Un merveilleux acteur, excellent dans les rôles de composition. Je me suis souvent occupée de ses costumes. Un homme si aimable, jamais un signe d'impatience, toujours satisfait. Vous savez, il n'y a que les incompétents qui se donnent de grands airs. Eduard Graff, lui, était un authentique artiste. Obéron dans *Le Songe d'une nuit d'été*, Napoléon, Méphisto… Quand il était sur scène, nous étions transportés ! Il avait un tel charisme… C'était magique !

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

Julia hausse les épaules en soupirant. Hélas, elle l'ignore.

— Ça devait être en 1934… Non, attendez, 1935. Il a quitté

l'Allemagne. Vous comprenez… Il était juif…

— Oui, dit le jeune officier. Il était juif.

Il soupèse la photo, passe le doigt sur la signature, secoue la tête. Puis, fixant Julia, il dit à voix basse, comme si ses paroles n'étaient destinées qu'à elle :

— Eddi Graff est allé à New York. Là, il a travaillé dans une poissonnerie et a trouvé la mort six ans plus tard dans un accident de la circulation. Il ne nous a jamais dit qu'il avait été acteur…

— Vous le connaissiez ?

La question de Julia reste sans réponse. Les deux officiers s'entretiennent en anglais. Le plus âgé semble s'échauffer, l'autre demeure ferme.

— Je garde la photo, dit-il enfin à Julia. Présentez-vous demain à notre quartier général, rue de Bierstadt. *So long*…

Ils quittent la salle, suivis des soldats. Une fois dehors, la troupe se reforme et se dirige vers l'immeuble voisin.

— Je n'y comprends rien…, chuchote Julia. Mais je crois que ce jeune Américain est quelqu'un de bien…

Personne n'ose faire un geste de crainte de dissiper l'illusion. On entend les Américains tambouriner à la porte de l'immeuble d'à côté. Se pourrait-il que cette épreuve leur ait été épargnée ?

HEINZ

Bretagne, mai 1945

La mer ! Heinz a encore la Baltique en mémoire, la station balnéaire de Rauschen où il a grandi. Il aimait tant la mer et se rend compte qu'elle lui a manqué. Le voici à présent sur le sable. Le vent, qui porte en lui l'odeur de l'eau, lui caresse le visage, et il voit au loin une étendue argentée qui scintille sous le soleil. La mer. Mais une mer très différente. Sans doute la Manche. De l'autre côté, c'est l'Angleterre. S'il avait des ailes, tel un albatros, il pourrait les déployer et survoler l'étendue marine. Mais il risquerait de recevoir une salve de balles. Ils sont sous la surveillance de six soldats américains, ont fait halte à un endroit peu fréquenté de la route afin de se vider la vessie et de boire une gorgée d'eau. On ne va pas tarder à repartir dans ce camion militaire étouffant où ils sont serrés comme des sardines et ballotés au gré de l'état de la route. Ils n'ont rien mangé depuis le matin, les estomacs grondent et se contractent de faim. Quelques-uns des prisonniers ont la nausée et crachent une écume blanchâtre.

Heinz se sent lui aussi affreusement mal. Comme la plupart de ses camarades, il n'a qu'une pensée : arriver ! Arriver enfin quelque part, se coucher et se reposer.

On les emmène dans un camp de prisonniers français. Les Américains refilent les captifs allemands à leurs alliés pour s'en débarrasser. La France a besoin de bras pour aider à la reconstruction. On les affectera en fonction de leurs capacités et de leurs compétences

là où la main-d'œuvre est nécessaire. Pourquoi pas, après tout ? Heinz repense à Jean-Jacques, le travailleur forcé de Nîmes, qui a été affecté un temps chez eux : il trimballait des caisses, balayait le sol, transportait des sacs. Quelle absurdité, tout de même, cette guerre ! De jeunes Français sont expédiés en Allemagne pour y travailler. Puis c'est au tour d'un vieil imbécile comme lui de trimer en France au titre des réparations.

« Le mieux, c'est d'être envoyé chez un paysan, lui a dit un camarade. Au moins on a de quoi manger. Ou chez un artisan. »

Quel est le paysan qui voudrait encore de lui, à son âge ? Il n'a rien à espérer de ce côté étant donné qu'il n'a aucune compétence en matière d'agriculture. En revanche, il aurait sa place chez un boulanger. Ou un pâtissier…

— Ils vont nous coller à la conserverie de poissons, dit un jeune type à qui on a coupé les cheveux à ras. T'es debout toute la journée à vider de la poiscaille. Ensuite, tu pues tellement que ton odeur te donne envie de vomir.

— Tais-toi.

— J'ai été stationné à Morlaix il y a trois ans, intervient Paul Segemeier, un garçon de Bonn dont les parents ont un restaurant et qui apprécie la compagnie de Heinz. C'est une belle région. J'ai également été à Saint-Malo. J'y avais une petite amie…

— Je suis sûr qu'elle t'a attendu avec ferveur et qu'elle se réjouit de te revoir, rétorque, moqueur, le jeune homme aux cheveux ras.

Paul rit de bon cœur. Puis il explique que les Bretons détestent les Français. Parce que, il y a bien longtemps, la Bretagne a été un royaume indépendant.

— D'ailleurs, ils ne parlent pas du tout pareil. Les Français ne comprennent quasiment pas les Bretons quand ils parlent leur langue.

— Et alors ? réplique un camarade qui est professeur dans le civil. Va donc faire un tour en Basse-Bavière ou en Frise orientale : tu ne pigeras pas un traître mot !

— Jarret de porc grillé aux choux, soupire quelqu'un au fond du camion. Avec une petite bière Andechs…

— Boulettes de pain avec des champignons à la crème…

— Viande de porc fumée…

Heinz craint déjà que ses camarades ne se lancent une fois de plus dans le jeu des recettes de cuisine, qui les distrait de leur faim dévorante. Ils décrivent leurs plats préférés, en détaillent la préparation, évoquent l'odeur savoureuse qu'exhale la viande lorsqu'on la coupe, la sensation que procure la première bouchée. Certains y trouvent du réconfort mais, chez Heinz, cela produit plutôt l'effet inverse. Aussi est-il content que le camion quitte la départementale et s'arrête après un court trajet cahoteux.

On ouvre les portes. Devant eux s'étend une sorte de champ entouré d'une double rangée de barbelés. Des hommes vêtus d'uniformes allemands crasseux, en loques, sont assis par terre. Au fond, on aperçoit une bâtisse allongée en planches, à côté de laquelle on a monté quelques tentes, beaucoup trop peu nombreuses pour accueillir tous les prisonniers.

— *Allez, allez*[1] *!* ordonnent leurs gardiens, qui se sont placés de chaque côté des portes et gesticulent avec leurs fusils.

Ceux qui ne descendent pas assez vite reçoivent dans le dos un coup de crosse en guise d'encouragement. Le sol est détrempé par la pluie. On s'enfonce de plusieurs centimètres dans la boue et il faut se montrer extrêmement prudent pour ne pas glisser. Après être resté recroquevillé pendant des heures, Heinz a du mal à marcher. Son nerf sciatique se rappelle à son souvenir. En bon camarade, Paul l'aide à sauter du camion sur le sol glissant.

— Ils vont nous faire passer la nuit à l'extérieur, marmonne-t-il.

— Bah, pourquoi pas, après tout ? réplique Heinz, sarcastique. C'est bientôt l'été, non ?

On les conduit au bâtiment de planches qui, vu de près, ressemble à une ancienne chèvrerie et en a d'ailleurs l'odeur. Là, ils doivent se plier à la procédure habituelle : âge, grade, profession, appartenance au parti national-socialiste et, si oui, à quel titre. L'officier qui les enregistre ne parle guère plus que quelques mots d'allemand. De leur côté, les prisonniers ignorent le français. Aussi ne sait-on pas ce que leur interlocuteur comprend de leurs réponses. Heinz possède encore quelques bribes de français, acquises lors de la précédente guerre, mais ça ne lui sert pas à grand-chose. Une fois le bref interrogatoire terminé, on les répartit dans le camp. Heinz se voit donner une couverture et affecter dans un groupe d'hommes d'un certain âge. Le groupe de Paul se trouve à l'autre bout du camp. On ne les débarrasse pas de leurs poux. Manifestement, ici, la direction du camp se fiche du risque de typhus.

Épuisé, Heinz se cherche une place sur le sol humide au milieu de ses camarades, s'enveloppe dans sa couverture et s'endort. La faim et son nerf sciatique le réveillent quelques heures plus tard. Il fait nuit. Au-dessus de sa tête, le ciel noir. Autour de lui, les bruits divers émis par les dormeurs : ronflements sur tous les tons, claquements de lèvres. Le grand gaillard osseux couché à côté de lui grince terriblement des dents. De temps à autre, un prisonnier est secoué par un accès de toux qui tient du râle. Ces pauvres diables ont-ils attrapé une pneumonie à dormir ainsi dans le froid ? s'interroge Heinz, inquiet. Il essaie de trouver une position dans laquelle son nerf sciatique ne le fasse pas trop souffrir, ce qui n'est pas facile car son voisin s'est blotti contre lui, en quête de sa chaleur. Avec la pluie fine

qui traverse lentement les couvertures et les vêtements jusqu'à la peau, il n'y a pourtant pas grand-chose à espérer de ce côté-là.

Au bout d'un moment, Heinz finit par comprendre qu'il ne parviendra pas à se rendormir. Il a connu bien des nuits glaciales au cours de sa captivité chez les Américains. Mais jamais il n'a eu aussi froid que dans ce champ où il est exposé à la fraîcheur humide de l'aube. Des pensées angoissantes fondent sur lui telle une nuée de sinistres oiseaux noirs. Ce n'est pas le moment de s'abandonner à ses réflexions sur l'état du monde et sur son propre sort, Heinz le sait. Hélas, si, de jour, il parvient à lutter contre les idées sombres, la nuit, il ne peut rien contre leur irruption.

Else lui manque tellement ! Il la revoit jeune fille, debout devant le Café Engel, alors qu'il marchait dans l'élégante avenue Guillaume, dépenaillé et affamé. Un de ces innombrables soldats de la Grande Guerre que le destin avait préservés de la mort et de la mutilation et qui, de retour au pays, survivaient tant bien que mal. À la vue d'Else, si coquettement mise avec son tablier blanc en dentelle, il avait promptement détourné le regard, sachant qu'il ressemblait à un vagabond. C'est alors que s'était produit le miracle qui allait changer sa vie : elle l'avait abordé. La jolie fille du propriétaire du café avait adressé la parole à un loqueteux, lui demandant s'il avait faim. Pour ça oui, il avait faim, et pas qu'un peu ! Elle l'avait invité à entrer et lui avait préparé deux sandwichs au saucisson, s'était assise avec lui et l'avait interrogé sans se soucier des regards horrifiés de sa mère. Et puis, de fil en aiguille, il était resté chez elle et y avait trouvé le bonheur. Que penserait-elle en le voyant à présent couché dans la boue, grelottant de froid ? Ah, c'était une bonne chose qu'elle n'en sache rien.

Mais était-elle encore en vie ? Ou gisait-elle sous les décombres de l'immeuble bombardé ? Cette crainte le tourmente sans relâche. Certains de ses camarades, surtout ceux qui sont originaires de l'Est, ont perdu toute leur famille. Quand ils seront libérés, ils seront seuls au monde. Mais ils sont jeunes. Non, il ne faut pas penser à cela. Il ne faut pas pleurer. Un homme ne pleure pas, même quand il a perdu tout ce qui lui était cher.

Il repense à ses parents, dont il n'a jamais eu de nouvelles. Il a mal agi autrefois en les mettant sans ménagement devant le fait accompli. Certes, il n'était pas question pour lui de rentrer à Rauschen et de reprendre le café familial. Il était bien trop amoureux d'Else et s'était attaché au Café Engel. Mais il aurait pu les en informer autrement. Avec tact. Faire le voyage, leur présenter leur belle-fille, les aider à trouver un successeur. Mais il était trop en colère pour cela, se croyant obligé de défendre sa jeune épouse, d'imposer sa décision. Dans ces conditions, la brouille avait été inévitable, car son père était au moins

aussi têtu que lui. Annemarie, sa petite sœur, qui éprouvait pour lui une telle adoration, avait souffert de la situation, elle aussi. Une fille d'une docilité à toute épreuve, si gentille, un peu trop peut-être. Il lui a écrit deux ou trois fois sans jamais recevoir de réponse. Si elle s'est mariée et a quitté Rauschen, elle n'a peut-être pas reçu ses lettres. En tout cas, rien ne l'aura empêchée de prendre la succession de leurs parents au café car, lorsqu'il a été officiellement informé de leur mort, il a renoncé à sa part d'héritage. Si elle est restée dans l'Est, il espère ardemment qu'elle n'a pas été victime des Russes.

Oui, il a commis bien des erreurs dans la vie. Il a mérité son sort. Peut-être n'en a-t-il plus pour longtemps – une pneumonie et, trois jours plus tard, il sera sous terre. Mais ce serait trop simple. Il n'en finira pas aussi vite, il devra boire le calice jusqu'à la lie.

Le Führer s'est suicidé fin avril. Début mai, l'Allemagne a capitulé et s'est livrée sans conditions aux puissances victorieuses. La guerre est finie, la paix sera amère.

Son voisin commence à tousser, il crache ses glaires alentour, et cherche à s'approprier la couverture. Heinz résiste, la lutte se solde par un match nul, chacun en gardant un pan. À l'est point une faible lueur, un jour terne et peu prometteur se lève. Cette dispute a fait du bien à Heinz. Ses sombres pensées se sont dissipées, il ne s'agit plus que de survivre tant bien que mal à l'heure, à la matinée, à la nuit qui viennent. Et si Dieu le veut, il reverra un jour sa famille à Wiesbaden. Il se rendort un moment, puis entame sa première journée dans ce camp de prisonniers français dont il ne sait même pas exactement où il se trouve.

Les semaines suivantes sont une véritable agonie. Les rations alimentaires se réduisent à trois fois rien. Certains jours, ils n'ont qu'une gorgée d'eau. Les conditions d'hygiène sont catastrophiques. La discipline n'en reste pas moins de fer. Ils doivent se rassembler et se tenir au garde-à-vous plusieurs fois par jour pour l'appel. Le baraquement sert principalement d'infirmerie, il est constamment bondé. Ceux qu'on y conduit n'en ressortent jamais vivants, dit-on. Bien qu'affligé d'une forte fièvre et toussant à fendre l'âme, Heinz se garde d'y aller de crainte d'y finir lamentablement ses jours. La pluie a cessé, le temps est au beau. Étendu sur sa couverture, Heinz est bien décidé à guérir sans l'aide d'un médecin et de médicaments. Sa tête est emplie de musique, il réécoute en pensée ses disques bien-aimés, Mozart et Beethoven, les concertos pour piano, la *Symphonie n° 5*, les airs italiens chantés par l'incomparable Caruso. Quand il manque un passage, il reprend depuis le début et, chose curieuse, l'extrait oublié lui revient alors en mémoire.

Régulièrement, les prisonniers sont mobilisés pour des interventions spéciales dans des usines, des fermes ou des mines.

Sachant qu'on bénéficiera alors de repas plus copieux, on se précipite pour faire partie de l'équipe. Heinz se propose lui aussi mais, comme il l'avait craint, on le juge systématiquement trop âgé pour ces travaux. Début août, alors qu'il a perdu tout espoir, on lance un nouvel appel à volontaires.

— *Déminage**… c'est quoi ? s'enquiert Paul, qui fait la queue avec lui pour s'inscrire.

— Quelque chose que tu ferais mieux d'éviter. Une mission suicide.

— Du moment que ça me permet de bouffer, j'en suis. Je préfère encore le suicide à la mort lente dans ce camp de merde !

Heinz le regarde avec compassion : Paul a les joues creuses, les pommettes saillantes, et utilise une ficelle en guise de ceinture pour ne pas perdre son pantalon.

— L'armée allemande a miné toute la côte atlantique, reprend Heinz. Ces engins sont partout, dans le sable, les fossés, les champs…

Paul ne l'ignore pas. Les mines ont fait d'innombrables victimes parmi les paysans. Ceux qu'elles n'ont pas tués restent mutilés à vie. Dernièrement, toute une famille a péri, les parents et leurs trois enfants, dont un nourrisson.

— Ils ont besoin de volontaires pour repérer les mines et les désamorcer.

— Ah…, gémit Paul. On peut facilement y rester, hein ?

— Si tu es imprudent, oui…

Il va de soi qu'aucun de ceux qui font la queue n'a l'intention d'être imprudent. On fera attention et, avec un peu de chance, tout ira bien. C'est aussi ce dont Heinz essaie de se convaincre. Mais quand il pense aux enfants qui ont été déchiquetés par les mines, il a honte d'être allemand. Quoi qu'il puisse arriver, il veut aider à débarrasser la région de ces engins meurtriers. Poser des mines est contraire à l'honneur militaire. C'est une stratégie d'une sournoiserie sans égale parce qu'elle touche des innocents.

Cette fois, on l'accepte. Heinz Koch de Wiesbaden est jugé apte au travail de déminage. Il rassemble les quelques effets qu'il a pu se procurer depuis son arrivée et se dirige avec les autres vers la sortie du camp. Là les attendent deux Français en civil portant un brassard et exerçant la fonction de policiers auxiliaires. Armés de fusils, ils accueillent le petit groupe de volontaires avec méfiance. Ils se rendent à pied à la gare de la localité voisine sous un soleil de plomb, prennent un train et poursuivent leur voyage en direction de l'ouest. Assis l'un à côté de l'autre, Heinz et Paul contemplent la mer bleu-vert dont la surface étincelle. Des mouettes survolent l'étendue marine. Au loin, on aperçoit un bateau, sans doute des pêcheurs. Heinz est envahi par une intense nostalgie. Être libre. Ne plus être soumis au bon

vouloir des gardiens. Avoir le droit de se déplacer à sa guise. À l'époque où il pouvait le faire, il n'appréciait pas ce privilège à sa juste valeur. À présent, il sait qu'il n'y a rien de plus précieux que la liberté.

— *Comme ça pue* !*

Lors du dernier arrêt, plusieurs femmes sont montées dans le train. Elles fixent avec animosité les captifs allemands, aisément reconnaissables aux lettres « PG », « prisonnier de guerre », inscrites sur leur tenue. Elles ont raison, ils sentent terriblement mauvais. Rien d'étonnant quand on est contraint de porter les mêmes vêtements pendant des mois. Au bout d'un moment, elles se lèvent et sortent sur la plate-forme du wagon.

— *Sales boches* !*

Paul, qui lit les noms des localités dans les gares, soutient qu'ils se trouvent à proximité de Dinan, il connaît la région. Autrefois, les villages de la côte étaient peuplés de pirates, qui partaient régulièrement en expédition. Par la suite, ils ont appris à plumer les touristes, c'était plus facile et moins risqué. Il est d'excellente humeur, presque euphorique, au point que Heinz en conçoit des inquiétudes. Cependant, lorsqu'ils arrivent enfin à destination et poursuivent leur chemin à pied dans les dunes, il apparaît que l'optimisme de Paul était plus que fondé. On les conduit dans une villa isolée, une bâtisse ornementée à colombages avec de petits balcons et des encorbellements vitrés, qui a indiscutablement été autrefois un hôtel. Ils y trouvent d'autres prisonniers de guerre allemands venus de divers camps, qui se sont tous portés volontaires pour cette périlleuse mission.

— On se croirait au paradis ! s'exclame Paul en entrant dans une chambre contenant deux lits. Des oreillers ! Des matelas ! Et il y a même des draps et des couvertures ! On est en vacances, Heinz !

Il y a l'eau courante et une baignoire démodée reposant sur des pattes de lion en fonte. Ils remplissent la baignoire et prennent un bain froid, se savonnent copieusement, se lavent les cheveux, désormais trop longs, et se rasent avec le nécessaire de Paul. Pendant qu'ils parachèvent leur toilette devant la glace, les suivants entrent dans la salle de bains et vident la baignoire, pliés de rire à la vue des traces noires sur l'émail blanc. Puis ils prennent un bain à leur tour.

Descendus dans la luxueuse salle à manger, ils osent à peine toucher les élégantes chaises blanches. Il y a des palmiers artificiels, des rideaux de brocart, des tapis rouge clair. L'établissement n'était sûrement pas bon marché. Sans doute a-t-il accueilli à une certaine époque le gotha du monde entier, venu profiter des bienfaits de l'air marin.

Le repas est copieux et nourrissant. Une épaisse et délicieuse soupe au riz contenant de la viande en quantité, pour l'essentiel des abats. Ils

se remplissent la panse, boivent de l'eau claire, et ont même droit à une giclée de compote de pommes en dessert. Heinz, prudent, mange avec modération. Paul, qui s'est jeté sur la nourriture, passe ensuite la moitié de la nuit aux toilettes, installées derrière la villa, dans une annexe. Il n'est pas le seul à qui cette abondance inhabituelle n'a pas réussi.

Quelques jours s'écoulent sans qu'on les envoie en mission. On fait connaissance, on passe les soirées ensemble à parler du pays et de la famille. Quelques-uns jouent aux cartes, d'autres, qui ont trouvé une salle de billard, s'offrent une petite partie. Curieusement, personne ne songe à fuir alors qu'il serait facile d'escalader une des fenêtres du rez-de-chaussée et de se fondre dans la nuit. Pendant la journée, ils lavent leurs vêtements, traînent, mangent, dorment. Il y a même du tabac avec lequel on roule des cigarettes. Un jour arrive un Français qui se présente comme le chef démineur. C'est un homme d'un certain âge, grand et barbu, qui marche un peu voûté et possède un regard clair de marin. Il parle trois mots d'allemand, mais a apporté toute une série d'ouvrages où sont représentés les différents modèles de mines. Il les prie d'examiner attentivement les illustrations afin qu'ils sachent comment s'y prendre.

— C'est tout simple, dit Paul. On ôte les fils, et le détonateur est foutu.

Heinz est moins optimiste. Il existe trop de modèles différents. Désamorcer une mine est un travail de professionnel, qu'ils ne sont pas à même d'accomplir. Mais ses protestations ne servent à rien, le chef ne comprend pas ce qu'il lui dit. C'est un type sympathique, originaire d'un petit village des environs où il est instituteur. Avant la première mission, il emmène les démineurs allemands au bord de la mer, les laisse se baigner et nager, s'étendre sur le sable, écouter le cri des oiseaux marins et le bruit des vagues. Heinz savoure ce moment sans réserve. C'est fou tout de même ! Il se croirait revenu à Rauschen, au bord de la Baltique. Il gambade comme autrefois dans les vagues, se couche sur le sable, les bras écartés, et se laisse sécher au soleil. Son nerf sciatique s'est calmé, il ne le sent plus.

— Si ça pouvait continuer comme ça ! s'exclame Paul, allongé sur ses vêtements à côté de lui. Ce job de démineur est sensationnel !

Heinz garde le silence. Pourquoi lui gâcher le plaisir ? Ce qui compte, c'est l'instant, ici et maintenant. Demain est loin et représente le cadet de leurs soucis. Sur le chemin du retour, ils croisent une paysanne avec un grand panier, sans doute sortie ramasser des moules. Elle a de la malice dans le regard, la brave vieille. Alors qu'elle passe devant Heinz, elle lui donne en cachette une petite pomme rouge.

— Tu lui as tapé dans l'œil, Heinz ! s'écrient les autres en riant.

Elle t'a donné une pomme, comme Ève l'a fait avec Adam au paradis…

Ce qui voudrait dire que je serai bientôt chassé du paradis, songe Heinz. Il n'en mange pas moins la pomme, qui est un peu acide, mais bonne et juteuse. Durant la nuit, il rêve qu'il est rentré chez lui et qu'il est couché dans son lit, Else à son côté. Dehors, l'avenue Guillaume s'anime peu à peu. Quelques premières voitures, des fiacres, le balayeur de rue, le jeune laitier qui dépose les bouteilles dans l'entrée. Le vent fait bruisser le feuillage des platanes.

Le lendemain matin, on passe aux choses sérieuses. Le chef les emmène vers l'intérieur des terres, jusqu'aux champs d'avoine, de seigle et de sarrasin. Puis on emprunte des sentiers pour se rendre dans la zone dangereuse. Le chef leur montre la première mine, elle se trouve en bordure du chemin, à moitié dissimulée sous les mauvaises herbes. Il faut la soulever avec précaution et la déposer sur le chemin pour pouvoir la désamorcer. Ils ont compris, entament leurs recherches avec la plus extrême prudence et dénichent de ces engins explosifs un peu partout, dans les fossés, parmi les herbes, sous les buissons. Il y a des mines rondes, qui ont à peu près la taille d'un moule à gâteau. Et des mines à boîtier non métallique, qui ont l'air de boîtes de conserve. Elles ont été fixées les unes aux autres avec du fil de fer. Celui qui se prendra les pieds dans un de ces fils provoquera l'explosion de plusieurs engins remplis de billes de plomb, de bouts de ferraille ou de clous pointus.

— Ceux qui ont inventé ces trucs sont de vrais salopards, dit Paul. Ils veulent tuer qui ? Les paysans ? Les vaches ? Les enfants qui viennent jouer ici ?

Ils découvrent également des mines à boîtier en bois, qu'ils doivent partiellement déterrer et débarrasser des mauvaises herbes. À chaque mine qu'ils déposent intacte au milieu du chemin, leur crante de l'accident fatal recule. Il suffit de veiller à ne pas faire de faux mouvement et à ne pas toucher le détonateur.

Au bout de quelques heures, le chef déclare que la journée est finie, il est temps de rentrer.

— Et qu'est-ce qu'on fait de ces trucs ? demande un des prisonniers.

— Apparemment, un expert de Rouen va venir les désamorcer, répond un camarade qui comprend quelques mots de français. On va établir un barrage avec des branches pour signaler le danger.

Ils se mettent à ramasser du bois sec sous les pommiers qui poussent en bordure du chemin, brisent également quelques branches mortes et font deux tas : un devant les mines ; l'autre, derrière.

— Est-ce qu'on peut prendre quelques-unes de ces petites pommes ? demande Paul. Là, dans l'herbe. Les fruits tombés, on a le droit de les ramasser, hein ?

Les secondes suivantes paraissent à Heinz déborder de mouvements, d'images et de bruits. Il voit Paul se baisser pour prendre les pommes, entend le Français lancer un cri d'avertissement et suit en même temps du regard l'envol soudain d'un merle qui se trouvait sur le pommier…

— *Pas là ! Attention ! Ne touche pas le sol* !*

Brusquement, Heinz devient sourd. Il voit des mottes de terre projetées dans les airs, le pommier est secoué comme par une violente bourrasque, tout devient rouge, le soleil couchant a rempli tout le ciel, une pluie rouge retombe sur le sol, il se sent étouffer.

1. En français dans le texte. Par la suite, ces mots ou expressions seront signalés par un astérisque.

HILDE

Wiesbaden, avril 1945

Il pleut à torrents. Assise à une table du Café Engel, Hilde a ôté la belle nappe pour la remplacer par un vieux chiffon. Elle polit avec ardeur les fourchettes à gâteau et les petites cuillères noircies. Après quoi elle passera aux pots à crème. Dans la cuisine, Else prépare un gâteau pour l'anniversaire de Julia. Ce sera sans doute un quatre-quarts, réalisé avec de la poudre d'œufs et un glaçage au massepain. Entre-temps, Julia s'est présentée à l'hôtel de ville et a reçu de nouveaux papiers d'identité et des tickets de rationnement.

« Quel bazar ! a-t-elle raconté. Personne n'est capable de prendre une décision, on ne retrouve pas les dossiers, et tout le monde a une peur bleue des Américains ! »

Après la fuite du maire national-socialiste Piekarski, une administration provisoire s'est constituée sous l'autorité du directeur des affaires courantes Gustav Hess. Elle est placée sous la surveillance du gouvernement militaire américain. La puissance occupante a investi les bureaux si bien que certains services ne sont plus à même de faire leur travail. Sans compter que, l'hôtel de ville ayant été très endommagé par les bombes, une grande partie des locaux sont inutilisables.

« L'heure des comptes a sonné ! s'est réjoui Addi, qui a accompagné Julia. L'administration municipale est passée au crible et ceux qui ont des choses à se reprocher sont envoyés dans un camp d'internement près de Darmstadt. Je n'aurais jamais pensé voir ça un

jour ! Storbeck n'a qu'à bien se tenir ! »

Seule la Künzel partage son sentiment de triomphe. Else et Hilde estiment qu'on devrait tourner la page de l'internement, et Julia déclare qu'on ferait mieux de rebâtir le théâtre plutôt que d'enfermer les gens. Les tickets de rationnement qu'on lui a donnés sont de peu d'utilité : la plupart des magasins sont fermés, beaucoup de commerçants ont peur et gardent leur marchandise pour eux.

— Ce n'est pas le moment rêvé pour rouvrir un café, fait remarquer Else depuis la cuisine. Interdiction de sortir de 9 heures jusqu'à 15 heures. Et à 18 heures, on doit être rentré. Ajoute à ça le mauvais temps. Au fait, tu as vu le chien ?

— Il est en haut, sur le lit, répond Hilde.

Elle examine une fourchette à la lumière. Il reste des taches noires. Ce produit à base de charbon et de soude est bien moins efficace que le bon vieux Sidol. Mais pour l'heure, il ne faut pas espérer en trouver. Tout comme beaucoup d'autres articles. Même la poste marque le pas. Cela fait quinze jours qu'on n'a pas reçu de courrier. Aucune nouvelle de Willi et d'August. Encore moins de Heinz. Sont-ils seulement encore en vie ?

Quelqu'un actionne la porte tournante. Le facteur ? Un client ? La voisine qui vient quémander une tasse de farine ? Non, c'est Gisela, qui ne supporte pas la cohabitation avec ses grands-parents et passe régulièrement voir Hilde. Elle ôte son imperméable dégoulinant et secoue ses cheveux mouillés, qui lui retombent en mèches sur la figure.

— Quelle plaie ! grogne-t-elle. Ce matin, je me suis fait une mise en plis, mais avec ce temps c'est peine perdue. Vous auriez une petite tasse d'infusion de menthe pour une pauvre fille frigorifiée ?

Ravie de la voir, Hilde lâche ses fourchettes, s'essuie les doigts et s'installe avec elle à la table voisine.

— Bien sûr ! On a même un peu de café en grains, mais on ne le servira que demain, pour l'anniversaire de Julia.

Gisela est impressionnée. Le vrai café est devenu un luxe. Au marché noir, il atteint des prix faramineux.

— Julia l'a eu par les Américains. C'est vraiment un amour. Elle a fait des manteaux d'hiver doublés pour les enfants de Mme Drews en se servant de vieux vêtements qui se trouvaient dans l'armoire. Et elle a repris un tailleur d'automne pour ma mère.

Gisela fait chorus : Julia Wemhöner a un cœur d'or, ce qui ne l'empêche pas d'être un peu bizarre. Ou rêveuse, disons.

Else apporte une tasse de tisane à Gisela, accompagnée de sucre et d'un tout petit biscuit passablement dur, qu'il faut tremper dans le

chaud breuvage pour le ramollir.

— Comment vont ta mère et tes grands-parents ?

Gisela hausse les épaules. Il y aurait tant à dire…

— On est très à l'étroit, ce qui occasionne des disputes. Et avec ça, mon grand-père a le cœur fragile…

— Je suis désolée d'entendre ça. Tu leur transmettras mon bonjour. Je te donnerai quelques biscuits. Ils sont un peu durs, comme tu vois, mais ils se laissent manger.

— Je vous remercie, madame Koch !

Hilde n'ignore pas que c'est avec sa mère que Gisela a le plus de problèmes. Johanna Warnecke est demeurée une fervente adepte du Führer et ne veut pas reconnaître que le Reich millénaire célébré par Hitler a vécu. Les V2, l'arme miracle promise par le régime, les mèneront à la victoire finale, soutient-elle obstinément. Et alors, ceux qui sont restés fidèles au Führer seront récompensés. Les renégats, eux, recevront le châtiment qu'ils méritent…

— Si vous voulez, vous pouvez vous installer dans l'appartement d'August. Les Storbeck n'ont besoin que d'une chambre. Vous devrez partager la cuisine et la salle de bains…

— Merci, répond poliment Gisela. Ce serait bien, mais nous ne voulons pas vous déranger.

Hilde n'insiste pas. Elle serait ravie d'avoir son amie dans la maison, mais Johanna Warnecke ne leur apporterait que des ennuis.

— Il y a du neuf ? demande-t-elle une fois que sa mère a regagné la cuisine.

Gisela lui apprend que les Américains ont emménagé dans des immeubles de la rue de Bierstadt. Tout est très surveillé.

— Ils crèvent de trouille à l'idée que des membres de l'organisation « Loup-Garou » puissent infiltrer leurs rangs et commettre des attentats[1].

Hilde juge cette crainte absurde, mais de fait on n'est sûr de rien. Il y a encore tout ce qu'il faut de cinglés pour croire en la victoire finale de l'Allemagne. Gisela rapporte que le gouvernement militaire américain a strictement interdit toute fraternisation. Les soldats ne sont même pas autorisés à serrer la main d'un Allemand…

— Les membres de la force d'occupation n'ont pas le droit de nous parler ni d'entrer chez nous sans être armés. Et on les a mis expressément en garde contre les femmes allemandes, qui seraient toutes de malfaisantes séductrices au service d'Adolf Hitler…

Les deux jeunes femmes éclatent de rire. Il est tout de même étrange que les occupants, arrivés avec leurs chars et leurs pièces d'artillerie, aient soudain peur des Allemandes.

— Tant qu'ils défendront ce point de vue, on ne les verra pas ici, soupire Hilde. Et moi qui espérais tellement qu'ils fréquentent le Café

Engel !

Dans l'immédiat, il n'y a pas grand-chose à faire. À une ou deux reprises, la Künzel s'est mise au piano et a joué des morceaux des années 1930. Mais seuls quelques voisins sont venus. Et encore, ils n'ont fait qu'écouter pendant qu'Else leur servait gratis une petite tasse d'infusion. Entendant la musique, deux officiers qui passaient dans la rue ont jeté un regard curieux à l'intérieur, mais ils ne sont pas entrés.

— Ils sont à la recherche d'Allemands pour une foule de petits travaux, poursuit Gisela. Notre voisine lave leur linge et repasse leurs chemises. Dans notre arrière-cour, il y a des centaines de caleçons et de chaussettes qui sèchent sur la corde à linge. Ma mère est horrifiée…

Elles pouffent et Hilde lui demande si les caleçons des Américains sont différents de ceux des Allemands.

— Ah oui ! Ils portent un drôle de truc, chemise et caleçon long d'une pièce. Ils embauchent également du personnel de cuisine, des boulangers. Et des gamins comme garçons de course. Mais surtout ils ont besoin de femmes pour faire le ménage dans leurs bureaux et les appartements des officiers.

— Et… ils paient bien ? s'enquiert Hilde à voix basse en glissant un regard en direction de la cuisine.

Mais sa mère n'a pas entendu. Elle essaie de chauffer le four et peste contre le bois humide qui ne veut pas brûler.

— Ils paient en dollars. Et ils te donnent des conserves de fruits et de viande. Du *corned-beef*. Tu sais ce que c'est ?

— De la viande de bœuf, non ?

— C'est ça, mais ça ressemble à de l'aspic. C'est assez salé et plutôt bon…

Hilde jette un regard admiratif à son amie. Gisela circule à vélo dans la ville, fait de la récupération dans les ruines et glane toutes les informations qu'elle peut. Quel courage ! Et quelle chance qu'elles aient renoué ! Pendant leur scolarité, elles étaient inséparables et multipliaient les farces aventureuses. Mais, lorsqu'elle s'est éprise de Joachim Brandt, Gisela a changé. Elle n'avait plus que son Jo en tête et délaissait son amie. Malheureusement pour elle, Joachim a été envoyé à l'armée juste après son baccalauréat. Et cela fait deux ans que Gisela n'a aucune nouvelle de lui. Cependant, si elles se sont retrouvées, Hilde ne lui a rien dit de Jean-Jacques – elle n'est plus aussi confiante qu'autrefois.

— Si vous proposiez un alcool fort ? reprend Gisela en réfléchissant tout haut. On peut s'en procurer au marché noir. En y ajoutant du sucre et la menthe que vous avez cueillie l'an dernier dans la montagne. Une petite liqueur de menthe… Vous auriez vite du

monde…

— Nous n'avons pas le droit de servir de l'alcool, lui rappelle Hilde. Nous pouvons déjà nous estimer heureuses d'avoir conservé notre licence de café-restaurant. Le schnaps, les Amerloques en boivent dans leurs bars à eux.

Elle le sait par Sofia Künzel, qui essaie de se faire engager comme pianiste de bar. Jusque-là sans succès : on préfère les disques à la musique *live*. Mais on prend tout de même ses coordonnées. Qui sait ? Quelqu'un fera peut-être appel à elle, un jour.

— Une petite liqueur de ce genre, ce n'est pas de l'alcool, insiste Gisela. Plutôt un remède digestif…

Hilde a compris, elles échangent un clin d'œil. Pourquoi pas ? On pourrait peut-être aussi agrémenter la tisane – ou l'ersatz de café – d'une rasade de ce petit schnaps revigorant.

— Nous n'avons presque plus d'argent, fait toutefois remarquer Hilde. Qu'est-ce qui pourrait servir de monnaie d'échange ?

— Le mieux, ce sont les cigarettes.

Oui… Mais sa mère et elle n'en ont pas. Tout au plus quelques vieux cigares que son père conservait « pour après la guerre ».

— Ou les bijoux. Les lunettes. Récemment, quelqu'un a même bazardé le dentier de son grand-père…

Hilde serait prête à sacrifier quelques bijoux. Et on doit encore avoir les lunettes des grands-parents. Mais pour s'en assurer, il faudrait qu'elle demande à sa mère. Or, pour le moment, elle préfère la laisser en dehors de tout cela.

— Sinon, les draps aussi sont très demandés. Le tissu, de manière générale. Tu as encore un appareil-photo ?

Elles auraient dû s'en défaire pendant la guerre – le gouvernement exhortait sans arrêt la population à faire des dons. Mais elles ont triché et l'ont dissimulé dans le débarras. Cela dit, Hilde ne se séparera de l'appareil de son père qu'en tout dernier recours. Il faisait toute sa fierté.

— Et ces trucs, là ? poursuit Gisela en montrant les petites cuillères que Hilde vient de polir.

Une petite tête d'ange est gravée sur l'extrémité supérieure du manche. Ces couverts, M. et Mme Koch les ont fait fabriquer pour le Café Engel dans les années 1920.

— C'est une bonne idée. Mais quelques-unes, pas plus…

— Les Amerloques se les arracheront, ils adorent les souvenirs, affirme Gisela d'un air entendu. Avec ça, tu pourras te procurer des cigarettes, ce qui te permettra de trouver du schnaps. C'est pas plus compliqué…

— Le marché noir fonctionne même par temps de pluie ?

Gisela secoue la tête avec consternation, affligée par tant

d'ignorance. Quand il pleut, les chances de faire des affaires sont encore plus élevées parce que les contrôles sont moins fréquents.

Hilde informe sa mère que Gisela sait où l'on peut se procurer du sucre et de la farine. Elle sort avec elle, ce ne sera pas long.

— Mais il fait un temps de chien !

— Je mettrai mon anorak.

Elle a pris cinq petites cuillères et les fourchettes à gâteau qui vont avec. Pourquoi pas, après tout ? Il en va de la survie du Café Engel, il faut savoir investir. Son père aurait agi de même.

Gisela reprend son vélo qu'elle avait attaché dans la cage d'escalier. À l'heure actuelle, on ne saurait être trop prudent. Dernièrement, raconte-t-elle, un homme a été battu à mort pour un sachet de farine et une boîte de sucre. On l'a découvert au bord du Rhin, sous un pont.

— Dispense-toi de ce genre d'histoires ! proteste Hilde en s'assoyant précautionneusement sur le porte-bagages.

Leur destination : la rue Longue, où déambulent toujours une foule de gens qui ont des choses à vendre.

— Tu veux bien éviter de rouler dans les flaques ? peste Hilde. L'eau gicle, je suis déjà complètement trempée.

— Je peux faire du slalom, mais tu as intérêt à t'accrocher !

— Ça suffit ! Sinon je te chatouille sous les bras.

— On finira toutes les deux par terre dans la boue !

La pluie n'altère pas leur bonne humeur. Elles ont l'impression d'être revenues au temps de leur enfance, quand elles allaient encore à l'école. L'après-midi, elles faisaient du vélo en ville. En été, elles s'installaient avec leurs amies au bord du Rhin, se passaient leurs devoirs pour les recopier. Parfois, quelques garçons se joignaient à elles, Joachim et son petit frère Walter…

— Bon, et maintenant, voyons ce qu'on peut trouver.

Gisela freine et met pied à terre. Hilde saute du porte-bagages. Gisela poussant son vélo, elles remontent lentement la rue, où l'on voit des gens debout devant les vitrines vides, feignant de flâner sur le trottoir, s'arrêtant et engageant la conversation. Avant de montrer la marchandise, on jette prudemment un regard autour de soi pour vérifier qu'il n'y a pas de policiers ou de patrouille américaine à proximité. Puis on ouvre son manteau ou on tire rapidement quelque chose de sa poche, et on négocie.

— Les prix n'arrêtent pas de grimper, explique Gisela. Une boîte de cigarettes américaines coûte déjà cent Reichsmarks.

Elles sont abordées par une femme d'un certain âge qui a du savon à vendre. Une autre propose ses tickets de sucre en échange de lait en poudre. Un adolescent vend du café en grains à un prix exorbitant.

— Les marchands de schnaps viennent de la campagne, explique

Gisela. Ce sont des paysans qui le fabriquent clandestinement dans leur hangar. Ils cherchent surtout des vêtements. Ou des bijoux, des lunettes…

On propose les objets les plus variés, parfois les plus inattendus. Ici, un violon, là, des casseroles, des alliances en or, des livres, des boutons et un nécessaire de couture, une étole en renard qui perd ses poils.

Hilde obtient finalement dix cigarettes pour les petites cuillères et autant pour les fourchettes. Le jeune type qui les lui achète les revendra très certainement aux Américains en réalisant un bénéfice confortable. Mais, d'après Gisela, avec vingt cigarettes, elle devrait pouvoir acquérir deux bouteilles de schnaps. Peut-être même trois.

Et comme si l'on avait commandé du beau temps, il a cessé de pleuvoir. Les immeubles qui n'ont pas souffert des bombardements paraissent tout propres et, sur les arbres, on discerne déjà de petites feuilles vert clair.

— Là… le vieux avec les chaussures avachies…

Une fois de plus, l'instinct de Gisela se révèle infaillible. Le vieil homme est en quête de bottes solides et a deux bouteilles de schnaps à céder, qui viennent, prétend-il, des stocks de l'armée. Au jugé, elles contiennent au plus un demi-litre, peut-être encore moins. En tout cas, ce ne sont pas les bouteilles d'origine. Mais bon…

La négociation traîne en longueur, car Hilde marchande âprement. Cinq cigarettes la bouteille, propose-t-elle. Dix, rétorque le vieil homme. Dix ? Hors de question ! Elle n'ira pas au-delà de sept. Elle ne sait même pas ce que les bouteilles contiennent…

— Dépêche-toi, chuchote soudain Gisela. Il y a deux Amerloques qui arrivent.

Le vieil homme se montre soudain pressé lui aussi. D'accord, sept cigarettes la bouteille. Ce qui fait quatorze. Sait-elle où il pourrait trouver une bonne paire de bottes ? Hilde, prévoyante, l'invite à passer au Café Engel à l'occasion. On aura toujours besoin de schnaps là-bas.

— *Let me have a look ! Where did you get this*[2] *?*

Deux soldats américains ont surgi devant elles. L'un d'eux se saisit de la bouteille que Hilde vient d'acheter. Gisela tente de dissimuler la deuxième sous sa veste, mais elle n'est pas assez rapide.

— *You have more*[3] *?*

— Nous n'avons rien du tout. Ce schnaps est à nous. Rendez-moi la bouteille !

La colère de Hilde se heurte à l'impassibilité de son interlocuteur. Soudain, le vide s'est fait autour d'eux. Les vendeurs se sont mis à l'abri. Les Américains examinant les bouteilles, les secouent. L'un d'eux en débouche une et hume son contenu. La referme avec un signe

de tête satisfait.

— Le marché noir *is forbidden*. *You know this.* Interdit. Vous venir avec nous.

— Mais nous n'avons rien fait de mal !

— J'ai dit vous venir…

Gisela pousse son vélo, Hilde marche à son côté. De loin, on leur jette des regards de compassion. Certains manifestent une joie mauvaise. Les Amerloques s'éloignent avec leurs victimes, les affaires vont pouvoir reprendre.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? chuchote Hilde à l'adresse de son amie.

Gisela hausse les épaules. Comment le saurait-elle ? C'est la première fois qu'elle se fait prendre au marché noir.

— Pas grand-chose, j'imagine, répond-elle cependant. Au pire, ils nous garderont une nuit en cellule…

Et Else, qui n'est au courant de rien et imaginera sans doute le pire si sa fille n'est pas rentrée à 18 heures ! Violée. Enlevée. Tuée… Seigneur ! elle sera dans tous ses états.

— Peut-être qu'ils nous fusilleront…, ajoute Gisela avec un sourire sarcastique.

Hilde n'est pas d'humeur à faire de l'humour noir. Elle a soustrait cinq petites cuillères et cinq fourchettes en argent de leur service de table pour faire du troc au marché noir, et elle en est pour ses frais. Et pour couronner le tout, Gisela et elle se sont fait arrêter. Ils se dirigent vers la rue du Rhin. Sur leur chemin, les passants s'arrêtent. Il y a sûrement des gens qu'elle connaît parmi eux. Quelle honte ! Elles sont traitées comme des criminelles ! Mais à toute chose malheur est peut-être bon : sa mère sera sans doute informée de ce qui s'est passé. Elle sera fâchée, mais rassurée dans le même temps.

Un véhicule de l'armée est garé à l'endroit où la rue Longue débouche dans la rue du Rhin. Sans doute vont-elles devoir monter dedans. Mais comment faire avec le vélo ? se demande Gisela. On ne l'autorisera pas à le garder. Et si elle l'abandonne sur place, elle peut être sûre qu'elle ne le reverra jamais.

— Tu ne vois pas quelqu'un à qui je pourrais confier mon vélo ? glisse-t-elle à Hilde.

C'est alors que les soldats s'arrêtent brusquement pour saluer deux officiers qui passent. Hilde entend une voix qui lui paraît familière. Claire, très énergique. Un rire bref.

— Mademoiselle Koch… C'est bien ça ?

Seigneur ! Elle ne sait plus où se mettre. Devant elle se tient le sympathique officier qui leur a épargné la réquisition quelques semaines plus tôt. Comment s'appelait-il déjà ?

— Oui…, bafouille-t-elle.

A-t-il un petit sourire ? Non, il arbore une mine sévère. On ne sait jamais sur quel pied danser avec cet homme.

— Vous ne vous rappelez pas ? reprend-il.

— Si, si… bien sûr… Vous… vous connaissiez Eduard Graff, l'acteur.

— Exact.

Et il se détourne pour parler à son collègue et aux deux soldats. En anglais, cela va de soi, si bien que Hilde ne comprend pas un mot de leur échange.

— Tu le connais ? chuchote Gisela.

— Oui…

Les deux jeunes femmes patientent, essayant de saisir ce qui les attend, sous le regard des passants, qui secouent la tête. Hilde a l'impression d'être attachée au pilori, comme au Moyen Âge. Et tout ça pour deux misérables bouteilles de tord-boyaux. Comment a-t-elle pu être aussi bête ?

L'officier se tourne vers elles, les considère un bref instant.

— Vous pouvez partir, dit-il.

Hilde ouvre de grands yeux, tandis que Gisela fait déjà faire demi-tour à son vélo. Après un rapide signe de tête, l'officier reprend son chemin avec son collègue, suivi des deux soldats.

— Ils ont embarqué notre schnaps, lâche Hilde, furieuse. Santé !

— Ce qu'il est mignon…, s'extasie Gisela.

— Le schnaps ?!

— Mais non ! L'officier ! Il a l'air sérieux comme un pape. Mais en réalité il est tellement gentil…

— Tu trouves ? marmonne Hilde.

— Et il en pince pour toi…

Hilde ne l'écoute plus, trop occupée à réfléchir à ce qu'elle dira à sa mère. Quelqu'un l'a peut-être déjà mise au courant. Zut de zut ! Le mieux est sans doute de lui avouer la vérité.

1. L'organisation Werwolf, créée en 1944 par Himmler, regroupait des volontaires nazis chargés de combattre les Alliés derrière les lignes de front.

2. « Faites voir ! Où avez-vous trouvé ça ? »

3. « Vous en avez une autre ? »

LUISA

Rostock, fin février 1945

Il fait sombre et froid. Les dernières lueurs du crépuscule éclairent faiblement l'intérieur du passage souterrain. Elles n'arrivent pas jusqu'à elle. Plus rien ne peut l'atteindre.

— Vous ne pouvez pas rester ici.

Elle ne répond pas. Caresse avec amour la joue de sa mère, resserre le foulard, essaie de réchauffer ses mains glacées.

— Vous allez mourir de froid, mademoiselle. Allons, venez…

Pourquoi cet homme l'importune-t-il ? Ne sait-il pas qu'elle doit s'occuper de sa mère ? Annemarie est perdue sans sa fille. Luisa doit veiller sur elle, la conduire plus à l'ouest, là où les Russes ne pourront pas lui faire de mal…

Elle entend un soupir irrité. Cela lui est indifférent. Les inquiétudes de ce jeune homme ne sont pas son problème.

— Soyez raisonnable, enfin ! Vous ne pouvez plus rien pour votre mère. Et elle n'aurait sûrement pas voulu que vous mouriez de froid à côté d'elle !

Une souffrance cherche à s'insinuer en elle, une flèche mortelle tente de traverser sa poitrine. Mais elle la repousse, elle est enveloppée dans une cuirasse de glace que rien ne peut détruire. Sa mère a besoin de se reposer un instant, c'est tout. Elle dort paisiblement, le visage détendu. Luisa lui accorde quelques minutes afin qu'elle recouvre ses forces. Après quoi elles se rendront en ville et trouveront une chambre chauffée. De quoi manger. Une boisson

chaude.

— Il va bientôt faire nuit, nous risquons de nous perdre. Allez, venez ! Pourquoi vous montrez-vous si têtue ? Votre mère est morte, je vous dis !

La flèche la traverse. Luisa hurle. Non ! Elle n'est pas morte ! Maman n'est pas morte ! Pas… morte.

Elle éclate en sanglots, se jette sur le corps de sa mère, le serre dans ses bras. Alors, seulement, elle comprend. Elle ne tient plus qu'une enveloppe inerte. La rigidité cadavérique n'a pas encore fait son apparition, mais il n'y a plus de pouls, plus de respiration. La mort a étreint sa mère et emporté son âme.

— C'est bien, chuchote une voix à son oreille. Elle est rentrée à la maison. Là où il n'y a plus ni souffrance ni malheur. Et maintenant, venez avec moi. Je vous en prie !

Quelqu'un la prend par les épaules, l'éloigne de la morte, la soutient lorsqu'elle essaie de se relever. La serre un instant dans ses bras, lui explique qu'il faut repartir sans tarder, la ville se protège des attaques aériennes en masquant ses lumières, bientôt il fera nuit noire.

— Viens, appuie-toi sur moi. Sois courageuse. On va y arriver…

Elle distingue à peine son visage, le bandeau clair qui lui couvre un œil, la bouche qui lui prodigue sans relâche des paroles de réconfort. Attention, ici, il y a un passage raide et verglacé, qu'elle s'accroche à lui. Voilà, maintenant ce sera plus facile. Rostock n'est plus très loin. On aperçoit déjà les premières maisons. Surtout, qu'elle ne lui lâche pas la main…

Luisa avance péniblement dans la neige, ses pieds sont devenus presque insensibles. Elle a l'impression de flotter au-dessus du sol, un sifflement lui vrille les oreilles. À deux ou trois reprises ses jambes se dérobent sous elle. Mais toujours, il est là, la retient pour qu'elle ne s'effondre pas. À un moment, même, il la prend dans ses bras, la porte sur un bout de trajet, jusqu'à ce qu'elle dise d'une petite voix que ça va mieux. Il la repose précautionneusement à terre, attend un instant, puis lui passe un bras autour de la taille tandis qu'ils se remettent en marche. Luisa sent revenir ses forces, une douleur lancinante se fait jour dans ses pieds gelés, si violente qu'elle doit serrer les dents pour ne pas gémir. Il faut continuer à marcher, ne pas s'arrêter. Le blanc tapis de neige, qui retenait encore la lumière, se ternit à une vitesse effrayante, finit par se fondre dans l'obscurité qui s'installe. Les premières maisons – des ombres informes qui surgissent devant eux – se révèlent être les bâtiments d'une gare bombardée. Ce n'est pas un endroit où s'abriter par une nuit d'hiver : il n'y a plus que des amoncellements de pierres, des poutrelles métalliques tordues…

— Là, un wagon ! dit-elle. Peut-être qu'il est ouvert.

— Ce n'est pas une bonne idée, réplique-t-il. Quand il y a des

bombardements, les gares sont toujours une cible privilégiée. Courage, encore quelques pas. Il doit bien y avoir autre chose dans le coin…

Désormais plongés dans l'obscurité, ils sentent soudain une voie pavée sous leurs pieds, une chaussée dégagée. Ils mobilisent leurs ultimes forces, surtout ne pas s'arrêter, ne pas lâcher le rythme de la marche.

— Je n'en peux plus…

Luisa tremble d'épuisement, et son compagnon, lui-même à bout de forces, n'a plus l'énergie de la porter.

— Là-bas… Il y a quelque chose, non ?

— Attends-moi ici… Je reviens tout de suite.

Il disparaît dans la nuit, la laissant seule. Elle lutte contre l'irrésistible tentation de se laisser choir sur le sol et de s'endormir. Ne plus jamais se réveiller. Ne plus sentir la flèche plantée dans sa poitrine. La flèche mortelle. Sa mère est morte. Luisa est responsable de sa mort. Elle a failli à sa mission de veiller sur elle.

— J'ai trouvé quelque chose, dit une voix. Ça devrait suffire pour quelques heures. Attention, il y a des décombres, ici. Prends ma main…

Elle grimpe sur un tas de pierres enneigé, manque tomber – il la retient de justesse. À tâtons, Luisa trouve une porte, qui grince en s'ouvrant.

— Attends…

Une petite flamme surgit. Son compagnon a allumé un briquet et examine brièvement les lieux. Ils découvrent une petite pièce équipée de deux fenêtres aux vitres brisées, partout des meubles cassés, un petit poêle en fonte… Les poutres de la charpente paraissent intactes.

— Je vais essayer de faire du feu. Vois si tu trouves du bois sec sur le sol.

La perspective de pouvoir se réchauffer ranime les forces de Luisa. Comme c'est curieux, songe-t-elle en s'exécutant. Je ne connais même pas son nom, mais on se tutoie.

— Tiens, du papier… Et encore du bois…

Un petit carré vacillant s'allume devant elle, il crépite, une odeur âcre se répand. Luisa approche ses mains glacées des flammes, sent leur chaleur, tremble de tous ses membres.

— La fumée ne s'évacue pas correctement, le conduit doit être bouché, fait remarquer son compagnon. Mais avec deux fenêtres ouvertes, aucun risque de s'asphyxier.

La faible lumière dispensée par le poêle permet à Luisa de voir qu'il sourit. On dirait un aventurier avec son visage rougi et noirci par la suie, son bandeau taché, ses cheveux blond foncé, lisses, qui lui retombent sur le front.

— Au fait, comment tu t'appelles ?

— Friedrich Bogner… Tu peux m'appeler Fritz. Et toi, c'est Luisa, c'est ça ?

Il a entendu sa mère la nommer. L'après-midi, dans le train. Lorsqu'elle était encore en vie…

— C'est affreux, maintenant elle est toute seule là-bas…

Il rajoute du bois, prend le temps de la réflexion avant de répondre.

— Elle n'est pas seule, Luisa, dit-il enfin. Ta mère ne sera plus jamais seule. À présent, elle a rejoint tous ceux qu'elle aimait et qui l'ont précédée…

Luisa acquiesce en essuyant ses joues humides de larmes. Prend conscience un peu tard qu'elle doit avoir la figure maculée de suie à présent. Mais quelle importance…

— Demain, nous irons chercher de l'aide, reprend Fritz. Nous rapporterons son corps afin qu'elle soit enterrée chrétiennement. D'accord ?

— Oui… Fritz, pourquoi est-ce que tu fais tout ça pour nous ?

Le jeune homme se lève, va fermer en partie les fenêtres à l'aide de quelques-unes des planches qui gisent sur le sol. Puis il retourne s'agenouiller devant le poêle pour remettre du bois. Le charbon serait plus efficace, mais c'est déjà fantastique de pouvoir profiter de cette chaleur. On se sent revivre.

— Pourquoi ? répète-t-il en haussant les épaules. Je n'en sais rien. Comme ça.

— Tu m'as sauvé la vie. Je… je t'en suis infiniment reconnaissante.

L'expression de sa gratitude lui est manifestement désagréable. Tâtonnant autour de lui, il trouve une casserole, l'examine à la lueur de la flamme, puis la tend à Luisa.

— Tu veux bien la remplir de neige ? On fera chauffer de l'eau, ce sera presque comme du thé. J'ai encore des biscuits et un reste de pain dans mon sac à dos.

Ils savourent leur collation, trouvant que ce thé à la neige improvisé vaut largement le ceylan. Puis ils s'aménagent un « nid » dans les décombres, tout près du poêle, qui commence à refroidir. Ils dorment blottis l'un contre l'autre, tels Hänsel et Gretel perdus dans la sombre forêt remplie de bêtes sauvages et d'esprits malfaisants.

Le son familier de la sirène les arrache à leur sommeil. Son hurlement montant et descendant emplit la pâle lumière du matin, annonciateur de la mort à tous ceux qui ne se seront pas abrités à temps. Sachant qu'ils n'ont aucune chance de trouver une cave à proximité, ils restent couchés là où ils sont, fixant la lumière bleuâtre qui pénètre dans la pièce. Cela devait être un salon, par endroits on voit encore le papier peint, des vrilles de fleurs et des petits oiseaux. Des pillards ont fouillé la pièce, cassé la table et les chaises, emporté

tout ce qui pouvait encore avoir de la valeur. Le vieux poêle devait être trop lourd pour qu'ils le prennent.

— Regarde, dit soudain Fritz en pointant le doigt vers le haut. Il vaut mieux sortir d'ici.

Luisa constate à son tour que la poutre qui supporte le plafond a fléchi et ne tient plus que par miracle. Les sirènes hurlent sans interruption. Les deux jeunes gens se lèvent, époussettent leurs vêtements, prennent congé du petit poêle qui les a si aimablement réchauffés.

Dehors, ils sont accueillis par un vent glacial, qui manque arracher le foulard de Luisa. Dans le ciel gris, la noire escadrille largue ses bombes, dont on perçoit les sifflements et les impacts sourds. La terre tremble. Et, pendant ce temps, la sirène continue à mugir, faisant entendre sans relâche son chant éprouvant de mort et de destruction. Fritz avait raison : c'est la gare qui est visée. Les déflagrations sont si puissantes que les ruines alentour en sont affectées. Les deux jeunes gens parviennent à rejoindre la route tandis que, derrière eux, le petit abri dans lequel ils ont trouvé refuge pendant la nuit s'effondre. L'attaque se prolonge, interminable. Sans cesse arrivent de nouveaux avions qui larguent leur cargaison mortelle sur la ville sans défense. Fritz et Luisa se sont réfugiés dans une propriété en ruine. Lorsqu'une bombe tombe à proximité, ils s'étreignent, attendant la fin, résolus à affronter la mort ensemble.

Mais la guerre qui, ce jour-là, a récolté un riche butin à Rostock, dédaigne le jeune couple, le laisse miséricordieusement en vie pour chercher d'autres victimes.

— C'est fini.

La sirène sonne la fin de l'alerte. Un son étiré, qui enjoint aux survivants de quitter leur abri, de faire disparaître les dégâts, d'enterrer les morts. Fritz et Luisa reprennent lentement leur route en direction de la ville, longeant des terrains déserts et des ruines, jusqu'à ce qu'apparaissent enfin des bâtiments intacts. Une église en brique, dont le clocher est toujours là. La nef, elle, a été endommagée. À côté se dressent quelques petites maisons devant lesquelles se trouvent des gens qui viennent de sortir de la crypte où ils avaient cherché refuge.

Le pasteur est là, un homme mince et chenu qui porte des lunettes. Sa femme jette au jeune couple un regard de compassion.

— Avez-vous besoin d'un abri ? Le presbytère est plein, mais nous réussirons sûrement à vous faire une petite place.

Fritz et Luisa les remercient avec émotion. Ainsi il se trouve encore des gens secourables en dépit de leur dénuement. On leur attribue un coin dans le grenier, qu'on a divisé à l'aide de draps suspendus à des cordes à linge. Il y a un matelas, deux couvertures et un oreiller. En bas, une salle de bains. On fait ses besoins dans un seau muni d'un

couvercle, que l'on descend ensuite pour le vider.

La femme du pasteur les croit mariés, et ils se gardent de la détromper. Aucune pensée amoureuse ne vient les troubler. Ils sont frère et sœur, ce sont les aléas de la guerre qui les ont réunis.

— Ça te dérange si je me lave ? s'enquiert Fritz.

Il est allé chercher un plat rempli d'eau chaude, un gant de toilette et un chiffon en guise de serviette.

— Pas du tout… Je ferai ma toilette après.

Pendant qu'il se déshabille et se frictionne avec le gant, Luisa, épuisée, s'endort sur le matelas. Un peu plus tard, il lui monte de l'eau et la laisse seule afin qu'elle puisse se laver tranquillement. Il veut parler au pasteur, explique-t-il.

— Merci… Je descends dès que je suis prête.

Elle a bien compris ce dont Fritz voulait s'entretenir avec le prêtre, aussi ne perd-elle pas de temps. Cette affaire la concerne au premier chef. Il n'est ni souhaitable ni réaliste qu'il prenne l'habitude de s'occuper de tout. Mais lorsqu'elle retrouve les deux hommes, tout a déjà été dit.

— Un ami du pasteur Klein et moi-même allons récupérer le corps de ta mère dès aujourd'hui, Luisa. Elle sera exposée dans l'église, puis enterrée en même temps que d'autres victimes de l'attaque de cette nuit.

— Je viens avec vous.

Sa décision n'a pas l'air de leur plaire, mais la jeune femme tient à accompagner sa mère durant son dernier voyage. N'a-t-elle pas promis de ne jamais l'abandonner ?

Fritz, Luisa et un des réfugiés se mettent en route en début d'après-midi. Le corps d'Annemarie Koch gît sous une fine couche de neige apportée par le vent dans le passage souterrain. Ils l'enveloppent dans un drap et le ramènent à l'église. Dans la crypte, une petite chapelle latérale accueille déjà deux victimes des bombardements de la nuit passée : une femme d'un certain âge et une petite fille. Luisa rajuste le manteau de sa mère, lui remet son foulard et la rechausse.

— Je reste ici, dit-elle à Fritz. Je resterai ici jusqu'à l'enterrement.

Le jeune homme s'incline et remonte seul au grenier. Lorsqu'il redescend, quelques heures plus tard, pour lui apporter une boisson chaude, Luisa est déjà en proie à une forte fièvre. Elle se sent courbatue, l'esprit confus. Elle voit des étendues de neige briller au soleil, puis se croit dans le train, secouée par le roulis du convoi.

— Je suis si fatiguée, murmure-t-elle. Fatiguée à mourir.

Elle ne sait comment elle est arrivée au grenier. Couchée sous deux couvertures, elle avale péniblement la tisane à la camomille que Fritz lui donne à la petite cuillère tout en répondant patiemment à ses questions.

— On l'a déjà enterrée ?
— Demain…
— Quelle heure il est ?
— Presque 3 heures.
— Alors il fera bientôt nuit.
— Non ! 3 heures du matin.
— Pourquoi est-ce qu'il fait si chaud ?
— C'est la fièvre.

Il lui pose des compresses froides sur le front, les poignets et les mollets afin de faire baisser la fièvre, ne s'autorise que de brefs sommes pour pouvoir les renouveler régulièrement. Lorsque la sirène se remet à hurler, il l'enveloppe dans les couvertures et la descend dans la crypte. Celle-ci est bondée, femmes et jeunes enfants, hommes âgés. Quelques-uns ont emporté leur animal domestique, d'autres un sac à dos contenant l'indispensable : les derniers effets de valeur, les papiers, une ration de survie. Les colonnes rondes de la crypte moyenâgeuse en ont vu d'autres. Par moments, du crépi tombe des murs, mais le plafond tient bon. Dans son délire, Luisa croit voir les colonnes se déplacer. Elles flottent, montent et descendent, enflent puis s'amincissent tels des barreaux de fer. Plus tard, couchée sur le matelas, elle sent son cœur battre à coups précipités. La respiration saccadée, elle sourit au visage anxieux continuellement penché sur elle.

— Encore une gorgée… Il faut que tu boives, Luisa.
— Je vais bien… Je vole… tout est si magnifique…
— Ne t'en va pas trop loin, Luisa. Tu m'écoutes ? Reste avec moi.

Quelqu'un l'embrasse sur les lèvres. Ou n'est-ce que le contact de la cuillère qui lui glisse de la tisane dans la bouche ? Elle devient plus calme, plonge dans un léger sommeil. Des images défilent, les paysages de la Prusse-Orientale au printemps. Assise sur le dos de sa jument Flavia, elle chevauche derrière Jobst et Oskar. « Ça te dirait d'aller avec moi au bal des officiers, Luisa ? » lui demande l'un de ses cousins.

Ah, mais elle ne possède pas de robe appropriée ! Cependant, papa acceptera sûrement d'acheter du tissu et maman lui en confectionnera une. Une robe en soie bleu ciel, assortie à ses cheveux sombres. Et des chaussures de danse en cuir bleu ciel…

Elle s'enfonce dans le giron protecteur du sommeil, là où il n'y a plus de rêves, rien qu'une pénombre douce et salvatrice. Un fleuve large et silencieux traverse la porte et se perd dans le royaume des ombres. Luisa le contemple sans crainte, puis se détourne et regagne le monde des vivants.

Des cris d'enfants s'insinuent dans sa conscience, des réprimandes formulées par une femme, quelqu'un tousse. Un objet tombe avec

fracas sur le plancher en bois. Une voix se lamente sur le lait renversé. En ouvrant les yeux, elle voit des draps gris suspendus. Au pied du matelas, une cuvette, une cruche remplie d'eau, un seau couvert. Un reste de migraine la tourmente encore et son dos se ressent du temps qu'elle a passé allongée, mais elle est capable de s'asseoir et de respirer profondément. Elle se sent beaucoup mieux. À côté du matelas se trouve un tabouret sur lequel sont posés un gobelet et une assiette. De la tisane à la camomille et un morceau de pain accompagné de mélasse. Affamée, elle dévore le pain – il est dur, la mélasse a eu le temps de sécher. Elle fait passer le tout avec quelques gorgées d'infusion tiède et s'apprête à se recoucher avec un soupir lorsqu'elle aperçoit un bout de papier plié coincé sous l'assiette.

Et alors elle comprend qu'il est parti. Son frère d'armes Fritz n'est plus là. Désormais, elle est seule. Elle approche lentement la main de la feuille, la tire de sous l'assiette, la déplie.

Chère Luisa,

Je pars retrouver mes parents. Pour ce qui est de la suite, je ne peux rien dire. La guerre n'est pas finie, l'armée a besoin de tous les hommes. Je ne t'oublierai pas, Luisa. Peut-être le destin permettra-t-il que nous nous revoyions un jour. Mes parents vivent dans un petit village du nom de Lenzhahn, dans le Taunus, pas très loin de Francfort-sur-le-Main. Si ton chemin te conduit dans cette région, viens faire un tour par chez nous. Tu seras toujours la bienvenue.

Je t'embrasse, chère Luisa. Je suis heureux de t'avoir rencontrée. Tu es une personne exceptionnelle.

Je te souhaite tout le bonheur possible.

Ton ami,

Fritz Bogner

JULIA

Wiesbaden, juin 1945

— Tu ne peux pas rester terrée ici ! Le temps est magnifique. Mets une jolie robe, on va se promener.

Julia jette un regard de reproche à Addi par-dessus ses lunettes. Elle laisse retomber la robe qu'elle est en train de coudre et tourne les yeux vers la fenêtre. Des rayons dorés jouent sur les rideaux de tulle blanc. C'est l'été. Les pelouses verdoient dans le parc thermal. Dans les jardins publics, les mauvaises herbes prolifèrent et, dans les rues et les cours, les enfants mâchent du chewing-gum américain.

Même si elle n'a plus à craindre de se faire arrêter, Julia ne sort pas de chez elle. C'est Addi qui s'occupe de faire ses courses. Ceux pour qui elle effectue des travaux de couture viennent la voir. Elle ne quitte son refuge que lorsqu'elle a une démarche administrative importante à effectuer. Dans la rue, elle marche d'un pas précipité en regardant fréquemment autour d'elle comme si elle craignait d'être suivie. La liberté fait peur à Julia Wemhöner. Elle a trop longtemps mené une existence fantomatique dans son débarras pour redevenir sans transition un être de chair et de sang.

— J'ai trop à faire, Addi, répond-elle en se remettant à la petite robe d'enfant qu'elle a taillée dans une vieille jupe d'été de sa mère.

À présent, on la rémunère en argent pour son travail. Certains, aussi, apportent de jolis objets, des vases, des cadres, des boîtes en fer-blanc. D'autres se contentent de la remercier avec effusion en faisant l'éloge de sa serviabilité.

— Attends qu'il pleuve pour travailler, insiste Addi. Par un temps pareil, il faut que tu prennes l'air. Tu es toute pâle, tu as les yeux cernés.

— Demain, Addi. Je dois absolument terminer cette robe, je l'ai promis.

Sa déception visible la chagrine. Addi est si gentil, constamment aux petits soins. Même si ses manières un peu brusques l'agacent par moments.

— Tu voudrais bien accrocher ces deux photos au mur, s'il te plaît ? demande-t-elle avec un sourire.

Il laisse retomber le rideau en soupirant, vérifie la solidité du dispositif d'accrochage des photos – qui représentent les parents de Julia –, puis se rend dans son appartement. Elle l'entend fouiller dans sa caisse à outils. Quel boucan ! Oui, c'est peut-être ce qui la dérange le plus chez lui. Il est incroyablement bruyant. Tandis qu'elle, de son côté, a appris pendant toutes ces années à être la plus silencieuse possible.

Addi ne ménage pas sa peine. Il prend des mesures avec le mètre pliant, demande au moins cinq fois à Julia si l'emplacement lui convient, si elle préfère qu'il décale le père légèrement sur la gauche. L'opération achevée, elle le remercie et lui propose une tasse d'infusion.

— Tu cherches à faire diversion, réplique-t-il en lui adressant un clin d'œil comique. Mais tu ne perds rien pour attendre. Un jour ou l'autre, il faudra bien que tu sortes de ton cocon, madame Butterfly !

Elle glousse – il sait être très drôle. À cet instant, on sonne chez elle. Addi ramasse hâtivement son marteau et son mètre pliant et s'éclipse. Pas question de nuire à la réputation de Julia. Tous deux continuent à utiliser la porte masquée par une tenture qui relie leurs appartements ainsi qu'ils l'ont fait pendant la guerre. Quand Addi lui a demandé si elle souhaitait qu'il la condamne, elle a refusé.

« Ce serait peu pratique, non ?

— C'est sûr. Mais si un jour ça te dérange, dis-le-moi. »

Sur le seuil se tient Marianne Storbeck, une tasse vide à la main. Mlle Wemhöner aurait-elle une gorgée de lait et une cuillerée de farine de reste ?

— Mon Wilfried passe son temps assis à la cuisine, le regard dans le vague. Le pauvre n'a plus que la peau sur les os. Je me suis dit qu'une grosse crêpe lui ferait du bien…

Julia sait que les Storbeck ont été membres du parti nazi. Que lui a dénoncé des gens. Dont des Juifs qui vivaient cachés. Elle n'a donc aucune raison de vouloir rendre service à Marianne. Cela étant, sa voisine lui fait de la peine. Elle semble rapetisser au fil des jours, son visage se ride, ses cheveux teints montrent des racines grises et

prennent un drôle de ton rouille. Et à présent, ce regard pitoyable…

— Entrez, je vais voir ce que j'ai…

Dans la cuisine, elle verse du lait dans la tasse et remplit de farine un petit sachet vide. Demeurée dans le salon, Marianne Storbeck admire l'ameublement. Les beaux rideaux. Et toutes ces photos aux murs, de véritables trésors.

— Nous avons tout perdu lors des bombardements. En fouillant dans les décombres, j'ai retrouvé une petite photo de ma belle-mère…

Julia est devant elle avec la tasse et le sachet, mais Marianne continue à parler.

— Nous avons tout perdu du jour au lendemain, vous vous rendez compte, mademoiselle Wemhöner ? Et maintenant, ce renvoi. Wilfried n'a jamais failli à son devoir. Il allait chaque matin consciencieusement à la mairie, il s'est esquinté à travailler pour la municipalité. Et voilà le résultat…

Les Américains ont entrepris de « dénazifier » Wiesbaden. Chaque citoyen doit remplir un long questionnaire. Après quoi, il est classé dans l'une des cinq catégories suivantes : « principal coupable », « compromis », « peu compromis », « suiveur », « exonéré ». Ils ont commencé par passer les services administratifs au crible et, bien sûr, il y a eu de « vilaines calomnies ». Wilfried Storbeck a été un des premiers à perdre son poste.

— Oui…, répond Julia, gênée. Les temps sont durs… pour tout le monde.

Marianne acquiesce et essuie une larme. Julia lui met la tasse sous le nez.

— Tenez…, insiste-t-elle.

Si seulement cette pleurnicheuse voulait bien débarrasser le plancher ! Elle lui fait de la peine, mais elle est fatigante. Très fatigante.

— Vous êtes une bonne personne, mademoiselle Wemhöner. Et si vous aviez aussi un œuf…

— Un œuf ?

Marianne opine du chef avec ardeur, explique que pour faire des crêpes il faut au moins un œuf. Dans le temps, elle en mettait trois, mais c'était une autre époque. À présent, elle devra se contenter d'un seul. D'un tout petit œuf. Si Julia pouvait lui en procurer un…

Elle ne bouge toujours pas.

— Je vais vérifier, dit Julia en retournant dans la cuisine avec sa tasse et son sachet.

Il lui reste trois œufs. L'un d'eux est pour le petit déjeuner d'Addi. Les deux autres, elle voulait les donner à Else Koch. Pour qu'elle puisse faire ses gâteaux pour le Café Engel. Julia place le plus petit dans le sachet contenant la farine et regagne le salon.

— C'est mon dernier. Vous allez pouvoir faire votre crêpe.

Marianne est ravie, lui dit trois fois qu'elle est un ange, qu'elle n'hésite pas à sonner chez eux si elle a besoin de quoi que ce soit. Entre voisins, il faut s'entraider, n'est-ce pas ?

Julia s'avise un peu tard que la Storbeck aurait pu lui donner un ticket de rationnement en échange, au moins pour l'œuf. Mais elle se refuse à lui courir après dans la cage d'escalier. Qu'elle flanque son œuf dans la poêle pour son Wilfried, et basta ! Elle reprend son ouvrage de couture mais, irritée contre elle-même, ne parvient pas à se concentrer. Elle se relève, s'approche de la fenêtre et repousse le rideau. Quelle chose curieuse, tout de même, que ce soleil radieux au-dessus des ruines du bâtiment des thermes et de ce qui reste du théâtre ! On dirait presque qu'il rit, comme si tout cela lui était indifférent. Des enfants jouent dans les décombres, se jettent des pierres, courent sur les pelouses, qui étaient autrefois des gazons bien entretenus. Plus loin dans l'avenue Guillaume, des femmes et des hommes d'un certain âge sont occupés à déblayer. Les hommes lancent des pelletées de débris dans des seaux. Les femmes, qui ont formé une chaîne, se les passent, et la dernière les vide sur la surface de chargement d'un camion. Else Koch et la Künzel sont là, elles aussi. Tous ceux qui, lors de l'interrogatoire, ont avoué avoir été membres du parti ont écopé d'heures de travail. Teubert, l'ancien responsable de la défense passive, a préféré mentir pour échapper à la sanction. À présent, il travaille dans la cuisine d'un mess, et sa femme fait du goulasch avec des conserves américaines.

« C'est comme ça, a fait remarquer Addi avec irritation. On peut faire ce qu'on veut, ce sont toujours les mêmes qui tirent leur épingle du jeu. »

Julia se sent soudain à l'étroit dans son salon. Peut-être devrait-elle ouvrir la fenêtre, laisser entrer un peu d'air. De soleil. Tandis qu'elle repousse le rideau, elle est reprise par le sentiment de commettre un acte défendu, dangereux. Elle ne doit pas se montrer à la fenêtre. Sa chevelure rousse la trahirait immédiatement…

Mais non, c'est fini, se répète-t-elle. Hitler est mort. J'ai une nouvelle carte d'identité, je suis redevenue Julia Wemhöner. Je n'ai plus besoin de me cacher. Désormais, je peux marcher librement, la tête haute, dans les rues de la ville.

Or, curieusement, elle n'en a pas envie. Cela tient peut-être au fait que l'ancien Wiesbaden n'existe plus. Le théâtre est toujours vide, les colonnades sont en ruine, le parc thermal, qu'elle aimait tant, est revenu à l'état sauvage. Personne ne l'entretient. Et la ville fourmille de soldats américains. En se penchant par la fenêtre afin de voir la partie de l'avenue Guillaume située devant l'immeuble, elle aperçoit un parasol. Un peu taché – il faut dire qu'il a passé un long moment à

la cave. Mais là où on a installé un parasol, il doit y avoir une table. Et des chaises. Else Koch a sorti les meubles pliants du Café Engel, comme autrefois !

Pourquoi ne pas faire une petite demi-heure de pause ? D'autant qu'elle veut donner à Else un des œufs ainsi qu'un pot de confiture offert par une cliente. Elle lui proposera aussi une portion de ce truc qui est censé être du beurre et qui a un goût rance. Pas idéal sur du pain, mais sans doute plus utilisable en pâtisserie.

Elle enfile ses chaussures, se coiffe, attache ses cheveux avec un ruban. De nouvelles petites rides sont apparues sur son front. Eh oui, ses belles années sont derrière elle…

En passant devant l'appartement des Storbeck, elle sent une odeur de crêpes. Pourquoi est-elle si accommodante ? Si bête ? Mais rien à faire, elle est comme ça. Étrangère à ce monde. C'est ce que lui a dit Else Koch, récemment. Cela n'avait rien de désobligeant, c'était presque affectueux. Else et sa fille, Hilde. Elles sont toutes les deux bien ancrées dans la vie, et ce qu'elles entreprennent leur réussit. Elles ont rouvert le café et il y a un peu de monde. Julia aime le Café Engel. Il représente en quelque sorte l'extension de son salon. Elle s'y sent en sécurité, entourée d'amis fiables.

Ce jour-là, la salle est peu fréquentée. La plupart des clients se sont installés au soleil. Derrière la vitrine du comptoir des pâtisseries se trouvent deux quatre-quarts ronds surmontés d'un glaçage de sucre transparent. De l'un d'eux il ne reste que deux parts. Hilde passe devant elle avec un plateau de tasses pleines, l'invite à s'asseoir dehors. Alois Gimpel est de retour et a demandé de ses nouvelles.

— Ah ! s'exclame Julia. J'en suis ravie !

Avant la guerre, Alois était répétiteur au théâtre. Son travail consistait à faire apprendre leur rôle aux chanteurs, à accompagner les répétitions au piano, tout cela en espérant que, le jour de la représentation, le chef serait malade, ce qui lui donnerait la possibilité de diriger l'orchestre. Cela n'était arrivé que deux fois. Les artistes ont une santé de fer lorsqu'ils sentent planer sur eux l'ombre de leur doublure.

Debout aux fourneaux, Else, en tablier blanc, remplit des tasses d'ersatz de café – le café en grains reste rare. Elle est très touchée par les présents de Julia, surtout par le pot de confiture. Puis elle la prie de bien vouloir porter deux tasses à l'extérieur pour aider Hilde, qui ne suffit plus à la tâche.

— Avec ce soleil, ils sont tous dehors ! dit-elle, ravie. Alois Gimpel est avec Reblinger et Jenny Adler, la soubrette, tu te souviens ? Je crois qu'ils sont déjà en train de réfléchir à l'organisation d'un concert…

Le journaliste musical Hans Reblinger, soixante-dix ans passés,

avait toujours eu de la sympathie pour Julia. Dans sa jeunesse, il avait été pianiste. Mais, ayant perdu trois doigts à la main gauche lors de la Grande Guerre, il avait dû se reconvertir dans le journalisme. Julia pose précautionneusement les tasses sur un plateau. Elles dégagent indiscutablement une odeur d'alcool – moyennant un supplément, Else ajoute une petite rasade de schnaps. Celui-ci leur est fourni par un drôle d'individu nommé « Wendelin », qui demande généralement à être payé en vêtements et en chaussures.

— Les cafés sont pour Reblinger et pour Mme Knauss, qui est assise à gauche, sous le parasol, avec Ida Lehnhardt.

Julia éprouve un plaisir anticipé à l'idée de servir les clients. La partie commerciale, c'est Hilde qui s'en charge : elle encaisse les consommations, récupère les tickets de rationnement, négocie de petits trocs. Il arrive qu'elle fasse crédit, mais seulement à ceux qui lui sont sympathiques.

— Ah, Julia Wemhöner ! Bonjour, bonjour, ma chère ! lance Hans Reblinger.

Une expression de béatitude s'épanouit sur ses traits à la vue de la tasse.

— Boire un café dans cet établissement est divin, soupier-t-il en remuant son breuvage avec délice.

À l'autre table, on l'attend avec impatience. Alma Knauss faisait partie de ces dames qui fréquentaient régulièrement le Café Engel, accompagnées d'une cour de jeunes gens. Financièrement indépendante, elle habite une jolie villa dans la rue de Biebrich et leur fait parvenir de temps à autre une livre de café en grains, du sucre et de la crème. Parfois aussi des fruits en conserve. Mieux vaut ne pas s'enquérir de la provenance de ces cadeaux. Mais comme les inscriptions sur les emballages sont en allemand, il est probable qu'ils viennent d'un des dépôts de vivres que les nazis avaient constitués.

— Ah, vous voilà, ma chère Julia ! s'écrie la Knauss en lui arrachant le café alcoolisé. J'ai absolument besoin de vous, mon amie, et de vos doigts de fée ! Asseyez-vous donc avec nous. Voulez-vous aussi un café ? S'il vous plaît, mademoiselle Hilde…

— Non, non, merci ! répond précipitamment Julia. C'est très gentil, mais je ne bois que de l'infusion. Mon estomac…

Rien n'y fait, la voilà contrainte de s'asseoir avec les deux dames et de les écouter déplorer que la guerre les ait privées des jeunes gens.

— Elle ne nous a laissé que les vieux, soupire la Knauss, qui n'en est visiblement pas à son premier café au schnaps. Et les mutilés. Trouve-t-on encore des jeunes hommes en état de marche ? Pour ma part, je n'en connais pas.

Ida Lehnhardt acquiesce, quoique sans conviction. Julia sait qu'elle n'est pas là par simple plaisir. La Knauss possède quatre ou cinq

armoires pleines et, lorsqu'elle est de bonne humeur, elle invite la Lehnhardt à choisir quelques tenues, que celle-ci confie ensuite à Julia pour qu'elle les mette à sa taille.

— Et on n'a plus la ressource des travailleurs étrangers de France et de Pologne, poursuit Alma Knauss après avoir vidé sa tasse. Ils n'étaient pas bien fringants, mais il y en avait qui faisaient l'affaire…

Hilde apporte une tasse d'infusion et une part de quatre-quarts à Julia. Le gâteau, allongé avec de la farine de maïs, a un petit goût étrange, mais il est moelleux et adouci par un délicat glaçage.

— Ce Jean-Jacques, par exemple, dit la Lehnhardt à voix basse. Il avait une amourette avec la petite Koch…

— Et ?

— Et rien du tout. Il a fichu le camp. Il devait être marié…

Ida se penche vers son amie en mettant absurdement la main devant sa bouche.

— Il paraîtrait que Hilde a dû recourir à une faiseuse d'anges, souffle-t-elle. Le petit ange du Café Engel.

Alma Knauss réplique en haussant les épaules que ce genre de choses arrive même dans les meilleures familles.

— Tu as hélas raison, chère Alma, répond Ida, comprenant qu'il vaut mieux changer de sujet. Dis-moi, as-tu toujours le tailleur d'été vert que tu mettais avec un chemisier en mousseline ?

— Celui avec la veste à revers de soie ? s'assure la Knauss, contemplant sa tasse vide avec dépit. Tu aimerais bien l'avoir, hein ?

Ida joue l'indifférence, se borne à vanter la teinte estivale dudit tailleur, déplore sa coupe un peu large…

— Qu'essaies-tu de me dire ? Qu'à mon âge je ne devrais pas porter de décolletés aussi plongeants ? rétorque Alma, blessée.

— Grands dieux, non ! Tu as un corps parfait, mince et juvénile. Je me disais juste que ce vert était un peu passé de mode…

Ida a réussi son coup. La Knauss promet de lui faire cadeau de trois tailleurs d'été et d'une robe de chambre en indienne qu'elle n'a pour ainsi dire jamais portée.

Julia connaît déjà la suite. Ida lui donnera quelques jours pour effectuer les retouches, en échange d'une tablette de chocolat noir et d'une demi-livre de café en grains. Ce qui voudra dire passer ses jours et ses nuits à la machine à coudre pour un salaire inexistant parce qu'elle n'aime pas le chocolat noir et que le café lui donne des maux d'estomac. Eh bien, non ! Elle a déjà fait une sottise ce jour-là, poussée par la compassion et parce qu'elle a du mal à dire non. Mais pas question de manier l'aiguille pour ces deux femmes qui se sont répandues en propos désagréables sur Hilde. Elle se lève, prend sa tasse vide et les salue d'un signe de tête.

— Vous m'excuserez, j'ai à faire. Je vous souhaite un agréable

après-midi.

Alma lève la tête et lui lance par en dessous un regard surpris.

— Attendez, attendez, ma chère… nous n'avons pas terminé. Mon amie Ida vous apportera les vêtements demain matin. Pas besoin de reprendre ses mesures, vous les avez déjà. Quand pensez-vous pouvoir lui rendre les tenues ?

Courage ! s'exhorte intérieurement Julia. Maintenant que j'ai fait le premier pas, je ne peux plus reculer. Mais il faut que je sois prudente, la Knauss est une des principales clientes du café. Je dois éviter de la froisser.

— Chère madame Knauss, dit-elle lentement avec autant d'assurance que possible, j'ai tant de travail que je ne pourrai pas m'y mettre avant au moins un mois…

Alma Knauss lâche un rire bref. Elle ne prend visiblement pas au sérieux la petite couturière rousse.

— Mais c'est tout bonnement impossible, ma chère ! Vous trouverez bien un moment pour nous, n'est-ce pas ? Disons… mercredi prochain ? Ou même jeudi. Mais alors midi dernier délai, d'accord ?

Julia ne se laisse pas démonter. Elle est Julia Wemhöner, maître tailleuse, créatrice de costumes. L'époque où elle n'était qu'une ombre reléguée dans le débarras appartient désormais au passé.

— Comme je viens de vous le dire, madame Knauss, il vous faudra patienter au moins un mois. Je vous souhaite une bonne journée.

Elle se détourne et, alors qu'elle s'engage dans la porte tambour, entend la Lehnhardt lâcher à haute et intelligible voix :

— C'est inconcevable ! Vous parlez d'un toupet ! Dans le temps, les petites garces juives de son acabit ne faisaient pas long feu…

JEAN-JACQUES

Février 1945

Déjà vingt jours. Et vingt nuits. Chaque matin, quand le gardien approche de la porte, qu'il entend le claquement des bottes sur le sol carrelé, le cliquetis des clés, les reniflements de l'homme, il se dit que sa dernière heure a sonné. On va le sortir de sa cellule. Dehors, dans la cour, se dressent trois potences. On le pendra, ou on le tuera d'une balle. Il paraît que c'est rapide. Un coup de feu dans la nuque, tu sens un petit choc, l'image que tu as sous les yeux vole en éclats telle une fenêtre qui se brise, et tu sombres dans les ténèbres éternelles.

Tel a dû être le sort de quatre de ses compagnons d'infortune. Deux d'entre eux étaient allemands, l'un, déserteur, l'autre, journaliste. Le déserteur, un tout jeune garçon blond, ils sont venus le chercher dès le lendemain de son arrivée. Il s'est débattu, mais ils étaient trois et l'ont assommé. Le journaliste avait la cinquantaine, un homme grand et maigre, au menton carré. Un drôle de type, qui ne cessait de rire, d'un rire de dément qui effrayait Jean-Jacques. Mais il était intelligent. La nuit, il lui arrivait d'engager la discussion. Il parlait français, l'avait appris à l'école. Il disait que Hitler s'était lancé dans une guerre perdue d'avance parce que nul ne pouvait régner sur toute l'Europe. Tous ceux qui s'y étaient essayés avaient échoué, à commencer par Napoléon Bonaparte, qui avait lui aussi succombé à cette ambition mégalomaniaque. Quand le gardien venait le chercher, le matin, Jean-Jacques ne le revoyait pas avant un long moment. Sans doute subissait-il un interrogatoire car, lorsqu'on le ramenait dans le

courant de l'après-midi, il avait le visage en sang. Une fois, il est revenu avec un œil tuméfié.

« Je n'en ai plus pour longtemps, a-t-il dit avec son drôle de rire. Tout passe… Seule la vérité est éternelle. »

Il avait vu juste : le matin suivant, on est venu le chercher comme d'habitude, mais Jean-Jacques ne l'a plus revu.

Les deux autres prisonniers étaient des Polonais, un jeune et un homme d'un certain âge. Impossible de connaître la raison de leur incarcération, car il ne pouvait communiquer avec eux que par gestes. Sans doute étaient-ils eux aussi des travailleurs forcés qui s'étaient enfuis. Peut-être avaient-ils commis un vol. Quoi qu'il en soit, ils ont disparu trois jours plus tard.

Depuis hier, Jean-Jacques est seul dans la cellule. Cela offre certains avantages : il n'est plus dérangé dans son sommeil, il a la place de faire quelques pas, peut s'asseoir à l'étroite table et manger tranquillement sa soupe. Il n'en préférerait pas moins avoir des compagnons car, même si discuter est impossible, on se sent moins angoissé. Et on ne passe pas son temps à ruminer. Car c'est ça, le pire : se dire sans arrêt qu'on est cause de son propre malheur. Parce qu'on s'est montré négligent. Qu'on a pris la mauvaise décision. S'il avait écouté Hilde, à l'heure qu'il est il serait chez lui, à Villeneuve.

Hilde, cette Allemande blonde qui a conquis son cœur. Au début, il l'avait trouvée prétentieuse, autoritaire. Elle le menait à la baguette : nettoie-moi ci, va me chercher ça à la cave. Et plus vite que ça ! Cela l'avait tellement agacé qu'il avait adopté une allure d'escargot. La petite despote s'était mise en rage, elle avait hurlé, vitupéré, tapé du pied. Lui n'avait fait qu'en rire. C'est alors qu'un changement était survenu dans leurs relations. À dater de ce jour, elle lui avait témoigné du respect. Mieux encore : elle avait commencé à rechercher sa présence. Et lui avait fait de même. Il se demandait constamment où et comment la voir. Où passer un moment seul avec celle. Cette flamme naissante les mettait tous deux en danger, mais ils ne pouvaient lutter contre leurs sentiments.

Avec elle, il a rencontré une femme selon son cœur. Courageuse. Irascible. Combative. Mais, dans ses bras, elle devenait une autre, douce, tendre et passionnée. Elle lui appartenait. L'amour arrive sans crier gare, il se fiche bien des lois édictées par les hommes. C'est un cadeau inestimable. Et voilà que Jean-Jacques a tout gâché. Par pure lâcheté. Décidément, il ne mérite pas d'avoir rencontré une femme comme Hilde. Sa mère et elle ont risqué leur vie pour l'aider. Else lui a montré comment fuir, lui a expliqué qu'il devait attendre la tombée de la nuit, puis suivre la rue pavée jusqu'à la berge du Rhin. Traverser le pont. Lorsqu'il serait sur l'autre rive, il aurait déjà franchi un obstacle de taille.

Mais il n'est pas arrivé jusque-là. La température était si glaciale, au cimetière, qu'il avait craint de succomber au froid. Et puis le spectacle des pierres tombales dans la pâle lumière de cette journée hivernale l'avait empli d'angoisse. Il est soldat, s'est battu pour la France, et la perspective de mourir en défendant sa patrie ne l'effraie pas. Mais un cimetière avec de vieilles tombes dans une semi-obscurité, c'est différent. Les fantômes des défunts errent dans les allées, il en est convaincu. Or il en a peur.

Il avait réussi à tenir un moment. Installé derrière la pierre tombale d'un officier tombé durant la Grande Guerre, il avait inspecté le contenu de son sac à dos, mangé quelques-unes de ses provisions – le ventre plein, on a moins froid. La neige avait fondu deux jours plus tôt, ce qui était une chance, selon Hilde : cela empêcherait qu'on voie ses traces. Mais la bise qui soufflait entre les rangées de tombes l'avait incité à quitter sa cachette plus tôt que prévu. Il se disait en outre que lorsqu'il ferait nuit noire – on n'allumait plus les réverbères, et les fenêtres des habitations étaient obscurcies –, il risquait de manquer le pont.

Il avait remis son sac à dos, quitté son refuge peu accueillant et pris la direction du Rhin. Tout semblait se dérouler sans accroc. Les rares passants qu'il croisait ne lui prêtaient aucune attention – quelle raison auraient-ils eue de le faire ? Il faisait froid et l'on était pressé de rentrer chez soi. C'est alors qu'il avait joué de malchance. Ou plutôt qu'il avait reçu le juste salaire de son imprudence. D'une rue latérale avait débouché un petit groupe d'adolescents, presque des enfants encore, qui portaient l'uniforme de l'armée. Peut-être se seraient-ils croisés sans incident. Mais, pris de peur, il avait escaladé en hâte un portillon de jardin dans le but de se cacher derrière une haie de thuyas. Le jardin était tout petit, si bien qu'il se trouvait à quelques mètres seulement de la maison où, pour son malheur, on l'avait aperçu.

« Au secours ! avait-on crié derrière lui. Un cambrioleur ! À l'assassin ! Aidez-moi ! »

Il n'a jamais su à qui appartenait cette voix perçante. Il était demeuré paralysé quelques secondes, puis avait commis sa deuxième sottise : il s'était enfui à toutes jambes.

« Là, il est là ! Vous êtes aveugles, ou quoi ? Il est derrière la maison… »

Les gamins s'étaient amusés comme des fous. Ils se croyaient sans doute en train de jouer au gendarme et au voleur. La guerre est une chose formidable : quelqu'un prend la fuite et on a le droit de lui courir après. Cependant, comme les petits gars étaient armés de fusils, Jean-Jacques avait préféré se rendre plutôt que risquer de prendre une balle dans le dos. Troisième erreur. Il aurait pu se hisser sur le toit en

escaladant la gouttière et se coucher en attendant qu'ils aient abandonné leurs recherches. Mais la panique lui avait ôté tout discernement. Ils l'avaient traîné au commissariat, où l'on avait vite découvert qu'il était un travailleur français en fuite. Dans la pièce voisine, la propriétaire de la voix perçante se montrait intarissable, au point que le policier avait manifesté de l'agacement. Jean-Jacques n'avait pu comprendre ce qu'elle racontait, mais on le lui avait répété peu après : selon ses dires, il était entré chez elle pour la violer. Ridicule ! Cette personne prenait apparemment ses désirs pour des réalités. Il avait juré qu'il n'avait même pas mis un pied dans la maison. Mais lorsqu'on l'avait interrogé sur les cartes géographiques présentes dans son sac à dos, il avait dû inventer une histoire, avait prétendu les avoir dérobées à l'hôtel Kaiserbad. On l'inculperait pour vol, mais cela lui était égal. Pour rien au monde il n'aurait trahi Hilde et sa mère. Plutôt mourir !

De fait, c'est le sort qui l'attend. Les Allemands ont perdu la guerre, ils le savent, même si on n'a pas le droit de le proclamer. Ils sont nerveux, exécutent les leurs pour la moindre peccadille. Alors que pèse la vie d'un Français dans ce contexte ? Moins que rien.

Ce matin-là, tout paraît comme à l'ordinaire. Il y a du pain, une tasse d'ersatz de café, il s'assoit à la table pour manger. Puis il entend les bottes du gardien, accompagnées d'un bruit de semelles cloutées. Ah, pense-t-il. On m'amène de nouveau de la compagnie. Qui est-ce, cette fois ?

Ce sont deux jeunes Allemands, dont l'un a une large blessure à la tempe. Il vacille – Jean-Jacques le rattrape in extremis avant qu'il ne s'effondre contre le châssis métallique des lits superposés.

— Perrier Jean-Jacques, dit le gardien. Vous venez avec moi.

Cette fois, ça y est, pense-t-il. C'est fini. Je ne peux plus revenir en arrière, c'est la mort qui m'attend. Il prend sa veste. Insensible à ce qui l'entoure, il se meut comme un automate. Précède le gardien dans le couloir nu, s'arrête devant une porte.

Le gardien frappe au battant. Une voix sonore lance un « Oui ! » bref. Ils entrent.

Un homme en uniforme est assis à un bureau, un dossier devant lui. À la vue de son visage gris et indifférent, Jean-Jacques comprend qu'il a en face de lui un simple rouage et non un être de chair et de sang. Un individu qui accomplit son devoir, à l'instar de son supérieur et de celui qui, dans un instant, le conduira dans la cour et lui passera la corde autour du cou. Dans ce système, il n'y a pas d'assassins, juste de braves petits gars obéissants.

Tout occupé par ces pensées, il perçoit à peine les quelques mots

que lui adresse son vis-à-vis.

— Grâce… mine… charbon… Vous partez sur-le-champ !

Il n'a pas compris. En est encore à croire qu'il va mourir quand on le pousse dans la pièce voisine. C'est lorsqu'on lui rend son manteau, son bonnet et son sac à dos qu'il réalise que son heure n'a pas encore sonné. Qu'a dit l'Allemand derrière son bureau ?

— *À la mine**…, déclare le gardien. *Charbon**.

On l'envoie à la mine ! Il ne sera pas pendu. Ils ont besoin d'ouvriers pour extraire le charbon. Fabriquer l'acier dont sont faits les chars allemands. Soudain, ses jambes se dérobent sous lui. Le gardien l'attrape sous les bras, le traîne jusqu'à un banc.

— Debout, espèce de simulateur ! tonne-t-il un instant plus tard. On va à la gare. Tu peux remercier le Führer à genoux de t'avoir laissé la vie sauve.

Le train part de la gare de fret. Il est bourré de Russes, des Mongols qui effraient Jean-Jacques avec leurs yeux bridés et leur expression de bêtes affamées. Ils sont d'une saleté inimaginable. Beaucoup se sont enveloppé les pieds dans des chiffons faute d'avoir des chaussures. Ils partagent tous le même sort, lui comme eux sont les esclaves des Allemands, qui les envoient effectuer un travail inhumain. Mais cela ne crée pas automatiquement une fraternité. Parmi les malheureux, c'est la loi du plus fort qui prévaut. Lui, le Français, va devoir défendre sa peau parmi tous ces Russes.

C'est alors que le ciel lui vient en aide, ou plus exactement une escadrille d'avions américains, annoncée par le mugissement assourdissant des sirènes. Les prisonniers se bousculent pour sortir du train, leurs gardiens prennent eux aussi la fuite, tout le monde cherche à se mettre à l'abri, car les gares sont une cible privilégiée des Américains. Et ils sont toujours ravis de pouvoir larguer leurs bombes sur un train. Que Hitler soit censé y prendre son petit déjeuner avec Goering, ou qu'il transporte de malheureux travailleurs forcés vers les mines de la Ruhr.

Affolé, Jean-Jacques traverse des voies, des quais verglacés, grimpe sur un talus en se frayant péniblement un chemin au milieu de broussailles sèches et brunes. Quelle folie, cette guerre ! À peine vient-il d'échapper à la potence des nazis qu'il va peut-être se faire déchiqueter par les bombes des Américains ! Il fuit, la tête bourdonnante, les poumons en feu, ses jambes vont le lâcher, il titube, se jette sur le sol, essaie de reprendre son souffle. De noirs oiseaux porteurs de mort sillonnent le ciel, il entend leurs sifflements, une explosion quelque part. Il se presse contre le sol pavé, sent un bord anguleux, une rambarde de fer. Ce n'est qu'une fois les avions passés qu'il comprend : derrière la rambarde se trouve le Rhin. Gris et froid, le grand fleuve roule ses flots rapides. Une péniche glisse lentement,

quelques bateaux sont à l'ancre. Jean-Jacques relève prudemment la tête, essaie de s'orienter. À sa droite, un pont large et solide enjambe le Rhin. Personne à proximité – l'attaque vient tout juste de cesser, la plupart des gens sont encore dans les abris anti aériens. Le jeune homme se redresse, époussette son manteau, rajuste son sac à dos et se remet en route. Première étape essentielle : traverser le pont.

Lorsque retentit le signal de fin d'alerte, il a déjà atteint le pont. Il marche bien droit, d'un pas ferme, rapide mais sans hâte, comme quelqu'un qui sait où il va et ne se laissera pas détourner de son objectif. Sur le pont, il croise deux véhicules militaires allemands, mais nul ne lui prête attention. Pas de piétons, juste un homme à vélo, avec des sacoches bien remplies. Une fois sur l'autre rive, Jean-Jacques s'étonne de la facilité avec laquelle il est parvenu du bon côté. Un soleil poussif s'est levé dans le ciel nuageux, au-dessus de la ville allemande, fait étinceler par endroits le fleuve gris. Le vent glacial lui mord les oreilles – il s'aperçoit alors qu'il a perdu son bonnet. Mais quelle importance ? Une exaltation l'a saisi, une véritable ivresse. Il a réussi ! Par deux fois, il a cru sa fin imminente, et par deux fois le destin l'a préservé de la mort. Cela ne peut être un hasard. Tout a sa raison d'être en ce monde. Il a encore une tâche à accomplir dans cette vie, et il croit savoir laquelle.

Hilde l'attend. Son grand amour, celle que le ciel lui a donnée et pour qui il doit traverser l'enfer.

Il n'a aucune idée de la situation à l'Ouest. Il sait que les Alliés ont débarqué en Normandie et que Paris a été libéré. Hilde le lui a appris – son père écoutait secrètement la radio anglaise. Il est très possible que les affrontements aient déjà débuté dans cette zone frontière, aussi vaudrait-il mieux qu'il reste caché pendant la journée et poursuive sa route de nuit. Il se réfugie dans un petit bois et inspecte le contenu de son sac à dos. Les cartes et la boussole ont disparu. Il ne lui reste que quelques quignons de pain dur, deux ou trois morceaux de sucre et un peu de lard. Du linge de rechange. Un pull tricoté, qu'il enfile sur-le-champ, de même que la deuxième paire de chaussettes. Ah, Hilde avait même pensé à un second bonnet. La disparition de sa boussole est un coup dur. *Sales boches* !* songe-t-il. Il en sera réduit à s'orienter d'après le soleil, qui ne fait que de rares apparitions. Direction, le sud-ouest. Commencer peut-être par remonter le Rhin, puis obliquer vers l'ouest. Passer la frontière et regagner sa patrie libérée.

On est déjà en mars lorsqu'il arrive à Metz, affamé, en hypothermie. Il se fait admettre à l'hôpital, où on le garde quelques jours afin qu'il puisse se reposer et se nourrir convenablement. Il

essaie d'appeler chez lui, mais la ligne est en dérangement. Il monte sans billet dans un train pour Nancy et explique sa situation au contrôleur, qui le laisse poursuivre son trajet. Quel soulagement de pouvoir parler sa langue maternelle, d'être compris, de s'expliquer sans problème au lieu de baragouiner dans une langue étrangère ! Pendant le voyage, il réfléchit à la possibilité de faire venir Hilde à Villeneuve. Il faudra d'abord qu'il divorce. N'est-ce pas pour obéir au souhait de son père qu'il a épousé Margot, quatre ans plus tôt ? Il pensait tout de même éprouver un sentiment pour elle, mais ce qui comptait surtout, c'étaient les terres qu'elle apportait en dot. Sa rencontre avec Hilde lui a appris ce qu'était vraiment l'amour. Une force à laquelle on ne peut pas se soustraire. Ceux qui tentent de le faire sont condamnés à être malheureux toute leur vie.

À Nancy, il est forcé d'attendre, les trains sont bondés. Il parvient à attraper une correspondance pour Dijon, puis pour Lyon. Partout où il descend, l'heure est à la fête. Rassemblés sur les places, les gens boivent du vin, se tombent dans les bras. Des jeunes parcourent les rues en beuglant. On lui donne à manger, on l'héberge pour la nuit, il écoute les tristes histoires qu'on lui raconte de fils tombés ou portés disparus. Pour sa part, il se montre discret. Il n'a pas accompli d'actes héroïques pour son pays. Lui et ses camarades avaient dû livrer la forteresse sans résister ou presque parce que les Allemands, qui avaient habilement contourné la ligne Maginot, avaient attaqué de l'intérieur. On lui apprend que les Alliés se trouvent désormais sur le sol allemand et poursuivent leur avancée vers l'est. Que des soldats français qui avaient fui en Angleterre se sont joints à eux. Toute la question est à présent de savoir qui arrivera les premiers à Berlin : les Alliés ou les Russes ?

« L'heure des comptes a sonné. Ils vont payer leur arrogance. Ils se sont crus les maîtres du monde, mais ce ne sont que des ordures… »

« Ce traître de Pétain a perdu la partie. Vive de Gaulle ! »

Le gouvernement fantoche dirigé par le vieux maréchal s'est enfui et n'a plus d'existence. On tourne la page de l'humiliant armistice que Pétain a signé avec Hitler. De Gaulle, arrivé d'Angleterre, a unifié la Résistance française, il a pris la tête du gouvernement provisoire français à Paris et veille à ce que le pouvoir ne tombe pas entre les mains des Alliés. Si ceux-ci ont libéré le pays, ils n'ont pas vocation à le diriger : la France appartient aux Français.

Jean-Jacques participe à l'allégresse générale. Il boit à la victoire, à la défaite de l'ennemi, à la fin de la guerre. À la liberté, à la France. Mais, en son for intérieur, il est terriblement inquiet pour Hilde, qui se trouve désormais en pays occupé. Les Américains et les Anglais appliqueront-ils la « justice des vainqueurs » ? Mieux vaut ne pas y penser. Mieux vaut ne pas se dire qu'il a peut-être eu tort de fuir, qu'il

aurait été préférable qu'il reste à Wiesbaden pour protéger Hilde…

Lorsqu'il descend à Nîmes, une brise tiède lui apporte le parfum des citronniers. Qu'il est merveilleux d'être enfin de retour chez soi ! Dans le train, il est resté à la fenêtre, saluant les villages familiers, les prairies verdoyantes, le jaune lumineux du mimosa. Les vignes, qui se déploient largement dans la plaine et rejoignent au sud-est le vignoble de la vallée du Rhône. Dans sa région, on produit du vin rouge, le vin du pays, mais aussi des vins de qualité supérieure. Son père a une prédilection pour le rosé, qu'ils livrent jusqu'à Paris. Autrefois, ils avaient aussi des clients en Angleterre et en Allemagne. La Provence est une vaste région bénie des dieux. Les Romains y cultivaient déjà la vigne et avaient bâti des cités. Les vestiges de l'activité romaine sont encore visibles : conduits d'eau, temples, amphithéâtres. Quelques siècles plus tard, les arts se sont épanouis dans les cours princières provençales, la poésie des troubadours a prospéré dans le climat du Sud, et le bon vin de la région n'y a sans doute pas été pour rien.

Tout à sa joie anticipée, Jean-Jacques savoure la dernière partie du trajet en omnibus jusqu'à Villeneuve, exulte en apercevant les premières vignes de la propriété familiale. Enfant, il était chargé de donner un coup de main pour tailler et lier la vigne, ôter les mauvaises herbes. Puis venait le temps de la récolte, quand ils parcouraient les rangées de ceps, son petit frère Pierrot et lui, avec les cousins et cousines et les saisonniers de la région.

Dans le train, il tombe bien évidemment sur des voisins, des amis. Les retrouvailles sont joyeuses, on partage son repas avec lui, du pain, des olives, une gorgée de vin.

— Maintenant que nos jeunes reviennent, tout ira bien !

— Tes parents seront fous de joie !

— Et Margot, alors…

— C'est une honte de travailler pour les Allemands alors qu'ici on a besoin de tous les bras disponibles, lance un vieux vigneron en secouant la tête. Une honte pour la France !

Sous le régime de Vichy, ses fils se sont portés volontaires pour partir en Allemagne. Jean-Jacques lui explique que, pour sa part, il était prisonnier de guerre et, comme tel, obligé de travailler pour les Allemands. Mais le vieil homme ne l'écoute pas.

— Ceux qui reviennent dans leur patrie après l'avoir quittée sont devenus des étrangers. C'est comme ça…

L'entêtement de son interlocuteur, qui ne veut pas comprendre la différence, l'irrite mais, dans le même temps, il a un peu mauvaise conscience. N'est-ce pas justement ce qu'il a en tête ? Quitter sa patrie pour aller vivre en Allemagne. Pis encore : il veut quitter sa femme et

sa famille. Il y a encore une semaine, cela lui paraissait si simple, tout occupé qu'il était par la pensée de son grand amour. Certes, l'amour est toujours là. Jean-Jacques rêve de Hilde, entend sa voix, caresse son corps nu qui ne lui a appartenu qu'une seule fois. Mais le chemin qui le ramènerait vers elle lui paraît à présent si difficile, si semé d'obstacles…

Une fois à Villeneuve, il prend à travers les prés et les vignes. À la joie qu'il éprouvait se mêle le sentiment désagréable qu'il va devoir faire du mal à ceux qu'il aime et qui tiennent à lui. Il se fait l'effet d'un renégat. Un de ceux qui abandonnent épouse et famille pour une autre femme. Le cas s'est déjà présenté dans la région et les jugements portés sur l'infidèle ont été sévères, alors même qu'on le savait malheureux en ménage. Lorsqu'il arrive en vue de l'exploitation familiale, il marque une pause pour savourer le spectacle de la grande bâtisse en pierre de taille grise, dévorée par le lierre et les roses. Elle a été construite par son grand-père, et son père y a apporté de nombreux changements : il a fait fermer l'accès à l'étable, installer une salle de bains et l'électricité. Les annexes et la cave où mûrit le vin ont été agrandies. Combien de fois, pendant les vendanges, ne se sont-ils pas tous installés dehors à de longues tables, propriétaires du lieu, saisonniers, ouvriers agricoles, pour boire et manger ! Puis on allait se coucher car, le lendemain, on se levait tôt.

Le chien jaune qui aboie à sa vue lui est inconnu. Mais déjà la vieille Berthe pousse un cri en l'apercevant. Effrayée, sa mère sort de l'étable, la fourche à fumier à la main. Puis Margot apparaît à la porte en tablier de cuisine. Elle a maigri, ses cheveux auburn sont relevés. Elle place une main en visière au-dessus de ses yeux pour se protéger du soleil.

— Jean-Jacques… Mon Dieu, c'est bien toi ?

Est-elle heureuse de le revoir ? Elle fond en larmes, porte un pan du tablier à ses yeux et reste là à sangloter. La mère accourt pour le serrer dans ses bras. Jérôme, l'époux de Berthe, occupé lui aussi à l'étable, fixe le revenant avec incrédulité.

— La Sainte Vierge a exaucé mes prières, dit la mère en caressant les cheveux de son fils.

Puis c'est au tour de Margot de l'étreindre. Elle se cramponne à lui en tenant des propos incohérents.

— J'ai rêvé que tu rentrais. Le ciel en a décidé ainsi. Dans mon rêve, je te disais : « Jean-Jacques, le ciel en a décidé ainsi. »

À la cuisine, la mère lui sert un bol de lait. Le dîner sera bientôt prêt, déclare-t-elle. Le père et Pierrot ne tarderont pas, ils sont allés planter les pommes de terre. Cette année, ils ont pris un peu de retard

en raison du manque de main-d'œuvre. Le vin, les champs, le bétail – ça a été dur. Pierrot, qui était constamment obligé de se cacher, ne pouvait pas travailler comme il fallait. Lui aussi a été prisonnier des Allemands, mais on l'a vite rapatrié en France parce qu'il avait une blessure à la jambe qui ne voulait pas guérir. Une fois rétabli, il a rejoint la Résistance.

— Nous étions perpétuellement dans l'angoisse, dit la mère tandis que Margot acquiesce. Il est si courageux ! Ton frère est un héros, Jean-Jacques !

Jean-Jacques garde le silence. Sa mère n'a pas changé. Elle s'extasie au moindre pet de son jeune frère. Lui, il faut qu'il s'échine pour arriver à lui arracher un semblant de compliment. Mais un travailleur forcé contraint de se mettre au service de l'ennemi peut-il rivaliser avec un héros de la Résistance ? La partie est perdue d'avance…

Le soir, lorsque le père et Pierrot rentrent des champs, Jérôme, qui s'occupe des deux chevaux, leur apprend la grande nouvelle. Comme s'y attendait Jean-Jacques, les deux hommes commencent par se laver le visage et les mains à la fontaine, quittent leurs bottes pour enfiler des chaussons. Alors seulement le père s'approche de son aîné, s'arrête devant lui et le considère avec attention comme pour s'assurer que cet homme est bien son fils. Puis il le serre dans ses bras en silence.

— C'est bien que tu sois là, se borne-t-il à dire.

Cela fait trois ans qu'ils ne se sont pas vus. Jean-Jacques remarque que son père a maigri, lui aussi. Son corps est resté nerveux, ses bras puissants, mais il s'est voûté et ses yeux se sont enfoncés dans leurs orbites.

Pierrot l'étreint à son tour et lui donne une tape sur l'épaule.

— Nous voilà de nouveau tous réunis ! Tu as l'air en pleine forme, frangin. On dirait que tu as mené la belle vie en Allemagne.

— Mais oui, frangin ! Le travail forcé, il n'y a pas mieux, tout le monde le sait, ironise-t-il.

À table, il reprend sa place habituelle, en face de son père. Margot est assise à sa droite, Pierrot et la mère à sa gauche. On récite le bénédicité – la mère n'y manque jamais. Pendant qu'ils mangent, le père commence à parler. Il explique ce qui a été fait dans le vignoble au cours de ces trois années, les cultures, les récoltes. Dit qu'il faut reblanchir à la chaux les murs de l'écurie et qu'il a vendu trois chevreaux.

— Tu m'écoutes, Jean-Jacques ? s'interrompt-il soudain en tapant sur la table avec le manche de son couteau.

Brusquement arraché à ses pensées, Jean-Jacques sursaute, s'empresse de répondre par l'affirmative. Bien sûr qu'il écoute, il est simplement un peu fatigué.

— Je veux que tu sois parfaitement au courant de tout, poursuit le père. En tant qu'aîné, c'est toi qui reprendras la ferme et tout ce qui va avec.

— Oui, père.

Jean-Jacques sent peser sur lui les regards de son frère et de sa mère. La vieille querelle ne s'est pas apaisée. Ce qui, dans le fond, n'a rien d'étonnant. La mère souhaite depuis toujours que ce soit Pierrot qui succède à son père. Mais ce dernier s'en tient à la tradition : c'est au fils aîné que reviendra l'intégralité du domaine.

Quand Pierrot saura ce que je compte faire, il sera ravi, songe Jean-Jacques. Il n'empêche, il se sent très mal à l'idée de décevoir la confiance de son père. Pis encore, Margot a posé une main sur son bras et lui adresse un sourire plein de promesses. Cette nuit, son époux partagera son lit, elle fera tout pour lui plaire.

Le repas achevé, Jean-Jacques s'attarde dans la cuisine, avec l'espoir que Margot s'endorme avant qu'il la rejoigne. Il n'a pas envie de faire l'amour avec elle. Hilde occupe toutes ses pensées, mais sa résolution de partir la retrouver à Wiesbaden a faibli.

Sa ferme. Sa terre. Son vignoble…

L'idée de tout abandonner à son frère ne lui paraît plus si facile.

HEINZ

Bretagne, août 1945

Soleil de septembre. Léger jeu de lumières dans les platanes, ombres obliques qui tombent sur la chaussée pavée, les vitres des voitures qui passent étincellent de mille feux. Heinz sert avec entrain un café et un moka agrémenté d'une rasade d'alcool, deux parts de gâteau à la liqueur aux œufs et deux verres d'eau. Le couple attablé lui est connu, ils échangent quelques mots, mais Heinz ne parvient pas à les identifier. Un moteur vrombit désagréablement devant le bâtiment des thermes. Pourvu qu'il ne fasse pas fuir la clientèle…

« Ils ne vont pas tarder, dit Else. Marlene a fait de la salade de pommes de terre. Ida Lehnhardt adore ça… » Elle veut parler des acteurs, qui font toujours une pause en début d'après-midi. En ce moment, ils répètent *L'Époux modèle*. Else et lui ont reçu des invitations pour la première. D'après Ida Lehnhardt, qui tient le rôle féminin principal et donne la réplique à Eddi Graff, le comédien favori de Heinz, la pièce est d'un comique irrésistible.

Il prend rapidement une autre commande : une infusion à la menthe avec du sucre de betterave. Cette demande inhabituelle l'étonne. La vieille dame en robe bleue et tablier blanc offre une grande ressemblance avec sa mère. Elle lève un index menaçant et lui lance un regard si furieux qu'il regagne la salle au plus vite.

À l'intérieur, il fait lourd. On entend bourdonner le réfrigérateur – ou est-ce le fourneau ? Il présente ses excuses aux clients, que le bruit semble pourtant ne pas déranger et qui bavardent avec entrain en

mangeant du gâteau à la crème. Derrière le comptoir, Else coupe la forêt-noire en tranches si minces qu'il lui reproche sa pingrerie : non, les clients doivent pouvoir manger une part de gâteau digne de ce nom ! Finchen, la serveuse, prend quatre assiettes à la fois et passe devant lui en balançant les hanches.

« Les voilà ! annonce Else en désignant la fenêtre. Hilde, ouvre donc la porte de l'autre salle ! »

Hilde est une gamine de treize ans, mince et pâle, avec d'immenses yeux bleus et une tignasse de boucles blondes. Plus une enfant, pas encore une femme. Elle sort de la cuisine en courant, manque heurter Finchen et ouvre la porte avec brusquerie. Dans la salle se trouvent Fritz Bogner et Hubsi Lindner en train de boire le café qu'on leur offre quand ils font de la musique le soir, au Café Engel.

« Monsieur Fritz ! lance Hilde. Je vois vos fixe-chaussettes ! Ils sont tout noirs et effilochés ! »

Le pauvre Bogner rougit de confusion et tire sur ses jambes de pantalon, qui sont un peu trop courtes. Il n'a pas beaucoup d'argent, Fritz. Il vient de la campagne et étudie le violon au conservatoire. Il est très doué.

Une soudaine rafale fait voleter les nappes et les manteaux suspendus dans le vestiaire. Heinz se retient au porte-journaux pour ne pas tomber. La porte tambour crache les comédiens les uns après les autres, Graff, la Lehnhardt, Hensel, le metteur en scène, Ivers, qui tient un petit rôle. Heinz les salue, les envoie dans l'autre salle, où ils s'installent avec les deux musiciens, et Finchen s'empresse de leur annoncer qu'aujourd'hui il y a de la salade de pommes de terre maison…

La petite compagnie s'éloigne peu à peu, finit par se réduire à un point coloré. Le bourdonnement ne veut pas cesser. Il vient de l'extérieur. C'est un groupe de chemises brunes qui passe, l'allure martiale. Le vacarme s'amplifie, Heinz lutte contre le vertige et la nausée. Alors que le bruit reflue peu à peu, il distingue la voix d'Eddi Graff.

« Ça n'a aucun sens, Heinz. Ils nous mettront à la porte l'un après l'autre.

— Pas toi, Eddi ! Le public est en délire quand tu es sur scène ! »

Sans répondre, Eddi tourne le regard vers la fenêtre, où l'on voit passer les derniers hommes en uniforme. Il a les cheveux qui grisonnent, Eddi Graff, mais cela lui va bien. Avec ses yeux sombres et expressifs et ses traits réguliers, il est resté le chouchou des dames. Quand il joue dans *Tovaritch*, de Jacques Deval, même les jeunes filles se pâment.

« Il se peut qu'on m'admire quand je suis sur scène, répond-il enfin avec un pâle sourire. Mais lorsqu'on m'emmènera, personne ne

m'aidera. Pas même toi, Heinz. Et je ne t'en voudrai pas. Tu as une femme et des enfants, tu as le café. Ce ne sont pas des choses qu'on sacrifie facilement. À ta place, je ne le ferais probablement pas. »

Heinz se sent envahi par un profond désarroi, sa tête bruisse d'agitation, sa poitrine est comme comprimée dans un étau. Soudain, Eddi Graff est happé par un tourbillon de vent, son corps, bras et jambes écartés, se met à tournoyer à une vitesse folle, sa veste flotte, il s'élève dans les airs. Un bourdonnement assourdissant couvre tous les autres bruits. Heinz est pris de nausée, une lassitude abyssale le plaque contre le sol…

— *Tu as soif * ?*

On lui introduit un goulot entre les lèvres, de l'eau froide coule dans sa bouche. Il tousse, déglutit, boit avec avidité. Ne peut plus s'arrêter, il a le gosier si desséché. Soudain, une horrible douleur le traverse, lui arrachant un gémissement.

— *On y est presque… l'hôpital**…

— Mes jambes…, se plaint-il.

— *Pauvre garçon**…

Il ouvre les yeux, voit le ciel clair au-dessus de lui, d'un bleu profond comme lors des plus beaux jours d'été. Puis son regard tombe sur les barreaux en bois de la charrette à foin, sur le jeune homme à casquette rouge assis devant, les rênes à la main, et sur le dos marron du cheval. Il essaie péniblement de se redresser. Le véhicule cahote sur un chemin de terre, lui causant de vives souffrances. Il a le corps meurtri. Mais ce n'est pas le pire. La véritable abomination, c'est ce qu'il découvre soudain à côté de lui. Le spectacle est si horrible que ses forces l'abandonnent.

Près de lui gît un homme privé de bras. Du sang jaillit par saccades de ses moignons, ses jambes tressautent. Quoiqu'il ait la tête tournée du côté opposé, Heinz le reconnaît : c'est un des camarades qui s'étaient proposés pour l'opération de déminage.

Il revoit toute la scène. Chaque mouvement se trace de nouveau dans sa mémoire avec une lenteur torturante, comme s'il n'avait été que spectateur du drame. Les mottes de terre qui volent, le tronc de l'arbre qui explose, des membres humains ensanglantés projetés dans les airs, comme les fragments d'une poupée. La poussière rouge qui le déchire et l'envoie dans les nuages. Des gens qui accourent, s'activent, se saisissent de lui, qui crie de douleur, le déposent dans une charrette avec les autres survivants.

Le chemin sur lequel ils avaient déposé les mines ressemble à présent à un paysage lunaire couvert de corps déchiquetés.

— Paul ? marmonne-t-il. Qu'est devenu Paul Segemeier ?

Personne ne lui répond. Son voisin blessé est inconscient, pour un peu Heinz l'envierait. Lorsqu'on le descend de la charrette, il hurle de

douleur. Sa jambe droite est bizarrement tordue, le bout de sa chaussure pointe vers l'arrière et son pantalon est trempé de sang.

Ma jambe est foutue, pense-t-il. L'autre aussi, peut-être. Je ne pourrai plus jamais marcher.

Puis il se retrouve sur la table d'opération, entend le médecin et les infirmières s'entretenir en français, mais désormais son sort l'indiffère. Il n'a plus qu'un seul désir : que la douleur s'arrête. L'anesthésie le plonge dans une miséricordieuse inconscience.

Le réveil est lent, ponctué de nausées incoercibles. Il vomit à plusieurs reprises, retombe chaque fois dans un état de semi-conscience. Lorsque enfin les nausées se calment, la douleur refait son apparition. Il gémit, grince des dents. On lui glisse entre les lèvres des gouttes qui l'étourdissent et atténuent la souffrance. Cet état semble ne pas vouloir cesser. Aveugle et sourd à ce qui l'entoure, il lutte contre la douleur, sombre par intermittence dans un sommeil agité. À un moment, il se risque à palper ses jambes : elles sont bandées. Il tente de remuer les pieds, mais la douleur est telle qu'il n'insiste pas.

Plus tard, il constate qu'il se trouve dans une salle nue, haute de plafond, qui ressemble à un ancien bâtiment scolaire. Elle accueille des rangées de lits dans lesquels sont couchés des blessés. Au milieu, un couloir où vont et viennent des femmes vêtues de blanc.

— *Tu as eu de la chance*, dit l'une d'elles. *Il te reste tout de même une jambe**.

Il lui jette un regard interrogateur, auquel elle répond par quelques bribes d'allemand.

— Toi… reste… une jambe.

— *Et l'autre* ?*

Elle n'est plus toute jeune, la cinquantaine. Avec un long soupir, elle lui tapote la main d'un geste réconfortant.

— *L'autre est perdue**…

Cette fois, il a compris. Perdue. Plus là. Il n'a plus qu'une jambe. Un invalide de guerre. Plus jamais il ne pourra servir ses clients au Café Engel, il ne sera plus bon qu'à aider Else à décorer les gâteaux. Voilà ce que cela signifie, « perdue ». Le tribut qu'il paie à la guerre, à sa propre lâcheté, à sa part de culpabilité. Et encore, il s'en sort relativement bien. D'autres ont été beaucoup plus malmenés par le sort.

On le transfère sur une civière et on le transporte avec cinq autres blessés dans un camion. On les conduit dans un hôpital de Rouen. Il fait très chaud, l'air est étouffant, le trajet, une véritable torture. À côté de lui se trouve un de ses camarades démineurs. Heinz a oublié quel était son nom, mais se souvient qu'il est originaire de Hambourg

et travaillait à la capitainerie. Il a perdu un bras dans l'explosion et sa vue est endommagée.

— Je ne vois quasiment plus rien de l'œil gauche, mais le droit fonctionne encore, lui dit-il. Ne t'inquiète pas, Heinz, aujourd'hui on fait des prothèses formidables avec lesquelles on peut même jouer du piano.

Il rit de sa plaisanterie, heureux d'en avoir réchappé. Encore une ou deux semaines d'hôpital, et il rentrera chez lui.

— Les infirmes sont les premiers à être libérés, ajoute-t-il. C'est tout de même un avantage ! Les autres, pour une partie d'entre eux, sont expédiés en Afrique. On les fait trimer dans les colonies françaises où ils chopent la malaria… Et, au bout de quelques années, quand ils rentrent, ils ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes…

Heinz lui demande ce qu'est devenu Paul Segemeier.

— Il ne reste plus rien de lui. Cette putain de mine l'a désintégré.

Alors qu'il ramassait des pommes, Paul a mis le pied sur une mine recouverte par la végétation. Heinz se trouvait à quelque distance, protégé par le tronc épais d'un vieux saule. Le soldat de Hambourg, lui – Heinz se souvient cette fois de son nom : Kurt Eilers –, se tenait derrière un groupe de camarades. Le chef français est mort de ses blessures la nuit qui a suivi l'accident.

La discussion s'éteint rapidement, la chaleur est telle qu'on respire avec peine. Lors d'un arrêt, un infirmier leur donne de l'eau. Ceux qui peuvent marcher descendent du camion pour uriner. Les autres se soulagent dans une bouteille qu'on vide ensuite dans le fossé. Heinz se sent aussi impuissant qu'un nourrisson. Que se passera-t-il si, une fois rentré chez lui, il ne peut même pas faire seul ses besoins ? Si Else est obligée de l'assister dans les moindres gestes quotidiens ? S'il ne peut plus s'habiller seul, faire seul sa toilette ? Monter et descendre l'escalier ? S'il est contraint de rester assis dans la salle du café, vivante incarnation du désespoir, réduit à l'inactivité, devenu un fardeau pour sa famille et un triste spectacle pour les clients ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il meure dans l'explosion ?

À l'hôpital, les blessés allemands sont regroupés dans un coin de la grande salle afin que ceux qui parlent quelques mots de français puissent servir d'interprètes. La salle évoque une nef d'église : murs de grès rouge, vitraux, fenêtres gothiques à entrelacs, haute voûte. La pièce est agréablement fraîche et aérée. Heinz remercie les infirmiers qui l'ont déposé dans un lit et s'endort immédiatement.

Quelques heures plus tard, il est réveillé par un vacarme inopiné.

— Attention ! Retenez-la !

Désorienté, il jette un regard autour de lui. Une femme a pris l'assiette en fer-blanc qui se trouve sur sa table de chevet et s'enfuit avec son larcin.

— Il n'y a pas plus voleurs que ces gens-là, vitupère son voisin de lit.

— Si je l'attrape, elle passera un sale quart d'heure !

— C'est une honte ! Comment peut-on voler un infirme ?

Les visiteurs, pour l'essentiel des Françaises, épouses et filles, jugent les Allemands responsables de ce qui leur arrive et s'insurgent contre le fait qu'on les nourrisse. Les jours suivants, Heinz apprend à avaler sa soupe et son pain le plus vite possible pour qu'on n'ait pas le temps de les lui dérober. Mais lorsque des enfants manifestement affamés s'approchent de son lit, il leur donne sa soupe et se contente du pain. Manger sous leurs yeux sans rien leur offrir… non, cela dépasse ses forces.

— Tu auras un fauteuil capitonné au paradis, plaisante son voisin. Et si tu continues comme ça, tu ne tarderas pas à l'étrenner.

Mais Heinz est apprécié, notamment des infirmières : il se montre aimable et s'efforce de leur causer le moins de tracas possible. Il a fallu lui amputer la partie inférieure de la jambe droite. L'autre a écopé de quelques vilaines blessures, mais elles sont en voie de guérison et les os sont intacts. Quelques jours plus tard, on lui fournit des béquilles pour qu'il réapprenne à marcher.

— J'appelle ça plutôt « clopiner », lâche-t-il sur le ton de la plaisanterie en se laissant tomber sur son lit, hors d'haleine.

— *Vous êtes trop faible. Vous avez besoin de manger**, dit une infirmière.

C'est elle qui est à la tête du service et, désormais, elle veille à ce que Heinz mange ses repas. Lors de la distribution des rations, elle se poste dans la partie de la salle réservée aux Allemands afin d'éviter que quiconque ne s'approprie la ration de Heinz Koch.

— Tu es un charmeur, Heinz, lui dit-on. Tu as réussi à dompter la bête, elle te mange dans la main. Demande-lui donc qu'elle nous place tout en haut de la liste, qu'on rentre vite chez nous.

Dans tous les hôpitaux, on dresse la liste des cas prioritaires à rapatrier en Allemagne. Mais, même là, il vaut mieux avoir de l'argent et des relations.

— Moi, je pense qu'elle nous inscrira tous à l'exception de Heinz, plaisante un des blessés. Elle l'aime trop pour le laisser partir.

— Ne répands pas ce bruit, réplique Heinz en riant. Ma femme m'arracherait les yeux si elle en avait vent.

En réalité, il ne sait même pas si Else et Hilde sont encore en vie. Si la maison est toujours debout. Mais comme ses camarades parlent souvent du pays et font des projets d'avenir, il ne veut pas les décourager. Mieux vaut se montrer positif. De fait, ses blessures cicatrisent. Son moignon aussi, ce qui est pour lui un grand soulagement. Les changements de pansement sont particulièrement

douloureux parce que la plaie se rouvre légèrement. L'infirmière doit alors retirer les fibres de tissu avec une pincette et désinfecter la blessure avant de remettre un pansement propre. Chaque fois, Heinz s'exhorte à supporter la douleur avec stoïcisme, mord dans un bout de tissu pour ne pas laisser échapper le moindre gémissement. Mais la désinfection, très éprouvante, a invariablement raison de sa résolution.

À la fin du mois de septembre, un homme en uniforme vient lire la liste des prisonniers qui feront partie du prochain transport. Heinz et ses camarades y figurent. C'est l'enthousiasme, ils jubilent, rient et se répandent en exclamations. Enfin ! Ils vont enfin pouvoir rentrer chez eux et quitter ce fichu hôpital !

— Et quand est-ce qu'on part ?

— Probablement dans quinze jours…

— Pas avant ?

— Est-ce que c'est sûr au moins ? Ce ne serait pas la première fois qu'on nous fait de belles promesses sans qu'il se passe rien ensuite.

— Il faut procéder par ordre, réplique le Français, un Alsacien qui parle excellemment l'allemand.

C'est un type maigre, sérieux, pourvu d'une imposante moustache brune qui lui mange une partie du visage. Alors qu'il s'apprête à repartir, il est pris à partie par ceux qui vont devoir encore patienter. Leur déception est violente, mais l'homme n'en a cure et se dirige vers la sortie d'un pas tranquille.

— Maintenant, c'est du sérieux, déclare le voisin de Heinz. Notre deuxième vie commence. Bon sang, quand je pense que bientôt je boirai une bonne bière avec les copains au bistrot…

Tout excités, ils passent les heures qui suivent à évoquer ce qu'ils auront le plus de plaisir à retrouver à leur retour. L'épouse ou la fiancée. Les enfants. Les parents. Le bistrot. Les copains. La caisse à outils. Un bon lit. L'un d'eux parle de ses livres. Heinz déclare qu'il se réjouit avant tout de revoir sa femme et sa fille. Et qu'il espère que ses fils seront bientôt de retour.

— Tu n'as pas une auberge ou un truc de ce genre à Wiesbaden ?

— Oui, le Café Engel, avenue Guillaume.

— C'est un beau quartier, non ?

En effet, explique Heinz, l'avenue Guillaume est sans doute la plus prestigieuse de la ville. Le café est à deux pas du théâtre, des thermes, du parc, de la fontaine d'eau chaude, la Kochbrunnen.

— Si tout ça existe encore, ajoute-t-il à voix basse. Ils ont réduit notre ville en cendres…

Aucun d'eux n'a de nouvelles de ses proches. La poste ne fonctionne plus, le téléphone encore moins. La plupart n'ont même pas de quoi se vêtir correctement, leurs vêtements ayant été déchiquetés

par l'explosion. Ils portent des habits usagés dont ils préfèrent ne pas connaître l'origine. Mais ont-ils le choix ?

Au crépuscule, lorsque la lumière faiblit et que les reflets colorés projetés par les vitraux se fondent peu à peu en une teinte grise, les hommes deviennent moins loquaces. L'euphorie fait place à la crainte que le retour ne tienne pas ses promesses. Étendus sur leur lit, les yeux ouverts, ils contemplent la voûte où les insectes nocturnes se livrent à une danse extatique autour d'une suspension. Des visions de cauchemar les envahissent. Heinz voit le Café Engel sous l'aspect d'une ruine fumante, il croit entendre le plafond de la cave craquer et s'effondrer sur ses proches, les cris et les gémissements des victimes ensevelies faiblir avant de s'éteindre définitivement.

Si c'est là ce qui l'attend, il n'a aucune envie de rentrer. Encore moins dans l'état où il se trouve à présent. À quoi bon ? Pour s'asseoir sur les ruines de sa maison ? Clopiner jusqu'au cimetière où sont enterrés ceux qu'il aime ?

Déchiré, il se traite de lâche. Bien sûr que tu vas rentrer, se dit-il. Même si tu as tout perdu. Tu n'as pas d'autre endroit où aller. Et si Dieu le veut, tes fils reviendront eux aussi. Et alors nous retrousserons nos manches et nous repartirons de zéro. Je le leur dois…

Deux semaines plus tard, un train les dépose à la frontière allemande et on les accueille dans un hôpital provisoire à proximité de Fribourg. Dans l'immédiat, le retour s'arrête là. Mais au moins ils sont bien installés, soignés par d'aimables infirmières allemandes et françaises. Pour la suite, il faudra encore patienter.

Si au moins on savait comment se présente la situation… Il vaut toujours mieux être préparé mentalement à affronter le pire… Heinz entend parler de la possibilité d'envoyer un télégramme. C'est coûteux, mais ceux qui l'ont fait sont désormais libérés de leurs incertitudes.

— Comment ça se passe ? s'enquiert-il. On ne peut pas sortir et aller à la poste…

— Il faut passer par une infirmière. Cette crapule de Karl fricote avec la jolie brune aux cheveux courts…

— Et elle s'est chargée d'envoyer son télégramme en Allemagne ?

— Ouais, et gratis ! Il a reçu une réponse. Mais apparemment, c'était pas très joyeux…

Voilà qui n'est guère encourageant, songe Heinz. Cependant la certitude est toujours préférable au doute. S'il avait de l'argent, il pourrait charger une des jeunes infirmières d'aller à la poste. Mais le seul objet de valeur qui lui reste est son alliance, qu'il ne parvient d'ailleurs plus à enlever, l'articulation de son annulaire ayant grossi. L'effet de l'arthrose, sans doute. Mais, au moins, cela a permis d'éviter qu'on la lui vole… Résolu à utiliser cette ultime ressource, il essaie de

faire glisser l'anneau le long de son doigt, opération passablement douloureuse.

Si Else savait ça, se dit-il, trempé de sueur, en poursuivant ses efforts. Mais il le faut. Nous pourrons toujours racheter des alliances. Et si elle n'est plus en vie, je n'en aurai plus besoin.

Il parvient enfin à retirer l'anneau. Le nom d'Else y est gravé : « Else Maria Koch. » Et la date de leur mariage : « 25 mars 1919. » Heinz met la bague à son petit doigt pour ne pas la perdre et palpe son annulaire enflé et endolori. Il a beau savoir que c'est pour la bonne cause, il n'en a pas moins mauvaise conscience à l'idée de se séparer de son alliance pour un vulgaire télégramme. Il reste un long moment sans pouvoir dormir. Autour de lui, ses camarades ronflent, toussent. Au fond, une lumière trahit la présence d'une infirmière occupée à prodiguer des soins à un blessé qui vient d'être opéré. Les gémissements de l'homme résonnent dans la salle.

Au matin, il a de la chance. C'est l'infirmière brune aux cheveux courts qui sert le petit déjeuner. Le repas terminé, il va reposer en clopinant sa gamelle vide sur le petit chariot, ce qui lui donne l'occasion d'échanger quelques mots avec la jeune femme.

— Un télégramme ? Oui, mais ça coûte cher…

Il lui montre l'alliance, elle comprend. Glisse l'anneau dans sa poche. Un peu plus tard, elle lui apporte un bout de papier et un crayon. En plus de l'adresse, Heinz y note ces quelques mots : « Rentre bientôt. Vous allez bien ? »

Il ne reste plus qu'à espérer que l'infirmière soit honnête. Entretemps, Heinz a appris qu'il n'était pas le seul à s'être dépouillé de ses derniers effets pour envoyer un télégramme chez lui. Deux camarades ont ainsi sacrifié une fine chaîne en or pour l'un, un couteau de poche pour l'autre – Dieu sait comment il avait réussi à le garder jusque-là.

— On ne peut pas être sûr que les télégrammes passent, explique l'un d'eux. L'Allemagne a été divisée en zones d'occupation…

Seigneur, se dit Heinz. Ici, on est dans la zone française. Et Wiesbaden se trouve dans la zone américaine. Ça ne fonctionnera pas…

Son télégramme reste sans réponse.

HILDE

Wiesbaden, juillet 1945

Quelle chaleur ! Il n'est que 10 heures du matin et le thermomètre affiche déjà presque trente degrés. Là où l'on n'a pas encore déblayé, la moindre brise soulève des nuages de saleté. Impossible d'installer les tables et les chaises devant le café, la poussière se dépose dans les tasses. Hilde et sa mère se sont installées à l'intérieur pour s'offrir une petite tisane froide et une tartine avec de la mélasse. Pour l'instant, les tickets de ravitaillement ne permettent pas d'obtenir mieux, mais il semblerait que la situation soit en voie d'amélioration. Chaque citoyen de Wiesbaden reçoit à présent une livre de pain, 200 grammes de viande et 87,5 grammes de saindoux par semaine. À quoi il faut ajouter cinq livres de pommes de terre et des « soupes prêtes à l'emploi ». S'il n'y avait pas le marché noir, on fermerait le café. Else a besoin de farine, de saindoux et de sucre pour la pâtisserie. Comme il manque toujours un ingrédient, parfois même plusieurs, elle doit faire preuve d'inventivité. Dernièrement, elle a proposé des petits gâteaux sucrés faits avec des épluchures de pommes de terre. Ce n'était pas mauvais du tout.

— Où sont donc Addi et Julia ? s'étonne Hilde. C'est l'heure où ils descendent, d'habitude.

Elle repousse le museau insistant du chien, soupire, puis coupe un petit bout de son pain. La bête le prend délicatement – elle sait amadouer ses maîtres quand il le faut.

— J'espère qu'ils ne se sont pas desséchés sur pied là-haut, sous les

toits, répond Else. Personne n'arrive à dormir avec cette chaleur.

Hilde mange sa tartine, le regard tourné vers la fenêtre. Un homme dépenaillé passe à vélo. Sur le porte-bagages il a fixé une caisse où il rassemble tout ce qui peut servir : clous, vis, bouts de fer, planches de bois, élastiques – on se débrouille comme on peut, les artisans sont rares. Deux gamins le suivent. De temps en temps, ils s'arrêtent, ramassent quelque chose et le lui tendent. Quand il fait un signe d'assentiment, ils jettent l'objet dans la caisse.

— Dans le temps, c'était l'heure où on recevait le courrier, marmonne Hilde. Et le journal.

À peine a-t-elle dit ces mots qu'elle voudrait se mordre la langue. Pourquoi a-t-il fallu qu'elle mentionne le courrier ? Elle connaît déjà la réponse de sa mère.

— Tu ne penses tout de même pas sérieusement qu'il va t'écrire ?

— Et pourquoi pas ? rétorque-t-elle. S'il est vivant, il le fera.

Else lève les yeux au ciel en poussant un bruyant soupir.

— Il est tout à fait possible qu'il t'aime, Hilde. Mais, maintenant, il est de retour en France, auprès de sa femme et de sa famille…

— S'il est encore vivant…

— Ne me dis pas que tu crois aux racontars de cet imbécile de Storbeck ! Non, non, Jean-Jacques est bien rentré chez lui et il y restera. J'en donnerais ma tête à couper.

— Je ne te comprends pas, maman. Votre histoire à papa et toi a pourtant commencé de la même façon. Tu as vu ce soldat dans la rue, un type en loques venu d'on ne sait où, et tu l'as fait entrer au café. Et ça a été le grand amour !

— Ce n'est pas pareil.

— Pourquoi ?

— Il n'était pas français, lui. Et il est resté ici, il n'est pas retourné dans sa famille.

Eh oui… Pourquoi a-t-il fallu qu'elles aident Jean-Jacques à fuir ? C'était périlleux pour tous les trois. Et absurde, parce que les nazis ont finalement renvoyé les travailleurs français chez eux. Mais comment aurait-on pu le deviner ? Les hommes étaient convoyés on ne sait où et on pensait qu'ils finiraient leurs jours dans un camp.

Elle aurait dû tout simplement le cacher. Et, à l'arrivée des Américains, il serait retourné tranquillement dans son pays afin de régler ses affaires.

— Et puis Heinz n'était pas marié.

Else s'interrompt en voyant entrer Sofia Künzel, encore en robe de chambre, chaussée de pantoufles affreusement kitsch en soie rose avec un bout de boa en plume sur le dessus. Elle a trois bocaux de fruits en conserve et deux sachets de farine dans les bras, plus un sachet de sucre coincé entre les dents. Les deux femmes se précipitent pour la

débarrasser de ses provisions et les ranger à la cuisine avant qu'un client ne pointe son nez.

— Je ne sais pas ce que nous ferions sans vous ! s'exclame Else, ravie.

Ces cadeaux bienvenus leur assureront une semaine de quatre-quarts et de salades de fruits.

— Un butin durement acquis, madame Koch, répond Sofia en riant.

Elle resserre les pans de sa robe de chambre sur sa chemise de nuit en soie rose pâle ornée de dentelle jaune qui met ses formes en valeur. Sofia a dépassé les cinquante ans, mais son opulente féminité est intacte, tout comme l'éclat de son soprano dramatique, qui se prête à merveille aux rôles wagnériens.

— De la tisane glacée ? s'enquiert-elle en soulevant le couvercle de la théière. C'est exactement ce qu'il faut par cette chaleur. Regardez ce que j'ai apporté !

Elle sort un petit pot de sa poche et le pose sur la table : « *orange jam* », lit-on sur l'étiquette. De la confiture d'orange !

— C'est trop précieux pour qu'on la mange, dit Else d'un air recueilli. Je pourrais faire des petits gâteaux…

— Pas question ! l'interrompt la Künzel. On va se régaler sur-le-champ. Je passe la moitié de la nuit au piano pour les Amerloques, ça mérite bien un peu de luxe.

Depuis deux semaines, elle a un « job » dans un bar américain de la rue de la Pierre où on lui sert un copieux repas et autant de verres qu'elle le souhaite. En échange, elle joue jusqu'à 4 heures du matin des airs de danse endiablés, romantiques, entraînants ou langoureux selon ce qu'on lui demande.

— Au début, j'arrivais avec des partitions, raconte-t-elle. Et puis je me suis aperçue qu'ils se fichaient pas mal de ce que je jouais. Tout ce qu'ils voulaient, c'était pouvoir danser. Maintenant, j'improvise et ils sont ravis !

Elle caresse le chien, qui a posé son museau sur son genou.

— Et il se pourrait que j'aie un élève, poursuit-elle avec un sourire malicieux. Piano et chant. Je ne me suis pas gênée, j'ai demandé dix dollars de l'heure…

Elle ouvre le pot, hume la confiture, prend un air extasié et la passe à Else.

— L'arôme de l'orange… Seigneur ! On se croirait revenu au bon vieux temps. Au fait, où sont Addi et Julia ? Ils ont déjà pris le petit déjeuner ?

À cet instant, la porte tambour se met en mouvement et livre passage à un client. Ou est-ce un fantôme ? Stupéfaites, les trois femmes fixent Johanna Warnecke. La mère de Gisela, pieds nus, est

vêtue en tout et pour tout d'un long manteau d'homme.

— Où est-elle ? lance-t-elle d'une voix enrouée à l'adresse de Hilde.

Autrefois, Mme Warnecke était une femme séduisante. À présent, elle offre un triste et effrayant spectacle : cheveux gris en bataille, visage creusé, cou décharné. Seuls les yeux, enfoncés dans leurs orbites, montrent une lueur de vie. Ils parcourent fiévreusement la pièce, reviennent se poser sur Hilde.

— Je suis désolée, madame Warnecke, répond celle-ci d'une voix forte pour être sûre d'être entendue. Je n'ai pas vu Gisela depuis un bon moment.

— Tu mens ! Tout le monde ment ! Ça fait trois nuits qu'elle n'est pas rentrée. Elle traîne je ne sais où. Une fille d'officier allemand…

— Calmez-vous, intervient la Künzel. Gisela sait ce qu'elle fait. C'est une fille intelligente. Ne vous inquiétez pas pour elle.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Le soir, ma fille doit être à la maison. C'est comme ça dans notre milieu. Une jeune fille allemande ne se commet pas avec le premier venu. Elle se préserve pour son futur époux. Je veux qu'elle rentre. Elle est ici, je le sais…

Elle secoue la porte de l'autre salle, qui par chance est fermée.

— Gisela ! appelle-t-elle d'une voix enrouée. Gisela, espèce de garce ! Sors d'ici !

Hilde lance un regard implorant à sa mère, qui se lève.

— Tenez, buvez donc un petit verre…, dit-elle.

Johanna Warnecke se retourne et refuse d'un geste indigné.

— Je ne bois pas. Une femme allemande ne… Oh ! et puis tant pis, donnez…

Et elle avale d'une traite le verre d'eau-de-vie que les Koch se procurent auprès d'un paysan de Dauborn. Cela semble lui faire du bien, car son expression perd de sa dureté.

— Et maintenant, rentrez donc chez vous, reprend Else. Gisela doit être à la maison depuis longtemps, elle vous attend sûrement.

— Mais non, elle n'y est pas !

— Si, si ! intervient la Künzel. Je suis certaine qu'elle est dans son lit et qu'elle dort à poings fermés.

Johanna Warnecke avale un second petit verre, se dirige d'un pas chancelant vers la porte tambour et disparaît. Décrit un tour complet, se retrouve dans la salle, l'air désorientée, refait une tentative – cette fois, c'est la bonne.

— Grands dieux ! soupire Else. La pauvre femme a perdu l'esprit…

— Pour croire encore à la victoire finale, il faut avoir une case en moins, réplique la Künzel.

Hilde éprouve de la peine pour Mme Warnecke. Que sa fille si bien élevée passe ses nuits dans un bar américain à danser avec des

officiers étrangers dépasse son entendement. Grâce à Sofia Künzel, Gisela a réussi à avoir ses entrées au bar de la rue de la Pierre, où elle semble avoir noué une relation avec un soldat américain.

— La gamine fournit ses grands-parents et sa mère en vivres et autres denrées, explique Sofia, que la question des bonnes mœurs ne préoccupe pas outre mesure. Son amant lui donne du café, du whisky, des cigarettes, du *corned-beef*, etc., ce qui lui assure une monnaie d'échange pour le marché noir.

Hilde et sa mère s'abstiennent de tout commentaire. Les temps sont durs, chacun se débrouille comme il peut. Gisela a fait un choix, cela ne regarde qu'elle. Hilde, elle, préférerait mourir de faim plutôt que de quémander quoi que ce soit aux Américains. Après avoir dévoré sa tartine à la confiture d'orange, la Künzel s'étire sur sa chaise, bâille et annonce qu'elle va faire encore un petit somme.

— Le temps que je rentre du bar, explique-t-elle, il est 5 heures du matin. C'est encore plus fatigant que si j'enchaînais deux opéras de Wagner. Je ne rajeunis pas, ne l'oublions pas.

Elle repousse le chien, se lève en resserrant les pans de sa robe de chambre et sort d'un pas traînant dans ses pantoufles en soie.

— Allez donc jeter un coup d'œil chez Addi et chez Julia ! lance Else.

De son côté, Hilde est sortie évaluer la situation. Le trottoir est un peu poussiéreux, il suffira d'y jeter deux seaux d'eau. Heureusement qu'on a de l'eau, d'ailleurs. L'électricité et le gaz ne sont disponibles que par intermittence.

Hilde et sa mère ont à peine eu le temps d'ouvrir les parasols que la voix sonore de Sofia Künzel résonne dans l'escalier.

— Madame Koch ! Mais où êtes-vous donc ? Il nous faut un médecin. Vite !

— Je sentais bien qu'il y avait un problème, soupire Else. Addi est toujours le premier à descendre, le matin.

— Il est au plus mal, explique Sofia, redescendue précipitamment. Fièvre, difficultés à respirer, douleurs dans la poitrine… Mon Dieu, pourvu qu'il n'ait pas attrapé une pneumonie !

— Je vais chercher le Dr Walter, réplique Hilde en dénouant son tablier.

Alors qu'elle s'est déjà engagée dans la porte tambour, elle entend Sofia s'indigner.

— C'est incroyable ! La petite est à son chevet en train de lui tenir la main au lieu de faire le nécessaire. Cette Julia vit vraiment sur une autre planète !

Aïe, songe Hilde, qui s'élance au pas de course en direction de la rue du Rhin. Elle n'ose pas imaginer ce qui se passerait s'il arrivait quelque chose à Addi. Que deviendrait Julia sans son bon génie, son

paternel ami ?

Arrivée chez le médecin, elle doit patienter un bon moment avant qu'on lui ouvre. Une pâle figure de jeune fille encadrée de cheveux en bataille apparaît dans l'entrebâillement de la porte. Une nouvelle secrétaire médicale, visiblement.

— M. le docteur est sorti voir un malade.

— Et quand pensez-vous qu'il sera de retour ?

Elle ne sait pas. Dans une heure, peut-être. Ou plus.

— C'est pour un ami âgé qui souffre d'une pneumonie, explique Hilde dans l'espoir de lui faire comprendre l'urgence de la situation. Il a beaucoup de fièvre.

La jeune fille pâle se mordille la lèvre d'un air soucieux.

— Vous devriez peut-être essayer en face, chez le Dr Volkmann…, finit-elle par dire avec un sourire d'encouragement avant de refermer la porte.

Agacée, Hilde se tourne vers l'autre porte. Ce Dr Volkmann doit être nouveau, elle n'a jamais entendu parler de lui.

Cette fois, on lui ouvre immédiatement. Une dame aimable d'un certain âge, vêtue d'une blouse blanche, l'invite à entrer dans la salle d'attente. Mais Hilde lui explique hâtivement la situation.

— Une pneumonie ? demande la femme en fronçant les sourcils. Vous êtes sûre ?

— Quasiment certaine. M. Dobscher n'est jamais malade. S'il est alité, c'est que c'est grave…

— Dobscher ? Vous voulez dire Adalbert Dobscher ? Le chanteur ?

— Oui !

— Seigneur ! s'exclame la femme en s'éclipsant aussitôt.

Hilde entend un bref échange. Soprano énergique et pressant contre basse récalcitrante. Le soprano élève la voix. La basse proteste. Le soprano se fait plus insistant, la basse perd du terrain. Le soprano vire à l'aigu. La basse capitule.

— Mais je ne sais pas si…

— Bien sûr que tu peux. Adalbert Dobscher… Je l'idolâtrais… Son Don Giovanni…

— Qu'il aille au diable ! grommelle la basse.

Peu après, un homme trapu fait son apparition. Une couronne de cheveux gris entoure son crâne rose. Il saisit une sacoche et se coiffe d'un chapeau de paille.

— Je suis le Dr Volkmann. Allons-y. C'est loin ?

— Non, avenue Guillaume.

Il marche à un rythme d'enfer, ce médecin. Hilde a du mal à le suivre. C'est peut-être la colère que lui a inspirée son énergique moitié… Arrivés devant le Café Engel, tous deux s'arrêtent, et le médecin secoue la tête à la vue de deux femmes installées à une table

sous un parasol.

— Comment peut-il y avoir des gens qui dépensent de l'argent pour prendre un café et manger un gâteau, alors que d'autres n'ont même pas de quoi se nourrir ?

Cachant son irritation, Hilde ouvre la porte de la cage d'escalier et, d'un grand geste, l'invite à monter. Volkmann passe devant elle et s'engage dans l'escalier d'un pas lourd qui fait craquer les marches en bois. Postée à la rambarde du deuxième étage, Marianne Storbeck les regarde avec curiosité. Lorsqu'ils ne sont plus qu'à quelques pas, elle regagne son appartement en claquant la porte.

— Il faut encore monter ?

— Oui, un étage.

Le médecin s'exécute en grommelant des paroles inintelligibles. La porte du logement d'Addi est entrebâillée. À l'intérieur, Julia sanglote tandis que la Künzel s'efforce vainement de la réconforter.

— Peut-être qu'il est déjà mort, lâche le médecin. Hilde est ulcérée. Que n'a-t-elle attendu le retour du Dr Walter au lieu de faire appel à cette brute ?

Il faut littéralement arracher Julia au chevet d'Addi. Hilde se rend avec elle à la cuisine et la prend dans ses bras. Addi a une santé de fer, lui assure-t-elle, il guérira.

— Je… je l'ai toujours… traité… si mal, sanglote Julia. Parce qu'il… il n'est du tout comme… Don Giovanni… Et maintenant…

Alors qu'elle commence à se calmer, on entend soudain la voix de basse du médecin.

— Sur-le-champ, et on ne discute pas ! ordonne-t-il.

— Il n'en est pas question ! rétorque le baryton enroué d'Addi.

— Alors vous ne passerez pas la nuit !

— Allez vous faire voir !

— Bon sang, ne soyez donc pas si têtu ! Ma femme m'arrachera les yeux si je ne vous envoie pas à l'hôpital !

— Mais je ne veux pas y aller ! croasse Addi, pris d'un accès de toux. On a toutes les chances d'y rester ! Moi, je…

Une nouvelle quinte l'interrompt.

— Tu vas la fermer, oui ? intervient alors la Künzel avec sa détermination habituelle. On va te conduire à l'hôpital, que tu le veuilles ou non. Pense un peu à Julia, bon sang ! Elle sanglote comme une perdue !

Soudain, Else, tout essoufflée, fait irruption dans la cuisine d'Addi.

— Le médecin est là ? demande-t-elle, puis, sans attendre la réponse : Hilde, j'ai absolument besoin de toi en bas. Je redescends…

— Tu peux m'expliquer…

Mais sa mère est déjà dans l'escalier.

— Je vous ai donné un conseil, je ne peux pas faire plus, dit le Dr

Volkmann dans la chambre d'Addi. Vous transmettrez mes hommages à Madame. Au revoir.

— Arrêtez ! s'écrie la Künzel sur un ton de tragédienne. Vous ne pouvez pas partir comme ça, docteur ! Nous avons besoin de vous ! De vous et de votre force virile…

— Pardon ?

— Vous devez nous aider à transporter M. Dobscher en bas.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on l'installera dans la charrette à bras d'Else Koch. Le tramway fonctionne à nouveau, rue du Rhin…

— Je vous le déconseille formellement, chère madame…

Au rez-de-chaussée, on entend du monde entrer dans le café.

— Hilde ! lance Else d'une voix qu'elle s'efforce de contrôler. Hilde, tu veux bien venir, s'il te plaît ?

Mais qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Jugeant que Sofia devrait pouvoir se débrouiller avec Addi, Hilde obtempère, non sans avoir donné à Julia une petite tape d'encouragement sur l'épaule.

— Je reviens tout de suite.

Gisela, vêtue d'une élégante robe d'été, se trouve dans la salle en compagnie de deux jeunes Américains en uniforme d'officier. Les premiers clients américains du Café Engel ! Debout devant le comptoir des pâtisseries, ils admirent les petites merveilles qu'Else a créées à l'aide de farine de maïs, de poudre d'œufs, de sucre, de fruits en conserve et d'une bonne dose d'intuition culinaire.

— Ah, te voilà ! lance Gisela à l'adresse de Hilde comme si elles avaient prévu de se voir. J'ai amené des amis. Voici Sammy, et le lieutenant Josh Peters, que tu connais déjà. *May I introduce you to my best friend, Hilde*[1]…

Sammy est un grand escogriffe avec un visage d'enfant et un sourire candide. Rassemblant ses maigres connaissances d'anglais, Hilde les salue, se dit « *very pleased* », et les invite à s'installer à une table. Josh Peters, puisque tel est son nom, est visiblement ravi de la revoir. Gisela avait peut-être raison en lui prêtant un faible pour elle. Mais il se peut aussi que ce soit le Café Engel qui lui plaise. Lors de sa première visite, il a emporté la photo d'Eddi Graff et ne semble pas avoir l'intention de la leur restituer. Butin de guerre…

Gisela s'installe avec sa suite à la table qui jouxte le comptoir et commande trois cafés et trois parts de tarte aux fruits.

— Nous n'avons malheureusement pas de crème, s'excuse Hilde. *We don't have cream*…

— Aucune importance, répond Gisela, qui a pris la main de Sammy. Mais… je croyais qu'il y avait de la musique et qu'on pouvait

danser.

— À l'heure du déjeuner ? se récrie Hilde.

— Allons, allons ! insiste Gisela.

Son regard enjoint clairement à Hilde de se démener un peu maintenant qu'elle a fait sa part de travail en lui amenant de nouveaux clients.

— Je vais voir ce que je peux faire…

Décidément, rien ne se passe jamais comme on le voudrait : alors que le pauvre Addi aurait besoin de son aide, la voilà accaparée par leurs premiers clients américains ! Une chance exceptionnelle, qui ne se présentera pas deux fois. Gisela a raison. Elle se précipite à la cuisine, où Else est en train de préparer l'ersatz de café.

— Monte chercher Sofia, maman, dit-elle en lui prenant la bouilloire des mains. Il faut qu'elle se mette au piano. Toi, occupe-toi de faire transporter Addi à l'hôpital. Je me charge du service.

En femme d'action qu'elle a toujours été, Else ne perd pas son temps en vaines questions. Avec un signe d'assentiment, elle monte chez Addi pendant que Hilde remplit les tasses. On ne propose pas de vrai café au Café Engel. Si les Américains prennent conscience des difficultés d'approvisionnement de la population, cela les incitera peut-être à se montrer généreux, espère Hilde.

Après avoir servi Gisela et ses amis, elle sort prendre la commande des clients installés à l'extérieur. Cela fait longtemps qu'on n'a pas vu Alma Knauss. À en croire Ida Lehnhardt, elle ne se plaît plus au Café Engel. Ida, assise à une table avec Jenny Adler, demande une menthe froide, que Jenny est bien évidemment obligée de payer. Ida Lehnhardt est une pique-assiette notoire, qui n'a jamais un sou en poche.

En regagnant la salle, Hilde voit arriver la Künzel, qui s'est changée et a noué un foulard de soie autour de sa tignasse en bataille, ce qui lui donne un air bohème.

— Franchement, vous exagérez ! gémit-elle. Je ne sens déjà plus mes doigts.

Heureusement, Sofia est une véritable bête de scène. Elle a beau se plaindre, elle ne manquerait pour rien au monde une occasion de se produire. Aussi se met-elle au piano avec tout le tralala nécessaire : elle rapproche le tabouret, ouvre le couvercle, retire d'un geste affectueux le couvre-clavier en feutre et le pose sur une table. Puis elle tend les bras, remue les doigts et les pose lentement sur les touches. Un ou deux accords hésitants, puis une mélodie rêveuse, qui donne naissance à un air plus entraînant. Hilde mesure tout ce qu'elle a appris en peu de temps. Décidément, Sofia est une femme exceptionnelle, qui n'est jamais à court d'énergie.

L'effet de la musique ne se fait pas attendre. Gisela et Sammy se

lèvent pour danser. Ida et Jenny quittent leur place sous le parasol afin de ne rien manquer de l'événement.

— Puis-je vous inviter à danser, mademoiselle Hilde ? demande Josh Peters.

Voilà Hilde bien embarrassée. Refuser cette invitation serait impoli. Pis, même : contraire aux intérêts du Café Engel. Il va falloir trouver une excuse convaincante.

— Le personnel n'est pas censé danser, lieutenant Peters, répond-elle avec un sourire.

Il affiche son sérieux habituel, mais dans son regard brille une lueur qui la déstabilise.

— Peut-être pourriez-vous faire une exception en ma faveur ?

Le message est clair : un refus de sa part le fâcherait. Cependant Hilde n'est pas du genre à se laisser donner des ordres. Par qui que ce soit. S'il croit pouvoir la mener à la baguette parce que les forces alliées ont vaincu l'Allemagne nazie, il se trompe.

— Je suis vraiment désolée, lieutenant Peters. Mais là-bas, il y a deux dames qui attendent avec impatience que vous les invitiez…

D'un signe de tête elle désigne Jenny Adler et Ida Lehnhardt qui, entre-temps, se sont installées à une table située à côté du piano. Peters ne réagit pas à cette suggestion discrète. Haussant les sourcils, il l'observe, les yeux plissés. C'est fichu, se dit Hilde. J'ai gâché nos chances. Et dire que c'est moi qui ai parlé d'ouvrir le café pour pouvoir accueillir les Américains !

Mais elle se trompe.

— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle Koch, dit-il à sa grande surprise. Il se peut que j'aie mal compris ce que m'a dit votre amie.

C'est donc ça, pense Hilde. Voilà pourquoi il est là. Gisela a dû lui raconter que j'étais de celles qui recherchent les aventures. Comment a-t-elle pu me faire ça ?

— Je… je suis sincèrement désolée, lieutenant Peters. Croyez bien que je suis ravie de vous revoir au Café Engel. D'ailleurs, nous vous devons beaucoup.

— Pas autant que vous le pensez. J'avais mes raisons de ne pas vouloir que votre établissement soit réquisitionné.

— C'est en rapport avec Eddi Graff ?

Il acquiesce et, soudain, son expression change, se fait presque songeuse.

— Peut-être accepteriez-vous de me tenir compagnie un petit moment ? demande-t-il avec un sourire. J'aimerais vous raconter une histoire.

Heureuse de pouvoir répondre par l'affirmative, Hilde, après avoir vérifié qu'il n'y a pas d'autres clients en attente, s'assoit à la table de

Peters.

— Ne vous méprenez pas, reprend celui-ci. J'apprécie votre attitude.

Est-il sincère ou cherche-t-il à dissimuler sa déception ? Mais peu importe, Hilde se sent soulagée de le voir conserver son amabilité. Et, pendant que la Künzel continue à jouer et que Gisela et son ami dansent, étroitement enlacés, Peters se lance dans l'histoire d'Eddi Graff – son oncle, en fait !

— Mes parents avaient une poissonnerie à Manhattan. C'était dur et les enfants étaient mis à contribution dès leur plus jeune âge. Quand Eddi Graff nous a rejoints, j'avais quinze ans et j'étais déjà rompu à ce travail. J'ai tout de suite remarqué qu'il n'était pas comme nous et c'est justement ce qui m'a plu. C'était un homme qui ne pensait pas uniquement à l'argent et aux affaires. Ce qui comptait pour lui, c'étaient l'instruction, l'imagination, la littérature, la beauté, la musique. Curieusement, il n'a jamais évoqué le théâtre. Il avait sans doute tourné définitivement la page.

Hilde l'écoute avec fascination. Elle se souvient très bien d'Eddi Graff, de leur dernière rencontre lorsqu'il l'a aidée à faire sa rédaction sur Wiesbaden. Il avait eu un sourire si triste – il était à la veille de quitter l'Allemagne. À l'époque, bien sûr, il ne lui en avait rien dit. Elle n'avait que douze ans.

À cet instant, on entend du bruit dans la cage d'escalier. La voix enrouée d'Addi s'élève, couvrant la musique.

— Lâche-moi, sale nazi ! Ne me touche pas !

— Vous allez vous calmer, oui ? crie le Dr Volkmann, furieux. Ce monsieur ne fait que vous aider !

Oh là là ! Else n'aurait pas dû solliciter Storbeck. Quelle sottise ! Interloqué, Peters interrompt son récit.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquiert-il, légèrement déstabilisé.

Hilde se dit que, décidément, tout se ligue contre eux pour nuire à l'image du Café Engel.

— Un des occupants de l'immeuble souffre d'une pneumonie. Nous devons l'emmener d'urgence à l'hôpital, mais il s'y refuse…

Le regard tourné vers la cage d'escalier, Peters tend l'oreille. On entend la voix impérieuse d'Else et les pleurs de Julia.

— Qui a dit qu'il devait aller à l'hôpital ?

Sa question sonne comme un reproche. L'idée qu'on veuille hospitaliser de force un adulte semble le déranger.

— Le Dr Volkmann, il a son cabinet rue du Rhin.

Le lieutenant s'assombrit. Il se renfonce dans son siège, considère Hilde comme s'il la voyait pour la première fois.

— Vous vous fichez de moi ?

— Comment ça ? s'étonne-t-elle.

Il reste un instant à la fixer d'un œil scrutateur, puis il se lève d'un bond, ouvre la porte et s'engage dans l'escalier. Effrayée, la Künzel s'interrompt et se retourne. Gisela et Sammy s'arrêtent de danser.

— Qu'est-ce qu'il a ? demande Gisela en adressant un regard de reproche à Hilde, qui hausse les épaules en signe d'ignorance. Tu aurais pu te montrer un peu plus engageante. Tu te comportes comme une vieille fille pudibonde.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ? Que j'avais envie de coucher avec lui ? rétorque Hilde, furieuse.

— Arrête ! Tout ce que je voulais, c'était donner un coup de pouce à vos affaires.

— Mon intention n'était pas d'ouvrir un bordel pour les Amerloques !

La voix de Peters interrompt leur querelle naissante.

— *Sam ! Come here !*

Docile, Sammy le rejoint dans l'escalier. Peters donne des directives en anglais, Addi tousse et peste, Julia lui parle tout bas pour le calmer, Else dit quelque chose qui ressemble à « Merci… je suis vraiment désolée… ».

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? demande Gisela, désorientée.

Hilde la plante là pour se précipiter dans la cage d'escalier et manque entrer en collision avec Peters.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti plus tôt ? s'indigne le jeune homme. Nous sommes venus en voiture, nous allons le conduire à l'hôpital. Et la prochaine fois, faites appel à un vrai médecin !

Et, comme Hilde le fixe sans comprendre :

— Le Dr Volkmann est vétérinaire. Dernièrement, il a soigné le chien du colonel Coward.

1. « Je vous présente Hilde, ma meilleure amie. »

LUISA

Côte de la mer Baltique, avril 1945

Depuis qu'elle a recouvré ses forces, Luisa se rend chaque jour sur la tombe de sa mère. À présent qu'il fait plus chaud, elle ratisse le tumulus afin de briser et d'aplanir les mottes dures que le fossoyeur a rejetées en creusant la fosse. Elle a fabriqué une croix en clouant deux bouts de bois et gravé dessus au couteau le nom de sa mère. Il n'y avait pas la place d'inscrire ses dates de naissance et de mort, encore moins un verset biblique. Mais lorsqu'elle en aura les moyens, elle fera installer une vraie pierre tombale.

La lettre de Fritz Bogner est rangée dans la pochette en cuir qu'elle porte autour du cou. Il lui est douloureux de ne pas avoir pu lui faire ses adieux. Fritz lui manque, sa présence constante quoique discrète, sa sollicitude, son enjouement. Il lui a sauvé la vie en l'obligeant à quitter le passage souterrain où elle aurait probablement succombé au froid au côté de sa mère. Il l'a conduite au presbytère, l'a soignée pendant sa maladie. Le soir, quand elle est seule dans son coin de grenier, elle lit et relit sa lettre à la lueur d'une chandelle. Cette lettre dans laquelle il a écrit qu'elle était une personne exceptionnelle et qu'il était heureux de l'avoir rencontrée.

Ah, se dit-elle chaque fois, comme il se trompe ! Je n'ai rien d'exceptionnel, au contraire. Têtue comme je suis, j'ai convaincu ma mère de s'engager dans ce voyage qui lui a été fatal. Si nous étions restées à Stettin, elle serait encore en vie.

Mais ce sentiment de culpabilité, elle n'en laisse rien paraître. Au

quotidien, elle aide ses hôtes à s'occuper des nombreux réfugiés qui trouvent asile au presbytère. Certains ne restent qu'une nuit. D'autres, épuisés, notamment les enfants et les personnes âgées, s'installent pour plusieurs jours. Deux vieilles femmes sont mortes et ont été enterrées à côté d'Annemarie Koch. Il devient de plus en plus difficile de procurer des couvertures et des repas à tout le monde. Les services municipaux sont en pleine déliquescence, la vieille garde national-socialiste fiche le camp et ses successeurs tentent d'éviter le pire. Mais tous savent que le pire, justement, est encore à venir. L'Armée rouge poursuit sa progression vers l'ouest. Les quelques troupes allemandes qui résistent, très inférieures en nombre, sont bien incapables de s'opposer à l'avancée des Russes et des Biélorusses. Et puis il y a les raids aériens continuels des Anglais et des Américains. Kolberg a été conquis en mars. Dantzig a dû être abandonné et, il y a quelques jours, c'est Königsberg qui est tombé.

Les Russes inspirent une peur violente. On raconte qu'en Poméranie ils s'en prennent aux convois de réfugiés, qu'ils dépouillent les gens et les laissent nus, qu'ils violent les femmes et abattent les hommes. Qu'ils fracassent le crâne des jeunes enfants contre des pierres.

« Ils veulent prendre Berlin, prédit le pasteur Klein lorsqu'ils se retrouvent le soir en petit comité. Et nous nous trouvons sur leur itinéraire.

— Mais il y a les Américains qui arrivent de l'ouest, intervient l'infirmière Irma Kogler, quatre-vingts ans passés, qui continue à s'activer infatigablement. Ceux qui parviennent à rejoindre l'ouest n'auront plus rien à craindre des Russes. »

Il reste des bateaux qui partent de Rostock pour le Schleswig-Holstein ou le Danemark, mais il est difficile et coûteux de se procurer une place à bord. Les trains, bondés, circulent à intervalles irréguliers. Certains voyagent accrochés à l'extérieur des portes et fenêtres ou debout sur les attelages entre les wagons. Tous sont mus par l'obsession d'aller toujours plus loin à l'ouest. Et là où la voie a été détruite par les bombardements, on descend du train et on continue à pied.

Luisa est confrontée quotidiennement à la misère des réfugiés. Elle soigne des enfants malades et sous-alimentés, s'occupe des blessés. Elle a appris de l'infirmière comment changer un pansement et nettoyer une plaie ouverte : beaucoup sont purulentes et doivent être désinfectées avec soin. Une opération délicate, qui oblige la jeune femme à prendre sur elle pour ne pas céder au dégoût.

— Toi aussi, tu devrais te rendre dans l'Ouest, lui dit l'infirmière, un jour qu'elles prennent un moment de repos en buvant une infusion. Une jolie jeune fille comme toi. Il ne faut pas que tu tombes entre les

mains des Russes.

Luisa lui jette un regard surpris. Irma Kogler est toute menue, elle porte ses cheveux blancs coiffés en chignon à l'arrière du crâne. Ses yeux bleu clair sont vifs.

— Je le dis à regret, Luisa, poursuit-elle. Tu m'es très utile ici. Mais il faut que tu penses à toi, ma petite.

Luisa secoue la tête avec détermination. Non, elle ne quittera pas l'endroit où sa mère repose désormais.

— Si elle était encore en vie, elle aussi te conseillerait de fuir, insiste la vieille femme.

Luisa pense plutôt que sa mère serait restée là. De même qu'elle avait refusé de quitter Stettin. Quoique toujours rongée par la culpabilité, Luisa se sent un peu soulagée depuis qu'elle a appris la prise de Stettin par les Russes : elle a donc eu raison de vouloir partir. Cela étant, qu'est-ce qui est juste ? Qu'est-ce qui ne l'est pas ? En cette époque de folie, la réflexion est de peu d'utilité. On fait ce qu'il faut, et voilà qu'on fonce droit dans le mur. On ne fait pas ce qu'il faut, et on s'en sort quand même. Dans le fond, tout cela se résume à une pure question de chance.

— Irma a raison, renchérit le pasteur Klein. Il vaut mieux que tu repartes en direction de l'ouest, Luisa.

— Et vous, pasteur ? Et votre femme ?

— Nous sommes vieux, mon enfant, répond-il avec un sourire en remontant ses lunettes du doigt. Notre vie est derrière nous. Et nous nous en remettons à Dieu pour la suite.

— Alors moi aussi je m'en remets à Lui ! rétorque Luisa.

Le soir, étendue sur sa couchette, elle écoute les bruits qui s'élèvent derrière les rideaux improvisés. Quatre familles se partagent le grenier, dont deux ont de jeunes enfants qui pleurent sans arrêt sous l'effet de la faim. Il y a peu de lait. Les petits doivent se contenter d'une soupe de pommes de terre qui tient plus du bouillon, et le pain est rare, tout comme le sucre et le saindoux. Des disputes éclatent en permanence parce qu'on s'approprie le peu qu'ont les autres. Les mères d'enfants affamés sont prêtes à tout, elles ne reculent ni devant le vol ni devant les coups pour nourrir leur progéniture. Le grenier a déjà été le théâtre de scènes indescriptibles et, plus d'une fois, Luisa a dû appeler le pasteur à la rescousse pour séparer les adversaires.

Ce soir-là, l'atmosphère semble paisible. Luisa rapproche la chandelle et sort la lettre de sa pochette. Le papier est devenu fragile à force d'avoir été plié et déplié et, par endroits, le texte est presque illisible. Luisa ne peut se défendre d'un sourire. Si Fritz savait combien de fois elle a relu ces lignes et pensé à lui ! Combien de fois elle s'est

demandé où il était à présent. L'a-t-on renvoyé sur le front exposer sa vie dans un combat désormais inutile ? Survivront-ils tous les deux à la guerre et se reverront-ils un jour, ainsi qu'il en a exprimé le souhait ? Chaque soir, Luisa sent avec plus de force son propre désir de le revoir. Si Dieu le veut…

On peut bien sûr s'en remettre entièrement à la volonté divine. Mais on peut aussi lui donner un petit coup de pouce. L'orienter dans la bonne direction.

Ce petit village, comment s'appelle-t-il déjà ? Son nom, situé à l'endroit d'une pliure, est presque indéchiffrable. Benzhain. Non, Lenzhain. Non plus. Benzhahn ? Cela pourrait être ça. Ou Lenzhahn ? Oui, voilà. Quel drôle de nom ! *Lenz*, « printemps », et *Hahn*, « coq ». Il se trouve dans la région montagneuse du Taunus, non loin de Francfort. Fritz parle sûrement de Francfort-sur-le-Main, ville qui n'est pas très éloignée de Wiesbaden.

S'il survit à la guerre, il retournera chez ses parents, songe-t-elle.

Dans la pièce, un enfant se met à pleurer à fendre l'âme. Arrachée à ses pensées, Luisa se dit qu'il est temps de prendre quelques heures de repos. Les sirènes peuvent se déclencher à tout instant, et alors il lui faudra aider les réfugiés à descendre dans la crypte.

Le matin suivant, il fait soleil et, dans le cimetière, brillent les premières fleurs jaunes de forsythia. Deux moineaux, perchés sur la croix de la tombe d'Annemarie Koch, s'envolent à l'arrivée de Luisa.

La vie continue, se dit-elle et, soudain, la décision lui apparaît dans toute son évidence.

— Tu es à mon côté, maman, chuchote-t-elle. Toi et papa, vous serez toujours avec moi, où que je sois.

Son baluchon est vite fait, elle ne possède guère plus que ce qu'elle a sur le dos. Le pasteur et sa femme lui donnent une couverture, du linge et des chaussettes, une bouteille remplie de tisane froide, du pain et du sucre. Et Klein insiste pour qu'elle accepte un peu d'argent.

— Tu l'as amplement gagné, Luisa. Et tu en auras besoin.

Les adieux sont difficiles. Luisa a trouvé en ces lieux une seconde famille et elle a du mal à se séparer du couple Klein et d'Irma.

— Le Seigneur te protégera, Luisa, dit le pasteur. Va en paix.

Encore hantée par les horreurs du voyage en train qui a connu une fin si tragique, Luisa a décidé de partir à pied. Afin de ne pas être seule, elle s'est jointe à un petit groupe composé de deux sœurs et de leurs enfants. Karin Stumm et Elena von Karst ont passé quelques jours au presbytère parce que l'aînée d'Elena, une fillette de quatre ans, avait de la fièvre. Luisa lui a prodigué des soins, et le calme et la maîtrise des deux femmes lui ont plu. Elles viennent d'un petit

domaine agricole que Karin Stumm a hérité de ses parents. Elena, qui s'est mariée dans le voisinage, vivait pour sa part dans un haras situé non loin de la propriété de sa sœur. Les époux sont au front. Elles doivent se débrouiller seules pour rejoindre l'Ouest avec leurs enfants.

« Ça a été dur de partir en laissant tout sur place, a expliqué Karin. Nos malheureuses bêtes étaient complètement désorientées. »

Elles ont libéré les vaches, les porcs et la volaille – les gens du village les ont probablement récupérés avant que les Russes ne s'en emparent. Les chevaux ont été laissés sous la garde d'un vieux valet de ferme, qui a catégoriquement refusé de quitter sa patrie.

« Tout ce qui compte, c'est que nous puissions mettre les enfants à l'abri », a conclu Elena.

Elle a deux filles de deux et quatre ans. Les fils de Karin sont âgés de trois, six et huit ans. Elles sont parties avec plusieurs chariots bâchés remplis de linge, de matelas, de vivres, de casseroles, en bref, de tout ce qui leur paraissait indispensable. Au départ, trois domestiques les accompagnaient : deux valets, qui feraient office de cochers, et une servante, qui s'occuperait des enfants.

« Un des valets a pris le large dès le premier jour. Et, deux jours plus tard, un des chariots a disparu avec son cocher. Le reste, nous l'avons perdu peu à peu au fil des attaques que nous avons subies. »

Ce ne sont pas des Russes qui s'en sont pris à eux, mais des individus circulant en groupe qui exploitent sans pitié la détresse des réfugiés. Luisa n'a pas osé demander s'il y avait eu viol. Même entre femmes on n'aborde pas ce sujet, la honte est trop grande. En tout cas, Elena et Karin sont heureuses d'avoir pu au moins amener leurs enfants jusqu'ici et elles espèrent parvenir à effectuer la dernière partie du trajet jusqu'à Hambourg avec les deux chariots qui leur restent.

Les premiers jours, tout se passe bien. Les femmes se relaient pour tirer les chariots avec l'aide des deux garçons. Et quand ces derniers fatiguent, Karin connaît une foule de chansons qui permettent de se tenir éveillé. Elles cheminent en direction de Wismar, via Bad Doberan et Kröpelin. La route est empruntée par une foule de gens qui suivent le même itinéraire. Lorsque surviennent des charrettes tirées par des chevaux, on se range sur le bas-côté pour laisser passer les chanceux qui n'ont pas besoin de voyager à pied. Nombreux sont ceux qui s'arrêtent sur le bord du chemin, trop épuisés pour continuer. Parfois, une charrette fait halte pour emmener quelqu'un. Mais, la plupart du temps, on les abandonne à leur sort.

« Ne regarde pas dans les fossés, a conseillé Karin à Luisa. C'est là qu'on laisse les morts, personne n'a le temps de les enterrer. »

Le midi, ils s'arrêtent pour manger une soupe faite de pain et d'un reste d'orge. La nuit, ils dorment dans des étables vides ou à

l'extérieur. En pareil cas, ils rapprochent les deux chariots et jettent une bâche par-dessus. Les enfants se blottissent contre leur mère. Luisa, enveloppée dans une couverture, grelotte de froid. Quoique heureuse d'être intégrée au petit groupe, elle se sent seule. Elle a vécu toute sa vie avec sa mère à son côté. À présent, celle-ci n'est plus là.

Une fois qu'ils ont laissé Kröpelin derrière eux, le temps change brusquement. Une tempête de neige les oblige à faire halte et à s'abriter derrière les chariots. Puis la neige fait place à la pluie et, très vite, la route devient boueuse et pleine de flaques. Il est de plus en plus difficile de faire avancer les chariots dépourvus de pneus, les enfants geignent, le plus jeune a mal à la gorge et Elena pense avoir de la fièvre. Et comme ils s'embourbent fréquemment, ils se font insulter par ceux qui doivent les contourner. En fin d'après-midi, ils croisent plusieurs camions de l'armée allemande convoyant des soldats expédiés en renfort sur le front de l'Est.

— Pauvres gars ! lâche Karin. On les envoie à la mort.

Luisa pense avec angoisse à Fritz Bogner, qui a sûrement été rappelé. Il n'en est pas moins vrai que ces soldats allemands représentent le salut pour nombre de femmes et d'enfants en fuite. En retardant l'ennemi ne serait-ce qu'un bref moment, ils leur permettent de se mettre en sécurité. Ces hommes sont-ils des héros ? Ou les a-t-on abusés ? Si Luisa avait la foi, elle prierait pour Fritz. Mais tout ce qu'elle peut faire, c'est espérer que le destin lui sera clément.

En fin d'après-midi, la pluie s'intensifie au point qu'elles décident de tirer les chariots sur le bas-côté et de jeter la bâche par-dessus afin de protéger au moins ce qui reste de nourriture. Tous sont trempés jusqu'aux os. Mais les chariots se sont une fois de plus embourbés.

— Tout le monde descend ! ordonne Karin. Les enfants aussi ! Luisa, aide-moi à tirer, s'il te plaît. Elena, occupe-toi des petits.

Elena, fiévreuse, se retrouve finalement à devoir aider à la manœuvre, tandis que les enfants grelottent sur le bord de la route.

Alors que les trois femmes s'échinent, un jeune homme, surgi de nulle part, attrape le timon du chariot : une secousse énergique, et les roues s'extraient de leur gangue de boue. Sans un mot, il écarte les femmes, s'approche du second véhicule, l'examine un bref instant et répète l'opération. Luisa, Karin et Elena lui prêtent main forte et, un instant plus tard, les deux chariots sont sur le bas-côté, couverts de boue mais intacts.

— La bâche !

Le vent malmène la toile imperméable, que l'on doit fixer aux barreaux des chariots. Après quoi tous se glissent en dessous, y compris l'homme providentiel. On s'installe tant bien que mal pendant que Karin et Elena sortent les derniers vêtements secs afin de changer au moins les enfants.

Enveloppée dans sa couverture humide, Luisa observe discrètement l'inconnu avec curiosité. Il porte une courte barbe brune, il a le nez droit, les lèvres épaisses. Il ne cesse d'essuyer de la manche l'eau qui lui coule sur le front. Quoique ses vêtements soient maculés de boue, on reconnaît qu'il porte un uniforme allemand, dont il a ôté les insignes.

— Ça se voit, hein ?

— Que voulez-vous dire ? répond Luisa.

— Je suis un déserteur, mademoiselle. Un pauvre lâche, qui n'a pas envie de mourir en héros en ces derniers jours de guerre. Je me suis enfui quand les Russes ont décimé notre maigre troupe. Et voilà. Pour moi, la guerre est finie. Terminée. Désormais, il ne s'agit plus que de rester en vie, peu importe comment…

Il y a en lui quelque chose qui effraie Luisa. Karin abonde dans son sens. Si le Führer avait consenti à un armistice quand il en était encore temps, ce désastre leur aurait été épargné. Mais, au lieu de cela, on a eu droit à la mythologie celtique, à l'exhortation à se montrer fidèle jusqu'à la mort, à la lutte finale. Ceux qui fuient pour échapper aux Russes sont considérés comme des traîtres.

— Il veut que tous les Allemands périssent parce qu'ils ont été incapables de lui apporter la victoire. Mais nous, les femmes, nous nous battons pour la vie de nos enfants, quoi qu'en pense Adolf Hitler !

L'homme acquiesce. La pluie martèle la toile cirée, coule en longs fils sur les côtés. Parfois, le vent s'engouffre sous la bâche, la fait gonfler et menace de l'emporter. Alors tous se cramponnent à la toile protectrice afin de la remettre en place.

— Et vous ? demande le déserteur à Luisa. Vous avez des enfants ?

— Non. Et vous ?

— Ma femme est à Dantzig. Je ne sais pas si elle est encore en vie. Nous n'avons pas d'enfants.

Il montre une curieuse indifférence, comme s'il parlait non de lui mais d'un voisin. Peut-être n'aime-t-il pas sa femme. Ou bien a-t-il été témoin de choses si terribles que sa sensibilité s'est émoussée ? Luisa éprouve de la compassion à son égard. La guerre n'abîme pas seulement les corps, elle tue aussi les âmes. Ils demeurent un moment sans parler, écoutant le bruit de la pluie qui décroît, grelottant dans leurs vêtements mouillés, tourmentés par la faim. Ils n'ont rien avalé depuis le matin.

— Je crois que la pluie se calme, fait remarquer le déserteur en se penchant sur le côté pour jeter un coup d'œil à l'extérieur.

Effectivement. On aperçoit encore quelques gros nuages, mais il ne pleut plus.

Les femmes risquent à leur tour un regard au-dehors. Quand tout

sera à peu près sec, elles feront un feu pour préparer la soupe au pain et à l'orge. On y ajoutera le bout de lard que Luisa s'est procuré auprès d'un paysan. La plupart des paysans de la région préfèrent abattre leurs bêtes plutôt que de les abandonner aux Russes. Il reste juste à trouver du bois sec ou quelque autre combustible.

— Il y a un hangar, là-bas, dit le déserteur en faisant un signe de tête en direction de la baraque. Je vais aller y jeter un coup d'œil.

Karin déballe les casseroles et la nourriture. Elena passe une chemise sèche à ses deux filles. De son côté, Luisa s'équipe d'une boîte en fer-blanc et part à la cueillette des premiers pissenlits. Elle espère aussi trouver du plantain et de l'ail des ours, ainsi que quelques jeunes orties d'un vert tendre. Ces herbes rendront la soupe plus savoureuse et plus nourrissante. Le crépuscule est là, le ciel est gris et couvert, mais Luisa, qui a de bons yeux, découvre d'autres plantes comestibles dont elle remplit sa boîte. À quelque distance, un ruisseau serpente dans la prairie, bordé de saules et d'aulnes. Sur ses rives, la végétation est encore plus verte et plus dense. Ravie de cette aubaine, Luisa s'accroupit au bord du ruisseau afin de laver sa récolte. Elle songe qu'elle aurait dû emporter une casserole, car ils ont besoin d'eau pour la soupe.

— Attends, je vais t'aider, dit soudain la voix du déserteur derrière elle.

Elle n'a pas le temps de se retourner. Il se jette sur elle et l'entraîne au sol. Luisa se débat de toutes ses forces, mord la main qu'il a plaquée sur sa bouche pour l'empêcher de crier, se contorsionne, essaie d'échapper à son étreinte. La lutte ne dure qu'un instant. Furieux, il lui assène plusieurs gifles qui l'étourdissent et coupent court à ses tentatives de résistance.

— Fais pas tant de chichis, grommelle-t-il en lui arrachant sa blouse et sa chemisette. Tu devrais voir les Russes ! Ils s'y mettent à dix, douze, parfois vingt, et c'est chacun son tour…

La tête bourdonnante, Luisa a l'impression d'être spectatrice d'une scène de film. Il lui retrousse sa jupe, lui ôte sa culotte, passe les doigts sur son sexe avec un grognement de convoitise et dégrafe son pantalon. Son membre est hideux, énorme et bleuâtre – c'est la première fois qu'elle voit un pénis en érection. Puis elle le sent s'introduire en elle, crie contre la paume toujours pressée sur sa bouche. Il prend son temps, donne en haletant de furieux coups de reins, elle a l'impression qu'il va la déchirer. Puis il se cabre et retombe sur elle avec un gémissement satisfait.

Est-ce enfin terminé ? Sa tête va éclater. Du sang coule de sa bouche, le long de son cou, sur sa poitrine nue. Elle s'est mordu la langue quand il l'a frappée.

— Pas la peine d'en faire tout un plat, lâche-t-il. C'est la guerre,

toutes les femmes y passent. Allez, rhabille-toi !

Il se redresse à genoux, reboutonne son pantalon, se penche pour ramasser la culotte de Luisa qu'il lui jette à la figure. Puis il se relève et s'en va. Il récupère le tas de branches qu'il a déposé sous le hangar et retourne auprès du petit groupe, qui patiente au bord de la route.

Luisa reste étendue sur le sol sans bouger. Elle ne sent rien, pas même de la douleur. Elle entend juste un bourdonnement qui ne cesse de s'intensifier jusqu'à lui couper le souffle. La spectatrice qu'elle était encore un instant plus tôt se fond lentement en elle. Elle comprend ce qui lui est arrivé, se sent impuissante, humiliée. Personne ne lui avait expliqué ce qu'était un viol, ne lui avait décrit tous ces gestes répugnants, avilissants. On préférait garder le silence.

C'est fini, se dit-elle au bout d'un moment. Je suis toujours en vie. Et je ne suis pas la seule à qui c'est arrivé. Il fait presque nuit à présent. Elle aperçoit la lueur du feu que les femmes ont allumé avec les branches. Distingue les silhouettes d'Elena et de deux des enfants. Accroupi à côté du feu, le déserteur remet du bois. Luisa s'assoit lentement. Le bourdonnement qui lui vrillait le crâne a disparu, mais elle a la tête qui tourne. La lueur jaune rougeâtre des flammes danse devant ses yeux. Elle commence à remettre de l'ordre dans sa tenue – autant qu'il est possible. La chemisette, la blouse, qui n'a plus que trois boutons. La culotte. Elle rabaisse sa jupe et reste un moment assise, jambes repliées, à fixer la tache vacillante du feu dans l'obscurité. Un élancement lui traverse le bas-ventre.

Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'elle va se lever et aller les rejoindre comme si de rien n'était ? En temps de guerre, le viol est chose normale. Pas la peine d'en faire toute une histoire… Il l'a dit clairement.

Aucune des deux femmes ne s'inquiète d'elle. Assises auprès du feu, elles préparent la soupe avec le lard qu'elle a acheté. Luisa pense à son sac à dos, qui contient du linge, une gourde, la couverture que lui a donnée la femme du pasteur. Rien qui justifie qu'elle retourne auprès des autres.

Contournant le campement, elle progresse à tâtons dans la prairie jusqu'à retrouver la route. Ses compagnons ne la rattraperont pas, les chariots ralentissent leur progression. Elle a encore la tête lourde, sa langue douloureuse a enflé. Quelque chose de chaud et d'humide coule entre ses cuisses. Au matin, quand il fera jour, elle se lavera dans le ruisseau et cherchera refuge dans une maison vide afin de dormir un peu. À présent, tout ce qu'elle veut, c'est s'éloigner le plus possible de cet endroit, de ces gens.

Ne pas réfléchir. Ne rien ressentir. Continuer à vivre.

JULIA

Wiesbaden, juillet 1945

Qu'est-ce que l'amour ? Julia a passé la moitié de la nuit à ruminer cette question sans parvenir à une réponse concluante. Une chose est sûre en tout cas : jusque-là elle ignorait tout de l'amour. Elle a connu quelques brèves rencontres, promenades au parc main dans la main, baisers derrière un arbre, nuits plus ou moins satisfaisantes. Elle n'était pas guidée seulement par le désir, non, mais ses sentiments s'évanouissaient en général après quelques semaines. Ses yeux se dessillaient, des désaccords surgissaient, qui finissaient par déboucher sur des différences inconciliables. Sa lucidité avait raison de son amour. Si tant est qu'il se soit agi d'amour…

Il y a aussi le noble, le pur amour. Ou ce qu'elle prenait pour tel. Une adoration passionnée pour un être inaccessible, une étoile au firmament, qu'on contemple avec bonheur et tristesse en sachant qu'on ne l'approchera jamais. Hans Albers, par exemple, lorsqu'il chantait *Goodbye, Johnny*. Et quelques autres membres de la troupe du théâtre : l'incomparable Eddi Graff, ou Adalbert Dobscher, quand il interprétait Don Giovanni.

Après les représentations, incapable de dormir, elle passait la nuit à se consumer de nostalgie, à imaginer des histoires romantiques, des situations excitantes, merveilleuses, à la faveur desquelles elle rencontrait son héros et lui tombait dans les bras. C'était une ivresse qu'on pouvait convoquer à son gré, un beau rêve à vivre éveillé, les sens en alerte.

Julia en arrive cependant à la conclusion que ces rêveries exaltées n'ont pas davantage à voir avec l'amour. L'amour, c'est autre chose, un phénomène totalement inexplicable… Il vous fond dessus, comme un rapace sur sa proie, comme la foudre surgissant d'un inoffensif petit nuage. On n'y est jamais préparé. La raison ne peut en rendre compte, pas plus que quoi que ce soit d'autre. Soudain il est là, c'est tout, incontournable. Qu'on le veuille ou non.

Depuis la veille, Julia aime Addi Dobscher. Addi, avec ses cheveux blancs, ses manières bruyantes, en qui elle ne voyait jusque-là qu'un compagnon paternel parfois agaçant. Il a suffi d'un instant pour tout faire basculer.

La Künzel était venue sonner à sa porte.

« Pourquoi Addi n'est-il pas debout ? » avait-elle demandé.

Elles s'étaient aussitôt rendues chez lui et l'avaient découvert dans son lit, le visage rougi par la fièvre, les yeux clos. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme accéléré. Brusquement, Julia avait été envahie par une terrible angoisse à la pensée qu'il puisse la quitter. Et à cet instant, elle avait su qu'elle l'aimait.

Mais quel amour est-ce là ? Ce n'est pas la passion, non. Ni l'exaltation qu'on ressent à adorer une étoile lointaine. C'est l'air dont on a besoin pour respirer. Le calme. L'affection. La confiance. Tout ce qu'on a tendance à considérer comme allant de soi. Mais lorsqu'on en est privé, on ne saurait trouver le bonheur.

Hélas, elle n'a pas été capable de l'aider. Julia est une rêveuse, pas une femme d'action. Face à un problème, elle perd ses moyens. Ce sont Sofia et Else qui avaient fait asseoir Addi, qui l'avaient habillé, ce qui n'était pas facile parce qu'il résistait tant et plus. Et pour finir, deux officiers américains l'avaient transporté en bas avec l'aide de Wilfried Storbeck – pour un peu, Addi aurait précipité ce dernier dans l'escalier. Toute cette agitation ne lui faisait assurément pas de bien. Elle l'avait imploré de se calmer, d'obéir aux ordres du médecin. Mais sa colère était telle qu'il ne l'écoutait pas. Puis on l'avait emmené à l'hôpital, et Julia, plantée devant son lit vide, avait pleuré toutes les larmes de son corps à l'idée qu'elle ne le reverrait peut-être jamais.

À midi, elle s'était rendue à pied à l'hôpital Pauline, où elle avait dû attendre l'heure des visites. Finalement, une jeune infirmière très désagréable lui avait enjoint de ne pas parler au malade et de ne surtout pas le toucher, car il pouvait être contagieux.

Addi partageait une petite chambre exiguë avec trois autres malades. Son lit était placé au fond, contre le mur. L'air était étouffant dans cette pièce aux murs blancs parsemés d'éraflures dont la peinture s'écaillait dans les coins. Couché sur le dos, Addi dormait, très pâle, sa

chevelure blanche en bataille. Si sa respiration était plus paisible, il ne cessait de tousser. À ces moments-là, son visage se crispait, signe qu'il souffrait.

« Il doit avoir la phtisie, avait lâché un visiteur venu voir un des autres malades. Pourquoi on ne l'a pas placé en quarantaine ? Ce genre de choses ne serait jamais arrivé du temps de notre Führer !

— Chut…, avait soufflé craintivement une voix de femme.

— Mais c'est vrai ! »

Julia avait mis un moment à oser s'asseoir au chevet d'Addi. Le dos raide, elle avait fixé son visage, ses mains pâles, qui avaient l'air d'objets étranges sur la couverture. Et, pour la première fois, elle avait remarqué qu'il avait de longs doigts vigoureux aux ongles réguliers. Autrefois, il jouait très bien du piano. Elle l'avait entendu accompagner deux collègues qui travaillaient un duo de Richard Strauss.

Au bout d'un long moment, il s'était réveillé. Et comme l'infirmière désagréable n'était pas là, Julia avait prononcé son nom à voix basse. Addi avait tourné la tête et l'avait considérée avec un air de perplexité, se demandant visiblement où il était. Gardant son calme, il avait répondu à son sourire.

« Ils ont fini par avoir gain de cause…, avait-il chuchoté, s'interrompant pour tousser.

— C'est pour que tu guérisses, Addi…

— Pas besoin d'aller à l'hôpital pour ça… »

Elle était restée silencieuse, ne voulant pas le contredire. Puis s'était enquise de ce qu'avait dit le médecin.

« Des idioties. Ils m'ont fait deux piqûres et veulent me garder ici quelques jours. »

Parler l'épuisait visiblement. Julia s'était efforcée de dissimuler son angoisse pour ne pas l'inquiéter.

« Il faut que tu écoutes le médecin, avait-elle répondu. Je viendrai te voir chaque jour. »

Cette promesse lui avait manifestement fait plaisir, mais il avait grommelé que ce n'était pas nécessaire. Il valait mieux qu'elle reste tranquillement chez elle à faire ses travaux de couture. Il ne fallait pas faire attendre les clients !

« Mais quelle importance, Addi ? Qu'ils attendent ! Ce qui compte, c'est que tu sois vite de retour. C'est tellement… silencieux quand tu n'es pas là. »

Ce n'était pas facile de déclarer soudain son amour à une connaissance de très longue date. Addi ne s'y attendait pas. Quant à Julia, parler d'amour n'était pas dans ses habitudes.

« Tu… tu me manques tellement, Addi ! avait-elle poursuivi en bafouillant. Tu as… toujours été là. Et voilà que… »

Elle s'était interrompue pour s'éclaircir la gorge, se sentant sotte et maladroite. C'était l'instant qu'avait choisi la jeune infirmière pour entrer en annonçant que les visites étaient terminées.

Julia s'était levée en adressant un sourire hésitant à Addi, qui avait soudain eu les larmes aux yeux.

« C'est la plus belle chose que tu m'aies jamais dite, Julia… »

Et comme il ignorait qu'il pouvait être contagieux, il avait tendu la main vers elle. Julia l'avait prise et gardée un instant dans la sienne.

« Si vous ne respectez pas mes directives, vous ne serez plus autorisée à avoir de visites ! avait vitupéré l'infirmière.

— Et si vous arrêtiez *vos* visites ? était intervenu Addi avec un sourire.

— Ça vous arrangerait bien, hein, monsieur Dobscher ? Bon, je suis venue vous faire une piqûre.

— Encore dans la fesse ?

— On prendra l'autre, cette fois. »

Julia s'était empressée de quitter la pièce. Étrange, tout de même : l'idée que cette répugnante personne partage une telle intimité avec Addi, ne serait-ce que professionnellement, lui déplaisait au plus haut point. Addi Dobscher était à elle et à nulle autre !

En rentrant, elle avait abordé un vendeur à la sauvette pour lui acheter du chocolat et du café. Il voulait des cigarettes, mais elle n'avait que les vingt marks que Jenny Adler lui avait donnés pour les deux robes qu'elle avait rétrécies. Après quelques tractations, Julia avait obtenu une petite tablette de chocolat noir et un sachet de bonbons à la menthe. Elle les apporterait le lendemain à Addi, qui était friand de sucreries. Et elle lui offrirait en sus un bouquet de plantes variées cueillies dans le parc thermal.

Alors qu'arrivée devant le Café Engel, elle se demandait si elle devait raconter sa visite à Hilde et à Else, la porte de l'immeuble s'était ouverte, livrant passage à trois soldats américains dont un Noir, et à Wilfried Storbeck, vêtu du costume retouché par sa femme et chaussé de pantoufles à carreaux. Le teint blême, il avait l'air d'un homme qu'on mène à l'échafaud. Julia avait compris qu'il allait devoir répondre de son passé de fonctionnaire nazi et de son zèle de dénonciateur. Qu'avait dit Else Koch, dernièrement ? Ah oui, que les anciens nazis étaient envoyés dans un camp, à Darmstadt. Seigneur ! Toujours ces maudits camps ! Quand cela finirait-il donc ? Julia n'en pensait pas moins que Storbeck avait mérité son sort. C'était un méchant homme, ainsi que le lui avait dit et répété Addi, en usant de qualificatifs nettement moins polis.

En passant, le soldat noir lui avait adressé un grand sourire, qui lui avait causé une vive frayeur. Jusque-là, elle n'avait vu les soldats afro-américains que de loin et ils lui avaient toujours inspiré une certaine

crainte. Elle leur trouvait une ressemblance avec les cannibales représentés dans un livre sur l'Afrique qu'elle avait emprunté autrefois à la bibliothèque municipale. Storbeck, lui, avait gardé le regard baissé.

Alois Gimpel et Hans Reblinger étaient installés en terrasse. Hilde avait dans les mains un plateau de tasses sales. Et Else suivait la scène depuis la fenêtre.

« Vous avez vu ça, mademoiselle Wemhöner ? avait lancé Reblinger. Dieu merci, il y a encore une justice sur cette terre ! »

Elle avait acquiescé en souriant. Non, elle n'avait malheureusement pas le temps de se joindre à eux, elle avait trop à faire.

« Vous avez bien de la chance, ma chère, avait répliqué Alois avec un sourire mi-figue, mi-raisin. Du travail payé, c'est devenu rare de nos jours. Surtout chez les artistes… »

Julia savait par Else qu'Alois Gimpel vivait pour l'heure de la vente de ses antiquités. Il avait hérité de ses parents une villa située avenue de Biebrich qu'il était en train de vider peu à peu.

« Nous connaîtrons des temps meilleurs, monsieur Gimpel.

— L'espoir est ce qui meurt en dernier ! » avait-il lancé tandis qu'elle s'engageait dans la porte tournante.

Sofia Künzel était dans la salle, où elle buvait un café avant de se rendre rue de la Pierre. Du vrai café, que lui donnaient les Américains dans le bar où elle jouait.

« Julia, ma pauvre petite ! avait-elle lancé. Viens donc te joindre à moi ! Comment va notre vieil entêté ? J'imagine qu'il se montre un peu plus raisonnable, non ? On ne plaisante pas avec les poumons. »

Bien qu'étant plutôt amatrice de thé, Julia n'avait pu résister à l'odeur du café fraîchement moulu.

« Ils lui font des piqûres et veulent le garder quelques jours », avait-elle répondu.

Hilde et Else étaient arrivées à leur tour.

« Prenons vite une petite tasse avant que la Lehnhardt se pointe avec Jenny Adler, avait lâché Else en jetant un coup d'œil vers la porte tambour. Le café en grains, je le réserve aux amis…

— Il ne faut pas cracher sur les clients qui paient…, avait riposté Sofia avec un sourire railleur.

— Les nazis payaient comme il se doit, avait rétorqué Hilde. Mais on leur servait toujours les vieux gâteaux, hein, maman ? C'était une question de principe.

— Heureusement, c'est fini, tout ça. Comment va Addi ? Il a encore de la fièvre ? »

Julia avait dû reconnaître qu'elle n'en savait rien. Au lieu de demander de ses nouvelles à Addi, elle lui avait tenu des propos sans

queue ni tête. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très heureuse de ce qu'il lui avait dit.

« Demain, je te donnerai pour lui une boîte de *corned-beef* et un sachet de pain blanc », avait déclaré la Künzel.

La jeune infirmière accepterait-elle qu'elle apporte de la nourriture à l'hôpital ? s'était demandé Julia. Il ne fallait pas risquer qu'elle confisque ces bonnes choses…

« Storbeck a enfin eu ce qu'il méritait, avait lâché Hilde. Quel que soit le sort qu'on lui réserve, ce sera bien fait pour lui ! »

Sa dureté avait surpris Julia. Sans doute y avait-il quelque chose dont Hilde ne souhaitait pas parler.

Elle avait bu son café avec délice, remercié ses hôtes et souhaité une bonne soirée à Sofia.

« Merci ! Ça se présente pas mal. Demain, à 10 heures, j'aurai mon premier élève de chant. Il est encore un peu timide, le gamin. Mais il a du potentiel. Une voix de basse profonde… et quelques autres qualités… »

Julia était remontée chez elle avec le sourire. Ainsi, Sofia allait reprendre ses leçons. Former de nouveaux élèves au chant et à d'autres arts… Était-ce aussi une forme d'amour ? Avec un soupir, elle avait repensé avec tendresse à l'instant où elle avait pris la main d'Addi, à l'étreinte ferme de ses doigts enserrant les siens. Qui sait ce qu'elle aurait fait si cette sotte d'infirmière n'était pas arrivée à ce moment-là ? Tandis qu'elle cherchait sa clé dans son sac à main, elle s'était exhortée à ne pas traîner : il serait bientôt 7 heures, plus que temps de se remettre au travail…

« Mademoiselle Wemhöner ? »

L'escalier avait craqué derrière elle. Oh non ! Marianne Storbeck ! Ce n'était vraiment pas le moment. Sans doute voulait-elle s'épancher. Mais il n'en était pas question, Julia avait du travail. Et puis la Storbeck était responsable de ce qui lui arrivait, non ?

« Mademoiselle Wemhöner… vous auriez une minute ? J'aurais une question à vous poser. »

Julia avait pris une profonde inspiration, luttant contre la tentation de se montrer faible et complaisante.

« Je n'ai pas vraiment le temps, madame Storbeck… »

Mais Marianne Storbeck l'avait rejointe sur le palier.

« Je sais, oui. Vous avez beaucoup de travail, n'est-ce pas ? C'est justement de cela que je voulais vous parler… »

Tandis que Julia glissait la clé dans la serrure, elle avait poursuivi :

« J'ai pensé que… que je pourrais vous aider. Faire les ourlets, par exemple. Ou les boutonnières. Les choses simples, qui prennent du temps et vous retardent. Vous voyez ? »

Julia s'était immobilisée sur le seuil de son appartement. Sur le

principe, la proposition était intéressante. Si ce n'est qu'elle aurait préféré faire appel à quelqu'un d'autre qu'à Marianne Storbeck… Hilde, Gisela. Ou même Ida Lehnhardt…

« Pour que vous compreniez, mademoiselle Wemhöner : désormais, Wilfried n'a plus aucun revenu. Et moi, je n'ai plus rien ni personne. Pas de famille, nul qui puisse m'aider. Et je ne peux pas vendre quoi que ce soit puisque nous avons tout perdu. »

Julia avait senti sur sa nuque le souffle chaud de sa voisine. Répugnant… Cette femme était un vrai pot de colle.

« Ça mérite réflexion. Je vous donnerai ma réponse plus tard, madame Storbeck. »

Sur quoi elle était entrée chez elle, avait promptement refermé la porte et s'était adossée au battant en prenant une profonde inspiration. Sur le palier, aucun bruit n'indiquait que Marianne Storbeck regagnait son appartement. Elle semblait avoir décidé de camper devant sa porte.

Julia s'était lavé les mains comme on le lui avait appris durant sa formation. Ne jamais se mettre au travail les mains moites. Puis elle s'était installée, avait mis son dé et enfilé le fil dans l'aiguille. Certes, la confection des ourlets était une tâche fastidieuse ; elle exigeait toutefois de la méticulosité afin que les points ne soient pas visibles sur l'endroit du vêtement. Au bout d'un moment, trouvant l'air étouffant, elle avait ouvert la fenêtre. Le jour baissait déjà, il faudrait bientôt allumer la lampe. Elle avait encore plusieurs heures de travail devant elle.

Addi… Avait-il encore de la fièvre ? Dormait-il ? Pensait-il à elle ? S'il avait été là, il aurait fait une réponse sans équivoque à la Storbeck. « Hors de question. Nous ne voulons rien avoir à faire avec des gens tels que vous. Maintenant, vous comprenez ce que c'est d'être dénoncé. D'être arrêté et de n'avoir personne vers qui se tourner. »

Oui, lui dire cela n'aurait été que justice. Pourtant, Julia s'était senti mauvaise conscience. Elle n'était pas de celles qui ferment leur porte à qui que ce soit.

Marianne Storbeck patientait, assise dans l'escalier. En entendant la porte s'ouvrir, elle avait tourné la tête, les yeux rougis.

« Vous savez coudre un ourlet ? De manière à ce qu'on ne voie pas les points ? »

Elle avait acquiescé.

« Alors venez… »

HILDE

Wiesbaden, juillet 1945

Une journée pluvieuse, se dit Hilde en ouvrant les yeux ce matin-là. Quoique les rideaux de la chambre soient tirés, elle entend la pluie marteler les vitres. Dommage… On ne pourra pas sortir les tables. Du moins pas dans la matinée.

Il serait temps de se lever. Sa mère s'active déjà dans la cuisine ainsi qu'en témoigne l'odeur de menthe qui flotte dans l'appartement. Hilde s'étire, puis s'assoit dans son lit. Elle ne se sent pas en forme.

C'est ce fichu temps, songe-t-elle. Il me déprime. Mais il ne faut pas se laisser abattre… D'un geste résolu, elle se lève, chausse ses pantoufles et se rend à la salle de bains. Une toilette rapide – elle se savonne à l'eau froide avec son gant de toilette, se sèche énergiquement.

Lorsqu'elle entre dans la cuisine, habillée et coiffée, sa mauvaise humeur s'est envolée. Else a mis la table pour deux. La théière est prête sous son *tea cosy* brodé au point de croix bleu. Il y a du pain et de la mélasse. Le peu de beurre ou de margarine qu'on arrive à dénicher est réquisitionné par Else pour le Café Engel. Tout comme la confiture rapportée par la Künzel, la farine de maïs, les pommes de terre et le sucre. L'idée qu'on puisse manger un œuf au petit déjeuner fait désormais partie des rêves les plus fous.

— Pas la peine de se presser, dit Else en montrant les vitres ruisselantes. Personne ne viendra par ce temps.

— Au moins, je n'aurai pas à balayer le trottoir, réplique Hilde.

Else évoque l'idée de se rendre un de ces jours à la campagne faire un petit stock de provisions. L'automne sera bientôt là.

— On pourrait aller à Lenzhahn, chez les Bogner. Tu conduirais. Ils ont une ferme, ils doivent avoir de la viande fumée et du saindoux. Du lait, du beurre, des pommes de terre…

— Autant louer tout de suite un camion, raille Hilde. Je ne sais pas trop. Si Fritz est…

Pas besoin d'en dire plus, Else a compris. Elle marque un temps de silence, boit une gorgée d'infusion, puis s'éclaircit la gorge.

— Espérons qu'il a eu de la chance, soupire-t-elle. C'est un garçon si doué…

— Oui…

Hilde l'apprécie beaucoup. Il y a même eu un temps où elle était très amoureuse de ce jeune homme qui jouait si bien du violon, le soir, au café. Il y mettait tant de ferveur et choisissait toujours des morceaux qui allaient droit au cœur. L'*Ave Maria* de Schubert. *La Prière d'une vierge* de Tekla Badarzewska. Ou cette pièce si ravissante de Boccherini… Il avait beaucoup de succès auprès des dames d'un certain âge, qui lui donnaient souvent un pourboire. Cela l'embarrassait, car Heinz Koch le rémunérait.

— Descends donc au café, lance Else, arrachant sa fille à ses pensées. Il me semble avoir aperçu Gisela dans la rue. Elle vient sûrement ici.

— Avec son escorte ? plaisante Hilde. Et de si bonne heure ? Bah, pourquoi pas, après tout ?

Elle s'empresse de s'y rendre tandis que sa mère débarrasse la table. Le gaz n'ayant toujours pas été rétabli, on se sert de la cuisinière à charbon. C'est une chance qu'on ne soit pas encore passé entièrement au gaz… Si ce n'est que le combustible se fait rare. Jusque-là, Addi rapportait du bois ramassé dans les ruines. Mais, pour l'heure, il ne faut plus compter sur lui.

Gisela est seule. À l'abri sous un parapluie noir démodé, elle attend devant la porte tambour que Hilde lui ouvre.

— Cette antiquité date au moins de ton grand-père, non ? lâche Hilde avec un petit sourire.

— Aucune idée. Ça fait une éternité qu'il est dans la famille.

L'accueil de Hilde est cordial, sans plus. Depuis que Gisela fréquente les Américains, les deux jeunes femmes ne sont plus aussi proches. Hilde ne lui en est pas moins reconnaissante d'amener ses nouveaux amis au café. Ils passent souvent faire un tour l'après-midi lorsque la Künzel est au piano.

— Quel temps de chien ! gémit Gisela en secouant sa chevelure. C'était bien la peine que je me fasse une mise en plis ce matin ! J'ai l'air d'un balai à franges !

Hilde boucle naturellement. Autrefois, elle ne souhaitait rien tant que d'avoir les cheveux lisses. Mais depuis qu'elle connaît le prix de la permanente, elle se félicite de ne pas en avoir besoin.

— Ce serait possible d'avoir un café ? Un vrai, je veux dire ? s'enquiert Gisela en s'assoyant à une table.

— Il faut que j'allume la cuisinière, ça va prendre un petit moment…

Gisela se renfonce dans sa chaise et pose son sac à main sur la table. Un ravissant petit sac en cuir bleu ciel, qui ne lui vient assurément pas de sa grand-mère. Il est flambant neuf.

— Parfait ! lance-t-elle. J'ai quelque chose pour toi. Là-dedans…

Elle désigne le sac en prenant un air mystérieux. Son attitude agace Hilde. Pourquoi tout ce cirque ? Gisela la traite comme une gamine qu'on appâte en lui promettant une surprise. Elle n'en va pas moins mettre la cuisinière en marche. Else, qui descend à cet instant, la renvoie dans la salle – elle prendra le relais.

Le menton posé dans ses mains, Gisela contemple la rue grise sous la pluie. Hilde est frappée par sa pâleur et ses cernes sombres. Peut-être l'effet de la lumière terne de cette journée pluvieuse. Ou des longues nuits passées au bar américain.

— Le café arrive, annonce Hilde en la rejoignant à table. Ça va ? Tu as l'air fatiguée.

Gisela hausse les épaules, répond qu'elle a mal dormi.

— Si tu savais le cirque que c'est ! Quand je rentre, il faut que je sonne parce que mon grand-père ferme le verrou de sécurité. Et alors c'est chaque fois la même rengaine : je suis une fille perdue, je me comporte comme une traînée. J'en ai plus qu'assez !

Hilde n'a aucune peine à l'imaginer. Si elle n'approuve pas la vie que mène son amie, le fait est qu'elle assure la subsistance de sa mère et de ses grands-parents. Et ce n'est pas simple. Mme Warnecke se montre de plus en plus difficile.

— Elle est partie sans crier gare à deux reprises, se plaint Gisela. On a dû aller à sa recherche. Elle enfile le vieux manteau de papa par-dessus ses sous-vêtements… C'est pour ça que grand-père verrouille la porte : pour l'empêcher de sortir.

— Oh là là ! répond Hilde avec compassion. Vous avez vu un médecin ? Elle a peut-être besoin d'un traitement.

— D'après le Dr Walter on ne peut rien faire. Physiquement elle va bien. C'est son esprit qui est en pleine confusion. Il paraît que beaucoup de gens sont dans ce cas. La terreur éprouvée lors des bombardements leur aurait fait perdre la raison.

— Je suis vraiment désolée, Gisela.

Un bref moment, elles semblent avoir retrouvé leur intimité d'autrefois. Gisela se pelotonne dans les bras de Hilde, se laisse

consoler. Et lorsque Else arrive avec le café, elle est de nouveau en état de sourire.

— Heureusement que vous êtes là, dit-elle en prenant avec délice une gorgée de café. Le Café Engel est une île en plein océan. Un refuge au milieu d'une mer déchaînée… si tu vois ce que je veux dire…

— Oui, ici, c'est Honolulu. Mais sans l'océan et sans les pagnes !

Elles pouffent, la vie leur semble soudain d'une irrésistible drôlerie. Gisela prend son sac à main.

— Un cadeau de Sammy. Pas très discret, hein ?

— Il est magnifique, tu veux dire !

Gisela ouvre la petite merveille et fouille à l'intérieur.

— Et voici une lettre que Sammy a reçue on ne sait trop comment. Elle t'est adressée, Hilde. Elle vient de France.

Saisie d'étonnement, Hilde la prend, la tourne et la retourne. L'adresse est incomplète, mais son nom figure en grosses capitales. Celui de l'expéditeur, en revanche, est écrit en tout petit, à peine lisible : « Jean-Jacques Perrier… 12, rue Principale… Villeneuve… » Seigneur, il est vivant ! Son bien-aimé Jean-Jacques est vivant ! Et il lui a écrit !

— Elle est de ton Français ? Comment s'appelait-il déjà ? Ah oui, Jean-Jacques. Le beau garçon aux cheveux bouclés et aux yeux de braise…

Gisela n'ignore pas qu'il y a eu quelque chose entre eux. Mais elle pense qu'il s'est agi d'une amourette. Si Hilde lui parlait de grand amour, elle ne comprendrait sans doute pas. Elle a changé au cours de ces derniers mois, Gisela. Pense-t-elle encore à son fiancé, Joachim ? Hilde préfère ne pas lui poser la question.

— Bon, dit Gisela avec un petit sourire. J'y vais, je te laisse lire ta lettre tranquillement. Tu as les yeux qui brillent, Hilde !

Elle vide sa tasse, sort son porte-monnaie, mais Hilde l'arrête.

— Tu es folle ? Pas question que ma meilleure amie paie son café.

— Bon, alors à bientôt…

Hilde bout d'impatience. Elle ouvre fébrilement l'enveloppe, en sort une feuille de papier à carreaux, fronce les sourcils : la lettre est difficilement lisible. Est-elle de la main de Jean-Jacques ? Il semblerait que oui, sa signature figure au bas de la page. Il faut dire que Hilde n'a pas eu l'occasion de se familiariser avec son écriture. Jusque-là, ils pouvaient se parler.

Chère amie…

Elle s'interrompt, bouleversée. C'est comme si elle entendait sa voix…

Je suis arrivé à Villeneuve il y a quelques jours… C'est toi qui m'as sauvé, mon ange. Je ne te remercierai jamais assez.

Ma famille va bien, nous sommes à nouveau réunis et il y a beaucoup de travail à la ferme.

C'est toi que j'aime, Hilde. Toi et toi seule que j'aimerai éternellement. Mais je dois accomplir mon devoir. Me soumettre car, à la mort de mon père, j'hériterai de la propriété. Voilà pourquoi il faut que je reste ici.

Je t'aimerai toujours. Je te souhaite beaucoup de bonheur.

Jean-Jacques Perrier

Hilde laisse retomber la lettre sur ses genoux et reste à fixer la pluie qui tombe inlassablement. Elle a la sensation qu'un épais voile noir s'est posé sur elle. Il faut qu'il reste en France. C'est fini. Elle ne le reverra jamais. Est-ce possible ? Peut-être a-t-elle mal compris ? Elle reprend la lettre. Quand l'a-t-il écrite ? Il n'y a pas de date. Elle la relit plusieurs fois, s'interroge, essaie d'y trouver un élément qui puisse lui insuffler un peu d'espoir. Mais la situation est claire : il restera auprès de sa famille, il ne veut pas renoncer à son héritage. C'est la vie, Hilde. Quand on est loin de chez soi, il est facile de faire des promesses et de brûlantes déclarations d'amour. « Je reviendrai, *mon trésor**. Une fois que j'aurai réglé la situation, je serai à toi, *ma petite colombe**. » Vains discours. Comment a-t-elle pu être assez stupide pour y croire ?

Les larmes jaillissent. Elle froisse la lettre et l'enveloppe et se lève pour aller les jeter dans le petit poêle qui chauffe la salle du café en hiver. Elle qui avait cru trouver le grand amour… Leur histoire n'aura pas duré. Mais au moins elle n'a plus à regretter d'avoir perdu son enfant. Le pauvre petit aurait grandi sans père…

Le souvenir de sa fausse couche lui porte le coup de grâce. Elle éclate en sanglots et se réfugie précipitamment dans la deuxième salle pour éviter d'être surprise par sa mère. Le front pressé contre les carreaux froids du poêle en faïence, elle s'efforce de pleurer tout bas. Il ne faut pas que quiconque soit au courant. Hilde n'est pas du genre à s'épancher, elle surmontera seule son chagrin. Il suffit de pleurer un bon coup, de se libérer de sa peine et, hop, ce sera reparti. Elle montera se passer un gant de toilette froid sur le visage. Et basta.

Malheureusement, Ida Lehnhardt et Alma Knauss arrivent alors qu'elle s'apprêtait à regagner la cuisine.

— Ah, Hildchen ! s'écrie la Knauss à sa vue. Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as la figure toute rouge…

Quelle poisse ! songe Hilde. Elle qui nous a battu froid pendant plusieurs semaines choisit le plus mauvais moment pour revenir.

— J'ai quelque chose dans l'œil, réplique-t-elle. Installez-vous, je reviens tout de suite.

— Dans l'œil ? répète la Lehnhardt avec effroi. Grands dieux ! J'espère que ce n'est pas un éclat de verre.

Sans répondre, Hilde s'engouffre dans la cuisine où sa mère met la dernière main aux tartelettes à la confiture.

— Il y a des clients ! lui lance-t-elle au passage avant de s'engager dans l'escalier.

— Hilde ? Tu as un problème ?

— Un truc dans l'œil…

Hilde est furieuse. Autant porter sur le front cet écriteau : « J'ai pleuré, mais je ne veux pas qu'on le sache ! » Une fois dans la salle de bains, elle se rafraîchit abondamment le visage sans toutefois parvenir à effacer complètement les traces de son chagrin. Et tout ça pour ce… pour ce type ! Jamais plus elle ne se laissera aller à croire au « grand amour » ! Elle se recoiffe, se poudre le nez et le front, et redescend au café.

— Figure-toi que les grands-parents de Gisela sont obligés d'enfermer leur fille, rapporte-t-elle à sa mère comme si de rien n'était. Sinon elle s'échappe et ensuite elle ne sait plus comment rentrer. C'est terrible, non ?

Else lui jette un regard scrutateur. Elle a toujours eu un sixième sens en ce qui concerne sa fille.

— C'est une tragédie, répond-elle. Dans le temps, c'était une belle femme fière. Tiens, porte ce plateau dans la salle. Je suis contente que la Knauss soit revenue. Ça fait au moins une cliente qui ne consomme pas à crédit.

De fait, Alma Knauss ne lésine pas, ce jour-là : faux cafés et tartelettes à la confiture. Entre-temps, la pluie s'est arrêtée, mais elle a laissé de larges flaques, si bien qu'il faut étaler une serpillière devant la porte tambour pour éviter que le sol ne soit mouillé. Hilde se réfugie dans le travail, sert les clients avec la plus grande attention, se montre exagérément aimable, rit de bon cœur aux blagues insipides de la Lehnhardt et ajoute une rasade supplémentaire de schnaps dans le café de Hans Reblinger. Gisela a raison. Le Café Engel est une île, un endroit protégé, un refuge. Le brouhaha des clients, les parapluies mouillés rangés à l'entrée, l'odeur du café et des tartelettes… cet univers, Hilde le connaît depuis son enfance. Et il atténue la terrible déception que lui a causée la décision de Jean-Jacques.

L'après-midi, Gisela arrive avec son Sammy juste à temps pour commander les deux dernières parts de quatre-quarts. Assis tout près l'un de l'autre, ils se tiennent la main sous la table, ce que Hilde trouve puéril. Quel niais, ce Sammy ! songe-t-elle. Gisela le mène par le bout du nez, il l'invite au café, lui fait des cadeaux et lui donne

toutes les denrées alimentaires qu'elle veut. Bien sûr, tout ça a un prix. Mais pourquoi pas après tout ? Si c'est un gentil garçon… L'époque où la femme restait chaste jusqu'au mariage appartient au passé.

— Tu sors danser, ce soir ? demande-t-elle incidemment à son amie.

— Peut-être, répond Gisela et, tournant le regard vers son compagnon : *Shall we dance tonight, darling ?*

« Darling » est d'accord. Sans doute dit-il amen à tout ce que propose Gisela.

— Tu crois que vous pourriez me faire entrer ?

Gisela lui jette un regard surpris, puis plisse les yeux, l'air songeur. Elle n'est pas née de la dernière pluie.

— Tu as besoin de distraction ?

— Possible, répond évasivement Hilde en haussant les épaules.

— Ce n'est pas sans risques, fait remarquer Gisela. Si tu as un chagrin d'amour, tu ferais mieux d'éviter.

Voilà qu'elle joue la femme d'expérience ! Et qu'elle se croit en devoir de lui donner des conseils !

— Je sais ce que je fais.

— Bon, bon. Dans ce cas, je passerai vers 9 heures. Mets une jolie robe et prends tes papiers d'identité. J'ignore si on te laissera entrer. Mais on peut toujours essayer…

Hilde a cédé à une impulsion sans savoir si c'était ou non une bonne idée. À présent, elle ne peut plus reculer, mais c'est tant mieux. Ce soir, elle ira danser. Et alors ? En temps ordinaire, elle passe la soirée à la maison, aide sa mère à faire des gâteaux et à passer un coup de chiffon, raccommode ses vêtements ou lit un ouvrage quelconque. On ne fait pas plus sage et plus casanière que Hilde Koch !

— Tu as prévu d'aller danser ? Chez les Américains ? Tu plaisantes, Hilde ! s'emporte Else.

Hilde ne voulait pas agir derrière son dos, mais pas question de renoncer à son projet. Else s'incline non sans faire remarquer que les choses ne se passeraient pas ainsi si son père était là.

— Enfin quoi, maman ! Je sors danser, c'est tout. Je ne vais pas dans un lieu de perdition. Et puis rien ne prouve qu'on me laissera entrer.

— Ce serait une bonne chose. Mais tu es une adulte et tu sais ce que tu fais.

Peu après 9 heures, Gisela sonne à la porte des Koch, vêtue d'une robe d'été de couleurs vives à la jupe ample. Elle s'est fait une mise en plis et porte des escarpins blancs, acquis à coup sûr au marché noir.

— Non, ça ne va pas, dit-elle en voyant Hilde. Allons dans la salle de bains.

Et elle se met en devoir de maquiller son amie : rouge à lèvres voyant, trait de khôl autour des yeux, mascara.

— Atroce ! lâche Hilde en se contemplant dans la glace. On dirait un Indien sur le sentier de la guerre.

Avec un soupir de contrariété, son amie lui fait remarquer que ces produits de maquillage sont hors de prix et qu'elle pourrait au moins se montrer reconnaissante.

Les deux jeunes femmes quittent l'appartement sans prendre congé d'Else, installée au salon, qui tourne en silence les pages de son livre. Elles font le trajet sans se presser. Le couvre-feu est toujours en vigueur, mais moins strictement appliqué. En chemin, elles croisent quelques passants, pour l'essentiel des Américains accompagnés de jeunes femmes. Les Allemands se reconnaissent au fait qu'ils sont plus prudents et ont tendance à chercher refuge sous les porches d'immeuble.

Le bar américain ne se signale que par deux réverbères qui se dressent de part et d'autre de la porte. Les fenêtres de l'ancien restaurant sont obscurcies, mais la musique s'entend jusque dans la rue. On y passe des disques de jazz, trompette, saxophone et basse. Du chant, aussi, mais qui ne ressemble pas à ce que Hilde a pu entendre à l'opéra. Tout cela est fascinant et a le goût du péché… De la « musique de nègres », disaient ses parents à propos du jazz, déjà connu en Allemagne dans les années 1920. Inutile de préciser qu'il avait été interdit sous les nazis.

Gisela frappe à la porte. Un Noir américain ouvre, contrôle son passeport et fait un signe d'assentiment.

— *I brought my friend with me*, explique Gisela. *Please ask if she is allowed to join us*[1]…

L'homme jette un regard scrutateur à Hilde, lui fait un sourire aimable et s'éclipse avec son passeport.

— Et maintenant ? chuchote Hilde, nerveuse.

— Il est allé demander si tu pouvais entrer.

Elles patientent un moment dans le vestibule, où l'on peut voir des parapluies, un manteau oublié et quelques paires de bottes. Le bar et la piste de danse se trouvent manifestement à gauche, derrière la porte. Hilde n'en capte que de brefs aperçus lorsque quelqu'un sort pour se rendre aux toilettes. On salue Gisela comme une amie, on prend de ses nouvelles et on se fait présenter à Hilde. Quelques minutes plus tard, Sammy sort accueillir Gisela, suivi peu après par le portier et un robuste officier roux. Hilde ne parvient pas à déterminer son grade – les uniformes américains ne sont pas faciles à interpréter. Mais visiblement, le chef, c'est lui. Après avoir considéré Hilde avec attention, il lui demande si elle a été membre du parti nazi.

— Non, répond la jeune femme.

— OK, réplique-t-il en lui rendant son passeport. *There are some guys waiting for girls like you*[2]…

— Bon, chuchote Gisela. En fin de compte, c'était tout simple.

La porte s'ouvre. Les deux jeunes femmes sont accueillies par une bouffée d'air chaud alourdi par l'odeur de l'alcool et les exhalaisons des corps. La pièce n'est pas très grande. C'est l'ancienne salle à manger du restaurant, qu'on a débarrassée de la plupart des tables afin de libérer de l'espace au milieu. Autour de la piste sont installés de petits groupes d'Américains et de jeunes Allemandes très maquillées. On parle et on rit, on boit de la bière, du whisky ou des cocktails en affichant un air nonchalant. La lumière est faible. En face, à demi caché par les danseurs, se trouve le comptoir, devant lequel des jeunes gens sont assis sur des tabourets. Le volume de la musique est fort et le son légèrement distordu, ce qui vient sans doute du gramophone. Gisela se dirige vers trois places libres, et Sammy commande des manhattans. Advienne que pourra, pense Hilde, qui n'a pas la moindre idée de ce qu'est cette boisson.

— La Künzel viendra jouer un peu plus tard, explique Gisela en montrant le piano noir installé à côté du comptoir. Avec elle, ça swingue vraiment.

L'idée que Sofia Künzel la voie dans cet endroit la contrarie, mais ce sera difficile de se cacher. Et, après tout, c'est une femme sans préjugés. Tandis que Sammy entraîne sa Gisela sur la piste, Hilde, restée à table, goûte son cocktail. Pouah – ce n'est vraiment pas sa tasse de thé. Elle déteste le vermouth. Elle repose son verre et balaie la salle du regard avec curiosité. Ah ! Voilà un type qui arrive. Suivi d'un deuxième…

Les deux Américains la rejoignent sans se presser, lui adressent un aimable « *Hello* » et lui posent les questions attendues : si elle est allemande, si c'est la première fois qu'elle vient ici, si on peut l'inviter à danser. Hilde leur propose de s'asseoir et s'efforce de sortir quelques phrases à peu près compréhensibles.

— *I would like to talk first… From which part of America are you ? From the South ? Your parents have a cotton farm ? No ? That's good*[3]…

Elle reprend deux gorgées de cocktail en essayant de comprendre ce que lui raconte le jeune type du sud des États-Unis. Mais on dirait qu'il a une patate chaude dans la bouche, aussi juge-t-elle plus judicieux de danser avec lui que de poursuivre la conversation.

— *You like dancing ?* baragouine-t-elle en lui jetant un regard d'invite.

— *Oh yeah, Fräulein !* s'exclame-t-il en se levant d'un bond.

— *Wait a minute !* lance soudain une voix connue de Hilde.

Un troisième Américain a surgi : le lieutenant Josh Peters. Comme un fait exprès ! Il doit avoir ses entrées partout.

— Avez-vous l'autorisation d'être ici, mademoiselle Koch ? demande-t-il sur un ton fort peu amène.

On dirait un officier de police dirigeant une descente et qui, à cette occasion, vient de démasquer un trafiquant du marché noir.

— Bien sûr, réplique Hilde avec un sourire provocant. L'officier de service a contrôlé mon passeport et m'a invitée à entrer.

Peters affiche son impassibilité coutumière, mais Hilde a l'impression qu'une ombre a traversé ses traits.

— Je vais devoir vérifier. Suivez-moi, je vous prie !

— Mais…

— Par ici, mademoiselle Koch.

Il est difficile de le contredire, ce Josh Peters, fils d'un poissonnier de Manhattan. Étonnant. Hilde voit ses deux nouvelles connaissances se retirer : on n'entre pas en conflit avec un officier de rang supérieur. Irritée, elle se lève et lui emboîte le pas. Arrivé à la porte, il se retourne.

— Vous avez un manteau ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— Parce que je vous raccompagne chez vous.

Elle lui jette un regard d'incompréhension.

— Vous me… Mais pourquoi ? Je ne veux pas rentrer…

Il reste calme. Sans doute est-il de ces individus qu'on peut invectiver ou frapper sans qu'ils sortent de leurs gonds.

— Allons, venez, reprend-il en tendant le bras afin de la pousser vers la sortie. Ce n'est pas un endroit pour vous.

Elle recule, près d'exploser. De quel droit ce type odieux veut-il l'obliger à quitter les lieux ? À rentrer chez elle comme une petite fille ? Elle aimerait tant pouvoir lui faire une réponse bien sentie ! Lui crier qu'il n'a pas son mot à dire. Qu'elle se fiche de son opinion. Qu'elle a absolument besoin de danser, de boire de l'alcool et de s'amuser avec des hommes…

Malheureusement, le lieutenant Peters est un des meilleurs clients du Café Engel. Et, en ce moment, ceux qui paient sont précieux. Aussi ne faut-il pas se brouiller avec lui.

— Si vous y tenez tant que ça, je m'incline, dit-elle. Mais vous n'avez pas besoin de me raccompagner. Je peux rentrer seule.

Bien sûr, il n'est pas d'accord. Se bornant à secouer la tête, il sort dans la rue, s'arrête sous un des réverbères et allume une cigarette.

— Encore une chose, dit-il en jetant son allumette. Ne vous maquillez plus. Vous n'en avez pas besoin, mademoiselle Koch.

Mais que veut-il à la fin ? La mettre en colère ? La blesser ? L'humilier ?

— Merci du conseil ! réplique-t-elle avec ironie. Auriez-vous une cigarette pour moi ? Ou bien n'ai-je pas non plus l'autorisation de

fumer ?

Un léger sourire apparaît sur ses lèvres.

— Servez-vous, répond-il en lui tendant le paquet.

1. « Je suis venue avec mon amie. Pourriez-vous demander si elle peut se joindre à nous ? »

2. « Il y a des gars qui seront bien contents de vous voir arriver… »

3. « Si on commençait par bavarder ? De quelle région de l'Amérique venez-vous ? Du Sud ? Vos parents ont une plantation de coton ? Non ? C'est bien… »

LUISA

Wismar – Neustadt – Wiesbaden, fin avril 1945

Mourir serait une délivrance. Le petit navire à vapeur de la marine marchande roule et tangue comme un fétu de paille sur la Baltique déchaînée – un enfer ! Luisa se sent si mal qu'elle n'éprouve plus le moindre intérêt pour ce qui l'entoure. L'exiguïté des lieux, tous ces gens qu'elle ne connaît pas, les effluves corporels, les flaques de vomi qui souillent le sol. Plus personne n'a la force de grimper l'escalier raide pour se soulager par-dessus la rambarde. D'ailleurs on le leur a interdit : la houle est trop forte.

Une seule chose lui tient encore à cœur : les deux enfants qui se sont joints à elle à Wismar. Jobst, quatre ans, et Elke, cinq ans. Originaires de Stolp en Poméranie, ils se sont trouvés séparés de leurs parents au cours de leur fuite.

— Reste couchée, marmonne-t-elle en retenant la fillette, qui voulait ramper jusqu'à l'escalier.

— Je me sens tellement mal…

— Il ne faut pas sortir d'ici, Elke. C'est interdit.

Elle attire l'enfant à elle, l'installe au creux de son bras et jette un regard inquiet sur son petit frère étendu à côté d'elle, livide et inerte. Le moindre geste, le moindre mot exigent des efforts surhumains. Prise de nausée, Luisa vomit dans son mouchoir, puis se rallonge sur le dos. La fillette pleure et appelle sa mère.

— Je… je veux rentrer à la maison…

Luisa, qui avait fermé les yeux, les rouvre immédiatement : le roulis du bateau est encore plus pénible lorsqu'on a les yeux clos.

— Nous serons bientôt arrivés, Elke. Et alors ça ira mieux. Encore une demi-heure…

— J'ai soif…

— Plus tard, chuchote Luisa, en proie à une nouvelle nausée.

Les deux enfants mendiaient dans une rue de Wismar. Ce n'étaient pas les premiers que voyait Luisa. La ville débordait de gens engagés dans une fuite éperdue pour échapper aux Russes. Pourquoi ces deux-là l'avaient-ils tant émue, elle n'aurait su le dire. Ils étaient crasseux, avaient les yeux cernés dans de petits visages blêmes. La fillette avait brisé le quignon de pain que Luisa lui avait donné et en avait tendu la moitié à son petit frère. Assis l'un contre l'autre, ils avaient mâché consciencieusement leur pain, petites créatures abandonnées au milieu de cette foule de déracinés. Luisa les avait interrogés. Après quoi elle n'avait pu se résoudre à repartir en les laissant là. Peut-être que la mort récente de sa mère la rendait plus sensible à la détresse de ces enfants. Il était si dur d'être seul dans ce monde cruel livré au chaos.

« Venez, avait-elle dit. Allons au port. Vous y retrouverez peut-être vos parents. »

Ils l'avaient suivie. Sur le port, elle avait dû les prendre par la main pour ne pas les perdre dans la cohue. C'était une foule désordonnée de femmes et d'enfants, où l'on voyait aussi des hommes dépenaillés et émaciés, sans doute des déserteurs et des travailleurs forcés évadés. Luisa les craignait. Quel qu'ait été leur sort, qu'ils aient été victimes ou bourreaux, la haine et le désespoir les rendaient dangereux. Si Luisa avait chassé de sa conscience le viol qu'elle avait subi, la peur était demeurée.

De temps en temps, un des enfants croyait apercevoir ses parents, mais devait chaque fois constater son erreur. Luisa le consolait, alors qu'elle-même se sentait près de céder au désespoir. Comment les prendre en charge alors qu'elle était démunie de tout ? Mais sa décision irréfléchie s'était révélée heureuse.

« Hé, jeune dame ! Oui, vous, avec les deux petiots ! Venez, je vous emmène à Neustadt… »

L'homme qui s'adressait à elle avec le sourire devait avoir la cinquantaine et portait un uniforme de la marine. Cette toute jeune mère avec ses deux enfants l'avait visiblement ému.

« Vous pouvez nous emmener à Neustadt ? Vraiment ?

— Bien sûr ! Autrement je ne vous le proposerais pas. Allez, venez vite… Il y a du monde, mais ça devrait aller… »

Le *Nörderkamm*, un petit navire à vapeur, était amarré un peu à l'écart avec à son bord une cargaison de réfugiés. Une vingtaine de personnes auraient tenu à l'aise, mais ils étaient au moins trois fois plus. Lorsque Luisa avait enfin trouvé une place sous le pont, elle ne pouvait deviner qu'elle entamait le pire voyage de sa vie.

Lorsqu'ils débarquent à Neustadt, Luisa, les jambes tremblantes, a du mal à retrouver l'équilibre sur le ponton. Épuisée, elle s'assoit avec Elke sur un muret. Le matelot qui a porté Jobst à terre lui met l'enfant sur les genoux.

— Vous vous sentirez bientôt mieux, dit l'homme, un blond aux joues rouges, qui ne connaît manifestement pas le mal de mer. Bonne chance !

Il leur donne un sac contenant un demi-pain, un morceau de fromage dur et un sachet de sucre en morceaux. Après quoi il retourne aider les autres passagers, laissant Luisa seule avec ses protégés.

— Ah, on respire ! dit Elke avec un soupir d'aise. J'ai plus envie de vomir.

Jobst, lui, a besoin d'un moment pour se remettre. Les nausées persistent et il est trop faible pour marcher, si bien que Luisa doit le porter. Ils suivent le flot de réfugiés qui se dirigent vers la ville, font une halte sur le trottoir pour permettre à Luisa de prendre un instant de repos. Puis, entendant dire qu'on va les héberger, elle rassemble ses forces afin de se remettre en route.

— J'ai faim, j'ai soif…, chuchote Elke.

— Soif…, dit en écho Jobst.

Luisa le pose par terre et constate avec soulagement qu'il est en état de marcher. Elle-même est à bout de forces.

La ville a elle aussi subi des bombardements et les attaques aériennes se poursuivent. Cette guerre désormais perdue continue à se déchaîner. Les réfugiés errent dans les rues. Les quelques habitants que croisent Luisa et les enfants les considèrent avec animosité, certains vont jusqu'à les insulter et les chasser. Une vieille femme finit par les prendre en pitié et leur donner à boire. En fin d'après-midi, alors que Luisa envisage déjà de passer la nuit dans les ruines, ils arrivent en vue d'une propriété où se dressent des baraquements en bois. Un camp, ceint partiellement d'une clôture de barbelés. Veut-on les enfermer dans cet endroit en raison de la peur qu'ils inspirent aux habitants de la ville ?

Trop fatiguée pour se poser davantage de questions, Luisa essaie de dénicher une place. On finit par les accepter dans une des dernières petites baraques. L'hébergement est sommaire, mais c'est mieux que rien. Et il y a un lit, même s'ils doivent se le partager. En revanche, ni

matelas ni couvertures – d'autres se les sont appropriés. Épuisée, Luisa se laisse tomber sur le châlit avec les deux petits, et tous trois sombrent dans un sommeil sans rêves.

Au cours de la nuit, la jeune femme est tirée de son sommeil par le contact d'une main qui se promène sur sa hanche, tire sur son manteau et sur la ficelle attachée à son poignet qui retient le sac de provisions donné par le matelot. Effrayée, elle pousse un cri, se cramponne au sac. Réveillés à leur tour, les enfants se mettent à pleurer.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? lance une voix d'homme. Fiche le camp, sale voleuse, ou je t'en colle une ! On n'arrache pas le pain de la bouche des enfants !

Une flamme jaillit, quelqu'un a allumé une lampe à pétrole. Luisa aperçoit le visage barbu d'un homme, qui s'approche du lit et lève la lampe, éclairant la femme interpellée. Celle-ci a encore la main sur le sac. Relativement jeune, elle est maigre comme un clou, édentée, avec des cernes sombres sous les yeux. Elle offre un aspect à la fois pitoyable et effrayant. Elle recule avec un drôle de petit rire qui fait froid dans le dos.

— Je voulais juste caresser ces angelots…, lâche-t-elle.

— Disparais ! ordonne le barbu. Tu recommences, et je te flanque dehors !

Il a une voix claire et semble avoir l'habitude de parler en chef. Luisa calme les enfants en leur expliquant que la femme n'en avait pas après eux. Elle a agi sous le coup de la faim.

— Il faut que j'aille aux toilettes, intervient Elke. Et Jobst aussi. Sinon il va faire dans sa culotte.

Leur protecteur, la lampe toujours levée, examine Luisa avec attention. La jeune femme comprend qu'il la jauge. Il a des yeux clairs, un nez étroit, légèrement busqué. Ce n'est pas un réfugié ordinaire. Un ancien propriétaire terrien ? Un directeur d'usine ? Le maire d'une ville ?

— Je vais vous conduire, dit-il. Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas loin.

Luisa lui est reconnaissante de son aide. Sans lui, elle n'aurait pas trouvé. Ce n'est pas le grand luxe : un réduit comportant trois box, avec un trou dans le sol sur lequel on a posé une planche afin d'éviter les chutes dans la fosse. Les portes, mi-hautes, grincent et ne ferment pas à clé. Le vent, qui pénètre librement, chasse les odeurs nauséabondes.

— Gardez la lampe, dit l'homme. Je n'en ai pas besoin pour retrouver mon chemin.

Après avoir regagné leur lit, ils mangent une partie de leurs provisions – ce qu'on a dans le ventre, personne ne peut vous le

prendre. Puis ils se rendorment, si profondément que même une alerte aérienne ne pourrait les tirer de leur sommeil.

Le réveil est pénible. Luisa entend marcher, des gens toussent, parlent, vitupèrent. Un seau heurte la cloison avec un bruit métallique. La porte ne cesse de grincer. La jeune femme ouvre les yeux à contrecœur. La lumière du jour est terne. Par les petites fenêtres on voit souffler des bourrasques de flocons. Oh non ! se dit-elle. Un coup de froid. Les deux enfants reposent à côté d'elle, blottis l'un contre l'autre, le visage rosi par le sommeil. Comme ils sont mignons ! s'émeut Luisa. Elke a des boucles blond foncé et un nez retroussé. Ses cils décrivent un demi-cercle de soie sombre sur sa peau claire. Jobst ressemble à un ange avec sa petite bouche en cœur et ses sourcils blond clair qui tressaillent par instants.

Autour d'eux, on s'extrait des couvertures, on fouille dans les sacs et les baluchons. Quelques-uns, assis à une table étroite, bavardent tout bas. Ce sont en majorité des femmes qui ont été installées dans cette pièce comportant douze lits superposés. On compte aussi quelques enfants. Il n'y a que trois hommes, dont le barbu.

— Bien dormi ? lance-t-il en la voyant réveillée.

— Oui, merci !

Il se lève, se dirige vers eux et s'assoit sans façon sur le bord de leur couchette.

— Il n'y a que des enfants pour dormir aussi profondément, hein ? dit-il, souriant, en contemplant le frère et la sœur.

Ses yeux sont d'un bleu très clair où nage le point noir de la pupille.

— Je m'appelle Karl Brenner, poursuit-il. Je veille à maintenir l'ordre, ici. Il faut bien que quelqu'un le fasse, n'est-ce pas ?

Luisa acquiesce. Il est un peu trop énergique et déterminé pour lui inspirer confiance, mais il vaut sûrement mieux ne pas le contrarier.

— Mon nom est Luisa Koch. Et voici Elke et Jobst. Ils viennent de Poméranie et ont perdu leurs parents en cours de route.

Le regard de Brenner s'adoucit. Il semble heureux d'apprendre que, dans ce chaos, elle se soit chargée de veiller sur des enfants qui ne sont pas les siens.

— Et vous ? Vous venez aussi de Poméranie ?

— De Stettin.

— Vous avez bien fait de fuir. Avec un peu de chance, les Anglais et les Américains arriveront sous peu. Ce ne sera pas une partie de plaisir, mais ça vaut mieux que d'avoir l'Armée rouge sur le dos.

— Tout ce que je souhaite, c'est pouvoir vivre en paix quelque part. Peu importe où et sous quel régime.

— Un rêve difficile à réaliser en ce moment. Peut-être à la campagne… Bien loin, dans un petit village où les occupants ne font que passer, contrôlent vaguement les habitants avant de repartir aussi sec…

— Oui, reprend-elle en souriant. À la campagne, chez des gens agréables, où il y ait du lait pour les enfants et des pommes de terre…

— Comme je dis, un beau rêve. Mais, dans l'immédiat, nous sommes coincés ici.

La vie au camp se révèle difficile. Les réfugiés ne cessent d'affluer, il faut se serrer toujours davantage. La petite pièce dans laquelle logent Luisa et ses protégés accueille à présent plus de vingt personnes, qui doivent se partager les douze lits. Impossible de préserver ne serait-ce qu'un semblant d'intimité. Les femmes se lavent à l'extérieur. Il y a plusieurs robinets où remplir des seaux, nulle possibilité ou presque de se protéger des regards masculins. Lors de la toilette, on ne se déshabille pas entièrement. On ôte le haut, on retire sa culotte en gardant sa jupe et on se lave avec un chiffon. Certaines possèdent un bout de savon sur lequel elles veillent jalousement. Luisa s'astreint à faire chaque matin la toilette des enfants. Les vêtements dont on peut se passer temporairement sont frottés à l'eau froide, puis suspendus pour sécher. Une fois par jour, on sert aux réfugiés une soupe de farine et d'orge en quantité généralement insuffisante, parfois accompagnée de pain dur, voire moisi, et de mélasse. Bien qu'il soit interdit de quitter le camp, un grand nombre de femmes se livrent à des expéditions dans les alentours. Poules, morceaux de lard ou bidons pleins de lait constituent généralement le fruit de leurs larcins. Un jour, des policiers font leur apparition, ferment la clôture de barbelés. Désormais, le camp est placé sous leur surveillance.

Luisa connaît la faim depuis de longs mois, ce qui ne la rend pas plus facile à supporter. Cependant, le plus dur, c'est de voir souffrir les enfants. Elke et Jobst, bien sûr, mais aussi tous ceux qui vivent dans ce camp et sont gravement sous-alimentés. Beaucoup sont malades, ont de la fièvre ou la diarrhée. Certains paient le prix d'avoir mangé de la sciure de bois, de l'herbe ou de la terre. Et pourtant, par beau temps, ils jouent dehors devant les baraquements, ils rient, se disputent. Le soir, lorsqu'elle contemple les traits souriants et confiants de ses protégés dans leur sommeil, Luisa se sent profondément émue. Désormais, les deux petits la surnomment « Lu » et, bien que cette responsabilité nouvelle ne lui facilite pas la vie, Luisa recouvre grâce à eux un peu de cette énergie vitale qu'elle avait perdue à la mort de sa mère. Il faut être fort quand on a charge d'âmes.

Fin avril, un certain nombre de réfugiés sont pris de diarrhées, plusieurs femmes meurent, ainsi que deux jeunes enfants. On les enterre dans un cimetière nouvellement installé à proximité du camp, et c'est un pasteur chenu, un réfugié lui aussi, qui prononce leur oraison funèbre. On commence à dire que les défunts ont été victimes du typhus.

— Ce n'est qu'un début, déclare Mme Martens, qui occupe le lit placé au-dessus de celui de Luisa. On va tous crever de ce fléau et ces grippe-sous de la ville n'auront plus à nous nourrir !

— Doucement ! la reprend Karl Brenner. Pas la peine de répandre des bobards.

— Alors pourquoi ils ont bouclé l'infirmerie ? On peut plus faire de visites !

— Simple mesure de sécurité. Ils y sont obligés.

Karl Brenner veille à ce que tout se passe au mieux. Il reste une énigme pour Luisa, car il ne livre guère d'informations sur son passé. Il affirme avoir fui la Poméranie mais, quand elle lui demande de quelle ville il vient, il esquive la question. Quoi qu'il en soit, il paraît l'apprécier, car il fait en sorte qu'elle et les deux enfants reçoivent bien leur ration journalière. En général, il s'arrange pour obtenir une portion supplémentaire, qu'il donne à ceux qui sont repartis les mains vides. Ce n'est pas nécessairement Luisa. Mais il commence toujours par vérifier qu'elle a été servie. Parfois, il sort jouer avec les enfants, invente des concours palpitants pour lesquels on n'a besoin que de petits cailloux et de branchettes, et il décerne des prix : une ficelle, une boîte d'allumettes vide, un couteau en bois sculpté de ses mains. Luisa l'observe. Peut-être a-t-il été instituteur ?

Lorsque la rumeur d'une épidémie de typhus se répand, il va la trouver alors qu'elle étend le linge.

— Si vous deviez vous réfugier à la campagne, où iriez-vous ?

Cette drôle de question commence par la faire rire, mais la gravité qu'elle lit dans son regard lui procure un brusque sentiment de malaise. Karl Brenner parle rarement sans raison.

— Eh bien…, répond-elle sur un ton hésitant. Je crois que vivre dans la région du Taunus me plairait bien. Il y a là-bas un petit village où on m'accueillerait à bras ouverts.

— Vraiment ? Vous y êtes déjà allée ?

— Non. Mais c'est là que vivent les parents d'un bon ami à moi.

Elle s'interrompt pour sortir un linge mouillé du seau. Pas question de parler à cet individu trop curieux de la silencieuse affection qui les unit, Fritz Bogner et elle. Et encore moins de ses aspirations.

Mais Karl Brenner ne s'intéresse pas à ce genre de choses. Il veut savoir à présent si l'éventualité d'une épidémie l'inquiète.

— Bien sûr que oui, avoue-t-elle. Mais que faire ? Nous n'avons pas

le droit de quitter le camp.

Il la fixe en silence de son regard clair et intelligent. Puis il se détourne et s'éloigne. Il a manifestement une idée derrière la tête. Prise d'angoisse, Luisa retrouve ce sentiment désormais familier d'être livrée pieds et poings liés au destin. Mais peut-on échapper à la catastrophe ? S'ils restent au camp, ne risquent-ils pas de mourir du typhus ?

Karl Brenner ne lui laisse guère le temps de réfléchir. Quelques heures plus tard, alors qu'elle rentre au baraquement avec un seau rempli d'eau, il la rejoint pour la débarrasser de son fardeau et lui glisser quelques mots à l'oreille.

— Cette nuit, quand tout le monde dormira, prenez toutes vos affaires et allez aux latrines avec les enfants. Je vous attendrai là-bas.

— Et ensuite ?

— Cap sur le Taunus.

— Mais c'est irréalisable !

— Oui ou non ?

Elle s'arrête, prend une profonde inspiration. Il lui rend le seau en la fixant de son regard clair où elle croit discerner une expression implorante. Aide-moi, disent ces yeux, et je t'aiderai.

— Bon, d'accord, marmonne-t-elle.

Encore et toujours défier le sort… Agir sans savoir ce qui en résultera. L'espoir est ce qui meurt en dernier. Que les enfants survivent serait déjà pour elle une belle récompense.

Leur fuite nocturne se révèle plus facile qu'elle ne l'avait pensé. Le plus gênant, ce sont les lampes qui ont été installées pour faciliter la surveillance. Restant dans l'ombre des baraques, Karl les mène jusqu'à un endroit où les fils barbelés ont été coupés et sommairement raccordés. Leur évasion a été soigneusement préparée. Luisa, tenant Elke par la main, suit Karl, qui porte Jobst endormi dans ses bras. Sans un mot, ils prennent à travers champs, puis s'enfoncent dans un petit bois où ils marquent une halte. Karl observe le camp à travers les branches. À la lumière des lampes, il ressemble à un amoncellement de vilaines briques noires. Rien ne bouge. Leur fuite n'a pas été découverte.

— Continuons…, chuchote-t-il.

Luisa a du mal à le suivre dans l'obscurité. Ce n'est que lorsque la lune sort des nuages qu'elle voit sa silhouette sombre progresser rapidement entre les arbres. De temps à autre, il s'arrête pour s'orienter, puis repart, l'enfant toujours endormi dans ses bras. Lorsque Luisa lui demande de ralentir pour Elke, il réagit à peine.

— Il faut continuer… Croisez les doigts pour qu'elle soit encore

là… Ou priez. Vous semblez être de celles qui peuvent prier, Luisa…

Soudain, il s'arrête, pose Jobst sur le sol et leur enjoint de l'attendre. Luisa constate une fois de plus qu'il a l'habitude de donner des ordres.

Dans quoi est-ce que je me suis embarquée ? se demande-t-elle. Cet homme est probablement fou. Il ne serait pas le premier à qui cette guerre insensée a fait perdre la raison.

— Qu'est-ce qu'il fait, Karl ? s'enquiert Elke.

— Je ne sais pas.

— Je crois qu'il nous construit une cabane.

On entend un craquement de branches, un bruissement de feuilles mortes. À cet instant, le ciel se dégage brièvement et la lune fait apparaître une scène irréelle. Luisa est stupéfaite.

— C'est une voiture, dit Jobst.

Assis par terre, il tend le bras vers l'objet entrevu un instant à la lumière de la lune.

— Vroum, vroum ! lâche-t-il.

Un moteur tousse, gémit et s'éteint. Karl lâche un juron. La deuxième tentative rencontre aussi peu de succès. La troisième est la bonne. Le moteur pétarade dans le silence du bois, puis deux phares trouent l'obscurité. Dans leur faisceau, Luisa distingue le petit Jobst avec sa veste bleue et Elke, dans son manteau rouge élimé, qui se protège les yeux face à cette lumière éblouissante, effrayante.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Montez… montez donc ! lance Karl, assis au volant.

Ah, se dit Luisa, voilà comment lui est venue l'idée de se rendre depuis Neustadt dans le Taunus.

— D'où vient cette voiture ? s'enquiert-elle. Qui l'a placée à cet endroit ?

Assise à l'arrière avec les enfants, cramponnée au dossier du siège avant – la route est cahoteuse –, elle tente d'en apprendre plus. Entreprise malaisée en raison du vacarme produit par le véhicule. De temps à autre, Karl se tourne vers eux avec un sourire de satisfaction, comme s'il venait d'accomplir un exploit. Ils roulent toute la nuit, arrivent aux environs de Lübeck et, au matin, s'arrêtent dans un petit bois afin de prendre du repos.

— Occupez-vous des enfants. Je vais faire un tour de reconnaissance…

Malgré sa fatigue, Luisa prend le temps d'examiner la voiture. Une limousine noire, quatre places, avec une banquette arrière relativement étroite. À ce jour, plus personne ne possède un véhicule de ce genre, ils ont depuis longtemps été réquisitionnés par l'armée.

Ce doit être un militaire, songe Luisa. Sans doute un haut gradé. Peut-être même faisait-il partie de la SS. Mais comment aurait-il

atterri dans ce camp de réfugiés ? A-t-il été obligé de se cacher ? Les nationaux-socialistes sont encore au pouvoir, mais ils savent qu'ils n'en ont plus pour longtemps. Tout en donnant aux enfants le reste du pain et un peu de tisane, elle continue à s'interroger sur leur étrange sauveteur. Il aurait pu prendre la fuite tout seul. Pourquoi a-t-il absolument voulu les emmener et pousser jusque dans la région du Taunus ?

Au bout d'un moment, vaincue par la fatigue, elle renonce à comprendre. C'est une chaude journée de printemps. Le soleil qui pénètre dans le sous-bois réchauffe l'habitacle de la limousine. Luisa ne s'était encore jamais trouvée dans une voiture aussi luxueuse, aux sièges moelleux, au tableau de bord étincelant. À la longue, toutefois, l'air devient étouffant, l'obligeant à baisser les vitres. Blottis l'un contre l'autre, les enfants dorment à poings fermés. Un gros bourdon se pose sur le volant en bois et se toilette les ailes. Alors que Luisa est sur le point de s'assoupir, un craquement se fait entendre dans le sous-bois.

— Belle automobile, hein ? C'est une Hanomag Garant 1936. Fabriquée avant guerre. Le moteur fonctionne avec une précision d'horloge.

Brenner est revenu avec un sac en toile de jute qu'il dépose sur les genoux de Luisa. Il renferme du pain, un récipient contenant du beurre, un morceau de jambon avec beaucoup de lard et une bouteille remplie d'un liquide clair. Du schnaps ?

Il sort un couteau de poche et partage généreusement les vivres. Le liquide se révèle être du jus de pomme.

— Comment vous êtes-vous procuré tout ça ?

— Je l'ai trouvé…

Tout en se restaurant, Luisa en vient à la conclusion qu'il ferait mieux d'abattre ses cartes. Ne sont-ils pas dans le même bateau ? Ou plutôt, dans la même Hanomag… ?

— Qui êtes-vous réellement ?

Il s'attendait sans doute à cette question, car il ne montre aucune émotion.

— Moins vous en saurez, mieux ce sera pour vous… En tout cas, je suis votre ami et celui des enfants, n'est-ce pas ?

Elle ne peut le nier. Elke et Jobst, à présent réveillés, se régalent de pain, de jambon et de jus de pomme. Ils sont aux anges. Une fois le reste des provisions rangé dans le coffre, Brenner joue un moment avec eux. Il leur montre les chatons de noisetier éclos, découvre un endroit où l'on voit encore quelques blanches anémones des bois, puis autorise Jobst à examiner le moteur de la voiture. Pendant ce temps, Luisa, assise à présent sur le siège passager, somnole. Karl s'entend à merveille avec les enfants. Peut-être en a-t-il lui-même ? Il doit avoir

la quarantaine, sa peau est lisse mais sa barbe laisse apparaître quelques poils blancs. Une barbe qui sert sans doute à le rendre méconnaissable. Est-ce pour cela qu'il veut se rendre dans le Taunus ? Parce que, là-bas, personne ne le connaît ?

Mais bien sûr, se dit-elle. Quelle gourde je fais ! Il a des choses à cacher. Et comme je lui ai parlé de ce petit village où on m'accueillerait chaleureusement, il espère pouvoir y trouver refuge en se présentant comme notre ami et protecteur. Oui, ça doit être ça. Il a besoin de moi et des enfants pour disparaître de la circulation.

— Bon, et maintenant, papa va faire un petit somme, l'entend-elle dire.

Il rabat le capot et s'assoit à côté d'elle, sur le siège conducteur. Elke et Jobst se glissent sagement sur la banquette arrière, passent un moment à bavarder tout bas et à glousser, puis finissent par s'endormir.

— Quatre ou cinq nuits de route, et nous y serons, dit-il en reculant le volant pour se ménager plus d'espace. Ce moyen de transport est-il à votre goût, mademoiselle ?

Il la regarde de côté, attendant manifestement qu'elle exprime sa satisfaction.

— Très inattendu, répond-elle. Et fort agréable.

Il a un petit sourire et se frotte le menton. Cette barbe dont il ne semble pas avoir l'habitude lui cause des démangeaisons. À quoi ressemble-t-il d'ordinaire ? se demande soudain Luisa.

— Parfait. Je vous conduis, vous et les garnements, chez vos amis. Et vous leur vanterez mes mérites d'ouvrier agricole. D'accord ?

Elle avait donc vu juste. Quoi qu'il ait pu faire, assassiner des gens, ordonner l'exécution de condamnés à mort, envoyer des Juifs et d'autres malheureux en camp de concentration, il ne lui en dira rien. Peut-être aussi n'a-t-il rien fait de tel, juste occupé un poste éminent qui lui fait craindre à présent d'être fusillé par les Anglais.

— D'accord, répond-elle. Échange de bons procédés.

Il lui sourit et, troublée, elle se rend compte qu'il peut être très séduisant quand il le veut.

— J'ai tout de suite su qu'on pourrait s'entendre. Vous n'êtes pas comme tout le monde, Luisa. Vous me plaisez et c'est la raison pour laquelle je veux tout faire pour vous aider, vous et vos protégés.

Gênée, elle détourne la tête. Se pourrait-il qu'il ait également d'autres intentions en tête ? Et qu'est-ce qui lui fait penser qu'elle n'est pas comme les autres ? C'est aussi ce que lui a écrit Fritz. Or elle ne se trouve rien de particulier. Au mieux une candeur excessive. Autrement, comment expliquer qu'elle se retrouve au côté de cet individu impénétrable, à se laisser bercer par ses promesses ?

Il s'endort en position assise, les bras sur le volant. Au moindre

mouvement dans la voiture, il se réveille, jette un regard alentour pour s'assurer que tout va bien et se rendort. La nuit suivante, ils repartent en direction du sud-ouest en empruntant des routes secondaires. Équipée d'une carte routière et d'une lampe de poche, Luisa lui indique de temps à autre la localité sur laquelle ils doivent mettre le cap. Brenner possède le sens de l'orientation d'un oiseau migrateur et, même dans le réseau de petites routes, ne se perd jamais. Au matin, le réservoir est presque vide. Ils trouvent in extremis une pompe sur un terrain de l'armée allemande et font le plein sans être inquiétés. L'endroit est désert. Quelque part, une porte claque au vent.

— Ça commence à devenir risqué, fait-il observer. Les forces alliées ne peuvent plus être loin.

Au matin de la troisième nuit de voyage, alors qu'ils sont dans les environs de Cassel et cherchent un endroit où s'abriter, ils aperçoivent soudain devant eux des véhicules militaires.

— Merde !

Karl freine si brutalement que les enfants glissent de la banquette. La route est trop étroite pour lui permettre d'effectuer un virage. Il éteint les phares et repart à toute vitesse en marche arrière afin de tourner dans une route latérale. Mais sa manœuvre n'est pas passée inaperçue. Des voix s'élèvent, des véhicules s'ébranlent, une Jeep se dirige droit sur eux. Un éclair jaillit et, une fraction de seconde plus tard, un projectile traverse leur pare-brise.

— Baissez-vous !

Il attire Luisa à lui, l'obligeant à se coucher sur le siège avant. Soudain, la limousine se retrouve baignée d'une lumière aveuglante. La Jeep s'est arrêtée, ses phares braqués sur eux.

Paralysée, Luisa n'a qu'une crainte : qu'un des enfants ait été touché.

— Restez couchés, leur lance-t-elle. Ne vous redressez surtout pas !

Leurs pleurs lui apprennent au moins qu'ils sont toujours en vie.

La portière passager s'ouvre brutalement, le canon d'un fusil s'introduit dans l'habitacle. Derrière, Luisa distingue un soldat. Américain ? Anglais ?

— *Hands up*[1] *!*

Voyant qu'il a affaire à une femme et à deux enfants, il baisse son arme.

— *Where is the driver*[2] *?*

Le siège conducteur est vide, la portière, ouverte. Plusieurs salves de mitraillettes s'élèvent.

1. « Les mains en l'air ! »
2. « Où est le conducteur ? »

HEINZ

Wiesbaden, août 1945

Un vulgaire tas d'infirmes, pense-t-il. Toute une cargaison de créatures pitoyables. Privées de bras, de jambes. Des aveugles, des sourds. Des déments. Le rebut de la guerre, des individus désormais dépourvus de toute utilité.

Il est assis tout au fond du camion, à côté d'un camarade qui a perdu un pied ainsi que le bras droit. Mais lui est encore jeune et rempli d'optimisme.

— Ça va aller, Heinz ! L'essentiel, c'est d'avoir encore toute sa tête. La tête, c'est le seul truc qu'on ne puisse pas remplacer.

Le petit camion de la Croix-Rouge les conduit à Wiesbaden, où ils seront admis à l'hôpital Pauline. Le voyage est pénible, la route cahoteuse, et le vent balaie la surface de chargement du véhicule. On ne voit pas grand-chose, les cloisons latérales sont trop hautes. Sans compter qu'il est interdit de se lever durant le trajet. Cette blague ! s'est dit Heinz avec sarcasme. Je ne vois pas qui d'entre nous pourrait se redresser pour admirer le paysage. Les manchots à la rigueur, mais ils seraient vite déséquilibrés par toutes ces secousses. Ne voulant pas céder à l'amertume, il s'efforce de penser à autre chose, se rejoue mentalement sa chère *Symphonie n° 9* de Beethoven. Mais, butant sur un passage qui lui échappe, il se laisse de nouveau happer par la réalité qui l'entoure.

— Hé ! lance un des camarades. Je sens l'odeur de l'eau. On doit arriver au Rhin. Ce bon vieux Rhin, qui a connu tant de guerres…

— Si on arrivait en vue du Rhin, ça devrait plutôt sentir le vin, non ? réplique un autre avec malice.

On éclate de rire. La plupart des hommes sont heureux de retrouver sous peu leur foyer. Seuls quelques-uns, dont Heinz, ne partagent pas leur gaieté et gardent le silence.

L'absence de réponse à un télégramme peut avoir de multiples raisons. Est-on sûr, déjà, qu'il ait été expédié ? Et si oui, il est possible qu'il ne soit pas parvenu à destination. Que ce soit à cause de ces fichus secteurs d'occupation ou d'une erreur dans la rédaction de l'adresse. Mais si le télégramme est bien arrivé, reste l'éventualité que la poste ne l'ait pas distribué à Wiesbaden. Ou qu'elle se soit trompée d'adresse. Qu'il se soit perdu. Qu'il n'y ait eu personne pour le réceptionner. Il y a mille et une raisons qui peuvent expliquer ce silence. Des causes banales. Des hasards. Des méprises. Un manque d'attention. De la négligence.

Il se peut aussi que l'adresse n'existe plus et que les destinataires soient morts. C'est même plus que probable car, à ce que Heinz a entendu dire, les environs du théâtre et des thermes ont été la cible de violents bombardements. Il ne serait pas le premier de ses camarades à ne plus trouver personne à son retour. Ces spéculations sans fin sont usantes. Pourquoi a-t-il fallu qu'il envoie ce maudit télégramme ? Il lui a sacrifié son alliance, et qu'en a-t-il retiré ? Un peu d'espoir en moins.

— Ils ont fait sauter tous les ponts sur le Rhin, dit son voisin. C'est de la folie. Il faudra un sacré bout de temps pour reconstruire tout ça.

— Les bateliers vont faire des affaires.

— Comme tous ceux qui ont une barque ou un canot…

— Ce camion est un véritable escargot ! Roule, bon sang ! Ma Leni et mes gosses m'attendent !

— Moi, c'est la belle-mère qui m'attend, avec un rouleau à pâtisserie ! Pour me punir d'avoir mis autant de temps à rentrer…

Heinz ne peut retenir un sourire à ces plaisanteries. Certains ont eu la chance de recevoir une réponse à leur télégramme. Il est content pour eux, il sait trop bien ce qu'ils ont enduré. Ils sont jeunes, ils avaient la vie devant eux, et la guerre a fait d'eux des infirmes. Ne devrait-il pas s'estimer heureux d'avoir pu vivre pleinement sa jeunesse ?

On arrive enfin à Wiesbaden. Le chauffeur abaisse la cloison arrière. Dehors, deux infirmières de la Croix-Rouge se tiennent prêtes à aider les blessés à descendre. Un brancard attend ceux qui ne sont pas en état de marcher. On leur a promis une prothèse dans les meilleurs délais en leur assurant qu'ils s'y habitueraient très vite. Bon…

Heinz parvient à descendre du camion par ses propres moyens. Les infirmières se bornent à le soutenir le temps qu'il ait repris ses

béquilles.

— C'est bon, dit-il en clignant des yeux sous l'effet d'un léger vertige. Merci, mesdames. Je vais pouvoir me débrouiller.

Quoique sceptiques en le voyant vaciller, elles ne peuvent s'attarder, d'autres ont besoin d'elles.

— L'entrée de l'hôpital est là-bas. Allez-y tranquillement, vous avez tout votre temps…

Quelques pas lui permettent de recouvrer son équilibre. Heinz a saisi la moindre occasion de s'exercer à marcher et a fortifié les muscles de ses bras et de sa jambe valide, affaiblie par ses longues semaines d'alitement. Devoir se déplacer sur une jambe et deux béquilles n'en est pas moins épuisant. Il ne tarde pas à être en eau. On est au début du mois d'août, le soleil brille dans un ciel bleu-gris.

Au lieu de se diriger vers l'entrée de l'hôpital, il a traversé la cour. À l'hôpital l'attendent sans doute un lit propre et une table de chevet avec un pot de chambre dans le tiroir du bas. Or il en a assez de tout cela. Et même la promesse d'une soupe d'orge au lard ne pourrait le retenir. Heinz Koch veut être fixé une bonne fois pour toutes. Il ne supportera pas de passer une nuit de plus à osciller entre l'espoir et la détresse.

Le trajet n'est pas très long, un marcheur alerte mettrait une demi-heure. À présent, il ne sait même pas s'il sera capable de l'effectuer jusqu'au bout. Mais peu lui importe. Sans regarder à droite ni à gauche, il met le cap sur le portail, s'engage avec ardeur dans la rue de Schierstein. Il se fait l'effet d'un drôle d'insecte raide et sautillant. Au bout d'un moment, les bras endoloris, il marque une halte. « Vous avez tout votre temps », a dit l'infirmière. Elle avait raison. Mais en vieil imbécile qu'il est, il ne l'a pas écoutée, il est parti au galop et le voilà hors d'haleine. Souffler un instant, détendre les bras et repartir à un rythme plus lent. C'est l'après-midi, la ville, quoique occupée par les forces alliées, est animée. Il voit des jeunes femmes en robe d'été, des gamins qui jouent au football. Deux femmes d'un certain âge, assises sur un banc, le fixent avec insistance. Heinz connaît beaucoup de monde à Wiesbaden. C'est un homme affable, qui aime faire un brin de causette. Mais, en ce jour où il retrouve sa ville avec une jambe en moins, il n'est pas d'humeur à bavarder. Il ne veut pas non plus s'enquérir du sort de sa famille. Si son foyer a été réduit en cendres, il le constatera *de visu*. C'est sur les lieux mêmes du drame qu'il sera confronté à son malheur.

À présent, il marche avec plus de facilité. Seuls ses bras restent douloureux mais, du moment qu'ils remplissent leur office, ce n'est pas grave. Les ruines de la rue d'Orange-Nassau, il les connaît – le bombardement a eu lieu avant sa mobilisation. On en a déblayé la plus grande partie. Un homme d'un certain âge charge des pierres sur

une charrette à bras. Des gens se sont installé un abri provisoire dans des immeubles détruits, reconstituant les murs arrachés à l'aide de planches et de tôle ondulée. Du linge sèche, jalousement surveillé par ses propriétaires. Les vêtements sont précieux et il suffit de quelques secondes pour vider une corde à linge. Rue Adélaïde, des groupes de femmes et d'adolescents sont occupés à déblayer et placent les seaux de gravats dans un camion. Les poutres de bois qui ont survécu à l'effondrement des charpentes sont parsemées de bouts de papier sur lesquels sont écrits des messages.

« Elisabeth Söhnke est chez sa grand-mère… »

« Klaus Hinrichs cherche sa famille… »

« Martha Günter et ses enfants habitent maintenant 29, rue du Rhin… »

« Peter Lermann est à la recherche de Klara Koop. Dernier domicile : 3, rue de Schwalbach… »

Et s'il y avait un message d'Else ? se dit Heinz. Mais ses béquilles l'empêchant de grimper sur les décombres, un grand nombre de messages lui demeurent inaccessibles. Allez, continuons, s'exhorte-t-il. Si on s'arrête trop longtemps, on n'arrive plus à repartir. Suivre la rue Adélaïde jusqu'à la rue du Rhin, puis tourner à gauche dans l'avenue Guillaume.

Une drôle d'odeur flotte dans la rue Adélaïde. Répugnante… Les bombardements auraient-ils détruit une canalisation d'eaux usées ? Ou bien… Des souvenirs de la dernière guerre lui reviennent. Il connaît cette puanteur. Sous les vestiges des immeubles gisent des cadavres qu'on n'a pas encore extraits des ruines. Traversé par un frisson d'horreur, il se force à continuer. Il veut savoir. Il veut voir de ses yeux ce qui reste de sa maison.

Rue du Rhin, il croise un groupe de soldats américains. Aperçoit également une patrouille d'occupants en uniforme vert à l'endroit où la rue débouche sur l'avenue Guillaume. Il est heureux de trouver un banc où faire une pause. S'asseoir est une opération risquée, car il n'est pas certain de pouvoir se relever sans un coup de main, mais tant pis. En gémissant il allonge sa jambe, pose les béquilles contre l'assise et se frotte les bras. Qu'est-ce que tu fais comme chichis ! se dit-il, contrarié. Tu as cinquante ans, pas quatre-vingts. Tu as passé trop de temps au café, installé sur ta chaise, à boire et à manger. Tu t'es ramolli. Tu as perdu tes forces, ton endurance. Une petite promenade, et te voilà épuisé…

En réalité, c'est la peur qui le prive de ses forces. Du banc, il aperçoit une partie de l'avenue Guillaume. Les immeubles qu'il a sous les yeux sont intacts. Ce sont des bâtiments à plusieurs étages de style wilhelminien, une architecture baroque chargée, avec des balcons équipés de garde-corps en fer forgé, des appuis de fenêtre supportés

par des sculptures. Quelques-uns des commerces sont ouverts, les clients entrent et sortent avec des sacs et des paniers. Une file s'est formée devant une épicerie. À cet endroit, on a donc échappé au pire. Ceux qui vivent là peuvent s'estimer heureux. Il repense avec une certaine mélancolie à la fierté qu'Else et lui éprouvaient à voir leur café si bien situé. En face des thermes et du théâtre, à immédiate proximité des colonnades et juste à côté du parc. Or c'est cette chance qui a fait leur malheur. Ces barbares ont bombardé le quartier des thermes. Ils voulaient atteindre la ville en plein cœur, afin qu'elle ne se relève pas de sitôt.

— T'aurais pas quelques sous pour nous, grand-père ?

Brusquement arraché à ses pensées, Heinz s'aperçoit qu'il est entouré par un groupe d'enfants crasseux. Une fillette à la joue éraflée et des garçons vêtus de culottes courtes, qui laissent voir leurs genoux tout croûteux.

— Quelques sous ? Voyons voir…

Ses poches ne contiennent qu'un mouchoir sale, un rasoir pliable, deux boutons de pantalon et un morceau de glucose qu'on leur a donné à l'hôpital de Fribourg.

— Je n'ai malheureusement pas d'argent. Mais tenez…

Il brise le sucre en petits morceaux, qu'il pose sur sa paume en invitant les enfants à se servir. Les garçons ne se le font pas dire deux fois. La fillette, elle, hésite.

— C'est du chewing-gum ? demande-t-elle.

— Non, du glucose. C'est comme un bonbon.

— Ah, fait-elle, déçue, tout en prenant le dernier bout.

— Alors, c'est bon ? demande-t-il à la ronde.

Les enfants acquiescent, quoique sans enthousiasme – il en aurait fallu un peu plus.

— Tu en as encore ?

Il secoue la tête avec regret, navré de ne pouvoir faire plus pour ces gamins pâles et maigres.

— Les Amerloques, ils nous donnent du chewing-gum, raconte un des garçons. Tu peux l'étirer et le remettre dans ta bouche. Le soir, je le sors et je le colle sur ma table de nuit. Et, le lendemain matin, je le reprends.

— Ah bon ?

— Il a un goût de menthe. Ils ont aussi du chocolat et des biscuits. Ils sont vachement gentils, les Américains…

Heinz bénit intérieurement ces gamins qui l'aident à ne pas se laisser envahir par l'angoisse. Mis en confiance, d'autres prennent la parole à leur tour.

— Le midi, ma maman m'envoie à la caserne. On me donne un bol de soupe.

— Moi, je regarde dans leurs poubelles. On y trouve plein de pain et de fromage, et aussi des boîtes avec des restes. Parfois, ils nous chassent. Mais, la plupart du temps, ils nous laissent tranquilles.

Devoir fouiller les poubelles de l'armée d'occupation pour se nourrir, songe Heinz, consterné. Quelle tristesse ! Voilà à quoi nous en sommes réduits : racler le fond des conserves des Américains pour récupérer quelques miettes moisies. Nous, les vieux, on a mérité notre sort. Mais les enfants, qu'est-ce qu'ils ont fait ? Rien ! Ce sont des innocents qui paient le prix de nos fautes.

— T'as plus qu'une jambe ? demande la fillette sans se gêner.

— Oui, l'autre est restée en France.

— Mon oncle, il a plus de jambes du tout, intervient un gamin.

— Et le mien, il a perdu un bras.

— Pfff, lâche la fillette avec mépris. Un bras, c'est rien. Mon cousin, ils l'ont tué.

— Vous pourriez me rendre un service ? demande Heinz, interrompant cette surenchère macabre.

— Lequel ?

— M'aider à me lever. Je n'y arriverai pas tout seul. Vous êtes des costauds, non ?

Quelques-uns, dont la fillette, opinent du chef. Les plus jeunes, en revanche, affichent un air de doute.

Heinz confie ses béquilles à deux petits, tend les bras et se laisse tirer. Il prend appui sur le sol avec sa jambe valide en bandant tous ses muscles. Un bref instant, il est en suspens mais, récupérant ses béquilles à la hâte, il parvient à demeurer debout.

— Essaie de pas tomber, lui recommande la fillette. Sinon tu pourras plus te remettre sur tes jambes.

— Sur ta jambe, rectifie un de ses camarades.

— Merci du conseil, répond Heinz. Bon, j'y vais…

Ils font un bout de chemin avec lui. Soudain, la fillette porte deux doigts à sa bouche et émet un sifflement perçant. Aussitôt, tous partent en courant en direction du musée municipal. Heinz poursuit son chemin, encore plus démoralisé. La vérité sort de la bouche des enfants. Ils lui ont fait comprendre sans ambages qu'il n'était qu'un pauvre infirme terriblement diminué. Parcourir cinq cents mètres a suffi à l'épuiser. Il ne tarde pas à apercevoir les premières ruines, bien loin au bout de la rue mais nettement visibles, car l'avenue Guillaume est rectiligne. Aucune courbe qui pourrait lui dissimuler le désastre. Seuls les platanes, au feuillage particulièrement abondant cette année, gênent un peu la vue. Il se force à ne pas regarder sur la gauche, où se trouve le Café Engel, et à garder les yeux sur les bâtiments en brique rouge du trottoir opposé, qui datent du siècle dernier. Il aperçoit le théâtre endommagé et, derrière, les colonnades détruites. Encore

quelques pas. Tu ne tourneras les yeux que lorsque la réalité du désastre sera devant toi.

La sueur lui coule sur le front, il respire péniblement. Maintenant ! On s'arrête. Les béquilles bien calées sur les pavés. On tourne le regard sur la gauche. Allez, camarade ! Et veille à ce que ton cœur ne te joue pas un mauvais tour.

L'image qui apparaît devant lui vacille, se brouille. Il ferme les yeux, les rouvre. Ce qu'il voit lui paraît totalement irréel. Complètement fou. Des gens boivent un café, installés à deux tables en terrasse. On a ouvert des parasols. Ces parasols, il les connaît, c'est lui qui les a achetés ! Il se risque à lever le regard. L'immeuble est là, de même que le Café Engel. Parfaitement intacts. Des bâtiments situés à droite il ne reste que des ruines. De l'autre côté, là où vivent les Drews et les Brandt, tout est encore debout. Envahi par une émotion irrépressible, il éclate en sanglots.

Reprends-toi ! s'exhorte-t-il. Rien ne prouve qu'Else et Hilde soient encore en vie…

Mais, à présent, il ne croit plus qu'il ait pu leur arriver malheur. Les clients sont attablés à l'extérieur, comme autrefois. La porte tambour, qui a coûté une fortune et suscité l'envie de tous, fonctionne encore. Heinz respire un bon coup, puis traverse lentement la rue. La marche ne lui cause plus de douleurs, il est porté par la joie et l'espoir.

Il reconnaît Hans Reblinger et Alois Gimpel, qui bavardent à l'ombre d'un parasol. Puis il entend qu'on joue du piano à l'intérieur. Hubsi Lindner serait-il revenu ? Non, ça ne ressemble pas à du Hubsi, c'est cette musique moderne qu'il n'apprécie pas du tout, le « swing » comme on dit. Ce doit être la Künzel. Sofia est sans préjugés, elle jouerait n'importe quoi. Qu'est-ce qu'ils fabriquent là-dedans ? Danserait-on ? En plein après-midi ?

La porte tambour ! Sa grande fierté, qui se transforme soudain en un obstacle redoutable. Comment faire pour l'emprunter avec ses béquilles ? Il tourne les yeux vers les deux hommes attablés.

— Vous voulez entrer au café ? s'enquiert Reblinger. Ça risque d'être difficile. Il va falloir que vous fassiez le tour, ou que vous vous installiez en terrasse…

Ils ne me reconnaissent pas, se dit-il, abattu. Ça n'a rien d'étonnant, j'ai beaucoup changé…

Soudain, la porte se met en branle, les inserts vitrés étincellent au soleil. Une jeune femme blonde, vêtue d'une robe sombre et d'un tablier blanc, portant un plateau, pousse le vantail de sa main libre. Une fois dehors, elle s'arrête, surprise, fixe Heinz… et lâche son plateau, qui tombe au sol dans un fracas assourdissant.

— Papa…, chuchote-t-elle.

— Hildchen… ma petite Hilde !

— Papa ! crie-t-elle cette fois avec tant de force qu'on l'entend probablement jusqu'à l'hôtel de ville.

Enjambant les débris, elle veut se jeter dans ses bras quand elle remarque les béquilles. Saisie, elle reste figée sur place.

— Est-ce que…

— J'ai perdu une jambe, en dessous du genou. Mais le reste est en bon état.

Elle s'approche de lui, le prend précautionneusement dans ses bras et l'embrasse tendrement en pleurant.

— Non ! Mais c'est Heinz Koch ! Et moi qui ne l'avais pas reconnu ! lâche Hans Reblinger.

— Moi non plus, renchérit Gimpel. Jésus Marie ! Ma vue ne s'améliore décidément pas. Bienvenue, Heinz !

Des passants s'arrêtent pour observer la scène en souriant. Reblinger et Gimpel prennent Heinz sous les bras, franchissent avec lui la porte tambour tandis que Hilde s'essuie les yeux avant de ramasser les béquilles que Heinz a laissé tomber.

À l'intérieur, on a repoussé les tables et les chaises pour créer une piste de danse au milieu de la salle. Les deux couples qui évoluaient se sont arrêtés, perplexes, lorsque la Künzel s'est interrompue sans crier gare en entendant Hilde hurler. Heinz remarque avec étonnement que les deux cavaliers portent l'uniforme américain. Puis son regard tombe sur Else, debout sur le seuil de la cuisine. Muette, elle le fixe de ses yeux écarquillés, les lèvres tremblantes.

— Aidez-moi à m'asseoir…, dit-il.

Quelle pitié… Il n'est même pas en mesure de serrer sa femme dans ses bras !

— Maman ! crie Hilde de l'extérieur. Il a perdu une partie de la jambe. Mais ce n'est pas si grave. On lui mettra une prothèse…

Mais Else ne se soucie pas de sa jambe mutilée. Les yeux fixés sur ceux de son époux, elle s'approche lentement de lui, se penche et le serre dans ses bras. Pleure-t-elle ? Impossible de savoir, car elle a enfoui son visage dans le creux de son épaule. Il ne voit que ses courts cheveux bouclés, désormais plus gris que blonds. Mais il y a son odeur familière, le parfum de sa peau, de ses vêtements, qui sentent toujours le propre et les gâteaux. L'odeur de son Else.

— Je le savais, chuchote-t-elle. Je savais que tu reviendrais.

— Je vous ai envoyé un télégramme…

— Quel télégramme ?

Elles ne l'ont pas reçu. Quelle qu'en ait été la raison. Mais cela n'a plus d'importance. Else l'embrasse sur la bouche, encore et encore, tandis qu'il la tient serrée contre lui et lui rend ses baisers. Soudain, son désir s'éveille. Il lui manque peut-être une jambe, mais sa virilité est intacte.

— Bon, je crois qu'il est temps de s'éclipser et de laisser nos jeunes amoureux à leurs retrouvailles, intervient la Künzel, ravie. Ce spectacle n'est pas pour des yeux innocents…

Else recule et se passe la main dans les cheveux.

— Cela vous va bien de dire ça ! lance-t-elle. Continuez à jouer, les jeunes gens ont envie de danser. Aidez Heinz à se lever, nous allons nous installer dans l'autre salle. Tu as mangé, Heinz ? Je vais te faire des pommes de terre sautées au lard.

Heinz veut d'abord faire un tour au petit coin et décline l'offre de Reblinger, prêt à l'accompagner.

— Je peux me débrouiller tout seul…

Les toilettes des clients sont fichtrement exiguës. L'avantage, c'est qu'il peut prendre appui sur les murs. Attention à ce que les béquilles ne tombent pas, sinon il se retrouverait en difficulté ! Tout se passe bien. Il a peut-être une jambe en moins, mais sa tête fonctionne toujours. La tête, c'est ce qu'il y a de plus important. Qui a dit ça ? Ah oui, le jeune type à côté de qui il a voyagé dans le camion. Un gentil garçon.

Dans la salle l'attendent Addi et Julia Wemhöner, ainsi que Gisela, dont il n'avait pas remarqué la présence. Ils le serrent dans leurs bras. Julia sanglote, dit qu'elle lui doit la vie et qu'elle n'a cessé de prier pour lui. Addi lui paraît pâle et amaigri. On lui apprend qu'il se relève tout juste d'une pneumonie.

— Maintenant que tu es de retour, Heinz, ça va repartir, déclare Addi en gardant un moment sa main dans la sienne. Ah, on se croirait revenu au bon vieux temps !

Else arrive avec une assiette de pommes de terre sautées au lard. Heinz se sent gêné par ce traitement de faveur, mais tous affirment avoir déjà mangé. Et puis il a bien mérité un repas de bienvenue, non ? Reblinger et Gimpel se sont joints à eux. Seules Hilde et la Künzel sont sur le pont pour assurer le service et la musique.

Assis à côté de sa femme, Heinz a pris sa main dans la sienne et la caresse sans relâche. En l'honneur de ce jour, Else a sorti une bouteille d'eau-de-vie. La première gorgée fait tousser Heinz. Sacrebleu, c'est du costaud ! On y sent de la prune, peut-être aussi de la poire. De quoi assommer un éléphant ! Il en reprend un deuxième verre, qu'il avale cul sec. Il a brièvement expliqué ce qui était arrivé à sa jambe. À présent, gagné par la fatigue, il se contente d'écouter, essayant de comprendre, s'embrouillant sans cesse. Un « Sturbock » loge dans l'appartement d'August, Julia confectionne des manteaux de fourrure pour la Knauss, Addi en veut à une certaine Marianne. Et, tout d'un coup, un chien tacheté lui réclame sa part de pommes de terre.

— Il est à nous ? demande-t-il à Else.

— Il est à moi, répond Addi.

— À nous, rectifie Julia.

Heinz est trop épuisé pour se livrer à plus amples spéculations. Tout ce qu'il veut, c'est faire un bon somme, sinon il va tomber de sa chaise.

— On va t'aider à monter l'escalier, propose Addi.

— Non, laisse. Je vais y arriver.

Il s'assoit sur la première marche et monte à reculons en position assise en s'aidant de ses bras et de sa jambe valide. Drôle de façon de faire, mais il s'en fiche du moment que c'est efficace. Sur le palier, Else l'aide à se redresser, lui rend ses béquilles et entre avec lui dans leur appartement.

Les voilà enfin seuls. De nouveau réunis après neuf mois de séparation, de peur et d'espoir, de terrible incertitude et de solitude lancinante. Ils se sont retrouvés.

Else le débarrasse de ses vêtements d'emprunt, apporte une cuvette d'eau chaude, du savon, et lui fait sa toilette avec une grande douceur. Le sèche. L'embrasse. Sort un pyjama de l'armoire. Un parfum de bergamote monte aux narines de Heinz.

— Reste, implore-t-il.

Else se couche à son côté, se déshabille dans le lit et se blottit contre lui. Peau contre peau. Ses lèvres sur les siennes. La Terre pourrait s'arrêter de tourner que cela ne leur ferait ni chaud ni froid. Leur passion est intacte, plus ardente même qu'autrefois. Heinz a enfin retrouvé son foyer. Sa patrie. Car il n'a d'autre patrie que son amour pour Else.

JEAN-JACQUES

Villeneuve, août 1945

Le plus dur, c'est le matin. Quand la lumière de l'aube se glisse entre les rideaux de la chambre, quand son sommeil se fait plus léger et qu'un démon lui inspire mille doux rêves. Alors elle lui apparaît, dans mille poses suggestives, presque toujours nue, telle qu'il ne l'a vue réellement qu'une fois. Il entend sa voix, ce ton énergique qui l'exaspérait tant au début, qui lui donnait envie de montrer qu'il n'était pas du genre à se laisser mener à la baguette. C'est cette voix, surtout, qui lui a plu. Elle n'est pas claire et haut perchée comme celle d'une enfant mais forte, plutôt grave. Dans la colère, elle tonne. Pourtant, elle savait se faire douce, veloutée, légèrement rauque, lorsqu'elle lui murmurait à l'oreille toutes sortes de paroles incompréhensibles et excitantes.

Il l'a dans la peau. Impossible de se débarrasser d'elle. Il lui a fait parvenir une lettre par l'intermédiaire d'un camarade nîmois. Il a rompu avec elle, il s'est juré de l'oublier. Mais rien n'y fait. Sa passion ne fait que croître au fil des jours.

Les premières nuits avec Margot ont été silencieuses et lourdes de culpabilité. Il savait combien elle avait attendu ce moment, mais se sentait incapable de remplir ses devoirs conjugaux. Au début, il a prétexté une maladie attrapée au camp, avec les matelas infestés par la vermine. Par deux fois, il s'est rendu à Nîmes sous le prétexte d'une consultation médicale. En réalité, il a passé un bon moment devant le bureau de poste à se demander comment envoyer une lettre à

Wiesbaden. Une lettre d'amour. Il nourrissait encore l'illusion de pouvoir faire venir Hilde à Villeneuve. Il divorcerait de Margot pour l'épouser. Elle ferait une bonne viticultrice, elle était avisée, avait le sens du commerce et savait ce qu'était une entreprise familiale. Il a fini par comprendre que sa famille n'acceptera jamais qu'il se marie avec une Allemande. Trois de ses cousins sont morts à la guerre – le genre de choses qu'on n'oublie pas facilement.

Il n'a donc pas envoyé sa lettre d'amour. Et son mot d'adieu, il ne l'a écrit qu'après la dispute avec son père, celui-ci ayant exigé des explications. Après avoir patienté un mois, Margot a en effet commencé à l'interroger. Elle lui a demandé la signification de ce mot qu'il ne cesse de répéter dans son sommeil : « Ild… ild… »

Effrayé d'apprendre qu'il parlait en dormant, il lui a enjoint avec colère de ne plus l'espionner. Elle lui a alors reproché d'être un menteur et un lâche : il est en parfaite santé, elle a pu le vérifier pendant qu'il dormait. Elle a également remarqué qu'il se masturbait, alors qu'elle ne demande qu'à faire l'amour avec lui. Ces reproches hélas fondés l'ont exaspéré. Il a rétorqué qu'il ne pouvait plus la voir, qu'elle lui inspirait un profond dégoût, qu'il en avait toujours été ainsi et qu'il ne l'avait épousée que pour sa dot.

Leur dispute a été si violente que la famille n'a pu manquer d'entendre ce qui se disait. Margot a fait ses valises afin de rentrer chez ses parents, mais son père l'en a empêchée.

« Attends que je lui aie parlé… »

Jean-Jacques était encore sous le choc. Comment avait-il pu se laisser aller à prononcer de telles paroles ? Lorsqu'il est descendu, Margot sanglotait sur le banc de la cuisine, à côté de sa mère, qui avait posé un bras sur ses épaules.

Son père lui a ordonné de le suivre dans la grange pour plus de discrétion. C'est un homme peu bavard, aussi l'entretien n'a-t-il duré que quelques minutes.

« Qu'est-ce qui se passe ? »

Jean-Jacques a menti, sachant que la vérité ne rendrait service à personne. Il veut le vignoble et la ferme, sa vie est à Villeneuve et il ne pourra jamais imposer Hilde à ses parents.

« Je n'arrive pas à coucher avec elle, voilà pourquoi elle est fâchée.

— Et pour quelle raison ? »

Il a prétexté la guerre, les horreurs dont il a été témoin, dit qu'il a besoin de temps pour oublier ces terribles scènes. L'impatience de Margot l'a rendu furieux, si bien qu'il a prononcé des paroles qui dépassaient sa pensée.

« C'est bien là toute la vérité ?

— Oui, père.

— Combien de temps te faudra-t-il encore ? »

En voilà une question… Mais son père est un planificateur dans l'âme. Il est toujours à calculer, à inspecter ses vignes afin de ne pas manquer le moment de la récolte.

« Un mois… peut-être deux… Enfin, j'espère… »

Le regard de son père l'a transpercé, inquisiteur, méfiant, insatisfait.

« Margot est une bonne épouse, Jean-Jacques. Je veux qu'elle ait des enfants !

— Nous en aurons. »

Bien qu'empli de remords, il n'a pu se résoudre à demander pardon à Margot. Mais, le soir même, il a écrit une lettre d'adieux à Hilde, et le destin a voulu que, deux jours plus tard, Justin, un ancien camarade d'école, vienne leur rendre visite. Celui-ci, engagé volontaire, a été détaché à Mayence en tant que soldat de l'armée d'occupation. Il voulait convaincre Pierrot de suivre son exemple, mais celui-ci a refusé. L'armée, pour lui, c'est fini. Ce soir-là, Jean-Jacques a raccompagné Justin chez lui en carriole, car son ami avait un peu forcé sur le vin. Au moment de prendre congé, il lui a remis la lettre en le priant de la faire parvenir à destination.

« Oh ! s'est exclamé Justin. Une petite amie allemande, hein ? Enfin quoi, Jean-Jacques ! Les Allemandes, on couche avec, mais on ne leur écrit pas !

— Tu es mon ami, oui ou non ? »

Justin a promis de se montrer bon camarade. Et, deux semaines plus tard, a envoyé de Mayence une jolie carte postale en couleurs où il saluait tout le monde, ajoutant : « Lettre envoyée ». On a pensé qu'il s'agissait d'un courrier à l'intention de Jean-Jacques qui se sera, hélas, perdu en route.

À ce moment-là, Margot s'était réconciliée avec Jean-Jacques à la grande satisfaction des parents. Le père lui avait parlé, elle s'était montrée raisonnable et avait accordé un délai à son époux. Le temps passe et Jean-Jacques ne parvient toujours pas à avoir de relations intimes avec elle. Mais elle ne le harcèle plus, elle se montre aimable et, le soir, lorsqu'ils sont au lit, ils parlent tranquillement des événements de la journée. Après quoi chacun se tourne de son côté et Jean-Jacques ne tarde pas à entendre sa respiration régulière de dormeuse.

Pour se soustraire à ses rêves matinaux, Jean-Jacques se lève avec les poules et sort dans la cour faire sa toilette à la fontaine. L'eau froide chasse les pensées qui l'obsèdent, il se frictionne avec la serviette et se rase consciencieusement. Lorsqu'il remonte s'habiller, Margot est déjà dans la salle de bains. Puis tout le monde se retrouve à

la cuisine pour le petit déjeuner. On boit le café, on mange un morceau pendant que le père répartit les tâches du jour. En général, les trois hommes vont aux champs ou dans le vignoble, tandis que les femmes s'occupent du jardin, traient les chèvres et fabriquent du fromage. Pierrot a été malade pendant un temps – sa blessure à la jambe s'est rappelée à son souvenir –, mais à présent il va mieux. Jean-Jacques se demande souvent ce que deviendra son frère, qui ne semble pas vouloir prendre son destin en main.

« Tu es beau garçon, tu t'y connais en vin et en agriculture, lui a-t-il dit un jour. Pourquoi tu ne te cherches pas une femme qui ait du bien, de manière à pouvoir être maître chez toi ?

— Comme tu l'as fait avec Margot ? a répliqué Pierrot avec ironie. C'est bien ce que tu lui as dit, non ? Que tu l'avais épousée par intérêt. Mais je ne suis pas comme toi, Jean-Jacques. Je n'épouserai qu'une femme que j'aime, et je me fiche qu'elle soit riche ou pauvre. »

Cette réponse a fait à Jean-Jacques l'impression d'une gifle. Son frère a raison. Mais pas question de le reconnaître.

« Tu as toujours été un rêveur, Pierrot ! a-t-il riposté, furieux contre ce petit malin.

— Et toi, tu as toujours été le chouchou de père ! »

Pas moyen de discuter avec lui. D'ailleurs cela n'a jamais été possible parce que Pierrot a toujours été jaloux de lui. Enfants, ils se battaient souvent, parfois avec tant de violence que la mère devait intervenir et les punir. Elle a toujours eu une prédilection pour son cadet et ne l'a jamais caché. Peut-être est-ce pour cela que Pierrot n'est pas prêt à s'en aller. Telle une moule accrochée à son rocher, il semble vouloir passer le restant de sa vie dans cette propriété, qui appartiendra un jour à son frère. Certes, il travaille bien, il connaît le métier et, en dépit de sa jambe blessée, il est vigoureux et habile. Mais sa présence sera inévitablement source de querelles, ce qui n'est pas bon dans une entreprise familiale.

Aujourd'hui, c'est dimanche. On ne prend le petit déjeuner qu'après avoir assisté à la messe à Villeneuve. Jean-Jacques et son père attellent la jument tandis que la mère, vêtue de ses beaux habits, patiente à la porte. Pierrot se tient à côté d'elle. Son chapeau de paille et sa petite moustache lui donnent un petit air canaille. Margot est la dernière à monter en voiture, pâle et taciturne comme souvent ces derniers temps. Jean-Jacques prend les rênes et, alors que la carriole s'ébranle, il entend Pierrot et sa mère parler à voix basse.

— Est-ce que c'est vrai, Pierrot ?

— Mais oui, maman ! Puisque je te le dis…

— Louée soit la Sainte Vierge !

— Oui, on devrait allumer un cierge pour la remercier…

La journée sera chaude, comme l'indique la brume matinale qui se dissipe peu à peu. Le ciel clair est d'un bleu profond, le soleil encore doux baigne les champs et les prairies de sa clarté. Plus tard, lorsqu'ils rentreront de la messe, il brûlera implacablement les champs et les sentiers desséchés, et la poussière enveloppera le véhicule et ses occupants. L'après-midi, les femmes s'activeront dans la maison et lui fera avec son père un tour dans les champs et les vignes. Dans la région, personne ne travaille le dimanche. Sauf à l'époque des vendanges si c'est nécessaire. Un péché véniel, pour lequel aucun curé de la région n'imposerait de pénitence.

À l'église, les fidèles ont leur place attitrée depuis des générations. La troisième rangée est dévolue aux Perrier, qui ont toujours réservé les places du milieu aux plus jeunes. Exposés aux regards de l'officiant et de la communauté, ils sont obligés de bien se tenir. Jean-Jacques se souvient avec effroi de ces années où leur entourage s'assurait en permanence que son frère et lui récitaient les prières et s'agenouillaient au moment voulu. Désormais, il est assis à côté de son père, Margot et Pierrot se partagent les places du milieu, et sa mère est à l'autre bout du rang.

Pendant qu'ils attendent en silence le début de l'office, sa mère lui adresse un sourire. Sa surprise est telle qu'il reste de marbre. Mais il en est heureux, et un peu honteux. La mésentente s'est dissipée comme par miracle. Margot est aimable et patiente, le père, satisfait. Et voilà que sa mère lui sourit, c'est si rare ! Tout cela, il le doit à la douceur de Margot, car il continue à garder ses distances avec elle.

Il est temps que je tourne enfin la page, songe-t-il. J'ai choisi la ferme, je dois faire mon possible pour oublier Hilde. Margot n'a pas mérité que je la délaisse plus longtemps. Et puis il s'agit de la perpétuation de la famille. Il faut que nous ayons des enfants. Aussi, même si cela ne le réjouit guère, se promet-il de coucher avec elle dès la nuit prochaine. Il pourra toujours fermer les yeux en la prenant dans ses bras… En revanche, pas question de penser à Hilde : ce serait ni plus ni moins qu'un adultère. Durant la dernière prière, il implore ardemment la Sainte Vierge de l'aider à retrouver le droit chemin. Il sort de l'église au côté de sa femme, échange quelques mots avec des amis et des voisins et, en regagnant la carriole, aide Margot à monter. Elle paraît surprise par ces égards inhabituels. Elle est encore plus pâle qu'au début de la matinée, ce qui fait paraître son nez encore plus effilé, sa main est moite de transpiration.

Sa laideur lui fait de la peine. Elle n'est vraiment pas séduisante, se dit-il. Mais je l'ai épousée et c'est elle qui portera mes enfants. Le mariage n'est pas toujours facile, il est semé d'épreuves et de crises, cependant il faut tenir bon. Abandonnant les rênes à Pierrot, il fait le

trajet à côté d'elle, essaie d'engager la conversation, mais Margot reste décidément peu loquace. Et les bruits que fait la carriole ne facilitent pas les échanges.

Une fois à la ferme, Pierrot et lui détellent la jument et la conduisent au pré. Puis ils rentrent se changer. Mais, à la grande surprise de Jean-Jacques, le père, encore en tenue du dimanche, les attend à la cuisine avec une bouteille de leur meilleur vin.

— En l'honneur de ce jour, dit-il en tendant un verre à Jean-Jacques. Et à l'avenir de la famille Perrier !

Rayonnant de joie, il sert le reste de la famille.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquiert Jean-Jacques. Est-ce que j'aurais raté quelque chose ? C'est jour de fête ?

Hilarité quasi générale. Le père semble trouver la question très drôle, et Pierrot se tord littéralement de rire. Seule Margot ne prend aucune part à la gaieté familiale. Elle fixe Jean-Jacques avec un air presque craintif.

— Elle ne te l'a pas dit ? demande la mère.

Il secoue la tête, se sent stupide.

— Ta femme attend un enfant !

Ils pouffent derechef, visiblement égayés par sa stupéfaction. La mère le prend dans ses bras, l'embrasse, puis attire Margot sur son sein et laisse libre cours à son ravissement. Jean-Jacques, qui n'est pas encore revenu de son étonnement, doit trinquer avec le père. Puis c'est au tour de Pierrot de lever son verre à sa santé et de le féliciter.

— Bois, frérot ! lance-t-il avec exubérance. Tu en fais une tête ! C'est vrai qu'il y a de quoi tomber de sa chaise. Est-ce un sentiment de triomphe qu'il discerne dans le regard de son frère ? De la dérision ? Se paie-t-il la tête de celui qui vient de se découvrir cocu ? Oh oui, Pierrot sait très bien qu'il n'est pas le père de l'enfant. Jean-Jacques commence à comprendre. Voilà pourquoi Margot se montrait si conciliante. Elle avait un amant à domicile, deux chambres plus loin. Se glissait-elle souvent chez Pierrot, la nuit, quand lui-même dormait ? Profitait-elle des moments où elle montait son repas à son beau-frère, qui se disait souffrant ? Leur liaison date-t-elle de son retour ? Ou bien s'est-elle nouée dès l'époque de sa captivité en Allemagne ? Margot, la douce et patiente Margot à qui on donnerait le bon Dieu sans confession ! Qui épouse l'un et couche avec l'autre ! A-t-il mérité d'être ainsi trompé et abusé par sa femme ?

Oui… Cet aveu lui coûte, mais il faut le reconnaître : il l'a bien cherché.

Que faire, à présent ? Protester ? Expliquer qu'on veut lui faire endosser la paternité d'un enfant qui n'est pas le sien ? La tentation est forte. Il pourrait alors demander le divorce, chasser son frère et l'épouse infidèle. Ou tout envoyer balader et partir pour Wiesbaden.

Commencer une nouvelle vie avec Hilde. Être enfin honnête et sincère, se marier avec celle qu'il aime et vivre avec elle. À quoi bon s'accrocher à la propriété familiale s'il faut pour cela mener une existence mensongère et humiliante ? Il n'a pas besoin de cela. Ce qu'il lui faut, c'est ce grand amour qui lui permettra de prendre sa vie en main.

Suffit, se dit-il. Secoue le joug, révèle-leur la vérité, libère-toi !

Mais il est lâche. Il trinque avec eux, avale le bon vin, sourit niaisement, fait comme s'il lui fallait digérer l'heureuse nouvelle. Puis il monte se changer, met son pantalon de tous les jours et une chemise de toile, s'assoit sur le lit.

Je ne peux pas, songe-t-il. Je suis déjà trop engagé. À supposer que je dise la vérité à mes parents, ils n'y verront pas un motif de divorce. Par chez nous, ce genre de choses ne sort pas de la famille, on l'étouffe et on élève les enfants comme si de rien n'était. C'est notre sang, diront-ils, il est des nôtres. Si tu n'avais pas délaissé Margot, elle n'aurait pas été tentée de voir ailleurs. Et puis rien ne t'empêche d'avoir d'autres enfants avec elle pourvu que tu le veuilles.

Non, il ne parviendra pas à se débarrasser du nœud coulant qui l'étrangle. S'il part, c'est son frère qui reprendra la propriété. Son frère, qui a engrossé sa femme derrière son dos. Ils se marieront, feront sans doute d'autres enfants, et lui, l'aîné, aura tout perdu. Il se rendra à Wiesbaden aussi démuni qu'un mendiant, et sans savoir ce qui l'attend là-bas. Probablement rien de bon. N'a-t-il pas écrit à Hilde que tout était fini ? Elle n'a plus de raison de l'attendre. Pourquoi irait-elle regretter un homme qui commence par lui faire de grandes promesses avant de la plaquer sans autre forme de procès ? Ce n'est pas le genre de Hilde. Sans doute a-t-elle depuis longtemps quelqu'un d'autre dans sa vie. Elle est jolie, a du succès. À présent qu'il s'est désengagé, elle est libre de nouer une autre relation. Il s'imagine arrivant avenue Guillaume sans un sou en poche, s'arrêtant devant le Café Engel, distinguant par la fenêtre un jeune couple tendrement enlacé. La blonde chevelure de Hilde brille, brûlant sa rétine telle une tache de soleil aveuglante.

Ah non, il ne jouera pas le rôle humiliant du type qui arrive trop tard et trouve sa fiancée dans les bras d'un autre.

C'est à devenir fou. Mais il a beau tourner et retourner le problème dans tous les sens, la meilleure solution semble être de laisser les choses suivre leur cours. Il élèvera l'enfant de son frère et héritera de la propriété. Il n'y a rien d'autre à faire. Conserver son calme, ne pas se laisser emporter par la colère. Officiellement, il est le père, et Pierrot n'aura qu'à bien se tenir.

Il n'éprouve que haine et mépris pour lui-même. Ce n'est pas ainsi qu'il s'était imaginé vivre, dans le mensonge et l'intrigue. Il s'est

trompé sur toute la ligne. Il a perdu Hilde, puis Margot. Tout ce qui lui reste, c'est la propriété familiale, c'est à cela qu'il se cramponne, c'est ce qui le maintient en vie.

HILDE

Wiesbaden, septembre 1945

Ce n'est plus comme avant. Hilde ne sait si elle doit en être triste ou heureuse. Le temps a passé, elle a avancé en âge, fait un certain nombre d'expériences. Il est tout à fait normal qu'elle ne soit plus la petite fille de son papa. Pourtant, elle a l'impression qu'on cherche à lui faire réendosser ce rôle.

— Maman, je sors. On a besoin de sucre et de cacao. Et de saindoux, il n'y en a presque plus.

— Non, Hilde ! Papa ne veut pas que tu ailles au marché noir.

Hilde lève les yeux au ciel. Encore et toujours papa ! Veut-il donc tout lui interdire ? Sait-il qui a insisté pour qu'on rouvre le Café Engel ? Sa fille ! Et non Else, avec qui il est tout le temps fourré désormais.

— Et qu'est-ce que tu leur serviras à nos clients, hein ? Il faut aussi qu'on se réapprovisionne en café.

Else se montre brusque. Elle a bien compris qu'elle se trouvait entre le marteau et l'enclume, et la constante nécessité de jouer les intermédiaires entre son époux et sa fille l'agace.

— Julia passera cet après-midi apporter du café. Et la Künzel vient de nous donner des conserves et un kilo de farine de maïs.

— Du café et de la farine de maïs…, soupire Hilde. Ce n'est pas avec ça que tu feras du quatre-quarts. Encore moins avec les conserves, qui contiennent de la viande.

Else place une pile d'assiettes sales dans l'évier et prend la

bouilloire pour y verser de l'eau chaude. Sauf qu'elle a oublié de mettre la bonde…

— Bon, laisse-moi tranquille à la fin ! peste-t-elle. J'ai à faire. Papa ne veut pas que tu ailles au marché noir, un point c'est tout.

Vexée, Hilde se rabat sur le nettoyage des nappes dans la salle et le remplacement des petits bouquets disposés sur les tables. Elle se sent proche des larmes. Même si la présence de son père lui procure un grand bonheur, son retour a évidemment entraîné des changements. Hilde a dû réintégrer sa chambre. Et les moments qu'elle passait, le matin et le soir, à bavarder avec sa mère appartiennent désormais au passé. Elle en éprouve du regret, mais ce sont des détails.

Non, ce qui la dérange vraiment, c'est que sa mère a cessé de l'associer à la gestion du café. Huit mois durant, elles ont assuré ensemble la responsabilité du Café Engel et des locataires de l'immeuble, et Hilde s'est montrée plus d'une fois de bon conseil. Ce temps est révolu. Depuis le retour de son père, tout tourne au ralenti. Les trois soirées dansantes se sont réduites à l'après-midi du dimanche. La rasade de schnaps dans le café ou la tisane, c'est fini : Heinz craint les contrôles des Américains. Pourtant, les Amerloques sont les premiers à commander une petite infusion maison lorsqu'ils viennent danser. Et plus question de se procurer de la confiture, des raisins secs, du chocolat et du cacao au marché noir pour la confection des gâteaux. Surtout ne pas risquer d'ennuis ! Son père tremble qu'elle puisse se faire embarquer et jeter en prison.

« Tu dresses très joliment les tables, Hildchen, la complimente-t-il avec bienveillance. Et tant que notre Finchen n'aura pas réapparu, tu pourras continuer à servir. Tu fais ça très bien. »

Elle a aussi l'autorisation de faire la vaisselle, de placer les chaises sur les tables et de balayer à la fin de la journée, de passer la serpillière trois fois par semaine… Mais, cela, son père se garde de le mentionner. C'est l'ordinaire quand on gère un café. Dans le temps, ils avaient une employée, mais l'heure n'est plus à ce genre de dépenses. En général, sa mère donne un coup de main. Et il arrive que Julia propose ses services. Elle n'est malheureusement pas d'une grande aide, même si elle est animée des meilleures intentions. Et elle a déjà réalisé pour Hilde deux ravissantes robes d'été.

Si ce n'est que Hilde n'a nulle raison de se faire belle… Aucun des Américains qui fréquentent le café ne lui plaît. Alois Gimpel, le pianiste accompagnateur, lui fait les yeux doux. C'est un excellent musicien, mais l'idée qu'il puisse l'embrasser lui donne un haut-le-cœur. Il y aurait bien les deux jeunes Américains qui prennent des leçons de chant avec la Künzel. Ils viennent une fois par semaine en alternance, vers 11 heures du matin, et restent deux bonnes heures chez elle – dont une demi-heure au plus de pratique musicale… Ils

sont beaux garçons, bruns, minces et vigoureux. L'un d'eux a des yeux bleus à se pâmer. Sofia a toujours eu bon goût. Mais Hilde n'a pas envie de marcher sur ses plates-bandes. Quant au lieutenant Peters, cela fait des semaines qu'elle ne l'a pas vu. Il a sans doute été muté. Dommage… C'est le seul qui lui plaisait. Même s'il s'est comporté très bizarrement le soir où elle est sortie danser avec Gisela. Plus que bizarrement. Il n'empêche, il y a en lui quelque chose qu'elle apprécie. Quand Addi était malade, il est intervenu très efficacement. Oui, c'est peut-être ça : Josh Peters ne perd pas son temps en vains discours, il agit. Mais il reste un mystère à ses yeux.

Elle n'est plus retournée au bar. À la fois parce que l'ambiance lui a déplu et qu'elle craint qu'on lui en interdise l'entrée. De toute façon, à présent que son père est là, il n'est plus question de sortir le soir.

On lui a posé une prothèse provisoire à laquelle il n'arrive pas à s'habituer et qui, dit-il, a rouvert sa plaie. Hilde n'a jamais vu son moignon. Else est la seule à s'occuper de sa blessure. Il passe la journée au café, entouré de clients et d'amis qui viennent de tous les coins de la ville pour revoir « Heinz, du Café Engel ». Il entretient une véritable cour. Tous les artistes sont revenus, même s'ils ne peuvent s'offrir beaucoup plus qu'une infusion de menthe. L'argent ne rentre guère, car le patron fait volontiers crédit – quand il n'offre pas la tournée.

La Künzel a déclaré récemment que Heinz Koch était en bonne voie de mener la maison à la ruine. Hilde sent déjà planer le spectre de la faillite. Mais cela ne semble pas déranger son père. Il écoute avec enthousiasme ses amis parler de leurs projets de spectacle ou des concerts qu'on donnera à l'église pour les fêtes de fin d'année.

« Personne n'aura de quoi acheter un billet, convient Alois. Mais c'est sans importance. Un peu de bois pour le poêle, une briquette ou un pot de confiture feront tout aussi bien l'affaire. Ce qui compte, c'est qu'on puisse rejouer pour Noël. »

Les artistes sont de doux rêveurs, se dit Hilde. Pour un pot de confiture, ils resteront des heures dans une église glaciale et, les doigts gelés, joueront du violon ou du clavecin. Mais peut-être qu'on a besoin de gens qui apportent un peu de lumière et de beauté en ces temps si sombres. Même si cela ne dure qu'une heure et qu'ensuite on rentre chez soi frigorifié.

Ce dont Hilde se passerait volontiers, ce sont les visites régulières de Gisela. En général, elle vient avec son Sammy, toujours aussi éperdument amoureux d'elle, il la suit comme un petit chien. Parfois, cependant, elle est seule et s'installe à la table voisine du comptoir à gâteaux, escomptant naturellement que Hilde se joigne à elle. Celle-ci

ne le fait que lorsqu'il n'y a pas de clients à servir. Heinz, qui a établi ses quartiers à une table située devant la fenêtre, la salue toujours poliment, mais n'apprécie guère ses visites. Il a fait observer plusieurs fois à Hilde qu'il n'était pas de bon ton que la serveuse s'attable avec un client.

Ce jour-là, Hilde est seule au café. Mme Knauss a conduit ses parents à l'hôpital : Heinz va enfin avoir une vraie prothèse, et Else l'a accompagné afin d'apprendre comment l'aider à la mettre. Comme si elle avait senti que la voie était libre, Gisela fait son apparition en tailleur d'été bleu ciel avec escarpins assortis et bas nylon à couture. Elle est coiffée d'un petit chapeau en feutre bleu à bord ondulé sur un côté – une création des temps heureux de l'avant-guerre, qu'elle a dû dégoter au marché noir.

— Ah, Hilde ! lance-t-elle en s'asseyant à sa table habituelle. Je suis sur les rotules ! Tu veux bien m'apporter un café ? Un vrai. Et il y a du gâteau ? La dernière fois, il était immangeable. Depuis que ton père est de retour, votre quatre-quarts est dur comme du béton…

Hilde, qui n'est guère ravie de la voir arriver, trouve en outre sa critique très exagérée. C'est vrai, le gâteau était un peu dur, mais quoi d'étonnant à cela ? Sa mère n'avait plus qu'un reste d'œufs en poudre.

— Il faut que j'aille servir en terrasse, réplique-t-elle sèchement. Assieds-toi, j'arrive.

Pur prétexte car, dehors, il n'y a que Hans Reblinger, attablé devant son habituel café que Hilde, avec son accord tacite, a enrichi d'une rasade de schnaps – autant profiter de l'absence de ses parents. Et comme le temps est changeant, on ne peut guère espérer d'autres clients. Il souffle un vent frais, peut-être annonciateur de pluie.

— Tu es pâlotte, Hilde, fait observer Gisela un instant plus tard. Passer ses journées à faire le service, ce n'est pas une vie ! Il faut que tu sortes un peu, ma fille, sinon tu vas t'étioler.

Hilde hausse les épaules. Facile à dire quand on ne se soucie pas de l'opinion de sa famille !

— Et toi, tu m'as l'air passablement débordée, réplique-t-elle. Qu'est-ce qui t'épuise comme ça ?

Gisela prend une gorgée de café, repose précautionneusement sa tasse et se renfonce dans son siège.

— C'est toute cette paperasserie ! Une attestation ici, un tampon là, tu cours à droite et à gauche parce que Untel n'est pas habilité à faire ce qu'il faut, et, quand tu tombes enfin sur la bonne personne, elle est en pause déjeuner… C'est à s'arracher les cheveux !

Elle écarte les doigts de la main gauche afin de bien mettre en évidence son anneau d'or surmonté d'un brillant. Trois carats. Il fallait bien cela. Comme Gisela exhibe sa bague à la moindre occasion, Hilde n'y jette même pas un coup d'œil.

— Nous voulons nous marier ici, à Wiesbaden. Et quand Sammy sera démobilisé, je l'accompagnerai en Amérique.

Quoique Gisela n'ait encore jamais parlé de mariage, la nouvelle n'a rien de surprenant. Hilde n'en ressent aucune jalousie. Son amie sera-t-elle heureuse là-bas, avec ce garçon, certes gentil mais encore un grand enfant ? Hilde la soupçonne de lui avoir tourné la tête uniquement pour pouvoir prendre le large.

— À Los Angeles ?

— Oui ! Je t'enverrai une carte postale de Hollywood ! Au début, on habitera sans doute chez ses parents, ils ont un restaurant ou quelque chose comme ça. Mais Sammy veut qu'on soit indépendants et je le soutiendrai, bien sûr…

— Et ta mère ? Que deviendra-t-elle ? demande Hilde.

Gisela lève les yeux au ciel comme si la réponse tombait sous le sens.

— Que veux-tu qu'elle devienne ? réplique-t-elle avec mauvaise humeur. Mes grands-parents s'occupent d'elle. Elle ne se lève plus, Hilde. Il faut la nourrir comme un bébé. Tu ne crois tout de même pas que je vais perdre ma vie à la soigner ? Et puis elle ne me reconnaît plus. Elle ne fait que parler avec papa, comme s'il était encore en vie, en gesticulant bizarrement…

Elle lève sa tasse pour dissimuler son visage, mais Hilde a eu le temps de voir des larmes perler à ses yeux. Gisela est loin d'être aussi indifférente qu'elle voudrait le paraître. Bien qu'elle ne se soit jamais entendue avec sa mère, son triste sort l'affecte profondément.

— Je suis vraiment désolée, dit Hilde en lui caressant l'épaule. Tout ce que je peux lui souhaiter, c'est qu'elle n'ait plus longtemps à souffrir et s'éteigne paisiblement.

Gisela acquiesce, se mouche et s'éclaircit la gorge.

— Le mariage civil aura lieu en octobre. La cérémonie religieuse se fera là-bas. Les parents de Sammy font partie de je ne sais quelle communauté chrétienne où les noces réunissent plus d'une centaine d'invités. Figure-toi qu'ils m'enverront du satin blanc. Et c'est la Wemhöner qui fera ma robe de mariée ! C'est formidable, non ?

Pour le coup, Hilde éprouve une pointe d'envie. Une robe de mariée, c'est très spécial. On ne la porte qu'une fois, à l'occasion du plus beau jour de sa vie, dit-on. Ah, si Jean-Jacques ne s'était pas montré aussi lâche, elle aussi aurait pu se rendre à la mairie en robe blanche ! Même s'il aurait fallu fêter les noces en petit comité. Qui a les moyens de régaler une centaine d'invités à l'heure actuelle ?

— Sammy et moi, on s'est dit qu'on pourrait faire une petite fête ici après la cérémonie civile, poursuit Gisela. On n'inviterait pas grand monde, un ou deux amis de Sammy et quelques filles que je connais.

Il ne manquait plus que ça ! se dit Hilde, consternée. Les jeunes

mariés qui viennent étaler leur bonheur sous mon nez ! Ce sera sans moi ! Puis elle se dit que Sammy paiera bien et leur procurera ce dont ils ont besoin. Les affaires sont les affaires. Hilde a été élevée dans l'idée que le Café Engel devait continuer à prospérer.

— J'en parlerai à papa, répond-elle prudemment. Mais je pense qu'il n'y verra pas d'inconvénient.

Gisela n'a pas manqué de remarquer les changements survenus depuis le retour de Heinz Koch. Pour la petite réception en question, elle propose du vrai café, du pain blanc, des conserves de saumon, de ragoût, et autres mets fins. Quelques canapés, les fameux petits rouleaux à la crème nappés de chocolat d'Else. Et, bien sûr, de quoi boire : champagne et quelques alcools forts.

Hilde salive en l'entendant énumérer toutes ces bonnes choses. Saumon, ragoût, pain blanc, crème… On se croirait au paradis.

— Alors marché conclu ! s'exclame Gisela, ravie. Mais dis-moi, Hilde, comment se fait-il que tu sois toujours seule ?

Hilde hausse les épaules et feint l'indifférence, mais son amie n'est pas dupe.

— Et le lieutenant Peters ? Il te plaisait, non ? Et, si je ne me trompe pas, tu ne lui étais pas indifférente.

— Je n'en sais rien. Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu.

Gisela n'a jamais compris qu'il ne se soit rien passé entre eux le soir où il l'a raccompagnée chez elle après cette malheureuse soirée au bar.

« Soit il aime les hommes, soit il a des intentions sérieuses », avait-elle dit alors.

— Peut-être qu'il a besoin d'un petit coup de pouce, suppute-t-elle. Je vais tirer ça au clair, Hilde. Je ne veux pas continuer à te voir dépérir comme ça. Compte sur moi pour le réveiller un peu, notre grand timide !

— N'en fais pas trop, proteste Hilde. Je m'en sors très bien sans lui.

— Ça, c'est toi qui le dis ! Il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Quand il aura été nommé à Pétaouchnok, il sera trop tard.

Elle se lève, serre Hilde dans ses bras et pose généreusement un paquet entier de cigarettes sur la table en règlement de son café. Dehors, il s'est mis à pleuvoir. Hans Reblinger se réfugie à l'intérieur avec sa tasse, et Gisela attrape un des parapluies oubliés par les clients. Hilde sort sur ses talons pour récupérer la nappe et fermer le parasol.

M. et Mme Koch rentrent dans l'après-midi après avoir passé plusieurs heures à l'hôpital. Ils ont commencé par attendre un bon

moment… Puis la jambe artificielle avait deux centimètres de trop… L'erreur réparée, il a fallu essayer la prothèse et, après une mise en place fastidieuse, Heinz a enfin pu faire quelques pas laborieux.

« C'est juste une question d'habitude, monsieur Koch, a expliqué le médecin. Tout le monde a les mêmes difficultés au début. Les douleurs fantômes finiront par disparaître. »

Mais il ne s'agit pas de douleurs fantômes, la prothèse exerce une pression désagréable sur la cicatrice de Heinz. Else paraît à bout : l'interminable attente et les plaintes de son cher et tendre l'ont visiblement épuisée. Hilde la comprend. Son père est un homme joyeux et sociable. Quand il va bien, il respire la bonne humeur. Entouré de ses amis artistes, il déborde d'idées, réconforte ceux qui ont un moment de découragement et se fait mécène. Mais il suffit d'un rhume ou d'un mal de dos pour qu'il se mette à geindre, obligeant sa femme à jouer les infirmières. Autant dire que, cette fois, ce sont des lamentations ininterrompues.

— Pourtant, il n'est pas le plus mal loti, explique-t-elle à sa fille une fois qu'elles l'ont aidé à se coucher. Il y a des jeunes gens qui ont perdu les deux bras, qui ont été défigurés, qui sont devenus aveugles… Ah, cette maudite guerre a causé de terribles malheurs ! Un grand nombre de ces malheureux n'ont d'autre ressource que de mendier. On voit certains d'entre eux avenue Guillaume.

Sans le dire, les deux femmes partagent les mêmes inquiétudes sur le sort de Willi et d'August, dont on est sans nouvelles.

Hilde repousse à plus tard le moment de parler de la proposition de Gisela. Il y a peu à faire, la pluie a chassé les clients. Qui plus est, Else n'a pu préparer de gâteaux faute de sucre, de farine blanche et de poudre d'œufs. Hilde se dispense de tout commentaire : ses parents finiront bien par comprendre que, sans les ressources du marché noir, ils devront fermer boutique. Un peu plus tard, elles sont rejointes par un Addi morose. Depuis qu'il est rentré de l'hôpital, Julia et lui n'arrêtent pas de se disputer. Alors que tout le monde pensait les voir enfin heureux ensemble, ils sont à couteaux tirés. Julia passe l'essentiel de son temps chez elle à coudre, tandis qu'Addi erre comme une âme en peine. Hilde a compris qu'il était bon de lui confier des tâches : réparer un châssis de fenêtre, fixer une tringle à rideaux… Inutile pour cela de faire appel à son père, il n'a jamais été un as du bricolage.

Une fois que Heinz a recouvré ses forces, on l'aide à descendre et à s'installer à sa place habituelle, devant la fenêtre. Hilde lui apporte une tasse de vrai café en s'abstenant de mentionner qu'il n'y a plus de quatre-quarts.

L'arôme du café chaud le rassérène.

— C'est dommage qu'il pleuve, fait-il remarquer. Alois avait prévu

de venir avec Ida et deux chanteurs. Nous voulions répéter quelques airs pour le concert de novembre à l'église du Marché.

— Gisela est passée tout à l'heure, déclare Hilde. Elle m'a appris qu'elle allait épouser son fiancé américain !

— Le grand rouquin maigre aux oreilles en feuille de chou ?

— Sammy est un très gentil garçon. Ses parents ont un restaurant à Los Angeles. Juste à côté de Hollywood, où vivent les grandes stars de cinéma…

À cet instant, malheureusement, un élancement dans la jambe vient gâcher la bonne humeur de Heinz. Avec une grimace, il essaie vainement de trouver une position plus confortable.

— Elle n'était pas fiancée à Joachim Brandt ?

— Si, mais… c'était une relation platonique.

Un gros mensonge. À l'époque, Gisela ne lui avait rien caché de ses ébats avec Joachim. Cela dit, ce n'était pas le grand amour.

— Ce n'est pas correct de sa part d'en épouser un autre, réplique Heinz en se frottant le genou. Qu'est-ce qui se passera si Joachim revient ?

— Il en trouvera une autre, papa. Il n'aura que l'embarras du choix.

Sans répondre, il tourne le regard vers la rue grise sous la pluie. En face, devant le théâtre, se tient un groupe de soldats des forces d'occupation. Sans doute sont-ils chargés d'inspecter le bâtiment régulièrement investi par des gens qui n'ont rien à faire là.

— Gisela aimerait organiser un petit buffet chez nous après le mariage civil. Quelque chose d'informel. Juste quelques amis…

— Ici, au café ? demande Heinz sans la regarder.

— Oui. Et il va de soi qu'ils nous fourniraient le nécessaire : pain blanc, saumon, et tout ce dont maman a besoin pour faire ses rouleaux à la crème…

— Hors de question ! assène Heinz. Que penseraient nos amis en nous voyant faire la fête avec les Américains ? Déjà qu'ils viennent danser ici le dimanche… Ils voudront sans doute aussi boire du whisky, du gin et autres alcools que nous n'avons pas le droit de servir… Non, je refuse. C'est un coup à nous faire perdre notre licence !

Échec sur toute la ligne. Hilde se lève et va à la cuisine. Il sera difficile de faire changer son père d'avis, elle le sait. Sa mère est aux fourneaux, en train de préparer la soupe pour le dîner : orge, légumes, bouillon cube. Les conserves apportées par la Künzel devront faire la semaine. Pour l'instant, Else n'y touche pas.

— C'est vrai ce que tu as dit ? s'enquiert-elle. Qu'on aurait du pain blanc, du saumon ? Et de la crème ?

— Ainsi que du ragoût et d'autres bonnes choses. Gisela me l'a

promis.

— Dans ce cas, je vais en reparler à Heinz…

— Bonne chance !

Hilde remonte à l'appartement et claque la porte derrière elle. Elle a eu sa dose pour la journée : l'annonce du mariage de Gisela, les jérémiades et l'entêtement de son père, cette satanée pluie… Et pour couronner le tout, Gisela qui lui dit qu'elle est en train de passer à côté de sa vie…

Son amie a raison : elle se met en quatre pour le café sans que personne ne lui en sache gré. Fini, tout ça ! Elle veut vivre, s'amuser, flirter. Sortir se promener avec un homme.

Elle ne va tout de même pas attendre d'être vieille et ridée ! Le premier type potable que je croise sera à moi, se promet-elle. Histoire de s'assurer qu'elle n'a rien perdu de son pouvoir de séduction, et qu'elle est bien vivante…

JULIA

Wiesbaden, juillet-août 1945

Ce n'est pas simple avec Marianne. Non qu'elle fasse mal son travail : elle se donne vraiment de la peine et ses ourlets sont tout à fait acceptables. Pas assez précis, cela dit. Si Julia avait rendu un travail de ce genre au cours de son apprentissage, elle se serait attirée de vives critiques. Mais la situation a changé. Alors qu'auparavant elle confectionnait des costumes de scène qui aidaient les acteurs à entrer dans leur rôle, il s'agit à présent de faire du rapiéçage habile, de recycler des vêtements existants – par exemple, de transformer la veste du papa en costume pour son fils de dix ans. Ses clients sont plus que satisfaits, elle croule sous les commandes. Cela tient aussi à ce qu'elle n'a pas le cœur de fixer des tarifs. Elle prend ce qu'on lui donne. Souvent guère plus que quelques Reichsmarks, qui en outre ne valent plus grand-chose. Cependant les clientes fortunées lui apportent aussi du café, des cigarettes ou de la nourriture.

« Je vous le dis et redis, chère mademoiselle Wemhöner : vous ne demandez pas assez cher. Une robe d'été avec chapeau et ceinture assortie, le tout pour trois marks et un sachet de lait en poudre, c'est ridicule… Ce n'est pas avec ça que vous ferez fortune. Mon beau-frère, à Hambourg, a une sœur qui a une amie elle aussi bonne couturière, et elle prend… »

Oui, voilà ce qui la dérange : ce bavardage perpétuel, qui l'ennuie à mourir ! Marianne Storbeck ne peut pas coudre sans parler. Et quand les vannes s'ouvrent, c'est un véritable torrent de banalités qui

s'échappe de sa bouche : sa vaste parentèle, qui ne cesse de s'étendre, ses maux de femme, leurs voisins de la rue des Tisserands, l'horrible moment où, réfugiés à la cave, ils ont compris que l'immeuble avait été touché…

« Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est, mademoiselle Wemhöner, de croire que sa dernière heure est arrivée… »

Julia ne fait jamais de commentaire en entendant ce type de propos. Elle s'étonne simplement que Marianne ne sache parler que de ses propres souffrances en oubliant apparemment que d'autres ont souffert de la guerre. Il suffit de jeter un coup d'œil par la fenêtre pour voir les mutilés qui mendient dans l'avenue Guillaume. Julia préfère ne pas penser aux Juifs qui ont été déportés, elle se sent trop coupable d'avoir échappé à cet horrible sort. Grâce à ses amis.

Lorsque Addi était à l'hôpital, le bavardage de Marianne lui pesait encore plus. Elle allait le voir trois après-midi par semaine, lui apportait de bonnes choses dénichées au marché noir et éprouvait toujours une grande déception quand il déclarait ne pas avoir d'appétit. Il ne mangeait qu'à la condition qu'elle fasse de même. Une vraie tête de mule ! Lorsqu'elle était penchée sur son ouvrage, elle pensait à lui, à cette tendre relation, si imprévue, qui se muait en amour. Et rien ne pouvait alors la gêner davantage que l'inepte flot de paroles de Marianne.

Fin juillet, elle a pu souffler deux jours, car Marianne était allée à Darmstadt pour rendre visite à son époux interné. Addi se sentait mieux. Il avait pu se lever et faire quelques pas, se promener dans le parc en compagnie de Julia. Il avait maigri et marchait très lentement, les jambes raides, s'arrêtant constamment pour regarder autour de lui.

« Comme c'est beau, ce ciel vaste, cette verdure. Et toi à mon côté… »

Il avait déclaré que la vie lui avait donné une seconde chance. Émue, elle avait répondu qu'il en était de même pour elle.

« Quand tu seras rentré, Addi…

— Pas avant quelques jours, a dit le médecin. Mes poumons sifflent encore comme un tuyau de poêle… »

Mais ces deux jours de tranquillité, Julia les paie chèrement. Depuis son retour, Marianne est particulièrement remontée.

— Vous n'imaginez pas les conditions dans lesquelles ils vivent. La crasse, la vermine, la puanteur – on se croirait dans une fosse d'aisances. J'en aurais pleuré en voyant mon Wilfried dans cet état…

Marianne ne lui épargne aucun détail. Elle-même n'a pu voir que le bâtiment où l'on reçoit les visiteurs, mais son mari, affreusement amaigri et dépenaillé, lui a fait une description fouillée de ses conditions de vie.

— Un homme qui a perdu tout espoir, soupire Mme Storbeck en

passant un nouveau fil dans le chas de son aiguille. Vous auriez dû voir son regard, mademoiselle Wemhöner : complètement éteint. Vous qui êtes une personne sensible, vous n'aurez pas de mal à comprendre ce que je ressens. Wilfried est tout ce qui me reste en ce monde.

Où est donc passée la grande famille dont elle se gargarisait ? La voilà à présent qui parle de l'époque de ses fiançailles, de la demande en mariage de Wilfried et de leur voyage de noces à Rüdesheim, au bord du Rhin. Wilfried Storbeck en jeune homme timide et époux attentionné… Julia a de la peine à se le représenter.

— Il m'a donné un papier pour vous, mademoiselle Wemhöner. Si vous voulez bien le recopier et le signer… Ce ne sont que quelques mots… mais alors il serait sauvé. Il n'aurait pas à dépérir dans cet abominable camp.

Elle sort une feuille pliée de la poche de sa jupe et la tend à Julia. Celle-ci la met de côté pour la lire plus tard à tête reposée.

Pendant le reste de la soirée, Marianne se livre à un interminable éloge de son époux, qu'elle présente comme un idéaliste qui a cru sincèrement au national-socialisme, qui a sacrifié les meilleures années de sa vie à cette cause et qui se retrouve à présent indûment vilipendé et traité en criminel. Le monde est décidément d'une injustice criante…

Vers 10 heures du soir, elle se décide enfin à regagner son appartement, non sans avoir rappelé à Julia que son sort et surtout celui de son pauvre Wilfried reposent entre ses mains. Après son départ, Julia prend le papier qu'elle lui a laissé.

> *Je soussignée Julia Wemhöner, juive, atteste par la présente que Wilfried Storbeck était informé que j'ai vécu cachée au 75, avenue Guillaume sous le régime national-socialiste et qu'il n'a jamais révélé ma présence.*
>
> *Julia Wemhöner, anciennement costumière au théâtre municipal de Wiesbaden.*

Julia Wemhöner est peut-être d'une nature rêveuse, mais ce n'est pas une imbécile. Elle comprend bien qu'on lui demande de mentir pour contribuer à faire sortir Wilfried Storbeck, délateur et fidèle membre du parti nazi, du camp d'internement dans lequel on l'a envoyé. Et cela lui déplaît au plus haut point. Elle ne supporte pas cet homme et, si la moitié seulement de ce qu'Addi raconte à son sujet est vraie, il mérite assurément de rester plus longtemps en captivité.

Cela dit, qui est-elle pour vouloir châtier un de ses semblables ? Julia n'est pas croyante. Ni la foi chrétienne, à laquelle ses parents se sont convertis, ni la religion juive ne jouent de rôle dans sa vie. Mais elle pense qu'on ne fera pas disparaître le mal en répondant par le

mal. Agir dans ce sens, c'est se placer sur le même plan que l'auteur de l'acte répréhensible. Il ne faut plus de camps, pense-t-elle. On doit en finir avec cela.

Et puis Marianne souffre de la situation. Julia n'éprouve pas de sympathie à son égard, mais sa voisine ne lui a rien fait et son désespoir l'a touchée.

Elle reprend le papier, le lisse, le relit, le repose. À cet instant, elle se souvient que, le lendemain, elle a prévu de faire le ménage chez Addi en compagnie d'Else afin de préparer l'appartement pour son retour. Une grande joie l'envahit.

Qu'est-ce que j'ai à perdre ? songe-t-elle. Peut-être que Storbeck était vraiment au courant de ma présence, qui sait ? Je ne suis pas de celles qui se vengent. J'en suis incapable. Elle sort son bloc, le stylo plume que lui a autrefois offert son père, et se met à l'ouvrage : elle recopie le texte, le date et le signe. Voilà. Elle donnera demain le document à Marianne en la priant de ne pas en parler. Surtout que les autres n'en sachent rien ! Après quoi, elle se couche, la conscience tranquille en dépit du mensonge qu'elle vient de faire, car elle est venue en aide à un de ses semblables.

Une semaine plus tard, Addi sonne inopinément à sa porte, ravi de lui faire la surprise de son retour alors qu'elle comptait passer le chercher.

— Je suis en pleine forme, déclare-t-il en toussant. J'ai pris le tram, il fonctionne à nouveau.

— Mais… je voulais te préparer à manger… Aérer chez toi…

— Aucune importance !

Il la prend dans ses bras et l'attire à lui. Ce faisant, son regard tombe sur Marianne, assise dans la pièce, qui lui adresse un sourire gêné.

— Ah, tu as de la visite, lâche-t-il, contrarié. Bonjour, madame Storbeck. Alors comme ça, vous habitez toujours ici ?

— Enfin, Addi…, chuchote Julia.

Encore plus embarrassée, Marianne laisse échapper ses ciseaux.

— Bonjour, monsieur Dobscher.

— Elle m'aide dans mon travail, explique Julia. Sans Marianne, je n'y arriverais pas.

— Très bien ! Dans ce cas, je ne vous dérangerai pas plus longtemps. Quand tu auras un instant, passe donc me voir. J'ai quelque chose à te raconter.

— Bien sûr. J'arrive tout de suite.

Déçue, elle referme la porte. Elle avait imaginé son retour très différemment. Elle avait prévu de dresser la table, d'apporter des fleurs, de faire un bon petit plat ou de descendre chercher du gâteau au Café Engel. Qu'il sache qu'elle est une femme d'intérieur. Ou

qu'elle peut le devenir.

— J'espère que M. Dobscher ne vous en voudra pas, intervient Marianne. Je sais qu'il a une dent contre mon Wilfried…

— Ne vous inquiétez pas, répond distraitement Julia. Ça s'arrangera. Montrez-moi l'ourlet… Ah, les points sont visibles… vous allez devoir recommencer.

Elle met quelques affaires dans un sac pour Addi, savon, café, chocolat, lames de rasoir, et se rend chez lui, laissant Marianne poursuivre seule le travail.

Pendant ce temps, Addi a joliment dressé la table, il y a même un petit bouquet de fleurs chapardées en chemin, et une odeur de café flotte dans la cuisine. Il a également rapporté quelques biscuits, qu'il a mis de côté pendant son séjour à l'hôpital.

— Assieds-toi, Julia, je vais chercher le café.

Un peu dépassée, mais ne voulant pas risquer de l'agacer à nouveau, elle s'assoit docilement et se laisse servir.

— Tu n'imagines pas comme j'ai attendu cet instant, déclare Addi. Qu'on soit seuls tous les deux, qu'on puisse prendre tranquillement le café sans qu'une de ces bonnes femmes tyranniques vienne nous piailler aux oreilles. Tu peux me croire, Julia, ces infirmières sont de véritables adjudants-chefs !

Elle acquiesce en riant, ouvre son sac et lui donne les présents qu'elle a préparés pour lui. À sa grande déception, il les accueille sans enthousiasme, un merci rapide, puis il pose le tout sur la commode et pousse dans sa direction l'assiette de biscuits.

— Pas la peine de faire tous ces achats pour moi, Julia. Et puis les cigarettes…

— C'est une monnaie d'échange, Addi !

— J'aimerais mieux que tu achètes des choses pour toi.

Comment faire ? s'interroge Julia, désolée. Elle veut lui montrer qu'elle tient à lui, le gâter, le choyer, et voilà qu'il repousse ses efforts !

— Tu sais, je gagne très bien ma vie avec mes travaux de couture. En plus de l'argent, on me donne de la nourriture, du savon, du parfum… J'en fais largement profiter Else, qui cuisine pour nous tous. Et puis je leur dois la vie quand même…

Tambourinant des doigts sur la table, Addi se déclare heureux d'apprendre qu'elle s'en sort aussi bien.

— Mais n'en fais pas trop, Julia. Passer toute la journée à coudre, ce n'est pas bon pour la santé. Et maintenant que je suis là, tu vas pouvoir lever le pied de temps en temps. Je veux subvenir à tes besoins…

Addi touche une retraite, ce qui en l'occurrence ne signifie pas grand-chose, car pour l'heure l'argent a peu de valeur. Si Else ne les

nourrissait pas, il aurait du mal à joindre les deux bouts. Mais Julia a bien compris qu'il valait mieux ne pas le lui faire remarquer.

— Et surtout, tu n'auras plus besoin de la Storbeck. Je suis très contrarié que cette sorcière ait réussi à s'insinuer dans tes bonnes grâces. Qu'elle aille donc ailleurs jouer les pique-assiettes ! Tu devrais lui donner congé dès demain.

Ce cher Addi va un peu loin, se dit Julia.

— Je ne peux pas faire ça, Addi. J'ai accepté des commandes, je dois les honorer et, pour ça, j'ai besoin de l'aide de Marianne. Elle se charge de tous les travaux longs et fastidieux…

— Pourtant, objecte-t-il, mécontent, tu y arrivais bien toute seule quand tu travaillais au théâtre, non ?

— Nous étions trois, et il y avait des apprenties. Sans compter que Marianne a besoin de ce salaire…

— Parce que tu la paies ? Elle boit déjà ton café…

— Bien sûr que je la paie ! C'est mon employée. Pourquoi devrait-elle travailler gratuitement ?

La situation est inédite pour Addi. Pendant des années, Julia a été sa protégée, une ombre reléguée dans le débarras sur laquelle il avait mission de veiller. Et la voilà devenue une femme d'affaires indépendante qui paie une employée. Ce changement lui déplaît, Julia l'a bien compris. Il boit son café en silence tandis qu'elle se force à manger un biscuit pour ne pas le contrarier davantage.

— Bon, grommelle-t-il au bout d'un moment. Si c'est comme ça, je ne suis pas d'une grande utilité, n'est-ce pas ?

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu t'en sors très bien sans moi…

Ce serait le moment de lui dire qu'elle l'aime. Qu'elle a besoin de lui, qu'elle ne veut pas vivre sans lui, qu'elle a craint pour sa vie. Mais les mots ne sortent pas. Peut-être à cause de son regard impérieux.

— Ce n'est pas pour autant que tu deviens inutile, Addi, réplique-t-elle.

Consciente de l'irritation qui perce dans sa réponse, elle juge préférable de s'en aller. S'attarder ne ferait qu'augmenter le risque d'une dispute.

— Il faut que j'y retourne, Addi. J'ai le manteau de Mme Klüsebeck à finir…

Quoique visiblement déçu, il s'incline de bonne grâce.

— Je vais descendre. Je n'ai pas encore vu Heinz depuis son retour.

Tu parles d'une conversation amoureuse ! pense Julia, attristée, lorsqu'elle a retrouvé sa machine à coudre – et le flot de paroles de sa voisine. La pièce lui paraît sombre, tout à coup. Elle allume la lampe.

Les jours suivants, ils s'évitent. Addi, attablé avec Heinz, parle de

concerts à l'église et de la nécessité de reconstruire le théâtre. Julia, quant à elle, passe l'essentiel de son temps chez elle, à coudre. Elle reçoit des clientes, fait des essayages, prend de nouvelles commandes. Dont une qui lui inspire de la fierté : Gisela l'a priée de lui faire une robe de mariée en satin blanc. Julia a déjà réalisé plusieurs croquis. Reste à se mettre d'accord sur la longueur de la traîne.

Le soir, quand elle descend au café pour le dîner, elle se rend utile, aide à mettre le couvert. Addi a la mine chagrine et Heinz Koch, qui a du mal à s'habituer à sa nouvelle prothèse, n'a pas l'air plus joyeux. L'essentiel de la conversation est assuré par Hilde et Sofia ainsi que par Else, qui a toujours quelque chose à raconter. Et le chien, installé sous la table, ne laisse passer aucun bon morceau. Après le repas, Julia aide à faire la vaisselle afin de soulager un peu Hilde, qui est sur le pont toute la journée. Ensuite elle remonte chez elle pendant qu'Addi reste encore un moment avec les Koch. Un soir, toutefois, ils se croisent inopinément dans l'escalier.

— Beaucoup à faire, hein ? lâche-t-il.

— Oui, les gens ont besoin de vêtements chauds pour l'hi…

Ils sont interrompus par un vacarme soudain à l'étage supérieur. Quelqu'un cogne du poing contre la rampe en bois. Effrayés, ils lèvent les yeux.

— Je ne le répéterai pas, Hilde ! Pas touche à mes petits gars ! Sinon tu peux dire adieu à notre amitié !

C'est la Künzel, visiblement folle de rage. Hilde, d'ordinaire si prompte à la repartie, est dans ses petits souliers.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire… Je n'y peux rien s'il m'a invitée à prendre un café…

— Bien sûr que tu y peux quelque chose ! Se planter dans l'escalier, les seins dehors, jupe relevée pour rajuster sa jarretière… Ces trucs, je les connais, ma petite !

— Non mais qu'est-ce que vous croyez ? s'emporte Hilde. Que je cours après ce gamin ? Vous pouvez le garder !

La porte de l'appartement des Koch claque, puis on entend les pas de la Künzel, qui remonte chez elle. Si Julia est effrayée par cette violente altercation, Addi prend la chose en riant.

— On se croirait au théâtre ! s'esclaffe-t-il. La grande scène de jalousie. La Künzel n'est pas du genre à se laisser damer le pion.

Sa réaction la fait sourire. Alors qu'ils échangent un long regard, Julia comprend soudain que leurs sentiments n'ont pas disparu. L'amour est là et n'attend que l'occasion de fleurir.

— Je sortirais bien faire un tour…, dit-elle à voix basse.

— Moi aussi.

Il est 8 heures du soir passées. Dehors, il fait nuit. Un vent frais balaie les premières feuilles mortes. Les réverbères de l'avenue

Guillaume ne sont pas tous allumés. Une partie des immeubles est dans l'obscurité et, avec un peu d'imagination, on pourrait croire que tout est encore comme autrefois. Le parc, la fontaine avec ses trois marches, la bâtisse blanche des thermes surmontée d'une inscription gravée, « *Aquis Mattiacis* », les colonnades. L'obscurité laisse juste deviner la silhouette du théâtre, posant un voile miséricordieux sur les dégâts provoqués par les bombardements.

Ils marchent tranquillement en évoquant le passé, l'époque où Julia confectionnait ses costumes de scène et où – il lui en fait l'aveu – Addi l'adorait déjà en secret.

— Ça m'amusait d'être devant toi en sous-vêtements, ficelé avec le mètre ruban…

Julia a un petit rire. À ce moment-là, déjà, elle était un peu amoureuse de lui – dans le rôle de Don Giovanni. Et par la suite dans celui de Hans Sachs, personnage des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*. Il faisait l'unanimité des spectatrices, tous âges confondus. Elles lançaient des fleurs sur la scène, lui faisaient porter des cadeaux dans sa loge.

— Pourquoi tu n'as jamais rien dit ? veut savoir Julia.

Il hésite, l'attire sous les platanes à l'approche d'un groupe de soldats. Ils attendent en silence que la patrouille soit passée. Julia s'aperçoit soudain qu'Addi lui a pris la main.

— Je n'ai pas osé, avoue-t-il. Je me trouvais déjà trop vieux pour toi, qui avais l'air d'une fillette. Ce qui est toujours le cas.

Avant qu'elle ait pu répondre, il l'a prise dans ses bras et l'embrasse. Sur la bouche. Et, ô miracle, tandis qu'elle sent ses lèvres sur les siennes, il devient dans son imagination le grand séducteur. Ce n'est pas Addi qui l'embrasse, mais Don Giovanni, le bourreau des cœurs de sinistre réputation. Et son baiser attise la passion, réveille des désirs enfouis.

— Pardon, chuchote-t-il. Je ne voulais pas te tomber dessus comme un sauvage…

— J'aime les sauvages… Recommence, s'il te plaît…

Cette nuit-là, Julia fait l'amour avec deux hommes. Une première fois avec le bourreau des cœurs Don Giovanni. Et au matin, avec Addi Dobscher. Il faut bien rattraper le temps perdu…

— Tu as le diable au corps, dis donc, lui glisse Addi à l'oreille.

Don Giovanni, lui, a formulé la chose plus élégamment : « Madame a un tempérament de feu auquel on ne saurait résister… »

Mais c'est évidemment Addi Dobscher qui, le matin, lui fait une demande en mariage, que Julia accueille avec émotion : c'est la première qu'on lui adresse.

— Avant Noël ? se récrie-t-elle. Mais je n'ai pas de robe !

— Tu en feras une. Il y a tous les draps qu'il faut. Et le rideau fera

un très joli voile !

Elle promet en riant de lui tailler un costume dans la toile dont on fait les sacs à charbon. Ce ne sera pas nécessaire, répond-il, il a encore son beau smoking.

Ils préparent ensemble le petit déjeuner : Addi fait le café, Julia met la table et coupe ce qui reste de pain, sort du beurre et de la confiture d'orange de ses réserves. C'est si simple, songe-t-elle. Pourquoi nous sommes-nous disputés ? Pourquoi ces malentendus ? Ce n'était vraiment pas nécessaire. Nous nous aimons, c'est tout ce qui compte. L'amour arrange tout.

Addi s'habille pour aller au bureau de l'état civil. Pas question de faire les choses à moitié. On sonne à la porte. Sans doute Marianne qui vient travailler. Addi fait la grimace, mais il faut ce qu'il faut… Il s'est résigné à sa présence.

Cependant ce n'est pas Marianne, c'est Wilfried Storbeck. Pâle, presque chauve, les joues tombantes. Une boîte ornée d'un nœud bleu à la main, il a le regard humide d'émotion.

— Du fond du cœur, dit-il en donnant le cadeau à Julia. Votre attestation m'a sauvé. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi, mademoiselle Wemhöner. Jamais !

Apercevant Addi, qui a surgi dans le couloir derrière Julia, il s'interrompt, recule de quelques pas, se détourne et redescend précipitamment.

Addi regarde la boîte avec son nœud bleu, puis Julia. Une veine bleuâtre enfle sur sa tempe.

— Je n'arrive pas à le croire, laisse-t-il échapper.

— Il avait besoin d'aide, balbutie-t-elle.

— Mais comment peut-on être aussi bête ! s'écrie-t-il, effondré.

Et il réintègre son appartement en claquant la porte.

— Comment peut-on être aussi insensible ! rétorque-t-elle.

Puis elle regagne son salon, s'assoit à la machine à coudre et fond en larmes.

LUISA

Cassel, septembre 1945

Ils ne veulent pas la croire. Lui font subir interrogatoire sur interrogatoire, lui posent toujours les mêmes questions en attendant qu'elle se contredise. Ce qui lui arrive plus d'une fois, du simple fait de la fatigue. Elle s'embrouille, se trompe.

— Alors vous êtes originaire de Marienburg, pas de Stettin ? La dernière fois, vous aviez pourtant dit Stettin.

— J'ai vécu quelques années à Stettin, mais je suis née à Marienburg.

— Où est-ce ?

— Près de Dantzig.

— Pourquoi avez-vous dit que vous étiez née à Stettin ?

— Je n'ai jamais dit ça…

— C'est ce qui figure dans le procès-verbal, madame Koch. Elle est si fatiguée que la pièce se brouille devant ses yeux, de même que son interlocutrice, une femme aux cheveux gris et au visage mince. Seule sa voix, monotone et légèrement rauque, continue de résonner à ses oreilles. Des questions, encore et toujours des questions. L'esprit confus, elle n'arrive plus à aligner deux pensées. Si seulement on la ramenait enfin dans sa cellule…

— Décrivez le logement de vos parents. Étiez-vous locataire ? Possédiez-vous une maison ? Où se trouvait-elle ? Dans quelle rue ?

Au début, Luisa ne saisissait pas pourquoi on lui demandait tout cela. Depuis, elle a compris qu'ils ne la croient pas. Qu'ils la

soupçonnent d'avoir des papiers falsifiés ou volés, et d'être la maîtresse de l'homme qui se fait appeler Karl Brenner. Ils veulent qu'elle leur parle de lui. Apparemment, il est toujours vivant et, emprisonné elle ne sait où, attend d'être jugé. Elle s'est abstenue de s'enquérir de lui, craignant que cela ne lui nuise.

— Je suis née dans un grand domaine, le domaine de Tiplitz, près de Marienburg, à l'ouest de la rivière Nogat. C'est une grande propriété avec un haras.

Ses réponses sont tapées à la machine par un jeune homme. La femme aux cheveux gris est vêtue d'un uniforme, mais ne semble pas avoir le grade d'officier, car elle s'est présentée comme Mme Marshall. C'est la quatrième personne qui l'interroge, après trois officiers. Depuis le temps, ils devraient avoir une montagne de procès-verbaux, mais le dossier qui se trouve sur la table ne semble ni grossir ni s'amincir.

— Le domaine de Tiplitz, près de Marienburg. Nous allons vérifier, madame Koch. Il existe sûrement encore…

Mme Marshall feuillette le dossier, écrit quelques mots au stylo. Puis elle relève la tête et fixe Luisa de son regard gris-bleu. Un regard de professeur. Ou d'inspectrice de police. Mme Marshall est indiscutablement une personne très intelligente, qui poursuit son objectif en usant de divers moyens et paraît bien décidée à établir la vérité.

— Oui, il existe sûrement encore, répond Luisa. Si les Russes ne l'ont pas brûlé…

Son interlocutrice plisse les yeux. Aïe ! se dit Luisa. Je n'aurais pas dû formuler cette crainte. On va la prendre en mauvaise part, croire que j'espère qu'il sera impossible de faire une enquête à Tiplitz. Cela étant, elle a la conviction que l'Américaine bluffe. Ils ne sont pas en situation de vérifier quoi que ce soit.

Très ingénieuse, Mme Marshall trouve toujours le moyen de mettre Luisa en difficulté. Certains jours, elle se montre aimable, lui propose du café et des cigarettes, fait comme si elle voulait simplement bavarder avec elle. À ces moments-là, la plus extrême prudence s'impose.

— Comment se fait-il que je parle si bien l'allemand ? Eh bien, je suis née en Allemagne et c'est là que j'ai grandi.

Elle raconte à Luisa qu'elle vivait à Hanovre et que, dans son enfance, elle jouait dans les jardins de riches maisons. À présent, elle est citoyenne américaine et s'est engagée dans l'armée en réponse à une annonce. L'armée américaine cherchait de toute urgence des personnes parlant allemand.

Luisa s'abstient de l'interroger sur les raisons de son départ pour l'Amérique. Il est tout à fait possible que cela n'ait aucun rapport avec

le Troisième Reich. Mais on ne peut exclure l'éventualité qu'elle soit juive et que des membres de sa famille aient péri dans les camps de concentration. Si tel est le cas, elle doit éprouver une haine profonde pour les Allemands.

Dans le camp de prisonniers où ils se trouvent, il y a un baraquement dans lequel sont exposées des photos prises dans les camps. Leurs gardiens ont veillé à ce qu'ils les voient. Des images d'une cruauté inouïe, dont on a peine à croire qu'elles sont l'expression de la réalité. Or ces photos ont été prises par des soldats américains dans des camps de concentration allemands. Après les avoir vues, Luisa a fondu en larmes dans sa cellule.

« C'est une mise en scène, a déclaré une des autres détenues. Nous n'avons jamais fait une chose pareille. Ce sont des photos prises en Russie. Les Russes sont parfaitement capables de ça. Pas nous… »

Maria Lauer a été monitrice au BDM[1], la Ligue des jeunes filles allemandes. Dans cette association pour la jeunesse créée par le régime national-socialiste, elle préparait les jeunes filles à leurs devoirs d'épouse et de mère. On chantait, on faisait du sport, on organisait des fêtes. Et, sur la fin, alors que l'Allemagne jetait ses dernières forces dans la guerre, son groupe avait été intégré dans les bataillons de la défense antiaérienne. Lorsque Luisa lui a dit qu'elle n'était pas entrée à la section locale du BDM à Stettin, Maria s'est montrée scandalisée.

La troisième occupante de la cellule, Ortrud Hilsch, a été gardienne dans un camp de travailleuses forcées polonaises. Originaire de Westphalie, c'est une personne taciturne, qui passe l'essentiel de son temps assise sur son lit à contempler ses mains. Ortrud est robuste, elle a de grosses mains de paysanne.

« Possible que ce soit vrai, a-t-elle dit après avoir pris le temps de la réflexion. J'en ai entendu parler… Qu'ils tuaient les Juifs avec du gaz. Qu'ils ont fait la même chose avec les malades mentaux… »

Maria a refusé de le croire. Ce ne sont que des mensonges, a-t-elle martelé, de la propagande contre l'Allemagne vaincue. Un prétexte pour piétiner les Allemands.

« Oui, les Juifs ont dû travailler. C'est ce qu'ont dit les journaux. Ils ont publié des photos de ces camps de travail où tout était propre, clair, ils avaient à manger… »

Comme Ortrud gardait le silence, Maria s'est tournée vers Luisa, l'a secouée par l'épaule en lui demandant ce qui lui prenait d'ajouter foi à ces racontars.

« Croire à ces mensonges, c'est un péché contre notre peuple ! Arrête de pleurnicher, Luisa ! Tu ne comprends pas qu'ils disent ça pour nous démoraliser ?

— Fiche-moi la paix ! »

En temps normal, Luisa s'entend bien avec les deux femmes. Quoique fruste, Ortrud est bon enfant. Maria joue à la chef mais, dans le fond, elle manque de confiance en elle et a besoin qu'on l'encourage. Le camp où elles sont détenues a été installé par les Américains à la lisière de la forêt. Il est constitué d'une rangée de cabanes en tôle qui ont l'air de boîtes de conserve surdimensionnées coupées dans le sens de la longueur. En été, il y faisait atrocement chaud. À présent que le temps est plus frais, le séjour y est supportable. Si elles doivent passer l'hiver dans ces lieux, elles auront terriblement froid, car les cabanes ne sont pas équipées de poêles. Cependant elles ne peuvent pas se plaindre de la façon dont on les traite : on les autorise à prendre une douche un jour sur deux en leur fournissant savon et shampoing, et elles ont de quoi se vêtir. Les repas sont corrects, quoi qu'en dise Maria. Ni elle ni Ortrud n'ont jamais souffert de la faim. Luisa, elle, apprécie à sa juste valeur le fait de manger chaque jour en quantité suffisante.

Ce qui est dur, c'est l'incertitude. Être condamné à l'attente sans savoir ce qu'on deviendra. Tout est possible. Ils peuvent tout aussi bien les libérer sans préavis que les faire passer en jugement. Les condamner à vingt ans de prison ou à trois ans. Ou même les exécuter, qui sait ?

Si elle ne peut pas prouver qu'elle est bien Luisa Koch et qu'elle n'a rien à voir avec celui qui prétend s'appeler Karl Brenner, elle sera sans doute dans de sales draps. Dès le premier jour, on lui a retiré les enfants et on les a interrogés à part. Après quoi, ainsi qu'on l'en a aimablement informée, on les a placés dans un orphelinat. Les cris désespérés d'Elke, lorsqu'on les a séparés, se sont gravés en elle. Le petit Jobst se cramponnait à sa sœur, la figure cachée dans son manteau. Luisa a beau se répéter que l'orphelinat est de loin préférable à la prison, elle s'en veut de s'être prêtée au plan de fuite absurde de Brenner. S'ils étaient restés au camp de réfugiés, ils seraient toujours ensemble et, entre-temps, auraient peut-être trouvé une possibilité d'hébergement dans une ferme. Une fois de plus, elle a pris la mauvaise décision…

« Le nom d'Erich von Hürth vous dit-il quelque chose ? »

C'est la première question qu'on lui a posée. On guettait sa réaction et, malheureusement, elle a eu un instant d'hésitation avant de répondre par la négative, se doutant bien que c'était le vrai nom de Karl Brenner. Ils en ont déduit qu'elle mentait. Au cours des multiples interrogatoires qu'elle a subis, elle en a appris un peu plus sur cet Erich von Hürth. On ne lui a rien dit à proprement parler, mais les questions qu'on lui posait lui livraient des indices. Il devait être au

service de la propagande du Reich, organisant de grands événements, projetant des films. Peut-être a-t-il, à l'instar de Goebbels, forgé des slogans et exhorté les Allemands à se battre jusqu'au bout alors que tout était déjà perdu. Sans doute était-il très connu dans le nord de l'Allemagne, raison pour laquelle il ne pouvait espérer y trouver refuge. Mais pourquoi s'est-il caché dans le camp de réfugiés, sous un faux nom, au lieu de fuir avec sa voiture, voilà qui reste mystérieux pour Luisa. D'autant plus qu'à l'époque Neustadt n'était pas encore occupé par les Anglais.

En septembre, l'intérêt qu'on lui portait semble soudain faiblir. Les interrogatoires s'espacent. Mme Marshall a été remplacée par un jeune homme qui se contente de lui poser quelques questions avant de la renvoyer dans sa cellule. Maria est libérée, Ortrud, transférée dans un autre camp. Désormais seule, Luisa n'a d'autre ressource que d'attendre, elle somnole, sursaute à chaque bruit. M'ont-ils oubliée ? se demande-t-elle. Ou est-ce une ruse ? On me condamne à l'isolement pour me faire céder ? Comme elle regrette la présence de ses deux compagnes ! Le bruit de leur respiration, la nuit, les conversations à propos de choses et d'autres, et même les disputes. Elle prend l'habitude de faire les cent pas dans la pièce, touche les murs, les montants de lit en métal. Reste longuement plantée devant la petite fenêtre en hauteur, à fixer la lumière.

Je crois que je suis en train de devenir folle, se dit-elle un jour en se sentant gagnée par la panique. Elle claque des mains devant sa figure, se met à tourner sur elle-même, plus vite, toujours plus vite, jusqu'à tomber. Elle reste par terre en attendant que son vertige se dissipe. Puis, calmée, elle se traîne jusqu'à sa couchette et s'endort.

Ce matin-là, on lui apporte le petit déjeuner comme à l'ordinaire : thé, pain blanc. Cette fois, on y a ajouté un œuf. Elle n'a pas encore terminé que la clé grince dans la serrure.

— Luisa Koch ?

Ce sont deux soldats en uniforme américain, derrière lesquels elle aperçoit la gardienne. Un bref instant, tout devient noir devant ses yeux. On est venu la chercher. On va la faire passer en jugement, la condamner, l'exécuter…

— Oui… c'est moi, répond-elle d'une petite voix.

— *Come along*[2].

Un interrogatoire, songe-t-elle en faisant le trajet familier. Un interrogatoire de plus. Et sans doute un nouveau visage de l'autre côté du bureau.

De fait, elle est accueillie par un officier inconnu, qui l'examine d'un air indifférent avant de baisser les yeux vers le dossier avec sa

photo étalé devant lui.

— Mademoiselle Luise Koch ?

— C'est moi…

En temps normal, on l'invite à s'asseoir. Cette fois, ce n'est pas le cas.

— On va vous rendre vos papiers. Merci de vérifier qu'il ne manque rien.

Un bref instant, elle croit avoir mal entendu.

Il fait glisser vers elle les deux passeports défraîchis, le sien et celui de sa mère, ainsi que la pochette de poitrine en cuir où se trouvent encore la lettre de Fritz et quelques billets de banque. Elle est si nerveuse qu'elle laisse échapper la pochette, qui tombe sous la table.

— Excusez-moi… *sorry*…

Il se penche, ramasse l'objet et le lui tend avec un sourire en rajustant ses lunettes.

— Vous êtes libre, mademoiselle Koch. L'affaire a été tirée au clair, nous n'avons aucune charge contre vous. Nous regrettons d'avoir dû vous garder ici, mais les circonstances l'exigeaient. Nous avons pour mission de traquer les criminels nazis afin qu'ils soient dûment châtiés.

— Oui… bien sûr…

Les doigts raides et glacés, elle range maladroitement les passeports dans la pochette de cuir.

— On va vous rendre vos effets personnels et vous conduire en ville. Avez-vous de la famille ou des amis à Cassel ?

Que s'est-il passé ? se demande-t-elle. Un tremblement de terre ? Un miracle ? Voilà maintenant qu'on s'inquiète de savoir où je vais loger. Soudain, elle se dit qu'il s'agit d'un piège : elle est sous surveillance, on espère découvrir si elle entretient des relations suspectes. Puis le bon sens reprend le dessus. Pourquoi se donnerait-on toute cette peine ? Elle ne représente rien à leurs yeux.

— À Cassel ? Non, malheureusement pas. J'étais en route pour le Taunus. La région de Francfort-sur-le-Main.

— C'est juste, dit-il en feuilletant le dossier. Le petit village de Lenzhahn. Vous souhaitez toujours vous y rendre ?

— Si c'est possible… Y a-t-il des trains pour Francfort ?

Il secoue la tête. La ligne est interrompue. On peut faire quelques bouts de trajet en train, le reste à pied.

— Attendez, j'ai une idée.

Il se lève d'un bond, ouvre la porte, pose une question en anglais aux soldats postés dans le couloir, regagne son bureau.

— Vous avez de la chance, mademoiselle Koch, dit-il en souriant. Un convoi de vivres part cet après-midi pour la région de Francfort. On devrait pouvoir vous trouver une petite place.

De retour dans sa cellule pour récupérer ses affaires, Luisa ne parvient pas à se départir de son incrédulité. Derrière elle, son trousseau de clés suspendu à sa hanche, la gardienne veille à ce qu'elle n'emporte rien qui ne lui appartienne pas. Puis elle l'emmène dans un long bâtiment en bois où Luisa retrouve son sac à dos. On lui demande d'en vérifier le contenu : la couverture, la gourde, une cuillère en fer-blanc, de la ficelle, des chaussettes, un petit bout de savon. Voilà tout ce qu'elle possède. On lui donne en sus des sous-vêtements, une veste chaude, une robe verte trop grande pour elle et une paire de mocassins marron. Le tout tiré des stocks de l'armée américaine.

En attendant le départ, Luisa, installée dans la baraque, écoute les conversations des soldats en essayant vainement de comprendre ce qu'ils disent. Durant ses quelques années de scolarité à Stettin, elle a appris quelques mots d'anglais. Cela ne lui sert malheureusement pas à grand-chose, car ces hommes parlent d'une drôle de façon, comme s'ils avaient du chewing-gum plein la bouche. Puis, le moment venu, on l'accompagne au portail, où attend une colonne de véhicules : deux camions, escortés par trois Jeep contenant des soldats armés. On installe Luisa dans une des Jeep, entre deux soldats noirs. Bien qu'en uniforme de combat et armés, ils paraissent d'excellente humeur, bavardent et font des blagues que Luisa ne comprend pas. En son for intérieur, elle s'étonne de leur peau sombre et de leurs paumes roses. Ont-ils la plante des pieds aussi claire que l'intérieur des mains ?

L'un d'eux se tourne vers elle et lui tend un petit paquet à l'emballage coloré en prononçant quelques mots incompréhensibles. Du chewing-gum. Le truc qu'on mastique mais qu'on ne doit pas avaler. Elle sort précautionneusement une tablette du paquet, ôte le papier d'emballage et glisse la friandise dans sa bouche. Ça a un goût de menthe sucrée. Le soldat l'observe en riant. Lui aussi mâche un chewing-gum. Soudain, il l'étire autour de sa langue, souffle et fait apparaître une grosse bulle blanche qui éclate.

— *You like it ?* demande-t-il avec un grand sourire.

Cette fois, elle a compris : oui, elle aime ça, elle rassemble les quelques mots d'anglais qu'elle connaît pour dire que c'est son premier chewing-gum.

Ravis, les deux soldats applaudissent comme si elle venait d'accomplir un exploit. Luisa ne peut se retenir de rire – la glace est rompue. Pendant le trajet, ils communiquent essentiellement par gestes, s'aidant à l'occasion de quelques termes anglais ou allemands. Ses compagnons trouvent que l'Allemagne est un beau pays. Les nazis sont méchants, les maisons doivent être reconstruites et les Américains, notamment les *Black Americans*, se sentent bien en Allemagne. Luisa n'est pas sûre de tout saisir, mais leurs échanges sont si animés, si joyeux, que les hommes assis à l'avant ne cessent de se

retourner et de lancer de brèves remarques incompréhensibles pour elle. Cela dit, elle a la vague impression qu'il vaut mieux ne pas savoir ce qu'ils disent…

En début de soirée, ils arrivent dans une ville de moyenne importance. Luisa constate qu'en dépit des dégâts causés par les bombardements un grand nombre d'immeubles sont intacts. Le convoi fait halte devant une caserne qui appartenait sans doute à l'armée allemande et qui est désormais utilisée par les forces d'occupation.

Des ordres retentissent. Les soldats sautent des Jeep, d'autres sortent du bâtiment et l'on se met à décharger les camions. Luisa se retrouve soudain seule dans la vaste cour. Se tournant vers un des officiers qui surveillent l'opération, elle lui demande s'ils sont à Francfort.

— Francfort ? *Oh no. This is Wiesbaden.*

— Wiesbaden, répète-t-elle. Wiesbaden !

Il continue à parler, et Luisa comprend qu'il lui propose un hébergement pour la nuit.

— *Thank you*…, répond-elle avec un signe de tête aimable. *Thank you very much*… L'avenue Guillaume ? *You know the* avenue Guillaume *in Wiesbaden ?*

Surpris, il lui indique de prendre à gauche.

Elle le remercie encore une fois et remet son sac à dos sur l'épaule. Ce sera donc Wiesbaden, ainsi en a décidé le sort. Direction l'avenue Guillaume, en espérant qu'il s'y trouve un café appelé « Café Engel », que l'établissement appartienne toujours à son oncle et que celui-ci ait survécu à la guerre.

J'ai déjà commis tant de sottises, se dit-elle en prenant la direction indiquée par l'officier. Je me suis si souvent trompée. Alors, une erreur de plus ou de moins…

La nuit tombe peu à peu, les réverbères s'allument par endroits. Dans les maisons, on voit des fenêtres éclairées. Luisa doit demander son chemin à deux reprises, elle se retrouve, rue Longue, au milieu des trafiquants du marché noir, se réfugie dans une rue latérale. Là, elle croise deux adolescents poussant un vélo lourdement chargé.

— Excusez-moi, je cherche l'avenue Guillaume. Le Café Engel.

— Le Café Engel ? Tout de suite à gauche au coin de la rue. Mais ils sont fermés à cette heure.

— Merci.

Elle est si excitée qu'elle trébuche sur la bordure du trottoir et manque s'étaler. L'avenue Guillaume est très large et partiellement éclairée. Luisa discerne des arbres, sans doute des platanes. Il doit donc y avoir une allée. Derrière les arbres, tout est noir. Plus loin, sur la droite, on aperçoit les rectangles clairs de fenêtres allumées. Des immeubles d'habitation. Où est donc le café ? Tout de suite à gauche

au coin de la rue, a dit un des adolescents. Effectivement, il y a des lumières, plusieurs fenêtres et, au milieu, un rectangle sombre. Une porte, protégée par des planches. Oui, cela pourrait être un café. Luisa s'approche lentement, sursaute lorsqu'un chien passe soudain devant elle, une bête tachetée au museau rond, aux oreilles tombantes marron. Il va s'asseoir devant la porte et semble lui adresser un regard d'invite. Luisa aperçoit des gens installés à une table. Le garçon ne lui a-t-il pas dit que le café était fermé ?

Le chien gémit, gratte le battant – sans résultat. Il se rassoit, presse son dos contre les planches en fixant Luisa de ses yeux d'ambre. Allez, frappe à la porte, paraît-il dire. Quand on t'ouvrira, je me glisserai à l'intérieur. Postée à côté de la fenêtre, Luisa se demande que faire. Entrer sans autre forme de procès ? Ces gens sont visiblement en train de dîner. Il y a deux hommes d'un certain âge. Une des femmes est rousse, une autre, coiffée d'un turban, parle en faisant de grands gestes. Une troisième, entre deux âges, sert la soupe. Et il y a aussi une blonde qui doit avoir son âge.

Ce ne sont pas des clients, comprend-elle soudain. C'est la famille. Un de ces hommes est peut-être son oncle.

Quoique frigorifiée et affamée, elle ne se sent pas le courage de frapper à la porte. Peut-être se trompe-t-elle ? Son oncle pourrait avoir cédé son café à quelqu'un d'autre. Et puis elle ne se voit pas faire irruption avec son sac à dos dans ce paisible cercle familial. Évitant le regard du chien, elle s'assoit par terre. L'animal se lève et vient la flairer. Lui lèche les mains. S'installe tout contre elle et geint doucement. Allez ! On ne va pas prendre racine ici ! Frappe à la porte avant qu'ils aient tout mangé !

Il a raison… Elle ne peut tout de même pas passer la nuit sur le trottoir. Et à supposer que les propriétaires aient changé, ils accepteront peut-être de l'héberger temporairement.

Un des hommes se lève, grand, cheveux blancs, sourcils sombres, ouvre le battant après avoir franchi une porte tournante.

— Allez, le chien, entre.

Celui-ci ne se le fait pas dire deux fois.

— Bonsoir, dit l'homme à Luisa. Vous attendez quelqu'un ?

— Oui… Enfin… Non, mais…

Il s'approche d'elle, la considère avec attention.

— Est-ce que je peux vous aider ?

— Oui ! dit-elle en prenant son courage à deux mains. Je suis à la recherche de Heinrich Koch. Est-ce que vous le connaîtriez ?

— Heinrich Koch…, marmonne l'homme en se grattant la nuque. Non, ici, il n'y a pas de Heinrich. Mais des Koch, oui. Et même toute une flopée. Else Koch, Hilde Koch et Heinz… Ah, ça pourrait être Heinz… Que lui voulez-vous ?

Elle qui avait failli perdre espoir en l'entendant répondre par la négative décide alors de jouer le tout pour le tout. Heinz ou Heinrich, peu importe du moment qu'il s'appelle Koch.

— Je suis sa nièce. De Stettin. Non, de Marienburg. Enfin, non, de Rauschen…

Une fois de plus, elle s'est joliment emmêlé les pinceaux. Les sourcils froncés, son interlocuteur la dévisage avec méfiance. Mais le sourire de la jeune femme l'encourage.

— Venez, lâche-t-il enfin. Attention à la porte tambour. Je vous précède… Hé, Heinz, il y a ici une jeune fille qui affirme être ta nièce de Stettin…

— Je n'ai pas de nièce, répond une voix d'homme. Encore moins à Stettin…

1. Abréviation de « Bund Deutscher Mädel ».
2. « Suivez-nous. »

JEAN-JACQUES

Villeneuve, septembre 1945

Il a de l'endurance, le petit frère. Il multiplie les piques, lâche des remarques équivoques au cours des repas, l'asticote tant et plus, en vain. Jean-Jacques ne se laissera pas aller à la colère. Cet enfant est son enfant. Et la ferme, les vignes et tout ce qui va avec sont également à lui. Il a réussi à retourner la situation en sa faveur, à faire de l'époux trompé, de la dupe, celui qui a remporté la mise.

Ce n'est pas facile. C'est la haine qui lui donne la force de supporter le quotidien. La colère que lui inspire le comportement de Pierrot, qui ne laisse passer aucune occasion de lui nuire. Mais celui-ci commence à se décourager en constatant l'inutilité de ses efforts : il n'y aura pas de divorce, pas de scandale, pas de brouille familiale. Jean-Jacques n'a pas l'intention de lui céder la place qui est la sienne en vertu du droit d'aînesse.

Lors de ses insomnies, quand la nuit assombrit ses pensées, Jean-Jacques a l'impression d'être en prison. D'être ligoté, enfermé à tout jamais dans cette maison. Il suffoque, au point qu'il doit se lever pour ouvrir la fenêtre. Là, il essaie péniblement de reprendre son souffle, écrasé par la montagne de mensonges qu'il a érigée. Lui qui joue le rôle de l'homme abusé ne cesse lui-même de tromper son entourage en ne pouvant oublier Hilde. Où qu'il soit, quoi qu'il fasse, elle est là. Dans les vignes à se moquer de lui, assise dans la cuisine à côté du fourneau, se faufilant dans la grange telle une souris, couchée la nuit entre sa femme et lui. Il a beau employer toutes ses forces à chasser ce

fantôme, sa bien-aimée est tenace et s'entend toujours à le surprendre.

Margot lui fait de la peine. Lorsqu'ils se sont retrouvés seuls, le soir, dans leur chambre, en ce malheureux dimanche où il a appris son infortune, elle a voulu lui parler. Lui était encore sous le coup de la colère. S'il s'était écouté, il l'aurait flanquée à la porte en lui disant qu'elle n'avait qu'à aller rejoindre Pierrot. Mais il n'est pas de ceux qui font violence aux femmes. Et de son côté, Margot n'aurait jamais agi ainsi de son propre chef.

« Je suis désolée… », a-t-elle sangloté.

Sans un mot, il a commencé à se déshabiller.

« C'était juste parce que tu… tu ne voulais pas de moi. J'étais désespérée, je me sentais si laide, si humiliée… »

Il était encore trop furieux pour reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Il a enfilé un pyjama. Il n'avait pas envie qu'elle le voie nu.

« Ton frère m'a surprise dans la grange. Je m'y étais réfugiée pour être seule et pleurer à mon aise. Il est arrivé sans crier gare et m'a prise dans ses bras…

— Je ne veux pas le savoir ! » a-t-il riposté, lui-même effrayé par la dureté de son ton.

Margot s'est tue. Soudain, elle est sortie de la pièce en courant et il l'a entendue vomir en bas, à la cuisine. C'est la grossesse, a-t-il pensé. Rien que de très normal. Ce n'est pas ma faute.

Lorsqu'elle est remontée dans la chambre, il était déjà couché, mais il a allumé sa lampe de chevet. Étendu sur le côté, lui tournant le dos, il l'a entendue se déshabiller, mettre sa chemise de nuit et se glisser précautionneusement dans le lit.

« Si tu veux, Jean-Jacques, je le ferai passer. Il est encore temps. Il y a un médecin à Nîmes… »

Sa proposition lui a causé tant de surprise et d'effroi qu'il lui a fallu un moment pour se ressaisir. Quelle idée absurde ! Croyait-elle donc pouvoir tout effacer en supprimant le petit être qui grandissait en elle ? Réparer un péché par un autre péché ?

« Surtout pas ! Qu'est-ce qui te prend ?

— Pardonne-moi, a-t-elle chuchoté. Je suis si désespérée que j'ai envisagé de me tuer. Mais ne t'inquiète pas, je ne le ferai pas. »

Soudain, la peur l'a pris. Cette situation déjà inextricable risquait-elle de provoquer un drame irréversible ? Il s'est retourné. Margot était d'une pâleur effrayante.

« Promets-moi que tu ne feras jamais une chose pareille, Margot, a-t-il dit d'une voix douce. Je veux que vous viviez, toi et cet enfant qui n'a aucune responsabilité dans cette histoire.

— Je te le promets, a-t-elle bredouillé. Je le jure !

— Ta promesse me suffit. Et maintenant, essayons de dormir.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? a-t-elle demandé avec crainte. Tu

vas le dire aux autres ? »

Il a réussi à se maîtriser. Margot était suffisamment punie comme cela. Le véritable coupable était son frère, qui avait profité de la détresse de sa femme pour le cocufier.

« Je ne sais pas, a-t-il répondu. Mais quelle que soit la décision que je prendrai, tu en seras la première informée. »

Elle n'a rien dit. Il a entendu sa respiration se calmer peu à peu, puis il a éteint la lumière.

« Je t'aime, Jean-Jacques, a-t-elle chuchoté dans l'obscurité. Je t'aimais déjà quand je n'étais encore qu'une enfant, et je t'aime plus que jamais. Je ferai tout pour réparer cette faute. »

Cet aveu n'a fait qu'aggraver ses remords. Elle l'aimait, et lui en aimait une autre. C'est là qu'était la racine du mal. S'il n'avait pas rencontré Hilde, Margot porterait à présent son enfant et serait heureuse.

« Ce qui est fait est fait, Margot, a-t-il répondu. On ne peut pas revenir en arrière. Dors, maintenant. »

Il a passé la journée suivante à tourner et retourner les choses dans tous les sens avant de prendre sa décision.

« Qui est au courant en dehors de toi, de Pierrot et de moi ? a-t-il demandé à Margot, le soir, au lit.

— Personne.

— Tu en es sûre ?

— Sûre et certaine. »

Il a pris une profonde inspiration. Cette décision l'engageait pour le restant de sa vie. Elle engageait l'enfant à naître et Margot. Surtout Margot, car il fallait qu'elle le soutienne.

« Alors écoute-moi bien, Margot. Il n'y a jamais eu de faux pas. L'enfant que tu portes est notre enfant. Nous l'élèverons ensemble et nous lui donnerons des frères et sœurs. »

Les yeux fermés, les paupières tremblantes, elle n'a pas répondu.

« Tu es d'accord ? a-t-il demandé.

— Oui… Je me plierai à toutes tes décisions. »

Sa soumission l'a agacé. Elle renforçait son sentiment de culpabilité. Il n'a pu s'empêcher de s'interroger sur la façon dont Hilde aurait réagi en pareille situation. Elle lui aurait probablement fait une scène terrible, aurait essayé de lui faire porter toute la faute. Sans succès. Mais une bonne dispute au cours de laquelle on peut exprimer sa colère lui aurait paru préférable à la douceur autodestructrice de Margot.

Mais Margot était sa femme. Il l'avait épousée et vivrait avec elle. Il fallait qu'il chasse une bonne fois pour toutes le souvenir de Hilde, qui n'avait pas à s'immiscer dans sa vie conjugale.

« Promets-moi que tu ne céderas plus jamais aux avances de

Pierrot. Il est très doué pour la flatterie…

— Je te le jure par tous les apôtres et par la Sainte Vierge…

— Promets-le-moi, c'est tout, je te fais confiance. »

Les jours suivants, il s'est efforcé de la tranquilliser, de lui faire comprendre qu'il lui a pardonné. Il se sentait en dessous de tout, lui qui l'avait également trompée et ne pourrait jamais l'avouer. Cela n'aurait fait que mettre en péril le timide rapprochement qui s'esquissait entre eux. Le jour, il se montrait aimable, voire affectueux, jouant à l'époux qui se réjouit d'être bientôt père. Le soir, ils discutaient de choses et d'autres, se demandaient où placer le berceau, s'ils feraient appel à la sage-femme ou s'il valait mieux que Margot accouche à la clinique, à Nîmes. Margot se dégelait peu à peu, parlait de l'époque où lui et Pierrot étaient à la guerre et où les parents et elle prenaient tout en charge. De sa peur qu'il ne rentre jamais. De la joie que lui avait procurée sa première lettre de Wiesbaden. A-t-il dû travailler dur, là-bas ? Il lui a parlé de l'hôtel, où il transportait les bagages et faisait le ménage. En revanche, il a gardé le silence sur le Café Engel et tout ce qui s'y rapporte.

Après quelques tentatives prudentes, il l'a de nouveau approchée, étonné de voir qu'il ne subsistait plus d'obstacles entre eux. Que la pensée de Hilde ne venait plus s'interposer entre sa femme et lui. Il a recommencé à remplir ses devoirs conjugaux, avec une passion attisée par la longue période d'abstinence qu'il a connue.

Il se sentait enfin satisfait. Il avait reconquis sa femme, ses parents étaient heureux de leur bonheur et Pierrot était Gros-Jean comme devant. Désormais, son frère était la cinquième roue du carrosse, et Jean-Jacques s'employait à lui faire comprendre qu'il n'avait plus sa place à la ferme. Qu'il tente sa chance ailleurs, qu'il apprenne un autre métier, qu'il se marie avec une riche propriétaire terrienne… Mais Pierrot était têtu et refusait de s'avouer vaincu.

Début septembre, époque où l'on surveille la maturation des grappes, la pluie arrive. Un vrai poison pour le raisin, car l'humidité favorise le pourrissement et l'apparition de parasites. Le ciel demeure invariablement lourd de gros nuages annonciateurs de précipitations.

Un jour, alors que Pierrot accompagne son père dans sa tournée quotidienne du vignoble, Jean-Jacques attelle la jument pour conduire sa mère faire des courses à Villeneuve. Margot, quant à elle, reste à la maison faire le ménage et préparer le repas avec Berthe.

Pendant que sa mère fait ses achats dans les trois commerces de la localité, Jean-Jacques, attablé au bistrot, boit un café en lisant le

journal. Les courses dureront un moment, car sa mère profite toujours de l'occasion pour bavarder avec les amis et parents et échanger avec eux les dernières nouvelles. L'attente pèse à Jean-Jacques, elle favorise la rumination et la réapparition de souvenirs qu'il préférerait oublier. Il se surprend à imaginer qu'en lieu et place de la brune Solange c'est sa Hilde qui se tient derrière le comptoir, dans sa coquette robe noire et son petit tablier blanc en dentelle qui souligne la finesse de sa taille. Agacé, il chasse ces pensées importunes et essaie de se concentrer sur l'éditorial. Le Japon vient enfin de capituler, le dernier allié des Allemands a été défait. Nul ne saurait lutter contre la puissance destructrice de la bombe atomique – Hiroshima et Nagasaki ont été rayés de la carte. On n'ose imaginer ce qui se serait produit si ce fou de Hitler avait disposé d'une arme semblable. À l'heure actuelle, la moitié de l'Europe et l'Amérique ne seraient sans doute plus qu'un désert.

Le journal rapporte également que, dans la zone d'occupation américaine, les Allemands reçoivent mille calories par jour et par personne. C'est peu… Il s'inquiète que Hilde et sa mère puissent souffrir de la faim, être emportées par une mauvaise grippe. Si elles n'ont pas été tuées au cours des derniers bombardements de la guerre… Comment se fait-il que cette idée ne lui ait jamais traversé l'esprit ? Il est tout à fait possible que Hilde soit morte. À cette idée, un douloureux élancement lui traverse la tempe gauche. Non, non ! Hilde est toujours en vie, elle est de celles qui survivent à tout. Il ne la reverra jamais, mais espère qu'elle va bien et que son père rentrera sain et sauf. Un entrefilet signale qu'au Havre les Américains ont commencé à remettre leurs prisonniers de guerre aux Français. Ce qui est une nouvelle encourageante : personne, en France, n'aura envie de s'occuper de les nourrir, on les renverra en Allemagne.

Tournant la tête vers la fenêtre mouillée de pluie, il s'aperçoit que le ciel s'est dégagé. La lumière aveuglante du soleil se reflète dans les flaques et fait scintiller de mille feux les gouttes sur la vitre. Sur le trottoir opposé, sa mère lui fait signe de la main : apparemment, elle veut rentrer tout de suite sans prendre le temps de boire un café au bistrot. C'est tout aussi bien. Il replie le journal, le repose sur la table, paie et remet sa cape de pluie encore humide sur ses épaules.

Après avoir placé les sacs de courses dans la charrette et déployé la bâche, il aide sa mère à monter et repart.

— Si le temps change, nous avons encore une chance de faire une bonne récolte, fait-il remarquer. J'ai comme l'impression que nous allons avoir du mistral.

Sa mère acquiesce. Ce vent violent très redouté qui souffle en Provence s'annonce généralement plusieurs jours à l'avance, occasionnant maux de tête et maladies aux personnes sensibles aux

aléas de la météo. Jean-Jacques, qui a hérité cette disposition de sa mère, est capable de prédire son apparition.

— Dans trois jours, dit la mère en resserrant son foulard.

Pour les viticulteurs, en tout cas, le mistral est une bénédiction : il chasse l'humidité et empêche le pourrissement des grappes.

— Si le père est d'accord, reprend Jean-Jacques, l'an prochain, on pourrait acheter une voiture. Ça économiserait du temps et simplifierait le travail.

La mère est contre. Elle n'aime pas ces engins qui sentent l'essence et n'apprendra assurément jamais à conduire. La jument fait bravement son travail depuis presque dix ans, elle le fera bien encore quelques années.

— Il y a une chose dont je voulais te parler, Jean-Jacques, dit-elle alors qu'ils approchent de la propriété. Ça ne te plaira sans doute pas, mais ma décision est prise.

Jean-Jacques est surpris. D'ordinaire, sa mère ne décide jamais rien seule.

— Je vais léguer le Médouille à ton frère.

Il met quelques secondes à comprendre la portée de ce qu'elle vient de lui dire. Le Médouille est un vignoble, pas très grand, mais le sol est bon et c'est de là qu'ils tirent leurs meilleurs vins. Le Médouille fait partie de leur héritage, la mère l'a apporté en dot et le père l'a laissée libre d'en disposer. Et voilà que Pierrot va devenir propriétaire de ce terrain.

— As-tu une raison de m'exclure de l'héritage, moi, ton fils aîné ? demande-t-il en se contenant avec peine.

— Oui.

Elle est assise à côté de lui, enveloppée dans sa cape de pluie, son foulard de couleur vive flottant au vent. Sa mère. Une petite femme aimable et attentionnée. En cet instant, pourtant, elle affiche une expression dure.

— Et quelle est cette raison ?

Jean-Jacques ne décèle aucun regret sur ses traits, pas même de la gêne. Elle est toute à sa détermination.

— Je souhaiterais que Pierrot reste avec nous. Je ne reconnais à personne le droit de le faire partir d'ici, et c'est pour ça que je veux lui léguer cette vigne de mon vivant.

Comme à son habitude, la jument a accéléré le pas à l'approche de la ferme, si bien qu'ils sont déjà au portail. Pas le temps de poursuivre la discussion. Qui plus est, Jean-Jacques sait par expérience combien il est difficile de faire changer sa mère d'avis. Contrarié, il dételle la jument tandis que Pierrot et Margot accourent pour décharger le véhicule.

Se fait-il des idées ou son petit frère vient-il de lui lancer un regard

de triomphe ? Si tel est le cas, Pierrot a effectivement de quoi se réjouir. Durant le déjeuner – soupe et vin coupé d'eau –, Jean-Jacques sent croître sa colère contre son cadet, qui a si habilement manœuvré leur mère. Il ne lui a sans doute pas été difficile de la convaincre, elle qui a toujours été de son côté. Pierrot restera donc à la ferme – une épine dans le flanc de son frère car, une fois propriétaire de ce bout de terrain, il aura son mot à dire dans toutes les décisions qui concernent l'exploitation familiale.

Un joli coup ! Jean-Jacques se propose d'en discuter tranquillement avec son père, dans l'espoir que celui-ci puisse faire quelque chose. Une ferme ne peut pas être dirigée par deux frères qui ne s'entendent pas, cela relève de l'évidence. S'il doit en être ainsi, l'avenir de la propriété s'annonce bien sombre.

Après le déjeuner, le père se rend au pâturage avec Jérôme afin d'examiner le jeune cheval noir, qu'il a vu boiter. Jean-Jacques, tenté de l'accompagner, se résout à patienter. La migraine est là, il a les mains glacées, les yeux larmoyants. Maudit mistral ! Si seulement il voulait bien se décider à souffler ! Cela irait tout de suite mieux.

— Monte donc te reposer, Jean-Jacques, lui glisse Margot. Tu as mal à la tête, n'est-ce pas ?

Mais il est trop furieux pour se coucher. Il enfile une veste et sort. Marcher lui fera du bien. Sentir le souffle tiède du vent sur sa peau. Lorsque le mistral sera là, refroidissant l'air, il fera claquer les volets et s'envoler tout ce qui n'est pas bien attaché. Sans s'en rendre compte, il prend la direction du Médouille. On y cultive un grenache qui, les bonnes années, donne un excellent vin blanc. Avant la guerre, Jean-Jacques s'est attaché à affiner ce cru en y ajoutant du bourboulenc, pour un résultat qui lui a paru très satisfaisant. Il a des projets concernant cette jolie petite vigne et ce serait vraiment dommage que son frère vienne lui mettre des bâtons dans les roues.

À présent que le soleil brille, l'humidité s'élève des ceps telle une brume légère. Jean-Jacques s'arrête pour jouir de ce spectacle, respire profondément afin de chasser la migraine.

— Tu fais tes adieux ? lance soudain derrière lui la voix railleuse de son frère.

Il se retourne en sursaut. Pierrot a dû le suivre à son insu.

— Parce que je devrais ?

— Oui. Bientôt, cette vigne sera à moi.

Jean-Jacques laisse échapper un soupir de mépris. Le sourire sarcastique de Pierrot accroît sa colère et l'entraîne à dire des choses qu'il ferait mieux de garder pour lui.

— Tu as toujours été le chouchou de la mère ! Mais tu peux toujours courir, Pierrot…

Les poings serrés, il fait face à son frère, lui aussi prêt à en

découdre. Ils s'observent, comme du temps où ils étaient gamins, chacun attendant que l'autre commette une erreur pour frapper.

— N'espère pas te débarrasser de moi, frangin, lâche Pierrot. Je te poursuivrai jusque dans tes rêves. Jusque dans votre lit à Margot et à toi. Jusque dans tes pensées adultères…

La coupe est pleine. La journée avait déjà mal commencé… Emporté par la colère, Jean-Jacques frappe le premier. Pierrot esquive et riposte, assénant à son aîné un violent coup de poing sur le menton, qui le fait se mordre la langue. Jean-Jacques recule en titubant, essuie de sa manche le sang au goût métallique qui coule de sa bouche.

— On t'a donné Margot parce que tu es l'héritier, siffle Pierrot. C'est la seule raison. Tout le monde se fichait bien que je l'aime. Mais, un jour, elle sera à moi, tu ne la mérites pas !

Trop occupé par sa langue douloureuse qui continue à saigner, Jean-Jacques met un moment à réaliser ce que Pierrot vient de dire. Ainsi, il est amoureux de Margot ? Qu'est-ce que c'est que ça, encore ?

— J'espérais que tu ne reviendrais pas de la guerre, poursuit son frère. Ça aurait simplifié les choses. Mais maintenant que tu es là, tu vas devoir compter avec moi. Je reste ici, Jean-Jacques. Je suis ton mauvais génie, le Horla[1], ton ombre, je te poursuivrai aussi longtemps que…

Distrait par sa tirade vengeresse, il a baissé sa garde. Jean-Jacques se rue sur lui, le jette à terre, et tous deux roulent entre les vignes. Le souffle court, ils se bourrent de coups, l'insulte à la bouche, jusqu'à ce que l'aîné finisse par avoir le dessus.

— Renonce ! exige Jean-Jacques, assis à califourchon sur la poitrine de son frère en lui immobilisant les mains.

— Va au diable !

— Renonce, je te dis !

— Jamais !

Quelques gifles, et Pierrot est contraint de s'avouer vaincu.

— Lève-toi et fiche le camp ! lance Jean-Jacques en le libérant.

Courbé en avant, Pierrot tousse, sort son mouchoir pour essuyer le sang qui coule de sa lèvre fendue. Jean-Jacques, dont la langue a enflé, se détourne, époussette son pantalon et sa veste et s'éloigne en silence, sa manche pressée sur sa bouche.

Le coup sur l'occiput le prend par surprise. Il a l'impression d'avoir sous les yeux une glace qui se brise en mille morceaux, puis il sombre dans une bienfaisante inconscience.

1. Être invisible et mystérieux, le Horla prend possession de l'existence du narrateur dans *Le Horla*, une nouvelle de Maupassant.

HILDE

Wiesbaden, septembre 1945

— Hilde ? Est-ce que ça va ?

Debout en chemise de nuit à la porte de la chambre, sa mère la regarde avec inquiétude. Hilde s'est redressée dans son lit, respirant avec peine.

— Oui… Ne t'inquiète pas, maman.

— Tu as poussé un tel cri que j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose.

— Non, tout va bien. C'était juste un mauvais rêve.

— Bon, tant mieux.

Et elle descend au café remplir un seau d'eau pour la toilette. Il est 6 heures, temps de se lever.

Hilde se laisse retomber sur l'oreiller. L'horrible image n'a pas disparu : elle revoit une rangée de soldats, les fusils braqués sur un homme qui a les yeux bandés et les mains liées dans le dos. Elle reconnaît les boucles brunes, la belle bouche, sait que c'est son bien-aimé qui, dans quelques secondes, tombera sous les balles. Son bien-aimé qui s'est dédit, le traître. Et, bien qu'elle n'éprouve plus que de la haine à son égard, dans son rêve elle se précipitait vers lui en criant afin de lui faire un bouclier de son corps…

— Quelle idiotie, marmonne-t-elle en essuyant rageusement ses larmes.

Comment a-t-elle pu se mettre dans un état pareil en rêve ? Elle croyait pourtant l'avoir oublié. Il ne mérite guère mieux, cet infâme

parjure ! Oublié, rayé de sa mémoire ! Terminé ! Point final.

C'est sans doute parce que tout semble se liguer contre elle en ce moment. Il y a eu du tirage avec la Künzel, Addi ne cesse de ronchonner, Julia ne quitte plus guère son appartement. Et pour couronner le tout, voilà qu'une parfaite inconnue a fait irruption dans la famille !

Sa cousine Luisa ! En voilà une bien bonne ! Sa route l'a menée jusqu'au café, elle a jeté un coup d'œil par la fenêtre, les a vus tous en train de dîner, s'est dit que ce serait une bonne petite planque pour l'hiver. Elle a fait la conquête de son père en deux coups de cuillère à pot, ce qui n'a rien d'un exploit vu sa naïveté. Sa nièce, la fille de sa sœur Annemarie ! Originaire de Rauschen, une station balnéaire située au bord de la Baltique. Tout ému, il l'a prise dans ses bras et l'a invitée à se joindre à eux. On lui a servi le reste de la soupe avec du pain, puis des biscuits et un café. Elle s'est bien rempli la panse. Et elle a parlé de ses grands-parents, qui tenaient un café à Rauschen. Il faut reconnaître qu'elle savait un tas de choses sur la famille. Hilde n'en est pas moins convaincue que cette fille n'est pas ce qu'elle prétend.

Et cette allure ! Ces fringues, que les Américains lui auraient soi-disant données, ce sac à dos puant ! Et cela devait bien faire plusieurs semaines qu'elle ne s'était pas lavé les cheveux. Personne n'a trouvé ça suspect, pas même la Künzel, qui ne s'en laisse pourtant pas conter. Non, ils ont écouté avec compassion le récit de ses épreuves et, quand elle a raconté que sa mère avait été tuée lors d'une attaque aérienne, ils ont tous été émus aux larmes. Le coup a été très dur pour son pauvre père, qui avait sans doute espéré revoir un jour sa sœur, Annemarie.

Hilde, elle, ne croit pas à cette histoire. Cette fille a tout inventé. Et quoi de plus commode que de se débarrasser de sa mère ? Celle-ci n'est plus là pour témoigner. Cette Luisa a-t-elle montré ses papiers pour prouver ses dires ? Non. Elle a prétendu les avoir perdus au cours de sa fuite. Ce n'est pas plus compliqué que ça, songe Hilde, demain, je vais bazarder mon passeport et dire que je suis la nièce de feu l'empereur Guillaume. Ou l'arrière-petite-fille de Rockefeller.

Quoi qu'il en soit, sa prétendue cousine s'est présentée sous le nom de Luisa von Tiplitz. Sa mère, en effet, aurait fait la connaissance d'un certain baron von Tiplitz et l'aurait épousé. Et ainsi, sa noble cousine Luisa aurait grandi dans un domaine situé près de Dantzig. Et, bien sûr, ils avaient dû fuir quand les Russes étaient arrivés.

« Ma petite sœur…, ne cessait de répéter son père, les larmes aux yeux. Mariechen… Dire qu'elle a fait un si beau mariage ! Tiplitz, c'est la vieille noblesse prussienne, non ? »

Le baron était mort, lui aussi – cette petite rusée ne reculait décidément devant rien. Le pauvre souffrait du cœur et son décès

avait laissé sa femme et son enfant prématurément seules. La vie vous joue de ces tours, parfois…

Cette fille a quelque chose qui attire la sympathie. Tout le monde l'aime, la plaint, veut l'aider, essaie de l'encourager. Son père, le premier. Mais également Julia qui, bouleversée par les terribles épreuves endurées par la pauvre Luisa, a offert de lui confectionner des vêtements. Et de lui donner des chaussures – elle en a plusieurs paires, quelle chance que Luisa et elle fassent la même pointure ! Dans un premier temps, Addi a fait preuve d'une certaine réserve, mais il s'est vite laissé prendre à son numéro.

« Cette pauvre petite, a-t-il dit lorsque Else est montée avec Luisa. C'est une honte qu'elle doive loger chez les Storbeck. Si cette vieille fripouille fait mine de vouloir la tripoter, je me ferai un plaisir de lui claquer le beignet !

— Mais non ! a répliqué Julia. Il a beaucoup changé depuis sa libération, à ce que m'a dit Marianne. »

Addi n'a rien répondu. La mine sombre, il a fixé son assiette vide en pianotant sur la nappe.

« Et puis il va bientôt avoir un nouvel emploi…

— Storbeck ? a maugréé Addi en fronçant les sourcils. On lui propose un nouveau travail ? »

Julia a acquiescé sans oser en dire plus tant il paraissait furieux.

« Je parie qu'on lui a réattribué son ancien poste à la mairie !

— Non. Il sera contrôleur de tram. Mais ce n'est pas encore tout à fait arrêté, m'a dit Marianne. »

Addi a secoué la tête, s'est levé et dirigé vers la porte.

« Il y en a qui ne tirent jamais la leçon de leurs erreurs », a-t-il lâché à l'intention de Julia avant de remonter chez lui.

« Ils sont comme chien et chat, ces deux-là, a commenté la Künzel sans se soucier de la présence de Julia. Pourtant, les choses semblaient aller au mieux pour eux, ces derniers temps. Ah, l'amour est un oiseau rebelle… »

Ces derniers mots, elle les a prononcés avec un regard appuyé en direction de Hilde, qui a rapidement détourné la tête, peu désireuse de s'engager dans une dispute. Pourtant, elle n'a rien fait de ce que lui a reproché Sofia. Elle s'est s'est juste penchée en époussetant la rampe d'escalier… Qu'est-ce qu'elle y peut si l'Américain a posé sur elle son beau regard bleu ? Personne ne l'y a forcé…

« Vous avez la même taille, Luisa et toi, a dit son père, ignorant ce qui s'était passé entre elle et Sofia. Tu devrais pouvoir lui trouver quelques jolis vêtements. »

Il ne manquait plus que cela ! Elle qui a une garde-robe plus que réduite ! Et surtout rien d'élégant à se mettre pour le cas où elle sortirait en ville avec Gisela. Ce qui est peu probable, car on a trop

besoin d'elle au café. Mais c'est une éventualité qu'on ne peut exclure. À l'heure actuelle, elle possède deux robes d'été, trop légères pour la saison. Il lui faudrait enfiler une veste en laine par-dessus, ce qui lui donnerait trente ans de plus.

« C'est à voir…, a-t-elle marmonné. Une veste en laine, peut-être… »

Au cours des semaines qui suivent, sa nouvelle cousine travaille à se ménager les bonnes grâces de tout le monde. La Künzel, ravie de ses talents de coiffeuse, la remercie en lui offrant des bas de soie qu'elle a eus des Américains.

« Elle est très habile, cette petite, a-t-elle déclaré. Elle me coiffe exactement comme je le souhaite. C'est une chance qu'elle soit là ! »

Quelle lèche-bottes, cette Luisa ! Et Sofia n'a pas remarqué que ses deux élèves ouvraient des yeux comme des soucoupes à sa vue. Il ne lui serait jamais venu à l'idée que la pauvre petite Luisa puisse les séduire.

Décidément, le monde est injuste. Luisa s'entend bien avec les Storbeck, elle discute avec Addi au café. Et Julia lui a fait un ravissant petit tailleur pour l'automne. Sa mère, d'abord sceptique, a vite été conquise à son tour. Apparemment, Luisa est bonne pâtissière, ce qui semblerait confirmer ses dires à propos du café de ses grands-parents à Rauschen. Quoi qu'il en soit, désormais elle seconde Else et a même réussi à faire une sorte de génoise avec de la farine de maïs et des œufs en poudre.

Hilde en pleurerait. Elle se sent de plus en plus marginalisée et s'acharne à défendre son dernier bastion : le service des clients. Pas question de se laisser déposséder de son ultime territoire. Si on le lui dispute, elle n'hésitera pas à claquer la porte du Café Engel !

C'est alors qu'il se produit un retournement de situation. Et ce, grâce à Gisela, qui est décidément sa meilleure amie, même si elles ne sont pas toujours d'accord. On est lundi après-midi, le temps est couvert. Heinz est seul dans la salle du café, en train de lire à sa place habituelle, devant la fenêtre. Hilde, quant à elle, nettoie le comptoir des pâtisseries quand la porte tambour se met en mouvement et livre passage à… Josh Peters. Stupéfaite, elle manque laisser échapper son chiffon.

— Bonjour, lance-t-il en ôtant son calot. Quel sale temps, n'est-ce pas ? Il semblerait que l'automne soit précoce, cette année.

Hilde s'est ressaisie et lui sourit.

— Que puis-je vous servir, lieutenant Peters ?

— Un café et une part de votre délicieux quatre-quarts, s'il vous plaît.

— Je vous apporte ça tout de suite…

Tout en coupant le gâteau, elle observe la mine renfrognée de son père. Il ne supporte pas les Américains, même s'ils sont arrivés en libérateurs et que, désormais, on s'entend plutôt bien avec eux. Il est de la vieille école : il déteste leur musique, trouve le chewing-gum dégoûtant et ne comprend pas l'enthousiasme des enfants et des jeunes gens pour ce pays « inculte ». Hilde apporte sa commande à Peters.

— Bon appétit !

— Merci ! répond-il en la gratifiant d'un regard plus qu'aimable.

Il peut être très sympathique quand il veut bien s'en donner la peine, se dit Hilde. Il prend une gorgée de café, sans encore toucher à son gâteau.

— J'ai appris que votre père était rentré de captivité, poursuit-il. J'en suis très heureux pour vous.

— Merci ! Puis-je vous le présenter ? C'est lui qui est assis à la fenêtre. Papa ? Voici le lieutenant Peters, un neveu d'Eddi Graff…

L'expression maussade de Heinz s'éclaire instantanément.

— Un neveu de notre grand acteur Eduard Graff ? s'assure-t-il en se redressant pour considérer Peters avec plus d'attention. Est-ce possible ?

— Le monde est petit, monsieur Koch. Eduard Graff est arrivé au milieu des années 1930 chez mes parents, à Manhattan.

En effet, il a quitté l'Allemagne en 1935.

— Vous n'imaginez pas à quel point nous l'admirions, répond Heinz. C'était un très grand artiste. Il jouait toujours à guichets fermés et c'était la star du Festival de mai. J'avais une photo dédicacée de lui, malheureusement elle a disparu…

— Oh… C'est moi qui l'ai prise, monsieur Koch. C'est le seul témoignage que nous ayons de sa grande époque en Allemagne. Mais je vous la restituerai…

— Non, gardez-la, jeune homme. C'est votre oncle. Je pourrais vous parler de lui pendant des heures. Ma femme et moi n'avons jamais manqué ses représentations.

— J'en serais ravi !

Et voilà ! Les efforts de Hilde ont payé. D'un ample geste de la main, son père invite Peters à le rejoindre à sa table.

— Maintenant que j'ai une jambe de bois, lieutenant, je ne suis plus aussi fringant qu'autrefois. Hilde, sois gentille, apporte donc son assiette. Et pour moi, ce sera un autre café.

— Vous ne voulez pas vous asseoir avec nous, mademoiselle Koch ?

— Impossible, lieutenant, je suis en service, réplique-t-elle plaisamment en se mettant au garde-à-vous. Mon père est très strict là-

dessus.

Elle les laisse à leur conversation et termine d'astiquer la vitrine du comptoir à gâteaux. Puis on lui demande d'aller chercher telle ou telle photo exposée au mur. Au bout d'un moment, Addi, arborant toujours sa mine de tragédien, et Luisa font leur apparition. Hilde regrette que les nécessités du service l'empêchent de se joindre à eux. D'autant plus que Peters considère Luisa avec attention et lui adresse quelques mots auxquels elle répond aimablement, avec ce sourire timide que tout le monde trouve si charmant.

La voilà qui fait sa « pauvre petite fille », se dit Hilde, dépitée. Elle maîtrise bien son rôle, maintenant. Mais tu ne perds rien pour attendre, chérie. Si tu crois pouvoir me chiper Peters, tu te fourres le doigt dans l'œil.

À cet instant, Else rentre des courses. Ses efforts pour se procurer quelques produits à l'épicerie fine Gold sans tickets de rationnement ont visiblement rencontré peu de succès. Eh oui, chers parents, se dit Hilde, il faudra bien en passer par le marché noir si vous ne voulez pas fermer boutique.

— Mais c'est…, s'exclame Else.

— Le lieutenant Peters, oui !

— Quel plaisir ! Range donc les courses dans le placard, Hilde.

Hilde a compris ce que sa mère avait en tête. Elle salue Peters et s'assoit à leur table. Se met à raconter que le lieutenant les a préservés de la réquisition – Addi le confirme. Sans lui, l'immeuble serait à présent habité par des officiers américains dont certains auraient fait venir leur famille. Else met tout en œuvre pour guérir son époux de sa haine à l'égard des Américains, qui porte préjudice au café. C'est bien, songe Hilde, tout se passe à merveille. Reste à espérer que ma noble cousine ne mette pas son grain de sel.

Comme si elle avait senti la contrariété de Hilde, Luisa s'éclipse et monte retrouver Julia.

Bon débarras ! se dit Hilde.

À cet instant, Gisela fait son apparition avec son fidèle Sammy, suivie du chien. Celui-ci profite régulièrement de l'arrivée de clients pour se faufiler à l'intérieur. Hilde les salue avec chaleur, heureuse de les voir. Le refus de son père d'accueillir la petite fête de mariage au Café Engel lui donne mauvaise conscience. Mais Gisela ne paraît pas leur en tenir rigueur.

— Prépare-toi, on a un petit service à vous demander… lui glisse-t-elle à l'oreille.

— De quoi s'agit…

— Chut !

On rapproche une table, Else ayant prié les nouveaux venus de se joindre au groupe. Absorbé par sa discussion avec Peters, Heinz n'a

rien remarqué. Le jeune Américain lui a appris qu'Eddi Graff n'était jamais remonté sur scène et qu'il était mort peu avant la fin de la guerre dans un accident de voiture. Une nouvelle qui le bouleverse profondément.

— Viens donc t'asseoir avec nous, Hilde ! lance Else. Je vais préparer de la tisane et quelques canapés. Nous sommes entre nous, n'est-ce pas ?

De fait, l'ambiance s'est détendue. Gisela sert les canapés, Addi apporte la grande théière et Josh Peters aide Hilde à rassembler les tasses et le sucre.

— Est-ce que vous m'en voulez toujours, mademoiselle Hilde ? s'enquiert-il à voix basse, profitant d'un instant où ils sont seuls à la cuisine.

Il fait évidemment allusion à la fameuse soirée manquée au bar de la rue de la Pierre. Et, Café Engel ou pas, Hilde n'a pas l'intention de faire comme si tout cela était de l'histoire ancienne.

— J'avoue que votre comportement m'a fâchée, oui. Vous vous êtes montré irrespectueux et m'avez traitée comme une gamine.

— C'est juste, reconnaît-il, contrit. Je craignais que vous n'ayez des problèmes.

Hilde jette un coup d'œil dans la salle. Sa mère a pris place à côté de Heinz.

— Regrettez-vous au moins votre attitude ? demande-t-elle.

— Disons que j'aurais dû me montrer plus poli. Plus avenant, si vous voulez. Mais, contrairement à mon célèbre oncle, je ne suis pas de ceux qui ont les femmes à leurs pieds. Je suis très direct et on me trouve souvent cassant.

Cet aveu inattendu la touche. C'est vrai, il est tout sauf avenant. Il ne sait même pas sourire. Mais peut-être est-ce justement pour cela qu'il lui plaît. Hilde a eu son content des charmeurs qui n'ont que le mensonge à la bouche.

Elle ajoute le sucrier sur le plateau de tasses et de soucoupes que tient Peters, puis lève les yeux vers lui. Le regard du jeune Américain est interrogateur et un peu triste.

— Vous savez, répond-elle avec un petit sourire, les hommes qui ont toutes les femmes à leurs pieds ne m'intéressent pas. Je préfère la sincérité. Et alors je me fiche qu'on soit cassant ou pas.

Les yeux de Peters s'éclairent d'une lueur de joie.

— J'en suis très heureux, dit-il.

Lorsqu'ils retournent dans la salle, Hilde surprend un regard triomphant de Gisela. Tu vois, semble-t-il dire, j'ai tenu parole. Je l'ai ramené chez vous. Maintenant, c'est à toi de jouer.

L'ambiance est à la gaieté. Gisela et Peters s'efforcent de traduire les propos échangés à Sammy, qui comprend déjà quelques mots

allemands. Plus tard, ils sont rejoints par la Künzel, qui les divertit avec quelques anecdotes de l'époque où elle chantait à l'opéra. Et Addi raconte la fois où Eddi Graff avait eu un trou de mémoire en plein milieu d'une scène. Il s'était alors baissé devant la cage du souffleur en faisant semblant de renouer son lacet. La lumière baisse déjà quand Peters prend congé. Heinz se lève pour lui donner une poignée de main amicale.

— J'ai été ravi de faire votre connaissance, lieutenant. J'espère que nous aurons bientôt l'occasion de nous revoir.

Peters promet de revenir, remet son calot, puis s'immobilise.

— Dites-moi, monsieur Koch, accepteriez-vous que j'enlève votre fille le temps d'un après-midi ? Mon ami Sammy Hill et sa fiancée veulent faire une excursion dans le Taunus et ils m'ont proposé de les accompagner. J'ai pensé que ce serait une bonne idée d'inviter mademoiselle votre fille…

Éberluée, Hilde comprend à présent ce que Gisela voulait dire. Mais ça ne marchera jamais ! Tout un après-midi ! Deux couples en promenade dans la romantique région du Taunus ! Son père ne voudra jamais…

— Eh bien…, fait Heinz, perplexe. Pourquoi pas, après tout ? Mais à condition qu'elle soit de retour au plus tard à 7 heures du soir.

Hilde s'éclaircit la gorge.

— M'a-t-on demandé mon avis ? lance-t-elle, mi-amusée, mi-froissée.

— Excusez-moi, répond Peters avec un sérieux imperturbable. Je voulais commencer par m'assurer que c'était possible avant de vous en faire la demande. J'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur.

Si nous étions seuls, je te dirais ma manière de penser, songe-t-elle. Il est vraiment incorrigible.

— Ne me dis pas que tu refuses ! s'écrie Gisela. On était si contents à l'idée que tu viennes !

— Bien sûr que non ! Je suis ravie. C'est quand ?

— Jeudi. Et habille-toi chaudement. Mets de bonnes chaussures et équipe-toi pour la pluie. On a prévu de faire un peu de marche.

Oh là là, se dit Hilde. De la marche. Dans des prairies boueuses et des forêts humides. Ce sera très romantique… Mais, au moins, pas besoin d'un joli petit tailleur d'automne…

LUISA

Wiesbaden, septembre-octobre 1945

Elle a trouvé un foyer. Un vrai paradis. Jamais elle n'aurait pensé pouvoir connaître à nouveau autant d'affection et de sécurité. Depuis qu'elle a dû quitter le domaine de Tiplitz, à quatorze ans, elle n'a pu compter que sur elle, obligée qui plus est de prendre sa mère en charge. À présent, elle réalise les efforts que cela lui a coûtés.

Elle a trouvé un deuxième père. Son oncle, Heinrich, a d'emblée gagné son cœur : c'est une crème d'homme, il est chaleureux, compatissant. Lorsqu'elle parle avec lui, elle se sent comprise. Il a les mêmes yeux que sa mère. C'est ce qui l'a frappée en premier : il a ses yeux bleu-vert et ses sourcils sombres et arqués, juste un peu plus épais. S'il lui arrive de se mettre en colère, de hausser le ton et de frapper du poing sur la table, cela ne dure jamais longtemps. Et on a toujours l'impression qu'ensuite il regrette de s'être laissé emporter.

Elle a un peu menti, ce qui est grave, mais c'est pour sa mère qu'elle l'a fait. Sa famille de Wiesbaden n'a pas à savoir qu'Annemarie Koch entretenait une liaison avec un jeune noble hors des liens du mariage et qu'elle a donné naissance à une fille illégitime. Qu'elle a été pendant plus de quinze ans la maîtresse du propriétaire du domaine de Tiplitz et qu'elle en a été chassée à sa mort. Non, Luisa veut qu'on pense à sa défunte mère avec amour et respect, non comme à une fille perdue. Elle détruira les papiers d'identité qu'elle a réussi à

préserver au cours de sa fuite en les brûlant dans le poêle.

Elle loge au deuxième étage, dans une pièce aménagée en salle à manger, qui donne d'un côté dans la cuisine, de l'autre dans le salon. Luisa dort sur un canapé et garde ses quelques affaires dans une commode où l'on rangeait sans doute autrefois la vaisselle. À présent, ce meuble est vide.

« C'est incroyable, a marmonné la tante Else en lui montrant sa chambre. Ces canailles ont volé tout ce qu'il y avait pour le bazarder au marché noir ! »

Effrayée, Luisa a voulu savoir de qui elle parlait, mais Else a secoué la tête en se bornant à lui conseiller de veiller sur ses effets personnels.

C'était le soir de son arrivée inopinée au Café Engel. Elle s'adressait encore à elle en l'appelant « madame Koch ». Quelques jours plus tard, avec sa brusquerie coutumière, celle-ci lui a intimé l'ordre de la tutoyer.

« Tu vas arrêter de m'appeler "madame Koch" à la fin ? Je suis ta tante Else, d'accord ?

— Merci…, a-t-elle bredouillé. Et moi, Luisa.

— Je sais… Il se pourrait que dans le feu de l'action je t'appelle "Luischen". J'espère que ça ne te dérange pas.

— Non, pas du tout… »

Bien sûr qu'elle n'y voit aucun inconvénient. Si ce n'est que cela lui fait toujours venir les larmes aux yeux parce que sa mère était la seule à l'appeler « Luischen ». Pour son père, elle était « Luisa ».

La tante Else a un esprit pratique, Luisa l'a vite compris. C'est la raison pour laquelle elle n'a pas hésité à se confier à elle.

« Existe-t-il des clés pour les portes de ma chambre, tante Else ?

— Elle a fouiné dans tes affaires ? C'est une vraie garce, la Marianne, sous ses airs de sainte-nitouche. Oui, les clés doivent être quelque part. Je chercherai. Passe-moi le moule. Tu l'as graissé ? Parfait… »

Luisa est prudente, il n'est pas question d'accuser qui que ce soit sans preuves. Mais les quelques vêtements et le linge qu'elle a rangés dans la commode ont manifestement été sortis, puis remis en place. Pas dans le même ordre, ce qui a éveillé ses soupçons. Ce ne peut être que l'œuvre de Marianne Storbeck. Cette femme lui a d'emblée déplu, mais Luisa n'en a rien laissé paraître. Et son mari est au moins aussi désagréable, d'une autre façon. Trois fois, déjà, il est entré chez elle sans frapper, le soir bien sûr, quand elle était déjà couchée. Et, depuis qu'il a fait irruption dans la salle de bains alors qu'elle faisait sa toilette, elle n'oublie plus de verrouiller la porte.

Les Storbeck constituent la seule ombre au tableau. Luisa est décidée à s'accommoder le mieux possible de leur voisinage. Surtout,

ne pas oublier de détruire les passeports. Qui sait ce que ferait Marianne si elle tombait dessus ?

Son moment préféré, c'est le soir, lorsqu'on dîne tous ensemble au café – sans les Storbeck, heureusement. À Wiesbaden comme ailleurs, se nourrir est difficile en dépit des cartes de ravitaillement. Il est effectivement plus sage de mettre en commun ce qu'on a. Else fait la cuisine pour tous. En général, elle prépare une soupe épaisse au riz ou à l'orge, en y ajoutant à l'occasion des carottes ou des oignons, du maïs ou des petits pois en boîte. Parfois aussi de la viande, lard ou *corned-beef* fourni par Sofia Künzel.

Quand sa tante sert les convives, Luisa tourne toujours le regard vers la fenêtre. Elle se remémore le soir de son arrivée, lorsqu'elle a observé de l'extérieur ces gens attablés en train de rire, de bavarder et de manger. Cela lui a inspiré l'ardent désir de faire partie de ce cercle si joyeux. Et voilà que ce souhait est devenu réalité ! Pourtant, tout au fond d'elle niche la peur que ce bonheur soit éphémère. Qu'une maladresse de sa part lui ferme la porte du paradis.

La seule personne qui éveille en elle une crainte réelle, c'est sa cousine, Hilde. Celle-ci lui a tout de suite signifié qu'elle n'entendait pas faire ami-ami avec elle. Son regard est froid, condescendant, et la tient à distance. Je ne te fais pas confiance, dit-il, tu n'as pas ta place ici. Tu es une étrangère dans cette famille, je ne veux pas de toi. Luisa ignore la raison de cette hostilité, mais a compris qu'elle devait se montrer très prudente pour ne pas alimenter l'animosité instinctive de sa cousine.

Pourtant, elle l'apprécie et l'admire pour son sens des réalités et sa franchise. Hilde se met facilement en colère, mais elle sait aussi être drôle et a le sens de la repartie. Son rire est communicatif. Quoi qu'elle fasse, elle dégage une énergie incroyable. Et surtout, elle est douée pour le flirt, n'a peur de rien ni de personne, se montre moqueuse et provocante. Et, ô miracle, son impertinence plaît au sexe fort. Ces messieurs trouvent Hilde « charmante », « excitante », « formidable ». Et si la guerre n'avait pas fait tant de victimes parmi les jeunes gens, elle aurait assurément une cour d'admirateurs.

Luisa l'observe souvent à son insu. Son comportement l'intrigue, sa perpétuelle agitation, notamment. Cette habitude qu'elle a de courir à droite et à gauche, comme si elle était toujours à la recherche de quelque chose. Elle a constamment à faire dans l'escalier, la cuisine, les deux salles. Elle descend à la cave jeter un coup d'œil sur les réserves ou se met à nettoyer le comptoir des gâteaux, qui n'en a guère besoin. Est-ce une manière de se donner de l'importance ? Afin qu'on sache à quel point elle est indispensable ? Peut-être. Quoi qu'il en soit, mieux vaut ne pas se trouver sur son chemin. Elle peut se montrer très désagréable.

« Ôte donc tes doigts de la vitrine ! lui a-t-elle ordonné dernièrement. Regarde-moi ça : partout des taches de graisse !

— Je suis désolée…

— “Je suis désolée… Je suis désolée”… Mme la baronne ferait mieux de réfléchir un peu. Nous ne sommes pas sur la terre de ses nobles ancêtres, ici !

— Hilde ! l’a réprimandée l’oncle Heinz. Du calme. Luisa s’est excusée. »

Aïe, son intervention a fortement déplu à Hilde. Et soudain, Luisa a compris : sa cousine est jalouse. Elle déteste que son père la soutienne, qu’il lui témoigne son affection. Cette affection à laquelle Luisa accorde tant de prix…

« Tu es le bureau des pleurs, hein ? lui a-t-elle lancé un peu plus tôt ce jour-là dans l’escalier.

— Comment ça ?

— Quoi ? Tu ne sais pas ce que c’est ? a-t-elle répliqué en levant les yeux au ciel. Le bureau des pleurs, c’est l’endroit où on vient se plaindre.

— Si tu le dis… »

Elle a voulu s’en aller, mais Hilde s’est mise en travers de son chemin.

« Tu viens de chez Julia, hein ? Elle t’a raconté ses problèmes ? Et maintenant, tu descends à la cuisine, où maman gémira qu’il n’y a plus de farine. Après quoi tu écouteras Addi te faire part de ses soucis sentimentaux. Et s’il reste un peu de temps, tu feras un tour avec papa avenue Guillaume et il en profitera pour se plaindre de sa prothèse. Tu vois ? Tu es le bureau des pleurs. Ou la poubelle, comme on veut. »

Soudain, Luisa en a eu assez. Pourquoi devrait-elle se laisser insulter par cette fille qui passe son temps à faire l’importante sans se soucier de qui que ce soit ?

« Dans ce cas, ma porte t’est ouverte, a-t-elle rétorqué. Je t’écouterai patiemment et en prime tu auras droit à de bons conseils ! »

Éberluée, Hilde a fait semblant d’en rire, puis elle s’est mise en colère.

« Tu peux courir ! Je vois clair dans ton jeu, sache-le. Et je finirai bien par te démasquer. »

Sa réponse a inquiété Luisa. Hilde serait-elle tombée sur ses papiers d’identité ? Serait-ce elle qui a fouillé dans ses affaires ? Mais comment serait-elle entrée ? Avec une deuxième clé, bien sûr ! Les propriétaires qui louent un appartement ont tous une deuxième clé en cas de problème. Valait-il mieux prendre Hilde à part et lui révéler la vérité ? Elle pourrait alors lui expliquer pourquoi elle a menti, lui assurer qu’elle n’a jamais voulu se faire passer pour une demoiselle de

la haute, qu'elle avait simplement à cœur de préserver la réputation de sa mère. Mais, compte tenu de l'animosité de Hilde, elle a jugé préférable de ne rien précipiter.

Quelque temps plus tard, la mauvaise humeur de Hilde semble s'être envolée. Elle accueille Luisa d'un aimable « Bonjour » et va jusqu'à lui faire compliment du quatre-quarts qu'elle a fait la veille. Est-ce de l'ironie cachée ? Apparemment pas. Hilde continue à vaquer à ses occupations sans plus s'occuper d'elle, ôte les nappes et passe un chiffon humide sur les tables.

— Fin novembre, nous aurons de nouvelles nappes, papa ! lance-t-elle joyeusement. Rouge vif, parfait pour la période de Noël ! Et je décorerai les tables avec des rameaux de sapin que j'irai piquer dans le parc.

L'oncle Heinz a déjà pris place à la fenêtre. Sur la table, devant lui, plusieurs prospectus tels qu'en distribuent à présent les syndicats et les partis. L'Allemagne doit devenir une démocratie, on a besoin de l'engagement de tous. Heinz est sceptique : l'expérience de la république de Weimar ne l'incite pas à croire en cette nouvelle promesse.

— Attention à ne pas te faire prendre, Hilde, réplique-t-il avec un sourire en coin.

— Mais non ! Tout le monde le fait. Julia est un génie. C'est elle qui a eu l'idée de faire des nappes avec les vieux drapeaux à croix gammée.

— Seigneur ! s'exclame Else depuis la cuisine. Je pensais qu'on s'en était débarrassé depuis longtemps !

Hilde glousse et va jusqu'à jeter un regard complice à Luisa, passablement étonnée. Qui ne tarde pas à comprendre que cette exubérance inhabituelle est liée à la visite de l'officier américain venu la veille au café. Il a longuement parlé avec l'oncle Heinz d'un acteur du nom d'Eddi Graff dont il était le neveu. Et, au dîner, Else a évoqué les belles excursions dans le Taunus que Heinz et elle faisaient autrefois avec les enfants. August attrapait des têtards qu'il enfermait dans un bocal vide. Et, une fois, Willi avait chuté contre un arbre et s'était cassé deux dents de lait.

« L'air de la région te fera du bien, Hilde, a-t-elle dit. Mais ne nous ramène pas un fiancé américain, s'il te plaît !

— Un Amerloque ? Jamais de la vie ! À la rigueur un millionnaire qui soit à fois boulanger et pâtissier… »

Hilde a bêtifié tant et plus, multipliant les plaisanteries stupides sur le lieutenant tout en disant que c'était un type bien. Pour un peu, on la croirait amoureuse de lui. En son for intérieur, Luisa pense

qu'elle mériterait un meilleur époux. Ce Peters n'a aucun sens de l'humour. Luisa ne l'a pas vu sourire ni rire une seule fois.

Mais l'amour fait ce qui lui chante. Que Hilde soit heureuse avec son lieutenant si c'est ce qu'elle souhaite. Peut-être fera-t-elle alors la paix avec sa cousine. Ce qui serait un grand soulagement pour Luisa.

L'oncle Heinz se montre plus que dubitatif en apprenant l'origine des futures nappes.

— Mais ça se verra ! Tout le monde connaît ce tissu et ce rouge ! Que vont penser les clients…

Il est interrompu par l'arrivée d'un visiteur matinal. Un grand type vêtu d'un manteau militaire marron et d'un pantalon effrangé. Sur la tête, un homburg qui a connu des jours meilleurs.

— Bonjour, lance-t-il en ôtant son chapeau. Je suis de retour !

Luisa sursaute en entendant Heinz, Else et Hilde crier d'une même voix : « Hubsi ! »

— Notre Hubsi est revenu ! Assois-toi donc, mon vieil ami ! Retire ton manteau. Je t'apporte un café. Un vrai café, celui qui est réservé aux amis… Bon sang, Hubsi, je n'arrive pas à y croire !

On s'active. Else lui ôte son manteau, Hilde court à la cuisine moudre du café et l'oncle Heinz, qui s'est levé, serre son vieil ami dans les bras, les larmes aux yeux comme il se doit. Puis il lui présente Luisa, « ma jeune nièce de Prusse-Orientale ». En serrant la main à « Hubsi », Luisa remarque qu'il lui manque l'index de la main droite.

— Hubsi Lindner, notre pianiste, explique Else. Son vrai prénom, c'est Hubert, mais personne ne l'appelle comme ça.

Hubsi Lindner a la quarantaine. C'est un homme très mince, doté de mains aux doigts particulièrement longs. Il a de beaux yeux sombres, un crâne presque chauve. Et lorsqu'il sourit, la peau de son visage se plisse et il dévoile une rangée de dents jaunâtres, d'une régularité parfaite.

— Enchanté, mademoiselle, dit-il.

— Non, non, réplique-t-elle. Les amis de la famille m'appellent Luisa.

Il faut croire que la maison dispose d'un service postal secret car, à cet instant, Addi fait son apparition. Ouvrant grand les bras, il serre son vieil ami sur sa poitrine.

— Hubsi, ça alors ! Qu'est-ce qui est arrivé à ta main ?

— J'ai mis le doigt sur un sale truc… Non, sérieusement, une balle m'a emporté le bout du doigt, une infection a fait le reste… Je peux m'estimer heureux qu'on n'ait pas eu à m'amputer la main, voire le bras… Mais ça ne m'empêche pas de jouer au piano. Il faut juste que je travaille un peu.

Pendant qu'on le dorlote, qu'on lui tape sur l'épaule, qu'on le régale de café et de quatre-quarts, il ne cesse de loucher vers le piano.

A-t-il été accordé pendant son absence ? s'enquiert-il.

— La Künzel y a veillé, répond Hilde. Elle s'en est beaucoup servi. Et le dimanche, les Américains viennent danser ici sur des airs de jazz.

— Grands dieux ! lâche Hubsi, consterné. Faut-il jouer cette musique de nègres désormais ?

L'oncle Heinz s'empresse de le rassurer. Il jouera ce qu'il veut, comme autrefois.

— Je me réjouis vraiment de réentendre enfin de la musique digne de ce nom. Tes partitions sont toujours là.

Hubsi opine, engloutit le gâteau et la tartine au fromage fondu que la tante Else lui apporte en sus. Le pauvre, songe Luisa, il n'a pas dû manger à sa faim, ces derniers temps. Cet accueil chaleureux lui procure une joie manifeste.

— Tu as un endroit où loger ? s'enquiert Hilde. Ton ancien quartier est en ruine…

Hubsi l'ignorait, cette nouvelle est un choc. Lorsque le train affrété par l'armée l'a déposé à la gare en début de matinée, il s'est précipité au Café Engel.

— Mais c'est affreux ! Tous mes souvenirs, mes livres, les partitions ! Et mes albums de photos…

Hubsi est célibataire et, avant la guerre, il occupait une pièce sous les toits dans un immeuble de la vieille ville. Les quelques meubles qu'il possédait lui venaient de ses parents, de même que les livres, la vaisselle, l'argenterie, les albums photo… Et tout cela est parti en fumée.

On le console comme on peut, on lui propose de s'installer temporairement dans l'appartement d'August, où loge aussi Luisa. Les Storbeck lui céderont le salon, il leur restera encore la chambre. Addi et Heinz lui donneront des vêtements et du linge, que Julia mettra à sa taille.

— Estime-toi heureux de ne pas avoir été chez toi lors de cette nuit de bombardements, Hubsi ! lance la Künzel, qui les a rejoints à son tour. Nous n'aurions pas eu le plaisir de te revoir.

Philosophe, Hubsi finit par dire qu'en comparaison des horreurs qu'il a vues durant la guerre la perte de son logement est un moindre mal.

— Tout ce dont j'ai besoin, ajoute-t-il en souriant, c'est un piano et quelques partitions. La musique me console de tout.

Un original, se dit Luisa, qui a ressenti une sympathie immédiate à son égard. L'idée qu'il emménage chez les Storbeck la ravit : elle se sentira moins seule face à eux.

— Vous avez des nouvelles de Fritz ? s'enquiert Hubsi.

— Malheureusement pas, répond Heinz. Mais je suis sûr qu'on le verra réapparaître un de ces jours.

Il peut se montrer très optimiste, l'oncle Heinz. La veille, il a parlé de ses fils, August et Willi, réfléchissant à la façon de leur faciliter la tâche quand ils reviendront. Pourtant, cela fait des mois que la famille est sans nouvelles d'eux…

— Fritz est un jeune musicien si doué, reprend Hubsi. J'ai toujours eu grand plaisir à jouer avec lui. Quel péché que d'envoyer quelqu'un comme lui à la guerre…

À quoi Hilde rétorque que cette guerre absurde a été une calamité pour beaucoup.

— Puisque tu vas dans le Taunus après-demain, Hilde, tu pourrais en profiter pour te renseigner. Fritz est peut-être chez ses parents.

— Tu en as de bonnes, maman ! Je te ferai remarquer que ce n'est pas moi qui décide de l'itinéraire ! Et puis je ne sais même pas où se trouve ce patelin. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Lenzhahn, juste à côté de Niedernhausen, répond l'oncle Heinz. C'est une jolie région pour la randonnée. Parles-en à ton lieutenant, il t'écoutera peut-être.

— Je peux toujours essayer…

Luisa est intriguée. Lenzhahn… N'est-ce pas le village où habitent les parents de Fritz Bogner ?

— Excusez-moi, lance-t-elle. Quel est le nom de famille de ce jeune musicien ?

— Le nom de Fritz ? Bogner, répond la Künzel. Un jeune homme tout à fait délicieux. Si timide, si doué ! Mais il vient de la campagne. S'il avait pu prendre des leçons de musique plus tôt, il serait déjà dans l'orchestre du théâtre. Ou en train de faire une carrière de soliste…

Mais Luisa ne l'écoute plus. Le destin lui a fait rencontrer Fritz lors de son voyage vers Rostock. Et voilà qu'elle apprend qu'avant la guerre il jouait du violon au Café Engel ! Quelle coïncidence !

— Gamine, j'avais un gros béguin pour lui, dit à cet instant Hilde. Quand il jouait les *Airs bohémiens* de Sarasate, j'étais transportée. Ah, je crois que je suis encore amoureuse de lui…

HEINZ

Wiesbaden, octobre 1945

Ce n'est pas ainsi qu'il s'était imaginé les choses. Durant sa captivité, puis au cours de sa terrible hospitalisation, Wiesbaden lui apparaissait comme un véritable paradis. Il rêvait avec nostalgie de son café dans la prestigieuse avenue Guillaume. Il voyait Else à la porte, en robe sombre avec un tablier blanc en dentelle. Si jolie, si énergique, et surtout si joyeuse ! Else, son bon génie, sa bien-aimée, sa femme, la bonne âme de l'établissement…

À présent qu'il est de retour, la situation est bien différente. La guerre, cette maudite guerre, a bouleversé son existence si bien ordonnée. C'est surtout sa jambe qui lui cause des tracas à n'en plus finir. Et dire qu'on lui avait annoncé deux ou trois semaines d'adaptation, tout au plus… Son moignon ne cesse de s'enflammer, la cicatrice se rouvre et le frottement de la prothèse lui cause d'insupportables douleurs. Lorsqu'il descend l'escalier tel un vieillard infirme, il se déteste. Chaque marche est un combat renouvelé. Il peine à croire qu'il y a seulement quelques années il empruntait cet escalier comme un rien.

Conscient que les autres ne sont pas responsables de cette situation, il prend sur lui. Malheureusement, personne n'est en mesure d'apprécier l'effort que cela lui coûte. Pas même Else. C'est cela qui le déçoit le plus. Else, qui a toujours été à son côté, qui, à son retour, a pleuré de joie dans ses bras la moitié de la nuit. Depuis, elle est devenue insensible à ses souffrances, lâche des remarques

désagréables et, le soir, au lit, elle se détourne en silence. S'il n'y avait pas Luisa, sa petite nièce de Prusse-Orientale, qui lui redonne du courage, il aurait cédé au désespoir depuis longtemps.

Heureusement, il peut aussi compter sur les amis de longue date, dont certains fréquentent le café et partagent sa solitude : le bon vieux Hans Reblinger, Alois Gimpel, Ida Lehnhardt et Jenny Adler. Et aussi l'organiste et directeur de la chorale Klaus Firnhaber, employé par l'église du Marché, qui travaille au café à la préparation de ses concerts de Noël. Mais le théâtre ayant cessé toute activité, les musiciens et comédiens se sont dispersés. Et les grands artistes étrangers qui faisaient autrefois un tour au Café Engel, y rencontraient des amis et offraient aux patrons une photo dédicacée, ne viennent plus. L'Allemagne est détruite. L'art, la littérature, la musique, le théâtre – de tout cela il ne reste rien. La seule musique qu'on entend désormais au Café Engel, c'est ce maudit jazz américain qu'on y joue le dimanche. Seul Hubsi Lindner sait à quel point c'est une épreuve pour un mélomane. Et cette façon de sautiller à droite et à gauche qu'ils appellent de la danse ! Ridicule, vraiment ridicule ! Et sa pauvre Hilde, qui est exposée à toutes ces influences néfastes ! Cela dit, les forces d'occupation comptent aussi quelques hommes cultivés avec qui on peut discuter. Le lieutenant Peters, par exemple. Un neveu du grand Eddi Graff – qui l'eût cru ! Si les nazis ne s'étaient pas déchaînés contre les Juifs, Eddi serait encore en vie. Quelle folie ! Ah, les Allemands se sont bien fait avoir par ces criminels ! Heinz est heureux et fier d'avoir réussi à sauver au moins Julia Wemhöner. Mais quelle saignée dans les arts et la science ! Sans parler des innombrables victimes de la guerre. Au regard de tout cela, la perte d'une jambe est de peu de poids…

Ce matin-là, une mauvaise surprise de plus attend Heinz. Il s'est levé comme à l'ordinaire, s'est habillé et a descendu péniblement l'escalier – seul, car Else est debout dès l'aube. Une fois parvenu en bas, non sans avoir poussé quelques gémissements légitimes, il voit qu'Else a allumé la cuisinière à charbon.

— Encore une panne d'électricité ? demande-t-il.

— À ton avis ? grogne-t-elle. Si nous n'avions pas gardé notre vieux fourneau, nous serions dans de beaux draps.

Heinz attribue sa mauvaise humeur à cette nouvelle panne. Dans ce domaine, en effet, la situation ne s'améliore pas, au contraire.

— Tu as raison, répond-il sur un ton apaisant. Et l'hiver, on est bien au chaud.

Sur ce, il va s'installer à sa place habituelle dans la salle du café. Dehors, le temps est exécrable. Une bruine désagréable balaie la rue,

des feuilles mortes se sont accumulées sur le trottoir, devant le café. Il va falloir balayer, pense Heinz. L'an dernier, cette tâche était effectuée par le Français qu'on leur avait attribué. Comment s'appelait-il déjà ? Jean-Jacques quelque chose… Un type sympathique, et beau garçon avec ça. Else lui a appris qu'il s'était enfui en janvier. Et, si l'on en croit Wilfried Storbeck, il aurait été appréhendé et exécuté. Hilde s'était amourachée de lui – heureusement, Else a veillé au grain.

Il tourne les yeux vers la cuisine, s'attendant à voir arriver sa femme avec le café et une tranche de pain accompagnée de confiture. Mais non. Et l'on ne respire pas non plus l'habituel arôme du café en grains.

— Else ?

— Quoi ? lâche-t-elle sur un ton peu amène en glissant la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Il n'y a pas de petit déjeuner, aujourd'hui, chérie ?

Sans répondre, elle sort avec une tasse contenant un liquide marron clair.

— C'est de la tisane ?

— Du faux café, rétorque-t-elle. Ce qu'il en reste.

— Ah…, soupire-t-il. J'aurais préféré du café en grains.

Aïe ! Que n'a-t-il pas dit là !

— Tu aurais préféré du café en grains ? répète-t-elle sur un ton qui n'augure rien de bon. Eh bien, tu sais quoi ? moi aussi !

Le sourire qu'il lui adresse dans l'espoir de la calmer produit hélas l'effet inverse. Else inspire un bon coup et repousse une boucle rebelle qui lui tombe sur le front.

— Ça te dirait, un bon café turc ? demande-t-elle sur un ton agressif. Une part de forêt-noire ? De gâteau au fromage blanc ? De biscuit roulé aux amandes ? Faut-il que j'aille à la cuisine voir où sont les œufs et la crème ? La farine ? Le sucre en poudre ? Le beurre pour le *Stollen* ?

Sa voix tremble de fureur. Heinz ne l'a jamais vue dans cet état.

— Qu'est-ce qui se passe, chérie ? demande-t-il, effrayé.

— Ce qui se passe ? C'est toi qui me poses cette question, monsieur le doux rêveur ? hurle-t-elle soudain.

Heinz ne comprend plus, mais s'abstient de tout commentaire pour ne pas attiser sa colère. L'inquiétude l'a saisi. Se pourrait-il qu'elle soit malade ? Que ferait-il alors sans elle ?

Cependant Else n'est nullement malade. Elle est même particulièrement en forme. D'un geste vif, elle rapproche une chaise et s'assoit à la table de Heinz.

— Il est temps que quelqu'un t'ouvre les yeux, Heinz Koch ! Si tu crois qu'on peut continuer comme ça, tu te trompes ! Tu as jeté un coup d'œil dans le placard ? À la cave ? Non, bien sûr ! Monsieur Koch

n'en a que pour ses amis, on parle d'art et de concerts à l'église, et ce en buvant du café, cela va de soi. « Else, apporte-nous donc quelques canapés ! Des parts de ton délicieux quatre-quarts ! Est-ce qu'il reste encore des biscuits ? »

Alors qu'elle s'interrompt pour reprendre son souffle, Heinz croit comprendre où elle veut en venir. Ses amis ne paient pour ainsi dire jamais. Il les invite, comme il l'a toujours fait. Leur demander soudain de l'argent lui serait extrêmement désagréable. Mais il se trompe.

— Sais-tu au moins que nous sommes près de fermer boutique ? poursuit-elle. La cuisine et la cave sont vides. Le placard contient encore cinq bouteilles de schnaps, que nous ne pouvons pas servir parce que monsieur Koch a peur des Américains. Aujourd'hui, je ne pourrai même pas proposer une simple tisane. Voilà où on en est !

Ah… La situation est effectivement préoccupante. Heinz ne s'est jamais chargé de l'approvisionnement, cette tâche incombe à Else. Pour cela il y a les tickets de rationnement. Et grâce à Julia et à Sofia Künzel, on bénéficie régulièrement d'un certain nombre d'extra.

— Veux-tu que j'en parle à Sofia ? offre-t-il, sachant ce qu'il lui en coûte de se résoudre à pareille démarche.

— Non ! Sofia et Julia en ont déjà assez fait, ce mois-ci. La situation est beaucoup plus grave.

— Mais les tickets de…

Else explose. A-t-il une idée de ce qu'on peut se procurer avec ces tickets ? Non ? Tiens donc ! Voilà ce que c'est de planer dans les hautes sphères. On n'obtient trois fois rien et ce trois fois rien coûte une fortune. Deux cents grammes de viande de mauvaise qualité par semaine, quatre-vingts grammes de saindoux, des bouillons cubes, soixante grammes de fromage. Un minuscule sachet de sucre et un sac de pommes de terre moisies…

— Qu'est-ce que tu veux faire avec ça, Heinz ? Ça ne suffit pas pour nourrir les gens. Encore moins pour gérer un café…

— Mais jusqu'ici on arrivait pourtant à se débrouiller…

Oui, parce qu'on avait encore quelques réserves de farine, d'œufs en poudre et de sucre, explique Else. Mais il n'en reste plus une miette.

— Si on ne se procure pas le nécessaire au marché noir, on sera obligé de fermer, ajoute-t-elle.

Le marché noir ! C'était donc ça ! Comment ne l'a-t-il pas deviné plus tôt ?

— Non, je ne veux pas, Else.

— Mais pourquoi ? Tout le monde y a recours !

— C'est interdit. Et beaucoup trop dangereux.

L'argument ne convainc pas Else, qui lui reproche d'en faire une affaire de principe. Sur ce point, elle n'a pas tort, elle le connaît bien,

son Heinz. Il juge indigne de négocier au marché noir comme la première canaille venue. Sans compter qu'on ne peut jamais savoir si on n'achète pas de la marchandise volée. Et qu'on se fait avoir à coup sûr.

— Bon, dit Else, c'est toi qui l'auras voulu.

Elle se lève, franchit la porte tambour et verrouille la porte d'entrée. En rentrant, elle prend une feuille de papier et un stylo, se rassoit et écrit en lettres capitales : FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE.

Consterné, Heinz la regarde faire sans réagir. Else prend ensuite un stylo rouge et remplit l'intérieur des lettres afin que l'inscription soit plus visible.

— Tu n'es pas sérieuse…, lâche-t-il, désemparé.

— On ne peut plus sérieuse, Heinz !

Il se sent envahi par un début de colère. Si elle croit pouvoir faire pression sur lui, elle se trompe lourdement. Pas de marché noir ! Le Café Engel est un établissement respectable. Il l'a toujours été et le restera. Basta !

— Où est Hilde ?

Concentrée sur sa tâche, Else met un instant à répondre.

— Sortie ramasser du bois avec Addi.

Ah… Else a annoncé récemment qu'on n'aurait bientôt plus de charbon. Hilde et Addi sont sans doute à la recherche de débris de bois dans les propriétés en ruine.

— Dans ce cas, il faut commander du charbon, dit-il. L'hiver ne va pas tarder.

Mais, avant qu'il ait pu proposer de s'en occuper, Else part d'un grand éclat de rire.

— Dis-moi, tu le lis, le *Wiesbadener Kurier*, ou tu t'en sers pour poser ta tasse de café ?

Encore une pique blessante ! Il se renfonce dans son siège, étend sa jambe douloureuse en étouffant un gémissement et lance un regard de reproche à sa femme.

— Il est peu probable qu'on puisse acheter du charbon cet hiver, explique-t-elle. Ceux qui n'auront pas pris soin de stocker un peu de bois n'auront pas de quoi se chauffer.

Puis elle se lève, remonte dans l'appartement, revient un instant plus tard avec un carton sur lequel elle a collé la feuille. Elle le suspend à la fenêtre avec une ficelle, afin qu'il soit bien visible de l'extérieur. FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE. Heinz est complètement dépassé. Jusque-là, quand il y avait un problème, ils discutaient et trouvaient ensemble une solution. Et voilà qu'Else ne se donne pas la peine de le consulter.

— Else…, lâche-t-il à voix basse lorsqu'elle passe devant lui pour regagner la cuisine.

Elle s'arrête, se retourne.

— Oui, Heinz ?

L'expression qu'il lit dans ses yeux le met mal à l'aise. Elle n'attend visiblement qu'une chose : qu'il oublie ses principes et consente à se fournir au marché noir. Mais il ne veut pas. Pas comme ça. Pas sous la pression. Ces derniers temps, son sens de l'honneur a été mis à rude épreuve et, à présent, Else veut lui porter le coup fatal. Ce n'est pas acceptable.

— Euh… non, rien.

Demeuré seul dans la salle, il contemple la rue sous la pluie. À travers les platanes dénudés, on aperçoit le théâtre détruit. Voilà donc ce qui se passe quand on rentre de la guerre, porté par l'ardent désir de revoir sa famille… On se fait prendre à partie, on est sommé d'envoyer promener son sens de l'honneur et tous ses principes à la seule fin de se procurer de la farine. Le bon vieux temps a-t-il irrévocablement disparu ? Et l'amour, la compassion, l'amitié ? Est-ce que ce sont désormais de vains mots ?

Quelqu'un frappe à la porte et lui fait signe. C'est Hans Reblinger avec son parapluie, qui s'étonne de la pancarte. Heinz se lève et va lui ouvrir.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquiert Reblinger. Les Amerloques vous ont obligés à fermer ?

— Non, non. Quelques difficultés passagères… On est à court de café… Mais entre !

Reblinger marque un instant d'hésitation, semble se souvenir qu'il a une affaire à régler et répond qu'il repassera plus tard. Et le voilà reparti.

Alors, c'est ça ? Il suffit qu'il n'y ait plus de café pour que les amis désertent ? Avec un profond soupir, Heinz réintègre la salle et constate qu'il y fait passablement froid. Quoi d'étonnant à cela ? L'automne est là, l'été n'est plus qu'un souvenir. Il pense à Hilde partie ramasser du bois avec Addi, et son cœur se serre. Quelle époque ! Pas de charbon, pas d'électricité, de fréquentes coupures d'eau. L'idée qu'Else pourrait bien avoir raison commence à se frayer un chemin dans son esprit. Mais il la repousse énergiquement. Doit-on abandonner tous ses principes dès qu'on a un peu froid ?

L'ersatz de café a un goût d'eau additionnée de poussière. Un vrai jus de chaussette. Encore une atteinte à sa dignité… Autant boire de l'eau. Heinz se relève, cette fois pour aller chercher dans la boîte aux lettres le journal qu'Else a omis de lui apporter. Se déplacer reste difficile et douloureux. Peut-être aurait-il dû faire davantage d'efforts, s'entraîner à marcher en supportant la douleur, se remuscler. C'est d'ailleurs ce que lui avait recommandé le médecin. Mais Heinz préfère discuter avec ses amis au café. Seule Luisa réussit à le convaincre de

faire un petit tour dans l'avenue Guillaume. Au fait, où est-elle donc, sa chère nièce ?

— Bonjour, monsieur Koch !

C'est Hubsi qui descend l'escalier, raide comme un piquet, toujours vêtu de son pantalon effrangé qui lui arrive au-dessus de la cheville. Heureux d'avoir de la compagnie, Heinz lui fait signe de le rejoindre. Hubsi s'installe immédiatement au piano, qu'il a fait réaccorder la veille. Depuis, il travaille comme un fou afin de s'habituer à jouer avec un doigt en moins.

— Ah…, dit-il. Serait-il possible d'avoir une goutte de café ? Et un petit quelque chose à grignoter ? Hier, je suis allé chercher mes tickets et je les ai donnés à votre femme.

— Oui… Va donc voir si elle est à la cuisine.

— Elle est montée avec Mlle Luisa chez la Wemhöner. Mais votre fille…

Heinz se racle la gorge. Plutôt que d'avoir à expliquer la situation à Hubsi, il se relève avec un gémissement pour se rendre lui-même à la cuisine.

— Ah mais, monsieur Koch, je ne voulais pas vous déranger, s'inquiète Hubsi. Surtout qu'avec votre jambe…

— Ça va aller, grommelle Heinz. Viens donc me donner un coup de main.

La cuisine est impeccable. Mais Else n'a pas exagéré, le placard offre un spectacle désolant : récipients vides, quelques pommes de terre fripées, un petit bout de lard, une conserve de porc aux haricots, quelques bouillons cubes et morceaux de sucre. Les boîtes dans lesquelles on garde le café en grains, celui obtenu avec des glands de chêne, les infusions de cynorhodon et de camomille sont vides. Il reste un petit fond de menthe – c'est toujours mieux que rien. Mais, si la bouilloire est remplie, le feu de la cuisinière à charbon a eu le temps de s'éteindre.

— Prends deux tasses, deux soucoupes, des petites cuillères et pose-les sur un plateau, dit Heinz. Et donne-moi la théière qui se trouve sur l'étagère.

La huche ne contient que deux croûtons durs. Aucune trace de beurre, de confiture ni de mélasse. Else n'a pas menti : c'est la disette ! Comment fera-t-elle pour nourrir huit personnes au dîner ? Les tickets de Hubsi seront certes utiles, mais il faut avoir les moyens d'acheter d'autres denrées. Personne ne vous offre quoi que ce soit dans la vie.

Heinz ranime le feu dans la cuisinière, pose la bouilloire sur la plaque, met dans la théière ce qui reste de tisane à la menthe, place les quignons de pain sur des assiettes à dessert, qu'il passe à Hubsi. Bien qu'un peu inquiet de la frugalité de ce petit déjeuner, celui-ci porte bien sagement le plateau dans la salle. Et voilà. Heinz le rejoint,

surpris de voir qu'il n'a éprouvé aucune douleur au cours de tous ces va-et-vient. Celle-ci ne refait son apparition que lorsqu'il a repris sa place à table : un violent élancement dans le pied – ce pied désormais perdu et remplacé par la prothèse…

Pendant que Hubsi plonge posément son quignon dans sa tisane, à l'extérieur trois femmes avec des parapluies se sont arrêtées pour lire le panneau d'Else. Elles échangent quelques mots, secouent la tête et passent leur chemin. Heinz sent sa colère céder la place à l'auto-apitoiement. Le café est fermé, la cuisine est vide, Else s'est détournée de lui. À cette heure, elle doit être en train de monter Julia et Luisa contre lui.

Heureusement, Hubsi est là, même s'il ne lui est pas d'un grand secours.

— Je suis désolé d'être un fardeau pour vous, monsieur Koch, lâche-t-il soudain.

— Mais pas du tout ! se récrie Heinz.

— Si, si ! Je n'ai rien, pas même un logement, et encore moins de l'argent.

— À l'heure actuelle, l'argent est sans importance, Hubsi.

— Je sais, monsieur Koch. Ce qu'il faut, c'est avoir une monnaie d'échange : du schnaps, des lunettes, des chaussures, de l'argenterie, des bijoux, des tapis… Mais tout ce que je possédais est perdu. Je ne peux que jouer du piano, ce qui ne sert à rien de nos jours.

— Tu te trompes, Hubsi. La musique nous aide à surmonter les malheurs de l'existence.

— Bah, répond Hubsi en faisant un geste de dénégation. Les jeunes gens d'aujourd'hui préfèrent écouter du jazz.

Heinz se sent pris par l'indignation et la colère. Se peut-il qu'il n'y ait plus de place en ce monde pour un adorable original tel que Hubsi ? Que deviendra-t-il si on doit fermer définitivement le Café Engel ?

— Il n'est pas question que tu t'en ailles, Hubsi, répond-il avec fermeté. Un jour, nous connaîtrons des temps meilleurs. En attendant, tu pourrais peut-être balayer les feuilles mortes devant le café ? Moi, je ne peux pas avec cette fichue jambe.

Hubsi accueille cette suggestion avec joie, lui qui cherchait un moyen de dédommager ses hôtes.

— Avec plaisir ! Je peux aussi aller chercher du charbon à la cave, ou des pommes de terre, du vin…

— Oui… Ou sortir de temps en temps avec moi avenue Guillaume. Il faut que je fortifie ma jambe saine.

Hubsi se remet au piano. Pour la première fois, Heinz est content de lui. « Doux rêveur », mon œil ! On trouve toujours une solution à tout. Il suffit de réfléchir. Les reproches, le chantage – ce n'est pas la

bonne méthode, ma chère Else !

Il n'en est pas moins inquiet de cette brouille. Jusque-là, Else et lui ont toujours réussi à trouver un terrain d'entente. Reste à espérer que la mauvaise humeur de sa femme ne durera pas toute la journée. Si seulement Hilde pouvait rentrer… il n'y a personne pour débarrasser la table…

À cet instant, la Künzel fait son apparition dans la salle en longue robe de chambre, coiffée d'un turban mauve. Elle lui adresse un sourire et se rend au piano pour récupérer quelques partitions. Hubsi lui jette un bref regard tout en continuant à jouer.

— Bonjour, messieurs, lance-t-elle. Alors comme ça on est célibataire, ce matin, Heinz ? Il y a de l'eau dans le gaz ?

Quel tact ! Heinz plonge le nez dans sa tasse vide sans daigner répondre.

— Tu devrais écouter Else. C'est une femme intelligente, ajoute-t-elle avant de s'éclipser avec ses partitions.

— Ah…, marmonne Hubsi en entamant *Der grüne Kakadu*. C'est grave, alors…

— Mais non, réplique Heinz sur un ton qui manque de conviction.

Hubsi est un artiste, un être sensible. Impossible de continuer à jouer un air entraînant alors que son ami et généreux mécène broie du noir. Il referme le couvercle du piano et prend congé.

— Je vous souhaite une bonne journée, monsieur Koch. Et courage ! Ça finira par s'arranger…

Un instant plus tard, Heinz le voit s'affairer maladroitement avec le balai sur le trottoir, manquant faire tomber Hilde, qui arrive à vélo, les sacoches pleines. Addi la suit, une hache glissée dans sa ceinture, un fagot de bois sur les épaules. Seigneur ! Ces quelques branches suffiront à peine pour la journée. Comment fera-t-on pour se chauffer, l'hiver venu ?

Laissant à son compagnon le soin de ranger leur provision de bois, Hilde entre dans la salle, rayonnante de vitalité avec ses joues rouges et ses yeux bleus brillants.

— Bonjour, papa… Qu'est-ce qui se passe ? Le café n'est pas bon ?

L'insolente ! Autrefois, elle ne se serait jamais permis cela avec lui. Elle ôte sa veste humide et se rend dans la cuisine pour se laver les mains. Puis elle réapparaît avec une corbeille remplie de bois, qu'elle pose à côté du poêle.

— On est fermé, fait-elle remarquer. Pas la peine de chauffer.

Heinz garde le silence. Tourne le regard vers la fenêtre. Dehors, Hubsi se bat avec le vent, qui éparpille sans cesse son tas de feuilles.

— C'est maman qui lui a demandé de balayer le trottoir ?

— Non, c'est moi.

Hilde siffle entre ses dents tel un galopin. Ça alors ! Else ne lui a

donc pas inculqué les bonnes manières ?

— Excellente idée, papa ! dit-elle. J'y avais pensé aussi.

En dépit de son irritation, il est heureux de son approbation.

— Si tu montais chez les Storbeck demander le loyer ? poursuit-elle. Maintenant qu'il est contrôleur de tram, il a les moyens de payer.

On lui donne le petit doigt, et elle exige tout le bras ! Elle a toujours été comme ça, sa Hilde. Haute comme trois pommes, elle menait déjà ses grands frères à la baguette.

— Moi ? Comment veux-tu que je monte avec ma jambe ?

Hilde débarrasse la table.

— Maman est déjà allée le voir à ce sujet, mais cette crapule l'a envoyée sur les roses en disant qu'ils n'avaient pas signé de bail.

Quelle impudence ! Heinz sent s'éveiller son instinct protecteur. Il n'est pas acceptable qu'Else se fasse traiter ainsi. Bon, il va monter dire son fait à ce Storbeck, d'homme à homme.

— Dans ce cas…

Hilde est retournée à la cuisine. Il entend couler l'eau, elle lave la vaisselle. Il ouvre le journal et, tout en faisant semblant de lire, se demande s'il est vraiment judicieux d'entamer la montée des deux étages. Si Wilfried Storbeck n'est pas chez lui, il se sera fatigué pour rien. Cela dit, ce serait prouver à Else qu'il a le sens des réalités. Qu'il est loin de rester inactif et qu'elle n'a aucune raison de…

— Rue de l'Église, on peut se procurer une livre de vrai café contre une bouteille de schnaps, lance Hilde depuis la cuisine. Ainsi que de la farine, du beurre et des œufs en poudre…

Les bonnes dispositions de Heinz s'évanouissent instantanément. Elles sont de mèche, se dit-il. La mère et la fille. Le marché noir, encore et toujours le marché noir !

— Ça peut te valoir trois jours de prison ! rétorque-t-il à voix haute. Sans compter que tu perdras tout.

— Mais non ! Les Amerloques aussi font des affaires au marché noir. Ce qui les intéresse, c'est les trucs nazis : insignes, cartes du parti, uniformes… Ils les rapportent chez eux en souvenir.

— On n'a rien de tel à proposer ! beugle-t-il.

— Mais on a du schnaps.

— Bon, maintenant, ça suffit ! Quand je dis non, c'est non !

Une porte claque dans la cuisine. Hilde est remontée à l'appartement par l'escalier de service. Quelle soupe au lait ! Il va devoir reprendre les choses en main. Chez lui, on ne claque pas les portes. Frissonnant, il boutonne sa veste d'intérieur. Il aurait dû mettre un pull par-dessous. Maintenant, c'est trop tard, il n'a pas envie de se traîner dans l'escalier. Au risque, qui plus est, de tomber sur Else. Décidément, quelle horrible journée ! Dehors, les passants marchent d'un pas pressé, le chapeau enfoncé sur le front, les épaules

relevées. Personne n'a le temps de s'arrêter bavarder ou d'entrer s'asseoir au café.

Hubsi apparaît à la porte de la cage d'escalier, des feuilles de platane humides collées sur sa veste.

— J'aurais besoin d'une corbeille, monsieur Koch…

— Il doit y en avoir à la cave, répond Heinz sur un ton hésitant.

Hubsi fait un signe de tête aimable, mais reste sur place. Ah oui, pense Heinz, il n'est encore jamais descendu à la cave.

— Attends, marmonne-t-il en se levant. Je vais te montrer.

Décision héroïque, car l'escalier de la cave est très étroit et il ne sait comment il fera pour remonter. Mais une forme d'indifférence le gagne – il n'en est plus à cela près.

Mais alors qu'il ouvre la porte de la cave, un ange arrive à son secours.

— Oncle Heinz ! Tu n'as pas l'intention de descendre, j'espère ? Ce n'est pas une bonne idée.

Il se retourne. Le sourire de Luisa lui est un baume au cœur.

— Hubsi a balayé les feuilles mortes, il a besoin d'une corbeille…

— Je m'en occupe.

Elle s'engage dans l'escalier et, quelques minutes plus tard, remonte avec la corbeille.

— Retourne donc t'asseoir, oncle Heinz, lance-t-elle en sortant pour aider Hubsi. Je te rejoins dans un instant.

Sa voix douce et gaie lui fait du bien. Il l'observe seconder le maladroit Hubsi. Elle ressemble tant à Annemarie ! Le destin lui a enlevé sa sœur, mais il lui a donné Luisa.

En rentrant, elle allume le poêle. Une agréable chaleur se répand dans la salle. Heinz se sent mauvaise conscience, mais ne lui en est pas moins reconnaissant de ses attentions.

— Viens donc t'asseoir, Luisa.

La jeune fille accepte d'autant plus volontiers qu'elle a quelque chose d'important à lui dire. Mais, avant, il doit lui promettre de l'écouter sans se fâcher, précise-t-elle. Bien qu'un peu inquiet, il est heureux qu'elle soit disposée à lui confier ses préoccupations.

— Alors, qu'est-ce qui te tracasse, Luischen ?

Son regard candide lui rappelle Annemarie. Luisa a ses yeux mais, alors que sa sœur était blonde, sa nièce est très brune. Le contraste entre sa peau claire et ses yeux bleu-vert est magnifique. Le fait est que sa fille et sa nièce sont exceptionnellement jolies. Quel dommage qu'elles s'entendent si mal !

— Tu sais, oncle Heinz, commence Luisa sur un ton mal assuré, je vois bien à quel point vous avez du mal à joindre les deux bouts. Aussi j'ai décidé de ne plus être à votre charge.

Heinz a un instant de frayeur. Luisa ne songe tout de même pas à

les quitter ?

— Mais tu n'es pas à notre charge, Luisa, proteste-t-il en lui prenant la main.

— Si, insiste-t-elle avec le sourire. Mais ça va changer. Je vais essayer de trouver du travail chez les Américains. Je peux faire le ménage, la lessive, la cuisine. Et avec de la chance, je pourrai me procurer des vivres. Comme la Künzel…

Quoique rassuré, Heinz juge ce projet inacceptable.

— Non, Luisa, répond-il fermement. Ce n'est pas une bonne idée. Une jolie fille comme toi ne devrait pas travailler chez les Américains. On entend dire des choses… un malheur est vite arrivé. Je ne veux pas que tu coures de risques. Nous trouverons bien un moyen de…

— Ah, oncle Heinz, dit-elle en secouant la tête avec tristesse. Ma tante ne sait plus quoi faire, elle est désespérée. Ça ne s'arrangera que si chacun de nous apporte sa contribution. Quelles que soient les difficultés, je veux faire mon possible. Tu n'imagines pas à quel point je suis heureuse de pouvoir vivre ici !

Profondément ému, Heinz lui presse la main, lui redit à son tour le plaisir qu'il a eu à l'accueillir chez eux.

— Mais il faut que tu renonces à ton projet. Il y a d'autres solutions. Pour commencer, je vais monter voir Storbeck. On ne peut pas continuer à l'héberger gratis…

Docile, Luisa acquiesce. Elle n'entreprendra rien contre sa volonté, c'est bien pour cela qu'elle l'a consulté avant d'agir. Ah, ne peut s'empêcher de penser Heinz, si seulement Hilde lui ressemblait ! Il s'en trouverait bien.

Luisa l'accompagne jusqu'à la cage d'escalier, après quoi il entame seul la montée des marches. Cette affaire doit se régler entre hommes. N'est-il pas le maître de maison, même si Else et lui sont propriétaires à parts égales ?

L'ascension est difficile. Sa jambe valide manquant de force, il est obligé de se servir de sa prothèse, ce qu'il fait habituellement le moins possible pour éviter que sa cicatrice ne se rouvre. Sur le palier, il marque une pause afin de reprendre son souffle. Il a de la chance, Wilfried Storbeck est là et ouvre à son coup de sonnette.

— Monsieur Koch ! Pourquoi êtes-vous monté, avec votre jambe ? Vous auriez dû envoyer Luisa, je serais descendu.

Heinz jette un coup d'œil dans l'appartement, où vivaient naguère son fils August et sa femme. Il lui paraît bien vide. Comme s'il devinait ses pensées, Storbeck referme légèrement le battant.

— Je venais vous parler du loyer, monsieur Storbeck. Comme vous n'occupez qu'une partie du logement, je suis prêt à baisser le prix de moitié…

Pris au dépourvu, son interlocuteur marque un instant d'hésitation

avant d'afficher un air abattu.

— Ah oui, le loyer… Comme vous le savez, monsieur Koch, notre immeuble a été détruit par les bombardements. Nous avons tout perdu. Où voulez-vous que nous trouvions de l'argent pour le loyer ?

Quel filou ! Heinz n'a jamais pu le souffrir, et ce dès l'époque où Storbeck travaillait aux finances de la ville et où il devait parlementer avec lui au sujet de la taxe professionnelle.

— J'ai cru comprendre que vous aviez retrouvé du travail, monsieur Storbeck. Par ailleurs, votre femme seconde Mme Wemhöner. Vous n'êtes donc nullement démunis…

Storbeck fait un geste de dénégation. Sa situation reste précaire, prétend-il, et pour le moment ses moyens sont limités. Puis, sans transition, il passe à l'offensive.

— Qui plus est, si tout se passe comme nous l'espérons, ma femme et moi pourrions avoir sous peu un deux-pièces rue de Seeroben. Petit, certes, mais nous y serions chez nous.

Et de considérer Heinz avec un sourire railleur tout en se frottant les mains comme pour les laver au savon.

— On verra bientôt arriver des réfugiés, monsieur Koch, des gens qui ont fui les Russes. La ville devra les héberger, vous comprenez ? Personne ne nous demandera notre avis. Les gens seront devant la porte, il faudra se serrer. Et il ne sera évidemment pas question de loyer. En plus, on devra les nourrir…

S'est-il lancé dans cette tirade pour essayer de me faire fléchir ? se demande Heinz, éberlué.

— Peu importe, monsieur Storbeck, riposte-t-il. Je vous ferai monter le contrat de bail. Comme ça, les choses seront claires.

Storbeck fait un signe de tête aimable : qu'il fasse comme bon lui semble. Puis il referme la porte. Pris d'une soudaine faiblesse, Heinz cherche appui contre la balustrade. Des réfugiés ? Hébergés d'autorité chez l'habitant ? Qu'il faudra nourrir ? Si Storbeck a dit vrai, comment feront-ils ? Rassemblant ses dernières forces, il redescend un étage, s'arrête devant la porte de son appartement et, adossé au battant, fouille sa poche à la recherche de sa clé.

A-t-il sonné ? Appelé ? Non, pas qu'il sache. Mais, tout à coup, la porte s'ouvre et il serait tombé à la renverse si Else ne l'avait pas soutenu. Elle l'aide à s'asseoir sur le canapé, lui apporte une couverture, lui glisse un coussin derrière le dos. Puis elle s'assoit à son tour et lui prend la main.

— Tu te rends compte…, chuchote-t-il. On va nous forcer à accueillir des réfugiés qu'il faudra nourrir… Et les Storbeck vont déménager… dans un deux-pièces. Inutile de dire qu'on ne leur demandera rien, à eux.

— Je suis au courant, Heinz… On s'en sortira, répond Else en lui

caressant la main. On s'en est toujours sortis tous les deux.

— Et Luisa qui veut trouver du travail chez les Américains, gémit-il. Mais il ne faut pas !

Else ne fait aucun commentaire, mais Heinz est trop heureux de cette réconciliation pour vouloir chercher plus loin. Oui, on s'en sortira, comme on l'a toujours fait.

— Hilde part demain pour le Taunus, dit-elle. Elle fera un tour chez les Bogner. Voir si elle peut rapporter de la farine, du beurre, des œufs, etc.

Faire des stocks de provisions est interdit. Mais tout le monde passe outre, Heinz ne l'ignore pas. Et puis on ne va tout de même pas se laisser mourir de faim…

— Il faut qu'elle emporte une monnaie d'échange, dit-il.

Else acquiesce. Elle lui donnera deux des chandeliers en argent que Fritz trouvait si beaux.

Heinz ne proteste pas. C'est si agréable de pouvoir à nouveau affronter l'adversité à deux. Il ne veut plus jamais avoir à connaître pareille solitude. C'est l'enfer sur terre.

— Une livre de café en grains vaut une bouteille de schnaps, c'est ça ? demande-t-il.

Else ne laisse rien paraître. Mais Heinz sait qu'elle ne jubile pas intérieurement. Elle doit plutôt ressentir du soulagement.

— Hier, en tout cas, c'était ça. Notre Hilde est une sacrée femme d'affaires, Heinz. Elle n'a pas son pareil. Si elle n'avait pas été là pendant que tu étais en captivité…

Il tend les bras et l'attire à lui, l'embrasse, repousse la boucle qui lui tombe obstinément sur le front.

— On fait la paix ? chuchote-t-il.

— Ah, Heinz ! sanglote-t-elle. Si tu savais comme ça m'a coûté…

HILDE

Région du Taunus, octobre 1945

Qu'elle est bruyante, cette voiture ! C'est ça qu'on appelle le progrès, en Amérique ? La bagnole fait autant de boucan qu'un feu d'artifice. Et on y est secoué comme un sac de patates. Enfin… il est vrai que Peters n'est que lieutenant. Les officiers d'un rang supérieur ont probablement des véhicules plus luxueux.

— On a de la chance avec le temps, fait-il remarquer. Hier, il a plu toute la journée.

Josh Peters voyage à l'arrière avec Hilde. Sammy est au volant, Gisela est assise à côté de lui. Pour se parler, il faut se pencher les uns vers les autres et élever la voix. Ce n'est pas tout à fait l'idée que Hilde se faisait d'une excursion romantique. Mais elle est fermement résolue à conserver sa bonne humeur.

— Quand les anges voyagent, il fait toujours beau, lance-t-elle.

Au moins, Julia a eu le temps de rétrécir la veste en toile à carreaux, elle va bien avec sa jupe beige légèrement évasée. Seules les lourdes chaussures basses en cuir marron de sa mère déparent sa tenue. Sans parler des grosses chaussettes de laine qu'elle a mises pour éviter les ampoules… Reste à espérer qu'il ne viendra pas à Gisela l'idée de faire visiter Bad Schwalbach ou Schlangenbad aux deux Américains. Elle aurait l'air d'un éléphant dans un magasin de porcelaine.

Que lui a dit Gisela, la veille encore ? « Tu sais, il est raide dingue de toi. Et à mon avis, ses intentions sont sérieuses. »

Cette dernière phrase l'a troublée. Des « intentions sérieuses » : ce n'est pas ce qu'elle cherche. Elle voudrait être courtisée, s'amuser un peu en ces temps difficiles. Peut-être aussi a-t-elle quelque chose à se prouver. Ce n'est pas encourageant de se faire plaquer par le grand amour de sa vie. C'est excessivement douloureux. Et en plus, on a l'impression d'être une laissée-pour-compte, une fille trop moche pour intéresser qui que ce soit. Alors oui, elle serait ravie d'avoir un soupirant aux petits soins, qui lui plaise, pour lui redonner le sentiment de sa valeur. Mais qu'on n'aille pas lui parler de mariage !

Peters est en uniforme, chaussures cirées. Sammy est allé chez le coiffeur, il a les cheveux coupés à ras. Gisela prétend que c'est du dernier chic. Affaire de goût… Elle arbore un ravissant manteau de laine bleu ciel avec des bottines assorties – Hilde en est restée bouche bée.

« Sammy a reçu un paquet de sa famille, lui a fièrement expliqué son amie. Ces affaires viennent de sa sœur.

— Ravissant… »

Mais elle s'est dit en son for intérieur que, pour sa part, elle ne porterait jamais les anciennes fringues de sa future belle-sœur. C'est une chance que la mère de Gisela n'en sache rien. Désormais, elle passe ses journées et ses nuits à dormir.

Ils franchissent sans encombre les postes de contrôle et poursuivent leur route en direction du nord à travers la forêt. Sous le soleil, le feuillage déploie ses couleurs automnales, le rouge se mêle au marron et au vert foncé. Certains arbres paraissent couverts d'or. Hilde est fascinée par ce spectacle.

— *Indian summer*, dit Sammy. *What a beautiful landscape*[1]…

Hilde n'entend pas la réponse de Gisela, mais les deux jeunes gens éclatent de rire.

— Votre pays est magnifique, Hilde, dit Peters. Je savais que Wiesbaden était une belle ville, mon oncle m'en a beaucoup parlé. Mais il n'a jamais évoqué la région…

— Eddi Graff ne vivait que pour le théâtre. Il n'a sans doute jamais fait d'excursions à la campagne, répond-elle en souriant.

Il ne lui retourne pas son sourire. Il se borne à acquiescer d'un signe de tête et à la considérer d'un air songeur. Rien qui ressemble au regard d'un homme éperdument amoureux…

— Le Taunus est une région très rurale, poursuit-elle. Très pittoresque. Beaucoup de maisons à colombages. Et les petites fermes sont restées telles qu'elles étaient il y a un siècle. Je pourrais vous en montrer une qui ne se trouve pas loin d'ici, dans un tout petit village idyllique…

Maintenant qu'elle a habilement orienté la conversation sur Lenzhahn, il ne reste plus qu'à espérer que Gisela ne lui mette pas des

bâtons dans les roues.

— Vous connaissez le fermier ? demande Peters. Hilde décide de laisser libre cours à son imagination.

— Oui, nous y sommes souvent allés en été. Quand nous étions enfants, mes frères et moi, nous caressions les petits veaux dans l'étable… Aujourd'hui encore, ils font le pain dans un fournil situé au milieu du village…

Gisela a compris. Elle se retourne, adresse un clin d'œil complice à Hilde, puis déclare que les vieux fournils sont une spécificité allemande qui vaut le détour. Hilde lui est reconnaissante de son soutien.

— Mais d'abord, lance Gisela, faisons une petite promenade dans la forêt !

Sammy lui donne raison, rappelant au passage qu'un pique-nique, cela se mérite. Hilde s'incline. Elle déteste la marche. Elle revenait toujours des randonnées scolaires avec des ampoules aux pieds. Il est probable que, cette fois encore, ses grosses chaussettes ne la protégeront pas. Et surtout, elle a en horreur ces chansons romantiques et entraînantes qu'on les obligeait à beugler en chœur.

Ils s'engagent dans un chemin forestier. C'est alors que leur véhicule militaire montre ses qualités, franchissant allègrement cailloux, trous et racines. Ils font halte dans une jolie clairière. Sammy se charge du volumineux panier de pique-nique tandis que Gisela prend une couverture. Hilde rajuste tant bien que mal ses chaussettes. Levant brièvement les yeux, elle s'aperçoit que Peters l'observe avec un soupçon de sourire.

Tu ne perds rien pour attendre, se dit-elle *in petto*. Derrière tes airs sérieux tu te fiches de moi.

En dépit de ses craintes, la randonnée se révèle très agréable. Ils sautent en riant par-dessus les flaques, trouvent des glands et des baies d'églantier, aperçoivent un écureuil roux, qui grimpe prestement sur un tronc avant de s'arrêter et de les observer de ses petits yeux brillants. Peters reste au côté de Hilde, attendant patiemment lorsqu'elle s'attarde devant un champignon ou un arbre creux.

— Vous aimez la nature, fait-il remarquer. Mais vous avez peu l'occasion d'aller en forêt.

— Et vous ?

— Il y a quelques années, j'ai passé tout un été au Canada, dans une région sauvage. Je logeais dans une cabane en rondins au bord d'un lac.

Hilde est impressionnée. A-t-il eu l'occasion de voir des ours ? des grizzlis affamés ? demande-t-elle.

— De temps en temps. Ils volent les provisions. Mais j'ai connu pire.

— Ah oui ?

— Les moustiques.

Elle répond par un rire moqueur, tandis que le soupçon de sourire réapparaît sur les lèvres de Peters. Alors qu'elle s'apprête à sauter par-dessus une large flaque, il lui prend la main et la garde un instant dans la sienne. Puis il s'enquiert de ses frères. A-t-elle de leurs nouvelles ? S'ils sont dans un camp de prisonniers américain, il réussira peut-être à obtenir des informations.

— Ce serait formidable ! Nous nous faisons tellement de soucis pour eux.

— Votre père espère sans doute qu'un de ses fils reprendra le café ?

Hilde secoue la tête. August a fait des études de droit et veut ouvrir un cabinet d'avocats. Quant à Willi, il nourrit le projet déraisonnable de devenir acteur. Il a réussi l'examen d'entrée à l'école d'art dramatique de Francfort, ce dont il a été ravi car, sur presque deux cents candidats, seuls six ont été retenus.

— Trois jours plus tard, ajoute-t-elle, il a reçu son ordre de mobilisation.

Avec un soupir de compassion, Peters lève les yeux vers les cimes des arbres où scintillent le rouge et l'or.

— Mais alors qui reprendra le café ? demande-t-il.

— Moi, bien sûr ! Vous ne m'en croyez pas capable ?

— Si, tout à fait !

Il paraît si convaincu qu'elle opine avec satisfaction. Puis elle l'interroge à son tour : quel métier exerce-t-il dans le civil ? vit-il encore à New York ? ses parents sont-ils toujours en vie ?

— Mon frère a repris l'affaire familiale. La poissonnerie, ce n'était pas mon truc. J'essaie de gagner ma vie en faisant des traductions et en enseignant l'histoire. Je me balade beaucoup, j'ai du mal à rester longtemps quelque part…

— Ah…

— Vous êtes déçue ? Vous pensiez que j'étais le patron d'une entreprise florissante ou fonctionnaire du gouvernement ?

À vrai dire, Hilde ne s'était jamais posé la question. Elle n'en est pas moins surprise par sa réponse.

— Je vous imaginais dans la police judiciaire, répond-elle en plaisantant. Vous êtes toujours à observer les choses et vous vous montrez parfois très directif.

Sa gêne la divertit.

— Allez-vous me le reprocher toute ma vie ?

— Non, juste de temps en temps. À des fins pédagogiques.

Il lui prend à nouveau la main et s'arrête. Hilde s'immobilise, indécise. Devant eux, Sammy et Gisela disparaissent derrière un

tournant. La forêt les engloutit. Hilde se retrouve seule avec Josh Peters.

— J'aime que vous me poussiez dans mes retranchements, Hilde. J'aime votre gaieté, votre énergie, votre courage. Et j'espère que je vous plais un peu…

Soudain surgit entre eux une force à laquelle Hilde ne s'attendait pas. Une sorte de magnétisme. Une attirance physique à laquelle il est difficile de résister. Les yeux de Peters se rapprochent, de même que sa bouche. Hilde est comme paralysée au milieu de toute cette magie automnale. Sans savoir elle-même ce qu'elle attend.

— Je… je vous trouve… très sympathique, chuchote-t-elle.

Mais déjà il a posé son bras autour de sa taille et l'embrasse sans qu'elle lui oppose de résistance. Au contraire, elle trouve cela très excitant. Les feuilles bruissent au vent. Hilde ferme les yeux pour ne pas être aveuglée par les rayons obliques du soleil. Le professeur itinérant, l'ermite des forêts canadiennes n'est pas un débutant. Son baiser est prudent, très tendre. Et comme elle y répond, il se fait plus audacieux, passionné. Hilde se sent prise de vertige.

— Je suis tombé amoureux de toi, Hilde, chuchote-t-il. Dès l'instant où je t'ai vue. L'amour nous rend stupides. J'étais jaloux lorsque je t'ai vue au bar, je ne voulais pas qu'un de mes camarades engage une relation avec toi. C'était grotesque. J'en ai éprouvé une telle honte que j'ai pensé un temps ne plus jamais y remettre les pieds.

Hilde garde le silence. Son aveu l'a émue. Peters lui apparaît soudain très différent : il montre ses sentiments, ne se cache plus derrière son masque d'impassibilité. Elle est toujours dans ses bras, troublée par la proximité de son corps. Est-ce de l'amour ? De la passion ? Une illusion ? Un simple flirt ? Un peu de tout cela ?

Elle passe un bras autour de sa nuque et l'embrasse sur les lèvres. Très légèrement. Une tendre réponse à son aveu et une façon de lui rappeler qu'ils doivent se remettre en marche pour rattraper Sammy et Gisela. Comprenant le message, il la lâche, mais garde sa main dans la sienne.

— Je ne voudrais pas te perdre, Hilde, dit-il. Même une fois que je serai parti. Quand j'aurai été transféré.

— C'est-à-dire ?

— Je n'en sais rien, l'ordre peut tomber à tout instant. Dis-moi si c'est du sérieux de ton côté.

Hilde est complètement tourneboulée. Que peut-elle répondre ? Qu'elle trouve sa présence excitante, que ses baisers la chavirent ? Jusque-là, seul Jean-Jacques avait provoqué en elle ces sensations. Se serait-elle trompée en pensant qu'il était son grand amour ? Le premier homme venu, pourvu qu'il soit agréable et doué d'un minimum de savoir-faire, a-t-il la capacité de déclencher en elle ce

tourbillon d'émotions ?

— Il faut que je réfléchisse, répond-elle, hésitante. Tout ça est si nouveau… Je ne sais pas très bien…

Elle sent sa déception sans avoir besoin de le regarder. Il n'en reste pas moins calme et aimable.

— Prends ton temps, Hilde. J'attendrai. La seule chose que je n'aime pas, c'est le mensonge, même quand il est bien intentionné.

— Moi non plus.

Elle est soulagée en apercevant Gisela et Sammy au détour du chemin. Ils se sont installés sur des troncs d'arbres abattus, ont déployé la couverture et répandu dessus le contenu du panier de pique-nique. De délicieuses surprises attendent les randonneurs affamés : pain blanc, bœuf bouilli, thon, fromage. Et, en dessert, des pêches au sirop et un gâteau brioché à l'abricot. Il y a aussi une drôle de pâte jaunâtre que Hilde ne connaît pas.

— C'est du beurre de cacahouète, explique Gisela. Ça a un goût inhabituel, mais ce n'est pas mauvais. Tu devrais goûter. On le mange sur du pain.

Effectivement, on retrouve la saveur de la cacahouète. Mais cette texture collante n'est pas vraiment du goût de Hilde. Rien à voir avec la délicieuse gelée de cassis de sa mère…

Ils se régalent, ravis de ce festin. Gisela et Sammy sont d'excellente humeur, se bombardent de glands en gloussant et se partagent une bouteille de bière. Hilde a opté pour de la limonade. Josh Peters, lui, boit du thé noir apporté dans une thermos. Il s'est assis un peu à l'écart et se montre encore moins loquace que d'habitude. Quand Hilde lui adresse la parole, il répond, mais paraît absent.

Qu'est-ce qu'il croyait ? se dit-elle. Que j'allais lui jurer amour et fidélité ? Uniquement parce qu'il m'a embrassée ? Non, il lui a demandé d'être sincère et c'est ce qu'elle a fait.

— Je ne peux plus rien avaler, lâche Gisela en posant la main sur son ventre. *Here is no more space for food, darling*. Comme Sammy fait mine de vouloir vérifier, elle se dérobe et court se réfugier dans la forêt, suivie de son amoureux. Ils se chamaillent en riant, soulevant les feuilles mortes. Le sous-bois craque sous leurs pas maladroits. Puis ils s'enfoncent sous les frondaisons et l'on n'entend plus rien.

— Quels gamins ! dit Hilde en commençant à rassembler les restes du pique-nique pour les remettre dans le panier.

— Des gamins heureux, fait observer Peters avec une pointe de tristesse.

Ils travaillent de concert. Parfois, leurs mains se touchent, parfois Hilde le regarde en souriant. Il espère visiblement qu'elle répondra à ses sentiments, mais la jeune femme n'est pas disposée à aller dans ce sens.

Gisela et Sammy les rejoignent, tout essoufflés. Les jolies bottines de Gisela sont maculées de mousse et de terre.

— Alors, vous deux ? lance-t-elle gaiement. Ça va ?

— Formidablement bien ! réplique Hilde. On retourne à la voiture ?

Cette fois, c'est Peters qui porte le panier. Hilde marche à son côté tandis que Gisela et Sammy les précèdent. Le jeune Américain s'est ressaisi. Il lui parle de son séjour au Canada, où il vivait essentiellement de la pêche et de la chasse, et lui dépeint la beauté de ces forêts encore intactes. Hilde l'écoute en silence, se demandant ce qui peut bien pousser un homme à passer plusieurs mois seul dans une contrée sauvage.

Debout sur une jambe devant la voiture, Gisela s'efforce de nettoyer sa bottine droite avec un mouchoir. Sammy profite de ce répit pour reprendre une bière, ce qui lui vaut un froncement de sourcils de Josh Peters.

— On va voir le petit village dont on a parlé tout à l'heure ? demande-t-il à Hilde.

— Oui ! C'est juste après Niedernhausen.

Peters étale sur le capot la carte qu'il a emportée. On se penche dessus – à l'exception de Gisela, toujours occupée avec ses bottines. Plusieurs doigts se déplacent sur le papier. Peters est le premier à localiser le village. Dès lors, il lui est facile de déterminer l'itinéraire à suivre – en bon coureur des bois, il a appris à s'orienter.

— C'est à deux pas d'ici… *It's quite near… ten minutes…*

Il prend le volant. Hilde s'assoit à côté de lui avec la carte. Gisela et Sammy s'installent confortablement à l'arrière.

— Saleté de forêt ! peste Gisela. Mes nouvelles bottines sont fichues, ce truc ne s'en va pas.

Hilde s'abstient de lui faire remarquer que les bottines sont de seconde main. Et puis, de toute façon, il aurait fallu crier pour se faire entendre. Peters roule lentement pour ne pas trop secouer ses passagers. Une fois qu'ils ont rejoint la départementale, il accélère tout en parvenant à peu près à éviter les cahots. Admirative, Hilde prend cependant peu à peu conscience qu'elle n'est pas amoureuse de lui. C'est un homme intéressant, il embrasse bien, mais rien à voir avec ce qu'elle ressent pour Jean-Jacques.

Une certaine mauvaise conscience la taraude, car elle a pris quelques libertés avec la vérité s'agissant de Lenzhahn. Ou plutôt elle a embelli la réalité. S'il est vrai qu'ils ont fait des excursions en famille dans la région du Taunus – son père avait acheté une voiture et les emmenait volontiers en balade –, ils ne sont jamais allés à Lenzhahn chez les parents de Fritz Bogner. La jolie histoire des petits veaux est une pure invention. Il leur arrivait de faire halte dans des fermes et

d'acheter du lait frais, mais ils mangeaient des sandwichs dans la voiture. La seule fois qu'elle a glissé un coup d'œil dans une étable, elle a trouvé l'endroit si sale, si nauséabond, qu'elle ne s'est pas attardée.

Qu'importe, ce qu'il faut, aujourd'hui, c'est s'approvisionner en beurre, saindoux et œufs si l'on veut qu'Else puisse recommencer à faire des gâteaux.

— Ça doit être là ! lance-t-elle soudain. Regardez ces petites maisons à colombages ! Elles ne sont pas mignonnes ?

Le village est minuscule. À peine y est-on entré qu'on en ressort déjà. Il n'y a même pas d'église. Sur une place, à l'écart des fermes, se dresse une maisonnette d'allure bien décatie avec son crépi qui s'effrite : le fournil. Peters se gare juste à côté, et on descend de voiture pour voir de plus près cette attraction touristique. Constatant que la porte n'est pas verrouillée, ils entrent. L'intérieur est exigu et relativement sombre, mais on distingue tout de même l'ouverture métallique du four.

Sammy actionne la poignée, et les plaques de fer s'écartent l'une de l'autre. Derrière, on voit une cavité maçonnée : le four en pierre.

— *Where is the fire*[2] *?*

— Je suppose qu'on remplit le four avec du bois et des brindilles et qu'on les enflamme, déclare Peters en jetant un regard interrogateur à Hilde.

Quoique n'ayant aucune idée de la façon dont on se sert d'un four en pierre, elle acquiesce à tout hasard. Ce four lui rappelle le conte de Hänsel et Gretel, car il est assez grand pour pouvoir contenir un être humain. Pouah ! Quelle horrible idée !

— Mais alors le pain serait couvert de cendres, objecte Gisela.

— Quand les pierres sont suffisamment chaudes, on doit évacuer les cendres avant d'y glisser le pain, reprend Peters.

— C'est exactement ça, répond promptement Hilde. J'avais oublié comment on faisait. Ma dernière visite ne date pas d'hier…

Zut ! Une fois qu'on a commencé à mentir, on n'arrive plus à s'en dépêtrer… Alors qu'elle s'apprête à dire que le pain cuit dans ce four est particulièrement bon, la porte grince derrière eux. Une femme est venue voir ce qui se passait. Une paysanne, coiffée d'un foulard, chaussée de bottes en caoutchouc crottées qui sentent le fumier.

— Bonjour, dit Hilde. Nous venons de Wiesbaden. Je suis Hilde Koch, du Café Engel. Nous allions chez les Bogner…

L'expression méfiante de la femme fait place à la surprise. Elle recule d'un pas, comme pour mieux voir son interlocutrice.

— Tu es Hilde Koch ? La fille de Heinz Koch ?

— Oui, c'est bien ça…

Hilde comprend aussitôt que, pour connaître le nom de Heinz,

cette femme doit être la mère de Fritz ou une proche parente.

— Je vous salue de la part de mes parents. Nous voulions savoir si vous aviez des nouvelles de votre fils…

À peine a-t-elle lâché ces mots qu'elle voudrait se mordre la langue. Si cela se trouve, le pauvre n'est plus de ce monde…

Mais un grand sourire éclaire le visage de la femme, qui lui tend la main, une main incroyablement dure et calleuse qu'on croirait revêtue d'un épais gant de cuir.

— Alors comme ça, Heinz Koch nous envoie sa fille pour prendre des nouvelles de Fritz… Bienvenue, mademoiselle Koch ! Ces messieurs dames sont sans doute des amis à vous…

— Oui. Voici Gisela et son fiancé, M. Hill. Et M. Peters, un bon ami.

Elle a prononcé les noms à l'allemande, mais le véhicule américain n'est sûrement pas passé inaperçu.

— Venez donc chez nous, mademoiselle Koch. Venez ! Vos amis aussi. Non, quelle surprise ! Et quelle joie !

Les jeunes gens traversent la petite place à sa suite jusqu'à la ferme, où ils sont accueillis par les aboiements d'un chien noir à longs poils. Sammy manque écraser une des poules brunes qui picorent dans la cour. La ferme est une bâtisse à colombages étroite et allongée avec un toit de tuiles, dont seule la partie centrale est habitée. Elle est flanquée à gauche de la grange, à droite de l'étable. La porte, pourvue d'une poignée, n'est pas fermée, les visiteurs sont les bienvenus. Le petit groupe patiente dans l'entrée en attendant que Mme Bogner échange ses bottes souillées contre des chaussons. Il y règne une puissante odeur d'étable.

— Seigneur, chuchote Gisela. Je vais me sentir mal…

— Chut !

Lorsque Mme Bogner les fait entrer dans la cuisine, ces effluves campagnards gagnent encore en intensité. On accède à l'étable par une porte située à côté de la grande armoire. C'est bien pratique quand on doit nourrir et traire les vaches à l'aube et par mauvais temps.

L'odeur est vraiment épouvantable, se dit Hilde. Mais qui dit vaches, dit du lait, du beurre et de la crème. Ils s'assoient à la table de la cuisine, et Mme Bogner leur sert du pain, du beurre, du saucisson fumé maison, de la confiture et du miel. Le café au lait contient surtout du lait, mais celui-ci est tout frais et surmonté d'une épaisse couche de crème. Hilde regrette de ne plus avoir très faim car, en ville, on ne trouve pas toutes ces choses délicieuses.

« Servez-vous ! » ne cesse de répéter Mme Bogner. Elle rapporte du lait et du café, pose des tranches de saucisson sur leurs assiettes et les invite à goûter le bon miel, qui vient d'un apiculteur du village voisin.

— Je vais vous donner quelque chose pour vos parents et vos frères… Ils sont toujours portés disparus ? Alors que le bon Dieu les protège et les fasse bientôt rentrer.

Elle raconte que Fritz est très doué pour la musique et joue du violon. Ils ont acheté l'instrument à un marchand ambulant, Fritz avait cinq ans. Il l'a pris et n'a plus voulu s'en séparer.

— M. l'instituteur Alberti, à Niederseelbach, il a dit qu'il fallait que notre garçon devienne musicien. Ça nous arrangeait vu qu'Alwin, l'aîné, il devait reprendre la ferme. Fritz est allé au conservatoire à Francfort, il a pu faire des études grâce à une bourse.

— Oui, répond Hilde en souriant. Fritz jouait souvent chez nous, au café. J'aimais beaucoup l'écouter.

Mme Bogner dépose une épaisse tranche de saucisson sur son assiette.

— Il a recommencé à travailler son violon, mademoiselle Koch, poursuit-elle sur le ton de la confidence. Ah, la guerre lui a pris plusieurs années de sa vie et l'a rendu presque aveugle. Mais il a jamais oublié le violon…

— Il… il est ici ? demande Hilde, stupéfaite. Fritz est à Lenzhahn ?

Mme Bogner acquiesce. Sa joie et son soulagement sont visibles quoique contenus.

— Il est allé récolter les pommes avec Alwin et le père. Les arbres ont pas donné grand-chose, cette année. Mais il y a des pommes de terre – vous pourrez en prendre. Et des carottes et des poireaux. Vous voulez aussi de la verdure pour la soupe ?

Hilde a l'impression d'être au pays de cocagne. Quelle vie fantastique on mène à la campagne ! On ne risque pas de mourir de faim. Cela dit, le travail est dur, il suffit de voir les mains de Mme Bogner. Et il faut supporter cette odeur d'étable…

— Ce… ce serait formidable ! Mes parents seraient ravis, répond-elle avec tact. Moi aussi, j'ai un cadeau pour vous.

Elle va chercher les deux chandeliers en argent et les pose sur la table, entre la corbeille de pain et l'assiette de saucisson. Mme Bogner n'en croit pas ses yeux.

— Mais c'est des pièces d'église, ça, mademoiselle Koch !

— Non ! On les met sur la table à l'occasion d'une fête…

— C'est beaucoup trop beau pour nous… Mais j'aurais encore un jambon fumé. Et du beurre…

— Et quelques œufs ? De la farine ? Un petit pot de crème ?

Du ravitaillement dans toute sa splendeur, en plein sous le nez de deux militaires américains ! Sammy fronce les sourcils, mais un petit coup de pied affectueux de sa Gisela lui fait garder le silence. Josh Peters ne bronche pas, cependant Hilde le connaît suffisamment à présent pour savoir qu'il trouve la situation plutôt drôle.

— Si j'avais su, j'aurais choisi un camion pour cette excursion, lâche-t-il avec un grand sérieux.

Hilde est ravie. Le Café Engel va pouvoir rouvrir ses portes, les prochaines semaines sont assurées. Quant au reste – café, infusion et sucre –, on se le procurera au marché noir en échange de schnaps. Et les résidents du 75, avenue Guillaume n'auront pas à craindre de mourir de faim. Hourrah ! Et tout cela grâce à qui ? Débordante de fierté, elle pince amicalement le bras de Gisela et adresse un grand sourire à Josh Peters. Un camion ! Monsieur le lieutenant sait être drôle, finalement ! Elle lui sauterait volontiers au cou.

C'est alors que la porte s'ouvre et que quelqu'un pousse du pied un grand panier rempli de pommes à l'intérieur de la cuisine. Suit un deuxième panier. Puis on entend une voix que Hilde n'a pas oubliée :

— Prends les paniers, mère. On en a encore deux et une hotte pleine…

— Entre donc, Fritz. Nous avons de la visite. Et va chercher le père et Alwin…

Hilde le reconnaît immédiatement malgré son bandeau sur l'œil. Il lui paraît plus grand qu'avant. Il a les cheveux ébouriffés par le vent, les joues rougies par le travail à l'extérieur. En la reconnaissant, il montre le même embarras qu'autrefois. Elle avait seize ans et s'était moquée de ses bretelles trop lâches.

— Hilde ! s'écrie-t-il, surpris, avant de se corriger : Mademoiselle Koch ! Si je m'y attendais…

Tandis qu'il enjambe les paniers de pommes, Hilde remarque qu'il semble avoir mal à la hanche. La guerre, qui lui a pris un œil, lui a aussi occasionné d'autres blessures.

Il la salue d'une poignée de main ferme. Il est devenu bien plus viril. L'expression rêveuse et juvénile qui plaisait tant à Hilde a disparu. En revanche, il a conservé sa charmante timidité et sa franchise.

— Je suis heureuse de vous revoir, répond Hilde en gardant sa main dans la sienne. Il faut absolument que vous reveniez à Wiesbaden. Hubsi vous attend. Et il y a des projets de concerts pour la période de Noël.

Il se met à rire, et leurs yeux se rencontrent. Hilde est sous le charme. Qu'est-ce qu'il lui plaît, bon sang !

— À Wiesbaden ? Dans ce cas, il va falloir que je travaille encore un peu. Je ne voudrais pas me ridiculiser devant votre père. Ni devant vous, mademoiselle Hilde…

1. « L'été indien. Quel paysage magnifique… »
2. « Où est le feu ? »

JEAN-JACQUES

Villeneuve, septembre-octobre 1945

Ils ne le retrouvent qu'à la nuit tombée. Ils ont passé des heures à parcourir le vignoble avec des lanternes et des lampes de poche, parce que Pierrot était incapable de leur indiquer où il avait laissé son frère. Le cadet est rentré en début de soirée tel un possédé, en sang, l'œil gauche tuméfié, une écume blanche au coin des lèvres. Dans un premier temps, personne n'a rien compris à ses propos décousus, mais comme il ne cessait de prononcer le nom de Jean-Jacques, les parents ont fini par deviner qu'ils avaient eu une altercation. La mère, qui tient son aîné pour responsable, l'accuse d'avoir voulu tuer son propre frère. Mais lorsqu'elle s'approche de Pierrot pour nettoyer ses blessures et les panser, il la repousse et monte s'enfermer dans sa chambre. Il reste là des heures durant, sans céder aux prières de sa mère ni aux injonctions furieuses de son père, qui lui demandent d'ouvrir. Margot, qui l'implore désespérément de leur dire ce qui s'est passé, ne reçoit pas davantage de réponse. Commençant à craindre que son cadet puisse attenter à ses jours, la mère convainc le père de forcer la porte. Deux coups de hache sur les gonds, un violent coup de pied dans le battant – ils trouvent Pierrot recroquevillé par terre dans un coin, les bras autour de ses genoux repliés, avec un regard fixe de dément.

— Regarde, Margot…, dit-il d'une voix étonnamment grêle en

désignant son front. Tu la vois ? la marque ?

Margot s'effondre – si le père ne l'avait pas rattrapée de justesse, son crâne aurait heurté le bord du lit.

— Qu'est-ce que tu racontes, Pierrot ? lance la mère en le secouant par l'épaule. Quelle marque ?

— La marque de l'assassin… La marque de Caïn…

La mère pousse un cri et recule, la main devant la bouche, le regard rivé sur son fils. Puis elle secoue la tête.

— Ce n'est pas possible, Pierrot. Dis que ce n'est pas vrai !

— Laisse-le, ordonne le père. Occupe-toi de Margot. Je vais chercher Jérôme et les voisins. Peut-être qu'on peut encore le sauver.

Plus tard, il raconte que Jean-Jacques, livide et ensanglanté, paraissait mort lorsque la lumière de la lanterne l'a éclairé. Il s'est agenouillé, lui a pris le pouls et a remercié Dieu en constatant que son fils était encore vivant. Ils l'ont transporté jusqu'à la ferme et, à l'aube, le valet a attelé la jument pour aller chercher le médecin à Villeneuve.

Jean-Jacques est loin, il nage dans un sombre océan de douleurs diffuses, voit glisser des ombres bleuâtres traversées d'éclairs éblouissants, entend le grondement inlassable des vagues. Quand, à de rares moments, il remonte à la surface, les vagues le ballottent, le font tournoyer, et la nausée le submerge.

— Comment tu as pu faire ça ? entend-il chuchoter Margot.

— C'est sa faute…

— Oh non ! C'est la tienne. Et surtout la mienne…

— Ne raconte pas n'importe quoi, Margot ! Je t'aime, tu le sais. Quoi qu'il arrive…

— Lâche-moi ! Ne me touche pas, assassin !

— Margot… je t'en prie…

Jean-Jacques les entend, sans comprendre le sens des paroles échangées. Son crâne est un espace vide, aussi grand que la Terre, aussi vaste que le cosmos et aussi inerte qu'une pierre. Il sent Margot lui faire boire du thé chaud. La bouillie, en revanche, ne passe pas. De temps en temps, il distingue les yeux du père au-dessus de lui, qui l'observent avec attention, puis il perçoit sa voix mais ne saisit pas ce qu'il dit.

« Il a ouvert les yeux… Est-ce qu'il a mangé ?

— Non… »

Parfois, une phrase pénètre son cerveau, le fouille, transforme la pierre logée dans sa tête en une masse douloureuse et flottante. Des pensées commencent à surgir, une amorce de compréhension. Il est dans sa chambre, couché dans son lit. Margot, sa femme, est assise sur le bord du lit, elle lui caresse la main, le bras.

— Si tu ne peux pas parler, Jean-Jacques, serre ma main. Je saurai que tu comprends ce que je dis.

— Mais… je… comprends…

Il l'entend pousser un cri de joie, sent ses baisers, quelque chose de chaud et d'humide sur ses joues, sont-ce ses propres larmes ou celles de Margot ? À partir de ce moment, il remonte la pente. Recommence à pouvoir parler, boire, manger, puis à se lever et à descendre aux toilettes sans avoir besoin d'aide. Margot et la mère sont constamment à son côté. Le père un peu moins. Quant à Pierrot, il ne le revoit que lorsqu'il est enfin capable de prendre ses repas avec la famille. Assis sans parler à sa place, à côté de la mère, son frère émiette son pain dans sa soupe, mâche le saucisson, se sert en fromage, sans jamais le regarder.

Jean-Jacques aperçoit une cicatrice récente sous l'œil droit de son cadet. Lui aussi garde le silence. Il a toujours ce grondement dans la tête. À chaque effort, à chaque geste inconsidéré, le sol tangue sous ses pieds et le tourbillon menace de l'engloutir. Lorsqu'il se lève péniblement de table pour remonter dans sa chambre, son frère l'interpelle :

— Tu ne te débarrasseras pas de moi, Jean-Jacques. Sache-le !

L'écho de cette phrase se prolonge dans la pièce. Personne ne le rabroue, personne ne relève. Le père se détourne et ouvre la porte de l'étable. La mère regagne ses fourneaux. Margot prend le bras de Jean-Jacques. Elle tremble de tous ses membres. Un silence sinistre et pesant plane dans la cuisine.

Dans la chambre, Margot l'aide à se déshabiller. Il s'est habitué à accepter son aide. Dans un premier temps, parce qu'il y était obligé. Puis parce qu'il a compris qu'elle était heureuse de pouvoir lui manifester sa sollicitude. Elle lui fait de la peine. La grossesse l'enlaidit. Elle est toute maigre, avec un ventre volumineux qui pointe vers l'avant. Et lorsqu'elle est couchée à côté de lui, il devine que l'enfant bouge. Si c'était le sien, il poserait la main sur son ventre pour percevoir ses mouvements…

— Ton père a voulu éloigner Pierrot, chuchote Margot. Il a dit qu'il n'y aurait jamais la paix s'il restait ici.

— Il a raison.

Ils parlent bas, car les murs sont minces. Leur chambre est voisine de celles des parents et de Pierrot.

— Mais ta mère ne veut pas qu'il soit malheureux loin de chez lui. Elle lui a légué une vigne.

— Je sais…

Margot pousse un profond soupir. Malgré l'obscurité, il croit voir briller ses yeux. Pleure-t-elle ?

— Tes parents ont eu une terrible dispute, poursuit-elle tristement.

Ils ne se sont pas parlé pendant plusieurs jours. Et puis ton père a été obligé de céder, ça l'a rendu malade.

Cette nouvelle effraie Jean-Jacques. Jusqu'ici, son père n'a jamais été souffrant. Rien ne peut l'empêcher d'accomplir son travail.

— Je n'ai rien remarqué…

— C'est le cœur. Le médecin est venu. Il lui a prescrit des gouttes et recommandé d'éviter les émotions et la colère.

— Et ma mère ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Margot l'ignore. Ses beaux-parents n'affichent pas leurs dissensions, ils se disputent le soir, dans leur chambre, en veillant à ce qu'on ne les entende pas.

— Ça a dû lui faire peur, suppute Margot. Mais elle n'a pas changé d'avis. Pierrot ne quittera pas la ferme. Je ne comprends pas son entêtement. Elle ne semble pas se rendre compte qu'elle est en train de créer une situation catastrophique.

Occupé à lutter contre un soudain vertige, Jean-Jacques ne répond pas. Ne pas s'énerver, a conseillé le médecin. Une recommandation qui vaut aussi pour lui. Dès qu'il se laisse aller à la colère, il se sent mal. Et cela parce que son frère l'a lâchement frappé par-derrière. Voulait-il le tuer ? Il a agi sans préméditation, cela ne fait aucun doute. Mais ce qui est sûr, c'est qu'au moment où il se tenait derrière lui avec son bâton Pierrot voulait se débarrasser de son frère.

Qu'est-ce que je fais ici ? se demande Jean-Jacques. Pourquoi est-ce que je reste là à attendre la catastrophe, comme un lapin pétrifié de peur devant un serpent ? Ne dit-on pas que c'est le plus malin des deux qui finit par céder ? Si je veux être le plus malin, alors il faut que je parte. Que je débarrasse le plancher avant qu'il n'arrive un malheur. Qu'est-ce qui me retient ici ? Cette femme, que je n'aime plus et qui porte l'enfant de mon frère ? La ferme et le vignoble, qui me reviennent de droit, mais que je vais devoir partager avec Pierrot par la volonté de ma mère ? Cela ne vaut pas la peine de se battre pour ça. Ni que les parents se disputent à ce sujet et que le père se rende malade.

Pourtant, en dépit de sa lucidité, il ne se décide pas à partir. Peut-être à cause de cette funeste lettre, trop hâtive, qu'il s'est arrangé pour faire parvenir à Hilde et qui a dû produire l'effet attendu. Peut-être aussi par compassion pour Margot, qui l'aime et serait désespérée qu'il s'en aille. Mais, non, ce sont avant tout son entêtement, sa fierté stupide qui l'empêchent de renoncer, de laisser son frère agir à sa guise. Comme autrefois, lorsque sa mère intervenait dans leurs disputes pour rappeler à son aîné que c'était à lui de se montrer raisonnable. Eh bien, non, petit frère. Toi non plus, tu ne te débarrasseras pas de moi ! Je resterai et je te montrerai qui est le maître, ici !

Le travail agit comme un dérivatif. Après la macération, le raisin est pressé et mis en tonneau. Ensuite, il est affiné, filtré, puis transvasé dans d'autres fûts. Après quoi on laisse mûrir le vin. Et, pendant ce temps, on le surveille, on le goûte régulièrement. Le père a décidé de commander vingt nouveaux tonneaux. Certains des anciens s'abîment, ce qui est dommageable pour le vin. Un bon fût en chêne coûte cher. Jean-Jacques sait que son père va devoir s'endetter, ce qui lui déplaît. Car plus tard, ces tonneaux accueilleront, outre son vin, celui de son frère, mais il sera seul à devoir rembourser le crédit. Cependant il est trop tôt pour s'en préoccuper. Mieux vaut attendre qu'il aille mieux, que ces pénibles accès de vertige disparaissent et qu'il soit en mesure d'assurer toutes les tâches, même les plus dures.

« Vas-y doucement, Jean-Jacques ! l'exhorte son père lorsqu'il le voit, la sueur au front, scier les vieux tonneaux mis au rebut. Le travail ne s'enfuira pas. »

Il se montre impatient, taciturne, il en veut à son corps d'être aussi lent à guérir, à son frère de l'avoir mis dans cet état. Pourquoi lui-même n'a-t-il pas cogné plus fort ? Pierrot est au mieux de sa forme. Il est au fenil et jette énergiquement les bottes de foin en bas, dans l'étable, afin que la mère puisse le répartir. N'est-ce pas profondément injuste ? Pour sa part, il n'est pas encore capable de gravir l'échelle sans avoir la tête qui tourne et devoir se cramponner aux montants pour ne pas chuter.

« Ça s'améliore de jour en jour, soutient Margot, le soir, dans la chambre. D'ici une semaine ou deux, au pire dans un mois, tu seras complètement rétabli. »

Il s'abstient de la détromper. Ces derniers temps, elle a tendance à se réfugier dans un monde imaginaire. Le sourire aux lèvres, elle s'abandonne à ses rêves en caressant tendrement son ventre. Jean-Jacques la laisse faire, la conforte dans ses illusions. Il a compris que l'enfant qui grandit en elle a besoin de cette confiance en l'avenir. Ce bébé n'a rien à voir avec tous ces drames, il faut qu'il vienne au monde en bonne santé.

Les jours ont raccourci. On est fin novembre. Sous la pluie, le paysage paraît triste, l'avenir sans issue. Jean-Jacques est toujours sujet à des accès de vertige, mais il a désormais décidé de les ignorer. Lorsqu'il coupe du bois pour le chauffage, il s'interrompt chaque fois que nécessaire et attend que ça passe. Puis il se remet à la tâche jusqu'à être trop épuisé pour continuer. Mais quand le vertige ne lui permet plus de se tenir debout, il abandonne en grinçant des dents et plante avec fureur la hache dans le billot. Margot et sa mère accourent alors pour l'aider à se relever en lui reprochant son imprudence. Une sollicitude qu'il accueille systématiquement avec colère.

Le ventre de Margot est devenu informe. Il semble mener une vie

indépendante du reste de son corps émacié. Elle a le cheveu terne et, au coin des lèvres, un eczéma persistant qui saigne fréquemment. Mais elle a conservé son sourire rêveur et parle à présent de la nécessité de se procurer un berceau pour l'enfant.

« Ce sera un petit Jésus, Jean-Jacques, dit-elle un soir, lorsqu'il est couché à son côté, sombre et fatigué. Mère a descendu les langes qu'elle conservait dans une caisse au grenier. Nous avons également pris les brassières et les tricots et nous les avons lavés. Dans l'immédiat, nous n'aurons rien besoin d'acheter. »

Ne voulant pas détruire ses illusions, il parle vêtements d'enfant et landau – on devrait pouvoir en emprunter un aux voisins. Mais il attend la naissance avec des sentiments mêlés. Il ne sait comment il se comportera avec l'enfant, ni ce que fera Pierrot. Depuis peu, il est en proie à une crainte qu'il n'avait jamais ressentie, s'effraie à chaque ombre sur le mur, sursaute au moindre bruit. Ainsi, l'autre jour, quand il est descendu à la cave goûter le nouveau vin. Il avait levé à la lumière de la lampe le verre empli du liquide rouge et s'apprêtait à le porter à ses lèvres quand un mouvement derrière lui l'a fait se retourner brusquement : son frère était là, un sourire sarcastique sur les lèvres. Pris d'un violent vertige, Jean-Jacques a dû se cramponner au tonneau pour ne pas tomber.

« Je te fais peur, frangin ? Tu le sais : je suis ton ombre, ton mauvais génie. Je te suivrai partout où tu iras, tu n'auras pas une minute de répit tant que tu voudras garder ma femme et mon enfant ! »

Il lui a fallu un moment pour se ressaisir. Et il n'a rien trouvé de mieux à dire que :

« Tu es fou !

— Pas plus que toi, Jean-Jacques !

— Margot n'est pas ta femme !

— Mais moi, je l'aime. Alors que toi, c'est à une autre que tu penses.

— C'est ce que tu voudrais croire.

— Non, c'est la stricte vérité, grand frère ! »

Saisi de rage, Jean-Jacques a rassemblé ses forces pour se jeter sur lui. Mais Pierrot l'a repoussé sans peine.

« Prends garde, grand frère, a-t-il sifflé. Il ne faudrait pas que tu tombes et que tu te fracasses définitivement le crâne. »

Depuis lors, Jean-Jacques vit avec l'idée que son frère serait capable de le tuer et de faire passer sa mort pour un accident. Cette crainte absurde vient de ce qu'il est désormais privé de ses moyens physiques.

La grossesse épuise Margot, qui en est à présent à son huitième mois. Mais elle a conservé son humeur gaie et optimiste. Assise à côté

du poêle, elle chante des berceuses, tricote des bonnets et de minuscules chaussettes vertes. Sa belle-mère et elle ont transformé un panier à linge en berceau, l'ont tendu de tissu blanc et y ont déposé des oreillers à carreaux de couleurs vives.

Fin novembre, Pierrot tombe malade. Il a de la fièvre, il tousse. Installé à la cuisine, il boit le lait chaud au miel que lui prépare sa mère. Un jour, Jean-Jacques s'éclipse en silence pour se rendre dans la grange accomplir les tâches généralement effectuées par son frère : jeter les balles de foin du fenil. Il est grand temps qu'il se remette à ce genre d'activité. Le vertige qui le saisit au moment où il attrape les barreaux de l'échelle à deux mains se dissipe rapidement. Il gravit le premier échelon, s'arrête, reprend sa montée. Au cinquième échelon, il marque une nouvelle pause. Parvenu en haut de l'échelle, il met un pied sur le plancher du fenil, puis le deuxième. Ça y est ! Et lorsqu'il risque un regard en bas, il constate qu'il n'éprouve aucun vertige. Il ramasse quelques bottes, s'approche de la trappe et les jette l'une après l'autre par l'ouverture. À la dernière, sentant que la tête lui tourne, il s'assoit.

— Jean-Jacques ! crie la mère d'en bas. Qu'est-ce que tu fais là ? J'aurais pu m'en charger.

— Ça va aller, mère.

Il déteste qu'on le traite continuellement comme s'il était malade. D'accord, il n'est pas tout à fait remis, mais ce n'est pas une raison pour que sa mère fasse le travail à sa place.

— Tu veux que je t'aide à descendre ?

— Non !

Maudissant son accès de faiblesse, il se redresse sur les genoux, s'approche en rampant de l'ouverture, saisit les montants de l'échelle et pose prudemment un pied sur le deuxième barreau. C'est alors qu'il dérape et parvient de justesse à se retenir.

— Jean-Jacques ! s'écrie Margot, épouvantée.

— Ce n'est rien, réplique-t-il en faisant une nouvelle tentative.

— Tiens-toi bien ! lance-t-elle. J'arrive, je vais t'aider.

Jean-Jacques sent son vertige augmenter à l'idée que Margot monte à l'échelle. Il se rassoit sur le plancher du fenil en attendant que la crise passe.

— Reste en bas, Margot ! ordonne-t-il. J'y arriverai tout seul.

— Pourquoi tu fais ça, Jean-Jacques ? gémit-elle. Tu sais pourtant que…

Elle ne termine pas sa phrase. Jean-Jacques entend un choc sourd, dont il ne saisit pas tout de suite la cause.

— Margot ! hurle la mère. Seigneur ! Margot ! Tu es blessée ? Tu

peux te lever ?

Brusquement, le malaise de Jean-Jacques se dissipe. Il redescend sans le moindre problème et, voyant Margot gisant sur le sol, parmi les bottes de foin, s'agenouille à côté d'elle.

— Ce n'est rien, chuchote-t-elle en lui adressant un sourire désemparé. J'ai glissé…

Il la soutient pendant qu'elle se relève et, avec l'aide de sa mère, la reconduit à la maison. Une fois qu'elle est assise sur le banc du poêle, il lui place un coussin derrière le dos.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle tout bas. Je vais bien…

La mère l'entoure de soins, lui apporte une couverture, lui donne à boire, lui caresse les cheveux.

— Tout ça à cause de ton imprudence, Jean-Jacques, lâche-t-elle à l'adresse de son aîné.

— Non ! proteste Margot. C'est ma propre maladresse, Jean-Jacques n'y est pour rien.

Il lui tient la main, contemple son visage, qui est d'une pâleur presque translucide, et, soudain, il ressent une profonde tendresse pour cette jeune femme qu'il a épousée il y a des années sans savoir grand-chose d'elle et qui éprouve pour lui un amour inconditionnel. Honteux, il songe qu'elle aurait mérité bien mieux que lui.

Les contractions commencent au cours de la nuit. Jean-Jacques se rend sous la pluie chez la voisine pour lui demander son aide. La maison se remplit de femmes, jeunes et vieilles, qui montent et descendent l'escalier, occupent la cuisine, font chauffer de l'eau et du thé, mangent du pain, des olives et du jambon, bavardent, rient, parlent à voix basse de choses qui ne sont pas destinées à des oreilles d'homme.

« Comment ça se passe ? ne cesse-t-il de demander.

— C'est long… Elle a un bon mois d'avance… Mais c'est pas grave… Ça ira… »

Assis sur un tabouret à côté du fourneau, Pierrot, les yeux fiévreux, jure à voix basse. Il a essayé à plusieurs reprises d'entrer dans la chambre où se trouve Margot, mais les femmes la défendent comme une forteresse.

— S'il lui arrive quelque chose, ce sera ta faute, siffle-t-il à l'adresse de Jean-Jacques avant d'être interrompu par une terrible quinte de toux.

Le père pose la bouteille de pastis sur la table et sert les femmes. Il offre également un verre à ses fils, puis sort dans la cour avec Jean-Jacques.

— Ce n'est pas bon de rester à la cuisine avec les femmes, déclare-t-il. Elles jacassent comme des pies, ça rend nerveux.

Et il se met à parler de leur naissance à Pierrot et à lui et des

souffrances que leur mère a endurées. Jean-Jacques ne l'écoute que d'une oreille, le regard irrésistiblement attiré par la fenêtre de leur chambre tandis que l'angoisse se fraie un chemin en lui.

— Rentrons, père, s'il te plaît.

Dans la cuisine, il n'y a plus que quelques femmes, qui détournent les yeux à leur entrée.

— Qu'est-ce qui se passe ? L'enfant est là ?

Pas de réponse. Une des vieilles femmes pointe son index noueux vers l'escalier, au pied duquel se tient Amélie, la voisine, les traits figés de chagrin.

— Un garçon…, lâche-t-elle à voix basse. Tout petit mais en bonne santé.

— Et… Margot ? demande Jean-Jacques d'une voix qui se brise.

— Nous n'avons rien pu faire…

LUISA

Wiesbaden, novembre 1945

Elle rêve souvent de sa mère, lui parle dans son sommeil et, lorsqu'elle se réveille, son oreiller est humide de larmes. D'autres souvenirs font également irruption. D'horribles souvenirs, qu'elle ne pourrait confier à âme qui vive et qu'elle veut oublier au plus vite. Ce qui est passé est passé. La vie continue. Elle a encore tant de choses qui l'attendent.

Depuis que Hilde est revenue de son excursion dans le Taunus avec son précieux chargement de nourriture, les affaires ont repris au Café Engel. Else passe une bonne partie de la soirée à faire des tartelettes et des quatre-quarts qu'on servira le lendemain. Une fois, même, il y a eu du gâteau aux fruits recouvert d'une couche de crème. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre parmi les clients, qui sont venus en foule. Si certains ont payé avec de l'argent, d'autres ont apporté des objets divers : une blague à tabac à priser avec des incrustations en bois, un diapason argenté, une partition avec un dessin de chat au crayon exécuté par le compositeur Hindemith. Et Alma Knauss a acheté quatre parts de ce gâteau en échange d'un petit sac de boulets de charbon, qu'elle leur a fait porter par un domestique.

« Que ferions-nous sans notre Hilde ? ne cesse à présent de répéter l'oncle Heinz en tapotant la joue de sa fille. Hier, elle a rapporté une livre d'un excellent café en grains. Et un bâton de vanille ! On n'en trouve plus de nos jours. »

Visiblement ravie de ces compliments, Hilde n'oublie cependant

jamais de rappeler combien elle a dû batailler. Heureusement, dit-elle, certaines personnes ici présentes se sont rendues à ses raisons…

« Ne tire pas trop sur la corde, Hilde, lui conseille sa mère. Nous sommes tous très heureux que les affaires aient repris. »

L'oncle Heinz n'est pas rancunier. Lorsque Hilde le charrie à propos de sa peur du marché noir, il sourit en disant qu'en temps de crise il faut s'adapter et qu'on ne peut s'en tenir aux lois qui prévalent en période de paix. Et, ajoute-t-il toujours, « nous, les hommes, nous avons été envoyés sur le front, mais ce sont nos femmes qui ont combattu le plus courageusement ».

Sur quoi Hubsi lève son verre d'eau pour porter un toast aux femmes du Café Engel. Et comme tout le monde se joint à lui en riant, le chien, effrayé, ne manque jamais d'aboyer.

— Et qu'en est-il de mon futur gendre ? s'enquiert Heinz avec un petit sourire. Je pensais déjà que nous nouerions des liens familiaux avec notre cher et regretté Eddi Graff…

— Ah, papa ! soupire Hilde en levant les yeux au ciel. Attends donc que j'aie rencontré la bonne personne. C'est moi que ça regarde, tout de même !

— Elle a parfaitement raison ! s'écrie la Künzel en pointant sa cuillère à soupe sur l'oncle Heinz. La demoiselle est ravissante et sait ce qu'elle veut. À sa place, je ne m'inquiéterais pas.

— Exactement, renchérit Julia, qui les a enfin rejoints quelques minutes plus tôt. De toute façon, quand l'amour arrive, les jeux sont faits.

Et, avec un sourire malicieux, elle concentre son attention sur l'assiette de soupe qu'Else vient de lui apporter sans se soucier de la perplexité d'Addi Dobscher. Luisa sait de quoi il retourne, car Addi s'est une fois de plus épanché auprès d'elle ce jour-là. Elle aimerait bien jouer les intermédiaires, mais Julia ne se confie jamais à elle.

— C'est juste, dit Heinz. Du moment que ce n'est ni un Français ni un Américain… Tu pourrais épouser un acteur ou un musicien. Le Café Engel conserverait sa réputation de café d'artistes.

Il plaisante, bien sûr, ce qui n'empêche pas Hubsi de rougir jusqu'aux oreilles. Luisa s'interroge sur cette allusion aux Français. Hilde a-t-elle été fiancée à l'un d'eux ? Addi intervient pour dire plaisamment qu'il n'est pas opposé à une alliance matrimoniale, mais que les femmes trop sûres d'elles lui font peur. Et tout en faisant cette déclaration, il regarde Julia, qui montre soudain un grand empressement à manger.

— Ah ! lance la tante Else avec gaieté. Il n'y a pas grand choix parmi les musiciens en ce moment. Que penses-tu d'Alois Gimpel ? Ou

de l'organiste Firnhaber ?

Se prêtant au jeu, Hilde réplique que le chef d'orchestre Gimpel serait plus à son goût que le maigre Klaus Firnhaber avec ses jambes en cerceau. Sauf que s'appeler « Hilde Gimpel », Hilde Nigaude, ne serait vraiment pas terrible. Pas plus qu'Else Laniaise ou Luisa Nunuche. Elle rit franchement de sa propre plaisanterie. Luisa sourit, quoique peu sensible à cet humour. Je suis trop susceptible, se dit-elle. Hilde n'y entend sûrement pas malice.

— Le seul musicien qui pourrait me plaire, c'est Fritz Bogner, reprend-elle en sauçant son assiette. Lui, je le prendrais sans hésiter, même crasseux et pas rasé !

Elle raconte qu'il a changé, qu'il est devenu un homme, mais pas au sens d'une brute ou d'un mufle, non. Un artiste sérieux, sensible. Et qu'il a gardé un peu de sa timidité, ce qui lui plaît beaucoup.

Luisa l'écoute en s'efforçant de cacher son inquiétude. Aucun doute, il s'agit de ce même Fritz Bogner avec qui elle s'est abritée dans une maison de Rostock en ruine lors de cette nuit glaciale de bombardements, qui l'a emmenée ensuite au presbytère, qui s'est occupé d'elle de manière touchante lorsqu'elle était malade. De ce Fritz Bogner dont elle a conservé la lettre dans sa pochette alors qu'elle a brûlé en secret dans le poêle les papiers d'identité de sa mère et les siens.

Hilde le trouve très séduisant. Cela n'a rien d'étonnant, se dit-elle, il est si charmant. Comment pourrait-il ne pas lui plaire ? Combien de temps s'est-il écoulé depuis que Luisa a fait sa connaissance ? Presque neuf mois. Il m'a sauvé la vie et a veillé sur moi, songe-t-elle. Mais il l'aurait sans doute fait pour n'importe qui. Et cette phrase, « tu es une personne exceptionnelle… », que signifie-t-elle en fin de compte ? Chacun n'est-il pas une créature de Dieu unique et irremplaçable ? Non, il ne lui a jamais parlé d'amour, ni de vive voix ni dans sa lettre. C'est elle qui s'est fait des idées.

Hilde serait la femme idéale pour lui, juge-t-elle avec tristesse. Il est doux et réservé, c'est une épouse comme elle dont il aurait besoin. Énergique, entreprenante. Et si elle va trop loin, il saura la refréner sans la brusquer.

Entre-temps, on est passé à d'autres sujets de conversation. Else s'énerve à propos des Storbeck, qui sont partis la semaine précédente en ayant fait le vide dans l'appartement.

— Ils ont même emporté deux tapis et les couettes ! Sans parler de l'argenterie et des ustensiles de cuisine. Les nappes, les draps, ils ont tout pris ! Je ne sais pas comment ils ont fait.

L'oncle Heinz paraît consterné. Sa bonté le rend parfois étranger à certaines réalités et il a du mal à croire les gens capables de vilenies. Même les Storbeck, qu'il n'apprécie pourtant pas particulièrement.

— Tu es sûre, Else ? Vous avez bien vérifié ?

— Enfin, papa ! s'exclame Hilde. Tu ne crois tout de même pas qu'ils auraient caché l'argenterie ? Ils sont partis en douce, avec un chariot à ridelles bourré de choses qui nous appartiennent.

— Comment tu le sais ? demande la Künzel.

— C'est Louise Drews qui me l'a dit. Elle n'arrivait pas à dormir parce que la petite avait des cauchemars. Et, alors qu'elle jetait comme ça un coup d'œil dans la rue, elle les a vus.

— Quelles canailles ! gronde Addi. J'ai aidé Luisa à nettoyer l'appartement. Une crasse pas possible ! Des toiles d'araignée au-dessus de la cuisinière et de la morve sur le papier peint de la chambre à coucher !

Indignation générale. « C'est écœurant ! Ce ne sont pas des choses à raconter à table ! » Et la pauvre Julia qui n'a pas fini de manger ! Il pourrait faire un peu plus attention, non ?

Celle-ci repose son dernier morceau de pain à côté de son assiette. Non, assure-t-elle, tout va bien, c'est juste qu'elle n'a plus faim tout à coup.

— Je suis vraiment désolé, lâche Addi avec sincérité. Toutes mes excuses.

— Ce n'est rien, répond Julia avec raideur.

Silence gêné. Sous la table, on entend le chien croquer le bout de pain que Julia lui a glissé, ce qui ne fait qu'aggraver le sentiment de culpabilité d'Addi. Luisa éprouve de la peine pour lui. Tout ce qu'il souhaite, c'est protéger Julia et lui rendre service, mais il ne voit pas que, ce faisant, il la traite comme une petite fille – ce qu'elle n'est assurément pas en dépit des apparences.

— Dans ce cas, dit-il en se levant, je remonte chez moi. Une fois de plus, c'était excellent, madame la cuisinière. Mes compliments !

Comme tous abondent dans son sens, Else rougit de plaisir. Pourtant, elle n'a servi qu'un ragoût où elle met tout ce qu'on lui apporte, déclare-t-elle. Et par les temps qui courent, il est plus agréable de manger tous ensemble que de grignoter chacun dans son coin.

Luisa, qui voulait aider à faire la vaisselle, se fait chasser de la cuisine par Hilde.

— Tu peux y aller, maman et moi, on suffira à la tâche.

Luisa reste aimable, d'autant qu'Else lui adresse un petit sourire de regret. À la porte de la cage d'escalier, elle tombe sur Julia, qui l'attendait.

— Est-ce que tu sais coudre ? s'enquiert celle-ci. Faire un ourlet à la main ? Poser une fermeture Éclair ? Réaliser une boutonnière ?

Luisa est surprise. Certes, elle sait coudre. C'est comme cela que sa mère et elle ont pu se maintenir à flot pendant un temps à Stettin.

Mais c'est sa mère qui faisait l'essentiel du travail de couture. Luisa, elle, s'occupait des clients et des commandes.

— Je… je peux essayer, répond-elle sans trop s'avancer.

— Tu sais, Marianne Storbeck n'était peut-être pas toujours honnête, mais elle me déchargeait d'un grand nombre de tâches. Son départ ne me rend pas service.

— Je ne peux rien promettre, mais je ferai de mon mieux.

— Je suis sûre que tu t'en sortiras très bien. Tu as des petites mains délicates de couturière. Que dirais-tu de commencer demain matin vers 9 heures ? Je paie quatre-vingts pfennigs de l'heure.

C'est un bon salaire. Faire des ménages ne lui rapporterait sans doute pas plus de cinquante pfennigs de l'heure. Ne voulant pas vivre aux crochets des Koch, Luisa s'est renseignée autour d'elle. Mais elle n'a pas encore pris de décision de crainte de fâcher son oncle. La proposition de Julia serait la solution idéale.

— Demain à 9 heures ? J'y serai ! Et un grand merci !

Avec un sourire, Julia remonte chez elle avec entrain.

— Non, mais je rêve ! lance alors Hilde, furieuse, qui a manifestement tout entendu de sa discussion avec Julia. Tu veux gagner de l'argent au lieu d'aider au café ? Alors qu'on t'offre gratis le gîte et le couvert depuis ton arrivée ?

— Hilde ! rétorque l'oncle Heinz, scandalisé. Je ne veux plus jamais entendre ça !

— Alors bouche-toi les oreilles ! riposte Hilde, qui apparaît sur le seuil de la cuisine. Vous trouvez ça normal que je me tape tout le travail pendant que la baronne Luisa von Tiplitz boit tranquillement le café chez Julia Wemhöner en se faisant payer pour ça ?

Le reproche est si injuste que Luisa en reste sans voix. Sa tirade attire à Hilde les foudres de ses parents, ce qui ne fait qu'aggraver la situation. Luisa se retrouve involontairement la cause d'une querelle familiale ! Julia aurait mieux fait de ne pas la solliciter. Cela dit, Hilde se saisit du moindre prétexte pour la critiquer.

Dans l'escalier, Luisa est rattrapée par Hubsi, son voisin dans l'appartement d'August. Elle loge dans la salle à manger, tandis que lui est au salon. C'est un homme charmant, passablement maladroit, qui ne s'épanouit que dans la musique. Les femmes de la maison se sont arrangées pour lui fournir des vêtements. L'oncle Heinz lui a donné une paire de pantoufles et fait cadeau de toutes les partitions qui se trouvent sur le piano. C'est surtout ce dernier présent qui l'a ramené à la vie après le bombardement de l'immeuble de la rue des Tisserands dans lequel il vivait.

— Hilde a toujours été un peu… insolente, explique-t-il à Luisa. Elle a été très gâtée, c'était la petite dernière. Elle menait ses grands frères à la baguette.

Comprenant qu'il cherche à la réconforter, Luisa lui sourit avec gentillesse. Elle n'a pas de peine à croire que Hilde imposait ses quatre volontés à ses deux aînés. Ceux-ci sont toujours portés disparus, personne ne sait s'ils sont encore en vie.

— Ça tient peut-être aussi au « von », poursuit Hubsi.

Luisa le regarde sans comprendre.

— Tu t'appelles « von Tiplitz », explique-t-il avec un léger sourire en la regardant du haut de sa grande taille. Tu fais partie de la noblesse. Hilde, ça la dérange.

— Vous croyez vraiment ?

— Ça se pourrait, répond Hubsi en haussant les épaules afin de souligner qu'il s'agit d'une supposition.

Une fois qu'ils sont dans l'appartement, il lui souhaite une bonne nuit et disparaît dans le salon. Luisa est soulagée que les époux Storbeck aient déménagé. Elle n'a plus à craindre l'indiscrétion de Marianne et les importunités de son mari, et elle n'est plus obligée de garder ses affaires sous clé.

Ainsi, Hilde serait gênée par cette particule de noblesse, songe-t-elle en se couchant sur le canapé qui lui sert de lit. Est-ce pour cela qu'elle est si odieuse avec elle ? Ah, elle aurait vraiment mieux fait de ne pas dissimuler toute cette malheureuse histoire ! Une fois de plus, elle a pris la mauvaise décision. Pourtant, tout ce qu'elle voulait, c'était protéger la réputation de sa mère.

Le lendemain matin, elle descend de bonne heure au café afin de secouer les nappes et de passer la serpillière. Elle ne veut pas qu'on puisse lui reprocher de laisser tout le travail à Hilde. Dehors, il tombe une pluie fine. Le théâtre et ce qui reste des colonnades sont enveloppés de brouillard, et les platanes de l'avenue Guillaume ont l'air de gnomes noirs et ensorcelés. Luisa cueille les dernières branches d'églantier avec leurs baies rouges, coupe des rameaux de sapin dans le parc et, une fois rentrée au café, rassemble tous les vases et les remplit de bouquets automnaux. À peine a-t-elle fini que Hilde fait son apparition à la cuisine, se plante sur le pas de la porte, bras croisés, et examine la décoration des tables.

— La prochaine fois, demande-moi avant de faire quoi que ce soit, lâche-t-elle avec aigreur.

— Ça ne te plaît pas ?

— On se croirait déjà à Noël…

Else et Heinz, eux, sont ravis, ils trouvent que ces bouquets donnent à la salle une ambiance intime et diffusent une agréable odeur de sapin.

— Il n'y a presque plus de farine et on est à court de café ! annonce Hilde depuis la cuisine. Il faudrait aussi racheter du savon.

L'oncle Heinz pousse un gémissement et déclare que ses deux

femmes, Hilde et Else, sont décidément d'un grand prosaïsme. Heureusement que Luisa est là…, ajoute-t-il.

À cet instant, quelqu'un se met à secouer la porte tambour. Il est 8 heures tout juste passées, cela ne peut pas être un client. Ni le facteur ni un ami. Ils auraient sonné à la porte qui jouxte l'entrée du café. Hilde et Luisa se précipitent aux fenêtres.

— Une dame en manteau de fourrure, annonce Hilde. Et une autre qui porte les bagages.

En prenant la clé des mains de la tante Else, Luisa est envahie par un mauvais pressentiment. Quelque chose l'inquiète, elle donnerait cher pour ne pas avoir à leur ouvrir. D'ailleurs, Else ne paraît pas ravie, elle non plus. Elle sent que c'en est fini de la tranquillité au Café Engel.

Entre-temps, la dame en manteau de fourrure s'est mise à frapper du poing sur la porte et, en ouvrant, Luisa fait un rapide pas en arrière pour éviter de prendre un coup.

— C'est inconcevable ! s'exclame la dame. Est-ce une habitude de laisser les gens à la porte, ici ? Qui plus est par un temps pareil ? Vous voulez que j'attrape une pneumonie, ou quoi ?

Ce ton, Luisa ne le connaît que trop bien. C'était celui que sa grand-mère employait avec les domestiques.

— Bonjour, répond-elle poliment. Le café n'est pas encore ouvert, madame.

La dame approche de la soixantaine. Son bonnet en vison marron clair lui couvre entièrement les cheveux. Le manteau, un peu râpé, doit cependant être bien chaud. Elle n'a guère dû avoir froid pendant les cinq minutes qu'elle a passé devant la porte.

— Le café ne m'intéresse pas, réplique-t-elle en redressant le nez. J'ai l'intention d'emménager ici.

— Ici ? se récrie Luisa.

— Nous sommes bien au 75, avenue Guillaume, n'est-ce pas ?

Jetant un regard désemparé par-dessus son épaule, Luisa aperçoit l'expression résignée de la tante Else. Les réfugiés commencent à arriver, ainsi que l'avait annoncé Storbeck.

— Faites place, je vous prie ! Quelle stupide invention que cette porte tournante ! Comment voulez-vous qu'on fasse avec des bagages ? Grete ! Fais attention à ne pas abîmer la valise !

Luisa actionne la porte afin que la dame puisse prendre l'aile suivante, mais les deux nouvelles venues se retrouvent coincées. La dame pousse, jure, donne des coups de pied dans la plinthe, mais rien n'y fait car, derrière elle, la femme qu'elle a appelée Grete bloque le dispositif avec la valise. Pendant que sa maîtresse la bombarde d'ordres furieux et martèle la vitre de ses poings, la pauvre Grete s'agite en pure perte, la grande valise retombe sans cesse dans sa

position initiale. Hilde, sortie précipitamment dans la rue par l'autre porte, libère les deux prisonnières en récupérant la valise, après quoi elle intime à Grete de la suivre avec les bagages.

Débloquée, la porte tournante se remet en mouvement. En nage, rouge de colère, le bonnet de travers, la dame fait enfin son entrée dans la salle du café.

— J'espère que vous vous êtes bien amusés ! lâche-t-elle sur un ton sarcastique.

Luisa n'a guère envie de rire. La mine sérieuse affichée par Else et Heinz, en revanche, trahit une hilarité refrénée. La porte donnant sur la cage d'escalier s'ouvre, livrant passage à Addi, chargé de la valise, et à Hilde, qui arbore un large sourire. Grete est la dernière à entrer, hors d'haleine, un baluchon dans chaque main. La tête basse, elle s'arrête sur le seuil en jetant un regard craintif à la dame en manteau de fourrure.

— On ne fait pas plus sotte que toi ! crie celle-ci.

Et, traversant la salle d'un pas vif, elle assène deux gifles retentissantes à la malheureuse.

— Qu'est-ce qui t'a pris de ridiculiser ta maîtresse devant tout le monde ? Et la valise est inutilisable, maintenant !

Les spectateurs de la scène restent un instant figés de stupéfaction.

— Allons ! lance l'oncle Heinz, indigné. Ici, on ne traite pas les gens comme ça, madame !

L'interpellée se tourne vers lui, lève un sourcil.

— Monsieur… Koch, je suppose, lâche-t-elle sur un ton auguste. Je suis la baronne Edith von Haack, et voici Grete, ma femme de chambre. On nous a attribué un appartement dans cet immeuble.

Elle fouille dans un sac à bandoulière en cuir et en sort un papier plié, qu'elle tend à Heinz comme si elle jetait un os rongé à un chien.

Hilde et sa mère échangent un regard horrifié, Addi dépose bruyamment la valise sur le sol. Quant à Luisa, elle a l'impression de vivre un cauchemar éveillé.

— Tout est en règle, déclare l'oncle Heinz, après avoir examiné le certificat d'hébergement. Cela dit, je n'ai qu'une chambre à vous offrir.

Edith von Haack lève alors l'autre sourcil.

— Comme vous avez pu le lire, j'ai droit à un appartement, monsieur Koch. Et je n'en démordrai pas. J'ai vécu dans un manoir de vingt pièces à Altmarkt et je n'ai pas l'intention de dormir dans la même chambre que ma domestique !

À Altmarkt ! Soudain, les yeux de Luisa s'écarquillent. Elle connaît cette localité, ainsi que le domaine. Ils sont situés non loin de Marienburg. Son père les avait emmenées à un mariage, là-bas. C'était à l'époque où sa santé n'était pas encore trop mauvaise. Elle-même ne

devait pas avoir plus de cinq ou six ans. Cette visite lui est restée en mémoire parce que, au retour, son père avait dit que c'était une honte de faire une fête somptueuse alors qu'on ne payait pas les livraisons de bois et de céréales. « Edith von Haack »… ce nom lui est inconnu. Mais cela ne veut rien dire.

— Nous en sommes désolés, intervient Else. Mais dans les circonstances actuelles, nous devons tous accepter quelques restrictions. L'appartement de mon fils August accueille déjà M. Lindner et Mlle von Tiplitz. Vous ne pourrez donc disposer que d'une pièce.

Et voilà… Luisa voit avec effroi la baronne écarquiller ses yeux gris à la mention du nom « von Tiplitz ». Mais pour l'instant, la dame est trop occupée à réclamer son dû.

— C'est hors de question ! proteste-t-elle énergiquement. Si vous refusez d'accéder à ma demande, je me plaindrai à la mairie. Il est écrit noir sur blanc que j'ai droit à un appartement !

Elle s'est campée de toute sa taille devant Else. Et elle n'est pas précisément petite, avec sa toque en sus. Mais Else, qui n'a jamais vécu dans un grand domaine ni reçu d'ordres, ne se laisse pas démonter.

— Faites donc, chère baronne, répond-elle sur un ton prévenant. Et ayez donc l'amabilité de repartir avec vos bagages.

La baronne ne semble guère désireuse de ressortir par ce temps. Elle préfère miser sur la négociation.

— Vous allez devoir installer ces deux personnes ailleurs. Il y a d'autres appartements dans l'immeuble, non ?

Quoique trouvant cette suggestion plutôt culottée, Luisa ne serait pas fâchée de mettre le plus de distance possible entre elle et cette Edith von Haack.

— Tous les appartements sont occupés, madame la baronne. Soit vous prenez la chambre que je peux vous offrir, soit vous cherchez un logement qui vous convienne davantage.

— C'est ce que nous allons voir ! riposte Edith von Haack. Grete ! Prends les bagages, nous allons à la mairie. J'obtiendrai cet appartement, s'il le faut avec l'aide de la police !

Grete est sûrement une de ces villageoises envoyées très jeunes servir dans un grand domaine. Quel âge peut-elle avoir ? se demande Luisa. Elle est de taille moyenne, osseuse. Elle affiche l'expression obtuse de ceux qui sont habitués à obéir aveuglément. Les cheveux qui dépassent de son foulard sont d'un châtain non encore éclairci par des mèches blanches. Elle pourrait avoir vingt ans comme quarante, mais n'est assurément pas plus âgée.

C'est alors qu'Addi intervient. Les poings sur les hanches, il adresse à la noble visiteuse un air de reproche.

— Laissons là les querelles, jeune dame, lance-t-il de sa plus belle voix de baryton.

Heureuse initiative car, visiblement flattée et séduite par cette mélodieuse expression de virilité, la baronne se tourne vers Addi.

— Vous ne voulez tout de même pas, poursuit-il, que nous nous serrions tous comme des sardines afin que vous puissiez disposer d'un appartement de trois pièces pour vous toute seule ? Ou me suis-je trompé ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, monsieur. Je m'en remets simplement à ce document.

— Certes, certes…, répond-il en esquissant une courbette favorablement accueillie par un hochement de tête. Permettez-moi de me présenter. Adalbert Dobscher, premier baryton à l'Opéra de Wiesbaden.

— Enchantée ! Vous habitez également ici ?

— Un étage au-dessus du vôtre, chère madame…

— Dans ce cas…, dit-elle en souriant. Je pense, cher monsieur Dobscher, que nous devrions pouvoir trouver un… arrangement.

Son sourire est si insistant que Luisa prend peur pour Addi. La tante Else monte avec la dame afin de lui montrer sa chambre. Grete suit avec les baluchons, et Addi, avec la grande valise. Il n'est pas de ceux qui laissent les femmes porter de lourdes charges.

Dans la salle, les autres sont encore sous le coup de l'émotion.

— On ne va pas avoir la vie facile avec elle, lâche enfin Hilde. C'est une vraie nymphomane. Prends garde à toi, papa !

HEINZ

Wiesbaden, novembre 1945

« Les temps heureux sont derrière nous, chéri, lui a glissé Else à l'oreille, ce matin. Mais nous affronterons ensemble la grisaille, d'accord ? »

Ces paroles l'ont touché. Else n'est pas coutumière de ce genre de propos. En général, elle parle des coupures de gaz, de la pénurie de charbon, de la nécessité de retourner au marché noir…

Il l'a serrée dans ses bras. Embrassée avec presque autant de passion que dans leur jeunesse, quand Else craignait que les enfants n'épient leurs ébats matinaux.

« Oui, a-t-il répondu. Nous marcherons ensemble dans la vallée de l'ombre jusqu'à ce que nous retrouvions la lumière. Un soleil qui éclairera notre vie. Je te le promets, chérie. »

Vaines paroles, se dit-il un peu plus tard en se rasant dans la salle de bains. Elles n'en sont pas moins précieuses. C'est l'espoir qui nous fait vivre. L'espoir et l'amour…

Un geste malencontreux, et il se fait une coupure au menton. La mousse du savon avive la douleur. Le savon est un grand luxe, mais Heinz ne peut se résoudre à garder la barbe. À infliger à Else un mari aux allures de vagabond. Avec un soupir, il termine de se raser, se sèche et se regarde dans la glace. Toutes ces rides, pense-t-il. Sur le cou et le front. Et ces sourcils qui grisonnent et deviennent de plus en plus broussailleux. Bientôt, j'aurai l'air d'un Père Noël…

Le triste temps de novembre ne contribue pas à lui remonter le

moral. De la salle de bains, il voit les ruines laissées par les bombardements, façades noircies par les fenêtres desquelles on aperçoit le ciel et les toits de fortune bricolés par ceux qui se sont installés dans les vestiges de leur demeure. Ils doivent avoir terriblement froid, à présent que c'est l'hiver. Ils n'ont pas de charbon, juste un peu de bois, et le vent malmène la tôle. La municipalité a mis des logements provisoires à disposition, mais beaucoup refusent de quitter leur maison par peur des pillards.

Il retourne dans la chambre pour s'habiller. Marcher reste une opération douloureuse, car la prothèse frotte contre son moignon. Mais, avec le temps, il s'y est habitué. Désormais, la douleur fait partie de son quotidien. Lui, au moins, a eu la chance de pouvoir rentrer et retrouver sa famille ; cela n'a pas été le cas de milliers d'autres compagnons d'infortune. Il essaie de faire un peu de rangement, enfile sa veste d'intérieur en laine et descend au café. Si l'étroit escalier qui relie leur appartement à la cuisine de l'établissement est plus raide que celui de l'immeuble, il lui permet en revanche de prendre appui sur les deux rampes. Il se refuse à utiliser une canne – il n'est tout de même pas un vieux fossile ! Cela dit, il lui est arrivé à deux reprises d'atterrir sur les fesses dans la cuisine, ce qui lui a valu une remontrance sévère de sa fille.

« Comment peux-tu être aussi inconscient, papa ? Casse-toi donc l'autre jambe ! Comme ça, on n'aura plus qu'à te trimballer en fauteuil roulant. »

Elle n'a jamais eu sa langue dans sa poche, Hilde. Mais, comme c'est une personnalité enjouée et pleine de charme, on ne lui tient pas rigueur de son impertinence. Ces derniers temps, toutefois, elle s'est montrée méchante. Surtout avec Luisa, qui est pourtant un amour. Heinz n'en comprend pas la raison. Il vaudrait tellement mieux qu'elles deviennent amies ! Mais, visiblement, Hilde a fait de sa cousine un bouc émissaire.

« Elle est jalouse, lui a expliqué Else. Tu as accueilli Luisa comme une seconde fille. Elle a peur de perdre sa place auprès de toi.

— Mais c'est ridicule ! Hilde aura toujours la première place dans mon cœur !

— Alors prouve-le-lui. »

C'est ainsi qu'il a fini par accepter que Gisela fête son mariage au Café Engel. Et ce, parce que Hilde lui a dit que Gisela était sa meilleure et sa seule amie, qu'elle lui devait beaucoup et qu'il n'était vraiment pas correct de lui refuser ce petit service. En ce matin froid, cependant, il regrette d'avoir donné son accord. Que penseront ses amis et ses connaissances ? Tout le monde se serre la ceinture, les grandes festivités ne sont pas d'actualité. Mais quand une Allemande se jette à la tête d'un Amerloque, on met les petits plats dans les

grands ! Champagne, caviar… comme au bon vieux temps ! Et Heinz Koch prête la main à ces agissements ! Voilà ce qu'on dira derrière son dos – et on aura raison. Hélas, il ne peut revenir sur sa promesse.

En bas, dans la cuisine, Else, Hilde et Luisa préparent le buffet. La cérémonie aura lieu à 11 heures au bureau de l'état civil, puis les jeunes mariés iront se présenter au commandant de l'administration militaire de la ville, le colonel Sansome, mais c'est une pure formalité, car le gouvernement militaire américain a restitué une grande partie de leur souveraineté aux autorités allemandes. Après quoi, les invités – une vingtaine de personnes – arriveront vers midi et demi au café. Else et Hilde ont déjà rassemblé, aligné et dressé les tables dans la deuxième salle. Sammy s'est occupé du vin. Il y aura aussi du champagne. Le marié est membre de l'armée américaine, il doit savoir ce qu'il fait.

Heinz va s'installer à sa place habituelle, à la fenêtre de la grande salle. Il se sent une fois de plus totalement inutile. Luisa lui apporte son petit déjeuner : du pain blanc toasté, du vrai café et du lait concentré, ainsi qu'une coupelle contenant de la confiture d'orange.

— Sommes-nous déjà au pays de cocagne américain ? demande-t-il sur un ton sarcastique en voyant toutes ces bonnes choses.

— J'ai pensé que, pour supporter cette fête de mariage, il te fallait au moins un bon petit déjeuner, réplique-t-elle avec un sourire espiègle.

— Et vous ? s'enquiert-il tandis qu'elle lui sert le café. J'espère que vous ne vous êtes pas oubliées ?

— Non, ne t'inquiète pas.

Il la remercie, puis attaque le copieux petit déjeuner, étale de la margarine sur le toast croustillant, ajoute de la confiture et hume le parfum de l'orange mûre. L'odeur du luxe et de la belle vie ! Il avale une gorgée de café, puis prend le temps de savourer son toast. Alors qu'il ramasse de l'index les dernières miettes, un bruit de pas familier se fait entendre dans l'escalier. C'en est fini de la tranquillité. Comme chaque matin, il va falloir affronter les désagréments occasionnés par leurs hôtes indésirables.

— Du vrai café ! s'exclame Edith von Haack, à peine entrée dans la salle. Du vrai bon café en grains ! Mon nez ne me trompe jamais, monsieur Koch.

— Je vous souhaite le bonjour, madame la baronne, répond Heinz avec une fausse jovialité en se penchant pour esquisser une courbette. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

Quand il y a du vrai café, la dame reste insensible à la flatterie. Qui plus est, la baronne nourrit la conviction erronée que le Café Engel est en quelque sorte sa salle à manger personnelle et qu'il lui suffit de claquer des mains pour être servie. Gratuitement, cela va sans

dire. On n'est pas n'importe qui, tout de même…

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, soupire-t-elle en s'installant à la table voisine. Il fait froid à Wiesbaden. Je n'ai pas de charbon pour le poêle. Si ça continue comme ça, je vais devoir brûler les meubles…

Elle a récemment fait la même remarque à Else, qui a failli lui sauter à la gorge. Les meubles appartiennent à son fils August, lui a-t-elle rappelé. Et si Mme von Haack s'avise de toucher ne serait-ce qu'à un tabouret, elle lui coupera l'eau !

— En ce qui concerne les meubles…, commence prudemment Heinz.

— Laissons là ce sujet délicat, monsieur Koch, l'interrompt-elle. Je prendrais bien mon petit déjeuner. Café, lait concentré et… Qu'y avait-il dans votre coupelle ? Ah, de la confiture d'orange…

Cette femme a un flair qui ferait honneur à un renard. D'ailleurs, elle a quelque chose d'une renarde avec sa chevelure rousse, qu'elle porte relevée, son menton pointu, ses lèvres minces et ses yeux marron jaune légèrement obliques. Et elle est d'une grande maigreur, rien que la peau et les os. À l'en croire, son époux, le baron Adolf von Haack, colonel dans l'armée allemande, est toujours porté disparu. Hilde a dit méchamment qu'il resterait sûrement de son plein gré prisonnier des Russes si cela pouvait lui éviter de retrouver le joug conjugal…

— Chère madame von Haack, nous étions convenus que, si vous preniez le petit déjeuner au café, ce serait en échange de quelques tickets de rationnement.

Une proposition à laquelle on est arrivé au terme d'une petite querelle familiale. Else et Hilde soutenaient que la von Haack n'avait pas à prendre le petit déjeuner au café. Luisa a objecté que cela permettrait à Grete d'avoir un moment de répit et de s'offrir à la cuisine une tartine avec de la mélasse sans avoir à craindre d'être punie.

La pauvre Grete, en effet, a la vie dure. La baronne ne cesse de la quereller, de la soupçonner de vol, de l'insulter. Il lui arrive même de la frapper. Récemment, elle l'a accusée d'avoir passé la nuit avec Hubsi. Ce dernier n'en peut plus et envisage sérieusement de chercher un autre logement. Heinz le comprend : les perpétuelles criailleries de cette femme doivent être une torture pour une oreille musicale.

La baronne ouvre son sac à main et détache deux coupons gris d'une carte de rationnement. Des tickets de sucre, lit Heinz.

— Else, lance-t-il. Viens, s'il te plaît !

Else n'aime pas être dérangée quand elle cuisine. Et son humeur ne s'améliore pas à la vue de la baronne.

— Du sucre ? Petit déjeuner aujourd'hui et demain, pas plus, dit-elle en empochant les coupons.

— Du vrai café, du lait concentré, du pain et de la confiture d'orange… et du beurre, commande Edith von Haack avec aplomb.

— Bien sûr, répond Else, la mine imperturbable. Et ensuite, de l'échine de porc accompagnée de chou rouge et de pommes duchesse, c'est bien ça ?

Quoique brûlant manifestement de lui faire une réponse acerbe, la baronne se retient.

— Dans ce cas, rendez-moi les coupons, dit-elle.

— Ersatz de café, pain bis, margarine et mélasse. Ces tickets ne représentent que cinquante grammes de sucre, lâche Else sur un ton méprisant.

Mme von Haack rougit de fureur, seul son nez reste blanc. Décidément, se dit Heinz, elle a bien quelque chose d'une renarde. Une renarde malade de la rage.

— Vous buvez tous les jours du vrai café et vous me proposez de l'ersatz ? glapit-elle. Vous voulez peut-être que j'en réfère en haut lieu ?

Heinz est saisi de frayeur en pensant à Hilde, qui fréquente assidûment le marché noir. Mais Else ne se laisse pas si facilement intimider.

— Faites comme vous l'entendez, madame la baronne. Aujourd'hui, nous accueillons un mariage germano-américain. Et pour l'occasion, nous servirons des mets auxquels les tickets de rationnement ne donnent pas droit.

Sa réponse a fait mouche. Mme von Haack comprend qu'il vaut mieux adopter un profil bas.

— Vous pourriez tout de même me servir une tasse de repasse…

Else se mord les lèvres, cela ne lui dit vraiment rien. Mais lorsqu'on loge sous le même toit, il vaut mieux vivre en bonne intelligence.

— Bon, d'accord pour aujourd'hui.

Et elle regagne la cuisine avant que la von Haack ait le temps de réclamer de la confiture d'orange.

Heinz se lève en réprimant un gémissement et sort relever le courrier. Le *Wiesbadener Kurier* a recommencé à paraître depuis quelques semaines. Lorsqu'il regagne la salle avec l'édition du jour, encore mince, Mme von Haack a extrait de son sac un mouchoir, des lunettes, et des couverts en argent enveloppés dans une serviette en toile de lin. Elle place la petite cuillère, le couteau et la fourchette devant elle, sur la nappe, plie la serviette et la pose artistiquement au milieu.

— C'est tout ce que j'ai pu sauver de l'argenterie de famille, explique-t-elle en soulevant la fourchette. C'est de l'argent massif. Il y a nos armoiries dessus. La lignée des von Haack remonte à 1450. La

serviette est faite dans une toile filée à la main sur laquelle sont brodées nos initiales.

Ce n'est pas la première fois qu'elle raconte cela à Heinz. Il n'en admire pas moins poliment la fourchette qu'elle lui montre et fait remarquer que ce savoir-faire s'est perdu. Ce faisant, il ne peut s'empêcher de penser aux jolies petites cuillères et fourchettes à gâteau du Café Engel qui, à défaut d'être en argent massif, n'en ont pas moins servi presque en totalité de monnaie d'échange au marché noir.

— Dans notre région, chaque grande famille avait sa vaisselle et son argenterie, qui se transmettaient de mère en fille. Ah, au fait, j'avais une question : la petite von Tiplitz, est-elle apparentée aux von Tiplitz dont le domaine se trouve près de Marienburg ? Une très belle propriété, avec un haras. J'y suis allée quelques fois dans ma jeunesse…

Heinz fronce les sourcils. Luisa n'a-t-elle pas évoqué Marienburg ? Si, bien sûr. Le domaine près de Dantzig.

— C'est bien possible, madame la baronne. Ma sœur a épousé un baron von Tiplitz, hélas mort prématurément. Ma pauvre sœur est également décédée, mais nous sommes très heureux d'avoir Luisa parmi nous.

Mme von Haack s'humecte les lèvres d'un air perplexe.

— Votre sœur a épousé un baron von Tiplitz ? Voilà qui est intéressant. Connaissez-vous son prénom ?

— Je crois qu'il s'appelait Johannes von Tiplitz. Malheureusement, Luisa a perdu tous les papiers de la famille au cours de sa fuite. Vous devriez lui poser la question…

À cet instant, Else arrive avec le plateau du petit déjeuner. Les narines de la baronne frémissent à l'odeur du café. De la repasse, certes, mais tout de même du café en grains. Pendant qu'elle savoure le breuvage d'un marron plutôt clair, Heinz en profite pour lire tranquillement le journal. Alors qu'il s'apprêtait à annoncer que le gaz serait rétabli deux heures par jour, il est interrompu par l'arrivée d'un visiteur matinal.

— Bonjour, monsieur Koch… J'espère que je ne vous dérange pas.

Fritz dépose sa lourde valise sur le sol et se défait de l'étui à violon qu'il portait sur le dos. Heinz pousse un cri de joie, ouvre grand les bras et bondit de sa chaise sans penser à sa prothèse.

— Fritz ! lance-t-il, ravi. Fritz Bogner ! Si je m'attendais à ça ! C'est Hilde qui va être contente. Et je ne parle pas de Hubsi. Enfin deux musiciens dans la maison !

Fritz se précipite pour le serrer dans ses bras – et juste à temps pour le soutenir.

— Laisse-moi te regarder, mon garçon. Tu es devenu un homme,

dis donc. Qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

— Fichu. Mais comme j'en ai un autre tout va bien.

Fritz porte un cache-œil noir qui, dit Heinz, lui donne un air « téméraire » de pirate. Hilde leur avait appris qu'il était rentré et qu'elle l'avait invité à revenir jouer au café. Il a bien choisi son jour, car on fête un mariage.

— Je sais, répond le jeune homme avec un petit sourire. Hilde m'en a informé par l'intermédiaire de Wendelin Staudt, celui qui vous livre le schnaps. Il fait le tour des villages et passe aussi à Lenzhahn…

À cet instant, Hilde se précipite hors de la cuisine, suivie d'Else, et fond littéralement sur Fritz. Elle lui fait retirer sa veste et s'asseoir avec Heinz, puis met le petit poêle en route. Else lui tapote la joue. Hilde lui tourne autour, fait observer qu'il a beaucoup changé. Que cela l'avait frappée lors de leurs retrouvailles à Lenzhahn.

— Tu es devenu un vrai homme… Ça te va bien, Fritz. Pour un peu, je tomberais amoureuse de toi !

Heinz constate avec surprise que sa Hilde est douée pour le flirt. Le pauvre garçon a rougi, il est tout gêné. C'est bien qu'elle ait jeté son dévolu sur Fritz, à qui cela ne semble pas déplaire d'ailleurs. Il observe en souriant sa fille se pencher vers le jeune homme, la main sur son épaule, et lui parler avec vivacité.

— Tu te souviens de la fois où j'avais tiré sur tes bretelles ?

— Ah, ça, je n'ai pas oublié, Hilde. J'étais si embarrassé…

Elle éclate de rire, rappelle qu'elle devait avoir au plus treize ans et qu'elle cherchait à attirer son attention.

— J'étais toujours impressionnée en te regardant jouer au violon.

Avec un soupir, Fritz répond que tout cela est bien loin. Avant la guerre, on vivait dans un autre monde.

— Nous nous étions créé un beau cocon, Hilde. Qui aurait pensé que nous connaîtrions une guerre aussi abominable…

Hilde lui caresse l'épaule et sa voix se fait plus douce. Son insolente de fille a donc aussi un côté maternel, remarque Heinz avec étonnement.

— Nous avons survécu à la guerre, Fritz. Et en nous serrant les coudes, nous arriverons à prendre un nouveau départ. Ce ne sera plus comme avant, mais je suis convaincue que tout s'arrangera.

Le jeune homme reste un instant la tête appuyée contre la main de Hilde avec un sourire songeur.

— Tu es une fille courageuse, dit-il enfin. Je t'admire !

— Mais non ! s'exclame-t-elle en riant. Je vous ai fait profiter de mes cinq minutes d'optimisme, c'est tout ! Je suis si contente que tu sois de retour !

Sur quoi, elle retourne comme une flèche à la cuisine chercher l'en-cas qu'Else a préparé pour leur visiteur : un toast au jambon

surmonté d'une tranche d'ananas, des œufs à la moutarde et une grande tasse de vrai café.

— Eh bien, dites donc ! intervient Edith von Haack, qui a observé la scène de retrouvailles avec intérêt sans penser un instant à se retirer. Vous devez être un bon ami de la famille pour être aussi bien servi ! Je vous souhaite un bon appétit. Au fait, je suis la baronne Edith von Haack. Mon domaine se trouve dans les environs de Dantzig.

Heinz aurait bien voulu s'entretenir seul avec Fritz. Mais comment faire avec un pot de colle pareil ? À présent, elle parle de ses vastes terres, des champs de seigle qui s'étendent à perte de vue dans ce grenier à blé de l'Allemagne.

— Et maintenant, tout ça est entre les mains des Russes !

— C'est très regrettable, répond poliment Fritz. J'espère que vous vous acclimaterez à votre nouvelle vie à Wiesbaden, madame.

Hilde ne s'était pas trompée en qualifiant la baronne de « nymphomane ». C'est tout juste si Edith von Haack laisse au pauvre Fritz le loisir de manger. Elle veut savoir s'il gagne sa vie grâce à la musique, s'il a fait une formation ou s'il est autodidacte, s'il a l'intention de passer la nuit en ces lieux…

— Nous sommes plutôt à l'étroit dans notre appartement mais, en nous serrant un peu, nous devrions pouvoir vous faire une petite place, cher monsieur Bogner…

Heinz se décide enfin à mettre le holà. Non, mais qu'est-ce qu'elle croit ? À voir son sourire doucereux, on comprend qu'elle a une idée très précise de l'endroit où elle compte loger le pauvre garçon. Pas question de la laisser pervertir Fritz !

— Non, non ! intervient-il. Nous l'accueillerons chez nous, au premier.

Fritz a l'air encore plus gêné, constate alors Heinz, surpris. Que lui arrive-t-il donc ? Le jeune homme est comme un fils pour lui. On lui prêtera volontiers la buanderie, qui est voisine de la chambre de Hilde.

Sur ce, Hubsi fait son apparition comme chaque matin pour boire une tasse d'ersatz de café et manger une tartine. Le pauvre diable, totalement démuni, doit s'en remettre entièrement à la générosité de ses hôtes. La vue de Fritz le plonge dans le ravissement. Il s'installe aussitôt à côté de lui, et les voilà plongés dans une discussion de musiciens. Les partitions qui ont brûlé dans le bombardement de son immeuble. Le *Concerto pour violon* de Beethoven. Le recueil d'œuvres musicales du XIXe siècle *Sang und Klang im Neunzehnten Jahrhundert* se trouve sur le piano, ils pourraient choisir quelques pièces et les travailler sans attendre. Ah, son index ? Oui, au début cela a été difficile, mais il s'est adapté et, à présent, tout se passe très bien. La

Marche nuptiale de Mendelssohn, bien sûr. Et que pense-t-il de celle de Wagner, que l'on trouve dans *Lohengrin* et qui commence par « *Treulich geführt* » ? Ah oui, c'est vrai, Fritz n'aime pas Wagner, qu'il trouve trop chargé, trop grandiloquent. Et puis *Lohengrin* n'est pas très gai. Ce n'est pas le genre de nuit de noces qu'on pourrait souhaiter à de jeunes mariés…

Tous deux rient, et Heinz est heureux de voir Fritz s'épanouir. Le jeune homme ouvre son étui et accorde son instrument. Raconte qu'il a travaillé nuit et jour, mais que sa main gauche est encore terriblement raide après cette pause forcée de plusieurs années. Pendant ce temps, Hubsi s'est mis au piano et feuillette la partition, joue une phrase de-ci de-là. Heinz a l'impression qu'une lumière chaude et dorée a envahi la salle. Ah, les artistes… Les musiciens, surtout. Ils transforment la grisaille de la réalité en un monde enchanté, coloré et joyeux. La présence de la baronne ne le dérange plus. Du moment qu'elle ferme son bec, elle peut rester là, il n'en a cure. Il se renfonce dans son siège, étend sa jambe douloureuse et s'apprête à écouter les deux amis. Fritz passe son archet sur les cordes, joue une mélodie, se réaccorde, lève son archet…

Et s'arrête court. Il dépose violon et archet sur le piano, puis reste comme paralysé, le regard rivé sur la porte de la cuisine. Que chuchote-t-il ?

— Luisa… Est-ce possible ? Luisa !

JEAN-JACQUES

Villeneuve, décembre 1945

Le mistral a l'implacabilité du destin. Des semaines durant, il secoue les bardeaux et les volets, transperce les vêtements de son souffle glacé et dénude les arbres. Nuit et jour, on entend son sifflement monotone, qui accompagne la vie des hommes, leur travail, leur sommeil, leurs désirs, leur mort…

Jean-Jacques fixe la fosse rectangulaire qui s'ouvre devant lui tel un abîme. La mort ne lui est pas inconnue. À la guerre, il a vu périr des camarades, pour la plupart encore jeunes, pleins de vie, d'espoir et de projets. En général, ils mouraient en quelques minutes, sans presque le sentir, ils s'en allaient sans plaintes ni regrets, comme on entre dans un monde nouveau et inconnu. D'autres souffraient, hurlaient de douleur, appelaient leur mère, leur sœur, leur fiancée. Tous tombaient en combattant pour la France. Ils mouraient en héros, disait-on. Leur mort avait un sens. Mais la mort de Margot, quel sens a-t-elle ? Pourquoi Dieu ôte-t-il la vie à une jeune mère qui doit s'occuper de son enfant ? C'est un acte contre nature, contraire aux lois de la Création.

Il se tient droit, sans ressentir de vertige, le chapeau dans les mains, et les paroles du curé sifflent à ses oreilles, se mêlent au mistral qui souffle sans relâche sur le petit cimetière.

— … Les voies de Dieu sont impénétrables… se soumettre à Sa volonté… vivre nos souffrances en union avec les souffrances du Christ…

Foutaises, pense-t-il. Paroles creuses. Jean-Jacques en a fini avec l'Église et son Dieu. Il n'est là que parce qu'il n'a pas voulu infliger à ses parents la honte de son absence à l'enterrement de Margot. Il est l'époux, c'est lui qui porte pour le monde la plus lourde charge de chagrin. Puis viennent les parents de Margot, ses sœurs, le reste de la famille. Pierrot est derrière, adossé au mur de l'église, la figure gonflée, les yeux vitreux. Il est ivre.

La dernière bénédiction prononcée, le cercueil en bois clair est descendu dans la fosse, surmonté d'une composition de rameaux de pin et de lis artificiels. Les branches tremblent pendant l'opération. Dans cette caisse repose Margot, revêtue de sa robe de mariée, les mains jointes sur la poitrine, les cheveux soigneusement peignés. Ce sont la mère de Jean-Jacques et deux femmes de la famille qui ont fait la toilette mortuaire et ont passé à la défunte ses derniers atours. Jean-Jacques n'a eu le droit de la voir que lorsque la tâche a été terminée. Cela l'arrangeait : il ne voulait rien savoir de ses dernières souffrances. Quand on l'a fait entrer dans la chambre, Margot était étendue sur le lit, droite et raide, les mains pieusement jointes, les traits figés. Elle ne souriait pas, mais n'affichait pas non plus une expression de souffrance. Il s'est assis sur une chaise afin de prendre part à la veillée funèbre, la tête vide, comme anesthésié.

Que m'arrive-t-il ? s'est-il demandé. Pourquoi est-ce que je ne pleure pas ? J'ai perdu ma femme parce qu'elle était inquiète pour moi, qu'elle est tombée de l'échelle en voulant m'aider. Il écoutait le sifflement du vent qui passait sur la maison et secouait la porte de la grange. De temps en temps, un souffle d'air restait coincé dans la cheminée et hurlait comme une âme perdue qui implore la délivrance.

Il sent la main de son père sur son épaule quand le cercueil arrive au fond de la fosse et que les hommes s'enjoignent à voix basse de remonter les cordes. On se succède au bord de la tombe pour y jeter une poignée de terre, que le mistral emporte avant qu'elle ait touché le cercueil. Puis les assistants remettent en place la plaque de marbre clair. Le caveau familial est refermé.

— Il y a encore de la place pour trois personnes, au mieux quatre, fait observer la mère pendant le trajet de retour en charrette. Ensuite, il faudra élargir la fosse ou acheter un autre emplacement.

Le père garde le silence. Il hait les conversations qui portent sur la mort et tout ce qui s'y rattache. Jean-Jacques s'abstient lui aussi de répondre. Il y a eu une violente dispute entre les femmes parce que la famille de Margot voulait l'enterrer dans son propre caveau. La mère de Margot s'est emportée, allant jusqu'à dire que sa fille n'avait jamais été heureuse chez les Perrier, qu'elle était morte de chagrin parce que son époux ne l'aimait pas. La mère de Jean-Jacques s'est mise dans une colère noire, les deux femmes se sont insultées sur le parvis de

l'église et, si les sœurs de Margot n'étaient pas intervenues, elles en seraient sans doute venues aux mains. Jean-Jacques et son père se sont sentis profondément honteux de cet incident sordide.

Après l'enterrement, tous ceux qui ont accompagné Margot à sa dernière demeure sont invités à prendre une collation à la ferme – gâteaux, café, un verre de vin. Les parents de Margot se sont abstenus, seules ses deux sœurs sont là avec leur famille, ainsi qu'une foule de parents proches et éloignés, d'amis et de connaissances. Il y a tant de monde que tous ne trouvent pas à s'asseoir alors qu'on a descendu du grenier des caisses et des tabourets. On s'installe à la cave, dans la pièce de séjour, et à la longue table de la cuisine.

— Le Seigneur t'a pris ta femme, mais il t'a donné un fils, glisse l'abbé Pagnol à l'oreille de Jean-Jacques. Cet enfant t'a été confié, mon fils. Ta bien-aimée Margot te l'a laissé en héritage, c'est le gage de son amour indéfectible…

Jean-Jacques acquiesce, luttant contre une folle envie de rire. Suis-je en train de devenir fou ? se demande-t-il, effrayé. Il se force à garder son calme, repousse les pensées néfastes qu'il sent poindre. Il ne veut pas se mettre à ruminer. Ce qui s'est passé est si absurde qu'essayer de comprendre mettrait sa raison en péril. Il aimerait autant boire, comme le fait Pierrot, qui vide une bouteille après l'autre depuis qu'il a vu Margot morte. Mais il n'est pas de ceux qui se réfugient dans l'alcool. Il devra affronter les fantômes, il le sait. Mais pas tout de suite, et pas devant les autres. Il attendra d'être seul.

Le fils de Margot est minuscule, sa petite figure est toute ridée, sa bouche, large. Il a des cheveux noirs, de petits doigts qui ont l'air d'allumettes. On a fait venir une nourrice, mais le petit ne veut pas téter. Il vagit d'une voix faible comme s'il appelait désespérément sa mère.

— Il s'y mettra, affirme Jeanne, la sœur de Margot. Ton lait n'est pas tout à fait adapté à son âge, il n'a que quelques jours.

— Il faut qu'il tète, réplique la nourrice.

Elle a un bébé de six mois, qu'elle a sevré en pensant que le nourrisson prendrait le relais. Mais s'il continue à refuser son lait, celui-ci va se tarir.

— Donnez-lui un peu de tisane de camomille, conseille une parente.

— Allumez un cierge à la Sainte Vierge, suggère une autre.

— Mais non ! Allez voir Corizza, la bohémienne, elle s'y connaît avec les enfants…

On s'attache à réconforter Jean-Jacques, on lui assure que son fils est vigoureux et en bonne santé, qu'il se débrouillera.

— Et surtout, chasse toutes ces bonnes femmes de sa chambre, lui recommande un oncle. Elles finiront par tuer le pauvre petit à force de

soins.

Le vin égaie les esprits, on se met à raconter de vieilles histoires, on parle de la victoire sur l'Allemagne, des prisonniers de guerre désormais contraints de travailler en France. Ce n'est que justice, affirme-t-on. Les Allemands n'ont-ils pas employé de force des Français dans leurs usines ? On revisite le passé : la France a été vaincue par traîtrise, tous les Français ont fait de la résistance, on s'est libéré soi-même des griffes de l'ennemi et, maintenant, les Allemands vont payer pour ce qu'ils ont fait. Comme en 1918. Les plus âgés s'en souviennent très bien. Si ce n'est que, cette fois, on ne sera pas aussi indulgent. Il faut leur faire passer l'envie de s'engager dans une nouvelle guerre.

Indisposé par les grands discours et les vantardises de ses proches, Jean-Jacques se renferme peu à peu dans le silence. Il sait que la plupart d'entre eux ont été de braves sujets du régime de Vichy. Lui revient alors en mémoire la façon dont on parlait des Français au Café Engel. On se moquait de l'armée du général Gamelin, on disait que les soldats français étaient des femmelettes, parfumés, bien sapés, des coureurs de jupons inaptes à combattre. Cela le blessait, le rendait furieux, mais il se taisait. Il ne maîtrisait pas suffisamment l'allemand et se serait ridiculisé. Or ses amis de Villeneuve ne valent guère mieux que les Allemands stupides et prétentieux qu'il a fréquentés à Wiesbaden.

Il se lève et monte à l'étage, marque un instant d'hésitation, puis ouvre la porte de sa chambre. La veille, après qu'on a emporté le corps de Margot, les femmes ont récuré le plancher, accroché de nouveaux rideaux et changé les draps. Les effluves odorants laissés par l'encensoir du curé flottent toujours dans la pièce – c'est la seule chose qui rappelle encore le souvenir de Margot. Jean-Jacques s'assoit sur le lit et reste là, la tête dans les mains. Le bruit des conversations monte jusqu'à lui, les rires, le tintement des verres. Dans la cour brûlent des torches. On attelle une charrette. Levant les yeux, il voit par la fenêtre Jeanne avec sa fille, toutes deux ont jeté un châle sur leurs épaules et grelottent sous le vent froid. L'époux de Jeanne aide la fillette à monter dans le véhicule, et l'on s'en va. Une image de bonheur familial. Il les suit du regard jusqu'à ce que la lueur des deux lanternes ait disparu. Se sentant gagné par le vertige, Jean-Jacques se lève pour fermer les rideaux et allumer une des lampes de chevet. Le grand lit paraît si étrange avec ses draps blancs et sa couverture lissée bordée sur les côtés. On se croirait à l'hôtel, dans une pièce vide, inconnue. Le petit oreiller à carreaux dont Margot avait besoin pour dormir a disparu, tout comme la couverture marron qu'elle lui avait crochetée et le petit livre gris fatigué renfermant un dicton pour chaque jour de l'année qu'elle consultait toujours avant de se coucher. Où sont passés

ces objets ? Pourquoi les a-t-on enlevés ?

Margot lui manque. Il ne l'aimait pas, mais elle était devenue pour lui un camarade fidèle et familier. Elle était là, étendue à son côté, et il l'entendait respirer. Ils se parlaient tout bas dans le noir, parfois ils riaient, parfois il tendait la main vers elle. Elle était toujours là. À présent qu'il est seul, la chambre semble peser sur lui de tout son poids jusqu'à lui couper la respiration. N'y tenant plus, il sort précipitamment, dévale l'escalier, passe devant les convives encore attablés à la cuisine, se réfugie à l'écurie, entre dans le box de la vieille jument. Le contact de son corps chaud et vivant lui fait du bien, il caresse le cou lisse, les naseaux si doux en marmonnant des paroles sans queue ni tête. Puis il se blottit dans la paille et s'endort.

Le jour ne s'est pas encore levé qu'il sent une main le secouer par l'épaule. Penché sur lui, le père s'efforce de le réveiller.

— Allez, viens… Faut pas se laisser aller… Il y a du travail…

Si ses paroles paraissent sévères, la pression de sa main est douce. Jean-Jacques sait qu'il essaie de l'aider à sa façon. Si on s'abandonne au chagrin, on est perdu. Il faut l'évacuer en travaillant, affronter le destin, ne pas laisser au malheur la moindre chance de s'installer.

— Je voulais voir si tout allait bien avec la jument, marmonne Jean-Jacques en se frottant la figure.

— C'est bon… Il y avait du boucan à la maison, hier. On a dû hisser Bastian et son frère sur la charrette pour les faire partir…

Jean-Jacques se relève lentement, laisse son vertige se dissiper. Les frères Gérond sont des ivrognes notoires. Mariage, baptême ou enterrement, ils profitent de chaque occasion pour s'enivrer aux frais de leurs hôtes.

— Tu as vu Pierrot ? s'enquiert le père.

— Il n'est pas dans sa chambre ?

— Non, la mère a vérifié. Il n'est pas non plus dans la grange.

Jean-Jacques essaie de se remémorer quand il a vu son frère pour la dernière fois. C'était au cimetière. Pierrot était adossé au mur de l'église pendant qu'on descendait le cercueil dans la fosse. Et ensuite ? Était-il avec les convives à la cuisine ? Au salon ? Avec les jeunes à la cave ? Leur a-t-il expliqué fièrement dans quels fûts se trouvait le vin de sa vigne à lui ? Le Médouille, que la mère lui a légué. En fait, Jean-Jacques ne se souvient pas de l'avoir vu après l'enterrement.

— Je ne sais pas.

Avant de sortir du box, il caresse le garrot de la jument et remet du foin dans la mangeoire. Dehors, il est accueilli par un vent chargé de grains de sable qui l'oblige à plisser les paupières et à marcher courbé en avant. À l'est pointe déjà une bande pâle, on distingue les silhouettes douces des collines, les rangées rectilignes de ceps. Dans la cuisine, il y a de la lumière. La mère est aux fourneaux, Berthe et deux

servantes font la vaisselle de la veille. Les restes de gâteau ont été rassemblés sur une assiette, et il y a du café au lait.

— Vous l'avez trouvé ? demande la mère sans se retourner.

Elle parle de Pierrot, Jean-Jacques l'a bien compris. C'est pour son cadet qu'elle s'inquiète. L'aîné, lui, s'en sortira toujours…

— Non, répond le père en s'assoyant. Il doit être dans le coin.

— Ou alors ce sont les Bressot qui l'ont emmené.

Les Bressot, c'est-à-dire les parents de Margot. Il s'ensuit une courte dispute. La mère est furieuse qu'ils ne soient pas venus à la maison après l'enterrement et pense qu'ils ont monté Pierrot contre sa famille par pure méchanceté. Le père ne partage pas son avis, mais renonce vite à essayer de la convaincre qu'elle a tort. Jean-Jacques ne prend aucune part à l'échange. N'ayant rien pu avaler la veille, il mange avec appétit et boit son café à petites gorgées en évitant de regarder le siège vide en face de lui. Pendant les repas, Margot le regardait, lui souriait, et veillait à ce qu'il soit toujours bien servi.

— Il doit se trouver quelque part à la cave, couché entre les fûts, lâche-t-il enfin. Je vais descendre voir…

La mère, toujours très remontée, proteste en l'entendant parler ainsi de son frère. Pierrot n'est pas un ivrogne !

— Parce que tu l'as vu sobre ces derniers jours ?

— C'est à cause de la mort de Margot. Il prend ça très à cœur.

Oui, le pauvre garçon, songe Jean-Jacques avec irritation. Il a failli me tuer en me flanquant un coup de pelle sur le crâne, mais ça ne compte pas. Il souffre tant, le malheureux ! Jean-Jacques a bien conscience du caractère déplacé de sa jalousie au regard des circonstances, mais sa haine pour Pierrot est trop profondément ancrée en lui. Son frère aimait Margot, il l'a poussée à l'adultère, et maintenant il l'a perdue. Pour toujours. Il va souffrir comme une bête. Tant mieux. Il n'a que ce qu'il mérite.

Il suit la discussion de ses parents d'une oreille distraite. Le nourrisson ne veut toujours pas téter, il s'affaiblit, il va falloir l'emmener à l'hôpital, à Nîmes, ou changer de nourrice… Le curé veut le baptiser sans attendre, afin que le diable ne puisse pas s'emparer de son âme s'il doit quitter ce monde.

Il termine son gâteau, se lève, s'essuie les lèvres avec sa manche et vide sa tasse.

— Je vais voir où se trouve Pierrot.

Il monte enlever son costume, couvert de poussière et de paille après la nuit qu'il a passée à l'écurie, et enfile son pantalon de travail et une veste chaude contre le mistral. Dans la cave, il prend la lanterne et se faufile entre les tonneaux, inspecte toutes les pièces. Fouille le foin dans la grange, se rend au hangar où sont garées deux vieilles automobiles, jette un coup d'œil dans le poulailler et l'enclos

des chèvres. Rien. Il se sent ridicule. Si cela se trouve, Pierrot est au grenier en train de l'observer par la lucarne. Mais il n'y est pas non plus.

Qu'il aille se faire voir ! se dit-il. Je ne suis pas sa bonne d'enfant, tout de même ! Il retourne à la cuisine boire un verre de vin coupé d'eau. Après quoi il ira réparer la porte de la chèvrerie, qui coince une fois de plus. Mais il tombe sur l'abbé Pagnol, à qui l'on a servi une collation de jambon, d'olives et de fromage accompagnée d'un verre de vin.

— Que Dieu soit avec toi, mon fils, dit-il à Jean-Jacques avec une condescendance empreinte de compassion.

Il aime consoler les fidèles qui sont dans la peine. Les malheureux, il les accueille à bras ouverts, les autres, il ne sait trop quoi en faire.

Jean-Jacques le salue avec tout le respect dû, s'assoit avec lui et prend du jambon. On n'en coupe que pour les grandes occasions.

— Nous avons baptisé ton fils du prénom de Marcel et prié le Seigneur d'avoir son âme en bonne garde, explique l'abbé. L'enfant est faible, il se peut qu'il rejoigne la défunte ce jour même…

Jean-Jacques jette un regard à sa mère. Elle a les larmes aux yeux. Son père paraît lui aussi très affecté. Un malheur n'arrive jamais seul. Quand le Seigneur veut punir, il ne manque pas de dureté.

— Comment pouvez-vous dire ça ? rétorque-t-il. Vous êtes curé, pas médecin.

L'abbé a l'habitude des gens désespérés, il reste patient et aimable.

— Assurément, mon fils. Ce n'est là qu'une supposition. Laquelle a d'ailleurs été formulée par la nourrice. La vie de cet enfant est entre les mains de Dieu…

— Dans ce cas, fichez-nous la paix avec vos suppositions !

L'abbé Pagnol continue tant bien que mal à afficher le sourire indulgent du bon pasteur.

— Jean-Jacques ! se récrie la mère. Ne lui en veuillez pas, monsieur l'abbé. C'est le chagrin qui l'égare.

— Je sais, ma sœur…

Jean-Jacques se sent envahi par une fureur irrépressible, comme si tout ce qui s'était accumulé en lui, blessures, culpabilité, colère et désarroi, devait soudain sortir, se déverser sur ce curé qui lui raconte que l'enfant de Margot est près de mourir. Il se lève si brusquement que sa chaise se renverse avec fracas.

— Qu'est-ce que tu fiches ici à donner à bouffer au curé ? apostrophe-t-il sa mère. Occupe-toi donc du petit ! Donne-lui de la tisane, va chercher la bohémienne, emmène-le à l'hôpital – peu importe ! Mais fais quelque chose !

La mère reste figée sur place : jamais il ne s'est adressé à elle sur ce ton. Le père ouvre la bouche, mais Jean-Jacques ne lui laisse pas le

temps de répondre.

— Je vais le ramener, mort ou vif ! Je le jure !

Et il se précipite à l'écurie. En ôtant la selle de la poutre, il a la tête qui tourne, le cœur qui s'accélère mais, sans se laisser arrêter par ce malaise passager, il selle la jument et la harnache. Puis il la sort de l'écurie et l'enfourche. Il a enfin les idées claires, comprend ce que son frère ressent et ce qu'il va faire. Reste à savoir où il va le faire. Au cimetière où Margot est enterrée ? Non, il y a toujours du monde. Jean-Jacques opte pour les vignes. Il ne faut pas traîner, peut-être est-il déjà trop tard. Pierrot est un indécis, pas un homme déterminé, mais il est capable d'actes irréfléchis. Surtout quand il a bu. La jument s'étonne de sa hâte. D'ailleurs elle n'a pas l'habitude d'être montée. En général, on l'attelle à la charrette. Son cavalier a du mal à la mettre au trot mais, lorsqu'ils s'engagent dans le vignoble, elle semble trouver du plaisir à cette sortie et accepte de se lancer dans un petit galop. En montée, elle se remet au pas. Jean-Jacques la laisse faire, sachant qu'elle ne peut aller plus vite. Le mistral souffle toujours, le temps est brumeux, des traînées de nuages voilent le soleil hivernal.

À cette saison, les ceps sont nus. Ils se dressent côte à côte tels des bâtons sombres et noueux, chacun attaché à un piquet de bois clair. Du haut de sa monture, Jean-Jacques a une vue dégagée sur le vignoble. Il chevauche entre les rangées, plissant les yeux pour les protéger de la poussière soulevée par le vent, et aperçoit enfin une tache sombre. Pierrot est là, assis par terre, les genoux repliés, la tête dans les mains, entre deux ceps qui l'encadrent de leurs bras minces et tortueux telles des mandragores. Il sursaute au bruit sourd des sabots sur le sol, lève les yeux. Saisi d'effroi, Jean-Jacques voit la folie inscrite sur sa figure pâle.

— C'est fini… fini… fini…, l'entend-il psalmodier.

Quelque chose étincelle dans la main droite de Pierrot, décrit un rapide mouvement de va-et-vient, puis tombe par terre. Un couteau. Un de ces couteaux aiguisés de vigneron dont on se sert pour tailler les pieds de vigne.

— Imbécile ! hurle Jean-Jacques.

Pris de vertige, un voile sombre devant les yeux, il tombe en voulant mettre pied à terre, se relève péniblement et aperçoit devant lui, dans un nuage de poussière noire tourbillonnante, son frère s'enfuir entre les ceps. Une trace de sang clair sinue sur le sol nu. Il sent ses forces revenir, sa vision se rétablit. Il se lance à la poursuite de Pierrot mais, chaque fois qu'il est sur le point de le rattraper, son frère fait un écart et se dérobe. Cependant, alors que son énergie s'accroît, son frère s'affaiblit, il l'entend haleter, ses mouvements deviennent désordonnés. Pierrot tombe en avant et enfonce ses ongles dans le sol poussiéreux.

— Tu… ne… me…, gémit-il.

Jean-Jacques a ôté sa chemise et la déchire pour lui poser des garrots. Complètement épuisé, Pierrot ne bouge plus. Son pouls est lent, sa respiration réduite à un râle.

Jean-Jacques est lui aussi à bout de souffle. Sa tête bourdonne, les pieds de vigne dansent autour de lui. Il a du mal à retrouver la jument. Restée en arrière, elle broute le peu de verdure qui croît sur le bord du chemin. Répondant à son appel, elle le rejoint et reste immobile pendant qu'il hisse Pierrot sur la selle et s'assoit derrière lui.

Lorsqu'ils parviennent à la ferme, la mère accourt, se couvre le visage de ses mains à la vue de son cadet, livide, soutenu par Jean-Jacques.

— Fais atteler ! lance-t-il. Allez chez l'oncle Bertrand, il a une voiture. Il faut qu'il le conduise à l'hôpital.

Un des valets arrive, suivi du père. La mère veut savoir ce qui s'est passé, Jean-Jacques ne donne aucune explication. Pendant qu'ils transportent Pierrot dans la charrette, il met pied à terre et emmène la jument dans l'écurie. Lui ôte la selle et le harnais, la bouchonne avec de la paille, lui donne du foin et de l'eau. Puis il recule, titubant d'épuisement, vient heurter la paroi du box et s'affaisse dans la paille.

LUISA

Wiesbaden, fin novembre

C'est lui ! C'est sa voix. Cela ne fait aucun doute. Dans la cuisine, Luisa tend l'oreille aux conversations qui se déroulent dans la salle du café. Pour un peu, elle aurait laissé échapper le bocal de précieuse mayonnaise qu'elle a dans la main.

« Ça alors, Fritz est là ! s'est exclamée la tante Else. Dépêche-toi de finir les œufs à la moutarde, Luisa. On va en prendre un ou deux pour lui. »

Luisa mélange machinalement la mayonnaise et la moutarde dans un bol avec les jaunes d'œuf dur. Comme il paraît joyeux ! Très différent de l'époque où ils étaient en fuite. Mais à présent que la guerre est finie, la vie continue. À l'aide d'une petite cuillère, elle remplit de farce les moitiés d'œuf. Elle tremble tant qu'elle en laisse plusieurs fois tomber une dans le plat. Heureusement, elle parvient tout de même à leur donner une allure présentable. Else virevolte dans la cuisine, pose une tasse et une assiette sur un plateau, verse du café dans la tasse, place un toast au jambon et au fromage surmonté d'une tranche d'ananas sur l'assiette, ajoute deux œufs à la moutarde.

— Les musiciens, il faut les nourrir, explique-t-elle en souriant à Luisa. Ils ont toujours faim.

À cet instant, Hilde entre en coup de vent, radieuse. Luisa la trouve métamorphosée.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ! chuchote-t-elle à sa mère. C'est un homme maintenant. Aussi charmant qu'avant.

— Le pauvre a perdu un œil, fait observer Else en soupirant.

Hilde balaie la remarque d'un geste.

— Quelle importance du moment que tout le reste est là…

Avec un petit rire, elle prend le plateau et retourne dans la salle. Else se remet à la préparation des canapés. Les petits sandwichs – du pain blanc beurré – sont garnis d'une tranche de rosbif saignant et, avec l'aide d'une poche à douille, surmontés de cœurs blancs en mayonnaise. Luisa la regarde faire avec fascination.

Dans la salle, l'ambiance est joyeuse. Hilde se montre un peu provocante à l'égard de Fritz. Luisa écoute ses réponses avec attention. Il est amical, un peu gêné, en tout cas il ne rentre pas dans son jeu de séduction. Mais cela veut-il dire quelque chose ? D'après ce qu'elle sait de lui, Fritz n'est pas du genre à badiner, pour cela il est trop timide et trop sérieux. Puis Hubsi Lindner se joint à eux. Sa joie de revoir Fritz est touchante. Luisa en a les larmes aux yeux.

— Tu ne veux pas aller dans la salle ? lui demande la tante Else. Fritz est un vieil ami de la famille. Il te plaira.

À ce moment-là, Fritz a déjà accordé son violon et commence à jouer, une chanson que sa mère lui chantait souvent dans son enfance, *Ännchen von Tharau*. Seigneur, voilà qu'elle se remet à pleurer ! Il faut vraiment qu'elle se ressaisisse.

— Allons, vas-y, insiste Else en la poussant hors de la cuisine. Je peux me débrouiller seule pour la suite.

L'instant où elle se retrouve devant lui et où leurs regards se rencontrent est à la fois merveilleux et terrible. Non, Fritz ne l'a pas oubliée. Il s'arrête même de jouer sous l'effet de la surprise. Ou de la joie ? Elle l'espère de tout cœur.

— Luisa… Est-ce possible ? Luisa ! balbutie-t-il.

Il a parlé sans hausser le ton, mais son émotion est perceptible. Luisa pourrait crier, exulter de bonheur, bondir jusqu'au soleil ! Mais elle se contente de lui sourire.

— Oui, c'est moi, Fritz. C'est… c'est presque un miracle, n'est-ce pas ? Qu'on se revoie ici, je veux dire.

Il fait un geste maladroit, se rappelle alors qu'il a son violon dans les mains, dépose précautionneusement l'instrument et l'archet sur le piano. Luisa aperçoit le visage de Hilde, sur lequel se lisent la stupéfaction et une colère naissante. Puis Fritz se dirige vers elle, les bras ouverts.

Oh non ! pense-t-elle. Que va penser Hilde ? Et ses parents ? Elle recule de deux pas et lui tend la main.

— Tu… C'est si beau quand tu joues…, dit-elle avec un sourire.

Ne me serre pas dans tes bras, l'implore-t-elle du regard. S'il te plaît ! Fritz s'arrête et baisse les bras. Est-il déçu ? Sûrement. Mais il a de l'intuition. Avec un sourire gêné, il lui serre la main.

— Bah…, répond-il. Autrefois, je jouais beaucoup mieux. Mais ça reviendra. Il faut juste que je trouve le temps de travailler.

Il tient sa main dans les siennes comme s'il ne voulait plus la lâcher. Et Luisa voudrait que cette étreinte, si tranquille, si ferme et si douce, se prolonge éternellement.

— Mais… vous vous connaissez ?

La voix de Hilde vient troubler cet instant de félicité et ramène Luisa à la réalité.

— Oui, répond Fritz. C'est un miracle de nous retrouver ici parce que nous nous sommes rencontrés près de Rostock. C'était en mars dernier, et la guerre n'était pas encore finie.

L'oncle Heinz, ravi de ce « hasard providentiel », va jusqu'à dire que les retrouvailles inattendues ont toujours une signification.

— Viens t'asseoir avec nous, Luisa, dit-il. Notre jeune ami va nous jouer quelque chose. Il faut avoir du respect pour les beaux-arts, surtout pour la musique. Vous aurez tout le temps de discuter plus tard.

— Tu oublies le mariage de Gisela, papa ! intervient Hilde sur un ton acerbe.

Si les regards pouvaient tuer, je ne serais plus de ce monde, songe Luisa. Hilde passe à quelques centimètres d'elle en lui jetant à la dérobée un coup d'œil furieux.

— Tu n'as pas à faire à la cuisine ? siffle-t-elle. Tu veux bien manger et loger gratuitement, mais travailler, surtout pas !

Luisa garde le silence. Fritz a entendu cette remarque blessante, elle le sait et en éprouve de la honte. En tant que réfugiée, elle ne possède rien, n'a de place nulle part et doit déjà s'estimer heureuse qu'on ait bien voulu l'accueillir ici. Elle retourne à la cuisine et essaie de se rendre utile, aide sa tante à décorer les plateaux, plie les serviettes en papier pour leur donner la forme d'une colombe blanche.

— Comme tu es habile, Luischen ! Tu fais partout merveille ! Ne te formalise pas de l'attitude de Hilde, hein ? Elle est souvent insolente, mais elle a un cœur d'or.

Luisa garde ses doutes pour elle. Il est normal que la tante Else défende sa fille. À sa place, Annemarie en aurait fait autant. Mais elle est seule, sans personne pour la protéger. Et Hilde est une méchante créature, gâtée et prétentieuse. Pourtant, Luisa a vraiment essayé de faire preuve de compréhension, elle a toujours accueilli son hostilité avec une aimable tranquillité. Mais, là, Hilde est allée trop loin. Luisa est bien décidée à ne pas lui pardonner cette offense dont Fritz a été témoin.

Je devrais m'en aller, réfléchit-elle. Me trouver un travail et louer une chambre. Elle sait toutefois qu'étant donné la situation du logement à Wiesbaden c'est un objectif irréalisable. Au mieux elle

dégotera une petite pièce dans un appartement bondé, dans un grenier glacial ou une cave humide. Est-ce vraiment souhaitable ? Et que penserait l'oncle Heinz ? Lui qui l'a accueillie comme un père, il ne comprendrait pas cette décision qui l'attristerait. Ah, et la tante Else, qui se montre si gentille avec elle ! Julia, Addi, la Künzel – toutes ces personnes qui sont devenues pour ainsi dire sa famille. Va-t-elle abandonner tout cela parce que sa cousine est une langue de vipère ?

L'arrivée de la noce l'arrache à ses sombres pensées. Il faut proposer du champagne dans de délicates coupes en cristal taillé disposées sur des plateaux d'argent – une question de standing pour l'oncle Heinz. Gisela, qui s'appelle désormais « Hill », fait une apparition royale dans une robe longue en tissu brillant, très ajustée, avec un décolleté plongeant qui laisse voir la naissance de ses seins. À son cou, une chaîne en or avec un rubis qui rougeoie sur sa gorge telle une goutte de sang. Cheveux frisés et laqués, lèvres rouges. Son mascara a coulé à l'œil gauche. Elle est survoltée, parle fort, rit beaucoup et ne cesse de se blottir contre son époux. Sammy apparaît à Luisa comme un enfant qui aurait trop grandi et doit jouer à l'adulte. Seront-ils heureux en ménage ? En tout cas, c'est Gisela qui porte la culotte. Mais peut-être est-ce de cela que ce grand garçon a besoin.

— Nous fêterons Noël chez les parents de Sammy… Ils ont un *Christmas tree*, un sapin, et nous attendent avec impatience… *They are so happy… aren't they, Sammy ?*

Sammy enchaîne les coupes de champagne et acquiesce à tout ce que dit Gisela. La plupart des invités sont des camarades à lui. Certains sont venus avec leur dulcinée allemande, qui a elle aussi invité des amies. Une sorte de foire au mariage germano-américaine. Luisa est agacée par leurs propos affectés, le naturel avec lequel ils engloutissent les mets coûteux. La façon dont ces filles portent aux nues les soldats américains. À leurs yeux, ce sont tous des héros, des Superman qui viennent d'un monde libre et attirant. Là-bas, tout est formidable, la vie y est trépidante, les commerces débordent de produits, les maisons sont belles et claires. Là-bas, il n'y a pas d'immeubles réduits en cendres, de pénurie de charbon, de tickets de rationnement. Elles rêvent probablement toutes d'imiter Gisela, d'épouser un Américain et de le suivre au pays de tous les possibles. Luisa, elle, est sceptique. Elle ne croit pas au paradis sur terre, où qu'on veuille le situer.

— Ils ne pourraient pas jouer un air plus entraînant ? se plaint une jeune femme. On va finir par s'endormir…

— Je suppose qu'ils ont plutôt l'habitude des enterrements…

Pourvu que Fritz n'ait pas entendu, se dit Luisa, irritée par ces propos stupides. Mais non, il paraît entièrement absorbé par la musique. Elle ramasse un plateau vide et retourne à la cuisine

chercher les dernières réserves. Pendant qu'elle sort les plateaux tout préparés du garde-manger, elle surprend soudain un bref échange par l'entrebâillement de la porte de la cuisine.

— Cette nuit ? Oh ! je suis vraiment désolée, Gisela !

C'est Hilde, affectueuse et compatissante. Oui, elle peut être très différente quand elle le veut. Un « cœur d'or ». Peut-être, par moments. Mais assurément pas lorsqu'il s'agit de sa cousine Luisa.

— Oui, répond Gisela. C'est le moment qu'elle a choisi pour passer l'arme à gauche. Elle l'a fait exprès ! Ma mère n'a jamais raté une occasion de me faire une crasse.

— C'était une femme malheureuse. Parce que le monde ne fonctionnait pas comme elle l'aurait souhaité. Et que ton père n'est jamais rentré…

— Arrête ! Je ne veux pas entendre ça ! Pas aujourd'hui !

— Tu as raison… Excuse-moi.

— Il reste du champagne ?

— Bien sûr…

Hilde ouvre la porte et claque des doigts.

— Hé, Luisa ! Champagne !

Mais Luisa n'a pas l'intention de jouer les bonniches. Elle sort avec les deux plateaux.

— Le champagne est sur le rebord de la fenêtre, lâche-t-elle au passage.

— Tu as entendu ça ? siffle Hilde derrière elle. Pour qui se prend-elle ? La reine de Saba ?

— Vous l'avez trop bien nourrie…

Luisa se mord les lèvres. La remarque de Gisela est encore plus blessante que l'arrogance de sa cousine. D'ailleurs, comment cette fille peut-elle fêter gaiement son mariage alors que sa mère est morte la nuit passée ? Elle n'a donc pas de cœur ? Luisa se fraie prudemment un chemin parmi les invités, qui ont déjà passablement bu, pose les plateaux sur la table et rassemble quelques verres vides. Les deux musiciens font une pause. Hubsi Lindner s'assoit à une table et Else lui apporte un spritzer au vin. Fritz décline l'alcool, il préférerait un verre d'eau.

— Un verre de château-la-pompe ? Luisa va te l'apporter.

C'est une chance que Hilde soit absorbée par sa discussion avec Gisela. Luisa s'exécute. Fritz la remercie et avale une grande gorgée d'eau.

— Ne t'en va pas, s'il te plaît, dit-il. Il faut que je te parle. Mais pas ici… Sortons un instant prendre l'air.

— D'accord, répond-elle, sentant soudain son cœur battre plus vite.

Se frayant un chemin dans la foule, elle se dirige vers la porte qui

donne dans l'immeuble. Dans la cage d'escalier, il fait sombre et froid. Le vent pénètre par l'interstice situé sous la porte d'entrée et par les fenêtres dont les vitres, détruites par les bombardements, n'ont pas été remplacées. Mais Luisa est trop agitée pour se soucier du froid. Fritz veut lui parler. Ce doit être quelque chose de très intime s'il souhaite être seul avec elle.

Il ne tarde pas à la rejoindre. Un rai de lumière éclaire soudain la pénombre. Fritz la cherche du regard et, en la voyant, referme promptement la porte derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il fait froid, ici !

Il ôte sa veste pour la placer sur ses épaules.

— Non ! proteste Luisa. Maintenant, c'est toi qui auras froid.

— Certainement pas ! Je suis trop heureux pour ça, Luisa.

Elle ne bouge pas tandis qu'il l'enveloppe de sa veste avec douceur, allant jusqu'à fermer le bouton du haut. Comme un grand frère attentionné. Ou…

— Écoute, Luisa, dit-il précipitamment à voix basse. Il faut que ça sorte, même si tu trouves ça stupide ou ridicule. Si je ne te le dis pas maintenant, je vais étouffer.

Des vociférations s'élèvent soudain dans la salle, une fille piaille de façon hystérique, provoquant une salve de rires. Fritz s'interrompt, puis reprend en s'embrouillant par moments sous l'effet de l'émotion.

— Je n'ai pas cessé de penser à toi, Luisa. Quand ils m'ont renvoyé au front, en avril, j'ai prié Dieu qu'il me laisse vivre. Pas par peur de la mort, mais parce que j'avais tellement envie de te revoir ! Je voulais me rendre à Rostock pour essayer de te retrouver. J'y serais même allé à pied, au mépris des Russes et des Tartares. Et voilà que tu as surgi devant moi. J'ai cru mourir de joie…

Luisa est tout étourdie par ces aveux formulés à la hâte et dans le plus grand désordre. C'est ce qui fait toute leur sincérité. Comme enivrée, elle absorbe ses paroles, s'arrête sur chacune d'elles, voudrait les garder à tout jamais dans son cœur. Lorsqu'il se tait et la regarde avec un air d'espoir, l'effervescence de ses sentiments l'empêche un instant de parler.

— Ça te paraît sans doute très stupide, non ? reprend-il, abattu.

C'est alors que les digues lâchent : larmes, félicité, douleur, amour – Luisa ne peut plus refréner ses sentiments.

— Ah, Fritz ! sanglote-t-elle. J'ai conservé ta lettre et l'ai relue mille et mille fois. Mais je… je n'aurais jamais osé espérer que…

Soudain, il la prend dans ses bras, la serre contre lui. Elle sent ses lèvres chaudes sur sa joue, sa main qui lui caresse les cheveux. Il l'embrasse sur la bouche, avec douceur, elle répond à son baiser, lui enlace le cou de ses bras et se blottit contre lui.

— C'est vrai, Luisa ? chuchote-t-il. Dis-moi que c'est vrai. Dis que

tu m'aimes…

— De tout mon cœur…

Il répond par un long baiser.

— C'est le destin, Luisa. Nous étions voués à nous rencontrer, nous devons rester ensemble. Laisse-moi juste un peu de temps…

Brusquement, une vive lumière envahit la cage d'escalier et une vague de rires et de cris déferle sur les deux jeunes gens – quelqu'un a ouvert la porte de la salle du café.

— Hubsi cherche son violoniste ! lâche Hilde sur un ton sec avant de refermer brutalement la porte.

Luisa et Fritz restent un instant dans les bras l'un de l'autre, mais l'intervention brutale de Hilde a dissipé l'ivresse de cette première rencontre amoureuse.

— Est-ce qu'elle nous a vus ? s'inquiète Fritz.

— Sûrement.

Tant pis, on ne peut rien y changer. Ils s'écartent l'un de l'autre, Luisa rend sa veste à Fritz. Celui-ci marque un temps d'hésitation, puis sourit à la jeune femme.

— Nous n'avons pas à nous cacher, Luisa. Mes intentions sont honnêtes. Pour le moment, je n'ai pas un sou en poche et je ne pourrais pas subvenir aux besoins d'une femme. Mais si tu veux bien m'attendre, je travaillerai autant qu'il est possible. Et, un jour, mon violon rapportera tant que nous pourrons nous marier. S'il te convient d'avoir un musicien pour époux…

Il veut l'épouser ! Prendre pour femme une réfugiée qui a tout perdu.

— Je ne peux pas imaginer mieux qu'un musicien, répond-elle en souriant.

Alors qu'il veut la prendre une dernière fois dans ses bras pour sceller cette promesse d'un baiser, on entend des pas de l'autre côté de la porte du café. Un couple sort dans la cage d'escalier en parlant haut et fort. Le jeune homme pose son bras sur les épaules de sa compagne et l'entraîne dans la rue. Luisa et Fritz se sont écartés.

— Il faut que je retourne à la cuisine, dit Luisa. Ma tante doit se demander où je suis passée.

Il acquiesce, lève la main et lui caresse tendrement la joue.

— Luisa, ma douce fiancée…

Elle regagne la salle, tandis que Fritz sort afin d'emprunter l'entrée sur rue. Un stupide jeu de cache-cache, mais, finalement, ils jugent cela préférable.

Il est 5 heures passées, le jour commence à baisser. Le ciel est gris et lourd sur la ville. Les invités sont sur le départ, quelques couples ont déjà pris congé. Deux jeunes femmes qui n'ont pas trouvé de partenaire se rabattent sur les derniers canapés. Gisela et son époux

sont partis. Fritz et Hubsi jouent encore quelques vieux succès pour la poignée de convives installés à la table devant la fenêtre et qui sont trop fatigués ou trop ivres pour penser à rentrer chez eux. Luisa débarrasse les tables et porte la vaisselle sale à la cuisine.

— Ah, te voilà ! s'exclame Else. Je me demandais où tu étais passée.

Luisa répond par un sourire d'excuse sans expliquer la raison de son absence. Hilde se concentre sur la vaisselle, mais Luisa sent qu'il se prépare quelque chose.

— Il va bientôt être 6 heures, lâche Else, qui ne semble pas avoir remarqué l'atmosphère tendue. Les musiciens vont pouvoir arrêter. J'ai déjà compté la recette, tu peux les payer, Hilde.

Hilde sort en silence de l'évier un lourd plat en porcelaine et le pose sur l'égouttoir. De son côté, Luisa sèche un plateau à rôti avec autant d'énergie que si elle voulait y creuser un trou. Else commence à se demander ce qui se passe.

— Il y a un problème, les filles ?

— Non, tante Else.

— Non !

— Je te trouve bien pâlotte, Hilde. Tu devrais aller te reposer. Tu as mal dormi, cette nuit ?

Ne recevant pas de réponse, elle hausse les épaules.

— Je vais voir ce que fait papa, déclare-t-elle.

L'oncle Heinz s'est retiré dans ses appartements dès l'arrivée des premiers invités, bien décidé à ne redescendre que lorsque la voie serait « libre ». Else sortie, un silence menaçant s'installe dans la cuisine.

Si tu attends que je parle, tu peux toujours courir, se dit Luisa. Hilde racle une casserole, la rince sous l'eau, répète l'opération.

— Vous êtes donc toutes des traînées, là-bas, en Prusse-Orientale ? demande-t-elle soudain sans se retourner.

Quoique s'étant attendue à une offensive, Luisa ne peut s'empêcher de sursauter.

— Mais oui ! rétorque-t-elle. Et si tu cherches une place dans un bordel, tu n'as qu'à mettre le cap sur l'Est !

Hilde jette la lavette dans l'eau avec un sifflement de colère et se retourne, l'air menaçant. Elle donne l'impression de vouloir se jeter sur sa cousine.

— Je ne le redirai pas deux fois, sale petite sotte ! assène-t-elle à voix basse. Tu as intérêt à laisser Fritz Bogner tranquille ou tu risques d'avoir une sacrée surprise !

Mais Luisa n'est plus disposée à la ménager après toutes les méchancetés dont elle l'a gratifiée ce jour-là.

— Tu n'as pas à m'interdire quoi que ce soit, réplique-t-elle sur un

ton calme mais ferme. Fritz et moi allons nous marier. C'est décidé.

— Vous marier ? se récrie Hilde en éclatant d'un rire hystérique. Parce que tu crois que Fritz voudrait épouser une fille venue d'on ne sait où ? Tu penses qu'il suffit de se trimballer avec un titre de noblesse ? Laisse-moi rire ! Ha ha…

Luisa se sent gagnée par la fureur. Cette gamine trop gâtée a vécu comme un coq en pâte à Wiesbaden. Elle ne sait pas ce que c'est d'avoir été chassée, expulsée, violée, d'avoir vu mourir sa mère… Eh bien, Mlle Koch va devoir apprendre qu'elle ne peut pas toujours tout avoir !

— Que tu le croies ou non, c'est la vérité, répond-elle froidement en prenant la grande soupière pour l'essuyer.

Hilde a cessé de rire. Le regard rivé sur Luisa, elle est manifestement en train de réfléchir fiévreusement.

— Si tu ne l'as pas encore compris, Luisa von Tiplitz, dit-elle enfin sur un ton condescendant, Fritz Bogner et moi sommes fiancés depuis de longues années. Fritz entrera au Café Engel par notre mariage. Ça lui donnera une base financière et il pourra faire de la musique autant qu'il veut. Alors s'il t'a raconté je ne sais quoi, tu ferais mieux de ne pas le croire.

Un vacarme l'interrompt. Sans qu'elle comprenne comment cela a pu arriver, Luisa a laissé échapper la soupière, qui s'est écrasée sur le sol. D'innombrables débris blancs volent dans la pièce, heurtent les murs et les placards, se livrent à une danse effrénée sur le carrelage de la cuisine.

— Bon, eh bien, je te laisse balayer tout ça ! lâche Hilde, la première frayeur passée.

La tête haute, elle sort de la pièce en abandonnant Luisa à son sort. C'est évidemment l'instant que choisit Else pour revenir dans la cuisine.

— Mon Dieu ! s'exclame-t-elle en portant les mains à sa bouche. Il fallait que ce soit la grande soupière !

HILDE

Wiesbaden, le matin suivant

Hilde a mal dormi. Très mal, même. Presque comme à la toute fin de la guerre, lorsqu'on craignait en permanence que les sirènes se mettent à hurler. Elle n'a cessé de se tourner et retourner dans son lit, luttant contre les pensées sombres qui fondaient sur elle tel un vol d'oiseaux noirs. Elle les connaît, ces funestes compagnons aux voix éraillées et aux becs acérés, elle sait qu'il ne faut pas leur céder. Cette nuit, pourtant, elle l'a fait.

Comme il fallait s'y attendre, il n'en est rien sorti de bon. Elle se voit comme l'éternelle laissée-pour-compte, celle dont personne ne veut. Gisela est heureuse avec son Sammy et fait déjà ses valises en prévision de leur voyage de noces. Bon, c'est vrai, sa pauvre mère est morte, l'enterrement aura lieu demain mais, ensuite, départ en bateau pour Los Angeles. Hilde lui souhaite beaucoup de bonheur. C'est sa meilleure amie, et elle l'a bien mérité.

Parmi les invités se trouvaient Gabi et Helene, deux anciennes camarades de classe, qui viennent au Café Engel le dimanche danser avec les Américains. Elles aussi ont assuré leurs arrières. Gabi parle de mariage et Helene est en main. Où que l'on tourne les yeux, on ne voit que d'heureux couples. C'est écœurant !

Et maintenant Luisa et Fritz ! Un coup particulièrement dur pour Hilde, car Fritz lui plaît beaucoup et elle estime avoir le droit de l'ancienneté. Et voilà qu'il fricote avec Luisa dans la cage d'escalier ! Avec sa misérable petite cousine, qui l'a déjà supplantée dans le cœur

de son père. Comment a-t-elle réussi son compte ? Fritz est un garçon timide. Elle a dû l'embobiner en usant de tous ses charmes. Lui faire les yeux doux, jouer les petites femmes gentilles et dévouées et, sans avoir l'air d'y toucher, laisser ouvert un bouton de son chemisier. La noble demoiselle Luisa n'est pas née de la dernière pluie. Hilde n'aurait jamais cru Fritz capable de se faire avoir par ce genre de manège. Mais les hommes sont comme ça. Ils aiment qu'on soit douce et câline, qu'on ne les contredise pas, qu'on ne hausse pas le ton, qu'on reste docile.

Il y en a un qui était différent. Qui avait besoin d'une femme capable de le pousser dans ses retranchements. Mais non ! Elle s'était juré de ne plus penser à lui ! Encore moins à l'enfant. C'est le plus dur, cet enfant qu'elle a perdu. Il faut chasser ce souvenir qui l'étouffe et la brûle telle une plaie. Le renfermer dans le coffre à sept serrures. Tout cela appartient au passé. Ce type était un lâche, un minable individu.

Elle se lève tôt, se rend dans la salle de bains. Une chance, il y a de l'électricité. Lorsqu'elle ouvre le robinet, en revanche, il n'en coule qu'un mince filet sale. On ne peut pas tout avoir… Heureusement, au café, il y a de l'eau claire en suffisance. Avant de descendre avec un seau, elle jette un rapide coup d'œil dans la glace. Pâlotte, constate-t-elle, et les cheveux en bataille, ce qui n'a rien d'étonnant après une nuit d'insomnie. Sinon, elle est tout à fait satisfaite de son reflet : boucles blondes, yeux bleus, petit nez, lèvres pleines. Elle est jolie, on le lui a dit maintes fois. Elle a du succès auprès des hommes, récolte des regards admiratifs dans la rue. Et, au café, il y en a plus d'un qui a des yeux de merlan frit à sa vue. Mais, quelle qu'en soit la raison, cela ne va jamais plus loin que le flirt ou le désir d'avoir une aventure avec elle. Personne qui manifeste l'envie de l'épouser. Personne qui lui plaise, du moins.

Enfin, si l'on excepte Josh Peters. Il lui plaisait et il l'aurait peut-être épousée. Mais ce n'était pas l'homme de sa vie – heureusement qu'elle s'en est rendu compte à temps ! Non, l'homme de sa vie, c'est Fritz. Son père l'adore. Et c'est un si charmant garçon, sincère, elle le connaît depuis si longtemps ! Fritz lui est destiné, même s'il ne l'a pas encore compris. Elle le lui expliquera et il faudra qu'il oublie Luisa. Que ferait-il d'une petite sotte complètement démunie ?

Elle descend à la cuisine avec le seau, le place dans l'évier et ouvre le robinet. Dans la poubelle s'entassent les débris de la grande soupière. Cette vue la rassérène. Sa mère était furieuse, Luisa s'est fait joliment taper sur les doigts ! Tant pis pour elle, elle n'avait qu'à faire plus attention. Pendant que le seau se remplit, elle inspecte rapidement le garde-manger. En dépit de la contribution des Américains, le repas de noces a sérieusement entamé leurs réserves. Plus de sucre, un restant de farine, le pot de saindoux est presque

vide, il y a encore un peu de pain et deux boîtes de fromage à tartiner. Et ces deux conserves, qu'est-ce que c'est ? Ah oui, des haricots et du *corned-beef*. Il faut espérer que la Künzel pourra améliorer l'ordinaire, sinon la soupe du soir sera une fois de plus passablement maigre. Alors qu'elle se retourne pour fermer le robinet, Hilde aperçoit par une des fenêtres de la salle quelque chose qui lui fait suspendre son geste. Elle ne distingue que de vagues silhouettes sombres, mais elle les a immédiatement reconnus.

Luisa et Fritz sont devant le café à se parler. Il lui prend la main, elle la retire, secoue la tête. Ahurissant, se dit Hilde. Ils ont un rendez-vous galant juste à notre porte ! Non mais qu'est-ce qu'ils croient ? Fritz gesticule tandis que Luisa recule de quelques pas. Arrive une petite camionnette. C'est celle de Wendelin Staudt, qui leur livre son schnaps maison. Clandestinement, s'entend. Officiellement, il apporte du bois de chauffage en ville. Il dort chez sa sœur, dans le quartier de Sonnenberg, et, le lendemain, repart dans le Taunus. Ah, la camionnette s'arrête à quelque distance du café, et Fritz ramasse sa valise…

Hilde se retourne prestement : derrière elle, le seau déborde – quel gaspillage d'eau ! Alors qu'elle ferme le robinet, Grete, la bonne de l'aristocratique sorcière, fait son apparition dans la cuisine afin de chercher elle aussi de l'eau.

— Bonjour, mademoiselle Koch. Ah, je vois qu'il y a de l'électricité ce matin. Espérons que ça dure…

— Bonjour, Grete. J'ai presque fini, je te laisse la place.

En sortant le seau rempli à ras bord, elle arrose malencontreusement les pantoufles de Grete.

— Oh ! je suis désolée ! Je ne voulais pas…

— C'est pas grave, mademoiselle Hilde.

— Mais tes pantoufles sont mouillées… Tu sais quoi ? Je vais te donner quelques bûches, comme ça tu pourras les faire sécher sur le poêle.

Ravie, Grete se confond en remerciements.

— Madame sera tout de suite de meilleure humeur. Elle est bougon, ce matin, parce qu'elle a pas fermé l'œil de la nuit…

— Pourquoi ça ?

En réalité, Hilde se fiche de la raison pour laquelle la von Haack n'a pas pu dormir. Mais peut-être a-t-elle une rage de dents ou des maux de dos – ce serait une bonne nouvelle.

— La demoiselle Luisa n'a fait que sangloter. Les murs de l'appartement sont pas épais, on entend le moindre battement de cils. Madame a cogné contre la cloison, elle m'a même envoyée deux fois chez la demoiselle, mais ça n'a pas servi à grand-chose. La pauvre doit avoir beaucoup de chagrin.

Hilde descend rapidement à la cave chercher les bûches. En les donnant à Grete, elle jette un coup d'œil discret par la fenêtre. Fritz et Luisa ne sont plus là. Quelques femmes passent d'un pas rapide, désireuses d'avoir terminé leurs courses avant que les magasins ne soient vides. Le livreur de journaux arrive à vélo, freine habilement devant le café et entre dans l'immeuble déposer le *Kurier* dans la boîte aux lettres. La camionnette de Wendelin Staudt a disparu. Fritz doit déjà être en route pour Lenzhahn.

Hilde empoigne le seau et remonte à l'appartement. Elle ne peut s'empêcher d'avoir mauvaise conscience. Apparemment, c'était du sérieux entre Luisa et Fritz. Pleurer toute une nuit parce qu'on a un chagrin d'amour, elle aussi a vécu cela. Ah, pourquoi a-t-il fallu qu'elle raconte des bobards à Luisa ? Elle était si en colère qu'elle a parlé sans réfléchir. Bien sûr qu'elle n'est pas fiancée avec Fritz Bogner. Elle n'a dit cela que pour faire du mal à sa cousine. Pour lui montrer qu'elle aussi avait des droits et qu'en l'occurrence elle avait l'avantage de l'ancienneté. Et qu'en outre elle avait quelque chose à offrir à Fritz : le Café Engel, qui lui permettrait de mener à son côté une existence de musicien libre de tout souci.

Mais à quoi bon si c'est Luisa qu'il aime ? Voudrait-elle d'un homme qui ne l'épouse que par calcul ? Non. D'ailleurs, Fritz Bogner n'agirait jamais ainsi.

Et tout compte fait… est-il vraiment le grand amour de sa vie ? Passerait-elle une nuit entière à pleurer à cause de lui ? En fait, non. Elle était simplement furieuse que Luisa le lui ait chipé. Ah, elle aurait décidément mieux fait de se taire ! Il serait plus correct de sa part d'avouer la vérité à sa cousine – sauf que ce serait extrêmement embarrassant. Elle pose le seau dans la salle de bains et distrait une partie de l'eau pour la cuisine. Comme c'est pénible, tout ça ! Et fatigant. Si seulement l'Allemagne pouvait enfin remonter la pente ! Mais dans l'immédiat, il faut s'attendre à un hiver glacial. On ne peut guère espérer avoir du charbon et le bois est rare. Maudite guerre ! Elle a vraiment tout détruit !

De mauvaise humeur, elle porte le récipient d'eau à la cuisine et veut allumer la cuisinière à gaz : rien, pas de flamme. Elle se tourne vers le fourneau à charbon – il va encore falloir utiliser du combustible, alors qu'ils en auront besoin plus tard.

— Est-ce qu'il y a de l'eau chaude ? demande Heinz depuis la salle de bains.

— Ça vient !

Son père est décidément bien exigeant. Pendant qu'elle et sa mère se lavent à l'eau froide, lui a besoin d'eau chaude pour se raser. Ah, les hommes ! Elle remplit la bouilloire et la pose sur la plaque du fourneau, sous laquelle brûle à présent un petit feu vif. Else arrive en

robe de chambre, encore mal réveillée, et commence à dresser la table pour le petit déjeuner.

— Tu as sacrément chauffé, lâche-t-elle, mécontente.

Son père veut de l'eau chaude, sa mère veut économiser le bois – quoi qu'elle fasse, ce ne sera jamais bien. L'humeur de Hilde s'assombrit encore un peu plus. Quelle fichue journée ! Ne fera-t-il donc jamais jour ? Cette obscurité est vraiment déprimante.

La conversation du petit déjeuner n'est pas propre à lui remonter le moral. Son père se plaint de sa jambe et sa mère les informe que cela fait des semaines que le Café Engel ne rapporte rien. Ils en sont même de leur poche.

— Si ça continue comme ça, on n'aura bientôt plus de monnaie d'échange. Dis à tes amis qu'ils ne peuvent pas éternellement consommer à crédit.

Mais cela heurte Heinz. Il objecte que le Café Engel est un établissement qui accueille des artistes, pas une entreprise commerciale. Sa vocation n'est pas de gagner de l'argent sur le dos des clients, mais d'accueillir les disciples de l'art théâtral, les musiciens et les mélomanes, de leur offrir une patrie…

Mais, ce jour-là, Else n'est pas d'humeur à écouter ce discours.

— Si ces parasites continuent à boire et à manger à nos frais, nous allons faire faillite, assène-t-elle. Nous devrons vendre l'immeuble, et c'en sera fini du Café Engel. Quant à tes musiciens et tes mélomanes, ils n'auront plus de « patrie ». Est-ce que tu entends ce que je te dis ?

— Ah, Else, répond Heinz en secouant la tête. Tu vois tout en noir.

Avec un profond soupir, Else tourne le regard vers Hilde, en quête de soutien. Son époux est un incorrigible optimiste, un rêveur impénitent.

— Je parlerai à Alois Gimpel et à Firnhaber, maman, ne t'inquiète pas.

Dehors, il commence à faire jour. On distingue la silhouette dépouillée des platanes, et la grande bâtisse du théâtre se dessine peu à peu dans la lumière de l'aube. Autrefois, à l'époque de Noël, on y jouait des contes de fées pour les enfants. Hilde et ses frères, qui bénéficiaient d'entrées gratuites, avaient souvent assisté au spectacle. On donnait l'opéra *Hänsel und Gretel* de Humperdinck, et Hilde avait même tenu le rôle d'un des enfants transformés en pain d'épices dans la dernière scène. C'était si merveilleux, si festif ! Dans le foyer du théâtre se dressait un grand sapin orné d'accessoires scintillants. Et, en ville, les commerçants décoraient leurs vitrines illuminées. À présent, ces dernières sont vides et sombres. Rue de l'Église, il y a bien quelques marchands de sapins, mais seuls les gens riches peuvent s'en offrir.

Au café, il fait froid. Le comptoir à pâtisseries ne contient que

quelques biscuits. Mais il y a déjà des clients qui attendent devant la porte, en quête de chaleur et d'une tasse de café de glands. Heinz allume le poêle tandis que Hilde déverrouille la porte. Ce sont Jenny Adler et Hans Reblinger. Ils pestent contre le froid et conservent leur manteau, le temps que la salle soit suffisamment chauffée. Reblinger tend solennellement à Hilde un paquet enveloppé dans du papier : deux briquettes. Un trésor ! Pour un peu, Hilde le serrerait dans ses bras.

— Je les ai trouvées à la gare…

Heinz met aussitôt une des briquettes dans le poêle et s'installe avec ses amis artistes à sa table habituelle. Le petit poêle ronfle et diffuse de la chaleur. De la cuisine, Else annonce que le gaz est rétabli. Bon, c'est bien !

Alors que Hilde sert le café, Luisa fait son apparition dans la cuisine, les yeux cernés.

— Tiens, dit-elle à Else en lui tendant une liasse de billets. Julia m'a donné une avance. Voici un acompte pour la soupière…

— Il n'en est pas question !

— Si, j'insiste.

Else finit par accepter tout en déclarant qu'on s'en tiendra là. Ce genre de chose ne se fait pas entre membres d'une même famille. Si Heinz l'apprend, il sera très mécontent.

— Et puis tu ne l'as pas fait exprès, déclare-t-elle pour clore la discussion en donnant à Luisa un plateau avec trois tasses de café.

Pendant ce temps, Hilde feint d'être très occupée à fouiller le casier à couverts, à la recherche de ce qui pourrait être utile au marché noir. Sa conscience continue à la tracasser. D'un côté, cet argent leur sera utile. De l'autre, elle a une certaine responsabilité dans l'incident.

Bah, se dit-elle, Julia ne la fait pas trimer comme une esclave. Elle peut bien payer…

Des pas résonnent dans l'escalier, puis on ouvre la porte donnant dans le café. Hilde et Else échangent un regard en soupirant. C'est la vieille sorcière, la châtelaine.

— Cette bonne femme est vraiment un fléau, marmonne Else.

Déjà, la voix perçante s'élève dans la salle :

— Je vous souhaite le bonjour ! Il fait bien chaud, ici. Eh oui, quand on a des relations, on a du charbon. Ni vu ni connu, hein ?

Quelle insolence ! s'indigne Hilde. Elle s'installe ici bien douillettement et trouve encore le moyen de râler. Comment se fait-il que personne ne lui ait encore tordu le cou ?

— Bonjour, chère madame von Haack, répond poliment Heinz. Quel plaisir de vous voir ainsi fraîche et dispose !

— Ce n'est pas grâce à vous, monsieur Koch. Les murs de votre

appartement sont aussi minces que du papier. Il y avait du bruit dans la pièce voisine, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Par chance, Hans Reblinger intervient pour dire qu'il connaît le problème, car il a pour voisin un jeune couple marié.

— Je me mets du coton dans les oreilles, c'est très efficace. À nos âges, on a besoin de sommeil, n'est-ce pas, chère madame ?

Else lève les yeux au ciel tandis que Hilde a toutes les peines du monde à se retenir de rire. Ah, ce Hans Reblinger, quel…

— Pour l'instant, en tout cas, j'ai surtout besoin d'un bon vrai café. Serveuse ! Apportez-moi aussi un toast, deux œufs au verre, du beurre, de la confiture et une tranche de jambon !

Pas de chance, songe Hilde. On n'a rien d'autre qu'un bout de pain sec et un peu de mélasse. Le demi-pot de confiture d'orange, on le garde pour nous.

— Je suis vraiment désolée, madame, répond poliment Luisa. Je ne peux vous offrir que de l'ersatz de café.

Hilde glisse un regard par l'entrebâillement de la porte : ouh, la von Haack est devenue rouge comme une écrevisse. Elle a même des taches sur le cou.

— Qu'est-ce que c'est que ces mensonges, impertinente créature ? glapit-elle. Hier encore, il y avait ici du jambon, des toasts, des œufs à la moutarde et du café en grains. Vous n'allez pas me dire que tout a disparu comme par enchantement ?

— Nous recevions un mariage…, tente d'expliquer Luisa.

— Taisez-vous ! Apportez-moi immédiatement ce que j'ai commandé ! Et ne croyez pas pouvoir me régaler de bobards…

Elle est en grande forme, se dit Hilde, furieuse. C'est alors que Heinz arrive à la rescousse.

— Ce n'est pas la peine de crier comme ça, madame von Haack. Vous n'êtes pas sur vos terres, ici, et ma nièce n'est pas votre domestique.

— De mieux en mieux ! s'exclame ironiquement Edith von Haack. D'abord les mensonges, ensuite les insultes !

— Personne ne vous a menti, encore moins Mlle von Tiplitz. Ma nièce vous a parlé poliment, vous n'avez aucune raison de vous mettre en colère.

Else ouvre de grands yeux en entendant les réponses courageuses de son époux. Hilde, tout aussi surprise, sent revenir sa jalousie. Quand il s'agit de Luisa, son père sait se montrer énergique…

— Moi, me mettre en colère ? Pour une telle bagatelle ? rétorque Mme von Haack en émettant un rire hystérique. C'est grotesque ! Mais en ce qui concerne votre nièce, il est temps que je vous ouvre les yeux. « Mlle von Tiplitz » ? Laissez-moi rire ! Elle vous a bien bernés !

— Comment osez-vous ? riposte Heinz, outré.

Mais la baronne poursuit sur sa lancée tandis que Hilde écoute avec un intérêt croissant. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Aurait-elle vu juste ?

— Je suis au fait de la situation. J'étais très liée avec Ingrid von Kamm, la sœur de Johannes von Tiplitz. Il a effectivement eu une fille, mais c'est une enfant illégitime. Il n'a évidemment jamais épousé la mère – la fille d'un boulanger de Rauschen, je crois. Par conséquent, si votre nièce est bien la fille de feu Johannes von Tiplitz, c'est une bâtarde. Elle ne peut aucunement prétendre à un titre de noblesse.

Hilde aperçoit du coin de l'œil l'expression horrifiée de sa mère. Dans la salle, la tirade venimeuse de la von Haack a fait taire tout le monde. Quelle affreuse calomnie ! se dit Hilde. Elle a dû inventer ça. Ou peut-être pas ?

— Épargnez-nous vos mensonges ! proteste enfin Heinz, furieux.

— Des mensonges ? Ce que j'ai dit est la pure vérité. Grete peut le confirmer, elle aussi connaît la situation…

— Si vous osez déclarer une nouvelle fois que ma nièce est une enfant illégitime, je vous traînerai en justice pour diffamation !

— Non, oncle Heinz, intervient soudain Luisa. Ne fais pas ça. C'est la vérité.

Silence de mort. Seule Edith von Haack laisse échapper un « Qu'est-ce que je vous avais dit ? ».

— Seigneur, chuchote Else. Mais c'est terrible !

Hilde n'en revient pas. Ça alors ! Luisa les a tous abusés. Elle n'est pas noble, c'est une enfant illégitime. Mlle von Tiplitz n'a jamais existé.

— Je suis vraiment désolée, mon oncle, poursuit Luisa. Si j'ai menti, c'est pour ma mère. Je ne voulais pas que tu aies mauvaise opinion d'elle. Mon père l'aimait beaucoup, c'est la raison pour laquelle il nous a fait venir au domaine. Il aurait sûrement épousé ma mère. Mais il était malade, et c'est ma grand-mère qui décidait. Elle nous détestait, ma mère et moi…

Hilde est ébranlée. Quelle terrible chose, d'avoir une grand-mère pareille… Heinz, trop désarçonné, n'est pas en état de répondre. Edith von Haack, en revanche, a eu le temps de se reprendre.

— Je pense que vous pouvez me remercier d'avoir révélé la vérité, cher monsieur Koch, déclare-t-elle sur un ton satisfait. Sinon, vous seriez resté dupe de cette imposture. Et maintenant, j'aimerais bien avoir mon café. Vous me devez bien ça.

Soudain, Hilde est envahie par une rage irrépressible. Cette insolente personne imbue d'elle-même se permet de donner des ordres comme si elle était propriétaire du Café Engel et de la moitié de l'avenue Guillaume ! Et la pauvre Luisa, qui reste là devant elle, comme une malheureuse pécheresse, la tête baissée, en pleurs. Ça

suffit, maintenant ! Cette vieille bique va voir de quel bois elle se chauffe !

Elle attrape un plateau vide, ouvre brutalement la porte de la cuisine, se dirige vers la baronne et flanque le plateau sur la table, passant à quelques centimètres de son visage.

— Voilà ! lance-t-elle. C'est là tout ce qu'on vous doit ! C'est-à-dire rien ! Luisa fait partie de la famille. Qu'elle soit noble ou pas, on s'en fiche ! Et si vous osez dire un mot de plus contre nous, vieille mégère, vous aurez affaire à moi !

Edith von Haack met un instant à se ressaisir. Le regard rivé sur Hilde, elle reste sans voix.

— Comment oses-tu, petite effrontée ? dit-elle enfin. Tu as failli me blesser…

— La prochaine fois, je viserai mieux, rétorque Hilde sans se démonter.

— Je vais vous dénoncer à la police pour voies de fait !

— Dehors !

Campée devant elle, les poings sur les hanches, Hilde paraît prête à l'expulser manu militari. La baronne l'a compris. Elle se lève en hâte et répond d'une petite voix que l'affaire ne s'arrêtera pas là.

— J'irai me plaindre à la mairie, au bureau des déclarations de domicile…

— Voici la sortie ! rétorque Hilde en pointant la direction du pouce, par-dessus son épaule.

Edith von Haack bat en retraite, ouvre avec fureur la porte de la cage d'escalier et la claque derrière elle. Ouste ! Elle a pris le large. Des applaudissements s'élèvent de la table près de la fenêtre : Jenny Adler et Hans Reblinger ont trouvé le spectacle de grande qualité. Heinz se lève et prend sa fille dans ses bras.

— Ma courageuse petite fille ! Tu l'as joliment envoyée paître !

Else sort en hâte de la cuisine en faisant part de son inquiétude. Pourvu que la dame ne leur cause pas d'ennuis…

— Mais tu as eu raison d'agir comme tu l'as fait, Hildchen, ajoute-t-elle, émue. Moi-même, j'ai été à deux doigts de…

On entoure Hilde en se répandant en propos de toutes sortes.

— J'ai cru que tu allais lui flanquer le plateau sur la tête !

— Elle l'aurait bien mérité…

— Dommage que tu ne l'aies pas fait, Hilde…

— Quelle langue de vipère !

— Cette personne est vraiment abominable.

Dans l'excitation générale, personne ne se soucie de Luisa, restée plantée là où elle était sans savoir que faire. Sortant de sa paralysie, elle se dirige lentement vers la porte afin d'aller se terrer quelque part. Mais Hilde a aperçu son geste du coin de l'œil. Elle court vers elle et la

prend dans ses bras.

— Ne t'enfuis pas ! dit-elle. Tout est éclairci maintenant, n'est-ce pas ? Et sache que je t'aime bien mieux sans titre de noblesse !

LUISA

Deux semaines plus tard

— Non, ça ne va pas, déclare Julia Wemhöner en secouant la tête avec regret. Tu vas devoir la refaire, je suis désolée.

Luisa s'en doutait. Elle a toujours eu la machine à coudre en horreur. Sa mère, elle, s'en servait avec une telle dextérité ! Elle faisait glisser le tissu à toute allure tandis que l'aiguille de la machine crépitait, et ses coutures étaient toujours bien droites.

— Je n'y arriverai jamais ! soupire-t-elle, abattue. C'est la troisième fois que je défais cette fermeture Éclair. Je suis trop maladroite, c'est tout.

Julia remonte ses lunettes et chasse en soufflant une boucle rousse de son front.

— Non, répond-elle en tendant la robe en question à Luisa. Tu es même très habile. Voilà pourquoi je suis si exigeante. Je sais que tu peux faire mieux.

Si seulement elle n'était pas si maniaque, Julia ! Dans le fond, Luisa apprécie beaucoup de travailler pour elle. Julia est capable de transformer une couverture de laine en un tailleur féminin ou un pantalon d'homme en une jupe élégante. Elle pose la pièce de tissu sur la table, la regarde un bref instant, puis se met à couper les diverses parties du vêtement qu'elle veut confectionner. Directement, sans patron. Et elle ne se trompe jamais.

Quand une coupure d'électricité les contraint à travailler à la lueur de la bougie, Julia ouvre ses valises et montre à Luisa les costumes

merveilleux et extravagants qu'elle a réalisés autrefois pour le théâtre. Puis elle se met à raconter, et toutes deux plongent dans un monde onirique bariolé, un univers théâtral de conte de fées dans lequel des bêtes sauvages dansent au son d'une flûte enchantée, de beaux princes se battent pour faire triompher l'amour et des méchants sont précipités dans les enfers.

Elle est un peu folle, Julia. Mais c'est aussi une femme incroyablement forte et intelligente – et quelqu'un de bien. Luisa apprend qu'avant la guerre elle a eu diverses liaisons sans lendemain. Et qu'il y a eu un temps où elle était terriblement amoureuse d'Addi Dobscher. À l'époque où il chantait encore le rôle de Don Giovanni.

— Et maintenant ?

Julia hausse les épaules.

— C'est un type formidable. Je l'aime beaucoup, vraiment beaucoup. Mais… ça ne fonctionne pas entre nous.

— C'est dommage, soupire Luisa.

— Oui, très dommage.

Elles restent un temps à travailler en silence. Très concentrée, Luisa refait une fois de plus sa fermeture Éclair. Quand elle a terminé, elle lève son ouvrage et l'examine d'un œil critique.

— Il n'arrive pas à comprendre que je ne suis plus une ombre, reprend Julia. Je contribue à la survie du café, j'aide les Koch en leur fournissant de la nourriture. As-tu une idée de la fierté que j'en retire ? Addi ne voit rien de tout ça. Ou, s'il le voit, ça lui déplaît. Il continue à se comporter avec moi comme s'il devait me protéger. Et il veut me dicter ma conduite. Ça ne va pas ! Ça ne peut pas aller !

Luisa acquiesce. La situation de Julia ne lui est pas étrangère. Ce n'est pas agréable de dépendre d'autres personnes. Elle aussi est heureuse de gagner à présent un peu d'argent pour pouvoir aider sa famille.

Sa famille…

Oui, depuis ce terrible moment où elle a cru que tout était perdu, elle sait qu'elle a une famille. Et que ces personnes tiennent à elle, même si elle a commis une faute.

« Toi alors ! a dit la tante Else en la prenant par les épaules. Tu nous as bien menés en bateau. Mais passons ! Tu as menti pour protéger ta mère, donc tu es toute pardonnée. »

L'oncle Heinz était une fois de plus au bord des larmes.

« Je n'ose imaginer par quoi tu es passée, ma pauvre petite, a-t-il déclaré en la prenant dans ses bras. Ah, si seulement je m'étais occupé de vous ! Mais je ne pensais qu'à mes propres affaires et j'ai laissé tomber Annemarie. Ma petite sœur… Tout ça est ma faute. »

La plus grande surprise est venue de Hilde. Une métamorphose s'est opérée en elle. La cousine jalouse et méchante s'est tout à coup

transformée en une amie courageuse. La tante Else disait donc vrai en affirmant que sa fille avait un cœur d'or. Hilde sait être charmante quand elle le veut. Luisa n'ose pas encore se fier entièrement à la paix qui règne désormais entre elles. Le souvenir des méchancetés de Hilde est trop vivace dans sa mémoire. Et leur nouvelle amitié ne va pas non plus toujours de soi. Hilde, en effet, a tendance à foncer sans vouloir comprendre que Luisa est adepte de la lenteur et de la prudence.

« Tout à l'heure, j'irai rue Longue, lui a-t-elle dit ce matin. On a besoin d'épices, de sucre et de quelques autres bricoles. Tu feras le guet pendant que je négocie, d'accord ? »

Aller au marché noir avec elle ?

« Je ne sais pas si j'en suis capable, Hilde…

— C'est très facile ! Mais surtout n'en parle pas à papa. Il croirait que je veux te pervertir. »

Voilà qui a refroidi Luisa encore plus. Elle n'a pas envie d'agir derrière le dos de son oncle. Cela étant, elle ne veut pas non plus repousser la proposition de Hilde et risquer de compromettre leur relation.

« Ce matin, je suis prise chez Julia… »

Hilde est déçue. Bon, demain, alors, a-t-elle déclaré. À deux, c'est beaucoup plus facile.

« D'accord. Je t'accompagnerai demain. J'espère que je ne ferai pas trop de bêtises.

— Il faut juste que tu prennes l'air innocent. Tu fais ça très bien. On s'y est tous laissés prendre ! »

Les plaisanteries de Hilde sont souvent acerbes. Mais, à présent, Luisa a compris que ce n'était pas de la méchanceté. Hilde a un sens de l'humour particulier, il faut s'y faire. Par ailleurs, elle peut faire preuve de beaucoup d'honnêteté.

« Ce que je t'ai raconté à propos de Fritz… c'était un mensonge. On n'est pas fiancés, on ne l'a jamais été. Je l'ai dit comme ça. Je suis sincèrement désolée, Luisa, c'était vraiment méchant de ma part.

— Vous n'êtes *pas* fiancés ?

— Non, c'est ce que je viens de te dire ! »

Seigneur, a songé Luisa. Et moi qui ai déclaré qu'on ne se reparlerait que lorsqu'il aurait réglé la question avec Hilde. Et que je ne voulais pas voler le fiancé de ma cousine. Que doit-il penser maintenant ? Il n'y comprend sans doute rien et n'ose pas revenir.

« Il se ressaisira, dit Hilde, qui a deviné ses pensées. Il t'aime, Luisa. Il sera là pour le concert de Noël à l'église du Marché. Je lui parlerai, promis. »

Le concert en question aura lieu le lendemain, jour du quatrième

dimanche de l'Avent. Addi et Jenny Adler chanteront, Alois Gimpel jouera du clavecin et dirigera. Hans Reblinger sera à l'alto et Fritz, au violon. Les Koch iront tous ensemble les écouter. Cela fait des semaines qu'on se réjouit à cette perspective.

— Tu viendras aussi, Julia ? demande incidemment Luisa. Julia est en train de scruter la fermeture Éclair d'un regard critique. À un endroit, la couture est très légèrement de travers, mais l'ensemble trouve finalement grâce à ses yeux.

— Bon, ça ira… Qu'est-ce que tu disais ?

— Je voulais savoir si tu venais avec nous demain, au concert de l'Avent…

— Peut-être… C'est fou, non ? Il y a un an, c'était encore la guerre. On vivait dans la crainte des attaques aériennes. Et moi, j'avais une peur terrible que quelqu'un découvre ma présence et me dénonce. On serait venu m'arrêter, ainsi que tous ceux qui m'avaient aidée… Heinz Koch a été envoyé au front peu avant Noël. Et Jean-Jacques était encore là…

— Jean-Jacques ? Le travailleur forcé ?

Julia acquiesce et reporte son attention sur la veste qu'elle est en train de doubler avec un reste de soie.

— Je ne l'ai pas vu souvent. Le soir, seulement, quand toutes les fenêtres étaient obscurcies et que je pouvais descendre un petit moment. Un beau garçon. Boucles sombres et yeux de braise. Il plaisait beaucoup à Hilde.

Ah, se dit Luisa. Il y a donc bien eu quelque chose entre Hilde et le Français.

— Elle est tombée amoureuse de lui ?

Julia sourit et prend les ciseaux.

— C'est Addi qui me l'a raconté puisque je passais l'essentiel du temps en haut. On aurait dit deux tourtereaux. Et elle l'a aidé à fuir…

Si c'est vrai, Hilde a pris de sacrés risques. Ce genre de chose ne pardonnait pas avec les nazis.

— C'était… attends… en janvier. Mais, d'après Addi, il s'est fait prendre et on l'a exécuté.

— Seigneur !

Quelle horreur ! Luisa voit soudain sa cousine sous un tout autre jour. Elle était amoureuse, a aidé son ami à fuir au péril de sa vie et il est mort au cours de son évasion. Cela a dû être terrible pour elle. Comme elle la comprend ! N'a-t-elle pas, pour sa part, obligé sa mère à fuir de Stettin, ce qui lui a coûté la vie ? Elle doit quelques excuses à Hilde. Ses manières brusques, parfois blessantes, ont leurs raisons.

Le lendemain après-midi surviennent quelques péripéties

inattendues. Une demi-heure avant le concert, Alois Gimpel emprunte avec tant d'énergie la porte tambour qu'il manque faire un deuxième tour.

— Catastrophe ! lance-t-il à Heinz, qui termine son infusion à la menthe. Fritz Bogner n'est pas là !

Hilde et Luisa, qui se sont déjà changées pour le concert, se trouvent à la cuisine, en train de ranger dans une boîte les biscuits tout juste refroidis.

— Grands dieux ! chuchote Luisa. Si ça se trouve, il a décidé de ne pas venir à cause de moi.

— Pfff, réplique Hilde. Tu le connais bien mal. Il ne laisserait pas ses collègues en plan pour une raison pareille. Encore moins pour un concert comme celui-là… Non, il a dû avoir un problème.

Folle d'inquiétude, Luisa l'imagine déjà gisant mort dans une ruelle obscure. Heinz et Alois Gimpel, eux, sont surtout préoccupés par le concert.

— Où est la Künzel ? lance Alois. On la mettra au clavecin. Et moi, je jouerai la partie du violon à la flûte traversière…

Il se trouve que, cet après-midi-là, Sofia Künzel joue au club américain, où l'on a organisé une fête pour Noël.

— Bon sang… Dans ce cas, il va falloir faire appel à Hubsi… Où est-il fourré ?

— En haut. Frappe fort, il a du coton dans les oreilles à cause de la châtelaine…

— Un malheur n'arrive jamais seul…

Quelques minutes plus tard, on entend Hubsi se lamenter dans l'escalier, rappeler qu'il est infirme, qu'il a perdu son index droit et que, de toute façon, il ne connaît rien à la musique sacrée.

— Mais tu joueras tout ça à vue, Hubert ! Qu'est-ce qu'un petit Händel pour toi ? Un peu de Bach – un extrait de l'*Oratorio de Noël*. Et quelques vieux maîtres…

— Tu plaisantes ? L'*Oratorio de Noël* ? Händel ? Et au clavecin, en plus ?

— Tu ne vas tout de même pas nous laisser tomber ! L'église est déjà pleine ! Fais-le pour la musique. Pour l'art. Pour l'humanité !

Hubsi pousse un soupir à fendre l'âme.

— Bon, vous pouvez compter sur moi.

Sur quoi, tous deux quittent le café au pas de course. Heinz verrouille la porte derrière eux.

— Ça promet, dit Else, qui est descendue dans la salle.

Elle porte un vieux manteau d'astrakan qu'elle a hérité de sa mère et qui sent terriblement l'antimite.

— Il fait moins six, annonce l'oncle Heinz. Habillez-vous chaudement, les filles. Grosses chaussettes, bonnets de laine… Il ne

faut pas que vous preniez froid !

Dans la cage d'escalier, ils tombent sur Julia, qui s'est finalement décidée à assister au concert. Elle porte une couverture en laine repliée sur le bras. Hilde, de son côté, en a pris deux à la demande de sa mère. Dehors, le jour baisse. Des petits flocons de neige dansent dans l'air, sèment sur les manteaux et les chapeaux de petites étoiles scintillantes. Une fine couche blanche recouvre les pavés, métamorphose les immeubles bombardés en ruines pittoresques. Les tours de l'église du Marché se dressent dans le ciel, sombres et pointues. Si les maisons environnantes ont gravement souffert des bombardements, l'église, elle, est demeurée quasi intacte.

À l'intérieur, la température est glaciale. Les beaux vitraux ont explosé lors des attaques aériennes, aussi le vent chasse-t-il les flocons dans la nef. En dépit du froid, les gens sont venus en foule pour le concert. Ils se serrent les uns contre les autres et se protègent à l'aide de couvertures et de coussins. On a remonté le clavecin de la crypte, ainsi que plusieurs chaises et pupitres.

— Il n'est effectivement pas venu, chuchote Hilde en partageant sa couverture avec Luisa.

Celle-ci garde le silence. Fritz n'est pas du genre à laisser tomber ses amis, a dit sa cousine. S'il n'est pas là, c'est qu'il a eu un problème. Ah, Hilde ! soupire-t-elle en son for intérieur. Si seulement tu ne m'avais pas raconté de mensonges ! On ne se serait pas quittés fâchés, Fritz et moi. Et pour rien, en plus !

— Regarde qui est là ! lâche la tante Else à l'adresse de sa fille.

En se penchant légèrement, Luisa aperçoit Josh Peters, assis deux rangs devant eux. Il s'est retourné et salue Hilde d'un signe de tête. Avec un grand sérieux. Hilde fait de même. Ce n'est pas vraiment ce qu'on appelle de joyeuses retrouvailles.

Puis le concert commence. Pour débuter, Firnhaber joue à l'orgue une œuvre de Mendelssohn. Puis le curé Borngässer souhaite la bienvenue aux spectateurs et lit un verset biblique tiré de l'Évangile de Jean. Ensuite, Addi interprète magnifiquement un air de l'*Oratorio*. Nul ou presque ne remarque que Hubsi se débat au clavecin, la flûte et l'alto donnent le meilleur d'eux-mêmes. Émus, les auditeurs applaudissent après chaque morceau.

— Mon Dieu, chuchote Julia, assise à côté de l'oncle Heinz. Il chante comme autrefois. Ah, mon Dieu…

Avec son foulard en laine et sans ses lunettes, on dirait effectivement une enfant. Une petite fille émue aux larmes.

Jenny Adler, qui a toujours tenu les rôles de soubrettes impertinentes, chante Händel d'une voix claire et lumineuse, aussi aérienne qu'un chœur de jeunes garçons. Une facette d'elle qu'on ne connaissait pas. Le concert terminé, personne ne veut rentrer chez soi.

Les applaudissements se prolongent, il y a de nombreux rappels, auxquels les artistes se plient de bonne grâce bien qu'ils se produisent en simple costume et non en manteau de laine. Quoique enveloppée dans une étole, Jenny grelotte dans sa robe du soir rouge à épaules dénudées. Mais que sont quelques degrés en dessous de zéro comparés au plaisir de pouvoir de nouveau se produire, d'enchanter les spectateurs et de recevoir des applaudissements en retour ? Les temps sont durs, nombreux sont ceux qui, ensuite, regagneront en solitaire une petite pièce sombre et froide. Mais ils emporteront avec eux l'éclat des bougies et la musique de Noël comme un signe d'espoir en des jours meilleurs.

À la sortie de l'église, on bavarde un moment avec Josh Peters.

— J'ai quelques jours de permission, dit-il. J'en ai profité pour faire un tour à Wiesbaden. Quel beau concert ! Je ne savais pas que M. Dobscher chantait encore aussi bien…

— Oui, il a été formidable ! Jenny aussi. Et Hubsi, alors !

On lui raconte les problèmes qu'il y a eus avant le concert, et Peters les félicite que le Café Engel soit redevenu un foyer pour les artistes.

— En effet, répond Heinz, tout fier.

Et comme il est d'excellente humeur et que Josh Peters n'a nulle part où fêter Noël, il l'invite à se joindre à eux pour la soirée du 24.

— Avec plaisir. Mais je ne voudrais pas m'imposer… répond Peters en jetant un regard en coulisse à Hilde.

Luisa a un instant de crainte : et si Hilde allait envoyer balader le pauvre garçon ? Mais, ce jour-là, elle est d'humeur pacifique.

— Bien sûr, venez. Nous réveillonnerons tous ensemble, ça vous plaira.

On prend congé, et les Koch se mettent en route, s'arrêtant à de multiples reprises pour saluer des connaissances qui ont également assisté au concert, échanger quelques mots et se souhaiter un joyeux Noël. Tout le monde est de bonne humeur, mais pressé de rentrer se mettre au chaud. La neige mord la peau, et même les manteaux les plus épais ne peuvent rien contre la bise glaciale.

— Ouh ! s'exclame la tante Else. J'ai les pieds gelés.

— Et moi, les jambes gelées, renchérit Hilde.

— Quant à moi, j'ai *la* jambe gelée, lâche l'oncle Heinz. Heureusement, l'autre est en bois, elle ne craint rien.

— Je vois que tu as retrouvé ton sens de l'humour, rit Else en glissant son bras sous le sien.

Hilde et Luisa, qui les suivent à peu de distance, les observent marcher côte à côte. D'un pas qui manque de sûreté parce que Heinz a adopté une démarche chaloupée de marin à laquelle Else doit s'adapter. Mais ils se tiennent fermement par le bras, bavardent et

rient sans paraître sentir le froid.

— Hé, souffle Hilde à Luisa. Retourne-toi discrètement.

Luisa ne les reconnaît que lorsqu'ils passent devant un réverbère : Addi Dobscher et Julia Wemhöner, plongés dans une discussion animée.

— Tu as remarqué ? lâche Hilde, moqueuse. Ils se tiennent par la main. C'est la nuit des couples heureux, cousinette. Rentrons vite, tout ça ne nous concerne pas.

HILDE

Réveillon de Noël 1945, Wiesbaden

Le matin du 24, ils se sont finalement procuré un sapin. Ce n'est pas le plus beau spécimen qu'on puisse imaginer : large et fourni en bas, presque dégarni au milieu et un sommet long et mince. Mais Addi, en artiste, devrait pouvoir en tirer quelque chose. La présence de Luisa est un grand atout au marché noir. Elle est capable d'afficher un air si triste, si pitoyable, que tous les vendeurs fondent, même les femmes. Hilde a négocié un bon morceau de lard en échange de dix serviettes rouges en tissu brodées de sapins verts. Ces serviettes, Julia les a confectionnées avec les restes des drapeaux à croix gammée, et Luisa s'est chargée de la broderie. Il faut se montrer ingénieux quand les temps sont aussi durs. Le lard servira à la préparation de la dinde que la Künzel a rapportée la veille du club américain. La bête est plumée et prête à être cuisinée. Sofia a conseillé d'ajouter du lard dans le plat afin d'éviter qu'elle se dessèche.

Et c'est ainsi qu'au 75 de l'avenue Guillaume s'élève bientôt une délicieuse odeur de dinde et de lard fumé.

— Pourvu qu'il n'y ait pas de coupures de gaz, grommelle Else. Et toi, fiche-moi le camp, sale petit chapardeur !

Cette dernière remarque s'adresse au chien, qui, depuis le matin, reste obstinément planté devant la porte de la cuisine et ne manque pas une occasion de se glisser dans la pièce. Else l'expulse chaque fois

sans ménagement, mais cela ne le dérange pas. Il est tenace. Il a déjà chipé deux quignons de pain sec et les ailerons de la dinde. Il ne va pas s'arrêter en si bon chemin.

Addi fait son apparition vers 10 heures en sifflotant gaiement, examine le sapin, qui se trouve dans un coin en attendant d'être décoré, et secoue la tête avec un sourire moqueur.

— Vous vous êtes fait refiler un vieux clou…

— Cendrillon attend l'arrivée de la bonne fée avec sa scie et sa chignole ! lance Hilde.

— Je vois…, répond-il en prenant le sapin à bout de bras et en clignant de l'œil.

Julia arrive à son tour, demande une petite tasse de café, puis rejoint Addi.

— En bas, à droite, il est trop touffu, fait-elle observer en pointant du doigt.

Addi acquiesce, va chercher la boîte à outils, sort la petite scie à bois.

— Tu veux bien le tenir ?

— D'accord, mais ne lui fais pas mal…

Avec un petit sourire, Addi se met au travail. Julia commente l'opération, donne un coup de main en coupant quelques branches proéminentes. Et lorsqu'ils sont enfin satisfaits du résultat, Else leur apporte le carton contenant les décorations de Noël.

— C'est un boulot de bonne femme, lâche Addi en allant rejoindre Heinz à sa table.

Julia éclate de rire et appelle Luisa. Ensemble, elles se mettent à la décoration du sapin, qui offre à présent l'aspect régulier d'une pyramide d'aiguilles vertes. Après quoi Julia va s'asseoir à côté d'Addi et lui dérobe une gorgée de café.

— Qu'est-ce que tu as fait du tien ? grogne-t-il.

Avec un grand sourire, elle commence à le débarrasser des aiguilles de sapin accrochées à sa veste.

— Tu m'emmèneras à la messe de minuit ?

— Si tu veux. Mais je ne chanterai que les chants de Noël de Cornelius.

— Ce n'est pas grave, je veux les entendre. Et ensuite, je t'offrirai un punch chaud chez moi.

Addi fait semblant de réfléchir, puis répond que ce n'est pas une mauvaise idée.

Noël, la fête de l'amour, se dit Hilde avec une pointe d'envie. Puis elle se ressaisit. Ces deux-là ont bien mérité d'être enfin réunis. Quant à savoir si c'est pour toujours, nul ne pourrait le dire. Dans l'immédiat, en tout cas, ils paraissent très heureux. Hilde ouvre précautionneusement la porte du four afin d'inspecter la dinde et

baisse la température de cuisson. Entre-temps, Alma Knauss est arrivée avec Ida Lehnhardt. Hubsi, lui, est allé s'asseoir avec les autres à la table de Heinz et se lamente sur sa prestation de la veille.

— J'ai vraiment joué comme un pied ! Je me suis ridiculisé devant tout le monde.

Heinz lui assure qu'il n'a pas entendu de fausses notes et Addi, qu'il a été un excellent appui pour le groupe.

— Par moments, j'étais complètement paumé.

— Personne ne l'a remarqué.

— Ah bon ? Ben, merci.

La recette a été généreuse : cinquante-deux Reichsmarks, trois briquettes, vingt et une bûches, un petit pot de saindoux, trois demi-pains, un bout de vieux fromage, deux bobines de fil à coudre, un sachet de sucre, plusieurs objets en céramique, des boutons de pantalon, une fourrure de renard mangée aux mites et une paire de bottes fourrées taille quarante-cinq.

— Grands dieux ! s'exclame Heinz. Qui pourrait avoir besoin de bottes de cette taille ?

— La question est plutôt, qui pourrait supporter leur odeur ? réplique Addi avec un sourire moqueur. Nous les avons offertes au curé, pour ses protégés. Le reste, nous l'avons partagé équitablement.

Hilde apporte à Alma et Ida deux petites tasses d'ersatz de café et deux biscuits. Elle ne peut faire mieux. Les autres biscuits sont pour le dessert du repas de Noël.

Entre-temps, les premiers paquets ont déjà trouvé place sous le sapin. C'est ainsi qu'on a toujours procédé : on dépose discrètement ses cadeaux sous l'arbre, avec une étiquette portant le nom du destinataire. Le donateur, lui, reste anonyme. Les paquets sont enveloppés de toutes les manières possibles et imaginables, certains, même, dans du papier journal. Le papier cadeau est rare. Seule Else en possède un fonds parce qu'elle a toujours récupéré le papier utilisé aux fêtes antérieures, en le lissant et en le rangeant dans un carton. Ainsi que les rubans et les nœuds. De ce fait, on sait toujours quels sont les cadeaux qui viennent des Koch.

— Les filles, vous pourriez commencer à dresser la longue table dans la deuxième salle, dit Else. Est-ce qu'on a assez de couverts ?

— Ça ira.

Une grande partie d'entre eux, notamment les fourchettes à gâteau avec leurs angelots gravés, a malheureusement fini au marché noir. De même que le grand chandelier à trois branches, un certain nombre de petits crémiers et bien d'autres objets qui datent de l'avant-guerre. Mais qu'importe ? Il y a des gens qui ont tout perdu.

— On prend les nappes blanches ? s'enquiert Luisa.

— Il va falloir qu'on fasse un mélange.

Les grandes nappes ont elles aussi servi de monnaie d'échange. En revanche, il en reste quelques petites. Et Julia en a confectionné d'autres avec le fameux tissu rouge. L'ensemble est coloré et joyeux.

— Vous faisiez toujours une grande fête pour Noël ? demande Luisa.

Ah, ça oui ! Surtout lorsque Hilde et ses frères étaient encore en âge d'aller à l'école. Le 24 décembre, ils étaient toujours en proie à une grande impatience parce que le café restait ouvert une partie de la journée et que leurs parents travaillaient.

— Quand les clients étaient enfin partis, on passait un moment merveilleux, dit Hilde. Une fois, on m'a offert un vélo. Willi et August avaient reçu un train électrique, mais c'est surtout papa qui jouait avec. Quant à maman, il lui faisait toujours présent d'un bijou et j'avais le droit d'aller le choisir avec lui. Une bague, une broche, un collier de perles… Et chez toi, c'était comment ?

Luisa, qui est en train de disposer les verres, hausse les épaules.

— Lorsque mon père était encore en vie, nous allions à l'église pour les vêpres de Noël. Papa et la grand-mère étaient assis sur les beaux sièges sculptés réservés aux nobles, tout devant, et maman et moi, nous étions derrière, avec les domestiques. Mais, ensuite, nous étions autorisées à passer un moment dans le salon. Il y avait du feu dans la cheminée et un sapin dans le coin. C'est là que se trouvaient les cadeaux que papa nous offrait. Une fois, j'ai reçu une poupée avec des yeux qui se ferment, et maman, un châle en soie colorée. Mais on n'avait pas le droit de rester très longtemps, juste le temps de prendre un verre de punch et de manger quelques biscuits. Ensuite, elle nous renvoyait.

— Qui ? Ta grand-mère ?

— Oui. Souvent, ma tante était là avec son mari, et ces messieurs dames voulaient fêter Noël entre eux.

En l'écoutant, Hilde est envahie par la colère. Comment peut-on se comporter ainsi avec sa petite-fille ? Une vraie mégère, cette femme, totalement dépourvue de cœur.

— Et ton père tolérait ça ?

— Il était malade, Hilde. Il est mort quand j'avais quatorze ans. Et alors je suis partie avec maman.

— Je comprends.

Hilde n'a pas envie de blesser sa cousine mais, malade ou pas, Johannes von Tiplitz lui paraît avoir été une sacrée lavette. Un fils à sa maman. Pauvre Annemarie ! Pauvre Luisa ! En pareille situation, une ascendance noble n'est pas un cadeau.

Alors qu'elles sont occupées à remplir de petits vases avec le reste des rameaux ôtés lors du toilettage du sapin, Grete fait son apparition à la porte.

— Oh ! comme c'est beau ! s'écrie-t-elle. Cette table de Noël… On se croirait au domaine !

— Vraiment ?

Le ton de sa réponse n'est pas précisément aimable, Hilde s'en rend compte. Mais l'allusion au domaine de sa maîtresse ajoute au déplaisir que lui a inspiré le récit de Luisa. Cela étant, la pauvre Grete n'y est pour rien.

— Si ta patronne te laisse quartier libre ce soir, descends donc te joindre à nous, s'empresse-t-elle d'ajouter.

— Avec plaisir. Il y a toujours à faire à la cuisine. Et ensuite, la vaisselle.

— Non, je voulais dire pour fêter avec nous.

— Jésus Marie ! s'écrie Grete, effrayée. Que je fête avec tous ces messieurs dames ? J'oserai jamais. Mais je veux bien m'installer à la cuisine, merci beaucoup. Je venais vous dire que Mme la baronne, elle aimerait bien être de votre fête. D'ailleurs, elle m'a donné un cadeau que je dois remettre à M. Koch.

Horreur ! Hilde et Luisa échangent un regard épouvanté. Inviter la von Haack à festoyer avec eux ? Mais qu'est-ce qu'elle croit ? Qu'il suffit de dépêcher Grete avec un cadeau – probablement un vieux machin dont personne n'a besoin – pour espérer arranger la situation ?

— Hum…, dit Hilde à Luisa. Elle ne manque pas de toupet ! Mais ne t'inquiète pas, cousinette, on lui en fera passer l'envie.

— Ah…, soupire Luisa. C'est Noël, tout de même.

À certains égards, Luisa tient de son noble père, se dit Hilde. Et sa mère, la tante Annemarie, était sans doute d'une indulgence aussi coupable. Hilde, elle, est d'une autre trempe. Noël ne doit pas être l'occasion pour cette vipère de baronne de revenir par la petite porte en faisant de la lèche !

On ferme le café à midi. Ne restent que les amis et les clients invités. On bavarde un moment en buvant une infusion. Puis il est l'heure pour les musiciens de partir. Ils ont un programme chargé et espèrent gagner gros.

— On mange à 7 heures ! lance Else. Ceux qui ne sont pas là n'auront rien !

Hilde a chargé les uns et les autres de s'enquérir de Fritz Bogner. On est toujours sans nouvelles de lui. Il n'a même pas contacté Alois Gimpel. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! Et tout cela juste au moment où Hilde l'a généreusement laissé à Luisa et où tous deux pourraient être heureux ! Quelle plaie, les hommes, tout de même…

— Figure-toi, Hilde, dit Heinz avec un grand sourire, que Mme von Haack m'a fait porter un cadeau.

— Tu n'as pas l'intention de l'accepter, j'espère ?

— Mais, ma petite fille, c'est Noël, non ?

Hilde n'en croit pas ses oreilles. Cette vieille sorcière a déjà réussi à embobiner son père ! Avec un présent minable, enveloppé dans un tissu qui a dû être blanc autrefois.

— Ça me gâchera la soirée de la voir se gaver de notre délicieuse dinde. Rien que d'y penser, j'en ai les cheveux qui se dressent sur la tête.

À cet instant, on frappe à la porte de la cage d'escalier.

— Bonsoir, je peux entrer ?

C'est Josh Peters, avec un monceau de sacs et de paquets. Hilde s'empresse de le décharger d'une partie de son fardeau pour éviter qu'il n'emporte le sapin au passage.

— Ce ne sont que quelques bricoles, objecte-t-il à Hilde, qui lui reproche de vouloir les noyer sous les cadeaux. La plus grande partie est destinée à la cuisine.

Heinz le salue comme un vieil ami, Else accourt et accueille avec joie les provisions qu'il a apportées, et Luisa lui serre la main avec un sourire en se déclarant ravie de sa présence. Avant d'aller rejoindre Heinz près de la fenêtre, le lieutenant glisse un coup d'œil dans l'autre salle, où se trouve la table dressée.

— Une grande famille, fait-il remarquer avec un air songeur. Et beaucoup d'amis. Vous êtes un homme heureux, monsieur Koch.

Heinz est visiblement ému. Josh Peters a beaucoup bourlingué, mais il ne paraît pas avoir trouvé d'endroit où s'établir. Hilde le voit venir : sous peu, son père va proposer à Peters qu'ils se tutoient et, le lendemain, au petit déjeuner, il déclarera que le jeune homme serait l'époux idéal pour sa fille. Sentant son moral en baisse, elle décide de monter dans sa chambre emballer quelques derniers cadeaux. Pour Luisa, le tailleur à carreaux. Il devrait lui aller, peut-être faudra-t-il raccourcir légèrement la jupe. Pour sa mère, une paire de gants en cuir fourrés presque neuve, qu'elle a acquise au marché noir en échange de sa montre. Et pour son père, un livre sur les cafés à Vienne, de seconde main, bien sûr.

— Un instant, mademoiselle Hilde, lance Josh Peters en la voyant se lever. J'ai du neuf. Vous voulez bien aller chercher votre mère ? Ça la concerne aussi…

De quoi s'agit-il ? s'étonne Hilde à part elle. Allons-nous recevoir une décoration ? Les Américains ont-ils finalement décidé de réquisitionner l'immeuble ?

Mais les nouvelles qu'apporte Peters sont si merveilleuses qu'elle se retrouve à serrer sa mère dans ses bras, qui sanglote de joie et de soulagement, tandis que Heinz étreint Luisa.

— On ne m'a transmis l'information que la nuit dernière, explique

Josh Peters. Wilhelm Koch, de Wiesbaden, se trouve dans un camp de prisonniers en Amérique. Et, à l'heure actuelle, August Koch est détenu en Angleterre. Ils sont vivants et entre les mains des Alliés. Ce sont de bonnes nouvelles, non ?

Impulsive, comme toujours, Hilde lâche sa mère et se jette au cou de Peters.

— C'est la plus belle surprise de Noël qu'on puisse imaginer ! s'écrie-t-elle en l'embrassant sur la joue.

Est-il heureux de ce chaste baiser ? Elle ne saurait le dire, car Else serre à son tour le lieutenant dans ses bras, et Heinz n'attend que le moment de faire de même. Enfin une bonne nouvelle après des mois d'angoisse et de désespoir !

— Ils sont vivants, Else ! répète Heinz. Quelle chance nous avons !

— Si seulement ils pouvaient rentrer…

— Ce ne sera plus long, j'espère…

Du bruit parvient de la cage d'escalier. Les musiciens sont de retour, couverts de neige et frigorifiés, mais ravis. Julia est avec eux, elle porte la sacoche de partitions d'Addi et entre dans la salle avec un sourire radieux. Mais, à la vue des femmes en pleurs, ils s'immobilisent, effrayés.

— Un problème ? s'enquiert Addi, inquiet.

— Non, non ! s'écrie Heinz. Au contraire, Josh nous a apporté une merveilleuse nouvelle pour Noël !

— Ah bon. En vous voyant si bouleversés, nous avons cru…

L'inquiétude fait place à l'allégresse. Les gamins sont en vie ! Peters doit répéter trois fois qui se trouve où et quelles sont ses chances de rentrer bientôt. Et quand Sofia Künzel fait irruption au café dans son manteau et ses bottes militaires mouillés de neige, l'officier doit reprendre une quatrième fois ses explications, ce qui lui vaut d'être embrassé sur les deux joues par la soprano.

— Vous êtes un drôle d'oiseau, Peters ! s'exclame-t-elle. Mais vous avez un bon fond. Si, un jour, vous ne savez pas quoi faire de vous, montez donc me voir…

— Seigneur ! s'écrie soudain Else en retournant à la hâte dans la cuisine. Pour un peu, j'oubliais la dinde !

— Ah non ! proteste Sofia, que Peters aide à enlever son manteau. Ce soir, c'est elle qui tient le rôle principal.

On se croirait presque revenu au bon vieux temps, se dit Hilde. En plus, nous savons maintenant que Willi et August sont vivants et qu'ils ne tarderont sans doute pas à rentrer. L'espoir… Le plus beau, c'est peut-être l'espoir. La lumière qu'il vous apporte. Papa et maman la voient à présent, cette lumière. Pour Addi et Julia, elle est à portée de main. Luisa a matière à espérer, elle aussi. Pour moi, elle se réduit malheureusement à une loupiote du nom de Josh Peters. C'est

vraiment un gentil garçon. Et il s'est mis en quatre pour nous, je le reconnais. Mais à quoi bon si je ne peux pas l'aimer…

Cependant, elle ne veut pas gâcher la belle humeur ambiante. Alors qu'elle s'apprête à faire une plaisanterie sur les bougies qui ont déjà bousillé les nappes alors qu'elles n'étaient pas censées couler, Edith von Haack fait son entrée dans la salle du café, arborant un chemisier en soie vert foncé et un collier de perles. Apparemment, elle a tout de même réussi à sauver quelques bricoles de sa splendeur passée…

Grete, descendue derrière elle, s'éclipse aussitôt dans la cuisine. La baronne se dirige vers Heinz et lui tend la main.

— Noël marque la naissance du Sauveur, déclare-t-elle comme si c'était une grande nouveauté. Faisons la paix, monsieur Koch. Nous sommes tous dans le même bateau, l'équipage doit se serrer les coudes.

Il n'en faut pas plus pour que Heinz s'attendrisse. Luisa garde le silence. Else est à la cuisine, occupée à faire les boulettes de pommes de terre. Addi et Julia accueillent cette déclaration sans faire de commentaire. Hubsi, pour sa part, garde ses distances. Seul Hans Reblinger prend un air renfrogné. Quant à Sofia Künzel, elle entretient un rapport particulier avec la baronne : depuis qu'elles se sont disputées dans l'escalier à cause d'un balai oublié, elles s'ignorent.

— À table !

On s'installe, Luisa rajoute vite fait un couvert pour Mme von Haack. Hilde et Grete apportent les plats. Maïs et haricots en boîte, boulettes de pommes de terre maison, sauce agrémentée de lardons et, pour finir, la vedette du festin : la dinde, dorée et croustillante. Elle ne paraît pas énorme, mais Heinz parvient à la découper de manière que chacun pourra même se resservir.

— Ce n'est pas si facile, déclare-t-il. Jusqu'ici, je n'ai eu affaire qu'à des oies. La dinde, c'est une *terra incognita* pour moi.

— Il faut dire que l'anatomie de la dinde est fondamentalement différente de celle de l'oie, réplique Addi avec humour. La dinde est un quadrupède qui se tient en position verticale…

— Tu te fiches de moi ?

— Je n'oserais jamais.

Les conversations sont animées, l'ambiance, excellente. Les bouteilles de vin de Moselle apportées par Josh Peters n'y sont sans doute pas pour rien. Il est rare qu'on ait l'occasion de se rassasier au point de ne plus pouvoir rien avaler. Il ne reste presque plus de place dans les estomacs pour le café et les biscuits de Noël. Et, dans la cuisine, le chien engloutit les derniers vestiges de la dinde.

Puis vient le grand moment de la distribution des cadeaux. Traditionnellement, cette tâche revient à Heinz. On n'y a dérogé que

l'année précédente, où Else a dû s'en charger à sa place.

— Un petit paquet pour… où sont mes lunettes… pour… Grands dieux, quelle écriture ! Pour Luisa.

Après avoir ouvert son cadeau, Luisa adresse un grand sourire à Hilde – elle sait, bien sûr, de qui lui vient ce présent – et l'embrasse.

Le déballage dure longtemps, personne ne veut manquer le spectacle. Hubsi reçoit une écharpe en laine et deux partitions, Hans Reblinger, des chaussettes tricotées et une cravate. Grete se voit offrir par Else une paire de chaussons bien chauds. Et Heinz reçoit une photo du Café Engel signée par tous ses amis. Cette photo vient du fonds de Reblinger, qui s'est occupé de recueillir les signatures.

Puis Heinz déballe le cadeau d'Edith von Haack et découvre, stupéfait, les couverts en argent gravés aux armoiries de la famille von Haack. La seule partie de l'argenterie que la baronne a pu sauver.

— Conservez-les avec soin, monsieur Koch. Pour être honnête, cela m'attriste trop de les avoir toujours sous les yeux. Nous devons aller de l'avant sans plus regarder en arrière. C'est la seule chose qui compte.

Bouleversé, Heinz reste un instant sans pouvoir parler. Alors qu'il s'est ressaisi, on entend soudain un grand bruit dans la cage d'escalier. La porte s'ouvre brusquement, et un individu couvert de neige, en veste et bottes fourrées, entre en chancelant dans la salle.

— Joyeux… No… Noël…, bafouille-t-il.

Il arrache son bonnet, fait un tour sur lui-même et serait tombé à la renverse si Josh Peters ne l'avait rattrapé.

Wendelin Staudt. Complètement soûl. L'odeur de schnaps qu'il dégage suffirait à asphyxier tout un essaim de mouches d'été.

— Wendelin ! l'apostrophe Addi. Tu m'entends ? C'est moi, Addi Dobscher.

Wendelin lève la tête et se met à rire.

— Addi Dobscher… Tu crois peut-être que je suis ivre ?

— Ivre ? Allons donc ! Bourré comme un coing, oui !

— Ouaip, réplique le paysan avec un sourire bienheureux. Plein comme une outre. De mon bon schnaps…

Il s'affaisse, et Hilde pousse rapidement une chaise dans sa direction afin que Josh Peters puisse le faire asseoir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquiert Addi.

— Où est Fritz ? renchérit Hilde.

Épuisé par les efforts fournis, Wendelin est sur le point de sombrer dans un profond sommeil. On le secoue pour qu'il reprenne ses esprits.

— Laisss moi… suis… fffatigué…, grogne-t-il.

— Où est Fritz ? lui crie Luisa à l'oreille.

— Donnez-lui à boire, conseille Josh. Hé, Wendelin, tiens, un verre de vin.

Wendelin écarquille les yeux et prend le demi-verre que lui tend Else. Il le vide d'une traite, refuse énergiquement l'eau que lui propose ensuite Hilde.

— Hier matin… au premier contrôle… les Ricains… les bouteilles sous les bûches… ils les ont trouvées…

— Je m'en doutais, laisse échapper Hilde. Et alors ?

Le paysan fait un geste circulaire de la main, comme pour attraper une mouche.

— Embarqués… Interrogatoire… emprisonnés…

— Fritz aussi ?

— Tous les deux… trafic… d'al… alcool…

Luisa jette un regard éperdu à Hilde, qui décide qu'il faut d'abord tirer l'affaire au clair.

— Et ensuite, qu'est-ce qui s'est passé ?

Wendelin prend un air rusé.

— Ils ont produit les preuves… On a dû en boire une lichette, au cas où ç'aurait été du poison… puis ç'a été au tour des autres…

— Quels autres ? Les Américains ?

— La police allemande… Bon schnaps… une bouteille… deux bouteilles… toutes les bouteilles… bon schnaps… belle marchandise… pas du tord-boyaux…

— Grands dieux ! Il y avait combien de bouteilles ?

— Vingt… et trois de prune… Toutes parties…

Luisa veut savoir si Fritz a dû boire lui aussi. Oui, répond Wendelin. Et pas qu'un peu.

— Ils nous ont libérés ce midi. Anne… Amm…

— Amnistie de Noël.

— Nessie… Exactement ! Je monte dans ma voiture et qu'est-ce que je vois ?

— Laisse-moi deviner, réplique Addi. Une bouteille leur a échappé.

Wendelin le regarde avec un sourire béat et se tapote le front.

— T'es un malin, toi… Addi Dobsch…

— Et Fritz ? l'interrompt Luisa. Pourquoi il n'est pas avec toi ?

Le paysan hausse les épaules avec une expression de regret.

— Il a pas voulu boire avec moi. Ni m'accompagner en voiture. Il est rentré chez lui à pied.

Ah, misère, pense Hilde. À pied dans la neige jusqu'à Lenzhahn. Pourvu qu'il ait de bonnes chaussures. Elle prend Luisa dans ses bras et la serre contre elle.

— Tu vois, cousinette, dit-elle. Il ne lui est rien arrivé. À l'heure qu'il est, il doit fêter Noël avec ses parents.

Wendelin a sombré au pays des rêves. On le couche sur trois chaises, on étend sur lui une couverture et on le laisse cuver son vin au pied du sapin.

JEAN-JACQUES

Décembre 1945

Il se réveille au cours de la nuit. Les parents sont rentrés de l'hôpital avec Pierrot, et une querelle a éclaté dans le couloir qui longe les chambres.

— Je ne veux pas !

— Mais, Pierrot, l'implore la mère, le docteur a dit que tu ne devais surtout pas rester seul.

— Je n'ai pas besoin qu'on me surveille. Va-t'en !

Un choc sourd. La mère lâche une exclamation d'effroi.

— Ne refais jamais ça, tu m'as compris ? lance le père, furieux. Plus jamais !

— Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention… Mais je ne veux pas qu'elle entre dans ma chambre.

— Laisse-le, dit le père. C'est un adulte.

La mère s'est mise à pleurer. Dans sa colère, Pierrot l'a sans doute écartée brutalement, l'envoyant heurter le mur. Ce n'est pas tant la douleur que cette manifestation de rejet qui la bouleverse. Comment supporter que son fils préféré la repousse ?

Couché sur le dos, les yeux ouverts, Jean-Jacques tend l'oreille. La porte de Pierrot s'ouvre et se referme. Le lit craque lorsque son frère s'y laisse tomber. De l'autre côté, quelqu'un entre dans la chambre d'enfant.

— Il tète ? s'enquiert la mère à voix basse.

— Malheureusement pas, chuchote la nourrice.

— Il faut pourtant qu'il le fasse.

— Priez…

Le silence retombe. Incapable de trouver le sommeil, Jean-Jacques voit dans l'obscurité d'innombrables fantômes qui ont tous son visage. Ils se précipitent sur lui pour le déchirer de leurs dents et de leurs griffes, il se défend tout en sachant qu'il ne pourra durablement leur échapper. Il faut qu'il les affronte.

C'est ma faute, pense-t-il. Tout cela est arrivé parce que je suis resté ici. Que je me suis entêté à conserver ma place, alors que je l'avais perdue depuis longtemps. Si j'étais parti, Margot aurait fini par épouser Pierrot et elle aurait mis tranquillement leur enfant au monde. Marcel, l'héritier, que notre père attendait tant. Margot m'aurait regretté, bien sûr, mais elle se serait résolue à choisir Pierrot et l'enfant. Or j'ai entraîné tout le monde dans le mensonge : Margot, Pierrot, moi-même, sans oublier ce petit être innocent, qui va mourir. Et pourquoi ? Parce que je voulais avoir la propriété familiale, les vignes, la ferme. Parce que je refusais de céder ma place. Voilà la raison de ce désastre et de la mort de Margot.

Sans compter qu'il a aussi rendu Hilde malheureuse. Son grand amour, qu'il a perdu à tout jamais. Il a commis un péché en s'éprenant d'elle, lui qui avait juré fidélité à une autre. Mais son plus grand péché a été de ne pas se prononcer pour cet amour. Par avarice, envie, orgueil, colère… Oh ! oui ! Il a beau s'être éloigné de l'Église, il connaît encore bien les sept péchés capitaux. Il en a commis quatre. Cinq, peut-être, en ajoutant la paresse. Autant dire que son âme est irrémédiablement perdue.

Mais en réalité son âme lui importe peu. C'est à ses semblables qu'il a infligé des maux irréparables. Il décide d'aller trouver Pierrot et de lui demander pardon. Une résolution qui lui coûte, car son frère lui a également fait beaucoup de mal. Pourtant, il se lève et va frapper à sa porte. Ne recevant pas de réponse, il presse la poignée. Sans résultat : Pierrot a poussé le verrou. Bredouille, il regagne sa chambre dans le noir.

Partir. Tout laisser et débuter une autre vie. Outre-mer, peut-être. Se battre, travailler dur pour se faire une petite place. Il ne mérite pas plus.

Mais si l'enfant meurt et que, dans son désespoir, Pierrot s'ôte la vie, il faudra qu'il reste, qu'il entre en possession de son héritage. Peut-être même qu'il se remarie, qu'il ait des enfants. Qu'il accomplisse son devoir.

Épuisé, il finit par s'assoupir au premier chant du coq. En rêve, il voit une large rue bordée de part et d'autre de montagnes de débris. Des ruines déchiquetées et noircies d'où s'échappent encore des flammes, des arbres calcinés, des colonnes abattues. Au loin marchent

deux personnes qui se tiennent par la main, un homme et une femme. Les cheveux blonds de Hilde brillent à la lueur des flammes. L'homme à son côté porte un uniforme de l'armée.

La voix de sa mère l'arrache à son cauchemar.

— C'est vrai ? Fais voir ! Jésus Marie…

Quoique encore tout étourdi, il comprend qu'il est question de l'enfant. Est-il mort durant la nuit ?

— Il tète ! Pour la deuxième fois ! Il ne faut pas que je lui en donne trop, sinon il vomit.

— Laisse, il a du retard à rattraper. Sainte mère de Dieu ! Il a déjà l'air plus vigoureux. Ah, petit trésor… tu es notre prince. Allez, bois.

Il est vivant, se dit Jean-Jacques en s'asseyant dans son lit. Il a choisi de vivre, il se bat. Ce tout petit gaillard privé de sa mère a plus de courage que nous tous réunis.

Il allume la lampe et se lève promptement. Enfile sa veste en luttant contre un léger vertige. Quelle heure est-il ? Déjà six heures et demie mais, dehors, il fait encore sombre.

— Ouvre ! Il faut que je te parle.

Pas de réponse. Jean-Jacques est saisi de frayeur à l'idée que Pierrot ait pu une nouvelle fois attenter à ses jours. Arracher ses pansements, rouvrir ses entailles, se pendre avec sa ceinture. Il cogne du poing contre le battant.

— Ouvre ou je défonce la porte !

Il sait qu'il n'en a pas les moyens physiques, mais il ira chercher l'outil adéquat pour forcer la porte. Pierrot le sait, il connaît la détermination de son frère. Jean-Jacques entend grincer le lit lorsqu'il se lève. Le bruit des pieds nus sur le plancher. Pierrot déverrouille la porte.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il est enroué, parle à voix basse, les paupières plissées. Son visage est tout maigre, les cernes, terriblement noirs sur la peau livide. Il a perdu beaucoup de sang, la veille.

— Te dire deux mots. Ne t'inquiète pas, je ne serai pas long.

Il écarte son frère et entre dans la chambre, allume le plafonnier, s'assoit sur le lit en désordre. Pierrot est resté à la porte. Les manches longues de sa chemise de nuit en toile cachent les bandages qui entourent ses poignets.

— Si tu es venu me demander de partir, sache que c'est mon intention, chuchote-t-il.

Jean-Jacques contemple la pitoyable créature qui a été son adversaire de toujours, l'ennemi avec lequel il s'est livré à de furieuses bagarres dans les vignes. L'homme qui a couché avec sa femme, Margot.

— Au contraire, répond-il avec calme. Je viens te dire qu'il faut

que tu restes. C'est moi qui vais partir.

Pierrot ouvre de grands yeux, puis il éclate d'un rire où pointe la folie.

— Toi ? Et pourquoi tu partirais ?

— Parce que j'en ai décidé ainsi. Ton fils a choisi la vie. Il a besoin de son père, voilà pourquoi tu resteras ici et reprendras la propriété familiale.

Pierrot dodeline de la tête avec incrédulité, fait quelques pas chancelants vers son frère.

— Tu as de la fièvre ? Ou bien aurais-tu reçu la visite du Saint-Esprit ? Marcel est *ton* fils. Aux yeux de nos parents et du reste du monde.

Résolu à agir comme il l'a dit, Jean-Jacques demeure calme. Il parvient même à sourire.

— Toi et moi, nous savons ce qu'il en est, Pierrot. Et les parents l'apprendront. Pour le reste, la décision t'appartient.

— Tu es bourré, ou quoi ? Allez, avoue que tu as fait un tour à la cave.

— Je pars aujourd'hui même, Pierrot. Pour toujours.

Son frère ne veut manifestement pas le croire. Pâle comme un mort, il continue à le fixer avec un sourire de dérision. Jean-Jacques se lève, passe devant lui et sort de la pièce. Dans le couloir, il se retourne et, alors que Pierrot referme déjà la porte, lance :

— Ton fils tète. Viens le voir.

Sans réagir, Pierrot ferme le battant et pousse le verrou. Jean-Jacques se rend seul dans la chambre d'enfant, frappe à la porte et, comme personne ne répond, entre de son propre chef. La nourrice est assise sur une chaise munie d'accoudoirs, qu'elle a agrémentée de coussins. Son énorme sein droit gonflé de lait est nu, on distingue de fines veines bleutées sous la peau claire et le mamelon rougeâtre est dur comme une cerise racornie. À côté d'elle, le petit Marcel, rose et repu, dort dans le berceau en bois. La tête appuyée contre le mur, la nourrice ronfle. Jean-Jacques referme doucement la porte et monte au grenier chercher son sac de voyage. Il n'emporte que peu de choses : du linge, des chaussettes, une chemise de rechange, un pull de laine. De l'argent. Ses papiers. C'est tout. Pas de photos, pas de souvenirs. Il retire son alliance, la laisse sur la table. Puis il prend du papier et un crayon pour écrire une lettre à ses parents.

Il quitte la maison par la cave et se rend à pied à Villeneuve, où il monte dans un bus pour Nîmes. C'est une paisible journée de décembre. Le mistral a cessé, rien ne bouge sous le ciel gris. Des rangées de ceps dénudés défilent derrière la vitre, des petits villages familiers, des fermes isolées. Une charrette remplie de tonneaux roule en direction de Villeneuve. Mon pays, pense-t-il. Il dort en attendant le

printemps. Puis les prairies reverdiront. Sous le chaud soleil du Midi, l'air sentira le thym et la lavande, et les vignes bourgeonneront. Mais moi, je ne serai plus là.

Il éprouve une sensation de vide, une drôle de faiblesse qui l'inquiète. Ce n'est pas le moment d'être malade. Mais peut-être est-ce simplement l'effet de l'abattement. À Nîmes, un petit rayon de soleil le requinque. Croisant deux connaissances dans la rue, il décide de poursuivre son voyage au plus vite et prend un billet pour Paris. Le train est bondé. À l'approche de Noël, beaucoup partent rendre visite à la famille. Certains emportent des sacs à dos bien remplis afin de faire du troc dans la capitale : du fromage et du salami en échange de vêtements, de chaussures, de savon ou de parfum, autant de choses qu'il est difficile de se procurer à la campagne. L'atmosphère est animée dans le compartiment. De jeunes enfants s'ébattent, pleurent, crient, toussent. Jean-Jacques a une migraine lancinante, ces cris et cette agitation sont une torture pour lui. Vers la fin du voyage, il sombre dans un léger sommeil, la tête contre l'appui latéral, avec l'impression d'entendre un bruit de cloches incessant.

J'aurais dû lui faire mes adieux, songe-t-il. C'est la seule à avoir mérité que je prenne congé d'elle. Margot, si seule dans son cercueil froid… Ses pensées s'embrouillent. Il relève une fillette qui a chuté devant lui et s'est mise à pleurer. Sa mère la mouche et lui donne un bonbon. Puis elle sort du pain et du fromage qu'elle partage avec ses trois petits. Jean-Jacques se rend compte qu'il n'a rien mangé de la journée. Mais, curieusement, il n'a pas faim. Il se sent trop épuisé. Ils arrivent à Paris en fin de soirée. Jean-Jacques est frigorifié en descendant du train à la gare de Lyon. Les voyageurs se dispersent, les uns ont une correspondance, les autres disparaissent dans le métro. D'autres encore s'installent dans la salle d'attente. Jean-Jacques erre un moment dans le hall imposant sans savoir où aller, la tête dans du coton, une vague démangeaison dans la gorge. Il finit par quitter la gare, traverse lentement une vaste place faiblement éclairée et déambule dans les rues jusqu'à ce qu'il trouve un hôtel pas trop cher. Un portier noir l'accueille d'un air endormi et le conduit dans une minuscule mansarde qui sent le renfermé, demande à ce que Jean-Jacques paie d'avance et l'engage à ne pas ouvrir la fenêtre : le bois a gonflé et la vitre risquerait de tomber. Jean-Jacques est si fatigué que tout cela lui est indifférent. Il a la tête lourde comme du plomb et se sent barbouillé.

— Bonne nuit, monsieur.

À peine couché, il sombre dans un sommeil sans rêves. En se réveillant, le lendemain matin, il se sent mieux. Une pluie neigeuse l'accueille dans la rue. Il remonte son col et enfonce son bonnet sur son front. Il fait froid dans la capitale, plus froid que dans le Midi. Et

le vent vient de tous les côtés, on ne sait comment se protéger. Il marche un moment dans de longues rues, admire les rangées d'immeubles à plusieurs étages, les entrées protégées par des grilles en fer, les hautes fenêtres qui le fixent, sombres et revêches. Il entre dans un bistrot, prend un café au lait et un croissant dur au goût de sciure qui coûte beaucoup trop cher. Lorsqu'il se plaint, le patron se met à vitupérer : qu'il retourne donc dans le Sud, où l'on a de quoi manger ! Ici, à Paris, la vie est dure. Sur ce croissant, il ne gagne quasiment rien. Jean-Jacques finit par lui donner un pourboire et ressort sous la pluie glacée. Les maux de tête et les démangeaisons dans la gorge refont leur apparition, mais il les ignore. Un simple refroidissement, ce qui n'a rien d'étonnant en cette saison. Les passants cachent leur visage sous des écharpes et des capuches. Ils marchent d'un pas pressé, personne n'a le temps de sourire. Assis sous les porches d'immeuble, des mendiants et des mutilés de guerre tendent une sébile ou leur paume. Parmi eux se trouvent aussi des enfants et des femmes âgées. L'enthousiasme suscité par la victoire s'est dissipé, songe-t-il en se souvenant de la jubilation et de l'allégresse qui régnaient partout en avril dernier. Le quotidien est de retour, on manque de tout et la vie n'est simple pour personne.

Il n'a aucun projet précis, juste quelques vagues idées. Se rendre sur la côte, s'embarquer pour l'outre-mer. Mais pour cela il lui faudrait de l'argent. Trouver un travail et rester un temps à Paris. Or, à présent qu'il est dans la capitale, il se rend compte qu'il ne lui sera pas facile de dénicher un bon emploi. Que sait-il faire ? Il est vigneron, agriculteur. Qui a besoin de cela à Paris ? Il devrait peut-être aller en Belgique ? En Suisse ? Ou en Allemagne…

Soudain, il s'arrête devant une affiche colorée accrochée dans une entrée d'immeuble à l'abri de la pluie. On y voit un profil d'homme aux traits bien découpés. Le regard, impassible, est déterminé. Un soldat. Il porte une casquette et une sorte d'uniforme. À l'arrière-plan, un désert jaune orangé. Une caravane noire se déploie sur les collines de sable, et une silhouette féminine regarde en direction du spectateur. Le romantisme du désert. « La Légion étrangère t'attend », lit-on sous l'image.

Jean-Jacques en a entendu parler. On s'engage pour cinq ans, on reçoit une formation spéciale et on est envoyé dans les colonies, là où il y a du grabuge. Quelques jeunes de Villeneuve qui nourrissaient le projet d'entrer dans la Légion ont finalement reculé. Ils ont raconté qu'il y avait beaucoup d'Allemands, des prisonniers de guerre qui avaient préféré s'engager plutôt que de mourir de faim dans un camp. Ils étaient appréciés parce qu'ils faisaient de bons soldats.

Cinq ans, se dit Jean-Jacques. Se battre et défier le destin. Mourir, peut-être. Si je survis, je ne serai plus le même.

Il entre et, à son grand étonnement, se retrouve devant une jolie jeune femme qui l'accueille avec entrain et lui offre un siège.

— Êtes-vous déjà décidé, monsieur ? Ou désirez-vous simplement des informations ?

Elle fait bien son travail, parle aventures et pays exotiques, souligne la considération dont jouit la Légion. La formation est excellente, la paie est bonne. Elle s'abstient toutefois de lui dire que le taux de survie est de cinquante pour cent. Cela, il le sait par les jeunes de Villeneuve. À en croire la jolie brune, la Légion propose de l'aventure, de l'érotisme… et un joli magot.

Ce n'est pas ainsi qu'il voit les choses, mais il n'en dit rien. Elle note son nom, son adresse, examine ses papiers, demande pourquoi le service du travail en Allemagne ne lui a pas délivré de certificat de démobilisation. Il s'est évadé ? Bravo. Il passe sous silence son séjour en prison.

— Vous devez au préalable passer une visite médicale. Pure formalité. Il va de soi que nous ne pouvons accepter quelqu'un qui aurait une maladie contagieuse ou une déficience physique.

Un autre candidat attend déjà dans la pièce adjacente, un grand jeune homme brun au regard vif.

— Tu sais, dit-il à Jean-Jacques, adoptant immédiatement le tutoiement, la facilité avec laquelle les Allemands ont vaincu nos soldats est une honte. À l'époque, j'étais trop jeune pour m'engager. Mais, maintenant, je veux me battre et montrer ce qu'on a dans les tripes, nous, les Français. Je le fais pour la France, pour ma patrie.

On l'appelle dans la salle d'examen. En attendant son tour, Jean-Jacques réfléchit à ce qu'il vient d'entendre. Un noble discours. Pour la France. Pour la patrie. Ce garçon ne se battra que pour lui-même…

Ce dernier en a vite fini. En partant, il souhaite bonne chance à Jean-Jacques.

La procédure rappelle celle qui a cours au service militaire. On se déshabille, auscultation, réflexes rotuliens, on tourne la tête à droite et à gauche, examen des dents, bref test de vision. Ici, cependant, on est plus précis. Le petit médecin maigre aux yeux globuleux lui tâte les muscles des bras, examine attentivement son sexe, passe ses pouces le long de sa colonne vertébrale et lui palpe le crâne.

— Vous avez souvent des accès de fièvre, monsieur Perrier ?

— Jamais. En ce moment, je souffre d'un refroidissement. J'ai aussi mal à la gorge.

— Vous avez une zone enflée sur l'occiput.

Jean-Jacques croyait la bosse disparue depuis longtemps. Ce médecin a le toucher sensible.

— Un accident survenu il y a quelques semaines. Sans aucune gravité.

— Une commotion cérébrale ? Vous avez consulté un médecin ?

— Non, ce n'était pas la peine. Ça m'a juste occasionné un peu de vertiges.

Alors que les doigts du médecin se promènent doucement sur l'enflure, une brusque douleur lui traverse le crâne tel un éclair brûlant et le précipite dans un sombre tourbillon. Ténèbres, spirale, nausées, vomissements, épuisement.

Il se réveille dans un lit d'hôpital. Comment est-il arrivé là ? Il n'a que des bribes de souvenirs : les yeux globuleux du médecin, quelqu'un qui le rhabille, sans doute la jolie employée, une civière, des façades d'immeubles qui défilent.

« Traumatisme crânien, lui dit-on. Beaucoup de repos. Rester couché. Ne pas se fatiguer. »

La radio montre une légère fêlure déjà presque guérie. Le médecin qui l'a fait admettre à l'hôpital, le Dr Pontneuf, l'a informé qu'il ne réunissait pas les conditions physiques requises pour entrer dans la Légion.

Jean-Jacques passe la nuit à l'hôpital et quitte l'établissement le lendemain matin. Les frais d'hospitalisation ont englouti une bonne partie de l'argent qu'il a sur lui. Il va devoir trouver du travail s'il ne veut pas avoir à mendier dans la rue. Il a la tête bourdonnante, le simple fait de penser à la nourriture lui soulève le cœur, mais ce n'est pas l'heure de se reposer. Il avance péniblement dans la pluie et le vent, en respirant profondément, avec régularité, pour chasser le vertige. Après une longue errance, il se retrouve de nouveau sur la place de la gare. Que vient-il faire là ? D'ailleurs que *veut*-il faire ?

J'ai pris la mauvaise direction, se dit-il. Notre-Dame, le Louvre, la Seine – il aurait fallu marcher vers l'ouest. Il veut voir le fleuve, aller sur un des ponts. Pour quelle raison, il ne saurait l'expliquer. Une sorte d'intuition le guide. Il achète un billet, monte dans un train, ne trouve pas de place assise car le convoi est bondé, finit par s'asseoir sur un strapontin dans le couloir. Le voyage est une torture en raison du bruit, des secousses, des odeurs. Trois fois, il se rend aux toilettes pour vomir. Épuisé, frigorifié dans ce couloir exposé aux courants d'air, il ne sait plus où il va. Paris est loin derrière lui, le train roule vers le nord. À chaque gare, les passagers qui descendent le heurtent de leurs bagages en se frayant un chemin vers la sortie. Il finit par comprendre que le compartiment voisin est vide. Il se lève péniblement. Ouvrir la porte coulissante lui coûte un effort démesuré. Il s'effondre sur un siège, doit se relever, se battre une deuxième fois avec la porte, car il a oublié son sac dans le couloir. Puis il s'endort, rêve d'un désert de sable, un vent brûlant lui souffle au visage au point qu'il a du mal à respirer. Sa bouche, son corps sont desséchés. Il entend les sifflements et les craquements du vent. Au loin, il aperçoit

un fleuve, une eau bleue et claire qui scintille, mais en dépit de tous ses efforts il ne parvient pas à l'atteindre.

— Contrôle douanier. Vos papiers, s'il vous plaît !

Il ouvre les yeux, tend son passeport au policier, reste un instant à fixer son visage barbu.

— Voyage d'affaires ? l'interroge l'homme en lui rendant le passeport.

— On peut dire ça.

— Alors joyeux Noël !

— Joyeux Noël.

Jean-Jacques se sent un peu mieux. Assoiffé, il se rend dans le compartiment voisin, où se trouve un couple d'un certain âge, et demande un peu d'eau. Les deux hésitent, est-il malade ? Il répond qu'il souffre d'un refroidissement. La fièvre est revenue, ce qui explique sans doute sa soif. Compatissante, la femme lui offre une infusion froide à la camomille qu'il avale d'une traite.

— Merci… Savez-vous où nous sommes ?

— Nous avons dépassé Sarrebruck, monsieur. Notre fils est stationné à Mayence, nous allons le voir…

— Merci, madame.

Le trajet n'est pas de tout repos. Le train s'arrête, change de voie, repart à une allure d'escargot. Les dégâts causés par les bombardements n'ont été que partiellement réparés. On a privilégié les lignes sur lesquelles on achemine vers la France des marchandises et des machines réquisitionnées.

Je suis fou, pense-t-il, une fois seul dans son compartiment. Mais peut-être faut-il aussi en passer par là. Tourner enfin cette page. Enterrer cet espoir.

Ils atteignent Mayence à l'aube. La gare a été entièrement détruite, les voies, dévastées par les bombes. C'est un miracle que les trains circulent encore. Jean-Jacques se sent soudain la tête dégagée, respire l'air hivernal sans même ressentir le froid. Suivant les passagers qui empruntent d'étroits sentiers au milieu des ruines, il se retrouve devant une grande église demeurée intacte. La cathédrale. Jean-Jacques y entre par une porte latérale. D'imposants arcs en plein cintre soutiennent la voûte. Il est accueilli par la lumière des bougies, le parfum de l'encens – on célèbre la première messe du matin. Il s'attarde un moment, écoute les paroles de l'officiant, le regard rivé sur la flamme des cierges de l'autel. Puis, incommodé par l'odeur de l'encens, il ressort précipitamment.

Le fleuve est gris et glacé. Des vaguelettes lancent des éclats lumineux sous les premières lueurs du jour, se pressent en direction de la mer afin de s'y dissoudre et de trouver enfin la paix. Un pont provisoire a été construit, contrôlé d'un côté par des soldats français,

de l'autre par les Américains. Mais Jean-Jacques ne veut voir personne, il n'a pas envie d'expliquer quoi que ce soit. Tout ce qui lui importe, c'est gagner l'autre rive. En remontant le fleuve, il tombe sur un batelier faisant passer un groupe de gens qui, quelle qu'en soit la raison, veulent se soustraire aux contrôles des occupants. Le prix de la traversée est en conséquence. Après l'avoir acquitté, Jean-Jacques n'a plus que quelques sous en poche. Recroquevillé sur le banc, il grelotte. Le roulis de la barque de pêche lui donne envie de vomir, il a mal à la tête, et le vertige fond de nouveau sur lui. Au milieu du fleuve, l'embarcation rencontre un puissant courant, elle se met à tanguer, lutte contre des vagues contraires, et Jean-Jacques se dit que mourir dans ces eaux noires et agitées serait une délivrance. Au moment de débarquer, le batelier doit l'aider. Il est aussi faible qu'un enfant, ses jambes refusent de le porter, et il a peine à garder son sac.

— Où tu vas ? lui demande quelqu'un en allemand.

Il indique l'adresse sans même savoir si l'immeuble existe encore. Mais l'homme acquiesce et lui fait signe de s'asseoir dans le petit chariot qu'il tire derrière lui.

— Si quelqu'un pose une question, tu es mon cousin et je te conduis chez le médecin. Et sous toi, il y a un matelas, rien d'autre. D'accord ?

Jean-Jacques le fait répéter pour être sûr de comprendre.

Ses connaissances d'allemand ne lui reviennent que par bribes. Mais il a saisi que l'homme qui a traversé le fleuve en même temps que lui trafique au marché noir et qu'il convoie des marchandises prohibées. Qu'importe. Il s'installe dans le véhicule branlant équipé de grandes roues en bois sommairement ferrées d'une bande de tôle. Celui-ci produit un tel vacarme en roulant que Jean-Jacques en est tout étourdi.

— Dis donc, dit le trafiquant en s'arrêtant, une fois arrivé à destination. T'as vraiment pas l'air bien. C'est là-bas que tu vas. Allez, bonne chance.

La suite se déroule comme dans un rêve. Jean-Jacques se dirige en titubant vers les vitres éclairées, trébuche et tombe, se relève. S'accroche à un rebord de fenêtre et fixe la porte tambour que l'on aperçoit derrière. La lumière. Du mouvement. Quelqu'un traverse la salle, s'arrête, fait un geste de dénégation. L'établissement n'est pas encore ouvert. Il vacille, laisse échapper son sac, se cramponne à la fenêtre. Tout tourne autour de lui, la rue, les fenêtres, les ailes de la porte tambour.

Puis il voit son visage. Juste devant lui, séparé uniquement par la vitre. Un visage figé, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte.

— Ce n'est pas vrai… C'est un fantôme ! l'entend-il crier.

Elle est hagarde, son regard vacille, elle porte la main à sa bouche.

Incapable de lui faire signe ou de dire quoi que ce soit, il se tient là, comme paralysé.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Retourne auprès de ta femme ! Fiche le camp !

Elle éclate en sanglots, s'éloigne précipitamment de la fenêtre. Des ombres se meuvent à l'intérieur. Jean-Jacques veut entrer, lui expliquer pourquoi il est là. Ce n'est pas pour l'importuner, il lui paraît tout à fait normal qu'elle ait quelqu'un d'autre dans sa vie. Tout ce qu'il souhaite, c'est lui demander pardon. Mais, pris d'une nausée, il vomit et s'affaisse à côté de la porte.

— Où ça ? demande une voix féminine. Il n'y a personne, Hilde. Tu t'es trompée…

— Ferme la porte, Luisa, mets le verrou !

La porte se referme. C'est la fin, il n'a plus de forces. Il lui semble passer un siècle étendu sur le sol froid, brûlant de fièvre, le cœur battant à grands coups. Lorsqu'il parvient enfin à se relever, son corps est lourd comme du plomb. Tout est fini. La page est tournée. À présent, il sait qu'elle est vivante, qu'elle va bien. Il devra s'en contenter. Légèrement penché en avant, il rebrousse chemin, pas à pas.

— Attendez ! J'ai une question.

C'est la voix de tout à l'heure, il s'arrête. Une jeune femme brune inconnue le retient par le bras. Elle a de très beaux yeux pleins de douceur.

— Vous êtes le Français qui travaillait au Café Engel l'année dernière ? Jean-Jacques, c'est ça ?

Elle parle lentement, distinctement.

— Oui, répond-il. Je… je suis… Jean-Jacques Perrier.

Elle lui sourit, avec une chaleur qui lui procure un réconfort indicible.

— Alors venez avec moi. Ma cousine est un peu sens dessus dessous, mais ça va aller. Je la connais.

Le rêve prend brutalement fin lorsqu'elle le fait entrer au café. Il a encore le temps d'entendre le cri d'effroi de Hilde : « Jean-Jacques ? Mon Dieu, qu'est-ce qui… » Puis le tourbillon habituel l'engloutit, le garde un temps dans ses profondeurs avant de le ramener à la surface. Un nouveau rêve commence alors. Ou est-ce un retour à la réalité ? Une réalité aux allures de rêve ?

Il est couché au chaud dans un lit, la tête sur un oreiller blanc. Hilde est assise à son chevet, une tasse remplie d'un liquide fumant à la main. Elle a pleuré, ses joues sont humides, ses yeux, rouges et gonflés.

— Tu nous as causé une peur terrible ! Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu arrives sans crier gare… Où est ton alliance ?

— Toutes ces questions…

Elle pose la tasse, renifle, se passe la main sur la figure, se penche vers lui.

— Est-ce que… tu as l'intention de rester ? demande-t-elle tout bas.

— Tu as quelqu'un d'autre…

Elle place les mains en coupe autour des joues de Jean-Jacques et l'embrasse sur la bouche.

— Il n'y a personne d'autre, lâche-t-elle en fondant de nouveau en larmes. C'est toi que j'aime, espèce de salaud.

HEINZ

Wiesbaden, Saint-Sylvestre 1945

Au moindre instant d'inattention, ils n'en font qu'à leur tête. C'est désespérant. Mais, si même Else est d'accord, il n'a plus son mot à dire.

Lui qui espérait voir Hilde convoler avec le sympathique Américain Josh Peters va devoir renoncer à son rêve. C'est tellement dommage… L'attitude de Hilde, le soir du réveillon de Noël, lui avait pourtant laissé penser qu'il y avait quelque chose en vue. Mais depuis que cet individu dépenaillé, ce Français porteur d'on ne sait quelle maladie, a fait irruption chez eux, sa turbulente fille passe son temps à son chevet, bavarde avec lui dans un mélange d'allemand et de français, lui donne des médicaments, de la tisane, des biscuits. Quant au reste, il préfère ne pas savoir.

« De vrais tourtereaux, a dit Else en souriant. Ah, je suis si contente ! »

On a fait venir le Dr Walter afin qu'il examine le Français. Le médecin lui a prescrit le repos absolu, lui a ordonné de rester au chaud et de boire beaucoup, et lui a donné un fébrifuge. Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre – le jeune homme ne saurait rêver meilleure garde-malade.

Luisa est ravie, elle affirme que Hilde ne pouvait recevoir un plus beau cadeau de Noël et qu'elle a vraiment mérité de trouver enfin le bonheur.

Ah, les femmes… Elles ont toutes un sourire rêveur quand elles

évoquent Hilde et son Français. La Künzel a déclaré qu'il n'y avait rien de plus beau que l'amour à ses débuts. Elle parle sans doute d'expérience… Seule Edith von Haack a secoué la tête en déclarant que les Français étaient des bons à rien, c'était notoire. Et qu'ils se trimballaient tous cette maladie qu'on… Mais Else lui a intimé l'ordre de se taire. Bon sang, elle était vraiment furieuse ! Pas la peine de se demander de qui Hilde tient son tempérament.

La veille, Josh Peters est venu leur faire ses adieux. Il retourne aux États-Unis, où il compte se rendre à New York voir son père, qui est malade. Mais il a le projet de revenir en Allemagne.

« Ce pays ne veut pas me lâcher, a-t-il dit. C'est là que sont mes racines, que mes ancêtres ont vécu. Et je découvrirai pourquoi ils ont quitté l'Allemagne. »

On lui a donné des lettres pour August et Willi, il faut espérer qu'il réussira à les leur faire parvenir. Ce serait pour eux un petit cadeau de Noël en provenance de leur patrie. Pour le reste, il faut attendre. Attendre et espérer qu'ils reviendront un jour, sains et saufs.

Sa petite nièce Luisa, au moins, lui réserve une grande joie. Elle s'est à présent expliquée avec son Fritz et, si ce que Hilde lui a glissé à l'oreille est vrai, ce soir, ils annonceront leurs fiançailles. Heinz en est ravi. Un musicien dans la famille, voilà qui lui plaît. Pauvre Fritz ! Il est arrivé l'avant-veille après avoir fait à pied le trajet de Lenzhahn à Wiesbaden parce qu'il n'avait plus confiance en Wendelin. Toute cette histoire à propos du schnaps de contrebande l'a empli de confusion. Il leur a assuré avec insistance qu'il n'avait bu que contraint et forcé et qu'il déteste l'alcool. Puis Hilde, Luisa et lui se sont retirés dans l'autre salle pour se livrer à des conciliabules dont il n'était manifestement pas censé avoir connaissance. C'est un peu fort ! Ces cachotteries lui déplaisent au plus haut point. Même si, ensuite, les deux filles lui sont tombées dessus en le cajolant et en lui assurant qu'il était le meilleur oncle et le meilleur papa du monde. Quoi qu'il en soit, il va faire jouer ses relations afin que Fritz reçoive au plus tôt une bonne formation de violoniste. Le conservatoire de Francfort serait parfait mais, pour l'heure, il n'est pas en état de fonctionner. Il faudra attendre que les cours aient repris. Dans l'immédiat, il va tâter le terrain au théâtre de Wiesbaden. Si, par la suite, Fritz trouve un emploi dans l'orchestre du théâtre, Luisa et lui resteront à Wiesbaden et il n'aura pas à se séparer de sa nièce chérie.

Dans la cuisine, les femmes sont de nouveau en pleine activité. Grâce au cadeau d'adieu de Josh Peters, ils vont pouvoir accueillir la nouvelle année avec du champagne. Et des canapés garnis d'un délicieux saucisson maison que Fritz a apporté dans son sac à dos. Ça, on peut dire que ses gendres – qu'ils aient été agréés ou écartés – fournissent une contribution appréciable. Sauf le Français, hélas, qui

passe son temps au lit et se laisse servir. Ce soir, tout de même, il se joindra à eux, a annoncé Hilde. Qui lui a demandé dans la foulée si elle pouvait lui emprunter son pantalon marron foncé et sa veste tricotée pour ce Jean-Jacques. Avant qu'il ait eu le temps de protester, Else a donné son accord en son nom. Décidément, ses deux femmes le mènent à la baguette…

Les premiers invités arrivent déjà. Jenny et Hans Reblinger, Alois Gimpel, ainsi que la Künzel, qui a quartier libre pour une fois et veut fêter le nouvel an avec eux. Hubsi est au piano, il joue du Schubert. Addi a prévu d'interpréter quelques lieder et ils ont encore besoin de répéter. Julia porte une robe bleu foncé avec un col en dentelle qui s'harmonise magnifiquement avec sa chevelure rousse. Après un sourire à Addi, elle disparaît à la cuisine déposer quelques « bricoles » qu'elle s'est procurées pour l'occasion.

— Où en sont-ils tous les deux ? s'enquiert Jenny à voix basse. Ils ne devaient pas se marier l'année prochaine ?

La Künzel hausse les épaules – le suspense est permanent.

— Ils ont recommencé à se disputer, répond-elle sur le même ton. Addi veut faire abattre la cloison entre leurs deux appartements. Julia est contre, la porte de communication lui paraît suffisante.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? grogne Heinz. S'il démolit le mur, la charpente va s'effondrer. Je vais le lui dire.

— Alors le problème est résolu ! conclut gaiment Hans Reblinger.

— Ils trouveront autre chose, nos deux chicaneurs, rétorque moqueusement la Künzel.

— Bah, c'est leur façon de se dire qu'ils s'aiment.

Un peu plus tard, le Français les rejoint. Il salue Else et Heinz, puis les autres, et Hilde le fait asseoir à côté d'elle. Il a nettement meilleure mine que le jour de son arrivée. C'est un beau garçon, quoique trop maigre. Il va falloir le remplumer un peu. Il se comporte avec le respect dû à ses futurs beaux-parents et s'efforce réellement de parler allemand. Lui qui est vigneron, il s'y connaît en vin et en champagne. Sauf que le Café Engel n'est pas un bistrot…

— Je regrette beaucoup, monsieur Koch, lui dit-il. Vous avez perdu votre jambe avec mine… Ce n'était pas correct… comment dit-on… pas bien de la part des Français.

Heinz lui explique que ce sont les Allemands qui avaient miné la région.

— La guerre nous fait faire de *mauvaises choses**.

— C'est vrai. Buvons à la paix.

Heinz finira sans doute la soirée en le tutoyant. Les autres le font déjà, il ne peut pas être en reste – d'ailleurs, ce n'est pas son genre. Et

puis Hilde semble éperdument amoureuse de lui.

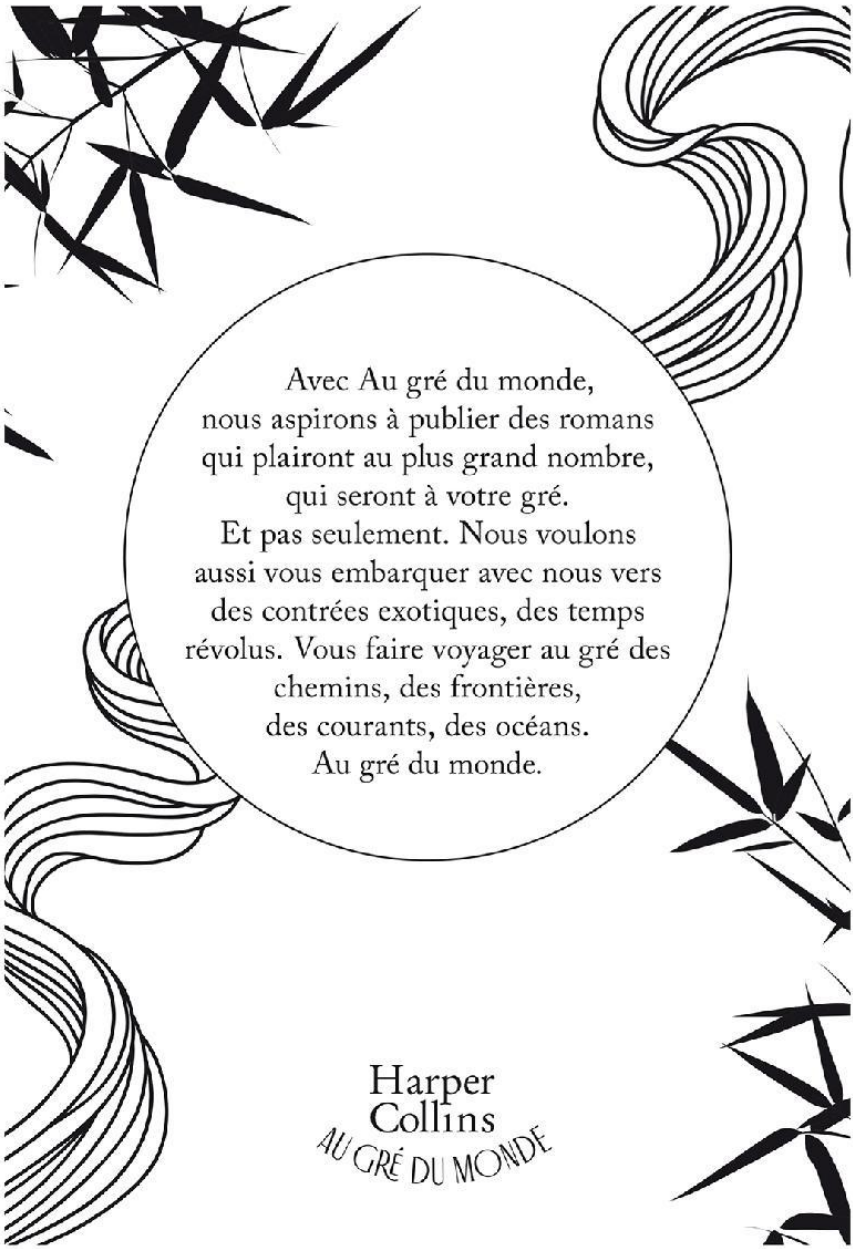
Tous deux sont ravis lorsque Fritz se lève et annonce ses fiançailles avec Luisa von Tiplitz. Eh oui, elle reste une Tiplitz, c'est le nom qui figure sur ses nouveaux papiers. De toute façon, lorsqu'elle se mariera avec Fritz, elle adoptera son nom. On trinque aux fiancés, et Heinz ne peut s'empêcher de verser une larme en pensant à sa pauvre Annemarie, qui n'aura pas connu ce moment de joie.

Plus tard, le repas terminé, alors qu'ils attendent le passage à la nouvelle année, il se sent soudain envahi par une immense gratitude. L'année qui vient de s'écouler a été si éprouvante : la captivité, les bombardements, sa terrible blessure, la défaite de l'Allemagne, l'Occupation, la peur, le froid et la faim… Et ce soir, les voilà réunis avec, parmi eux, trois heureux couples de plus. Willi et August sont en vie. Le destin s'est montré bon avec eux.

À minuit, les cloches des églises se mettent à sonner. On entend aussi des tirs. Ce sont à coup sûr les Américains, qui ne se gênent pas pour fêter la nouvelle année à grand renfort de pétards et de salves d'artillerie. Au Café Engel en tout cas, personne n'a envie d'un feu d'artifice. On se rappelle encore trop bien les bombes éclairantes, dites « sapins de Noël », lâchées par les pilotes britanniques lors des attaques aériennes.

Ils passent un moment dehors, devant le café, saluent les voisins comme ils l'ont toujours fait pour le nouvel an. Louise Drews est là avec ses enfants, de même qu'Andreas Teubert, l'ancien fonctionnaire en charge de la défense anti-aérienne. Walter Brandt leur souhaite la bonne année, raconte que son frère Joachim est en France et pourrait rentrer bientôt. Comme il est blessé, il a de bonnes chances de faire partie des premiers convois de rapatriés. Ils partagent le reste du vin, puis regagnent le café, frigorifiés mais heureux. Else rajoute deux bûches afin qu'on puisse prolonger un peu la soirée, il y a de l'infusion de menthe bien chaude. Heinz porte un toast.

— À compter de maintenant, ça ne pourra qu'aller mieux ! proclame-t-il. Pour l'Allemagne, pour nous tous, et pour le Café Engel !

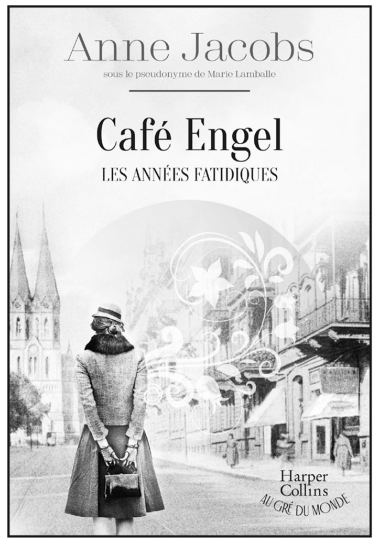


Avec Au gré du monde,
nous aspirons à publier des romans
qui plairont au plus grand nombre,
qui seront à votre gré.
Et pas seulement. Nous voulons
aussi vous embarquer avec nous vers
des contrées exotiques, des temps
révolus. Vous faire voyager au gré des
chemins, des frontières,
des courants, des océans.
Au gré du monde.

Harper
Collins
AU GRÉ DU MONDE

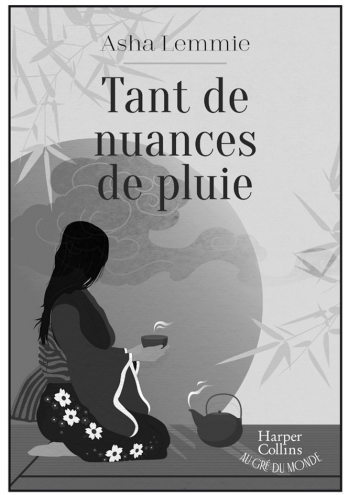
Ce roman vous a plu ?
Faites-le-nous savoir sur nos réseaux sociaux
HarperCollins France

Bientôt, la suite



Wiesbaden, 1951.
La ville se relève lentement de ses décombres. Les nouveaux commerces se multiplient, et le Café Engel a désormais de la concurrence. Le Café König a ouvert ses portes juste à côté, bien plus moderne que celui tenu par les Koch depuis des décennies. Alors que Hilde tente en vain de convaincre ses parents de rénover l'entreprise familiale, c'est l'amour de sa vie qu'elle risque de perdre, car ses ambitions se heurtent à celles de son mari français. Son frère August n'est pas mieux loti. Lorsqu'il rentre enfin de Russie où il était retenu prisonnier, il n'est pas seul. À ses côtés se trouve une femme russe dont l'arrivée menace de déchirer la famille…

Et embarquez de nouveau Au gré du monde… au Japon avec Asha Lemmie



Kyoto, 1948. Nori Kamiza n'a que huit ans lorsque sa mère la laisse devant l'immense demeure de sa grand-mère. La famille Kamiza est parmi les plus nobles du Japon, or Nori, aux cheveux crépus et à la peau foncée, est le fruit d'une relation scandaleuse avec un gaijin, un étranger, noir de surcroît. Alors sa grand-mère va tout faire pour la cacher. Elle l'installe au grenier et l'oblige à subir des traitements pour la rendre plus « japonaise » : elle lui lisse les cheveux et la soumet à des bains d'eau de Javel pour que sa peau blanchisse. Nori accepte son sort malgré sa curiosité lancinante pour ce qui se trouve à l'extérieur des murs du grenier.

Mais, lorsque le hasard amène son demi-frère aîné légitime, Akira, sur le domaine qui est son héritage et son destin, Nori accède à un monde nouveau. Un monde dans lequel elle n'est pas une intruse mais un être libre, digne d'être aimé.

Cependant tout a un prix. Et la liberté de Nori exigera plus d'un sacrifice…

Traduction française : CORINNA GEPNER

TITRE ORIGINAL : CAFÉ ENGEL : EINE NEUE ZEIT

© 2019, Bastei Lübbe AG, Köln.

© 2023, HarperCollins France pour la traduction française.

ISBN 979-1-0339-1609-3

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.